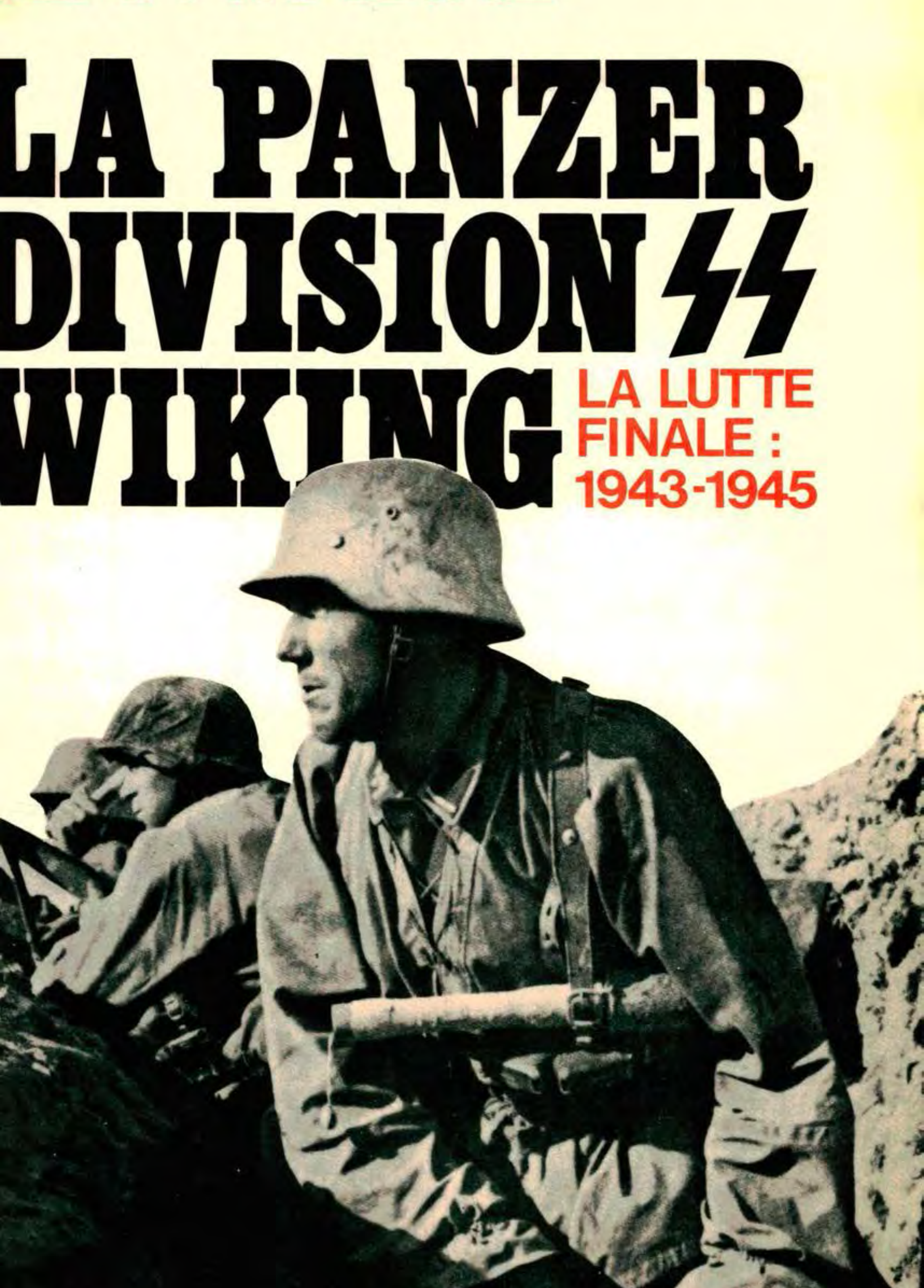
# JEAN MABIRE

# LA PANZER DIVISION SS WIKING

## LA LUTTE FINALE : 1943-1945



Jean Mabire

# LA PANZERDIVISION WIKING

## La lutte finale : 1943-1945

Fayard

# Première partie




LA DIVISION AUX HUIT NATIONALITÉS

Entourant l'emblème de la division *Wiking*, la roue solaire, huit insignes symbolisent les huit nationalités qui ont envoyé, entre 1943 et 1945, des volontaires dans cette unité « germanique » : 1. Aigle national du modèle SS (ALLEMAGNE). – 2. Écusson de la *National-Socialistiske Ungdom* (DANEMARK). – 3. Insigne de la *Rikshirden* du *Nasjonal Samling* (NORVÈGE). – 4. Insigne du *Svensk Socialistisk Samling* (SUÈDE). – 5. Écusson national : d'or à trois léopards d'azur (ESTONIE). – 6. Insigne du Mouvement *De Vlag* (FLANDRE). – 7. Insigne de la Garde du *National-Socialistische Beweging* (HOLLANDE). – 8. Les bâtons noueux de Bourgogne, emblème du mouvement rexiste (WALLONIE).

# 1.

Après la terrible retraite vers Rostov et les combats sur le Don au cours de l'hiver 1942-1943, la Panzer-Grenadier-Division *Wiking,* où se retrouvent des « volontaires germaniques » venus d'une demi-douzaine de nations européennes, est envoyée au repos près de Losovaja, puis dans la région de Slavjansk. Le printemps voit de profonds changements dans l'organisation même de l'unité. Son fondateur, le Gruppenführer Felix Steiner, est appelé à commander un corps d'armée dans la région de la mer Baltique et quitte le secteur sud du front de l'Est pour le front nord. Désormais ce n'est plus en Ukraine mais en Estonie qu'il doit mener au combat des volontaires germaniques, Néerlandais ou Scandinaves. Avec lui, sont partis les Danois, Norvégiens et Suédois du régiment *Nordland* qui doit constituer une nouvelle division de la Waffen SS.

Felix Steiner est remplacé à la tête de l'unité qu'il a créée par le Brigadeführer Gille, ancien commandeur de son régiment d'artillerie et chef d'un « Kampfgruppe » lors des combats du Caucase.

Herbert-Otto Gille est alors âgé de quarante-six ans. Grand, sec, la parole brève et le geste vif, avec un long nez pointu chaussé de lunettes à fines montures d'écaille, c'est un officier avare de paroles et dont l'attitude évoque un peu le « polytechnicien » voué aux armes savantes... D'une réserve qui pourrait passer pour de la timidité, Gille est aussi empreint d'une énergie qui confine à la brutalité. Tour à tour souriant et impitoyable, il va beaucoup exiger de ses volontaires germaniques, mais il ne leur demandera aucune épreuve qu'il n'est prêt à affronter lui-même. Il mange à la même gamelle que la troupe, vit à la dure et surgit brusquement là où le feu ennemi est le plus vif, s'appuyant sur une canne de bois torsadé vite devenue légendaire dans toute la division.

Né à Gandersheim, dans le Harz, Herbert-Otto Gille a toujours voulu être officier. Dès qu'il a eu l'âge réglementaire, il a rejoint la célèbre école des cadets prussiens à Berlin-Lichterfelde. A vingt ans, en 1917, au plus dur de la Grande Guerre, il est sous-lieutenant au 30e régiment badois d'artillerie de campagne. La défaite, l'année suivante, l'abandonne sur le pavé. Il n'a appris aucun autre métier que celui des armes ; sa jeunesse s'est passée dans une caserne et son adolescence au front. Ses seules lectures ont été jusqu'alors les manuels d'instruction et les livres d'histoire. Il doit repartir à zéro et apprendre un métier, au milieu d'un pays en proie à la révolution et à la violence. Il fuit la ville pour vivre à la campagne. Régisseur d'un domaine, il ronge son frein en n'ayant comme autre horizon que les champs et les bois. Ce scientifique découvre la nature et une sorte de vie primitive qu'il perçoit comme une ascèse. La politique, ses bagarres sordides et ses combinaisons électorales, ne l'intéressent pas. D'ailleurs, il n'y comprend rien. Il reste au fond de lui-même, un soldat. Sa seule ambition est de rentrer à nouveau dans l'armée.

La prise de pouvoir par les nationaux-socialistes, à la fin de janvier 1933, lui paraît tout naturellement l'occasion qu'il attendait depuis une quinzaine d'années. Il n'y a toujours pas de place pour lui dans la Reichswehr, encore limitée par le traité de Versailles à cent mille hommes. Alors Herbert-Otto Gille rallie les *SS Verfugüngstruppe*, ou SS à la disposition. C'est certes une formation du parti national-socialiste mais qui ne cache pas son ambition de devenir l'embryon d'une nouvelle armée et recrute parmi les anciens officiers de l'armée impériale et des corps francs. L'ancien lieutenant Gille rejoint en 1934 le régiment *Germania* à Hambourg. Il gravira tous les grades : chef de section, puis chef de compagnie et enfin chef de bataillon. Il reçoit, juste avant la guerre, l'ordre de quitter sa garnison d'Arolsen pour Jüterborg. Revenant à son arme d'origine, il va créer le premier régiment d'artillerie de la SS en armes et participe à sa tête à la campagne de Pologne, puis à la campagne de France.

Felix Steiner, qui suit avec attention sa carrière, parvient alors à obtenir qu'il soit muté à la division *Wiking*, en voie de constitution dès la fin de l'année 1940. Le Standartenführer Gille devient commandeur du régiment d'artillerie de l'unité des volontaires germaniques.

Ses capacités d'officier d'état-major et sa réputation d'être tout à la fois un homme d'audace et de calcul vont l'imposer comme le meilleur successeur possible lors du départ du Gruppenführer Steiner, quand celui-ci quitte l'Ukraine pour l'Estonie. Gille ne tarde pas à affermir son propre style de commandement. Moins brillant peut-être que celui de son prédécesseur mais au moins aussi efficace, avec une

constante économie du sang de ses hommes – économie qui confine à l'avarice.

Au fur et à mesure qu'avance cette guerre, confiera-t-il un jour a ses proches, la vie de chaque volontaire germanique devient de plus en plus précieuse.

Lui aussi reste parfaitement conscient du côté très particulier de l'unité qu'il commande. Ceux qui sont venus volontairement se battre sur le front de l'Est, bravant parfois la haine de leurs compatriotes, ne seront jamais à ses yeux des soldats comme les autres. Pour lui, ce ne sont ni des mercenaires ni des aventuriers, mais des idéalistes qu'il ne faut surtout jamais décevoir. Aussi deviendra-t-il vite aussi populaire que Felix Steiner dont, pourtant, tout le diffère. Entre ses mains, la Panzer-Grenadier-Division *Wiking* devient un instrument de guerre de plus en plus redoutable.

Grâce à l'arrivée de nouveaux engagés, la division *Wiking,* malgré le départ du régiment *Nordland,* est de nouveau forte de près d'une quinzaine de milliers d'hommes, dont cinq cents officiers et trois mille sous-officiers.

« Panzer-Grenadier-Division », selon le terme officiel, depuis le 9 novembre 1942, c'est-à-dire « division de grenadiers blindés » l'unité possède la force de frappe du régiment de chars, aux ordres de l'Obersturmbannführer Johannes Mühlenkamp qui a mené au combat ses blindés de Rostov sur le Don jusqu'à Malgobek au Caucase. Seul est encore opérationnel le I$^{er}$ bataillon, armé de redoutables Panzers IV d'un type nouveau et que commande le Sturmbannführer Hans Köller.

Unité d'infanterie avant tout, la division *Wiking* a pour principales formations les deux régiments de grenadiers, qui constituent l'essentiel de sa puissance et doivent disputer le terrain à l'ennemi dans cette suite incessante d'attaques et de contre-attaques où s'épuisent les deux adversaires.

Le régiment *Germania,* un des trois régiments de tradition les plus anciens de la SS en armes et dont la création remonte à bien avant la guerre, est toujours commandé par l'Oberführer Jürgen Wagner, né voici quarante-deux ans à Strasbourg, alors ville de garnison de l'Allemagne impériale. Ancien jeune officier de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler,* dès sa formation, c'est un chef de guerre fanatique, brutal et efficace. Sous ses ordres, trois bataillons de grenadiers commandés par trois officiers de choc, qui ont commencé la guerre sur le front de l'Est comme chefs de compagnie et se sont toujours trouvés au plus dur de la bataille. Ils sont tous trois appelés à devenir célèbres dans toute l'unité des volontaires germaniques. Le Sturmbannführer Hans Dorr com-

mande le Ier bataillon[1] et les Hauptsturmführers Hans Juchem et Franz Hack les IIe et IIIe[2].

Au régiment *Westland*, c'est l'Obersturmbannführer August Dieckmann, l'ancien chef du bataillon de choc de la division *Wiking*, qui a pris le commandement depuis la mort au combat de son camarade Erwin Reichel. Cet officier de trente et un ans, né sur les bords de l'Elbe à Gadenberg et fils d'un modeste cheminot, est lui aussi entré dans la SS en armes en 1934 et a gravi tous les échelons d'une carrière d'officier, après être passé par la rude école des Junkers à Brunswick. Il commande deux bataillons de grenadiers : le Ier de Günther Sitter et le IIe de Walter Schmidt. Quant au IIIe il devrait être composé de volontaires estoniens dont on annonce l'arrivée imminente à la division.

Outre ses deux régiments d'infanterie, le Brigadeführer Gille a sous ses ordres un régiment d'artillerie dont il a confié le commandement au Standartenführer Richter, homme d'âge et d'expérience, d'un an son aîné et qui est un des rares officiers de la division ayant, comme lui, participé à la guerre de 1914, également dans une unité d'artillerie. Sous ses ordres, se trouvent une quinzaine de batteries de pièces de campagne de 105 et de 150 que commandent des chefs de grande classe comme Bünning, Gattinger, Bernau ou Wittich. Avec eux, les artilleurs sont soumis à un entraînement continuel et savent qu'ils doivent être prêts à soutenir jour et nuit les grenadiers dans leurs tranchées.

Aux ordres du Sturmbannführer Saalbach, le groupe de reconnaissance *(Aufklärung Abteilung)* reste une pièce essentielle dans le jeu du Commandeur. Ses hommes qui se disent les « uhlans » de la division *Wiking* sont en fait les yeux et les oreilles du commandement. L'unité se compose de quatre compagnies. La 1re regroupe des véhicules blindés de reconnaissance à quatre ou à huit roues. La 2e et la 3e sont uniquement composées de pelotons de motocyclistes habitués aux

1. Selon l'usage allemand et ce qui rend d'ailleurs la lecture du texte plus lisible, les numéros de compagnies sont en chiffres arabes et les numéros de bataillon en chiffres romains. On écrira ainsi par exemple : la 3e compagnie du Ier bataillon ou la 9e compagnie du IIIe bataillon.

2. Une tradition qui remonte au Grand Frédéric, dont les difficultés financières ont souvent été aussi célèbres que les succès militaires, veut que dans l'armée allemande les commandements soient souvent confiés à des officiers de grade inférieur à ce qu'exigerait leur fonction. Le souverain prussien avait ainsi l'avantage de moins cher payer ses cadres pour en obtenir le même service. L'usage est resté, dans la Wehrmacht comme dans la Waffen SS. Ainsi il arrive très fréquemment qu'un bataillon soit commandé par un Hauptsturmführer (capitaine) et une compagnie par un Obersturmführer (lieutenant). Mais il s'agit toujours d'officiers ayant déjà une assez longue pratique du front et indéniablement capables d'assumer des commandements importants en attendant leur promotion au grade supérieur... ou la mort au combat.

longs raids en side-cars. La 4[e], enfin, la compagnie lourde, comprend des sapeurs du génie, ainsi que des servants de mortiers et de lance-flammes.

Comme toutes les divisions, l'unité des volontaires germaniques se trouve fortement renforcée par deux bataillons lourds : celui de la PAK (antichars), avec le Sturmbannführer Oeck, et celui de la FLAK (antiaérien), avec son camarade Kurz. Les sapeurs du bataillon du génie sont aux ordres du Sturmbannführer Eichorn ; les téléphonistes et les radios du bataillon de transmissions sont commandés par le Sturmbannführer Weitzdörfer. Le Dr Wille dirige l'ensemble des services médicaux et anime une nombreuse équipe de médecins, dentistes et chirurgiens.

La division *Wiking* possède aussi ses services de ravitaillement, d'intendance, de réparation ainsi que sa section de gendarmerie. Elle forme un ensemble complexe animé par un état-major d'officiers brevetés, que dirige le Sturmbannführer Manfred Schönfelder, véritable bras droit du Brigadeführer Gille. Ce Saxon de Dresde a longtemps servi comme officier de troupe et a commandé au feu un bataillon de *Germania,* le III[e], avant de rejoindre les bureaux de l'état-major. Quand il transmet un ordre aux unités engagées, il sait mieux que quiconque ce que cela représente de fatigue et de danger pour les hommes lancés dans la bataille. Il se trouve jour et nuit au centre de la toile d'araignée que tisse le commandement sur toutes les unités de la division. Schönfelder s'affirme comme le collaborateur quotidien et parfois même le confident du Commandeur. Avec lui, Gille trouve une sorte d'interlocuteur permanent, fidèle reflet du corps d'officiers de la division *Wiking* et volontiers porte-parole des volontaires germaniques qu'il connaît mieux que nul autre pour les avoir commandés au feu.

C'est au printemps 1943, après le départ du bataillon de volontaires finlandais naguère rattaché au régiment *Nordland,* qu'une nouvelle unité d'un millier d'hommes rejoint la division en pleine réorganisation.

Les nouveaux venus sont des volontaires estoniens que commande le Hauptsturmführer Georg Eberhardt, un jeune chef de bataillon de vingt-neuf ans qui se bat sur le front de l'Est depuis les premiers jours de la campagne. En souvenir de la ville et du fleuve qui marque la vieille frontière entre les Baltes et les Russes, le bataillon des volontaires estoniens a pris le nom de *Narva.* Frères de race des Finnois, ceux qui servent dans ses rangs sont les premiers Baltes entrés à la Waffen SS et ne vont pas tarder à s'y tailler une fantastique réputation de bravoure et de férocité.

Depuis 1919, l'Estonie était un État souverain qui avait arraché, non sans mal, son indépendance à la jeune Union soviétique. Les anciens combattants des corps francs de cette guerre, instinctivement anti-Russes par tradition séculaire, et violemment anticommunistes de surcroît, sont restés groupés malgré la démobilisation et se montrent assez enclins à s'inspirer du fascisme, sous l'influence du général Larka et de l'étudiant Sirk. Les membres de leur mouvement, le WABSE, portent, à la mode de l'époque, une chemise gris-vert et saluent le bras levé. Ils multiplient les parades et les discours. Dès 1933, les plus excités prônent l'alliance inconditionnelle avec le Reich national-socialiste. Après avoir échoué sur le plan parlementaire, les extrémistes estoniens ont même tenté un coup de force, un putsch, lui aussi voué à l'échec. Ils se trouvent dans une semi-clandestinité à la veille de la guerre, mais ils ont lié de nombreux contacts, notamment dans l'administration et surtout dans les milieux militaires.

Une des conséquences directes du pacte germano-soviétique a été la signature d'un « pacte d'assistance » entre l'Estonie et l'URSS en septembre 1939. Moins d'un an plus tard, en juin 1940, alors que les troupes allemandes déferlent sur la France vaincue, les forces soviétiques entrent en Estonie, comme dans les deux autres pays baltes, la Lettonie et la Lituanie, où ils ne tardent pas à imposer des gouvernements pro-communistes à leur entière dévotion. Le monde entier, pris par d'autres soucis, semble avoir totalement abandonné ces petits peuples, victimes de l'entente provisoire entre Hitler et Staline. Les trois nations indépendantes deviennent alors des républiques socialistes soviétiques et se trouvent purement et simplement annexées à l'URSS. Une sévère épuration tend à communiser et surtout à russifier le pays. Emprisonnements, déportations, fusillades se multiplient — comme ce fut le cas dans la Pologne voisine et que résume le seul nom de Katyn.

Les nationalistes, cependant, constituent des maquis. En Estonie les résistants à l'occupation prennent le nom de « Frères de la Forêt ». Ils parviennent à nouer des relations avec les Finlandais et même avec certains services allemands, car le rapprochement entre Hitler et Staline semble de plus en plus sans avenir.

Au moment de l'attaque contre l'URSS, le 22 juin 1941, les partisans estoniens harcèlent les arrières des troupes soviétiques et leur causent de graves soucis.

Les Allemands ne sont pas accueillis pour autant en libérateurs. Il reste un contentieux séculaire entre les peuples baltes et les chevaliers teutoniques qui les ont naguère christianisés « par le fer et par le feu » selon l'expression de l'écrivain polonais Sienkewicz. Au cours des

siècles, les nobles prussiens, possesseurs des terres, ont rudement mené les paysans. Le nationalisme balte s'est développé contre les Junkers et les barons d'origine allemande. Mais de telles rancœurs n'empêchent pas une évidente influence germanique dans ces pays qui ont toujours refusé l'hégémonie de la Russie. Qu'elle se nomme Saint-Pétersbourg ou Leningrad, la grande ville tapie au fond du golfe de Finlande a toujours été le symbole même de l'ennemi héréditaire...

En arrivant en vainqueurs à la fin de 1941 dans les pays baltes, les Allemands vont se montrer aussi peu soucieux que les Soviétiques de restaurer l'indépendance de ces États qui n'ont été véritablement souverains que pendant une vingtaine d'années, entre 1919 et 1939. Ils érigent, sous le nom d'Ostland, une sorte de protectorat très autoritaire et qui reprend vite à son compte les vieilles méthodes tant détestées des anciens chevaliers-moines teutoniques.

Aussi, en Estonie, les « Frères de la Forêt » vont se diviser en deux tendances. Une fraction continue à tenir le maquis, cette fois contre les Allemands, tandis que l'autre accepte de collaborer avec eux contre les Soviétiques. A leur tête, le colonel Alfons Rebane constitue un premier bataillon de sécurité, noyau de la future unité estonienne de la Waffen SS, dont les effectifs vont un jour atteindre ceux d'une division.

Une campagne de recrutement commence. Les Estoniens, différents, au moins par la langue, des deux autres peuples baltes, les Lettons et les Lituaniens, sont des frères de race des Finlandais, qui vivent de l'autre côté du golfe de Finlande et dont ils se sentent très proches à tout point de vue. Physiquement, beaucoup sont d'aspect « nordique », ce qui enthousiasme les envoyés de la SS venus inspecter les volontaires à Tallin, que les Allemands nomment toujours Reval. Dès l'été 1942, il est envisagé d'admettre des Estoniens dans la Waffen SS. Les plus décidés sont alors dirigés vers ce bataillon spécial qui prend le nom de *Narva.*

L'expérience finlandaise incite l'état-major de la Waffen SS à rapidement intégrer la nouvelle unité estonienne dans la division *Wiking,* dont les cadres possèdent maintenant une indéniable expérience du commandement des volontaires européens.

Certes, les Estoniens, pas plus que les Finlandais, ne sont des « germaniques » puisqu'ils appartiennent non au monde indo-européen mais à la souche finno-ougrienne, comme les Hongrois. Cependant, comme bien d'autres, ils vont s'intégrer sans problème à l'unité du Brigadeführer Gille, malgré quelques difficultés linguistiques. Rapidement, même, le bataillon *Narva* va faire figure de troupe de choc de l'infanterie SS.

A la veille de l'été 1943, la division *Wiking* est redevenue une redoutable unité opérationnelle. L'arrivée en renfort du bataillon estonien *Narva* semble marquer la volonté du commandement de lancer à nouveau les volontaires germaniques dans la bataille.

Pourtant, il reste encore quelques jours de repos à vivre. Ils vont prendre, avec le règne de la belle saison, une allure de véritables vacances. Depuis quelques semaines, les hommes ont vécu dans une étrange atmosphère de paix, sous le soleil éclatant de juin. Le Brigadeführer Gille ordonne d'organiser de grandes rencontres sportives. Les éliminatoires de ces olympiades militaires se déroulent dans toutes les compagnies. Les hommes abandonnent la tenue de combat pour le flottant de gymnastique et le maillot blanc orné des deux lettres runiques SS noires. Courses de vitesse et de fond, sauts en longueur et en hauteur, lancer du poids ou du javelot, combats de boxe se succèdent. Les cadres participent aux épreuves. Une seule règle : que le meilleur gagne, quel que soit son grade. Une féroce et souriante compétition s'engage. Pour les vainqueurs, quelques paquets de cigarettes et même des bouteilles de champagne.

Les jours de repos continuent. Les volontaires germaniques de la division *Wiking* ont le temps de laver leur linge, de raccommoder leurs vêtements, de se baigner dans les rivières et même de musarder sous les ombrages en attendant l'ordre d'alerte.

Le 21 juin, les adjudants de compagnie sifflent le rassemblement plus tôt que de coutume. Ce n'est pas encore le départ en opération, mais tout simplement la préparation de la fête du solstice d'été qui doit avoir lieu au crépuscule. Aujourd'hui, cela fait deux ans que les forces du Reich s'apprêtaient à attaquer l'Union soviétique au cours de cette nuit unique, la plus courte de l'année.

Des bûchers vont être dressés sur les collines, face à l'immense paysage ukrainien dont les collines bleuâtres moutonnent à perte de vue, à la tombée du jour. Les compagnies sont rassemblées en carré autour de hautes pyramides de bois bien sec autour desquelles se tiennent quatre hommes une torche à la main. Grenadiers, artilleurs, tankistes, éclaireurs, servants des pièces de PAK et de FLAK, sapeurs, infirmiers, transmetteurs, secrétaires de l'état-major, conducteurs des colonnes de ravitaillement, tous les volontaires germaniques sont là, réunis à la chute du jour le plus long de l'année, pour célébrer l'éternel retour du soleil.

La cérémonie commence par l'appel. Interminable litanie des provinces que la propagande de l'époque affirme « germaniques » et qui sont en train de reconstituer, sur le front, un nouvel empire,

dans le sang et le combat. Cœur parlé à bouches innombrables qui toutes prennent les accents du sol natal.

– D'où viens-tu, camarade ? demande le cri surgi de la foule immobile dans les derniers rayons du couchant.

– Du Wurtemberg, répond un Allemand au lent accent paysan.

– Et toi, camarade ?

– Du Brabant, fait écho un volontaire flamand figé dans l'uniforme noir des unités blindées de reconnaissance.

– Et toi, camarade ?

– Du Slesvig, répond l'homme venu des marches danoises, aux frontières incertaines du sable, des nuages et de la mer.

– Et toi, camarade ?

– De Franconie, lance un citoyen de Nuremberg, haut lieu du mouvement national-socialiste.

– Et toi ?

– De Carélie, proclame un volontaire finnois du pays des sapins et des lacs, resté à la division *Wiking* après le retour de ses camarades, quelques semaines auparavant.

Pendant les longues minutes qui accompagnent la chute du jour, les voix se répondent, les provinces se retrouvent, les lointains terroirs s'éclairent aux flammes du couchant, sous la brutale morsure du soleil rouge.

– D'où viens-tu, camarade ?

– Du Tyrol, répond un montagnard.

– Et toi, camarade ?

– De Frise, lance un matelot.

Il semble que toutes les couleurs et tous les accents se mêlent pour ne plus former qu'une voix.

– D'où viens-tu, camarade ? continue à demander, lancinante, la voix anonyme de la foule.

– De Poméranie.

– Du Banat.

– De Silésie.

– Du Jutland.

– De Bavière.

– D'Alsace.

– De Scanie, clame un Suédois.

– D'Argovie, ajoute un Suisse.

Jamais semble ne devoir finir cette ronde de toutes les vieilles patries charnelles, rassemblées à l'ombre des épées pour quelque ultime parade.

– D'où viens-tu, camarade ?

– De Zélande.
– De Mazurie.
– De Flandre.
– Du Telemark.
– Du Holstein.
– De Hollande.
– De Thuringe.
– D'Estonie.

La dernière voix a lancé son cri, comme un appel à la lointaine terre natale sur laquelle, plus tard, va tomber la nuit. Le soleil éclaire encore l'Occident, alors que les soldats du front de l'Est voient arriver les ténèbres.

Un ordre bref, comme un coup de fouet. Les quatre porteurs de torche s'approchent des quatre coins du brasier, tandis que le plus jeune de tous les volontaires, un Limbourgeois de seize ans qui a truqué son âge pour s'engager au bureau de recrutement d'Anvers, déclame vers le ciel qui s'assombrit :

– Cette flamme est pour nous le symbole de l'unité de la nature et de la vie. Le jour et la nuit, le corps et l'âme, la lumière et les ténèbres, tout est Un dans le cercle éternel de fécondité des temps.

Les torches ont mis le feu au brasier. La paille brûle avec de grandes flammes claires qui découpent des ombres rugueuses sur les visages des soldats immobiles. Le bois s'embrase à son tour. Des gerbes d'étincelles fusent vers les étoiles. Une âcre fumée monte et se tord dans la nuit. Les premiers chants s'élèvent. L'hymne à la joie de Beethoven retentit :

*Flammes claires et brûlantes*
*Dans les foyers crépitants*
*Symbole des joies ardentes*
*De nos cœurs adolescents.*

Peu à peu le feu décroît d'intensité et le cercle se resserre autour de lui. Des braises rougeoient. Toute la nuit, les volontaires germaniques vont veiller en attendant le retour du soleil. Peu à peu le ciel s'éclaire vers l'est. La lumière vient de la zone des combats. Et un soleil rouge monte lentement au-dessus des collines de l'Ukraine embrasée.

Les flammes du solstice d'été 1943 sont à peine éteintes et les cendres restent encore chaudes quand la guerre reprend soudain, comme un brasier attisé par un vent de tempête. Les blindés soviétiques attaquent. Les hommes de la PAK bondissent à leurs pièces et ouvrent le feu contre les masses d'acier qui déferlent vers les positions tenues par la division *Wiking*.

Le Hauptscharführer Willi Esslinger, chef de section dans le bataillon de chasseurs de chars est en train de ravitailler son canon de PAK automoteur à une citerne à essence quand il apprend par radio, le 23 juin, que les Soviétiques attaquent. Ce fils d'un meunier du Würtemberg, nommé sergent et décoré dès la campagne de Pologne, près de quatre ans auparavant, est un « vieux » sous-officier. Il a déjà vingt-sept ans. Maintenant, le voici adjudant-chef et grand spécialiste de la lutte contre les blindés. Aussi Esslinger ne perd pas de temps à demander des ordres et annonce qu'il va au-devant de l'attaque ennemie.

Les servants de la pièce de PAK se hâtent vers le point où vient d'avoir lieu la percée. Leur chef, les yeux collés à l'oculaire de ses jumelles, essaye d'apercevoir les blindés russes. Le temps file rapidement sous le brûlant soleil de juin qui embrase tout le paysage ukrainien.

– Les voici !

Willi Esslinger aperçoit trois chars T.34 qui arrivent face à lui, sur une seule ligne. Les blindés sont accompagnés de camions surchargés de fantassins. Aussitôt, l'adjudant-chef donne ses ordres :

– On règle le compte des chars en priorité.

Par trois fois la pièce de PAK aboie sèchement. Et par trois fois les servants parviennent à placer des coups au but. Les chars russes commencent à brûler avec de grands panaches de fumée noire. Les fantassins sautent à terre et se lancent à l'assaut de la pièce de PAK, dont les servants ne sont qu'une demi-douzaine de volontaires germaniques armés d'une seule mitrailleuse. Tout autour d'eux éclatent les torpilles des mortiers lourds, tandis que l'infanterie soviétique essaye de progresser en utilisant chaque repli du terrain. L'adjudant-chef se rend vite compte que la seule manière de s'en tirer est de changer de position rapidement.

– Moteur en marche. On y va !

Le canon se défile rapidement et va gagner un autre emplacement de tir. A peine arrivé, Willi Esslinger repère une arme automatique ennemie et la prend pour cible :

– Feu !

L'obus est tout juste parti que le chef de section donne de nouveaux ordres :

– On déménage. En vitesse.

Ainsi, la pièce de PAK joue au chat et à la souris avec les mortiers lourds soviétiques qui essayent en vain de régler leur tir. Et à chaque arrêt, quelques obus viennent briser l'assaut des fantassins.

Quand arrivent enfin les renforts, les servants de la pièce de PAK et les quelques grenadiers qui leur servent d'infanterie d'accompagnement

ont réussi à tenir en échec les assaillants. Plusieurs centaines d'hommes ont été stoppés. Quant au Hauptscharführer Willi Esslinger, il est le premier sous-officier de la division *Wiking* à recevoir la cravate de chevalier de la Croix de fer[1].

1. Willi Esslinger sera tué l'année suivante, le 25 août 1944, à la tête de sa section PAK, lors d'un combat contre les chars soviétiques, devant Varsovie.

# 2.

Plus le front de l'Est semble tranquille, dans ce secteur ukrainien, et plus les combattants des deux camps devinent qu'il va bientôt se passer quelque chose de terrible. Au plus brûlant de l'été 1943, alors qu'un terrible soleil embrase l'océan des blés et des maïs, la tempête se prépare sur cette dure terre noire, craquelée par la sécheresse de la saison torride. Tout le paysage est recouvert d'une épaisse couche de poussière que soulèvent les véhicules et qui colle à la peau jusqu'à plaquer sur les visages, aux traits tirés, un masque de sueur et de terre.

Désormais, un coup d'œil sur la carte le confirme, tout semble revenu en arrière. Les Allemands ont été brutalement ramenés sur les positions qu'ils occupaient au printemps de l'année 1942, quand l'offensive secouait la neige et la glace du si terrible premier hiver. Tant de sang versé sur les rives de la mer Noire et jusqu'aux montagnes du Caucase n'aura servi à rien. Une nouvelle moisson rouge a poussé sur les tombes oubliées de la grande course vers la mer Caspienne et les puits de pétrole de Bakou.

Il ne reste rien des conquêtes de 1942. Pire encore pour les forces du Reich, les Soviétiques ont maintenant repris le dessus. Ils sont les plus nombreux et les plus forts. Par les masses d'hommes et de chars qu'ils peuvent lancer dans la bataille, ils surclassent, largement, leurs adversaires.

Pour parler en termes de boxe, l'armée allemande est battue aux points. Il ne lui reste qu'un espoir. Assommer l'ennemi par un improbable knock-out. Ce sera la bataille de Koursk, dernier espoir d'emporter la décision avant un nouvel hiver qui promet d'être militairement bien pire que les deux premiers.

Pourtant, le haut état-major avait le choix. Soit l'offensive, avec tous ses risques. Soit la défensive, avec toutes ses chances. Seulement, pour

Adolf Hitler, il n'y a jamais eu qu'une seule manière de mener la guerre : attaquer.

L'opération est prévue pour le 5 juillet 1943. Il est déjà très tard, trop tard. Jamais décision n'aura suscité si peu d'enthousiasme, depuis le général en chef, solitaire devant sa carte, jusqu'au dernier des soldats qui attend dans sa tranchée l'aube d'un jour terrible.

Tandis que les soldats d'autres unités de la Waffen SS ont été envoyés reconstituer leurs forces en Hollande ou en France, les volontaires germaniques de la division *Wiking* n'ont jamais encore quitté le front de l'Est.

Les voici en réserve d'armée du côté d'Isjoum. Le secteur paraît tranquille, mais un vieux renard comme Herbert-Otto Gille sait qu'il ne peut s'y fier.

– Regardez la carte, répète-t-il à son chef d'état-major, le Sturmbannführer Manfred Schönfelder. Si les Soviétiques veulent soulager le front de Koursk, c'est ici, dans le bassin du Donetz, qu'ils attaqueront.

– Nous devons donc nous enterrer et les attendre sur place, Brigadeführer ?

– C'est évident.

Mais ce qui est évident pour un officier de troupe, au contact depuis plus de deux ans avec les impitoyables réalités du front de l'est, ne semble pas perçu par un grand état-major, soumis à l'implacable volonté d'Adolf Hitler et à son obsession de l'attaque à tout prix.

Aussi, dès le 5 juillet, de grands mouvements bouleversent toutes les positions. Des unités sont enlevées en toute hâte et lancées dans la bataille, bien au-delà de Kharkov.

Il ne faut pas plus de deux jours pour que l'état-major de la 4e armée blindée s'aperçoive de cette erreur mortelle. Les télégrammes s'entassent. Tous les mêmes : « Succès locaux. Lourdes pertes. Objectifs pas encore atteints. » On devine qu'ils ne le seront jamais, malgré les torrents de sang versés par les unités d'élite engagées dans la bataille.

L'état-major du groupe d'armées du Sud se contente de confirmer les ordres précédents et ne cesse de répéter : « L'offensive doit être poursuivie. La bataille ne fait que commencer. La décision est proche. » Cela ne trompe personne. Surtout pas ceux qui vont, à leur tour, après avoir attendu longtemps en réserve, être projetés dans la fournaise.

Maintenant, c'est au tour de la 17e Panzer-Division de la Wehrmacht et de la 5e SS Panzer-Grenadier-Division *Wiking* d'intervenir. Quand il reçoit cet ordre, tant redouté, le Brigadeführer Gille sait qu'il signifie

une dure mission de sacrifice. Il le plie soigneusement, l'enfourne dans sa poche de vareuse et dicte aussitôt les premiers plans d'attaque aux régiments *Germania* de Jürgen Wagner et au régiment *Westland* d'August Dieckmann ainsi qu'au bataillon de chars de Johannes Mühlenkamp, qui va supporter le plus dur de la nouvelle offensive. Depuis un an, ses Panzers ont été le fer de lance de toute la division.

Le 13 juillet, le général von Manstein demande l'intervention de la division *Wiking*, alors rassemblée à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Kharkov. Trois jours plus tard, le contrordre arrive.

– C'était fatal, estime le Brigadeführer Gille. Nous devons repartir vers le Sud. Les Soviétiques ne pouvaient laisser filer une telle occasion de contre-attaquer là où le front a été dégarni.

– Où allons-nous, Brigadeführer ? demande le chef d'état-major Schönfelder.

– Là où nous aurions dû rester : à Isjoum.

Toute la division se met aussitôt en marche. Mais de terribles orages ont transformé toute l'Ukraine en un immense bourbier. Camions et tracteurs patinent sur les pistes, s'enlisent, restent bloqués dans des fondrières où les hommes qui veulent dégager les véhicules enfoncent jusqu'à mi-cuisses. Le temps presse. Les volontaires germaniques se mettent à plusieurs dizaines pour tirer avec des câbles les lourds véhicules embourbés. Noirs de la tête aux pieds, crottés, puants, transis, ils essayent de revenir sur leurs pas et de rejoindre le front menacé. Jour et nuit, les colonnes poursuivent leur marche, parfois arrêtées pendant des heures pour franchir une vallée que les pluies ont transformée en marécage. Le ciel roule de gros nuages sombres qui crèvent les uns après les autres, noyant toute la division sous une averse tiède. Il pleut. Il pleut sans arrêt en cette mi-juillet où le temps, une fois encore, semble le meilleur allié des troupes russes.

Le Brigadeführer Gille, dans sa voiture de commandement, ne cesse de rameuter ses colonnes. Trempé comme le moindre de ses grenadiers, le regard furieux derrière ses lunettes embuées, plus grand et plus maigre que jamais, il semble partout à la fois, émergeant avec son état-major du torrent de boue où s'enlisent les compagnies de combat de *Germania* et de *Westland*.

Pourtant, le 17 juillet, contre toute espérance, l'avant-garde de la division *Wiking*, finit par atteindre Aleksejevskojé, sur la rivière Bereka. Tout le paysage est noyé de pluie et de boue. Ce bruit d'orage qui roule pendant des heures, ce n'est pas le tonnerre mais le canon. Les artilleurs soviétiques, établis au-delà du Donetz, pilonnent les positions allemandes. Des centaines, des milliers d'obus éclatent sans arrêt, projetant vers le ciel bas des geysers de terre noire et des éclats mortels. Ces

ouragans de feu, de fer et de boue ne semblent jamais finir. Pilonnée, écrasée, mutilée, la 46e division d'infanterie de la Wehrmacht est rejetée hors de ses positions, exsangue.

Les volontaires germaniques arrivent, dans la nuit du 17 au 18 juillet, en plein cœur d'un raz-de-marée boueux qui sent la défaite et la mort.

Le Sturmbannführer Hans Dorr commande l'avant-garde de la division. Avec lui, quelques centaines d'hommes. Grenadiers du Ier bataillon de *Germania* et équipages des Panzers de tête. Avec son menton en galoche et son air bougon, Hans Dorr, qui vient d'avoir trente ans, est un des plus fonceurs de tous les officiers de la division *Wiking*. A l'aube, il arrive devant un village au nom imprononçable : Ssrednj ! Le voici enfin sur la rive occidentale du Donetz. Les quelques isbas semblent occupées par les Soviétiques. Dorr n'a que peu de renseignements sur les positions de l'ennemi. D'après les officiers de la Wehrmacht qu'il vient secourir, la situation est simple : les Russes sont partout !

Le chef du Ier bataillon ne perd pas de temps à monter une manœuvre compliquée. Il ne donne qu'un seul ordre :

– On leur rentre dedans !

Ses grenadiers se hissent sur les Panzers, grappes humaines hérissées d'armes et accrochées aux tourelles des chars. Les blindés s'avancent lentement dans un terrain impossible, faisant jaillir sous les patins de leurs chenilles des gerbes de boue. L'artillerie soviétique se déchaîne avec l'aube grise et pluvieuse. Des explosions jalonnent la marche de la colonne d'assaut.

Pour le Sturmbannführer Dorr, il faut d'abord reprendre ce maudit village de Ssrednj. Ensuite, il va essayer de liquider la tête de pont établie par l'ennemi à l'ouest du Donetz. C'est une véritable course de vitesse. Balayer les Soviétiques avant qu'ils ne s'accrochent au terrain. Mais, sans cesse, des unités soviétiques franchissent le fleuve. Trois ou quatre compagnies de grenadiers avec quelques Panzers ne suffiront pas à les déloger.

Hans Dorr reçoit un message radio de l'état-major de la division *Wiking*. « Ordre de continuer vers le nord-ouest. Ssrednj sera pris et nettoyé par le Ier bataillon de *Westland*. »

Sans plus se soucier de ce village au nom impossible, le chef du Ier bataillon de *Germania* poursuit sa route. Tant pis s'il se trouve pris de flanc par un feu infernal de mortiers venant de Ssrednj. Ce n'est plus à lui de régler le problème. Alors, ses grenadiers n'ont qu'à serrer les dents et à traverser l'orage de feu qui gronde de plus en plus fort. Leur

chef trouve le temps encore plus long qu'eux et confie à son officier adjoint.

– Que *Westland* se dépêche. Ou nous y resterons tous !

La situation s'aggrave de minute en minute. Des pièces antichars soviétiques ont pris la colonne à partie. Panzers et canons d'assaut ne peuvent tenir sous ce feu et sont obligés de se mettre à couvert. Le terrain, vallonné, permet aux Allemands de se dissimuler aux coups directs. Mais il permet aussi à leurs adversaires de lancer attaque contre attaque. Blindés et fantassins débouchent à quelques centaines de mètres de la colonne menée par le Sturmbannführer Dorr. Les Russes se lancent à l'assaut en poussant des cris :

– *Hourré ! Hourré !*

Les mitrailleuses des volontaires germaniques dévident bande sur bande. Sans cesse, pourtant, surgissent de nouveaux adversaires. Les cadavres s'entassent les uns sur les autres et les Russes attaquent toujours. Dans les rangs des SS beaucoup de chefs sont déjà tués ou blessés. Une nouvelle arrive au poste de commandement du Ier bataillon de *Germania* :

– L'Obersturmführer Korsgaard vient de tomber à la tête de sa compagnie.

– Que son adjoint le remplace, ordonne Hans Dorr.

– Il vient d'être tué, Sturmbannführer.

Hans Dorr voudrait être partout pour imposer sa massive présence tranquille. Sans cesse, tombent des torpilles de mortiers. On entend les coups de départ rageurs des pièces de PAK. Les éclats d'acier ricochent contre le blindage des véhicules. Partout des hommes, s'écroulent, frappés en pleine course.

Soudain, un obus tombe tout près. Dorr vacille et s'écroule.

– Le commandeur est blessé !

Ce n'est certes pas la première fois [1].

Tandis que les infirmiers s'empressent autour de leur chef couvert de sang, le Hauptsturmführer Iden prend le commandement du bataillon. Mais il ne peut rien faire. L'attaque de *Germania* se heurte à un mur de fer et de feu. Impossible de le franchir.

Jamais les volontaires germaniques de la *Wiking*, après une longue période de repos, n'ont eu un moral aussi élevé et une volonté aussi farouche, jamais ils n'ont été aussi bien armés, équipés, commandés. Et jamais, ils n'ont été ainsi bloqués net dans leur élan. Allemands, Néerlandais, Scandinaves, vieux soldats du front de l'Est et jeunes volon-

1. L'Obersturmbannführer Hans Dorr sera blessé seize fois au cours de la guerre, dont la dernière mortellement en avril 1945.

taires fanatiques, ils sont cloués dans la boue, matraqués par les mortiers et les canons soviétiques qui s'acharnent sur ceux qui essayent de réduire la tête de pont soviétique à l'ouest du Donetz. Ce que les Russes ont repris du sol de leur patrie, ils sont décidés à le garder, à n'importe quel prix.

Au soir du 18 juillet, le nouveau commandeur du I[er] bataillon de *Germania* fait rapidement des comptes. Ils sont effrayants. Sur les sept cents hommes que le Sturmbannführer Dorr a menés à l'attaque à l'aube de cette terrible journée, il n'en reste plus que cent cinquante à peine.

– Si seulement nous avions le soutien de l'artillerie et de l'aviation, murmure Iden.

Mais les hommes de la Waffen SS ont été lancés comme des enfants perdus pour colmater la brèche béante laissée par une division de la Wehrmacht en pleine débandade. Certes, les Soviétiques n'iront pas plus loin, mais la contre-attaque s'avère un échec sanglant. Il n'y a plus qu'à attendre la nuit et à s'installer dans la boue et le sang, en lançant sans cesse par radio des appels à l'aide.

Le Brigadeführer Gille n'est pas homme à laisser anéantir une de ses unités sans tout tenter pour la sortir de ce piège. Il travaille toute la nuit à rameuter des renforts et à préparer une nouvelle attaque, avec l'avant-garde de la division *Wiking*, tandis que plusieurs colonnes restent encore engluées à l'arrière avec le gros de ses forces.

Les Soviétiques vont être plus rapides que le général SS. A l'aube du 19 juillet, dans une grisaille brumeuse, une dizaine de blindés soviétiques débouchent soudain de Srednj et entrent dans la bataille pour achever de démanteler le Kampfgruppe que menait la veille le Sturmbannführer Dorr. Les Panzers de la 1[re] compagnie du bataillon de chars de la division, bien dissimulés sous des couverts, les voient approcher.

– Ne tirez pas, ordonne le commandant de compagnie, Wolfgang Schneider, à ses chefs de peloton. On va les laisser nous dépasser. Et après, ce sera leur fête...

Les blindés russes approchent rapidement. Ils surgissent de la brume, lourdes silhouettes que l'on distingue mal du sol boueux. Ils semblent hésiter sur la route à suivre, puis se regroupent et poursuivent leur route à la recherche des positions ennemies. Maintenant, ils ont tourné le dos aux blindés allemands et vont être à nouveau dévorés par la brume.

– On y va ! décide le capitaine qui commande les Panzers.

Ses chars se lancent à la poursuite, rattrapent leurs adversaires, s'arrêtent et les tirent comme à l'exercice.

Les chars russes explosent avec de grandes gerbes de flammes. Une

fumée noire s'échappe des carcasses incendiées. Ceux qui ont échappé au massacre font demi-tour et essayent de rejoindre le village de Ssrednj.

Les Panzers de Schneider s'accrochent à eux et ne les lâchent plus. Des grenadiers rescapés des combats de la veille sautent sur les plages arrière et se laissent emporter dans cette charge de vengeance et de mort. Les chars allemands entrent dans le village qui commence à brûler. Les SS sautent dans la boue et se ruent à l'assaut, tandis que les Panzers entament un duel au canon avec leurs derniers adversaires. En quelques minutes, sept blindés russes sont détruits.

A midi, dans son poste de commandement, le Brigadeführer Gille reçoit un message : « Ssrednj entre nos mains. » Les volontaires germaniques viennent de remporter la première victoire contre la tête de pont soviétique à l'ouest du Donetz.

Dans l'après-midi du 19 juillet, le Brigadeführer Gille a l'impression que la situation devient pire encore que tout ce qu'il craignait. Les Soviétiques maintenant attaquent à l'est de Ssrednj. Ils mettent en ligne une centaine de blindés. C'est une véritable muraille de chenilles, de ferraille, de canons qui s'avance vers les positions tenues par la division *Wiking*. Si le mot « rouleau compresseur » a une signification, c'est bien ce jour-là.

Sur une petite hauteur, près de Savodskojé, la cote 187, se sont enterrés des hommes de *Westland*. Ce sont les volontaires estoniens, du bataillon *Narva* commandés par le Hauptsturmführer Georg Eberhardt. Ce capitaine, qui n'a pas trente ans, mène pour la première fois au feu les volontaires baltes.

Rapidement, les Estoniens sont encerclés. Pris sous un déluge de torpilles de mortiers, ils voient leurs tranchées bouleversées par les explosions. Déjà, des dizaines et des dizaines d'entre eux sont morts ou blessés. Pourtant, ils tiennent bon et prennent à partie les blindés russes avec les quelques armes anti-chars dont ils disposent. Durement touchés, les chars ennemis semblent hésiter. Quelques-uns flambent au pied de la colline. Mais les fantassins se précipitent pour emporter la hauteur. Les adversaires en viennent vite au corps à corps. Russes et Baltes se battent au pistolet-mitrailleur, à la grenade, à la pelle de tranchée et même au couteau. Les trous d'obus sont rapidement pleins de cadavres. La bataille se fractionne en des centaines d'engagements individuels. Des hommes se prennent à la gorge et essayent de s'étrangler, pataugeant dans la boue et le sang. On s'empoigne au milieu des cadavres et des mourants. Les Soviétiques s'emparent de quelques positions à mi-

hauteur. Les Estoniens contre-attaquent aussitôt. Aujourd'hui, c'est le baptême du feu pour le bataillon *Narva.*

Chacun songe à ces deux forteresses symboliques qui veillent là-bas, dans la lointaine patrie, de part et d'autre du fleuve frontière : l'Ivangorod des guerriers slaves et la Hermanfest des croisés teutoniques.

A quinze cents kilomètres de Narva et du golfe de Finlande, les volontaires estoniens se battent et meurent sur le Donetz.

Le Hautptsturmführer Eberhardt n'a pas à relancer ses grenadiers au combat. Il faudrait plutôt les freiner tant ils deviennent d'une folle imprudence. Pour l'officier allemand, il suffit d'organiser la défense. Renforcer un coin du front, lancer une ultime réserve dans la bataille, monter une rapide contre-attaque avec quelques gaillards décidés. La cote 187 est sans cesse pilonnée par les mortiers russes. Des dizaines et des dizaines de pièces font converger leurs tirs sur la colline qui disparaît dans les explosions et la fumée. Au sommet de la hauteur, le poste de commandement semble attirer tous les coups. Une série de torpilles tombe en plein but, presque les unes sur les autres. Quand l'âcre fumée se dissipe, les survivants découvrent que leur commandeur est touché à mort, parmi ses officiers et ses radios couverts de sang.

Le Hauptsturmführer Eberhardt est tué, un officier estonien prend le commandement et relance ses compatriotes dans de nouvelles contre-attaques. Au soir, la colline 187 sera toujours entre les mains des SS baltes. Les pertes dépassent soixante-dix pour cent. Pas un seul volontaire d'Estonie n'a quitté son poste. C'est à leur emplacement de combat que tous les tués et les blessés ont été atteints.

Le Brigadeführer Gille est profondément frappé par le sacrifice des Estoniens dont l'unité se trouve désormais réduite à moins du tiers de son effectif en quelques heures.

– Il faut les aider, dit le commandeur de la division *Wiking* à son chef d'état-major. Que pouvons-nous encore engager, Schönfelder ?

– Peu de chose, Brigadeführer. Tout au plus deux compagnies de chars et une batterie de canons d'assaut.

– Et comme infanterie ?

– Il n'y a pas une seule unité de grenadiers disponible, ni à *Germania*, ni à *Westland.*

– Alors envoyez les sapeurs du bataillon du génie Eichhorn.

Depuis la terrible retraite du Caucase, quelques mois auparavant, les « pionniers » ont acquis la réputation d'une redoutable troupe de choc.

L'opération de dégagement de Ssrednj et de toute la tête de pont soviétique est montée en toute hâte. La concentration des forces sovié-

tiques est telle que l'état-major décide que cette attaque aura lieu de nuit.

En pleine obscurité, dans un terrain inconnu, détrempé par les pluies, la simple marche d'approche devient un calvaire. Les pilotes des blindés ne voient rien et pour comble de malheur, les canons d'assaut qui ouvrent la marche prennent une mauvaise piste. La contre-attaque s'enlise. Il faudra des heures pour s'y retrouver.

Enfin, péniblement, la marche reprend. Très vite, c'est le chaos. La nuit s'illumine des coups de départ des canons des blindés qui tirent obus sur obus. Mais ces lueurs fugitives et déchirantes ne suffisent pas pour s'orienter. Les véhicules d'assaut des sapeurs sont à nouveau égarés. Personne ne sait plus où est le bataillon du génie ! Et le Sturmbannführer Eichhorn jure comme un beau diable. Il n'a plus aucune liaison ni avec les canons d'assaut ni avec les Panzers.

– Comment retrouver ce maudit village de Ssrednj ? s'impatiente-t-il.

Le chef des sapeurs n'a qu'une solution : se diriger au jugé vers les éclairs qui embrasent l'horizon et marquent les coups d'arrivée des canons allemands.

– Encore faudrait-il que les équipages des canons d'assaut et des Panzers sachent sur quoi ils tirent, grommelle le Sturmbannführer Eichhorn, de plus en plus furieux de la sale tournure que prennent les événements de la nuit.

A bord des blindés, la confusion semble encore pire. Les chars progressent tant bien que mal dans les ténèbres. Mais ils arrivent au milieu de tranchées et de fortins tenus par les Soviétiques. Le chef du peloton de tête ne trouve qu'une excuse :

– J'avais cru que c'étaient des haies de jardins fruitiers !

Les Soviétiques semblent aussi surpris que les Allemands. Personne n'ose plus bouger et les adversaires se terrent dans la nuit. Le chef de la contre-attaque décide d'envoyer un Hauptsturmführer en liaison vers l'arrière pour rendre compte au commandeur du régiment *Westland* de ce qui se passe. Ou plutôt de ce qui ne se passe pas.

Pendant des heures, le capitaine va tourner dans les ténèbres, à bord d'une petite voiture tout-terrain, qui patine et s'embourbe. Peu avant l'aube, il parvient enfin à joindre son chef.

– Qu'est-ce qui vous arrive ? demande August Dieckmann.

L'officier ne trouve qu'un mot :

– Obersturmbannführer, c'est une cochonnerie !

Le chef du régiment *Westland* n'a qu'une réaction. Sauter dans sa Volkswagen et rouler vers les lieux du combat. Le lieutenant-colonel arrive en pleine pagaille et constate qu'il ne peut rien y changer. Il réus-

sit enfin à retrouver les sapeurs, arrêtés à la lisière d'une bourgade où flambent des isbas avec de grands crépitements et des gerbes d'étincelles.

– Pourquoi n'attaquez-vous pas ?

– Nous n'avons plus aucune liaison avec les blindés...

– Ce n'est pas une raison.

– Mais nous ne savons même pas quelle partie du village de Ssrednj nous devons prendre !

L'Obersturmbannführer Dieckmann tempête. Qui a donc monté cette attaque suicide en pleine nuit ? Personne n'a donc songé à fixer leurs objectifs aux chefs des compagnies du génie d'assaut ! A son tour, il lance :

– Quelle cochonnerie !

Mais il y a pire encore. Tout le monde a entendu des coups de feu dans la nuit et des rafales de mitrailleuses. Curieusement, le bruit des armes automatiques se ressemblait et on aurait en vain cherché le son des Maxim russes. Conclusion ? Les Allemands se sont tirés les uns sur les autres.

August Dieckmann décide de démonter rapidement cette opération si mal engagée où les blindés n'ont servi à rien. Demain, le lieutenant-colonel est bien décidé à reprendre toute l'affaire avec les grenadiers de son régiment *Westland* qui vont rejoindre le Ier bataillon, déjà engagé sur le front du Donetz et qui s'efforce tant bien que mal de verrouiller la poche soviétique sur la rive occidentale.

Le Ier bataillon de *Westland* doit renforcer le Ier bataillon de *Germania* qui a subi en quelques heures près de quatre-vingts pour cent de pertes.

L'Oberscharführer Albert Müller commande la section PAK de la 4e compagnie. Quand surgissent les premiers chars soviétiques, c'est à lui d'intervenir. Tout le sort du bataillon dépend de ses quatre pièces, rapidement mises en batterie. L'adjudant court de l'une à l'autre, pour activer les servants. Ses hommes sont couverts de sueur et de boue. Beaucoup sont de nouveaux engagés, arrivés dans la division *Wiking* au printemps et ce jour sera leur vrai baptême du feu. Néerlandais ou Allemands, ils découvrent en quelques secondes la terrible réalité de la guerre qui balaie de son ouragan de feu toutes les illusions et tous les enthousiasmes. Les premiers coups de PAK claquent sèchement. Mais les blindés soviétiques ont vu le danger. Ils s'arrêtent et ripostent, résolus à briser sans pitié la résistance de la section Müller.

Une fantastique explosion : une pièce de PAK a été touchée de plein

fouet par un obus de char russe. Deux servants ont été tués sur le coup. Tous les autres gisent autour de leur canon, grièvement blessés. Il n'y a plus rien à faire. Sauf pour les infirmiers. L'adjudant Müller, lui, décide de rejoindre la pièce qui lui paraît la mieux placée pour bloquer l'attaque des chars ; mais c'est aussi la mieux placée pour voir concentrer sur elle le feu de l'adversaire. Le sous-officier commande lui-même le tir. Il semble pris d'une sorte de rage froide sans se départir de son calme. Ses hommes lui découvrent une allure terrible. Grand, mince, le visage osseux, le chef de la section antichars mérite, comme jamais encore, son surnom de « PAK-Müller ». Les deux autres pièces tirent à l'unisson, engagées dans une folle compétition. En quelques instants, qui semblent des heures, on va compter onze chars détruits devant les positions de la section Müller. L'adjudant lui-même n'arrive pas à comprendre comment il a réussi un tel bilan. Mais il n'a pas le temps de longtemps se poser des questions.

– Oberscharführer, des fantassins russes se sont infiltrés !

– Où sont-ils ?

– Derrière nous ! Le bataillon est encerclé.

– Pas encore ! lance Albert Müller. On y va !

Maintenant que l'attaque des blindés est brisée, l'Oberscharführer n'a plus à mener un combat antichars. Il se sent libéré pour poursuivre la lutte avec sa section comme avec n'importe quelle unité de grenadiers. Armés de pistolets-mitrailleurs et de fusils, les servants des pièces de PAK se lancent dans une furieuse contre-attaque, entraînés par l'adjudant Müller. Le sous-officier est aussi calme que lorsqu'il détruisait les chars russes au canon, méthodiquement, l'un après l'autre. Il repère vite d'où vient le danger et lance ses hommes dans la mêlée. Flamands, Hollandais ou Allemands comprennent vite que tout le sort du I$^{er}$ bataillon de *Westland* repose sur eux. Alors, ils courent, bondissent, tirent, ne laissent pas un instant aux Russes le temps de respirer. La percée de l'infanterie soviétique est brisée.

Quelques jours plus tard, l'adjudant Albert Müller recevra la cravate de chevalier de la Croix de Fer des mains de son commandeur, le célèbre Obersturmbannführer August Dieckmann.

– C'est comme ça que nous avons bloqué toute l'attaque russe au sud-ouest du Donetz, conclut le lieutenant-colonel.

Au prix de pertes terribles, l'avant-garde de la division *Wiking* a réussi à stopper l'offensive soviétique au-delà du fleuve. Dans tout le secteur sud les nouvelles sont meilleures.

Par contre, le secteur entre Slavjansk et la rivière Bereka reste très menacé. Les renseignements qui parviennent au Brigadeführer Gille sont de plus en plus inquiétants.

— Les Soviétiques sont en train de faire glisser vers nous les forces qui attaquaient Kharkov, constate-t-il en dépouillant les bulletins de renseignements. L'accalmie sera de courte durée.

Pourtant, le haut commandement a décidé, après les dures épreuves de Ssrednj, de mettre la division des volontaires germaniques au repos pour quelques jours. En pleine bataille, les Allemands semblent reprendre leur souffle. Ou plutôt n'ont-ils pas renoncé à cette gigantesque opération « Citadelle » ?

Le 10 juillet 1943, des unités américaines, britanniques et canadiennes, venant d'Afrique du Nord, ont débarqué en Sicile. Les Italiens, devant l'attaque d'ennemis nombreux et bien armés ont perdu pied. Pire encore ; si les soldats s'enfuient, les généraux et les politiciens complotent et préparent le grand renversement des alliances. Pour eux, leur pays doit se trouver, coûte que coûte, comme en 1940, dans le camp du vainqueur. Mais en 1943, le vainqueur n'est plus pour eux l'Allemand. Le grand conseil fasciste lui-même trahit Mussolini dans la nuit du 24 au 25 juillet. Le Duce est arrêté et conduit dans une prison inconnue. Les éléments les plus réactionnaires de l'armée et du monde des affaires triomphent : l'Italie va basculer dans le camp des Alliés. Seuls luttent désormais, sur les rivages de la Méditerranée, quelques parachutistes allemands rameutés en toute hâte vers le champ de bataille.

Au grand quartier général du Führer, on a compris le danger. Adolf Hitler vit dans la hantise de voir tout le secteur sud de l'Europe s'écrouler. Le centre de gravité de la guerre se déplace de l'Ukraine vers la Sicile. Alors, pour éviter une catastrophe, il ne voit plus qu'une seule solution : interrompre l'offensive « Citadelle » dont les résultats médiocres l'exaspèrent et diriger vers la Méditerranée quelques-unes de ses meilleures divisions blindées, à commencer par les unités de la Waffen SS : *Leibstandarte Adolf Hitler, Das Reich* et *Totenkopf*. Seule la première fera d'ailleurs mouvement sur l'Italie pour venir au secours du mouvement des chemises noires qui essaye de reprendre la situation en main dans les provinces septentrionales.

Les maréchaux von Manstein et von Kluge doivent donc, sur ordre, renoncer à l'offensive de la dernière chance. Pourtant, sur le front sud du saillant de Koursk, la victoire semble à portée de la main. Les Soviétiques ont été obligés de lancer dans la bataille toutes leurs réserves et ils paraissent à bout de forces. Ils ont subi des pertes aussi importantes que les Allemands à Stalingrad quelques mois auparavant. Mais l'ordre du Führer est formel : l'offensive ne sera pas poursuivie. Comme d'autres unités de choc, la division *Wiking* quitte les premières lignes.

Le beau temps est revenu. Il fait chaud. Les hommes vivent sous la tente dans une atmosphère de vacances. Les monotones inspections de routine ont remplacé la fièvre de la mi-juillet. Deux semaines se passent dans une sorte d'inactivité un peu angoissante.

Enfin, la nouvelle tant attendue arrive à l'état-major de la division au tout début d'août. Le Sturmbannführer Schönfelder déchiffre le télégramme et se précipite chez le Commandeur.

– Brigadeführer, ça y est ! Les Soviétiques viennent de lancer une grande attaque au sud-est d'Isjoum.

– Premiers résultats ?

– Cela semble sérieux. Ils progressent vers Slavjansk, le long de la grand-route.

Les deux officiers se penchent sur la carte. La situation apparaît vite assez grave. Les Russes ont réussi à creuser une poche large de douze kilomètres et profonde d'une bonne dizaine.

L'épicentre de la bataille se trouve dans le village de Golaja-Dolina, où de très durs combats se déroulent le 3 août.

Déjà, des éléments de la Wehrmacht montent des contre-attaques furieuses. La moitié de la bourgade retombe entre les mains des Allemands et une vingtaine de chars russes sont détruits. La Waffen SS va intervenir à son tour.

Le Brigadeführer Gille dirige en premier *Germania* vers le front. C'est une des dernières opérations que conduit le commandeur du régiment l'Oberführer Jürgen Wagner, qui doit bientôt quitter la division *Wiking* pour prendre la tête d'une autre unité, la brigade hollandaise *Nederland*. Il lance ses bataillons dans la fournaise. Si le Ier de Hans Dorr a été très éprouvé quinze jours auparavant et se trouve toujours privé de son chef, le IIe de Hans Juchem et le IIIe de Franz Hack rivalisent d'audace. Avec l'appui de quelques blindés, ils se ruent à l'assaut du reste du village de Golaja-Dolina, dont n'ont pas réussi à s'emparer les fantassins de la Wehrmacht. Les volontaires germaniques de la SS tiennent à montrer ce dont ils sont capables. Et les derniers arrivés à la division sont souvent les premiers à atteindre les lisières extérieures de l'autre côté de la bourgade, après avoir traversé toute l'agglomération et livré de brefs et durs combats de rue.

A la fin de l'après-midi du 3 août, alors que le soleil du couchant prend la relève de la bataille pour incendier tout le paysage, les SS de *Germania* sont totalement maîtres de Golaja-Dolina.

La nuit commence à tomber quand les Panzers de la 1re compagnie du régiment de chars sont lancés à la poursuite. Le Hauptsturmführer

Wolf Schneider a l'ordre de rouler vers la route principale, au sud-est de Golaja-Dolina. Peu à peu, tout le paysage ukrainien sombre dans les ténèbres. Chaque relief de terrain peut receler un piège. Le buste hors de la tourelle, les chefs de chars essayent de se repérer. En ce début du mois d'août, la nuit reste tiède. Des odeurs de campagne et de combat se mélangent subtilement. Étrange atmosphère de paix et de guerre que viennent soudain embraser des incendies isolés, sur lesquels les Panzers se guident, comme des bateaux sur des phares.

Des fantassins de la Wehrmacht sont grimpés sur les plages arrière des blindés et s'entassent en grappes compactes d'où émergent les canons des fusils et des pistolets mitrailleurs. On distingue la petite lueur rouge de quelques cigarettes. Le capitaine qui commande la colonne arrive à retrouver les emplacements de départ pour l'attaque du lendemain. L'un après l'autre, ses Panzers s'arrêtent et s'embossent sous les couverts. Après quelques heures de repos, ils repartiront vers le Donetz.

A l'aube du 4 août, une conférence d'état-major réunit les chefs qui doivent mener l'attaque en direction du Donetz. Le général Henrici, commandant du XXXX^e^ corps blindé, examine la situation avec le Brigadeführer Gille. Pour le commandeur de la division *Wiking*, la manœuvre est simple et n'a qu'un seul but : repousser l'ennemi au-delà du fleuve.

Le général Henrici donne ses ordres :

– La 17^e^ division blindée de la Wehrmacht attaquera à partir du sud et aura pour objectif la colline 199. Quant à la division SS *Wiking*, elle poussera vers le Donetz, en passant par l'ouest de cette colline.

Le Brigadeführer Gille ne peut engager dans cette bataille que le régiment *Germania* et quelques Panzers de son bataillon de chars.

Au début de l'après-midi, les blindés lancent leurs moteurs et quittent les abris où ils se sont terrés pendant la nuit. Ils reprennent leur marche vers le Donetz, que l'on sait maintenant tout proche, à l'abri de quelques hauteurs. Les premières collines sont rapidement conquises. Mais très vite, tout se gâte.

Les Soviétiques, solidement retranchés, se révèlent de redoutables artilleurs. Une terrible concentration de canons d'infanterie, de mortiers lourds, d'orgues de Staline, de pièces de PAK prend sous ses feux les blindés allemands.

Il est trois heures et demie de l'après-midi. Il fait un temps splendide. Mais, très vite, les explosions et la fumée ternissent le ciel bleu. Tout le paysage tremble et brûle. Les grenadiers du II^e^ bataillon de *Germania*,

conduits par un simple capitaine, le Hauptsturmführer Hans Juchem, sont pris sous un feu d'enfer. Ils sont rapidement cloués au sol, sans pouvoir progresser tant le barrage d'artillerie devient précis, dense et meurtrier.

Hans Juchem expédie un message à l'Oberführer Wagner : « Progression impossible. Demande soutien blindé. » Rapidement, on entend un bruit de moteurs. Ce sont les automitrailleuses et les motocyclettes du bataillon de reconnaissance de la division qui arrivent à la rescousse. Il est exactement quatre heures quand l'attaque peut reprendre. Les grenadiers se hissent sur les blindés qui démarrent aussitôt, malgré le feu roulant des canons russes. Des éclats sifflent dans tous les sens.

Pourtant, la colonne d'assaut progresse lentement. Les Panzers ont mis le cap sur le fleuve et escaladent les collines, en direction du nord-ouest. L'artillerie soviétique augmente encore sa puissance. En face, les artilleurs tirent obus sur obus, sans discontinuer. Tout le paysage s'enflamme. Jamais encore les volontaires germaniques n'ont dû affronter un tel barrage. Devant eux, s'élève un véritable mur de feu. Sans cesse, des explosions soulèvent des montagnes de boue, de feu, d'acier. Le ciel s'illumine d'éclairs de mort.

Le Hauptsturmführer Schneider voit en quelques secondes cinq de ses Panzers, touchés de plein fouet, exploser comme des grenades, envoyant dans tous les sens flammes, ferrailles et débris humains. La colonne d'assaut de la division *Wiking* se heurte aux portes mêmes de l'enfer. Le chef de la 1re compagnie de chars reçoit enfin par radio l'ordre d'abandonner la tentative de percée et de rejoindre ses positions de départ. Il lui reste exactement trois Panzers. Chez les grenadiers du bataillon Juchem, les pertes sont épouvantables. On compte par dizaines les morts et les blessés.

L'attaque sur le Donetz a échoué.

Mal préparée, privée du soutien de l'artillerie et de l'aviation, menée dans un terrain découvert sous un intense feu ennemi, elle devient pour *Germania* le symbole même des sacrifices inutiles. Au soir du 4 août, l'amertume est grande chez les volontaires germaniques qui ont perdu beaucoup des leurs sans aucun résultat.

# 3.

Après l'échec de la contre-attaque sur le Donetz, la division *Wiking* reçoit l'ordre de quitter ce secteur. Elle doit maintenant gagner le Nord, du côté de Bereka. Pendant deux jours, les volontaires germaniques vont attendre le moment d'être relancés dans la bataille. A l'état-major de la division, on suit, avec un mélange d'inquiétude et d'impatience, l'évolution de la bataille d'Ukraine méridionale. Cette fois, c'est certain, Koursk est bien perdu et la riposte soviétique ne se fera pas attendre. La nouvelle tant redoutée ne tarde pas à être connue :

– Le front est percé, Brigadeführer, annonce le chef d'état-major en déchiffrant un nouveau télégramme.

– Où donc, Schönfelder ?

– Au nord de Kharkov. Cela semble très grave.

– Alors, nous devons nous attendre à rejoindre ce secteur.

Le haut commandement du groupe d'armées Sud essaye de colmater la brèche. Toutes les unités disponibles sont rameutées et doivent remonter vers Kharkov, terriblement menacé.

Du célèbre corps blindé SS, il ne reste plus que deux divisions, depuis que la *Leibstandarte Adolf Hitler* a été envoyée en Italie au secours du régime fasciste agonisant. *Das Reich* et *Totenkopf* sont retirées en toute hâte du front du Mious et expédiées vers le Nord. Et *Wiking* ? Pour le moment, la division des volontaires germaniques restera en réserve, en attendant que la situation s'éclaircisse. Une seule chose est certaine : tout va très mal. C'est le contrecoup, fatal, de l'échec de « Citadelle ». Les Soviétiques, ébranlés et furieux, sont en train de lancer une fantastique contre-attaque. Toute la situation se retourne. L'armée allemande passe de l'offensive à la défensive, dans les pires conditions, après un choc qu'elle encaisse mal.

Les jours passent. L'inquiétude se transforme en angoisse. Le Briga-

deführer Gille ne comprend pas pourquoi le haut commandement tarde tant à le lancer au combat. Échanges de télégrammes et communications téléphoniques s'enchaînent dans une ambiance de crise. Toute l'Ukraine vit sous le grondement fantastique des escadrilles soviétiques. Désormais, ce sont les appareils à l'étoile rouge qui semblent les maîtres du ciel, dont ils ont balayé leurs adversaires à croix noire. Le matériel américain arrive par convois entiers. Chars ou avions fabriqués aux États-Unis entrent dans la bataille et pèsent du poids terrible de l'acier dans les balances de la guerre.

Enfin, le 11 août 1943, tombe l'ordre tant attendu. C'est le départ. Le Brigadeführer Gille doit faire mouvement sur la zone située au nord-ouest de Kharkov. Allemands et Soviétiques s'y empoignent dans un duel farouche dont l'issue annonce tout l'avenir du bassin du Donetz.

Déferlant du nord, les armées soviétiques du front de la steppe essayent d'encercler la ville, naguère abandonnée puis reprise à la fin de l'hiver par les divisions du corps blindé SS, menées au combat par Paul Hausser et Sepp Dietrich. Maintenant, Kharkov, une fois encore, devient le centre des combats. Dans le sillage de *Das Reich* et de *Totenkopf*, la division *Wiking* remonte vers le Nord de toute la vitesse de ses moteurs. Le 12 août, après avoir roulé un jour et une nuit sans arrêt, les volontaires germaniques arrivent au contact de l'ennemi. Pendant dix jours, ils vont connaître l'enfer. La masse humaine soviétique et le matériel américain forment une terrible conjonction de puissance et d'audace. Les Allemands sont obligés de le constater.

– Les Russes se battaient avec bravoure. Maintenant, ils se battent avec méthode, avoue comme tant d'autres le Brigadeführer Gille.

Sa division arrive à Olchany où les volontaires germaniques doivent relever les SS de *Das Reich*, appelés dans un autre secteur. La mission est simple : prendre position sur une chaîne de collines, d'une altitude moyenne de deux cents mètres, qui se trouve au nord de Kryssino. Le problème, c'est que des unités soviétiques ont exactement la même tâche et ont reçu l'ordre d'occuper ces hauteurs. Une fantastique course de vitesse s'engage. Les Panzers sont lancés à toute allure. Les chefs de chars n'ont qu'une seule consigne : foncer droit devant eux vers le nord et ne se laisser arrêter par rien. Tout l'air sent l'essence brûlée et l'huile chaude. Dans un nuage de fumée et de poussière, les blindés du Sturmbannführer Hans Köller tracent leurs sillons dans les champs et sur les pistes. Le soleil d'août brille très haut dans le ciel. La sueur ruisselle sur les figures noircies et souillées des tankistes, dont l'uniforme noir est

maculé de taches de graisse. Il fait une chaleur étouffante. Les plaques de blindage brûlent sous la main.

Les Panzers avalent kilomètre après kilomètre, tanguant au milieu des cultures. Pas un seul coup de feu. Seulement le sourd grondement des moteurs lancés à toute puissance. Les yeux collés aux oculaires des jumelles, les chefs de chars ont tous le regard fixé sur ces collines bleutées où ils doivent, à tout prix, arriver les premiers. Le paysage semble étrangement vide. Voici enfin les premières pentes que mordent les chenilles. Les chars grimpent dans un lent balancement qui fait osciller les tubes des canons. Rien. Aucun bruit. Pas une silhouette sur la crête des collines.

Les Panzers de la division *Wiking* arrivent sur les sommets des collines qui vont de Sinkovsky à Kryssino. Ils sont les premiers et expédient des messages de victoire. Puis ils s'installent en défensive, bien camouflés dans des replis de terrain.

Devant la ligne de collines atteinte la veille par les éléments d'avant-garde de la division *Wiking*, on aperçoit un village dans la plaine : Klenovojé. Autant les Russes ont échoué pour arriver les premiers sur les hauteurs, autant ils ont réussi à s'installer et à se fortifier dans cette bourgade d'où ils espèrent reprendre leur attaque. Le Brigadeführer Gille décide de les déloger sans attendre et donne l'ordre d'assaut pour le matin du 13 août. L'affaire doit être menée par le Ier bataillon de chars, qui aura pour infanterie d'accompagnement les grenadiers du IIe bataillon de *Germania*, que mène Hans Juchem, et les rescapés du IIIe bataillon de *Westland*, ces volontaires estoniens, désormais aux ordres d'un simple lieutenant, l'Obersturmführer Heder, qui n'a guère avec lui plus de deux cents Baltes.

Le commandement a prévu une attaque éclair et les unités roulent rapidement vers leurs positions de départ.

Avec l'avant-garde progresse un peloton de Panzers, commandé par l'Untersturmführer Kurt Eggers.

Ce sous-lieutenant n'est pas un officier comme les autres et cultive soigneusement son personnage et sa légende. Arrivé au bataillon de chars un jour de décembre 1942, au moment où la division *Wiking* se réorganisait, après la terrible retraite du Caucase, il n'était alors qu'un simple Unterscharführer, affecté aussitôt à la 2e compagnie de l'Obersturmführer Walter Multhoff, un peu embarrassé d'accueillir un sergent aussi célèbre.

Kurt Eggers a déjà trente-huit ans et c'est un écrivain réputé dans toute l'Allemagne nationale-socialiste. Auteur d'une quarantaine de

livres, dont beaucoup ne sont à vrai dire que des plaquettes, ce Berlinois qui pousse jusqu'au plus implacable fanatisme sa volonté d'être prussien, c'est-à-dire guerrier et même barbare, a rejoint volontairement la division des volontaires germaniques, tant par goût du risque que par curiosité de se battre dans cette unité internationale dont les soldats viennent de huit pays européens.

D'emblée, ce sous-officier impose à tous, et même à ses chefs, sa redoutable personnalité. Toujours rasé de très près, même en plein combat, les cheveux ras et blonds au point de paraître blancs, il a un visage d'une incroyable dureté, tout en os, avec des pommettes saillantes et des yeux bleu clair tellement enfoncés dans leurs orbites qu'ils se réduisent à deux fines meurtrières horizontales. Seule la bouche, étrangement sensuelle, avec des lèvres assez épaisses, surprend dans ce visage de reître à l'aspect presque asiatique. Il y a du Slave et même peut-être du Mongol chez cet homme des marches de l'Est.

Un des premiers à l'accueillir à la compagnie, le Sturmann alsacien Paul dit Pablo, ne peut s'empêcher de lui dire, un soir où ils partagent tous deux, avec les trois autres hommes de l'équipage de leur Panzer, une bouteille de vodka :

– Savez-vous à qui vous me faites penser ?

– Dis toujours...

– A Gengis Khân.

L'Unterscharführer Kurt Eggers éclate de rire et lance au caporal alsacien d'un air furieux :

– Sale tête de cochon de Français !

De toute façon, le nouveau venu n'aime guère tous ceux qui ne sont pas comme lui farouchement et exclusivement prussiens. Il n'a que mépris pour les Rhénans ou les Bavarois de la compagnie, ces Méridionaux... Pourtant, malgré sa volonté de puissance à l'état brut qui lui donne parfois des allures de seigneur féodal, c'est un bon camarade une fois terminées les heures de service.

Bien que simple sous-officier en arrivant à la division *Wiking*, l'Unterscharführer Eggers trimbalait avec lui une mystérieuse valise bleuâtre qui contient un poste radio récepteur portatif – l'ancêtre des transistors, en quelque sorte.

Le sous-officier invite les hommes de son équipage à écouter de la musique ou des émissions de variétés dont la vulgarité bon enfant a tant de succès auprès de la troupe et concurrence l'opérette viennoise. Lui, il capterait plutôt les postes étrangers pour avoir des informations, car cet écrivain qui est un des chantres du nouveau régime, ne cache guère une sorte d'esprit frondeur. On sent qu'il méprise tous les politiciens et tous les généraux de l'arrière. Avec ses chefs directs, il est discipliné, sans

toutefois se départir d'un étrange sourire, qui laisse à entendre qu'il n'en pense pas moins.

A voir ce simple sous-officier qui évolue partout comme chez lui, on devine vite qu'il a des appuis haut placés. D'après les « tuyaux de cuisine », inséparables de toute armée du monde, on assure qu'il possède ses petites et ses grandes entrées au SS Hauptamt, le grand état-major de la SS, et serait « colonel » dans le civil. Mais il reste très discret sur ses relations, apprend son métier de chef de char et partage avec les quatre autres membres de l'équipage les somptueux colis qui lui arrivent de Berlin.

Aussi, les hommes de son Panzer peuvent-ils épater leurs camarades en buvant du café du Brésil et en fumant des cigares de la Havane. Il les regarde avec son indéfinissable sourire.

Kurt Eggers tient à rester fidèle à l'image que l'on doit se faire d'un écrivain. Dès qu'il a un instant, après le service ou quand son unité se trouve au repos entre deux engagements, il noircit du papier. Il écrit énormément de lettres et entretient, même sur le front, une correspondance de ministre. Surtout, il compose de courts poèmes qu'il donne parfois à lire à ses camarades.

Ce personnage, qui vit dans la familiarité totale d'un équipage de Panzer, reste pourtant très mystérieux. Beaucoup de ceux qui l'entourent ne devinent pas grand-chose de sa vie passée mais savent pourtant qu'elle a été mouvementée. Plus tard, les survivants connaîtront la vérité...

Kurt Eggers avait neuf ans au début de la Première Guerre mondiale et la défaite l'empêcha de réaliser sa seule ambition : entrer à l'école des Cadets pour devenir officier. Pourtant, il réussit à s'embarquer à douze ans sur un navire-école. La marine allemande est prise dans la tourmente révolutionnaire de l'après-guerre. A quinze ans, Kurt Eggers suit son commandant qui l'entraîne dans les combats de rue de Berlin contre les Spartakistes. Il participe quelques mois plus tard au putsch de Kapp dont le fer de lance est constitué par la brigade marine volontaire du célèbre commandant Ehrhardt dont les hommes ont consu un insigne à bateau viking sur la manche de leur vareuse grise. Quand l'affaire se révèle un échec, le jeune Kurt, la mort dans l'âme, rejoint l'école secondaire où il doit reprendre ses études pour préparer son baccalauréat. Il n'a même pas seize ans quand éclatent les combats de Silésie entre les insurgés polonais et les volontaires des corps francs.

Kurt Eggers sera un de ces « Réprouvés » selon le terme du romancier Ernst von Salomon qui a lui aussi participé à cette aventure. Il s'enfuit de chez lui sous prétexte d'aller au lycée, le 5 mai 1921. Pour tout bagage, dans son sac d'écolier, des godasses de montagne, une édition

de Nietzsche en livre de poche et quelques tartines de pain noir. Il se donne même le luxe de passer à l'école pour déposer dans la boîte aux lettres une carte de visite sur laquelle il a soigneusement écrit : « Cher et honoré Monsieur le directeur, Je prends quelques jours de congé de l'école, car avec mes camarades je pars rejoindre les corps francs en Haute-Silésie. »

Le jeune Kurt retrouve ses camarades à la gare et dans le wagon ils se jurent de vaincre les Polonais puis de revenir en Allemagne renverser un gouvernement qui traite les volontaires de rebelles. A la frontière, ils récupèrent des uniformes et des armes cachés dans des granges. Puis ils vont prendre un bain dans la Neisse. Kurt Eggers est affecté au corps franc *Schwarze Schar*, la Bande Noire, et porte sur le bras une tête de mort soulignée du ruban prussien noir et blanc. Sur leur casque d'acier, ces adolescents ont peint un gigantesque point d'interrogation. Sous un brûlant soleil de mai, ils s'enivrent d'un esprit sauvage et aventureux.

– Tout était simple, dira un jour Kurt Eggers à ses camarades de la division *Wiking*. Devant nous, il y avait l'ennemi et derrière nous un gouvernement de traîtres. Nous ne pouvions compter sur personne nulle part dans le monde entier. Alors, seuls, nous étions camarades à la vie et à la mort. Les nuits étaient claires et pleines d'étoiles.

Derrière un drapeau jaune et blanc aux couleurs de Silésie, les adolescents des corps francs montent vers le front, le 19 mai 1921. Ils sont neuf cents, avec quelques mitrailleuses et aucune arme lourde. Comme Kurt Eggers, de nombreux volontaires sont des écoliers en rupture de cours. L'ordre arrive de s'emparer de la colline de l'Annaberg et de son monastère fortifié.

– Au crépuscule, nous nous sommes installés au bord du champ. Les chauves-souris nous apportaient leurs messages du pays de la mort et les faisceaux de nos fusils se détachaient comme des arbres morts sur le ciel sombre. Puis nous avons allumé un feu et nous avons chanté jusqu'à l'aube *Morgenrot*, le Matin rouge...

Les corps francs se rassemblent sur leurs positions de départ. Et voici l'ordre de l'assaut. Les volontaires quittent les couverts et s'avancent dans la plaine, l'arme au poing.

– Nous marchions à travers un vaste champ, dans les écharpes de brouillard. Le blé levant, vert clair, trempait nos chaussures et nos bandes molletières.

Brusquement, le feu s'ouvre. Et Kurt Eggers découvre le terrible couple de la guerre : le courage et la peur.

– Dix minutes plus tard, nous avions pris la première colline. Tout s'était passé comme dans un rêve. Je m'étais vu moi-même en train de

foncer, de lancer des grenades, de tirer, et à nouveau de foncer et à nouveau de tirer.

Le corps franc bavarois *Oberland* attaque directement l'Annaberg et demande aux hommes de la Bande Noire de pousser sur Wygoda. Kurt Eggers, dans l'assaut, voit tomber la plupart de ses camarades. Mais les Allemands avancent. Colline après colline, village après village, ils s'emparent du pays et repoussent les Polonais. Le soir venu, après une dernière parade sur la place du marché de Leschnitz, les vainqueurs gagnent leur cantonnement.

– Mort de fatigue, raconte Kurt Eggers, je m'écroulais sur une botte de paille. L'énervement de cette première bataille se diluait très lentement et je sentais, pendant que je m'endormais les larmes couler sur mon visage.

Après d'autres combats, le volontaire Eggers, blessé, regagne Berlin, couvert de poux et l'âme farouche. Il apprend qu'il est mis à la porte de son école. Alors, il décide de renoncer au baccalauréat pour devenir technicien agricole dans le Mecklembourg. Quand il a dix-neuf ans, il réussit à entrer comme volontaire dans un régiment d'artillerie de la Reichshwer. Mais comment l'ancien réprouvé des corps francs pourrait-il se satisfaire de la vie de caserne ? Il décide de quitter l'armée et de reprendre des études. Il fréquente l'université à Göttingen, Rostock et Berlin. Il apprend le sanscrit, il étudie l'archéologie, il se passionne pour la philosophie et la théologie. Kurt Eggers passe son examen de pasteur de la religion réformée et reçoit la charge d'une paroisse protestante dans le Mecklembourg. Mais il fait de bien étranges sermons, dénonçant la misère paysanne, parlant sans cesse de la liberté allemande, menant le combat contre tous les obscurantismes. On le déplace et on le nomme vicaire dans un quartier occidental de Berlin. Il récidive et multiplie les déclarations fracassantes :

– C'est la Nation et non l'Église qui doit unir les Allemands, lance-t-il aux fidèles éberlués. La jeunesse ne doit pas chercher sa vérité dans le Dieu de la Bible mais dans l'honneur de la Nation.

L'Église protestante ne pouvait que se débarrasser d'un si singulier prédicant. Alors Kurt Eggers décide de devenir écrivain. Sans un sou, il crèvera longtemps de faim avant d'accéder à la célébrité. Il se passionne pour l'étrange Ulrich von Hutten, cet humaniste franconien du XVIe siècle qui rêvait d'un christianisme germanique, primitif et simple, épuré des dogmes catholiques et de la tutelle romaine. Rallié à Luther, il fut proscrit et obligé de se réfugier en Suisse. Tel est pour Kurt Eggers désormais le modèle de sa vie et de son œuvre. Il se veut, littéralement, la réincarnation de Hutten, auquel il consacrera une demi-douzaine de volumes, devenant, lui aussi, hérétique à jamais et allant jusqu'à écrire :

« S'il y a une seule grâce du Destin, c'est d'être de sang allemand ! »

Encouragés par le régime national-socialiste, ses jeux scéniques, souvent représentés en plein air, connaissent un succès prodigieux. Il écrit un livre de poèmes qui va devenir le bréviaire de la jeunesse hitlérienne : *De la vie courageuse et de la mort vaillante.* Et toute l'Allemagne se passionne pour son récit romanesque de l'épopée des corps francs de Silésie : *La montagne des rebelles*, véritable pendant à l'aventure du « Baltikum » contée par Ernst von Salomon dans *Les Réprouvés*. Beaucoup de phrases de ce livre deviennent des sortes de maximes : « Ce n'était pas la foi qui déplaça la montagne, mais la foi qui les conduisit sur la montagne. »

Tout son lyrisme célèbre le culte de la puissance et de la force, le mépris de l'argent et du monde bourgeois, l'amour de la nature et de son implacable loi :

*Quand un peuple rêve de paradis,*
*Il tombe dans la misère.*
*Et quand un peuple brise son glaive,*
*Il appelle la mort.*

Tel était le singulier poète qui avait volontairement rejoint la division *Wiking* au temps du solstice d'hiver de l'année 1942. Kurt Eggers commence sa carrière militaire en brûlant toutes les étapes. Quand il est arrivé dans l'unité, il a rempli à bord d'un char les fonctions de pointeur. Même si c'est le travail le plus intéressant, il a envie de grimper davantage. Unterscharführer au mois de décembre lorsqu'il a rejoint la division *Wiking*, il est Oberscharführer quelques mois après. Mais un tel homme ne saurait rester sous-officier. Pour le 20 avril, jour anniversaire du Führer qui est pour beaucoup une date de promotion, voici Kurt Eggers qui arbore ses épaulettes d'Untersturmführer.

Encore dix jours et, le 1er mai 1943, on lui confie le commandement d'un peloton de cinq chars Panzer IV. Il n'est pas disposé à s'arrêter en si bon chemin. Il est arrivé au régiment en portant sur la poitrine une décoration rarissime : la croix de l'Annaberg. Il ne tarde pas y ajouter le ruban noir-blanc-rouge de la Croix de Fer de 2e classe. Deux mois après, il accroche sur sa poche la croix de 1re classe.

Ce nouveau sous-lieutenant est naturellement brave et même téméraire. Sa volonté de n'être pas « comme les autres » devient proverbiale. Il pousse parfois l'originalité jusqu'à l'anarchie et le courage jusqu'à la brutalité. Kurt Eggers est un homme de violence et ne s'en cache pas. Ses camarades apprennent peu à peu qu'il a quatre ou cinq fils, auxquels il a donné des noms de Vikings, et qu'il a élevés à la dure, selon

des méthodes ultra-spartiates. Pour lui, le monde est en train de périr par le confort, par l'argent, par l'amour même. Il n'imagine pas d'autre univers que celui des soldats.

– Si nous devions perdre cette guerre, dit-il un soir de cafard, je suis décidé à me tuer.

Mais il ajoute aussitôt :

– Mais si nous savons être assez durs, alors nous gagnerons.

Idéaliste, à sa manière, on le devine hanté par une sombre philosophie du nihilisme et de la terreur, qu'il a jadis attrapée comme une maladie de jeunesse dans les corps francs, au temps de la république de Weimar.

Il est lié avec certains dignitaires du régime. Il en est d'autres qu'il déteste, sans guère s'en cacher. Ainsi le Dr Goebbels. Tant d'intelligence chez un infirme lui semble comme une entorse à ce culte de la Force qui domine toute sa vie.

Ce Prussien se compose volontiers une allure de seigneur de la guerre samouraï, poursuivant sans fin quelque mystérieuse querelle et semblant en vouloir à la terre entière, ce qui ne l'empêche pas d'évoquer des oiseaux et des fleurs dans ses poèmes ou d'être bouleversé quand un de ses tankistes joue de l'harmonica.

Ses subordonnés craignent pourtant ses colères et ses foucades. Arrogant et cassant, il exige tous les jours qu'un de ses hommes cire ses bottes jusqu'à les rendre étincelantes. Et il faut se débrouiller pour qu'il puisse prendre un bain dès que son peloton arrive au cantonnement. Il soigne son style et son chic. En bon officier de cavalerie, il ne consent à monter dans la tourelle de son Panzer qu'après avoir enfilé ses gants de peau grise.

Pourtant, cet officier difficile partagerait avec son équipage jusqu'à sa dernière cigarette. Pour l'instant d'ailleurs, la disette ne règne pas en ce domaine et tous continuent à fumer plus que jamais des havanes gros comme des barreaux de chaise et à balader deux cochons égorgés derrière la tourelle de leur char ! Le nouveau chef de peloton de la 2e compagnie tient à soigner sa légende. Un de ses hommes confiera plus tard, sans vouloir en dire plus :

– Kurt Eggers ? Tout le monde l'admirait et tout le monde le détestait. Mais c'était un type de première !

Il compose toujours des poèmes, empreints d'une sorte d'orgueil viril où le monde des guerriers se situe terriblement loin de celui des femmes :

*Voyez, là où nous allons se trouve la fin de ces jours,*
*C'est le pays plein de sang et de fer, que nous, les hommes,*
*Sommes seuls à régir.*

*S'il fallait que vous nous perdiez,*
*Apprenez à vos fils cette légende,*
*Apprenez à vos fils notre sagesse,*
*Pour qu'ils nous gardent leur Fidélité.*

Maintenant, l'Untersturmführer Kurt Eggers est chef d'un peloton de cinq chars à la 2e compagnie. Le soldat-poète est parti pour laisser une trace fulgurante dans la division *Wiking*. A l'approche de la quarantaine, il est en train de brûler les étapes d'une carrière militaire qui est tout autant sa vocation que son œuvre littéraire. Tout ce qu'il a écrit et chanté, la force, la joie farouche du combat, la camaraderie, le devoir érigé comme absolu et poussé jusqu'au sacrifice, la présence familière de la mort, tout cela il est en train de le vivre pleinement, avec une sorte de gourmandise farouche et sensuelle. Chez la plupart des volontaires germaniques, passé les premiers mois d'enthousiasme, les hommes ne se battent plus que par fidélité à un serment et à un choix politique qu'ils ont fait une fois pour toutes et qu'ils ne remettront jamais en question. Les Norvégiens, les Danois, les Hollandais, les Flamands, les Suédois, les Finlandais ou les Suisses venus à la Waffen SS ont depuis longtemps découvert l'horreur de la guerre mais n'en suivent que plus fanatiquement le parti qu'ils ont choisi. Pour les Allemands, qu'ils soient du Reich ou de l'étranger, tout est plus simple. Le patriotisme n'est pas comme pour leurs camarades germaniques trahison aux yeux de beaucoup. De tous, seul, peut-être, Kurt Eggers donne l'impression d'aimer la guerre pour la guerre. Il est guerrier comme d'autres sont chasseurs, d'instinct. Et quand toute une journée il a risqué sa vie et volé celle de l'adversaire, alors il se met à composer des poèmes.

Étrange officier, pensent les hommes de son peloton qui sont à la fois heureux et un peu inquiets d'être commandés par un tel chef, que sa légende précède, alors qu'il n'a encore accompli aucun exploit militaire extraordinaire. Quoi qu'il en soit, il reste un officier de grande classe, menant au combat les cinq Panzers de son peloton, sans faiblesse, ni pour lui-même ni pour ses hommes.

En ce 13 août 1943, l'Untersturmführer Eggers est joyeux comme chaque fois qu'il a reçu l'ordre de marcher sur l'ennemi. Parfois il chante à tue-tête. Plus que jamais ce matin, il apparaît aux quatre hommes de l'équipage comme un peu fou. De temps à autre, il tape sur le calot de son pointeur, qui se trouve juste en dessous de lui, dans la tourelle du Panzer IV. Il semble avoir pris en affection ce Sturmmann alsacien et se plaît comme tout le monde à le nommer Pablo, ce qui, à vrai dire, fait un peu espagnol.

– Tu vas bien ce matin, sale tête de cochon de Français?

– Ça va, Untersturmführer.

La plaisanterie, un peu usée, agace le caporal. Mais, comme tout le monde dans la compagnie, il est subjugué par Kurt Eggers. Si Gengis Khân était comme lui, alors il devait être rudement fascinant pour sa horde...

Il fait très beau et les chars roulent avec toutes les trappes ouvertes. Les cinq Panzers du peloton Eggers passent non loin des lisières d'une forêt de bouleaux qui se trouve à environ cent cinquante mètres d'eux. L'officier parle toujours tout seul. Il se revoit grimpant à l'assaut de l'Annaberg avec ses camarades des corps francs. Il ne guérira jamais de son enfance guerrière.

Soudain, des coups de canon retentissent, très proches. Les Soviétiques ont réussi à installer sept pièces de PAK qui prennent de flanc la colonne de la 2e compagnie. Les Allemands sont tombés dans la plus meurtrière des embuscades! Kurt Eggers, le buste hors de la tourelle, n'a même pas vu venir le danger. Un des premiers coups frappe son char de plein fouet. L'obus pénètre le blindage et coupe en deux l'officier. Ses jambes, tranchées net, retombent dans la caisse, inondant d'un flot de sang le pointeur et le chargeur, totalement assourdis par le fracas de l'explosion. Par miracle, ils n'ont rien. Tout est passé juste au-dessus de leur tête.

– Où est l'Ustuf? demande un des servants du canon de 75.

– Là! A droite devant!

L'explosion a projeté à plus de huit mètres du char le buste de Kurt Eggers. Les deux jambes tranchées, il gît sur le sol, se tordant dans ses spasmes convulsifs.

Le caporal alsacien se hisse hors de la tourelle, saute à terre et se précipite vers son chef. L'officier est dans le coma. Il n'y a même plus assez de jambes pour pouvoir poser le moindre garrot et tenter de stopper l'hémorragie. Le chargeur arrive à son tour et aide son camarade à porter le corps déchiqueté de leur chef sur la plage arrière du char. Le soldat-poète ne prononce pas une parole et n'ouvre même pas les yeux.

Au même moment, le fracas des coups de départ retentit, tout proche. Un autre Panzer a été touché, mais les trois autres blindés du peloton Eggers engagent le combat contre les pièces antichars soviétiques. Les obus éclatent en lisière de la forêt; au milieu des explosions, des morceaux de ferraille et des débris humains volent dans tous les sens.

Kurt Eggers n'est pas encore mort qu'il est déjà vengé.

L'ancien combattant des corps francs de Haute-Silésie va mettre deux heures à mourir. Le Sturmann Paul et ses trois camarades ne peu-

vent rien pour lui. Totalement vidé de son sang, leur chef finit par rendre le dernier soupir.

Ce soir, son chef de compagnie, l'Obersturmführer Walter Multhoff fera, selon l'usage, l'inventaire de ses affaires. Des livres, des lettres, des photos, tout ce qui reste d'un écrivain venu volontairement rejoindre le monde des guerriers par fidélité à sa jeunesse.

Une page se détache et tombe à terre. L'officier la ramasse. *Das Lied der Kamaraden*, le chant des camarades, lit-il en tête de deux douzaines de vers. Multhoff murmure à mi-voix une des strophes :

*Lorsque tombe l'un d'entre nous*
*Percé de balles, déchiré par l'acier,*
*Le vent qui monte vers le ciel,*
*Emporte alors nos chants et nos louanges.*

L'ultime adieu des guerriers à leurs camarades tombés est décrit en quelques vers, avec les fleurs, les branches de sapin toujours vert et la triple salve d'adieu des fusils. Puis voici l'ultime conclusion :

*C'est pourquoi nous ne nous plaignons pas*
*Lorsque tombe l'un de nous.*
*Chacun tombera un jour.*
*Battez, tambours !*
*Et le monde est beau !*
*Moi aussi, je tomberai un jour* [1].

L'Untersturmführer Kurt Eggers ne sera pas le seul officier d'élite de la division *Wiking* à tomber en ce terrible 13 août 1943 devant le village de Klenovojé. Le chef du II[e] bataillon de *Germania*, le Hauptsturmführer Hans Juchem est porté disparu au cours d'un assaut qui se termine pour les volontaires germaniques par un sanglant échec.

Né à Cologne, il est entré à dix-sept ans, en 1934 dans une des pre-

1. Le corps de l'Untersturmführer Kurt Eggers, d'abord inhumé sur place en terre ukrainienne près de Klenovojé, sera par la suite déterré et envoyé à Berlin, où il sera incinéré. Le nom de *Kurt Eggers* sera donné au régiment des correspondants de guerre de la Waffen SS, commandé par le Standartenführer Gunther d'Alquen, le rédacteur en chef de *Das schwarze Korps*. Les photographes et les cinéastes y côtoieront les journalistes de la presse écrite et de la presse parlée et même quelques dessinateurs et peintres, comme Wilhelm Petersen qui vient de faire paraître récemment ses recueils de croquis pris sur le vif : *Er ging an meiner Seite* ((Munin Verlag éditeur, à Osnabrück). Les soldats de cette unité de propagande appartenaient à toutes les nations ayant envoyé des volontaires dans la Waffen SS dont plusieurs Français. Beaucoup, au hasard des combats, ont d'ailleurs lâché la caméra pour prendre le fusil et le régiment *Kurt Eggers* a subi autant, si ce n'est davantage, de pertes que les autres unités de la Waffen SS.

mières formations de la SS en armes, le régiment *Deutschland.* Depuis le début de la campagne à l'Est, il n'a pas quitté la division *Wiking* un seul jour. Chef de section sur le Mious, au cours du premier hiver, et chef de compagnie dans le Caucase, pendant la folle marche vers la mer Caspienne, il est le type même du jeune officier de front. Il a participé à plus de cinquante combats d'infanterie au corps à corps, sans avoir été blessé une seule fois... Aucun de ses hommes n'oublie son allure au plus dur de l'action : le casque rejeté en arrière, la voix tranquille, le téléphone de campagne à portée de la main, il dirige ses compagnies avec un calme impressionnant. Et quand tout devient trop dur dans les premières lignes, alors il prend un pistolet mitrailleur et va se battre comme un simple grenadier.

Hans Juchem est ainsi parti à l'assaut des isbas en feu de Klenovojé, alors que tombait le soir du 13 août et que, par deux fois, l'attaque des volontaires germaniques avait échoué.

Les rares survivants de la bataille parviennent à se replier à la faveur de la nuit. Allemands, Scandinaves, Néerlandais, Baltes, ils ne sont plus que quelques dizaines que commande l'Obersturmführer Heder, aussi stupéfait qu'eux d'avoir échappé à l'enfer. Des deux bataillons, il ne reste même pas une centaine d'hommes, sur le millier qui avait tenté de prendre Klenovojé. Ils reçoivent l'ordre de se replier vers la cote 209 et de s'y enterrer en défensive. Ils ont un front de près de trois kilomètres à tenir : un homme tous les trente mètres ! Le moindre ouragan d'acier et de feu risque de balayer cette dérisoire muraille humaine.

# 4.

Pendant toute une journée, le 14 août 1943, les deux adversaires se terrent et pansent leurs plaies. Les quelques dizaines de rescapés du régiment *Germania* et du bataillon *Narva* aménagent leurs positions démesurément étirées et sont bien décidés à venger les huit ou neuf cents des leurs tombés lors de cette attaque suicide sur le village de Klenovojé qu'ils aperçoivent devant eux, vers le nord, au pied de la colline 209, devenu le point fort où ils doivent ancrer la résistance.

Le 15 août, les Soviétiques se décident à tenter un assaut. Ils sortent lentement de l'abri du village et essayent de prendre la colline. Allemands et Estoniens les laissent approcher, puis ouvrent le feu quand les assaillants arrivent à quelques dizaines de mètres. Ils sont des milliers et des milliers, dont le courage est fouetté par les succès qu'ils ne cessent de remporter depuis l'échec de l'offensive allemande contre Koursk. Ils sentent la victoire à portée de leurs armes. Mais, en face d'eux, dans les tranchées tenues par les volontaires germaniques, il n'y a pas seulement des unités d'infanterie épuisées et saignées à blanc par les combats de l'avant-veille. Bien dissimulés derrière la crête, se trouvent les Panzers du Ier bataillon, dont les équipages ont repris le dessus après la charge de Klenovojé, si tragiquement brisée.

Jour et nuit, sur la ligne même du front, mécaniciens et armuriers ont travaillé à remettre en état les machines éprouvées dans la bataille. Finalement, l'unité n'a perdu qu'une demi-douzaine de Panzers et a retrouvé tout son mordant.

A un signal, les blindés remontent la pente, débouchent sur la crête et commencent à dévaler la colline 209, roulant au milieu des fantassins soviétiques stupéfaits. Les mitrailleuses de bord se déchaînent. Des grappes humaines sont fauchées en pleine course, balayées, écrasées sous les chenilles. Sur la pente, devant les lignes du bataillon

Juchem, gisent des centaines de morts et de blessés. C'est un carnage.

Un peu plus à l'ouest, sur la cote 202, ce sont les Estoniens du bataillon *Narva* qui doivent tenir le choc de l'attaque des fantassins russes. L'Obersturmführer Heder n'a que quelques dizaines de Baltes avec lui, quand, dans l'incendie du crépuscule, tout un bataillon d'infanterie soviétique donne l'assaut à ses positions. Les hommes venus du golfe de Finlande sont bien enterrés et décidés à soutenir le choc. Leurs canons de mitrailleuses sont brûlants à force de tirer. En face, les Russes lancent assaut sur assaut. Ceux qui tombent sont aussitôt remplacés par des camarades qui repartent à l'assaut des pentes de la colline en hurlant :

– *Hourré ! Hourré !*

Les Estoniens de *Narva* les accueillent par un feu d'enfer, mais ils savent qu'ils vont être tôt ou tard submergés. Leur chef ne cesse d'envoyer des messages :

– Panzers ! Panzers !

Inutile. Les chars sont durement engagés pour soutenir la défense de *Germania* sur la cote 209 et ne peuvent être distraits de cette mission.

– Attendez jusqu'à la nuit, demande l'état-major de la division *Wiking*.

Le lieutenant voit arriver enfin le crépuscule, après cette interminable journée d'été. Ses hommes ont réussi à contenir les assauts, mais ils vont devoir, peu à peu, refluer vers le sommet de la colline, tandis que débouchent d'autres vagues de Soviétiques, chargeant dans la nuit en hurlant. Dans les ténèbres, s'engage une mêlée confuse. Débordés, les Estoniens cèdent du terrain. Soudain Heder entend un grondement de moteurs. Il est déjà onze heures du soir. Deux compagnies de Panzers arrivent enfin à la rescousse. Elles débouchent sur la cote 204, dévalent la pente vers l'ennemi et sèment un sanglant désordre dans les vagues d'assaut. Le front est verrouillé.

A l'aube, les Estoniens découvrent devant leurs positions des cadavres et des armes abandonnés. A leur tour, les Soviétiques ont connu un sanglant échec. A nouveau, une sorte de pause permet aux deux camps de reprendre haleine. La journée se passe en activités de patrouilles. Parfois, quelques blindés russes viennent renifler les positions de la division *Wiking*, puis font vite demi tour, sous les aboiements furieux des canons des Panzers, bien camouflés au sommet des collines. L'infanterie se terre et panse ses blessures. Ce calme apparaît vite trompeur. A l'aube du 18 août, l'artillerie soviétique prend le relais. Depuis quelques jours, les Russes ont eu le temps d'acheminer des

pièces dans ce secteur. Toutes les positions allemandes sont prises sous un déluge d'obus. Le terrain est bouleversé. Le paysage, avec les arbres mutilés et les entonnoirs béants, évoque vite un champ de bataille de l'autre guerre, dans son dénuement mortel. Même bien enterrés, Allemands, Néerlandais et Estoniens subissent des pertes sous cette terrible concentration de feu.

Brutalement, c'est l'attaque des fantassins et des blindés. Les assaillants parviennent à enlever dans la foulée quelques positions et arrivent jusqu'à la colline 209. Tout le front va-t-il soudain craquer, après une semaine de sang et d'horreur ?

Le Brigadeführer Gille décide d'envoyer à la contre-attaque tous les Panzers de la division *Wiking*. Et il réclame sans cesse des renforts au corps d'armée. Finalement, l'état-major décide de lancer dans la bataille une compagnie de Tigres. Contre ces nouveaux chars et leur long canon de 88, les blindés soviétiques ne peuvent tenir le choc. Ils étaient cent à l'aube quand ils ont attaqué. Dans l'après-midi, on dénombre quatre-vingt-quatre carcasses immobilisées qui achèvent de brûler, éclairant le crépuscule de lueurs sanglantes. Mais les Russes s'obstinent. Ce ne sont plus cent mais cent vingt chars qui vont donner l'assaut à la tombée de la nuit ! La cote 209 est enlevée. Les Panzers de Hans Köller contre-attaquent en pleine nuit. Cette fois, les Russes n'insistent plus. Au soir du 18 août, la division *Wiking* conserve tant bien que mal l'essentiel de ses positions.

Pendant deux ou trois jours, les volontaires germaniques peuvent croire qu'ils ont gagné et que l'ennemi désormais n'ira pas plus loin. Mais ce n'est qu'une halte dans la grande offensive soviétique de l'été 1943, la plus terrible encore jamais subie. Les colonnes russes continuent leurs coups de boutoir, toujours vers le sud-ouest. Les divisions de la Wehrmacht et de la Waffen SS, épuisées, soumises à un bombardement continuel, attaquées jour et nuit, finissent par céder du terrain. Malgré une ultime charge désespérée de *Das Reich* la ville de Kharkov est abandonnée. Cette fois définitivement.

Les Allemands quittent la capitale de l'Ukraine, mutilée et martyre, sans esprit de retour.

Les Soviétiques veulent exploiter ce succès et poursuivre la percée vers le sud, dans un grand mouvement tournant. Ils se croient capables de prendre au piège les forces allemandes de l'Ukraine du Sud. Alors ils lancent sans cesse dans la bataille des troupes fraîches, soutenues par des mortiers lourds et des orgues de Staline. Flamands, Hollandais et Allemands de *Westland* sont maintenant les plus durement pris à partie. Le Brigadeführer Gille est obligé de ramener toute l'aile orientale de sa division vers la lisière d'un bois au sud d'Olchany. Ses volontaires ger-

maniques reculent sur ordre. Mais ils reculent. La défense devient retraite.

*Westland* souffre et meurt.

La pression soviétique sur l'aile orientale de la division *Wiking* s'accroît de jour en jour. Le Brigadeführer Gille devine facilement les intentions de l'ennemi :

– Tout l'effort porte contre l'axe routier de Kharkov à Poltava. Quelles que soient leurs pertes, ils vont continuer.

Pour le commandeur de la division *Wiking*, la seule riposte est de lancer, une fois encore, ses Panzers dans la bataille. Tout le bataillon commandé par le Sturmbannführer Köller est engagé. Rien, pourtant, ne semble pouvoir arrêter les Russes. Ils s'enfoncent comme un coin de feu entre la division *Wiking* et sa voisine, la 3e Panzerdivision de la Wehrmacht. Le Brigadeführer Gille demande des renforts d'urgence. Il renouvelle une fois encore son appel.

– Avez-vous une réponse, Schönfelder ?

– Pas encore, toutes les unités du secteur semblent débordées.

Enfin, arrive un message.

– Ça y est, Brigadeführer. Cette fois ils vont nous envoyer les grenadiers du régiment *Der Führer* et le bataillon de « Panthères » de la division *Das Reich* pour essayer de colmater la brèche.

Depuis l'aube, Herbert-Otto Gille essayait le pari impossible de tenir avec les seules forces disponibles : un bataillon d'infanterie et une compagnie de Panzers.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, l'Obersturmführer Willi Hein apprend qu'il est désigné pour prendre le commandement de la 4e compagnie du bataillon de chars de la *Wiking*, dont le chef vient d'être blessé. Le jeune officier, originaire du Holstein, dans l'Allemagne du Nord, arrive à sa nouvelle compagnie. Il n'a même pas fait connaissance avec ses cadres qu'il reçoit un message de l'état-major : « Ordre de vous mettre à la disposition du Ier bataillon de *Germania*. » C'est l'unité que commandait le Sturmbannführer Dorr avant d'être blessé et ses grenadiers ont une réputation de durs solidement établie dans toute la division. Le nouveau venu demande aussitôt à son adjoint :

– Tout est prêt pour faire mouvement ?

– A peu près, Obersturmführer. Nous avons seulement un problème de liaison radio. Nous manquons de postes.

– Eh bien, nous communiquerons par signaux à bras de Panzer à Panzer. Ce ne sera pas la première fois.

Ses chefs de peloton approuvent d'un silencieux mouvement de tête. Le jeune lieutenant leur montre sur la carte l'endroit où ils ont rendez-vous à l'aube avec les grenadiers de *Germania*, puis conclut :

– Nous avons encore quelques heures devant nous. Faites reposer les hommes. La journée sera dure.

Au matin, tout le paysage s'encapuchonne de brouillard. Les Panzers de l'Obersturmführer Hein se dirigent pourtant vers le lieu du rendez-vous. Peu à peu, les paquets de brume s'effilochent et on commence à y voir plus clair. La première chose que découvrent les équipages des chars, c'est que les Russes sont en train d'attaquer les positions tenues par la 3ᵉ Panzerdivision de la Wehrmacht. Une fois encore, ils essayent de rompre le front à la charnière où la division *Wiking* s'articule avec sa voisine.

Le nouveau chef de la 4ᵉ compagnie de chars décide d'intervenir de quelques coups de canon bien sentis. Mais il a une autre mission, prioritaire : il doit retrouver les grenadiers de *Germania*. Le buste hors de la tourelle, dans ce paysage que dévoile enfin le soleil, il essaye de s'orienter. Sur la piste qui mène vers Poltava, il se trouve au milieu d'une région étrange, hérissée de tumuli mystérieux et qui porte le nom de Grab Grouchki. Le lieutenant de Panzers a certes d'autres soucis que l'archéologie, même si ces tombes protohistoriques rappellent les sépultures nordiques de son pays natal, entre le rivage de Frise à l'ouest et la mer Baltique à l'est. Pour Willi Hein, ce qui compte, c'est de retrouver les camarades du bataillon Dorr. Ils devraient pourtant être là. Mais on ne voit personne. L'Obersturmführer disperse ses chars en observation, prêts à riposter à la moindre attaque. En face d'eux, les dominant de leur masse sombre, des collines où se trouvent probablement l'ennemi. D'une seconde à l'autre, l'ouragan peut se déchaîner. Willi Hein ne cesse de consulter sa montre et se demande ce qui a pu se passer.

– Bien entendu, les postes radio nous lâchent, murmure-t-il de plus en plus soucieux.

Les Panzers de la compagnie Hein ont arrêté leurs moteurs. Le silence devient lourd, un peu oppressant. Soudain, les hommes d'équipage, qui ont ouvert les écoutilles pour profiter du soleil de cette fin d'été, croient entendre une sorte de grondement. Tous reconnaissent vite le bruit de moteurs caractéristiques d'une formation de chars. D'où il vient, ce grondement ne peut annoncer que des Russes... Les dispositions de combat sont prises aussitôt. Les trappes se referment avec des claquements secs. Le bruit grandit et semble emplir maintenant tout l'horizon.

Les chefs de chars observent les collines à la jumelle pour chercher à découvrir d'où va surgir le danger.

– Les voilà !

L'Obersturmführer Willi Hein a vu les premiers chars russes en même temps que celui qui vient de crier. Ce n'est pas une petite formation. Le chef de la 4ᵉ compagnie s'efforce calmement à les compter. Il arrive à quarante ! Les Allemands vont devoir se battre à un contre deux. Et ils n'ont aucune infanterie d'accompagnement alors que des grappes de fantassins escortent les blindés ennemis. Enfin, il ne sert à rien de s'inquiéter. Puisque le choc est inévitable, il suffit seulement de s'y préparer. Calmement, Hein donne ses ordres et espère que les appareils de radio vont marcher. Il commande aux quatre chars d'un de ses pelotons :

– Réglage 12. Distance 100 mètres. Obus antichars. Prêts ?

– Prêts !

– Feu !

Les quatre canons partent en même temps. Hein n'a entendu qu'une seule détonation. La 4ᵉ compagnie connaît son travail...

Les quatre obus ont frappé leur cible. En face, quatre chars, touchés de plein fouet, s'arrêtent et commencent à brûler. Les fantassins, installés sur les plages arrière, sautent à terre et se dispersent à toute allure, essayant de se fondre dans le paysage.

Maintenant, Willi Hein commande le feu de ses autres pelotons. Les Panzers ont une portée et une précision telles que cet engagement tourne vite au massacre. Méthodique et écœurant. En quelques minutes le lieutenant compte en face de lui onze chars en feu et quatre, sans doute touchés aux chenilles, qui restent immobilisés sur la pente des collines. Les autres ne s'attardent pas. Les Soviétiques ont des réactions de plus en plus rapides. Ils remontent vers le sommet, passent la crête et disparaissent. Willi Hein les devine, tapis sur la contre-pente, prêts à repartir à l'assaut dès que le danger sera passé. Un coup d'œil à droite et à gauche. Le nouveau chef de la 4ᵉ compagnie constate que ses équipages manifestent bruyamment leur joie de cette victoire facile. Mais cette euphorie ne peut durer. Il n'est pas possible que les guetteurs soviétiques, installés sur la crête, ne fassent le compte de leurs adversaires. Hein n'a autour de lui qu'une vingtaine de Panzers. Le combat va reprendre d'un instant à l'autre. Seulement, les Russes ne sont pas assez fous pour relancer leur attaque par le même itinéraire. Ils divisent leur colonne blindée en deux meutes qui s'efforcent de prendre la compagnie Hein dans un grand mouvement de tenaille. Cette fois, la situation devient de plus en plus sérieuse. C'est le moment que choisissent plusieurs postes radio pour tomber en panne. Le lieutenant

en est réduit, comme prévu, à donner ses ordres par signaux à bras.

Les équipages des Panzers sont tellement préparés qu'ils manœuvrent comme à l'entraînement. L'Obersturmführer Willi Hein a l'impression de déplacer ses blindés aussi facilement que des modèles réduits sur une caisse à sable, lors d'un exercice d'école. Les adversaires sont vite désignés. Quatre nouveaux chars russes sont pris pour cible par les canons des Panzers.

– Feu !

Le résulat est impressionnant : deux blindés russes explosent et commencent à brûler, les deux autres s'immobilisent, moteur ou chenilles touchés. Les équipages doivent les abandonner. Mais un des blindés soviétiques, un énorme « Vorochilov », est indemne. Il réussit à forcer le barrage, passe entre deux Panzers et se dirige à toute allure vers l'arrière, en plein dans les lignes allemandes. Le lieutenant Hein décide :

– Celui-là, il est pour moi !

Il donne aussitôt ses ordres au pointeur qui se trouve près de lui dans la tourelle :

– Tourne la pièce à six heures. Distance 250 mètres. Feu !

Le char soviétique est touché, mais l'obus ricoche sur son blindage. Le nouveau venu se révèle un coriace. Willi Hein ne perd pas de temps.

– Un autre obus. Même distance. Même but. Feu !

Le second obus n'a pas plus d'effet. Le « Vorochilov » encaisse les projectiles avec une peau de rhinocéros. Cela devient sérieux. Le nouveau chef de la 4e compagnie ne voit pas d'autre solution que de continuer le tir.

– Feu !

Le troisième obus ricoche encore. Hein s'obstine :

– Feu !

Cette fois, le char semble encaisser le coup. Il frémit et s'immobilise. Les trappes s'ouvrent. Les hommes d'équipage abandonnent le monstre d'acier, frappé à mort.

– Hourra ! Il est à nous ! lance l'Obersturmführer Hein. On lui fonce dedans.

Les tankistes russes, voyant le Panzer s'avancer vers eux, cherchent un abri. Dans cette plaine, il n'y a pas un bouquet d'arbres, pas un buisson, pas un repli de terrain. Alors, ils ne voient d'autre solution que de regrimper à toute allure dans le char immobilisé et de fermer les trappes. La tourelle tourne lentement. Accepteraient-ils de recommencer le duel à mort. Willi Hein ne leur en laisse pas le temps.

– Feu !

Cette fois, l'ennemi est perdu. Il commence à brûler avec un grand

panache de fumée noire. Mais le canonnier se tourne vers son chef et lui dit avec un air désolé :

– C'était notre dernier obus perforant, Obersturmführer.

Il est onze heures du matin.

Le lieutenant Willi Hein n'a aucune liaison radio avec le chef de son bataillon de chars. Et, plus grave encore, il ne lui reste plus un seul obus, ni pour son Panzer, ni dans les autres blindés de sa 4e compagnie. En face, il compte une vingtaine de chars soviétiques qui ne comprennent pas pourquoi les Allemands ne continuent pas à tirer. D'interminables minutes se passent. Les deux adversaires s'observent. Et soudain, les Panzers font demi-tour et partent à toute allure vers un repli de terrain, sur l'ordre de retraite que vient de lancer par signaux à bras Willi Hein. Les Soviétiques comprennent soudain ce qui arrive. Leurs adversaires n'ont plus de munitions! Alors, c'est la curée.

Les deux meutes se lancent à la poursuite des malheureux blindés de la division *Wiking*, totalement incapable de riposter. Leur seule chance de salut, ce n'est plus leur canon, mais leur moteur. Le jeune lieutenant a repéré un talus de chemin de fer. S'il parvient à l'atteindre sans dommage, sa compagnie y sera à l'abri. Mais il se sent talonné par l'ennemi.

Il devrait y avoir d'autres Panzers dans les parages. Mais sans liaison radio avec le bataillon, comment les trouver ? Les patins des chenilles mordent le sol et font jaillir d'énormes mottes de terre. Les chars foncent droit devant eux, à toute vitesse. Les moteurs chauffent. Tous les équipages ruissellent de sueur. Ils n'ont jamais eu si peur que pendant ces minutes de poursuite infernale où ils rompent le combat, sans pouvoir se défendre. A chaque instant, ils s'attendent à être frappés de plein fouet et à périr déchiquetés ou brûlés vifs.

Les Soviétiques se croient certains de tenir leur proie. Les deux meutes se rapprochent et referment la tenaille. Willi Hein ne voudrait pas quitter des yeux le talus de chemin de fer où se trouve le salut, même provisoire. Pourtant, il s'efforce par de brefs regards lancés à droite et à gauche, derrière lui, de surveiller la marche de l'adversaire. Les T.34 se rapprochent. Si seulement, il avait encore quelques perforants, comme il serait facile de les stopper net! Enfin, à quoi bon se désoler. Il faut au moins essayer de sauver sa peau.

Voici enfin le talus de chemin de fer. Les Panzers escaladent la pente de toute la puissance des moteurs et des chenilles. Ils ne s'attardent pas sur la voie ferrée et plongent à toute vitesse de l'autre côté de l'obstacle.

Au moment où il aperçoit la plaine, Willi Hein découvre en même temps une autre formation de blindés. Il a un brusque coup au cœur. Serait-il tourné par une autre formation de chars soviétiques ? Mais il reconnaît vite la silhouette des Panzers IV. Ce sont les camarades de la

3ᵉ compagnie qui arrivent à la rescousse, les soutes pleines de munitions.

Le lieutenant ordonne au pilote de s'approcher du char qui porte sur sa tourelle le chiffre 300 et indique qu'il s'agit du chef de la 3ᵉ compagnie, le Hauptsturmführer Fritz Darges, un des plus anciens combattants des blindés de la division *Wiking*.

Les deux officiers parlent quelques secondes, le buste hors de la tourelle.

– Nous n'avions aucune nouvelle de vous au bataillon, demande Darges. Qu'est-ce qui se passait ?

– Plus de liaison radio, Hauptsturmführer. Et plus de munitions. Vous allez trouver une vingtaine de chars russes qui nous poursuivent.

– Sont-ils loin ?

– Du tout. Juste derrière le talus de chemin de fer. Je vous les laisse.

– Merci, Hein. Je m'en charge.

– Bonne chasse, Hauptsturmführer.

Les Panzers de la 3ᵉ compagnie partent aussitôt à l'attaque. Quelques minutes plus tard, Willi Hein entend les premiers coups de canon. C'est au tour des Soviétiques d'être surpris.

Échappés au massacre par un hasard extraordinaire, les chars de la 4ᵉ compagnie rejoignent la base arrière du bataillon. Mécaniciens et armuriers s'affairent. Les canons sont vérifiés, on remplit les soutes d'obus et on répare le matériel radio. Bientôt les liaisons sont rétablies et l'unité est prête à repartir au combat. Le Sturmbannführer Köller donne une nouvelle mission au jeune lieutenant :

– Vous allez vous rendre à deux kilomètres plus au sud et bloquer toute tentative de percée. Les seuls renseignements que nous possédons sur les Russes, c'est qu'ils sont nombreux et décidés.

Après avoir fait le plein d'essence et de munitions, les Panzers de la 4ᵉ compagnie repartent dans le crépuscule. L'Obersturmführer Willi Hein trouve sans mal la position que lui a assignée son chef. Il n'y a personne. La nuit tombe. Le lieutenant installe ses chars « en hérisson » prêts à répondre à toute attaque, d'où qu'elle vienne. Les tours de garde sont distribués parmi les hommes d'équipage. Tandis que les sentinelles veillent, les oreilles attentives à tout grondement de moteur, leurs camarades prennent quelques heures de repos, enveloppés dans des couvertures, au pied des chars, la tête contre les chenilles. En cette fin d'août, il fait encore bon et une nuit à la belle étoile, dans cet immense paysage ukrainien, ne manque pas de charme. Pour quelques heures, tous oublient la fatigue et la peur. Willi Hein profite de ce moment

de repos pour lier connaissance avec quelques-uns des hommes de sa nouvelle compagnie et fait le tour des Panzers embossés dans la plaine.

– Alerte !

Des coups de fusil claquent soudain. Les hommes d'équipage sont réveillés en sursaut et bondissent à leurs postes de combat. Les Russes ont profité de la nuit pour s'infiltrer dans les parages du bivouac de la 4e compagnie de Panzers. Des fantassins se sont dissimulés dans des meules de foin et commencent à tirailler de tous les côtés. L'Obersturmführer Willi Hein bondit dans son char et ordonne au radio :

– Préviens le bataillon.

Au bout de quelques instants, la liaison est établie avec la base arrière. Hans Köller demande ce qui se passe :

– Nous sommes durement attaqués, Sturmbannführer.

– Ont-ils des blindés ?

– J'entends des bruits de moteurs.

– Je vais essayer de vous envoyer du renfort. En attendant, tenez sur place et récupérez toutes les unités allemandes qui se trouvent près de vous.

La 4e compagnie du bataillon de chars de la division *Wiking* se trouve juste à la jonction du secteur occupé par la division *Das Reich*. Willi Hein arrive à joindre un officier des canons d'assaut. Blessé, il refuse de se faire évacuer et veut participer à la bataille qui s'annonce. Avec Hein, il dresse un plan rapide. Les Allemands se trouvent non loin de la gare d'un petit village où ils s'établissent solidement. Un observateur d'artillerie va s'installer sur le château d'eau qui domine tout le paysage. Sept canons d'assaut seront engagés dans la contre-attaque et deux resteront en réserve. Appuyés par leur feu, les Panzers de Willi Hein devraient faire des ravages.

Il est onze heures du matin quand les chars de la 4e compagnie se mettent en route. Les canons d'assaut tirent des obus fumigènes qui dissimulent les mouvements des blindés de la Waffen SS. Tout le paysage devant les assaillants s'encapuchonne de brouillard.

– En avant ! ordonne Hein par radio à ses chefs de peloton. Dès qu'on aura franchi le rideau fumigène, vous allumez les chars russes.

Quelques instants plus tard, le jeune lieutenant lance un nouveau message :

– Attention ! Ils ne doivent pas se trouver à plus de cinq cents mètres maintenant.

Un à un, ses Panzers jaillissent de la brume artificielle et engagent le

combat aussitôt. Tous les canons semblent tirer en même temps. Dans chaque tourelle, les chefs de char ordonnent sans cesse :

– Feu ! Feu ! Feu !

Rapidement, neuf chars T.34 sont touchés et commencent à brûler. Les autres font demi-tour et essayent de trouver un abri. Les Allemands les poursuivent et les tirent par-derrière. Le chasseur, devenu la veille gibier, redevient chasseur en cette fin de matinée. Quatre nouveaux chars sont détruits. Seuls quelques blindés de reconnaissance parviennent à s'échapper et disparaissent derrière une crête. Soudain, les équipages des Panzers aperçoivent devant eux des hommes dans des trous. Ce sont les grenadiers SS du régiment d'infanterie *Der Führer* qui s'apprêtaient à subir l'attaque des chars russes. Soutenus par les canons des canons d'assaut de leur division et les chars de la *Wiking*, ils vont pouvoir repartir à l'attaque au début de l'après-midi.

L'engagement de Grouski Grab se termine à l'avantage des hommes de la Waffen SS. Mais ce n'est qu'un combat retardateur pour couvrir le mouvement de retraite des divisions allemandes du secteur de Kharkov qui sont en train de se replier vers l'ouest.

Désormais, le Donetz est perdu. Les forces du Reich vont essayer de s'accrocher au Dniepr. Irrésistiblement le rouleau compresseur soviétique progresse à travers l'Ukraine, chassant l'envahisseur de toute la force du patriotisme russe et du matériel américain. Jamais plus les SS ne reprendront le terrain perdu.

Septembre commence sous le signe de l'irrésistible défaite.

# 5.

A la mi-septembre 1943, le groupe d'armées du Sud poursuit son grand mouvement de retraite. Pour échapper au piège qui est en train de se refermer, les troupes allemandes d'Ukraine méridionale doivent essayer de gagner le Dniepr où devrait s'accrocher la résistance. Un des passages obligés sur le fleuve se trouve à Krementchoug. Les Soviétiques vont tout tenter pour essayer d'y prendre les Allemands de vitesse.

Un message parvient au régiment *Westland.* L'Obersturmbannführer Dieckmann fait appeler l'Obersturmführer Hans Drexel. Ce lieutenant qui, comme tant de ses camarades, avait vingt ans en 1940, commande provisoirement le II^e bataillon, ou plutôt ce qu'il en reste. Les quatre compagnies de grenadiers ont été terriblement éprouvées depuis plusieurs semaines et leur chef, le Hauptsturmführer Walter Schmidt compte au nombre des blessés.

– Drexel, annonce Dieckmann, les Russes ont encore réussi une percée et menacent de nous couper du Dniepr.

– Quels sont les renseignements, Obersturmbannführer ?

– Assez vagues, comme toujours. On sait que des forces blindées nombreuses se trouvent dans la région de Chorol. Alors, il faut foncer et les bousculer. Vous serez renforcé de quelques Panzers et d'une batterie d'obusiers d'infanterie.

Le « Kampfgruppe » Drexel se met en route aussitôt. La colonne ne tarde pas à découvrir devant elle des masses en mouvement. On distingue, même à l'œil nu, des fantassins, des véhicules, des canons, des blindés. Tout un grouillement humain emplit le paysage. Rarement, les volontaires germaniques ont vu autant de monde en face d'eux. Mais Hans Drexel n'hésite pas et lance :

– On leur rentre dedans !

Le combat s'engage aussitôt. Totalement surpris par cette ruée fantastique, les Russes n'ont même pas le temps de se rendre compte à quel point leurs adversaires sont peu nombreux. Ils essayent bien de résister, mais ils sont débordés par les quelques Panzers qui vont et viennent au milieu des pièces d'artillerie et des nids de mitrailleuse. Sans arrêt, les armes de bord tirent, vidant les soutes à munitions à une allure inquiétante. Mais le jeune lieutenant joue le tout pour le tout. Ou l'ennemi lâche pied et essaye de s'enfuir en désordre. Et alors c'est gagné. Ou alors il s'accroche au terrain et résiste. Alors c'en sera fini du « Kampfgruppe » Drexel dont les compagnies de combat sont d'ailleurs saignées à blanc depuis quelques semaines. L'officier d'infanterie est certain de sa manœuvre. Il ordonne aux grenadiers de *Westland* de tirer à une cadence infernale. Les mitrailleuses dévident bande sur bande. Les chargeurs doivent changer les canons rougis, tandis que les obusiers d'infanterie se déchaînent.

L'audace paye. Allemands, Hollandais et Flamands voient les Soviétiques sortir de leurs trous et essayer de s'enfuir vers le Nord, en abandonnant leurs blessés et leurs armes.

Rapidement, les hommes de la contre-attaque sont maîtres du terrain. Le bilan apparaît fantastique : une vingtaine de canons et des armes automatiques par dizaines.

Les soldats soviétiques, pourtant, ne se découragent pas et sont décidés à lancer attaque sur attaque pour entraver la retraite des troupes allemandes qui décrochent du bassin du Donetz pour essayer de rejoindre le cours du Dniepr où ils espèrent ancrer une nouvelle ligne de résistance.

Depuis des jours et des jours, les volontaires germaniques de la division *Wiking* se trouvent au combat pour essayer de bloquer la percée soviétique vers la ligne de chemin de fer de Kharkov à Poltava. Tous les hommes sont lancés dans la bataille : grenadiers, sapeurs, tankistes, artilleurs, chasseurs de chars.

Le bataillon de PAK se trouve comme toujours au plus dur de la bataille, là où les blindés russes concentrent toutes leurs forces. Le Hauptscharführer Paul Trabant, chef d'une section de chasseurs de chars, a installé ses pièces dans des champs de maïs, dont les tiges, hautes comme des hommes, camouflent bien ses canons automoteurs. Quelques grenadiers servent d'infanterie d'accompagnement et doivent protéger les servants contre les infiltrations d'infanterie. Un sourd grondement emplit tout l'horizon. L'adjudant-chef repère rapidement les blindés ennemis qui s'avancent vers lui, escortés de nuées de fantassins.

Le spectacle est impressionnant. Ils semblent des milliers, surgis de la terre d'Ukraine. Même si Trabant peut détruire les chars, il sera submergé par l'infanterie.

– Où sont les grenadiers ? demande-t-il à un de ses chefs de pièce.

– Ils ont décroché, Hauptscharführer. Ils ne faisaient pas le poids devant les Russes.

– Et nous, alors ? s'indigne Trabant.

Mais ce n'est pas le moment de se lamenter. Il n'a qu'une chose à faire : engager le combat.

– Feu !

Les quatre pièces de PAK rugissent en même temps. Le Hauptscharführer Trabant ordonne de tirer salve sur salve. Il veut essayer de bloquer l'attaque ennemie par un tir d'enfer, qui ne laisse pas aux Soviétiques le temps d'esquisser la moindre manœuvre.

Surpris, les Russes encaissent durement. Une première vague est bloquée sur place. Les chars, immobilisés, commencent à flamber. Les hommes de la PAK pensent avoir gagné. Mais au moment où ils se croient tirés d'affaire, une seconde vague débouche. Elle ne sera pas stoppée sans mal.

L'adjudant-chef se rend compte que la situation sera bientôt intenable. Sans infanterie d'accompagnement, il peut être submergé d'une minute à l'autre, pour peu que les fantassins soviétiques parviennent au corps à corps. Mais les assaillants semblent attendre encore la protection des blindés. Cette fois, la troisième vague sera décisive. Les chars avancent vers les pièces de PAK. Ils sont six qui arrivent de front, sur une seule ligne, comme s'ils allaient tout écraser sous leurs chenilles.

– Laissez-les approcher, ordonne Trabant. On ne peut pas se permettre de les louper.

Bientôt, les munitions vont manquer. Les blindés ennemis arrivent de plus en plus vite. Soudain, les pièces de PAK se déchaînent. La demi-douzaine de chars est prise sous un feu violent. Touchés de plein fouet, les blindés s'arrêtent et se mettent à flamber. Mais l'un d'eux réussit à s'échapper, il perce les lignes allemandes et arrive à quinze mètres de la position où Trabant s'est installé pour commander le feu de ses pièces. L'adjudant-chef n'a pas d'autre arme qu'un pistolet-mitrailleur et quelques grenades. Il parvient pourtant à décheniller son adversaire – véritablement au corps à corps – et prend à partie de quelques brèves rafales l'équipage, qui tente d'évacuer le monstre d'acier immobilisé. Quand le Hauptscharführer Trabant fait les comptes, il s'aperçoit qu'il vient de détruire le dix-septième char ennemi au cours d'une seule attaque. Cette ultime victoire lui vaudra la Croix de Chevalier.

Le 27 septembre 1943, la division *Wiking* arrive enfin sur le Dniepr, dans la région de Tcherkassy. Depuis six semaines, les volontaires germaniques n'ont pas cessé un seul jour de se battre. Ils ont fait retraite lentement, talonnés par les Soviétiques qui depuis la libération de Kharkov sentent la victoire d'Ukraine à leur portée.

La longue marche vers l'Ouest est commencée. Les grenadiers de *Germania* et de *Westland*, les équipages des Panzers, les artilleurs, les motards, les sapeurs, aucun des hommes de la division, ne pourra jamais oublier ces batailles défensives qui ont jalonné la retraite. A Valki, à Tchubovo, à Poltava, tous ont été lancés dans la bataille. Allemands, Néerlandais, Scandinaves, Estoniens, ils ont combattu à l'arrière-garde pour permettre le repli des forces armées du Reich en pleine retraite. Pour le Gruppenführer Gille, toutes les missions qu'il a reçues sont des missions de sacrifice. La mort est devenue la compagne fidèle de tous ses volontaires. Entre Chorol et Subny, ils ont fait face à la plus dure des attaques. Tout le paysage semblait s'embraser, tandis que les chars soviétiques lançaient assaut sur assaut au milieu des explosions et des incendies. De jour comme de nuit, les appareils russes sont désormais maîtres du ciel. L'aviation de bombardement prend le relais de l'artillerie pour écraser chaque position tenue par les hommes de la Wehrmacht et de la Waffen SS, dont les tranchées se transforment en tombes vite écrasées sous les chenilles des chars T.34 escortés de nuées de fantassins, dont les mitraillettes à chargeur circulaire forment comme un mur de feu en marche. L'avance soviétique progresse tel un gigantesque incendie attisé par tous les vents de la steppe. Pourtant, dans leurs trous, les grenadiers de la division *Wiking* s'accrochent pour quelques heures encore au terrain, avant de se replier sur ordre pour dresser un nouveau barrage quelques kilomètres plus à l'ouest. Les chefs sont partout, au plus dur des combats.

Le commandeur du régiment *Westland*, August Dieckmann, devient le symbole même de la résistance. Depuis le début d'août 1943, ses compagnies de combat, épuisées, ont dû faire face à plus de cent assauts, souvent terminés au corps à corps. Allemands, Hollandais, Flamands, tous les grenadiers voient soudain surgir dans les premières lignes, l'Obersturmbannführer Dieckmann qui arrive tranquillement, au plus fort de la mêlée, à bord d'un des véhicules de reconnaissance de son régiment. La carte sous le bras, la Croix de Chevalier avec feuilles de chêne au col, l'air tranquille et madré d'un paysan sur le marché, il vient renifler la situation et monte à toute allure des contre-attaques fulgurantes.

Un jour où un char soviétique vient, une fois de plus, de percer les lignes fantomatiques de *Westland*, le lieutenant-colonel s'empare d'un paquet de six grenades liées ensemble par du fil de fer et va lui-même balancer cet engin de mort sous les chenilles du T.34 ! Le blindé hors de combat, l'officier rampe vers un poste avancé de mitrailleuse pour tirer lui-même quelques rafales sur l'équipage qui abandonne son char immobilisé.

A ce jeu terrible, le commandeur de *Westland* est une fois encore blessé sérieusement à la tête et dans le dos par l'explosion d'un obus. Pansé sur le terrain, il attend que l'attaque ennemie soit brisée avant de se faire évacuer vers le poste de secours régimentaire où de nombreux volontaires germaniques luttent contre la mort, tandis que les obus continuent à pleuvoir sur les isbas effondrées et rougeoyantes.

Pendant des semaines, tout au long de ce brûlant mois de septembre, la division *Wiking* a reculé pied à pied, se battant le jour et marchant la nuit. A l'arrière-garde de la 8e armée en retraite, les combats ont succédé aux combats, dans une atmosphère chaque jour plus farouche. Depuis longtemps, les mots ne veulent plus rien dire. La certitude n'est plus la défaite ou la victoire. Mais une fantastique volonté où les illusions se mêlent aux désespoirs pour ne plus former qu'une hantise : se battre, tenir, ne pas reculer d'un mètre sans en avoir reçu l'ordre.

Le temps des enthousiasmes naïfs est loin. Il reste peu de volontaires de l'an 40, entrés dans la Waffen SS en croyant rejoindre une armée invincible auréolée d'une facile victoire à l'Ouest. Même les engagés de 41 ou de 42, venus pour participer à la grande ruée contre le colosse soviétique vacillant sont de plus en plus rares dans les rangs des volontaires germaniques et font figure de survivants. Une nouvelle génération a rejoint le front, venue en 1943 avec la certitude de cette année serait décisive mais que la victoire pouvait changer de camp.

Les volontaires germaniques – effet du hasard ou du destin – se trouvent au point crucial de la bataille dans l'Ukraine méridionale. Ils se battent à un contre six et risquent à chaque minute d'être submergés par les blindés et les avions. Qu'ils parviennent à maintenir une sorte de front, fugitif et sanglant, tient du miracle permanent. Invariablement, les communiqués envoyés au grand état-major du groupe d'armées Sud se terminent par une constatation qui devient au fil des jours une évidence : « La division *Wiking* tient. »

Quand les troupes allemandes en retraite arrivent enfin sur le Dniepr, tous, du général au dernier grenadier, croient qu'ils vont trouver un puissant secteur fortifié. Voilà des mois et des mois que des chefs

lucides comme le Gruppenführer Felix Steiner annonçaient que le bassin du Donetz ne pouvait être tenu et qu'il fallait prévoir un repli sur le Dniepr, où pourrait enfin se constituer le véritable « mur de l'Est » des armées allemandes et de leurs alliés.

Ceux qui font retraite depuis le Caucase espèrent trouver des camarades pour les accueillir et leur confier des positions solides. Ils arrivent dans un pays dépourvu de toute fortification. Même pas des tranchées et des abris de rondins. Et les seuls occupants du secteur sont des parachutistes... soviétiques, qui viennent de sauter pour renforcer les troupes de partisans cachés dans les forêts.

C'est en plein pays d'insécurité qu'arrivent les unités en retraite de la division *Wiking*. Le Gruppenführer Otto Gille parcourt avec stupéfaction les bulletins de renseignements et annonce à son état-major médusé :

– Près de deux mille parachutistes russes tiennent le pays entre Tcherkassy et Kiev. Ils appartiennent à la Garde et ce seront peut-être les plus durs adversaires jamais encore rencontrés.

Les volontaires germaniques, à peine arrivés sur le Dniepr, après avoir retardé l'avance des colonnes d'assaut soviétiques de l'armée régulière, se trouvent brusquement affrontés à un ennemi qu'ils connaissent mal. La guerre d'embuscade et de ruse désarçonne ces soldats du front, mal habitués à ces adversaires insolites, civils le jour et soldats la nuit.

Les voici engagés dans la région de Mochny contre les parachutistes renforcés par des partisans qui occupent des zones entières à l'*ouest* du Dniepr, là où devaient se trouver précisément les unités allemandes de recueil !

Les combats sont impitoyables. Des deux côtés, les adversaires sont décidés à rester maîtres du terrain, à n'importe quel prix. C'est à qui sera le plus rusé et le plus cruel. Les aéroportés et les partisans montrent la même détermination farouche que leurs adversaires. Deux mondes s'affrontent et se prennent à la gorge. A l'idéal communiste s'ajoute désormais une foi patriotique surgie du fond des âges de la vieille Russie. Staline a mobilisé Pierre le Grand pour chasser l'envahisseur. En face, les volontaires de la Waffen SS vivent jusqu'au plus profond de leur chair, le mythe d'une Europe guerrière où une armée internationale et révolutionnaire viendrait prendre la relève de vieux antagonistes ancestraux. De part et d'autre, la propagande tonne aussi fort que les canons. Acculés à la défensive, les soldats des forces du Reich sont en train de changer d'état d'esprit. Ils ne se sentent plus des conquérants, même s'ils se battent en terre étrangère. Ils savent que la fantastique riposte soviétique ne s'arrêtera pas aux vieilles frontières. L'enjeu,

c'est désormais la domination de tout le continent européen. Pour ceux du front, tout devient encore plus simple. Ils souffrent et meurent sans question. Et les volontaires se montrent plus résolus que les Allemands eux-mêmes. Cette hantise de la défaite et de la mort, ils l'ont acceptée naguère. Une fois pour toute.

Seul importe désormais le combat. Les grenadiers de *Westland* et de *Germania* fortifient fébrilement les positions de l'ouest du Dniepr qu'ils ont conquises sur les parachutistes et les partisans. L'automne arrive.

Dans les derniers jours de septembre l'Oberscharführer Helmut Bauer, qui commande le peloton de reconnaissance de la 3ᵉ compagnie du bataillon de chars de la division *Wiking*, reçoit l'ordre de renforcer la 2ᵉ compagnie qui se bat à une dizaine de kilomètres plus loin.

Aussitôt le jeune adjudant rassemble ses quatre Panzers II et grimpe dans son Panzer IV de commandement. Le peloton s'ébranle aussitôt dans un grand nuage de poussière. Helmut Bauer est un spécialiste de la reconnaissance. A dix-huit ans, en 1938, quand il s'est engagé dans le régiment *Deutschland*, il a rejoint la compagnie motocycliste avec laquelle il devait faire la campagne de Pologne. Muté à la division *Wiking* dès sa création, il a servi, bien entendu, dans le groupe de reconnaissance avant de rejoindre, parmi les premiers, le bataillon de chars. Une fois encore, Bauer roule vers l'ennemi, sans trop savoir ce qu'il va découvrir.

Ce n'est pas à dix kilomètres, mais beaucoup plus près qu'il tombe sur une colonne blindée soviétique qui, selon les renseignements, n'aurait jamais dû se trouver dans ce secteur... L'Oberscharführer ne perd pas de temps à se poser des questions et commence par évaluer son adversaire. C'est du sérieux. Il reconnaît la silhouette caractéristique des T.34 et même de quelques T.60. Sa mission n'est pas de les attaquer mais de renforcer la 2ᵉ compagnie. Helmut Bauer cependant a toujours appris à prendre des initiatives. Il lance un message par radio et annonce qu'il engage le combat, en essayant de profiter de l'effet de surprise.

La surprise ne dure pas longtemps. Les blindés soviétiques commencent par rompre le combat, puis se rassemblent pour se lancer de toute leur puissance contre les cinq chars du peloton Bauer. L'adjudant les voit arriver. Il s'est bien dissimulé derrière un repli de terrain et attend que ses adversaires soient à moins de cinquante mètres pour ouvrir le feu. Les T.34 sont stoppés net dans leur élan. Helmut Bauer a réussi à bloquer la percée ennemie et recevra quelques jours plus tard la croix de chevalier. Il sera aussi nommé Untersturmführer.

Quelques jours plus tard, le 15 octobre, le nouveau promu a la surprise de recevoir une lettre de félicitation. Elle est signée du général Guderian, le créateur de l'arme blindée allemande. C'est un hommage insolite du père des Panzers à un simple sous-lieutenant de la Waffen SS. Il n'en prend que plus de valeur : « Je vous souhaite de tout cœur le meilleur dans l'avenir et la poursuite de vos succès militaires », conclut le général[1].

Le 1er octobre 1943, le Gruppenführer Gille apprend que la division *Wiking* devient force de réserve du IIIe corps blindé. Ce mot de « réserve » ne veut pas dire grand-chose, puisque certaines de ses unités sont déjà très durement engagées, à commencer par cette troupe de choc que forme le Ier bataillon de *Germania* du Hauptsturmführer Dorr qui se bat sur la rive occidentale du Dniepr, au nord de Kanev, dans le cadre de la 3e division blindée.

Le grand fleuve est en train de devenir la nouvelle frontière des armées du Sud. S'y accrocher avant l'hiver devient une hantise, même si toutes les contre-attaques sont menées avec des troupes à bout de forces, souvent démoralisées par une longue retraite. Des quatre compagnies de combat de Dorr, il ne reste guère que le quart des effectifs : deux cents hommes sur huit cents prévus par le règlement... Pourtant le capitaine ne peut hésiter.

Avant même de prendre l'offensive, le 1er octobre, à huit heures du matin, il doit faire face aux Soviétiques qui attaquent les premiers et surprennent les grenadiers de *Germania* sur leurs positions de départ. L'assaut, très dur, est brisé par les mitrailleuses et les mortiers du bataillon. Mais les volontaires germaniques ont l'impression qu'ils ont failli être submergés et leur chef demande des renforts à la division de la Wehrmacht dont il dépend. Après une attente qui lui semble interminable, Hans Dorr voit enfin arriver quelques canons d'assaut, autour desquels il va pouvoir ancrer la résistance.

Les blindés se camouflent dans le paysage, prêts à intervenir à la première menace. Elle ne tarde pas. A dix heures du matin, des cris s'élèvent des positions soviétiques.

– *Hourré ! Hourré !*

Ce sont les Russes qui se lancent dans une seconde attaque. Mais cette fois, les canons d'assaut interviennent. A chaque coup de départ, les grosses pièces font trembler toute la caisse blindée. Les chenilles

1. Après une très grave blessure, Helmut Bauer terminera la campagne sur le front de l'Est comme Obersturmführer, sans jamais quitter le régiment de chars de la division *Wiking*. Il est mort longtemps après la guerre. Pour la première fois, lors de ses obsèques, une compagnie en armes de la Bundeswehr rendait les honneurs militaires à un ancien soldat de la Waffen SS.

mordent profondément dans la terre noire. Les servants balancent par-dessus le blindage les douilles vides qui vont tinter sur celles déjà dispersées sur le sol auprès des canons d'assaut. Les Soviétiques, surpris à découvert par les éclatements d'obus, semblent hésiter. Les mitrailleurs de Dorr les prennent alors à partie. Beaucoup d'assaillants tombent. Les autres essayent de s'enterrer pour reprendre plus tard cette aventure si mal commencée.

– On ne va pas leur en laisser le temps, décide Hans Dorr.

Et le capitaine monte à toute allure une contre-attaque brutale qui lance ses hommes hors de leurs trous et transforme la situation. D'assaillis, les grenadiers du Ier bataillon de *Germania* deviennent attaquants. Ils foncent à l'assaut, hurlant, tirant, lançant des grenades. Leur chef se bat au milieu des groupes d'assaut comme un sous-lieutenant, un fusil au poing.

Cette fois, les Soviétiques cèdent du terrain. De brusques manœuvres permettent aux volontaires germaniques d'encercler quelques petits groupes. Déjà, les premiers prisonniers sont poussés sans ménagement vers l'arrière. L'attaque du lendemain ne s'annonce pas trop mal.

Le Hauptsturmführer Dorr est convoqué à l'état-major du général qui commande la 3e division blindée de la Wehrmacht. L'officier de la Waffen SS ne trouve pas une atmosphère particulièrement optimiste en cette veille d'attaque et le général ne cherche pas à lui cacher ce qui attend ses volontaires germaniques dans quelques heures :

– Ce que vous allez tenter, la 57e division d'infanterie a dû y renoncer. Nous-mêmes, malgré nos Panzers, nous avons été durement repoussés, il y a moins d'une semaine.

Le général de la Wehrmacht poursuit :

– Les Russes se sont très fortement installés du côté de Silichtche. Nous n'arrivons pas à les déloger. Pourtant, il faut les repousser au-delà du Dniepr.

Hans Dorr n'a rien d'autre à faire que de rejoindre son bataillon et de donner ses ordres aux chefs des compagnies de combat.

– La préparation d'artillerie commencera à cinq heures et quart demain matin. Nous attendrons dix heures trente pour commencer l'attaque.

– Si longtemps que cela, Hauptsturmführer ?

– Le général craint que les Russes soient très solidement installés. Depuis longtemps, ils se croyaient comme chez eux à l'arrière de nos lignes. Parachutistes et partisans ont été les maîtres absolus de nombreux secteurs de la rive occidentale du Dniepr.

Et l'officier ajoute, avec une nuance de mépris :

– Certains leur ont laissé tout le loisir de se fortifier. Pendant que nous étions au front, on peut se demander ce que faisaient les unités de l'arrière.

Éternel reproche des combattants des premières lignes... Les officiers de la division *Wiking* en ont entendu bien d'autres.

Le lendemain, en moins d'une demi-heure, l'attaque du Ier bataillon de *Germania* atteint ses premiers objectifs. Tout va bien.

Ou, plutôt, tout irait bien, si les nouvelles des voisins étaient meilleures. A gauche, les fantassins des « Kampfgruppen » Brandt et Ekkert n'ont pas réussi leur attaque, malgré l'appui des Panzers. Les canons antichars soviétiques sont même parvenus à leur démolir six blindés, près de la moitié de ceux qu'ils ont mis en ligne.

– Que faisons-nous, Hauptsturmführer ? demande son adjoint à Dorr.

– La seule chose à faire, répond le capitaine. Nous enterrer sur place dans les positions conquises et nous préparer à soutenir l'inévitable contre-attaque.

Le chef du Ier bataillon de *Germania* ajoute :

– On peut toujours demander à la 3e division blindée de la Wehrmacht de nous soutenir.

Mais ses Panzers ont trop à faire avec les voisins de gauche, toujours bloqués sur leurs positions de départ. La matinée se passe. Il est onze heures. Dorr et ses grenadiers se sentent un peu des enfants perdus, à l'avant des lignes allemandes, enfoncés comme une pointe de flèche dans la chair même de l'adversaire.

Durant tout l'après-midi, les fantassins et les blindés vont essayer de forcer la décision à leur gauche. Finalement une nouvelle arrive par radio :

– Les « Kampfgruppen » Brandt et Ekkert ont atteint leurs objectifs.

– Il est temps, grommelle le capitaine SS.

Peu après, un nouveau message parvient au poste de commandement du Ier bataillon :

– Brandt et Ekkert repoussés sur leurs positions de départ.

Tout est à recommencer !

Il est six heures du soir. Les grenadiers de *Germania* ont réussi à s'emparer du quart de la tête de pont soviétique. Mais ils y sont tragiquement seuls. Le Hauptsturmführer Hans Dorr voit la nuit arriver et craint d'être tôt ou tard débordé et encerclé. Mais il garde l'essentiel de ses positions.

Il est près de sept heures du soir quand des grenadiers blindés de la Wehrmacht parviennent à établir une liaison avec le Ier bataillon de

*Germania*. Ils découvrent un spectacle épouvantable : la plupart des volontaires germaniques sont tombés, morts ou blessés. Beaucoup ont disparu, emportés par les attaques des Russes qui n'ont cessé de grignoter leurs positions. Il est plus de huit heures quand s'opère la relève. Le bataillon ainsi sacrifié de la division *Wiking* reçoit l'ordre de se diriger sur Stoudinez, où les survivants pourront un peu se reposer. Les blessés sont aussitôt pris en charge par les infirmeries de campagne. Finalement, il ne reste que onze combattants indemnes au sortir de cet enfer. Le Ier bataillon de *Germania* se trouve pratiquement anéanti.

C'est à ce moment que le régiment va perdre son chef. L'Oberführer Jürgen Wagner, qui commandait l'unité depuis le début de 1942, bénéficie d'une promotion. Il est nommé Brigadeführer et va prendre la tête de la nouvelle formation des volontaires hollandais, la brigade *Nederland*, où se retrouvent les anciens de la Légion et de la division *Wiking*. Wagner part pour un camp d'entraînement où sont rassemblés les Néerlandais qui formeront par la suite une division[1]. Il sera remplacé à la tête du régiment *Germania* par l'Obersturmbannführer Fritz Ehrath. Ce lieutenant-colonel de trente-quatre ans, originaire de Karlsruhe, est un nouveau venu dans la division *Wiking*. Il a fait sa carrière militaire dans le régiment *Deutschland* de la division *Das Reich* ; commander des volontaires germaniques est assez nouveau pour lui. De plus en plus les nationalités sont mélangées au sein des diverses unités. Lors du départ du régiment *Nordland* quelques mois auparavant, certains Norvégiens et Danois n'ont pas suivi leurs compatriotes et se sont maintenus dans les rangs de la division *Wiking*. Il reste aussi quelques Finlandais. Quant aux Hollandais et aux Flamands, ils sont toujours nombreux à *Westland* et ne cherchent pas à rejoindre les deux brigades « thioises » où leurs compatriotes viennent surtout des rangs légionnaires. Si les Estoniens demeurent entre eux, au bataillon *Narva*, tous les autres volontaires germaniques sont désormais répartis entre toutes les formations de la division.

Le 19 octobre 1943, la division de grenadiers blindés *Wiking* est enfin reconnue comme une Panzerdivision à part entière ; son régiment de chars devra comporter deux bataillons, dont le second équipé de « Panthères » se trouve à l'entraînement à Mailly-le-Camp, en France.

1. Le Brigadeführer Jürgen Wagner, ancien de la *Leibstandarte Adolf Hitler* et du régiment *Deutschland*, partira en Croatie pour former la brigade d'assaut de volontaires hollandais (future 23e division *Nederland*) qu'il mènera au combat. Accusé de crimes de guerre, Jürgen Wagner, fait prisonnier par les Britanniques, sera livré aux Yougoslaves. Condamné à mort, il a été exécuté en 1947.

Des bruits de départ circulent. On parle de quitter l'Ukraine pour l'Estonie, où l'Obergruppenführer Felix Steiner organise le III[e] corps germanique et dont les deux unités de choc devraient être la division *Wiking* et la division *Nordland*. Finalement, seule cette dernière rejoindra les pays baltes, où les Scandinaves formeront corps avec une brigade hollandaise et un régiment estonien. La division *Wiking*, en dépit de tous les projets, reçoit un contrordre. Elle ne quitte pas la région de Tcherkassy.

En même temps qu'il apprend qu'il reste en Ukraine, le Gruppenführer Otto Gille est informé que sa division va être renforcée par la brigade d'assaut *Wallonie*. Ces Belges seront les premiers volontaires de langue française dans une unité germanique. Ils sont près de deux mille, mutés depuis le 1[er] juin de la Wehrmacht à la Waffen SS. Cette arrivée prochaine annonce sans nul doute de nouveaux combats.

# 6.

Après une brève accalmie, le front de Dniepr s'enflamme à nouveau dans les premiers jours du mois d'octobre 1943, les Soviétiques se sont installés dans une grande île du Dniepr, face à l'embouchure de la rivière Rossava. Ils s'y fortifient et veulent d'évidence la transformer en base de départ contre les positions occupées par la division *Wiking*. La région grouille de partisans et de parachutistes Une grande opération devient chaque jour plus nécessaire. Le premier objectif sera de s'emparer de cette île du Dniepr que les Allemands nomment « Fuchsschwanz-Insel » ou île de la Queue-du-Renard.

– L'attaque aura lieu dans la nuit du 7 au 8 octobre, décide le commandement du corps d'armée.

Les volontaires germaniques de la Waffen SS doivent opérer en liaison avec des fantassins de la Wehrmacht sur leur gauche. Pour cette mission qu'il sait difficile et périlleuse, le Gruppenführer Gille pense à celui qui est sans conteste son meilleur officier d'infanterie, l'Obersturmbannführer August Dieckmann, qui commande le régiment *Westland*. Ce redoutable meneur d'hommes, lieutenant-colonel à trente et un ans, n'est pas tellement bien remis de sérieuses blessures à la tête et dans le dos, reçues voici à peine un mois le 2 septembre. Et ses grenadiers sont épuisés. Entre le début d'août et le début d'octobre, en huit semaines, ils ont repoussé plus de cent attaques. Allemands, Hollandais ou Flamands, ils n'en peuvent plus. S'ils marchent encore, c'est peut-être parce qu'ils suivent leur Commandeur. Dieckmann est toujours là, dans les moments les plus difficiles, aussi calme que s'il s'agissait d'un quelconque exercice. Pour mener son attaque, il ne dispose que de deux bataillons, le Ier et le IIe de *Westland* que commandent Günter Sitter et Walter Schmidt. Cette fois, les Estoniens de *Narva*, durement éprouvés, ne seront pas engagés et resteront en réserve. Jamais Dieckmann n'a semblé si soucieux.

— Ce sera très dur, Gruppenführer, dit-il d'emblée au chef de la division *Wiking*. Les Russes ont eu le temps de solidement s'installer sur l'île de la Queue-du-Renard et il ne faut pas croire que nous les délogerons facilement.

Le Gruppenführer Gille apprécie le franc-parler de l'officier et ce souci constant de toujours épargner le sang de ses volontaires germaniques.

— Je sais, Dieckmann. Mais nous ne pouvons pas rester avec cette menace suspendue au-dessus de nous. De toute façon, c'est un ordre du corps d'armée.

— Je sais. Et que me donnez-vous comme appui ?

— Une ou deux compagnies du Ier bataillon de chars. Köller fera de son mieux pour soutenir l'attaque.

Le Sturmbannführer Hans Köller est un vieil ami de Dieckmann. Les deux officiers se tutoient et savent travailler ensemble. Ils montent rapidement un plan d'attaque.

— Il va falloir franchir sous le feu les bras du Dniepr et nous n'avons pas de canots d'assaut, Hans.

— Ne t'en fais pas, August. Tes grenadiers traverseront le fleuve grimpés sur mes Panzers.

— Impossible. C'est trop profond en cette saison.

— J'y ai pensé. Il suffit de bricoler des flotteurs. Avec deux futailles vides de deux cents litres de chaque côté, ils tiendront bien le temps de la traversée.

Aussitôt, les hommes du Ier bataillon de chars se mettent au travail et transforment leurs Panzers en engins amphibies. En quelques heures, tout est prêt. Les grenadiers de *Westland* grimpent sur les blindés et la colonne s'ébranle vers le fleuve.

Parmi les volontaires germaniques du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* se trouvent deux inséparables que tous leurs camarades surnomment « Pablo » et « Berry ». Ce sont des Alsaciens, engagés dans la Waffen SS en 1941, bien longtemps avant que la conscription ne devienne obligatoire dans les provinces annexées. « Berry », c'est Albert et « Pablo » Paul, tous deux originaires de Colmar. Copains de lycée, ce sont des sportifs enragés qui avant la guerre n'auraient manqué pour rien au monde une randonnée en ski dans les Vosges l'hiver ou un concours de natation à la belle saison. Le premier est mécanicien-dentiste et le second employé de commerce. En 1940, quand survient la défaite des armées françaises, ils avaient dix-neuf ans. L'un d'eux racontera :

– Quand on a su que tout allait mal et que les Allemands risquaient d'arriver, beaucoup de nos camarades ont pris leur vélo pour aller se réfugier à Belfort, gagnant ensuite la France de l'intérieur. Nous, nous sommes restés comme bien d'autres. Peut-être par curiosité plutôt que pour toute autre raison.

Sans être militants des mouvements de jeunesse autonomistes, leur appartenance à la communauté germanique n'a jamais fait de doute pour l'un comme pour l'autre. C'est de famille. Chez eux on ne parle que le dialecte et le français est quand même considéré comme une langue étrangère, même s'il est depuis 1918 la langue de l'État.

– C'était le 17 juin où tout a commencé. On a pris nos vélos, nous aussi. Mais pour aller voir ce qui se passait en ville. On a vu arriver des motards. Ils étaient deux ou trois, pas plus. Puis sont arrivées quelques voitures. L'administration allemande s'est installée. Tout cela semblait normal maintenant que la guerre avec la France était finie. Au début, on a eu une impression de surprise et puis, très vite, on s'est habitué. La plupart de ceux qui ont décidé de rester pensaient comme nous[1].

Bien qu'elle ne soit pas « obligatoire » mais seulement « conseillée », la Hitler-Jugend réunit deux mille jeunes à Colmar. Un des chefs de « Bann » est Berry et son ami Pablo dirige l'autre bataillon. L'hiver 1940-1941 passe vite, avec des excursions dans les Vosges enneigées. Assez rapidement, les Allemands lancent une campagne pour les engagements volontaires, soit dans la Wehrmacht, soit dans la Waffen SS. Personne ne sait rien de cette troupe, si ce n'est qu'il s'agit d'une formation d'élite employée comme troupe de choc sur tous les fronts. A vingt ans, Berry et Pablo décident de se porter volontaires. Devant le conseil de sélection, ils sont cent soixante-quinze Alsaciens du Haut-Rhin, presque tous très jeunes. Sept seulement vont être admis dans la Waffen SS. Une taille minimum d'un mètre soixante-quinze est exigée et il convient d'avoir le type « germanique », cheveux blonds, yeux bleus, etc.

Les deux camarades de classe se sont engagés le 27 juin 1941, juste après le début de la guerre sur le front de l'Est. Ils sont envoyés d'abord

1. Interrogé en 1980, quarante ans plus tard, l'Alsacien à qui nous devons ce témoignage prétend : « Les gens oublient toujours ce qu'ils ont pensé en 40. La grande majorité a admis l'occupation allemande comme un état de fait. Et si en France 90 % des Français étaient pétainistes, en Alsace, 90 % des Alsaciens étaient hitlériens. Tout a changé avec la politique de germanisation forcenée et surtout la conscription obligatoire. Et puis les gens savaient que les Allemands allaient perdre cette guerre. Alors, chez nous comme partout, il y a eu 90 % de gaullistes en 1944. Et tous les mobilisés de l'armée allemande se sont sentis vraiment des « malgré-nous ». Tout cela, c'est très humain... » Cette singulière opinion, qui n'engage que son auteur et lui sert de justification, éclaire le paradoxe alsacien sous un jour assez insolite pour ne pas être citée.

faire leurs classes à Nuremberg. Occasion de se faire photographier en tenue de sortie devant les gradins du fameux stade des congrès nationaux-socialistes. Puis c'est le départ pour l'école de spécialité. Promus transmetteurs, Berry et Pablo s'initient au morse. On a besoin de radios dans les nouvelles unités de Panzers de la Waffen SS. Les deux volontaires alsaciens se retrouvent avec l'uniforme noir des tankistes. Ils sont affectés au bataillon de chars de la division *Wiking* et arrivent juste à temps au printemps 1942 pour participer à la ruée sur Rostov et le Caucase, du Don au Terek en passant par le Kouban. Affectés dans la même compagnie, la 2e de l'Obersturmführer Multhoff, mais pas toujours dans le même peloton et jamais dans le même Panzer, ils ne vont guère se quitter de toute la campagne sur le front de l'Est, se retrouvant au cantonnement pour finir une bouteille de vodka, confectionner une gigantesque omelette et surtout bavarder en dialecte. Ils s'intègrent sans mal dans cette division aux huit nationalités où se retrouvent toutes les langues et tous les accents du monde germanique, croisant parfois sur leur route quelques compatriotes engagés volontaires comme eux. Volontiers rouspéteurs, presque indisciplinés, ils cultivent ce particularisme tellement à l'honneur parmi les équipages de chars et qui s'apparente sur bien des points à l'esprit des sous-mariniers. Ils font un sale boulot, avec la perspective quotidienne d'une fin affreuse. Alors qu'on ne vienne pas trop les embêter avec la discipline ou la propagande. D'avoir été volontaires, une fois pour toutes, les dispense de trop « fayoter » et de se plier aux cocasseries impitoyables du dressage « à la prussienne ».

Volontiers « cabochards », les deux Alsaciens ne craignent pas d'ouvrir leurs grandes gueules et croient, comme tous leurs camarades, que ceux qui ne servent pas dans les Panzers sont des moins que rien. Eux, ils sont les « aristos » de la division *Wiking*, les hommes en noir à qui tout est permis avant d'affronter la plus horrible des morts, brûlés vifs dans leur prison d'acier.

Ce matin, « Pablo » a remplacé « Berry » comme pointeur de son Panzer IV et il roule vers le combat à bord d'un blindé qui n'est pas le sien et dont il connaît moins bien les hommes d'équipage, à l'exception du pilote, qui est un de ses vieux camarades du Caucase du nom de Bartholomeus.

Pour le Sturmmann alsacien, ce départ au combat évoque tous les autres. Il sait seulement que l'île de la Queue-du-Renard a la réputation d'être le plus sale coin de tout le secteur du Dniepr.

Hérissés de fantassins, les Panzers roulent dans le crépuscule, soulevant des nuages de poussière. En tête, roule la 2e compagnie. Et, en tête de la 2e compagnie, le peloton de l'Oberscharführer Willi Schweiss. Cet

adjudant mène l'assaut à un train infernal. Ses Panzers traversent le fleuve à la tombée de la nuit. Quelques dizaines de secondes plus tard, ils escaladent, ruisselants d'eau et de boue, la berge opposée et mordent de leurs chenilles les berges de l'île de la Queue-du-Renard.

Partisans et parachutistes soviétiques se sont solidement fortifiés. Ils sont bien armés de mitrailleuses lourdes et de canons de PAK. Très vite, de durs combats s'engagent sur cette grande île couverte de dunes et de forêts. Les grenadiers de *Westland* sautent à bas des Panzers et attaquent les positions ennemies, soutenus par le tir des canons de 75 des chars du Sturmbannführer Köller.

Les volontaires germaniques vont se battre pendant trois nuits et trois jours, sans parvenir à emporter les fortifications dont l'île semble tout entière couverte. Les compagnies s'épuisent et subissent des pertes effroyables, malgré l'appui des Panzers. L'Obersturmbannführer Dieckmann est stupéfait des comptes rendus de pertes qu'il reçoit de ses chefs de compagnies, peu à peu réduites à quelques dizaines d'hommes. Conquérir cet objectif ne sert finalement à rien si on doit y laisser, en tués et en blessés, la quasi-totalité des deux plus solides bataillons de *Westland.*

Le Panzer de la 2e compagnie où se trouve le Sturmmann « Pablo » se trouve engagé au plus fort de la mêlée, en appui des grenadiers de *Westland.* Soudain, le caporal alsacien ressent un choc terrible assorti d'un bruit effrayant. Le Panzer IV vient d'être touché de plein fouet par un obus antichar. Les vapeurs d'essence s'enflamment aussitôt et l'intérieur du blindé devient un brasier. Brûlé au visage et aux mains, « Pablo » parvient quand même à ouvrir la trappe latérale de la tourelle et à se couler au-dehors. Sa sortie est saluée par le tir de mitrailleurs russes tout proches. Le tankiste se plaque sur la terre boueuse, essayant de se dissimuler sous quelques broussailles. Il sort son pistolet. Mais que peut-il tout seul contre les Russes qui doivent grouiller tout autour des pièces de PAK ? Une seule patrouille de fantassins et il sera ramassé et capturé. Où sont donc les camarades ?

Le caporal alsacien se tourne vers le Panzer immobilisé qui brûle avec un panache de fumée noire. Pas un homme n'a réussi à sortir. Il lui faut tirer les copains de cette fournaise. Tant pis pour les rafales de balles qui ne cessent de siffler dans tous les sens. Le Sturmmann rampe vers le char et essaye d'ouvrir les trappes. Mais elles sont coincées. Et le Panzer brûle toujours, dégageant une horrible odeur d'huile bouillante et de chair grillée. Il n'y a rien à faire.

« Pablo » se laisse tomber dans l'herbe, effondré, sans même songer à

ses blessures. Il lui faudra attendre encore des dizaines de minutes pour parvenir à sortir les corps de ses quatre camarades, totalement carbonisés et méconnaissables. Le plus horrible est celui de son camarade Bartholomeus, brûlé vif à son poste de pilotage et dont il ne reste qu'une espèce de tronc d'arbre calciné, long de quelques dizaines de centimètres seulement, comme un cadavre d'enfant...

Il n'y a plus rien à faire sur l'île de la Queue-de-Renard où se poursuivent de durs combats. Le caporal alsacien rampe pour trouver un abri vers l'arrière. Puis, à l'abri d'un repli de terrain, il parvient enfin à retrouver quelques camarades qui lui indiquent la base arrière de sa 2e compagnie de chars. Le premier qu'il rencontre est son camarade « Berry ».

— Je reviens de loin, lui dit « Pablo ». Tout l'équipage de ton Panzer a grillé.

— Les pauvres copains ! soupire le second Alsacien. Et toi, Pablo ?

— Rien, Berry. Juste quelques brûlures. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Avant de faire évacuer son camarade vers l'infirmerie, Albert demande à Paul des nouvelles de l'attaque sur l'île de la Queue-de-Renard.

— Comment ça va, là-bas ?

— Assez mal. Il doit y avoir plusieurs Panzers amochés et les grenadiers de *Westland* sont cloués au sol.

— Leur commandeur est un as, pourtant.

— Je crois qu'il n'y a plus rien à faire...

L'Obersturmbannführer August Dieckmann, fou de rage au milieu des débris de son régiment massacré, adresse à plusieurs reprises des messages à l'état-major de la division *Wiking* : « Pertes très lourdes. Demande autorisation de suspendre l'attaque. Réponse urgente. »

Jamais encore il n'a tenu un tel langage. Mais, sur le terrain depuis la première heure, il se rend compte que cette opération ne peut qu'aboutir à un massacre inutile.

La mort dans l'âme, le Gruppenführer Gille répond : « Ordre du corps d'armée de poursuivre l'attaque. Objectif inchangé. »

Peu à peu, le commandeur du régiment *Westland* passe de la tristesse à la colère : à chacun de ses appels, il n'obtient que la confirmation de l'ordre précédent. Au matin du 10 octobre, il n'a plus aucun espoir de l'emporter, même au prix de nouveaux sacrifices. Dieckmann est un soldat. Il ne peut qu'accuser réception de l'ordre et préparer une nouvelle attaque contre les positions de l'île de la Queue-du-Renard.

Les deux bataillons du régiment *Westland* sont alors soutenus par la 1re et la 2e compagnies de chars, qui se trouvent dans une petite forêt, sur la rive occidentale du Dniepr. Depuis quelques jours, il fait très froid. Malgré l'aube, une brume glaciale tarde à se dissiper. L'humidité ronge tout. Les équipages qui ont passé leur troisième nuit sur le terrain frissonnent de froid, de fatigue, de manque de sommeil. Mais les tankistes trouvent encore leur sort heureux quand ils se comparent aux grenadiers, transis dans des trous boueux, cloués au sol depuis le début de l'attaque, comptant dans leurs rangs des dizaines et des dizaines de morts et de blessés.

Les Panzers qui assurent la protection des troupes engagées sur l'île sont relevés régulièrement. Le Sturmbannführer Köller décide de se rendre lui-même vers les premières lignes. Dans son blindé de commandement, il a fait grimper son officier adjoint, l'Obersturmführer Friedrich Wolf. Deux sous-officiers les accompagnent, qui se trouvent pratiquement sous leurs pieds, à leur poste de combat vers l'avant : l'Unterscharführer Rolf Proschek qui pilote le blindé, et l'Unterscharführer Heinz Schüssler, qui est à la fois, selon le règlement, radio et mitrailleur. En se dirigeant vers les berges du Dniepr, tous deux pensent surtout à la prochaine étape. Le « Spiess » de leur compagnie, l'adjudant-chef Krause, doit être en train de préparer les cantonnements. Déjà, la soupe du soir mijote dans les marmites de campagne...

Deux Panzers escortent celui du Sturmbannführer Köller. Le pays n'est pas sûr et grouille de partisans. Les volontaires germaniques de la division *Wiking* ont découvert, depuis quelques semaines, qu'il n'y a plus ni lignes amies ni lignes ennemies, mais une zone permanente d'insécurité, dans laquelle parfois des unités entières sombrent corps et biens, comme des navires dans la tempête.

De temps à autre, un obus soviétique tombe, comme au hasard. De chaque côté de la piste, la forêt ukrainienne apparaît silencieuse et hostile.

Vers onze heures du matin, le 10 octobre, les trois blindés arrivent près du poste de commandement du régiment *Westland*. L'Obersturmbannführer Dieckmann accueille son camarade Köller avec une mine soucieuse.

– Il n'y a rien à faire, Hans. J'ai reçu l'ordre de reprendre l'attaque. C'est du suicide.

– Comment le Commandeur peut-il s'obstiner ainsi ?

– Ce n'est pas lui. Tu le connais comme moi. Non, c'est le corps d'armée qui ne veut rien savoir. Ces Messieurs de la Wehrmacht pren-

nent peut-être les volontaires germaniques de la Waffen SS pour de la chair à canon. Comme si nos garçons étaient des mercenaires!

Jamais Köller n'a trouvé son ami Dieckmann aussi amer. Il lui demande brusquement :

– Mais que vas-tu faire, August?

– Que veux-tu que je fasse? J'obéis et je donne l'ordre d'attaque. Seulement, si mon régiment doit mourir, je mourrai aussi.

Il fait de plus en plus froid. Tout le paysage des berges du Dniepr ruisselle d'humidité glaciale. Le ciel est bas et d'une couleur terne de plomb fondu. Un observateur d'artillerie s'est joint au petit groupe d'officiers qui trace rapidement le plan d'une attaque sans espoir.

– Plus le temps passe et plus les Soviétiques se renforcent sur l'île de la Queue-du-Renard, remarque Dieckmann. Alors, s'il faut vraiment essayer de les décrocher, autant s'y mettre rapidement.

L'officier d'artillerie intervient :

– Je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider, Obersturmbannführer.

– Même bien soutenu par un barrage roulant, je risque d'être surclassé quand mes grenadiers seront au contact de l'ennemi, au corps à corps.

Il se tourne vers Köller :

– Sais-tu combien il me reste d'hommes valides, Hans? Sur deux bataillons? Même pas l'effectif d'une compagnie! Moins de deux cents fantassins.

Le lieutenant-colonel parle avec animation, redressant sa forte taille. Son visage semble soudain congestionné et grimaçant. Les équipages des Panzers regardent, stupéfaits, cet officier célèbre dans toute la division. Tellement réputé pour son calme, August Dieckmann semble se laisser prendre par une sourde colère. Il serre brusquement la main de Köller.

– Puisqu'il faut y aller, Hans...

– Mes Panzers vont te soutenir, August.

Déjà, le commandeur du régiment *Westland* s'est éloigné. Sa massive silhouette semble un peu tassée.

Le Sturmbannführer Köller regarde quelques instants son camarade qui rejoint ses grenadiers. Puis il monte dans la tourelle de son Panzer de commandement. Son officier adjoint et l'observateur d'artillerie prennent place à côté de lui.

Le chef du bataillon de chars fixe ses écouteurs et le laryngophone. Et il lance au pilote Rolf Proschek :

– En route !

Un Panzer précède le char du chef de bataillon et tend un rideau de fumée pour dissimuler le départ aux yeux des observateurs russes installés sur l'île de la Queue-du-Renard.

Les trois blindés traversent quelques hameaux. Plusieurs isbas brûlent, avec de grands panaches de flammes, et des gerbes d'étincelles jaillissent des toits de chaume s'effondrant brusquement sur les murs de pisé blanchis à la chaux. Personne n'apparaît. Tout le pays semble mort. Les habitants ont été chassés par l'orage de la guerre. On entend, désormais très proches, des coups de feu. Les grenadiers de *Westland* ont engagé le combat. Une fois encore.

Voici le fleuve. Le Sturmbannführer Köller a repéré un gué qui permet de passer facilement sur l'île de la Queue-du-Renard. Malgré le brouillard, il distingue les berges en face de lui. Impossible de voir d'ici les grenadiers de son camarade Dieckmann engagés en plein combat. Partout des forêts, des bancs de sable, des marécages. Le Dniepr se divise en plusieurs bras. Seule certitude : le gros des forces soviétiques se trouve sur la rive orientale. Parachutistes et partisans qui tiennent l'île de la Queue-du-Renard ont désormais réussi à établir la liaison avec les troupes régulières. Les grenadiers de *Westland,* c'est-à-dire les quelques dizaines de rescapés de trois jours et trois nuits de combats, vont être submergés tôt ou tard. Et où se trouve donc leur chef?

Le premier blindé d'escorte s'engage dans le gué. L'eau bouillonne et le tuyau d'échappement provoque un véritable nuage de fumée blanche.

– A notre tour, lance Köller dans son laryngophone.

Le pilote Proschek met les gaz et lance son Panzer dans le lit du fleuve. Le char avance en cahotant. Tout un sac d'obus dégringole sur l'Obersturmführer Wolf qui maudit la brutale alternance des coups de frein et d'accélérateur. Les chenilles ont de la peine à mordre. Les cailloux du fleuve roulent sous les patins qui accrochent mal. Chaque fois que Proschek remet les gaz, un nouveau nuage de vapeur jaillit au-dessus du tuyau d'échappement. Un instant, le Panzer s'arrête au milieu du gué, comme s'il hésitait.

– En avant ! Vite ! ordonne Köller.

Le chef du I^er^ bataillon de chars s'impatiente. Il ne cache pas sa hâte de retrouver les grenadiers. Enfin, le blindé escalade les pentes du rivage et débouche sur le champ de bataille. Les volontaires germaniques sont là, cloués par un feu infernal à deux cents mètres des lisières de la forêt. Un peu en arrière, on aperçoit un véhicule blindé de commandement semi-chenillé, bien dissimulé dans un repli de terrain. Seuls la tourelle et le canon dépassent. C'est là où se trouve Dieckmann. Il prend contact par radio avec son ami Köller et lui dit seulement :

– Mes hommes sont bloqués. J'y vais.

Les équipages des Panzers aperçoivent alors le lieutenant-colonel qui saute à terre et se précipite vers les trous où ses grenadiers sont cloués par un feu nourri. Hans Köller ouvre la trappe de sa tourelle, sort le buste et appelle son ami :

– August ! August ! Reviens !

Mais Dieckmann ne semble pas l'entendre. Il bondit vers une position de mitrailleuse, occupée par des hommes de *Westland*, s'empare de l'arme et se dresse en la tenant sous le bras. Il tire une brève rafale. Puis il se tourne vers ses grenadiers, à droite et à gauche.

– Sortez de vos trous ! On y va ! Suivez-moi !

L'Obersturmbannführer Dieckmann, la Croix de Chevalier avec les feuilles de chêne étincelant à son cou, se bat comme un simple mitrailleur. Ce geste fou du commandeur du régiment *Westland* arrache ses hommes. L'un après l'autre, les volontaires germaniques se lèvent et commencent à courir vers la forêt. L'entraînement, leur rend leurs réflexes. L'instinct reprend le dessus. Ils se laissent tomber à terre, attendent quelques secondes, repartent. Allemands, Hollandais ou Flamands, ils manœuvrent comme dans un rêve, les yeux fixés sur leur chef.

Les grenadiers sont désormais si près des Soviétiques que les canons et les mitrailleuses des Panzers ne peuvent plus les appuyer. Ils n'ont plus que leurs armes individuelles pour donner l'assaut, avec quelques mitrailleuses légères dont les servants, comme August Dieckmann, tirent en marchant. Cette charge folle, sous le feu ennemi, n'a aucune chance de déboucher. Prisonnier de l'ordre reçu, le commandeur de *Westland,* qui a vu déjà tomber tant des siens depuis l'avant-veille, donne l'exemple d'un véritable suicide. Les mitrailleuses soviétiques moulent leurs bandes dans un crépitement sinistre. Puis un canon de PAK se dévoile. Les volontaires germaniques sont tirés des lisières, comme du gibier dans la plaine. Un premier projectile éclate. Puis un autre. Les éclats sifflent de partout. Des hommes tombent. Soudain, l'Obersturmbannführer Dieckmann semble stoppé net dans son élan. Il s'arrête, vacille et s'abat comme un arbre, le visage dans le sable.

Aussitôt, le feu cesse, tandis que les survivants des deux bataillons de *Westland* se laissent tomber à terre, découragés. Un incroyable silence règne brusquement sur le champ de bataille de la Queue-du-Renard, comme si la mort de Dieckmann venait soudain de bouleverser les deux camps. Tout se fige, tel un film brusquement arrêté sur une image.

Par radio, le Sturmbannführer Hans Köller arrive à obtenir la liaison avec l'état-major de la division *Wiking*. Le Gruppenführer Gille lui-même est à l'écoute.

– Attaque stoppée. Dieckmann mort.

A l'état-major, la nouvelle frappe comme un coup de tonnerre. Le commandeur du régiment *Westland*, longtemps chef de compagnie puis de bataillon à *Germania*, était, sans nul doute, l'officier le plus célèbre de tous ceux qui ont conduit au feu les volontaires germaniques.

Rapidement, Hans Köller regroupe les quelques blindés qui se trouvent dispersés sur l'île de la Queue-du-Renard. Il lance à l'observateur d'artillerie :

– Vous restez avec les Panzers d'escorte !

– Et vous, Sturmbannführer ?

– Je vais récupérer le corps de mon camarade.

Fouetté par un ordre énergique de son chef, le pilote Proschek met le Panzer en route, tandis que le radio Schüssler essaie de réparer sa mitrailleuse qui vient de s'enrayer. Les chenilles du char font voler des nuages de sable. L'engin escalade une dune, puis disparaît dans un creux. Sans être vu, grâce à ce repli de terrain, Köller espère s'approcher de l'endroit où il a vu tomber Dieckmann. Il se dirige au jugé, donnant des ordres brefs au pilote qui est trop absorbé par la conduite du Panzer pour vraiment réaliser qu'il roule vers l'ennemi et que les Russes disposent de plusieurs pièces antichars dans ce secteur. Hans Köller est décidé, s'il le faut, à se lancer dans la gueule du loup. Il demande aux deux autres Panzers de le surveiller, mais de n'ouvrir le feu que sur son ordre. Puis, brusquement, il ordonne à Proschek de sortir du repli de terrain et de se lancer à découvert. Les hommes d'équipage se rendent bien compte qu'ils vont déboucher dans la plaine, à quelques dizaines de mètres des positions russes. Le pilote, crispant sur les leviers des mains moites de sueur, lance son lourd engin hors de la piste. A mi-hauteur, les chenilles n'arrivent plus à mordre tant la pente est forte et commencent à patiner.

– Demi-tour, ordonne Köller. On va essayer ailleurs.

Le char redescend de quelques mètres, trouve un nouvel angle d'attaque et repart un peu plus loin. Quand Köller donne l'ordre d'arrêter, seule la tourelle dépasse. Le chef du bataillon de chars cherche à découvrir le corps de son camarade. Mais il ne peut retrouver l'endroit où il a vu tomber August Dieckmann. Alors, il appelle son officier-adjoint :

– Wolf, vous allez descendre avec le radio. Il faut ramener le corps du Commandeur.

L'officier saute à terre, son pistolet à la main. Le radio ouvre la trappe, se hisse hors de son siège et le suit, armé lui aussi d'un P.08. Le lieutenant suivi du sergent s'élance, courbé en deux, vers les positions

ennemies. Les deux hommes disparaissent rapidement. Le plus étrange est le silence qui règne toujours. Les Soviétiques ont-ils compris que leurs adversaires abandonnent l'attaque et qu'iis ne cherchent plus qu'à retrouver le cadavre de leur chef?

Il ne reste plus dans le Panzer, accroché à la contre-pente que le Sturmbannführer Köller et le pilote Proschek. L'officier tend à son compagnon une cigarette allumée. L'attente qui commence leur met les nerfs à vif.

Puis soudain, Wolf et Schüssler reparaissent. Ils descendent lentement la pente en portant un corps. Ils ont retrouvé Dieckmann. Deux grenadiers du régiment *Westland* surgissent alors et aident les hommes du Panzer à hisser la dépouille de leur Commandeur sur la plage arrière, juste derrière la tourelle, où ils l'attachent rapidement, tandis que le radio et l'officier-adjoint regagnent leur poste de combat dans le blindé.

Hans Köller lance aux deux volontaires germaniques :

– Vous restez avec nous.

– Mais, Sturmbannführer...

– C'est un ordre. Il faut que vous puissiez dire à toute la division comment est tombé votre Commandeur.

Rapidement, le Panzer de commandement redescend dans le creux et reprend la piste vers l'arrière. Les blindés d'escorte suivent à bonne distance.

A la fin de la journée, le convoi arrive à Beloserjé où se trouve le poste de commandement du Gruppenführer Gille. Le corps est descendu du Panzer au milieu d'un silence pesant.

Le Sturmbannführer Hans Köller accompagné de son officier adjoint, Friedrich Wolf, et des deux grenadiers de *Westland*, disparaît ensuite dans le poste de commandement où le Gruppenführer Gille veut les entendre. Personne ne saura jamais ce qui s'est dit alors. Mais cette attaque-suicide sur l'île de la Queue-du-Renard est jugé par beaucoup comme criminelle.

Quand il ressort sur le pas de l'isba misérable où il a son bureau, jamais le commandeur de la division *Wiking* n'a semblé aussi impénétrable derrière les verres un peu embués de ses lunettes, il se compose un visage de bois. Herbert-Otto Gille marche lentement, sur la route, les mains derrière le dos, la tête un peu baissée sous la casquette à longue visière. Il ne dit rien. Cet échec est le plus grand coup dur subi par ses volontaires germaniques.

Les quelques dizaines de survivants du régiment *Westland* reçoivent

l'ordre d'abandonner l'île de la Queue-du-Renard et de regagner leurs positions de départ. Puis ils seront rapidement retirés des premières lignes et placés en réserve de la division, sous le commandement de l'Obersturmbannführer Marsell. Allemands, Hollandais et Flamands viennent de subir un terrible choc. Jamais cadavre n'a pesé aussi lourd que celui de l'Obersturmbannführer August Dieckmann, qui doit être enterré au cimetière militaire de Korsoum.

Le matin même de sa mort, il avait été le trente-neuvième soldat des forces du Reich a être décoré des glaives en plus des feuilles de chêne sur sa Croix de Chevalier.

Un peloton de volontaires germaniques rend les honneurs à sa dépouille et tire vers le ciel gris une salve d'adieu. La mort d'August Dieckmann, sur les bords du Dniepr, marque pour la division *Wiking* le tragique début de la bataille de Tcherkassy.

# 7.

La situation sur le front du Dniepr s'aggrave de jour en jour. Les forces soviétiques attaquent sans cesse, à l'approche de la mauvaise saison, et essayent d'enfoncer les lignes allemandes. A la mi-octobre, les Russes parviennent à crever les lignes de résistance de la Wehrmacht entre Dniepropetrovsk et Krementchoug, en s'insérant comme un coin de feu et d'acier entre deux armées, la 8$^{e}$ et la 1$^{re}$ blindée. Débordés, les Allemands se voient obligés de se replier sur Kirovograd. La brèche à peine colmatée par une contre-attaque désespérée, un nouvel assaut soviétique manque de tout emporter dans la région de Krementchoug.

Le groupe d'armées du Sud se trouve terriblement ébranlé. L'évolution est encore pire dans le secteur septentrional de l'Ukraine. Dès le début du mois de novembre, la métropole de Kiev se trouve menacée par une attaque en tenaille. Les villes de Fastov et de Jitomir sont reprises par les Soviétiques. C'est le grand reflux des forces du Reich. D'un jour à l'autre, on attend une percée décisive dans le secteur de Kirovograd. Les Allemands lancent des contre-attaques désespérées qui retardent leurs adversaires et parviendront même provisoirement à reprendre Jitomir et à rétablir le front près de Broussilov.

Sans cesse des masses d'hommes sont lancés par les Soviétiques dans la bataille d'Ukraine ; les fantassins sont appuyés par des milliers de canons, des centaines et des centaines de chars et d'avions. Toute la steppe semble en marche pour balayer l'envahisseur. Accrochés au Dniepr, près de Tcherkassy, les volontaires germaniques de la division *Wiking* semblent des enfants perdus, tout à l'extrême est de ce front secoué par de terribles coups de boutoir.

Les unités de la division *Wiking*, engluées dans une boue tenace, prennent position au nord-est de Korsoum et le Gruppenführer Gille

installe son poste de commandement dans la bourgade de Beloserjé. Tout le paysage est noyé sous une fange liquide et glaciale où les grenadiers s'enfoncent jusqu'aux genoux. Les véhicules sans cesse patinent et s'embourbent. Il faut peiner pendant trois jours pour venir à bout d'étapes qui demanderaient deux heures par temps sec. Marais et forêts se succèdent dans un paysage désolé que fouettent les premières tempêtes de l'hiver. On entend gronder les eaux tumultueuses du Dniepr, tout proche. A quelques kilomètres vers l'est des positions tenues par les volontaires germaniques, la ville de Tcherkassy est déjà tombée aux mains des Soviétiques, qui semblent quand même reprendre haleine avant de poursuivre leur offensive de fin d'automne.

Partis le 11 novembre, à une heure du matin, du camp de Wildflecken, les volontaires wallons arrivent dans le secteur de Korsoum le 21 novembre, après dix jours de trajet en chemin de fer à travers l'Allemagne, la Pologne, la Roumanie et l'Ukraine. Ils sont près de deux mille à rejoindre le village de Baibusy d'où ils seront dirigés vers des positions creusées au-dessus de la rivière Olchanka, un affluent du Dniepr. Devant eux, s'étend la forêt de Tcherkassy, infestée de partisans.

Dès le lendemain de leur arrivée au front, quelques-uns de leurs officiers, et notamment l'Obersturmführer Léon Degrelle, chef du mouvement rexiste belge, sont reçus par le Gruppenführer Gille, fort heureux d'accueillir un tel renfort, à la veille de l'inévitable offensive soviétique d'hiver.

Quand les Allemands ont envahi la Belgique, en mai 1940, l'ancien député Léon Degrelle fut aussitôt arrêté et livré aux autorités françaises moins d'une semaine plus tard. Cet Ardennais, fils d'un Français émigré en Belgique et ancien militant de la jeunesse catholique depuis ses années estudiantines, avait fondé avec quelques camarades de jeunesse le journal *Rex*, en 1932. Agé alors de vingt-six ans, il se sentait attiré tout autant par la poésie que par la politique et s'était déjà fait connaître par quelques farces tonitruantes. Brun, athlétique, souriant, le verbe haut, une chevelure sombre et plaquée, le regard noir, c'est un beau garçon avec une sorte de fougue hispanique. Ses admiratrices, dans un affreux calembour, disent parfois qu'elles lui trouvent du « rex-appeal ». Conscient de ses dons, il a une personnalité envahissante, et fait vite figure de chef. Orateur prodigieux et polémiste redoutable, ce jeune Belge subit, comme tant d'autres garçons de son milieu et de son époque, la contagion du fascisme ; il s'évertue à transformer les lecteurs de son journal en militants. Après quelques campagnes démagogiques

contre les politiciens les plus discutables du vieux parti catholique, naît le mouvement du « Rexisme », qui va connaître un succès prodigieux, d'abord parmi les étudiants de Louvain et les mineurs du Borinage. Degrelle frôle le pouvoir, mais s'attire les foudres de l'Église qui trouve ce jeune ambitieux bien compromettant. Une sévère défaite électorale en 1937 semble ralentir une progression jusque-là irrésistible. Degrelle, pourtant, n'a que trente ans et reste persuadé que l'avenir reste totalement devant lui. Il a toujours cru à son étoile... Il va défendre dès lors la cause de la « neutralité » de la Belgique dans le conflit qui menace entre les régimes démocratiques et les États totalitaires, sans cacher pour autant vers quel bord vont ses sympathies. A la suite d'un accord avec le V.N.V. [1] de Staf de Clercq, il prône par ailleurs un royaume belge réellement fédéraliste, où Flamands et Wallons cohabiteraient sous l'autorité ou plutôt l'arbitrage du roi Léopold III – en attendant peut-être la restauration des fameuses dix-sept provinces des Pays-Bas du siècle d'or [2].

Son arrestation, le 10 mai 1940, le désigne aux yeux de l'opinion publique comme un « agent de la 5e colonne », alors que son admiration incontestable pour Mussolini et le régime fasciste ne l'a pas encore conduit à se réclamer pour autant du national-socialisme ; Léon Degrelle n'a encore rencontré Adolf Hitler qu'une seule fois, en 1936, comme il devait d'ailleurs rencontrer Winston Churchill, prétendant que de tels contacts se situaient dans l'activité normale d'un homme politique candidat à un rôle de premier plan dans son pays.

Ces arrestations de Belges et leur livraison aux Français devaient provoquer de terribles tragédies. Le « leider » flamand du mouvement *Verdinaso*, Joris van Severen, interpellé dans les mêmes conditions que le chef du Rexisme, est ainsi conduit vers la Somme dans un autocar où sont mélangés pêle-mêle des « suspects », fascistes et communistes, nationalistes flamands ou espions authentiques. Il y a même des

1. Le V.N.V. ou *Vlaamse Nationaal Verbond* (Union nationale flamande) était un mouvement séparatiste prônant la destruction du royaume de Belgique. Il était divisé en plusieurs tendances. Certains rêvaient d'une union avec la Hollande, tandis que d'autres voulaient créer un État totalement indépendant avec la seule Flandre. Le mouvement se divisait entre modérés et extrémistes partisans d'une entente avec l'Allemagne nationale-socialiste. Voir, du même auteur chez le même éditeur : *La division Wiking*, pp. 58-63.

2. Ces dix-sept Provinces comportaient celles constituant à l'heure actuelle les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, auxquelles s'ajoutaient la Flandre dite française et l'Artois, naguère arrachées par Louis XIV à leur espace naturel « thiois », c'est-à-dire germanique. Telle était du moins la thèse des « flamingants », à laquelle devait par la suite se rallier Léon Degrelle, en étendant la revendication à toutes les provinces ayant fait naguère partie de l'ancien duché de Bourgogne...

femmes et des prêtres. Van Severen et une vingtaine de ses compagnons seront assassinés à Abbeville, le 21 mai 1940, par des soldats français, emportés par la folie de la déroute et la hantise de la trahison.

Frappé, traîné de cachot en cachot dans trente prisons, torturé même, le chef du Rexisme aboutit finalement au camp de concentration du Vernet, près du Val d'Andorre, à la frontière espagnole. Il en sera libéré, par une sorte de hasard, après trois mois de souffrances indescriptibles. Quand il rentre en Belgique, il est stupéfait, écrira-t-il plus tard, par l'atmosphère de « collaboration » qui est devenue à la mode dans toutes les classes et dans tous les partis. Dans ce qu'il nomme « la cohue de 1940 », il se sent d'abord assez hésitant. Le roi Léopold III, qui se considère comme prisonnier de guerre dans son palais de Laeken, approuverait, à en croire Degrelle et ses amis, la reparution du journal rexiste *Le Pays réel* (que ses adversaires nomment *Le Pays ré-heil*). Le souverain lui-même ne va pas hésiter à rencontrer le chancelier du Reich en personne. Cette visite à Adolf Hitler, dans le cadre de son nid d'aigle de Berchtesgaden, se soldera d'ailleurs par un échec.

Les Allemands ne semblent alors avoir d'intérêt que pour les Flamands, considérés comme membres de la « communauté germanique », et ils recrutent les premiers volontaires pour la Waffen SS, encouragés par des hommes comme l'avocat Lagrou, l'abbé Verschaeve ou le professeur van de Wiele, tous totalement acquis à l'idée de collaboration et même très en avance par rapport aux plus extrémistes de leurs compatriotes du V.N.V. de Staf de Clercq.

Dans un pays pratiquement coupé en deux, Léon Degrelle doit se résoudre à jouer la seule carte wallonne et il limite désormais son action politique à la communauté francophone. Il se lance, à son tour, dans la collaboration avec l'Allemagne au cours de l'hiver 1940-1941. Rex, relancé sans grande conviction, n'est plus que l'ombre de ce qu'il était avant la guerre, malgré les uniformes noirs flambant neufs, les tambours, les étendards, les discours, les parades, toute la caricature de l'apparat fasciste. Le pacte germano-soviétique a privé le chef de Rex d'une bonne partie de sa clientèle, catholique et patriote, viscéralement anticommuniste. Le mouvement ne peut vraiment repartir qu'avec l'attaque allemande contre l'Union soviétique le 22 juin 1941.

Degrelle écrit : « Là, sur le champ de bataille où accourt l'ennemi non plus seulement de l'Allemagne mais de toute l'Europe, là vient de surgir l'occasion providentielle de remettre nos concitoyens sur pied d'égalité avec les vainqueurs de la veille. Là, à force de lutter et recueillir de la gloire, des droits pourraient être acquis, des droits qui seraient peut-être d'un grand poids, voire d'un poids décisif, à l'heure du réglement du sort du continent. »

Pour lui, désormais, le chef de parti s'efface totalement devant le guerrier. Léon Degrelle va, cependant, répandre, plus que nul autre en Europe, l'idée du « soldat politique »... Les volontaires de la Légion *Wallonie*, rejoignant le front de l'Est dans le cadre de l'armée allemande, vont peu à peu modifier l'attitude des responsables du Reich vis-à-vis de la Belgique. Bientôt, les Wallons seront au moins aussi célèbres que les Flamands. Leur engagement est une mission de sacrifice total : le poids de la Légion, c'est exactement celui du sang versé [1].

Les volontaires wallons sont huit cent cinquante pour quitter Bruxelles le 8 août 1941. Ils vont constituer le bataillon d'infanterie 375, rattaché à la Wehrmacht et commandé par le capitaine belge Georges Jacobs. Entraînés au camp de Meseritz, dans le Warthegau, ils seront engagés en Ukraine, dans le secteur méridional où combattent les volontaires germaniques de la division *Wiking* qu'ils rencontreront à plusieurs reprises sur leur piste.

Après le terrible hiver 1941-1942, les légionnaires wallons sont lancés dans l'offensive du Donetz, sous les ordres du capitaine belge Pierre Pauly, assisté du premier lieutenant Lucien Lippert comme chef d'état-major.

Léon Degrelle, parti simple soldat, va franchir tous les grades au combat. Il est caporal mitrailleur quand ses compatriotes, cernés dans le village de Gromovoja-Balka, manquent de peu d'être totalement submergés par les Soviétiques. Rapidement promu adjudant, sans même passer par le grade de sergent, voici le chef de Rex sous-lieutenant quand les légionnaires abordent les premiers contreforts du Caucase. Rattachés aux troupes de montagne bavaroises, ces hommes de la plaine houblonnière et des terrils charbonneux vont marcher à l'avant-garde de l'offensive de printemps des forces du Reich. Le chef du Rexisme est alors grièvement blessé pour la seconde fois. Il a été décoré de la Croix de Fer de 2e classe en mars 1942 et de celle de 1re classe en mai. Des douze cents volontaires partis jusqu'ici à la Légion *Wallonie* pour combattre sur le front de l'Est, il ne reste que deux centaines de combattants valides commandés par le premier lieutenant, Lucien Lippert. Parmi les tués, se trouve John Hagemans, le prévôt de la jeunesse rexiste, parti au feu avec le second contingent d'un demi-millier de nouveaux volontaires, le 10 mars 1942, en entraînant avec lui cent cinquante adolescents de seize à dix-sept ans. Cet ancien militant communiste était hanté par les souvenirs de l'époque de Charles le Téméraire et

1. Deux mille cinq cents volontaires wallons tomberont sur le front de l'Est. Toutes proportions gardées, cela aurait représenté pour la France vingt-cinq mille tués...

c'est lui qui avait donné à la Légion, avec le dessin de ses bannières, son mythe singulier.

Les Wallons se battent désormais derrière les enseignes aux bâtons noueux de Bourgogne, écarlates sur champ d'ivoire. Ils se nomment les « Bourguignons » et chantent des hymnes de lansquenets où il est question de reconstituer la Lotharingie...

La Légion *Wallonie,* pratiquement anéantie après quinze mois de combats, se trouve alors reconstituée à la fin du printemps 1942 et portée à l'effectif de près de deux mille hommes, notamment par l'arrivée de nouveaux volontaires recrutés parmi les travailleurs belges et les prisonniers de guerre en Allemagne comme dans les rangs de la jeunesse rexiste, désormais nommée « jeunesse légionnaire ». Commandée par le capitaine Lippert, promu major, la Légion devient alors *Sturmbrigade* ou « Brigade d'assaut ».

Il s'agit d'une formule propre à l'armée allemande et comprenant, sous l'autorité d'un état-major à six sections : quatre compagnies d'infanterie, dont une lourde de mortiers et mitrailleuses, une compagnie PAK (antichar), une compagnie FLAK (antiaérienne) de canon de 20, une batterie de quatre pièces de 88, une batterie de canons d'infanterie avec quatre obusiers de 75 et deux de 150, une batterie de dix canons d'assaut automoteurs. A ces formations s'ajoutent un peloton de reconnaissance motocycliste, une section du génie et une unité de transmissions (téléphone et radio), ainsi que des services sanitaires et des colonnes de ravitaillement.

Entièrement motorisés, les volontaires wallons ont un train de combat de deux cent cinquante véhicules, dont plusieurs blindés. La consommation en essence ne cessera de poser des problèmes, encore accrus par l'état épouvantable des voies de communication.

L'ensemble de la brigade d'assaut représente une force d'environ deux mille hommes [1].

Depuis le 1er juin 1943, les volontaires wallons, après avoir été inspectés par Heinrich Himmler lui-même au camp de Piske, près de Meseritz, ont été mutés de la Wehrmacht à la Waffen SS. Cela n'a pas changé grand-chose pour eux, hormis les insignes de col et la place de l'aigle à croix gammée, qui passe de la poitrine droite au bras gauche. Ces nouveaux SS forment toujours une unité strictement nationale belge, conservant leurs officiers et même leur aumônier, l'abbé Fierens,

1. L'effectif théorique total est de 2 250 hommes, mais ils sont seulement 1 850 « Bourguignons » lors de la montée en ligne. Et ils ne seront que 632 à échapper au piège de Tcherkassy (après l'évacuation par avion de quelques grands blessés au début de l'encerclement).

premier prêtre catholique à porter l'insigne à tête de mort sur sa casquette d'uniforme.

Le chef du Rexisme justifie l'entrée de ses hommes dans la Waffen SS en affirmant à grand fracas que les Wallons sont des « Germains de langue française ». Jadis, rappelle-t-il, les Pays-Bas bourguignons ont fait partie du Saint Empire romain germanique. Pour un peu, Degrelle considérerait le chancelier Adolf Hitler comme l'héritier de l'empereur Charles Quint auquel il voue un culte particulier. De toutes les unités de volontaires européens, la brigade d'assaut *Wallonie* possède sans nul doute l'ambition la plus romantique. Et c'est en français que son porte-parole célèbre le nouveau Reich germanique !

Léon Degrelle lui-même avec son visage de condottiere n'a certainement pas le type physique tant à l'honneur dans les cercles nordiques. Mais il se moque des professeurs de raciologie et de leurs chimères. Lui, il se sent désormais « Germain » à l'intérieur, d'esprit et de cœur, même si cela ne va pas sans quelque fougue méridionale et un orgueil proverbial, qui a conduit ses hommes à le surnommer parfois « Modeste I$^{er}$ de Bourgogne ». Seulement, il est courageux, en une époque et dans une armée où le courage compte plus que tout au monde. Quand il arrive avec la brigade d'assaut *Wallonie*, pour rejoindre la division *Wiking*, dans le secteur de Tcherkassy, au début de novembre 1943, Léon Degrelle est Obersturmführer en passe de devenir Hauptsturmführer, c'est-à-dire capitaine, décoré de la Croix de Fer de 1$^{re}$ classe, de l'insigne d'assaut de l'infanterie, de la médaille des blessés. Traînant avec lui une solide réputation de casse-cou, il a été de tous les assauts des Bourguignons, passant d'une unité à l'autre, pour se trouver toujours au point le plus brûlant de l'action. Avant chaque engagement, il a pour habitude de ranimer le moral de ses hommes par un discours bien senti sur la nécessité du sacrifice. Déjà, il a porté en terre plusieurs centaines d'entre eux. Il commande désormais la 3$^{e}$ compagnie, la « compagnie de la jeunesse », dont tous les volontaires ont moins de dix-huit ans et qui conserve les traditions des Serments de la jeunesse rexiste et de son prévôt John Hagemans.

Le commandement de la brigade d'assaut *Wallonie* est assuré par Lucien Lippert, promu Sturmbannführer. Ce jeune commandant de trente ans, originaire d'Arlon, sorti major de l'école militaire de Bruxelles, est un ancien de la Légion parti avec le premier contingent de volontaires, il a combattu en Ukraine et dans le Caucase, avant de rejoindre durant l'été les rangs de la Waffen SS, comme tous les Bourguignons. Au milieu des volontaires belges, un militaire allemand, le lieutenant-colonel Wegener, assume les fonctions d'officier de liaison.

A l'avant-garde de la division des volontaires germaniques, les Wallons prennent position le long de l'Olchanka, un des affluents du Dniepr, large d'une vingtaine de mètres. Au-delà, vers l'est, commence la forêt d'Irdyn qui sépare le front de la ville de Tcherkassy. Sous ces couverts vivent des milliers de partisans et de parachutistes.

Les « Bourguignons » tiennent la liaison au nord avec les volontaires germaniques du groupe de reconnaissance de la division *Wiking,* installés sur les rives du Dniepr, large à cet endroit de plus d'un kilomètre, et les Estoniens du bataillon *Narva*, en position au confluent de l'Olchanka. Au sud, ils s'appuient sur des artilleurs et des grenadiers du régiment *Westland*, où ils ont vite fait de retrouver quelques camarades flamands.

Dès leur arrivée au front, les grenadiers wallons de la 2^e^ compagnie, sous les ordres de l'Obersturmführer Henri Derriks sont d'ailleurs appelés en renfort auprès de *Westland* et prennent position sur la rivière Olchanka, au sud de Mochny.

Les autres compagnies de la brigade d'assaut montent en ligne le 26 novembre et s'installent sur leurs positions de combat, relevant des unités allemandes. La 4^e^ compagnie, celle des mitrailleuses lourdes et des mortiers, aux ordres de l'Obersturmführer Marcel Bonniver, est affectée à la défense du village de Mochny et d'une petite tête de pont à l'est de l'Olchanka. Dans ce quartier nord de leur secteur de défense, les Wallons ont à leur gauche les Estoniens de *Narva* et à leur droite leurs camarades de la 1^re^ compagnie de l'Obersturmführer Jules Mathieu, qui occupent, avec les hommes du peloton motocycliste, le hameau de Petit-Mochny et tiennent un front de cinq kilomètres. Plus au sud, devant la bourgade de Baibusy, où s'est installé le poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie*, la 3^e^ compagnie de l'Obersturmführer Robert Denie, avec qui sert Léon Degrelle, doit tenir un front de huit kilomètres.

Les pièces de la compagnie de PAK de l'Obersturmführer Marcel Lamproye et celles de la batterie de canons d'infanterie de l'Obersturmführer Josy Graff sont réparties en renfort dans les unités d'infanterie en position au-dessus de l'Olchanka.

La batterie de quatre pièces de 88, sous les ordres de l'Obersturmführer Joseph Dumont, prend position au sud-est de Beloserjé tandis que la compagnie de mitrailleuses lourdes de 20 FLAK s'installe en réserve à Arbousino, près de Korsoum, avec son chef l'Obersturmführer Louis Calonne. A Stieblev, l'Obersturmführer Pierre Dengis se trouve en réserve, avec sa batterie de canons d'assaut qui ne sera jamais

complètement équipée de ses pièces et dont les équipages vont souvent combattre comme fantassins.

Les soixante-dix sapeurs de la section de pionniers se mettent à l'ouvrage sur tout le secteur tenu par la brigade d'assaut *Wallonie.* Les « Bourguignons » ont trouvé des positions sommaires et des abris inconfortables. Il faut à tout prix aménager le terrain avant l'hiver qui arrive de plus en plus vite désormais.

Les volontaires wallons s'installent tant bien que mal sur des lignes défensives improvisées devant les villages de Mochny et de Baibusy. A quelques centaines de mètres devant leurs tranchées et leurs nids de mitrailleuses, au-delà de l'Olchanka bientôt paralysé par le gel, commence la forêt de Tcherkassy et le royaume de l'ennemi.

Le paysage, immense et boueux, surprend d'abord par son calme. Pas un coup de fusil. Le silence est si lourd qu'il devient angoisse. L'Obersturmführer Léon Degrelle a installé le poste de commandement de sa 3e compagnie dans une isba du village de Baibusy. Inlassablement, il fouille les lisières de la forêt à la jumelle, sans jamais découvrir âme qui vive. Tout le paysage semble endormi, comme loin de la guerre. Les soldats ennemis sont invisibles. Et puis, soudain, dans le grand silence claque une brève rafale venue d'on ne sait où. Son toit de chaume frappé par une averse de balles incendiaires, la masure où le chef rexiste s'est installé flambe comme une boîte d'allumettes.

Quelques jours après leur arrivée au front, à la fin du mois de novembre 1943, les unités de la brigade d'assaut *Wallonie* lancent des patrouilles en territoire inconnu. Des hommes franchissent les ponts de bois sur l'Olchanka et se dirigent vers les couverts. Mais ils ne trouvent que le vide. Même pas l'empreinte d'un pas sur le sable.

– Personne, il n'y a personne... répètent les patrouilleurs.

La forêt de Tcherkassy serait-elle peuplée de fantômes ? De tout leur instinct, les vieux soldats du front de l'Est sentent l'ennemi tout proche. Ils savent que chacun de leurs gestes est surveillé. Ils reçoivent l'ordre de quitter l'abri des villages pour aller s'établir en rase campagne, sur les bords mêmes de la rivière.

Décembre arrive et les volontaires vont camper dans des tranchées de sable et de boue. Les Wallons occupent un secteur d'une douzaine de kilomètres de long, de Staroseljé au sud à Losovok au nord. De place en place sur des hauteurs, profitant de la nuit, ils mettent en batterie leurs pièces de PAK et de FLAK, s'attendant chaque jour à voir surgir les partisans de la forêt, au-delà des marécages qui bordent l'Olchanka. Un

matin, tombe la première neige. Les flocons voltigent et vont se perdre sur les fondrières enfin figées par le gel.

Il fait de plus en plus froid. Les médecins découvrent les premiers pieds gelés. La vie sur les positions se fragmente en mille misères quotidiennes. Quelques patrouilles maintiennent une activité guerrière. Il ne manque pas de volontaires pour rompre la monotonie de ce front immobile et glacé.

Ces expéditions au-delà de l'Olchanka ont pour but de ramener des renseignements et de capturer des prisonniers. Mais jamais elles ne parviennent à saisir les adversaires invisibles. Les Russes de la forêt semblent se retirer à l'approche des quelques Wallons qui viennent rôder dans leur domaine, l'arme au poing. Les partisans laissent, en se retirant sous les couverts impénétrables, des pièges terribles. Soudain, sous le poids d'un homme, une mine explose, semée au hasard d'une piste ou d'un champ de maïs. Les patrouilleurs regagnent à toute allure les lignes tenues par leurs camarades, traînant un des leurs, grièvement touché par la plus sournoise des armes. Parfois, ils errent longtemps dans la nuit et ne franchissent un des ponts de l'Olchanka qu'aux premières lueurs de l'aube, couverts de sang et de boue.

Un blessé agonise sur un brancard de fortune. C'est un ouvrier mineur de Charleroi, engagé à dix-sept ans dans la Waffen SS, qui a sauté ainsi sur une mine par une des premières nuits de décembre. Il a une main et les deux pieds arrachés. On parvient à l'évacuer sur l'hôpital de Korsoum. Pendant près d'un mois, il va lutter contre la mort, avant de succomber, le poing de son unique main serré sur le ruban noir-blanc-rouge de la Croix de Fer, reçue pour sa première et dernière patrouille, dans la forêt de Tcherkassy.

La mort n'est pas encore familière aux nouveaux venus sur le front de l'Est. Pourtant, désormais, les patrouilles seront de plus en plus sévèrement accrochées. Après les mines, les volontaires wallons découvrent les mitraillettes des partisans, avec leur terrible chargeur circulaire aux soixante-dix cartouches. Le temps semble déjà loin où l'on envoyait quelques isolés en reconnaissance de l'autre côté de la rivière. L'effectif des patrouilles augmente à chaque sortie.

Chaque officier wallon des compagnies de combat s'en va, à tour de rôle, mener des patrouilles nocturnes au-delà de l'Olchanka. Les Soviétiques, eux aussi, se glissent entre les postes tenus par les volontaires européens et vont poser des mines à l'arrière des lignes. Chaque jour, des véhicules de ravitaillement sautent. Les premiers blessés arrivent à

l'hôpital de Korsoum. Et pourtant, la « vraie » guerre n'est pas encore commencée dans ce secteur du Dniepr.

Peu à peu, les patrouilles de la brigade d'assaut *Wallonie* deviennent de véritables opérations, mettant en ligne des effectifs de plus en plus importants, parfois même de la valeur d'une compagnie. Et puis, le 2 décembre, arrive l'ordre d'engager trois cents hommes. C'est la première grande affaire que doivent mener les Wallons depuis qu'ils ont été mutés de la Wehrmacht à la Waffen SS. Pour les nouveaux volontaires, les plus nombreux dans cette unité où les rescapés du Caucase ne sont plus qu'une poignée, ce sera le baptême du feu.

L'Obersturmführer Léon Degrelle se rend chez son Commandeur.

– Bien entendu, je prends la tête de ces garçons, mon commandant.

– J'en étais bien certain, avoue en souriant Lucien Lippert, qui connaît mieux que nul autre le tempérament impulsif du chef rexiste.

Le commandeur de la brigade d'assaut explique alors à son compatriote la manœuvre prévue pour attaquer la bourgade d'Irdyn, de l'autre côté de l'Olchanka et détruire un véritable nid de partisans :

– Vous partirez cette nuit de Staroseljé, avec votre 3^e^ compagnie et la 2^e^. Il faudra traverser trois kilomètres de marécages et passer la rivière. Après avoir franchi la ligne des postes de garde soviétiques, vous devrez vous enfoncer dans la forêt pour prendre Irdyn à revers. Tout le succès repose sur la surprise.

– Ce sera à nous de jouer aux partisans, cette fois. Nous devons réussir, mon colonel.

Le Sturmbannführer Lippert approuve Degrelle d'un signe de tête. Demain à l'aube, il saura si la première grande opération menée par la brigade d'assaut est un succès ou un échec. Tout va se jouer en quelques heures.

A minuit, les « Bourguignons » doivent rejoindre la bourgade de Staroseljé, où ils retrouveront les quelques sapeurs allemands armés de lance-flammes qui doivent participer à l'affaire avec les grenadiers wallons de la 2^e^ compagnie de l'Obersturmführer Derriks et de la 3^e^ de Léon Degrelle. Les hommes embarquent rapidement dans des camions qui doivent les mener à pied d'œuvre. Les moteurs tournent dans la nuit. Il fait froid. Il tombe même de la neige. Les véhicules finissent par s'ébranler un à un, faisant un grand détour pour tromper les guetteurs russes, tapis aux lisières de la forêt. Plus que la force, c'est la ruse qui compte cette nuit.

Léon Degrelle ne peut s'empêcher d'éprouver une sourde inquiétude. Il doit conduire trois cents hommes, dont la plupart ne sont pas encore aguerris, contre un ennemi que les renseignements estiment à des milliers d'hommes. Combien de partisans occupent le camp d'Irdyn ? Nul

ne le sait parmi les assaillants. Qui croit surprendre sera peut-être surpris dans quelques heures.

Après avoir tourné en rond dans la nuit pendant une quinzaine de kilomètres, les camions s'arrêtent.

– A terre ! Vite ! Et ne faites pas de bruit !

Les grenadiers se forment aussitôt en colonne, par groupes et par sections. Les gradés vérifient rapidement que tout est en ordre et donnent le signal de départ. Très vite, les « Bourguignons » quittent la piste et sa neige tassée par les pas de l'avant-garde pour s'engager dans les marais. Il est quatre heures du matin. C'est une nuit sans lune. Noire et froide. Léon Degrelle s'oriente dans le brouillard. Il doit conduire ses hommes à travers les marais glacés, que les partisans de la forêt ont peut-être transformés en champs de mines. Le chef rexiste marche en tête des trois cents volontaires, juste derrière un guide qui prétend s'y retrouver dans ce marécage gelé. Pendant des heures, ses hommes vont piétiner avant d'atteindre la rive occupée par les Russes. Les postes de guet ennemis doivent se trouver quelque part, droit devant. Pour se glisser entre eux, il faut se fier au hasard et à l'instinct. On aperçoit la masse des arbres, noire sur le ciel sombre. D'une seconde à l'autre, peuvent brusquement hurler les sentinelles et tirer les mitrailleuses, fauchant les assaillants serrés l'un derrière l'autre, en une immense file indienne. Pourtant, rien ne trouble le silence de la nuit. Seul le vent siffle dans les cimes des sapins et des bouleaux. La forêt semble vivante. Plus hostile que n'importe quel ennemi. Chaque volontaire sent comme un pincement au cœur en s'engageant sous ces couverts, comme s'il pénétrait dans quelque grotte sombre, humide et glaciale.

En tête, l'Obersturmführer Degrelle se repère. Après trois kilomètres de marais, il y a quatre kilomètres de piste. Alors, lui et ses volontaires se trouveront tout près d'Irdyn, mais à l'est du repaire des partisans. Bientôt, ils vont à leur tour, frapper l'adversaire dans le dos. Les hommes chargés du poids des armes et des munitions, engoncés dans de lourds vêtements d'hiver de toile blanche molletonnée, avancent lentement, bien obligés de faire confiance aux quelques sapeurs du génie, qui progressent en tête pour neutraliser des mines éventuelles. Il serait d'ailleurs surprenant que les Soviétiques placent ainsi des pièges sur les arrières de leurs positions. Car les Wallons se trouvent maintenant au cœur du pays ennemi, sous les immenses couverts de la forêt de Tcherkassy. La neige du chemin étouffe le bruit de leurs pas. Ils ne sentent plus le froid. Il sera bientôt cinq heures du matin, mais le jour est encore loin. Le paysage, figé par le gel, entre dans le sommeil profond qui précède l'aurore. C'est l'heure des attaques et des surprises.

Les deux ompagnies quittent la piste et se préparent à choisir des chemins différents. Léon Degrelle répète une dernière fois ses ordres :

– La 2ᵉ compagnie attaque en partant du sud. Avec la 3ᵉ, nous déboulerons de l'est. Il faut prendre Irdyn en tenaille.

Pour le chef rexiste et ses hommes, il reste encore une longue route à faire. Les deux troupes se séparent rapidement. Les volontaires de la compagnie de la jeunesse rampent dans la neige, parallèlement au village qu'ils veulent surprendre. Ils aperçoivent deux sentinelles, immobiles. Puis d'autres Soviétiques apparaissent. Les ennemis sont à quelques dizaines de mètres les uns des autres. La neige luit faiblement dans la nuit. Mais les houppelandes blanches se fondent dans le paysage. Les « Bourguignons » avancent toujours. Soudain, les éclaireurs se heurtent à deux fortifications. Une mitrailleuse se déchaîne, ouvrant le feu sur les grenadiers wallons qui ripostent et se lancent à l'assaut. En quelques secondes, les redoutes sont enlevées dans la foulée. Les Russes n'ont rien compris en voyant brusquement ces dizaines de furieux leur bondir dessus, en venant de l'arrière de leurs lignes.

Soudain, comme un écho, des coups de feu retentissent dans le village même d'Irdyn. Ce sont les « Bourguignons » de la 2ᵉ compagnie de l'Obersturmführer Derriks qui attaquent à leur tour. Des incendies jalonnent leur progression, d'isba en isba, vers le centre du village. Partisans et parachutistes, d'abord surpris, se défendent avec acharnement. Ils s'en prennent d'abord à la 3ᵉ compagnie et dirigent sur les positions enlevées d'assaut quelques minutes auparavant un violent tir de mortiers lourds. Les torpilles éclatent dans la neige. L'Obersturmführer Degrelle, blessé à la main droite, ne voit de salut que dans l'attaque. Il lance à ses hommes :

– Vers le village ! Vite !

Il faut traverser un vrai glacis pour rejoindre les premières isbas. Les Russes tiraillent sec. De l'autre rive de l'Olchanka, les canons des Panzers allemands entrent à leur tour en action. Ils ont bien repéré leurs objectifs et écrasent le village sous une grêle d'obus incendiaires, tandis que les « Bourguignons » attaquent à la fois de l'est et du sud. Les deux troupes d'assaillants se rejoignent dans le centre du village et rejettent les derniers défenseurs vers la forêt, au nord-est d'Irdyn. Partout, à la lueur des isbas incendiés, on aperçoit des cadavres et des blessés qui se traînent dans la neige souillée de terre et de sang.

Très vite, les assaillants découvrent qu'ils ont pris le village mais que toute la forêt voisine grouille d'adversaires. Une contre-attaque furieuse se prépare. Déjà des tireurs d'élite, grimpés dans les arbres, canardent

les Wallons à la lueur des incendies. Les mitrailleurs de la 2e et de la 3e compagnie tirent quelques rafales sur les lisières. Mais ils ne peuvent museler les armes automatiques adverses, dont le feu converge sur les ruines d'Irdyn. L'Obersturmführer Degrelle donne ses ordres :

– Repli immédiat. Je reste ici avec un peloton en arrière-garde. Nous tiendrons une heure avant de décrocher.

– Vous êtes sûr de tenir, chef ?

– Mais oui. Une heure au moins mais une heure pas plus. Filez vite. Je vous suis.

Les « Bourguignons » font retraite dans les marais. Le jour tarde à se lever. Pendant trois heures, ils vont peiner pour parcourir les trois kilomètres qui les séparent des positions tenues par la division *Wiking*. Fidèle à sa promesse, Léon Degrelle et une poignée de volontaires ont décroché d'Irdyn soixante minutes après les autres. Longuement, ils ont tiré des rafales de mitrailleuses pour bloquer l'inévitable contre-attaque jaillie de la profondeur des bois.

Le chef rexiste divise ses hommes en deux équipes et commence à faire retraite, emmenant les blessés graves. Bras arraché, ventre ouvert, poitrine transpercée, ils passent de main en main, portés par leurs camarades exténués, titubant dans les marais. Au milieu du petit groupe marche l'unique prisonnier qu'ont réussi à faire les « Bourguignons » au cours de cette équipée nocturne.

Aux premières lueurs de l'aube, les grenadiers de la 2e et de la 3e compagnie se rassemblent enfin dans le village de Staroseljé. Il ne leur reste plus qu'à rejoindre les Panzers et les camions qui vont les ramener à leur cantonnement. C'est alors seulement qu'ils vont faire le lourd bilan des blessés et des morts. La compagnie de la jeunesse paye cher son baptême du feu.

Au-delà de l'Olchanka, les dernières isbas d'Irdyn continuent à rougeoyer dans le brouillard de l'aube grise et froide de ce 4 décembre.

# 8.

Le front tenu par les volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* s'étire démesurément. Il atteint maintenant vingt-cinq kilomètres, avec le retour au sein de l'unité de la 2e compagnie qui s'installe sur les positions du village de Bolchoi Staroseljé, tandis que le peloton motocycliste doit être envoyé jusqu'à Skity, où les éclaireurs de l'Oberscharführer Deravet occupent désormais l'extrême sud du dispositif wallon.

La neige et le froid semblent peu à peu figer tout le paysage. Le commandement maintient l'ordre de multiplier les patrouilles pour ramener des renseignements. Il faut absolument savoir ce que les Soviétiques préparent à l'abri de la forêt de Tcherkassy où les villageois affirment que se terrent des milliers de partisans renforcés par des unités régulières de l'armée soviétique.

Le 13 décembre 1943, l'Obersturmführer van Eyser, chef de section à la 1re compagnie, part en patrouille avec vingt-sept de ses Wallons. Son chef, l'Obersturmführer Jules Mathieu, lui a donné l'ordre de reconnaître les ruines d'un monastère, sur l'autre rive de l'Olchanka, juste en bordure de la forêt.

Partis à quatre heures du matin, les volontaires wallons arrivent près du bâtiment isolé juste avant l'aube. Ils s'avancent prudemment, le doigt sur la détente de leurs armes.

Un patrouilleur envoyé en avant revient rapidement prévenir son chef :

– Personne, mon lieutenant.

– On va aller voir un peu plus loin sous les couverts.

Les grenadiers de l'Obersturmführer van Eyser prennent une piste

qui s'enfonce vers l'intérieur de la forêt. Ils ne tardent pas à découvrir, dans la lueur indécise d'un petit matin brumeux, des traces de pas. Pendant près d'une demi-heure, ils vont ainsi s'enfoncer de plus en plus profondément en pays ennemi, le cœur battant. Leur chef, un des plus solides bagarreurs de la brigade d'assaut *Wallonie* voudrait bien être le premier officier belge à faire des prisonniers dans cette campagne du Dniepr. D'une minute à l'autre, il peut découvrir l'ennemi. Il sent qu'il se rapproche du but, à chaque pas.

Soudain, l'éclaireur de pointe fait signe de stopper et de se taire. Van Eyser le rejoint aussitôt et demande :

– Qu'est-ce que tu as vu ?

– Mon lieutenant, il y a deux sentinelles.

– Tu es sûr ?

– Regardez vous-même.

L'officier avance en rampant de quelques mètres. Il découvre alors deux partisans, le fusil à la bretelle ; leurs silhouettes se détachent sur le ciel plus clair de l'aurore. Sa décision est vite prise :

– On les cravate !

Quelques « Bourguignons » se précipitent sur les deux hommes, totalement surpris, les étourdissent de quelques coups de crosse et leur posent un bâillon sur la bouche.

– Vite, on décroche, ordonne van Eyser.

Rapidement, ses grenadiers rebroussent chemin et reprennent la route de l'ouest, entraînant les deux prisonniers qui commencent à réaliser ce qui leur arrive.

En traversant une mare d'eau glacée, un des partisans bouscule son gardien qui s'étale. Les deux prisonniers en profitent pour s'enfuir. Un grenadier wallon épaule son fusil et abat un des fugitifs, qui s'écroule.

Le bruit de la détonation retentit brutalement dans le silence des couverts. Alertés par ce coup de feu, des partisans accourent : les grenadiers de l'Obersturmführer van Eyser se trouvent juste auprès d'un camp où des centaines d'hommes bivouaquaient dans des huttes de terre et de rondins. Il en surgit de partout, l'arme au poing. Toute la forêt semble se réveiller. Les Soviétiques se ruent contre la trentaine de patrouilleurs wallons totalement surpris. Ils découvrent soudain en face d'eux non seulement des hommes, en uniforme ou en civil, mais aussi des femmes et même des gamins, tous hurlant et tirant.

– Formez le carré ! ordonne van Eyser.

Ses hommes essayent de faire front. Mais leurs adversaires déboulent de partout. L'officier est tué parmi les premiers, d'une balle en pleine tête. Rafales de mitraillettes, éclatements de grenades, cris rauques qui s'achèvent en râles d'agonie.

La mort du chef de patrouille a donné l'ultime signal de l'assaut et du massacre. Chaque arbre de la forêt semble prendre vie et cracher la mort. Les sous-bois retentissent du claquement des coups de feu qui se répondent l'un à l'autre. Les Wallons sont vite submergés. Ils découvrent que leurs adversaires sont pour la plupart des femmes, décidées à se venger de toutes les souffrances subies sous une occupation impitoyable. Les partisanes surgissent soudain de la terre ukrainienne violée par les armées étrangères.

Encerclés, assaillis de toutes parts, achevés sitôt tombés, les volontaires wallons, désemparés par la mort de leur chef, essayent vainement de se regrouper et de faire face.

Ils ne seront que six survivants à parvenir à rompre le barrage de feu. Ils ont foncé, droit devant eux, vers l'ouest, passant par miracle à travers la horde déchaînée. Ils pourront, plusieurs heures plus tard, totalement épuisés, raconter aux avant-postes de l'Olchanka, la mort de leur chef et de leurs vingt camarades dont plus un seul ne reviendra.

La forêt a gardé leurs cadavres et les survivants de la patrouille van Eyser, les yeux hagards, mettront longtemps à se réveiller de ce cauchemar. S'ils se sortent de cette guerre et du piège qui se referme sur les troupes du Dniepr, ils n'oublieront jamais la charge furieuse des partisanes de la forêt de Tcherkassy.

Au soir du 24 décembre les volontaires germaniques vont vivre leur troisième Noël de guerre. En 1941 sur le Mious et en 1942 près du Don, ils pouvaient encore croire à une victorieuse offensive pour le printemps. En cette année 1943, accrochés au Dniepr, ils n'ont plus guère d'espoir de reprendre le terrain perdu. Le lambeau d'Ukraine auquel ils s'agrippent encore risque de leur être arraché avant la fin de l'hiver. Et après...

Ils ne veulent pas y penser. Dans les fortins aux murs de troncs d'arbres, sous une épaisse couche de terre et de sacs de sable, ils allument des bougies qui éclairent des faces graves et de pauvres sapins de Noël. Ils boivent et ils chantent. C'est la nuit où, plus que jamais, chacun pense à la lointaine patrie. Au mur, quelques cartes postales des villes de l'enfance: Hambourg, Munich, Charleroi, Amsterdam, Anvers, Copenhague, Bruxelles... On se montre les photos des parents et des fiancées. On plaisante. Le cœur n'y est guère. Noël au front sera toujours d'une effroyable mélancolie.

Les hommes de garde au-dehors piétinent dans la neige gelée, attendant le feu d'artifice des fusées et des balles traçantes. Des explosions réveillent tout le secteur. Les Soviétiques, surgis des forêts, viennent

harceler les positions tenues par la division *Wiking*. Des obus éclatent avec de grandes gerbes pourpres. Lentement, une fusée descend au bout de son parachute, illuminant tout le paysage d'une lueur verdâtre à l'éclat insoutenable. Quand tout s'éteint, les yeux, éblouis, ne voient plus rien. Tout sombre dans le noir. Absolu. Glacial. Puis, peu à peu, les grandes lignes du paysage nocturne émergent, avec ses cratères et ses dunes, comme quelque décor lunaire immobilisé par le gel.

Le jour est long à venir. Dans une semaine, ce sera la nouvelle année. Tous devinent qu'elle sera terrible.

Les troupes accrochées à leurs positions de première ligne ignorent les nouvelles qui préoccupent de plus en plus les états-majors. Le Gruppenführer Gille fait, une fois encore, le point de la situation avec le Sturmbannführer Schönfelder.

— Dans le secteur de la division *Wiking* et de ses voisins de la Wehrmacht, tout tient encore, constate le Commandeur. Mais les Soviétiques ne cessent de gagner du terrain au sud-est et au nord-est. Tenez, regardez la carte, Schönfelder.

Le chef d'état-major reste longtemps silencieux. Puis il finit par dire à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu :

— C'est évident : ils cherchent un mouvement de tenaille. Si nous restons ainsi accrochés au Dniepr, nous finirons par nous faire encercler.

— Nous n'en sommes pas encore là. En attendant, il faut donner de l'air à nos positions. Que dit le Dr Jankuhn, notre officier de renseignements, sur les partisans de la forêt de Tcherkassy ?

— Ils se renforcent, Gruppenführer. Ils doivent être au moins dix mille maintenant. Toute la forêt grouille d'hommes comme une fourmilière.

Le commandeur de la division *Wiking* lance alors brusquement :

— Nous allons donner un coup de pied dans cette fourmillière. Il nous faut au moins une demi-douzaine de prisonniers pour faire des recoupements et savoir ce qui se prépare. La brigade d'assaut *Wallonie*, renforcées de quelques Panzers, me semble tout indiquée pour cette opération.

L'objectif est vite choisi. C'est le village de Sakrevka, de l'autre côté de la rivière Olchanka. Juste au-delà de la bourgade, vers l'est, en lisière de la forêt, les Russes ont construit un véritable réseau de fortifications. Les détruire par un raid brutal et rapide est le genre de mission que le Gruppenführer Gille sait pouvoir confier aux « Bourguignons ». Les trois compagnies de grenadiers seront engagées dans cette aventure où

la surprise jouera à nouveau un rôle essentiel. Comme le dit le Sturmbannführer Lippert à l'officier allemand qui travaille avec lui sur les plans d'opération, l'Obersturmführer Hans Drexel.

– Contre les ours de la forêt, nous allons mener la guerre des loups de la plaine.

L'attaque est fixée à l'aube du 4 janvier. Les officiers sont réunis la veille autour de leur commandeur pour prendre ses ordres. Une fois encore, les assaillants vont être obligés à une longue marche de nuit en territoire ennemi. Les « Bourguignons » sont divisés en trois colonnes.

– La 1re compagnie de Mathieu franchira l'Olchanka peu après minuit. Elle prendra position au nord-est du village de Sakrevka. Mission : interdire aux partisans de la forêt de se porter au secours de leurs camarades attaqués. Bien compris ?

– Aucun problème, mon commandant. A quelle heure faut-il être en place ?

– Trois heures du matin. Une heure auparavant, la 3e compagnie de Denie passera la rivière sur des canots d'assaut. Elle aussi se camouflera, au sud-ouest de la bourgade, en attendant l'assaut. Surtout, ne partez pas avant...

– Nous saurons attendre, lance l'Obersturmführer Degrelle dont l'impatience est proverbiale.

– Quant à la 2e compagnie de Derriks, conclut le Sturmbannführer Lippert, elle prendra place sur les Panzers et les canons d'assaut envoyés par la division *Wiking*. Ils partiront de Staroseljé, traverseront l'Olchanka et progresseront par la route forestière, plein nord, sur Sakrevka. Heure de l'attaque : cinq heures du matin.

Le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* ajoute une dernière recommandation :

– Il faudra faire attention aux mines. Tous les itinéraires seront reconnus par nos sapeurs qui progresseront en tête des trois colonnes. Mais ils ne pourront probablement pas tout neutraliser. Alors, que chaque homme mette ses pas dans les traces de celui qui marche devant lui. Et tout ira bien.

La nuit ne tarde pas à tomber. En face, les partisans soviétiques ne se doutent de rien et sommeillent dans leurs tanières de la forêt. Les « Bourguignons » se mettent en marche, dans les ténèbres silencieuses. Avec leurs tenues blanches, ils se distinguent à peine sur la neige des pistes. La 1re compagnie franchit la rivière la première, tout au nord du dispositif, en utilisant le pont de Mochny qu'aucun des deux camps ne s'est encore décidé à faire sauter.

C'est maintenant au tour de l'Obersturmführer Degrelle et de la 3e compagnie. Ils sont une centaine de Wallons, presque tous adoles-

cents, puisque cette unité regroupe les volontaires venus de la jeunesse rexiste. Ils se glissent vers la rive où les sapeurs ont gonflé quelques canots de caoutchouc. Le courant est si fort qu'il a été nécessaire de tendre un câble entre les deux rives. Tous ont l'oreille attentive aux bruits de la nuit. Mais ils n'entendent que l'eau glaciale qui gronde entre les berges. Rapidement ils sont de l'autre côté et ils s'avancent vers l'est, l'arme au poing.

Peu à peu, le bruit du courant diminue derrière eux. Maintenant, c'est le vent qui siffle sur la plaine glacée. La bourrasque s'enfle peu à peu. Enfin, les Wallons distinguent les premières isbas de Sakrevka. Tout paraît endormi. Les sentinelles russes doivent être calfeutrées dans quelque recoin, transies elles aussi par la bise glaciale de janvier. Léon Degrelle surveille le terrain devant lui. Depuis longtemps, il a perdu de vue les quelques sapeurs qui s'affairent à repérer les mines et à les déterrer. Qu'un seul se fasse sauter et l'enfer se déchaîne, alors que les Panzers sont encore loin, dans le village ami de Staroseljé.

Il faut attendre, pendant d'interminables quarts d'heure, couchés dans la neige, le corps peu à peu paralysé par le froid et la peur.

Il est près de cinq heures du matin le 4 janvier, quand un sourd grondement de moteurs, là-bas vers le sud, annonce l'approche de la 2e compagnie, dont les groupes de combat se sont hissés sur les plages arrière des blindés. Ils roulent maintenant à toute vitesse par la piste de la forêt, droit sur Sakrevka. Les Russes n'ont plus que quelques minutes à dormir.

Soudain, tout le ciel semble s'embraser. Une première rafale de mitrailleuse déchire l'air. Puis des éclatements de grenades, auxquels répondent les coups de départ des canons suivis aussitôt d'explosions qui illuminent brusquement la forêt. Les Wallons sautent à bas des Panzers et se précipitent sur les premiers fortins qu'ils enlèvent dans la foulée, profitant de la surprise.

Une fusée s'élève dans la plaine, à l'ouest du village. C'est l'Obersturmführer Degrelle qui donne à son tour le signal de l'attaque pour la 1re et la 3e compagnie. Les uns du nord et les autres de l'ouest, les Wallons se précipitent vers le village de Sakrevka où les blindés, avec les grenadiers de la 2e compagnie vont débouler maintenant d'une seconde à l'autre.

Jamais marche d'approche n'aura été si efficace. Le combat maintenant va se jouer au corps-à-corps. Brutalement réveillés, les partisans réagissent tout de suite. Les premières mitrailleuses Maxim dévident leurs bandes, tandis que les Wallons se précipitent en hurlant :

– Vive le roi ! Wallonie ! Rex vaincra !

C'est la charge. Folle. La minute de vérité où brusquement ne compte plus rien d'autre que ces cris qui les lancent en avant. Des hommes tombent. Les infirmiers les ramasseront plus tard. Il faut courir. Plus vite. Encore plus vite. Tout paraît possible. Facile. La victoire ou la mort. La victoire et la mort.

Tombent des blessés et des mourants. Une demi-douzaine de téléphonistes sont faits prisonniers et plus personne ne les reverra jamais. Mais leurs camarades foncent, tirant, hurlant, tirant encore. Grenadiers, sapeurs, mitrailleurs, dans leurs tenues blanches maculées de boue et de sang, ils déferlent dans Sakrevka.

L'Untersturmführer Albert Robin se trouve brusquement face à face avec un officier soviétique. Ils tirent en même temps, mais le Russe manque son adversaire et reçoit une balle en plein cœur. Le sous-lieutenant belge repart déjà à la recherche d'un autre adversaire. Partout, s'engagent de petits combats. Des groupes de quelques hommes se lancent dans la forêt et détruisent fortins et tanières. Les pistolets-mitrailleurs crépitent sans arrêt.

Quelques soldats soviétiques mettent en batterie des pièces antichars et prennent à partie des Panzers allemands. Un des blindés, déchenillé, se trouve stoppé net. Des mitrailleurs invisibles le prennent à partie. Les grenadiers de la 3[e] compagnie arrivent au pas de charge. Ils se jettent sur les pièces antichars. Installées sur une hauteur, il faut grimper un raidillon pour les atteindre et les liquider à la grenade ; l'une après l'autre. L'officier soviétique qui commande les pièces refuse la capture et se fait tuer plutôt que de se rendre. On affirme même qu'il se serait suicidé en faisant exploser entre ses bras croisés sa dernière grenade. Les Wallons découvrent son cadavre, horriblement mutilé.

Les volontaires belges parviennent à faire une trentaine de prisonniers. Ce sont pour beaucoup des hommes des steppes de l'Asie centrale, couverts de vermine mais armés de redoutables mitraillettes à chargeur circulaire de soixante-dix cartouches.

Tandis que s'affairent les tankistes pour essayer de remettre en marche le Panzer qui a été touché, les Wallons des trois compagnies de grenadiers se rassemblent, pour regagner leurs positions de départ, à l'ouest de la rivière Olchanka. Une dernière fois, ils regardent les cadavres de leurs adversaires, tués dans le corps à corps et qui gisent sur les lisières et les layons de la forêt de Tcherkassy. Soudain, l'Unterscharführer Crause dit à son copain Terlin, avec lequel il partage une isba pouilleuse dans le village de Mochny :

– Tu as vu celui-là, Paul ? C'est un officier. Admire ces larges épau-

lettes avec leurs dorures et leurs étoiles. Il n'y en avait pas des comme ça quand on est arrivés sur le front, en 1941.

— Que veux-tu, les tovaritchs sont devenus des boyards.

— C'est la grande guerre patriotique qui commence. Le temps des tsars revient. Il ne faudra plus seulement nous battre contre le bolchevisme mais aussi contre la Sainte Russie [1] !

Vigoureusement mené, le coup de main sur Sakrevka se solde par de lourdes pertes chez les Soviétiques : soixante morts et plus de quatre vingts prisonniers. En face, les « Bourguignons » comptent dans leurs rangs trois morts, cinq blessés et cinq disparus. La victoire de ce 4 janvier a été payée cher.

Désormais, la brigade d'assaut *Wallonie* va partager totalement le sort de la division *Wiking* dont elle deviendra, dans des semaines qui s'annoncent terribles, une des plus redoutables troupes de choc.

1. Raconté par Paul Terlin dans *La neige et le sang*, La Pensée moderne, 1973.

# Deuxième partie

# 9.

Même sans nouvelles de la situation générale en Ukraine, les volontaires germaniques accrochés au cours du Dniepr ressentent une impression de malaise en ce début d'année 1944. Les bruits les plus fous circulent dans les cantonnements et les positions de la division *Wiking*. Tous se ramènent à une seule hantise : l'inéluctable encerclement des dernières unités tenant encore les rives du grand fleuve. Même si leur front reste relativement calme, les hommes de la Waffen SS et de la Wehrmacht devinent que les armées soviétiques lancent de furieuses attaques au nord et au sud de la région de Korsoum, sorte de presqu'île au milieu de la marée rouge.

Peu à peu, l'étau se resserre. Les Russes occupent désormais la forêt de Teclino, à l'ouest de la ville de Smela, depuis longtemps tombée entre leurs mains. De là peuvent partir des raids sur les positions tenues par les grenadiers des régiments *Germania* et *Westland*. Leurs retranchements de fortune enfoncés sans grand mal, il serait facile à un adversaire un peu décidé de pousser une pointe jusqu'au poste de commandement de la division à Goroditché et de provoquer une large brèche dans le front allemand de ce secteur du Dniepr, au sud-ouest de Tcherkassy. « Nettoyer » la forêt de Teclino devient une hantise pour le Gruppenführer Gille, qui évoque souvent la nécessité d'une telle opération avec son chef d'état-major, le Sturmbannführer Manfred Schönfelder.

— Nos unités parviennent à peine à tenir leurs positions, avoue le commandeur de la division *Wiking*. Trois de nos attaques menées par *Germania* et *Narva* ont déjà échoué. Je me demande avec quelle troupe nous pourrions encore monter une opération contre Teclino.

— Avec les volontaires wallons, Gruppenführer. Ils sont désormais bien aguerris et de plus en plus familiers des raids en forêt. Le chef

rexiste Léon Degrelle lui-même m'a proposé d'attaquer la forêt de Teclino.

Herbert-Otto Gille réfléchit un moment, comme s'il cherchait une objection à cette aventure qu'il prévoit difficile et sanglante :

– Il faudrait dégarnir leurs positions dans la région de Mochny. C'est un grand risque à prendre, Schönfelder.

– Nous pouvons laisser un rideau de troupes pour tenir le front de l'Olchanka. Des volontaires estoniens, par exemple. Il suffira de quelques jours pour nettoyer la forêt, Gruppenführer. Une action rapide et brutale. Les Wallons ont montré à Sakrevka ce qu'ils savaient faire.

L'opération contre la forêt de Teclino est décidée pour le 14 janvier. Dès la veille, les compagnies d'infanterie et le peloton du génie des « Bourguignons » sont mis en alerte et reçoivent l'ordre de s'embarquer dans leurs camions pour rejoindre leur base de départ, un peu plus loin vers le sud. Le mouvement aura lieu de nuit, par un froid glacial. Grenadiers et sapeurs de la brigade d'assaut *Wallonie* confient isbas et tranchées à leurs camarades baltes, sans cacher leur impatience de partir en opération après plus de dix semaines de gardes et de patrouilles sur les rives de l'Olchanka. Les routes sont couvertes d'une épaisse couche de neige que le froid a transformé en glace. Sur ces patinoires, les convois mettent des heures pour parcourir quelques kilomètres. Quelques jours auparavant, un véhicule a dérapé et s'est englouti en crevant la glace d'un étang gelé ; trois « Bourguignons » ont été noyés.

Dans les camions, serrés les uns contre les autres, les volontaires belges ont bien trop froid pour sommeiller. Une fois encore, l'affaire sera menée par trois compagnies de grenadiers, la 1re de Mathieu, la 2e de Derriks et la 3e de Denie. Elles seront appuyées par les mitrailleuses lourdes et les mortiers de la 4e de Bonniver. Les artilleurs de la division *Wiking* doivent aussi soutenir leur assaut.

Les vieux « durs à cuire » de la division *Wiking* ne voient pas arriver sans quelque ironie les « blancs-becs » belges et un facétieux les accueille même avec une pancarte improvisée sur laquelle il a écrit : *Hier Cirkus Wallonien. Morgen Vorstellung ab 6 Uhr bis 8 Uhr. Eingang frei*[1] *!*

Avant d'arriver à la forêt, il faut grimper un véritable glacis en pente assez raide et recouvert d'une couche de trente à cinquante centimètres de neige. Il n'y a pas un arbre, pas un repli de terrain, pas un fossé. Rien que des champs bien dégagés avant les lisières où doivent guetter les

1. « Ici cirque Wallonie. Demain représentation de six à huit heures. Entrée libre ! »

Soviétiques. Il fait de plus en plus froid. Le thermomètre chute jusqu'à moins trente degrés. Les grenadiers, chargés de leur paquetage de combat, peinent dans la neige où ils enfoncent parfois jusqu'à mi-cuisses.

La mise en place de nuit est épuisante. Les Wallons titubent dans la neige, enfoncent dans les trous, disparaissent soudain jusqu'au ventre avec un juron étouffé. Pendant des heures, ils vont peiner pour atteindre les premiers couverts et affronter l'inconnu avant l'aube.

Le Gruppenführer Gille a décidé de diriger lui-même l'opération sur Teclino. A ses côtés, dans la masure qui sert de poste de commandement de campagne, se tiennent les officiers de son état-major auxquels se sont joints le lieutenant-colonel Wegener, officier de liaison avec les Wallons, le Sturmbannführer Lippert, commandeur de la brigade d'assaut et son nouvel officier d'ordonnance, l'Obersturmführer Léon Degrelle qui n'a pas quitté sans regret son poste à la 3ᵉ compagnie. Ses garçons sont en train de peiner dans la neige, tandis qu'il s'impatiente près des appareils de téléphone qui vont tenir l'état-major au courant de l'attaque.

Il est quatre heures du matin, quand l'artillerie de la division *Wiking* ouvre le feu. Tous les canons de la division sont engagés dans ce matraquage de la forêt de Teclino sous les ordres du Standartenführer Joachim Richter, dont les chefs de groupe comme Bünning, Gattinger, Bühler ou Wittich sont tous de « vieux » artilleurs du front de l'Est. Pièces de 105 et de 150 se déchaînent. En quelques minutes, quatre mille huit cents obus succèdent aux quatre mille envoyés les jours derniers sur les positions supposées de l'ennemi. La forêt tout entière semble s'embraser, les chênes encapuchonnés de neige sont brusquement éclairés par les lueurs des explosions. Le sol tremble.

Allongés dans la neige, à quelques dizaines de mètres des lisières, les grenadiers wallons des compagnies de combat attendent l'ordre d'attaque. Déjà, les ont rejoints leurs camarades de la compagnie lourde, qui tirent mitrailleuses et mortiers sur des traîneaux, tanguant sur la neige comme des barques folles et laissant un profond sillage dans la nuit.

D'une seconde à l'autre, désormais, les canons vont allonger leur tir et va retentir le cri tant attendu :

– En avant !

Les « Bourguignons : se dressent sur la neige et se lancent vers les lisières, soutenus par le tir de quelques canons d'assaut. Des cris fusent :

– Rex vaincra ! Wallonie ! Saint-André !

La pente grimpe rudement. Les assaillants s'enfoncent dans la neige

qui parfois se dérobe sous leurs pas. Ils tombent, se relèvent, repartent, titubent comme des hommes ivres pour s'arracher à ce piège poudreux et glacé. Pourtant, ils grimpent. Mètre par mètre. Ils crient. Ils tirent. Ils courent. Les voici sous les couverts. Les « Bourguignons » sautent dans les positions russes bouleversées par le tir de l'artillerie. En face d'eux, des soldats coriaces, courageux, fanatiques. Beaucoup sont des femmes, qui se battent durement, accueillant les « Bourguignons » par les rafales furieuses des terribles mitraillettes « pepescha » à chargeur circulaire. Les Wallons comptent leurs premiers blessés et leurs premiers morts. Ils doivent s'avancer en pleine forêt, au milieu des arbres abattus.

A moins d'un demi-kilomètre des lisières et des premières tranchées, les assaillants tombent maintenant sur des positions solides : des fortins bien enterrés sous une épaisse couche de rondins et de terre. Des armes automatiques se démasquent brusquement, fauchant les « Bourguignons » par groupes de combat entiers. Comment donner l'assaut à ces retranchements bien camouflés et défendus par des centaines de soldats décidés ? Alertés par le bombardement des pièces de la division *Wiking,* les artilleurs russes entrent à leur tour en action et tendent un terrible tir de barrage. Les salves d'obus s'abattent sur les lisières. Les fusants éclatent dans les arbres qu'ils cisaillent. Des branches couvertes de neige s'abattent sur les grenadiers de la brigade d'assaut, tandis que des éclats sifflent dans tous les sens.

Matraqués par les armes automatiques et les canons, surpris par la vigueur de la résistance, désorientés par les premières pertes, les Wallons sont bloqués net, après avoir parcouru à peine trois ou quatre cents mètres. Ils ont l'impression d'être tombés dans un piège. Toute la forêt s'embrase du feu de l'ennemi.

Alors, l'une après l'autre, les compagnies de combat s'arrêtent et essayent de s'abriter. Plus question d'attaquer, mais seulement de tenir le terrain conquis. Et cela devient de minute en minute plus difficile et plus sanglant. La compagnie de la jeunesse, la célèbre 3$^{e}$, en tête de l'attaque, semble elle aussi stoppée, alors qu'elle a déjà réussi à parcourir près d'un kilomètre, taillant son chemin dans la chair vive des femmes-soldats soviétiques. Enfin, un message parvient à son ancien chef, au poste de commandement du Gruppenführer Gille : « Progression impossible. Essayons de tenir sur place. »

Léon Degrelle est d'autant plus frappé par cette nouvelle qu'il ne cesse d'apercevoir, dans les premières lueurs de l'aube, des dizaines de traîneaux redescendre les pentes enneigées, ramenant chacun un nouveau blessé des futaies sanglantes de la forêt de Teclino.

Les « orgues de Staline » entrent à leur tour dans la bataille. Dans un sifflement terrifiant, les trente-six fusées d'une salve s'abattent sur

quelques mètres carrés qu'elles dévastent sans pitié. Les volontaires belges essayent de se protéger dans des trous ou derrière des troncs. Les explosions font jaillir des gerbes de neige et découvrent la terre humide et moussue des sous-bois. Il fait très froid. Sans doute moins vingt-cinq degrés. Au-dessus des cimes des arbres tranchées par les éclats, le ciel vire très lentement au gris sombre. L'aube pointe. Ce 14 janvier commence comme un jour de deuil pour la brigade d'assaut *Wallonie*. En une demi-heure, les quatre compagnies lancées dans la bataille perdent plus de cent trente hommes hors de combat, tués ou blessés. Partout, sous les futaies dévastées, gisent des cadavres et des agonisants.

Les compagnies, de plus en plus isolées les unes des autres, se battent chacune pour leur compte. La 4ᵉ ne sait plus où donner le feu de ses douze mitrailleuses lourdes tant l'ennemi semble partout dans cette forêt maudite. La 3ᵉ compagnie se trouve désormais pratiquement encerclée, en pointe de toute l'attaque wallone. Les garçons de l'unité de la jeunesse se battent sous les arbres abattus, à moitié ensevelis dans une bouillasse sanglante de neige grise et de terre noire. Le froid devient atroce pour les hommes immobilisés sous le barrage des obus et des torpilles.

Après l'artillerie, surgit maintenant la contre-attaque de l'infanterie. Des milliers de fantassins déboulent des couverts. Ils s'avancent, en hurlant, vers les assaillants de la forêt de Teclino. Leurs cris emplissent tous les couverts dévastés. L'écho les renvoie d'arbre en arbre :

– *Hourré ! Hourré Pobieda ! Hourré !*

Les premiers défenseurs de la forêt de Teclino ont été surpris par l'avalanche des obus des artilleurs de la division *Wiking* et la charge brutale des grenadiers de la brigade d'assaut *Wallonie*. Mais ils trouvent, surgis des couverts enneigés, des vengeurs qui maintenant se ruent à l'assaut, dévalant les pentes pour ramener les volontaires belges à leurs positions de départ. Les mitrailleuses tirent vainement dans cette masse humaine sans cesse renouvelée. De nouveaux assaillants surgissent au-dessus des cadavres.

– C'est terrible, murmure l'Unterscharführer Paul Terlin, tout en dirigeant le tir de ses pièces. Ils semblent avoir plus de soldats que nous n'avons de cartouches !

Devant cet assaut irrésistible, les Wallons commencent à reculer pied à pied. La 1ʳᵉ et la 2ᵉ compagnies de grenadiers sont reconduites jusqu'à la lisière de la forêt, malgré tous les efforts des Obersturmführers Mathieu et Derriks. Il ne reste encore, profondément enfoncés dans les positions soviétiques, que les gamins de la 3ᵉ compagnie. Beaucoup

n'ont que seize ans et réalisent soudain qu'ils sont encerclés, en plein cœur de la forêt ukrainienne, à deux mille cinq cents kilomètres de leur patrie, qui d'ailleurs ignore ou réprouve leur sacrifice. Il n'y a plus qu'une seule ressource :

– Vite, les gars ! En « hérisson » ! ordonne l'Obersturmführer Denie.

Les jeunes « Bourguignons » font face à des ennemis venus désormais de partout et ils sont bien décidés à vendre chèrement leur vie. L'heure n'est plus aux veillées et aux parades des Serments de la jeunesse rexiste, mais au combat, au combat seul, au dur combat où sans cesse explosent les grenades et claquent les rafales. Les garçons de la 3e, du moins, ne peuvent plus reculer...

Leurs camarades des autres compagnies se trouvent maintenant repoussés jusqu'aux lisières. Encore quelques minutes et ils vont se retrouver sur leurs positions de départ, au milieu des champs couverts de neige, voués à la mort. En face, les vagues d'assaut succèdent aux vagues d'assaut. Les gradés comprennent bien que si les « Bourguignons » abandonnent la dernière ligne de crête pour refluer dans la plaine enneigée, le recul va se transformer en désastre.

– *Hourré Pobieda !*

Les Russes, certains de leur victoire, lancent des cris de fureur et de victoire. A son téléphone de campagne le Sturmbannführer Lucien Lippert est livide. Les quatre compagnies d'infanterie, fer de lance de sa brigade d'assaut, seront dans quelques minutes emportées et bientôt anéanties.

Au fond de leur détresse, les « Bourguignons » trouvent un ultime sursaut. Fuir, c'est être tué à coup sûr sur les pentes neigeuses. Alors, mourir pour mourir, autant s'accrocher au terrain et se faire désormais hacher sur place plutôt que de reculer encore d'un seul mètre. Au milieu de ces combattants du désespoir, deux chefs viennent de surgir : Lucien Lippert et Léon Degrelle.

Le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* et son officier d'ordonnance ont quitté le poste de commandement de la division *Wiking* pour rejoindre leurs hommes en pleine tourmente. C'est décidé :

– Plus un « Bourguignon » ne recule ! ordonnent-ils.

Couverts par les mitrailleuses lourdes de la 4e compagnie, les grenadiers survivants de la 1re et de la 2e compagnies vont maintenant faire front, accrochés à deux cents mètres à peine des lisières, mais, quand même, à l'intérieur de la forêt, sur ces positions conquises à l'aube.

– Où est la 3e compagnie ? demande le Sturmbannführer Lippert.

– On ne sait pas trop, mon commandant, plus à l'est.

– A quelle distance ?

Leurs camarades ont des gestes d'incertitude.

– Assez loin. A sept ou huit cents mètres d'ici, sans doute.

Dans cette forêt infestée de partisans et de réguliers soviétiques, une telle distance est un véritable arrêt de mort. Pourtant, des bruits de combat indiquent que les garçons de la compagnie de la jeunesse n'ont pas été encore entièrement submergés.

La nuit tombe. Il est maintenant cinq heures du soir. Ce sera une nuit noire. Une nuit d'hiver et de mort. Désormais, la forêt de Teclino plonge dans des ténèbres glaciales. Il faut attendre, se ramasser, tenir bon contre le froid et la peur, ne pas bouger pendant des heures horribles où l'atroce paralysie du froid envahit peu à peu les corps transis derrière les arbres abattus.

Lucien Lippert et Léon Degrelle regagnent le poste de commandement de la division *Wiking*. Ils annoncent ce qu'ils ont vu de leurs yeux : trois compagnies clouées sur les lisières, incapables de progresser désormais ; une autre introuvable, peut-être perdue corps et biens sous les chênes de Teclino.

Le Gruppenführer Gille a son visage des mauvais jours. Le regard figé derrière les lunettes à fine monture d'écaille. Jamais il n'a semblé aux Wallons aussi massif et aussi taciturne. Il regarde finalement Lippert droit dans les yeux, après un interminable silence et lui ordonne d'un ton sans réplique :

– L'attaque de la brigade d'assaut *Wallonie* doit continuer. Même objectif.

Puis il ajoute soudain avec une sorte d'élan grave qui surprend chez ce flegmatique aux lèvres minces et au visage osseux :

– La forêt de Teclino est à vous !

C'est à la fois une constatation et un ordre.

Il n'est pas question un seul instant de renoncer à l'attaque, malgré les deux centaines de tués et de blessés que comptent maintenant les « Bourguignons ».

Les hommes de la 1re, de la 2e et de la 4e compagnie vont se geler toute la nuit dans leurs trous de neige. Mais ils restent en liaison avec leurs camarades. Le plus grand souci de l'Obersturmführer Degrelle, c'est le sort de la 3e compagnie, qui a été si longtemps la sienne et dont il connaît chaque adolescent par son visage et son nom.

– Je veux y aller à l'aube, mon commandant, demande-t-il au Sturmbannführer Lippert.

Comment empêcher cette folie ? Le chef rexiste grimpe sur un canon d'assaut qui s'ébranle au petit matin du 15 janvier. Le blindé roule pen-

dant deux kilomètres vers l'est, longeant les lisières, avant de déposer l'officier dans la nature. Degrelle n'aperçoit personne mais se voit chaudement accueilli par l'adversaire. Ses garçons sont introuvables. Et pourtant il est passé sans les voir, non loin d'eux, un kilomètre plus tôt. Le chef rexiste décide de rentrer au poste de commandement, la mort dans l'âme, au milieu des explosions d'obus saluant sa preste retraite vers le canon d'assaut, qui regagne rapidement l'arrière des lignes.

La liaison avec la 3e compagnie ne sera établie que dans l'après-midi. Par hasard. Quelques sapeurs wallons, en allant poser des mines pour consolider les positions des deux unités de grenadiers des lisières découvrent des guetteurs de la compagnie de la jeunesse.

Totalement transis dans un paysage glacial où le thermomètre va chuter à moins trente degrés, les « Bourguignons » de la brigade d'assaut ont désormais repris le terrain qu'ils avaient perdu la veille. Ils vont passer toute une journée et encore toute une nuit à s'y fortifier, entassant pour constituer des barricades de fortune troncs d'arbres, blocs de glace et même cadavres de Russes. Le sol est tellement gelé qu'il n'est pas possible de creuser le moindre trou. Alors, les Wallons campent dans les tanières abandonnées par leurs adversaires sur des litières de feuilles mortes et quelques couvertures moisies et grouillantes de vermine.

A l'aube du 16 janvier, le jour se lève sur un paysage toujours figé par le gel. La forêt aux arbres mutilés est redevenue silencieuse. Les Soviétiques semblent avoir renoncé aux contre-attaques qui leur ont coûté si cher. Et les Wallons attendent, placidement, les ordres qui vont les relancer à l'assaut. Des ravitailleurs ont réussi à pousser vers les premières lignes quelques plaques de chocolat, des paquets de tabac et même des litres de vin provenant du pillage de quelque cave française. Jamais bourgogne n'a été bu si glacé. Pourtant, la bonne humeur revient. Les survivants de la terrible attaque de l'avant-veille retrouvent le cœur de plaisanter, tandis que monte la fumée de quelques cigarettes qu'ils serrent maladroitement entre leurs lèvres bleuies de froid. Malgré leurs vêtements molletonnés, ils se sentent glacés jusqu'aux os.

Une nouvelle opération est décidée contre la forêt de Teclino. Dès la tombée de la nuit du 16 janvier, de petits groupes de volontaires reçoivent l'ordre de s'infiltrer par surprise dans le dispositif ennemi et de s'y camoufler jusqu'à l'attaque prévue à l'aube. Une demi-douzaine d'équipes de trois hommes sont ainsi constituées. Les gradés leur donnent les ultimes consignes :

— Vous vous glissez le plus profondément possible dans la forêt :

cinq cents mètres, huit cents et même plus si vous pouvez. Deux d'entre vous se planquent avec la mitrailleuse et le troisième assure la liaison.

C'est une mission de sacrifice, d'une audace inouïe. Mais c'est la seule chance pour les Wallons de créer la surprise chez l'ennemi.

Le plus redoutable, dans cette progression silencieuse à l'intérieur des lignes adverses, ce sont les mines. Les patrouilleurs risquent autant de tomber sur des mines soviétiques que sur des mines allemandes, tant les sentiers de la forêt ont été truffés de pièges par les sapeurs des deux camps.

L'une après l'autre, les équipes de volontaires quittent les positions de la lisière peu après minuit et s'enfoncent dans les ténèbres. La nuit est sombre et les couverts forment comme de véritables grottes d'un noir absolu. S'y risquer ressemble à un plongeon dans le gouffre de la mort.

A plusieurs reprises, des explosions déchirent la nuit, avec des lueurs aveuglantes. Un homme vient de faire sauter une mine. Patrouilleur russe ou wallon, il n'est plus qu'un amas de chair déchiquetée sur la neige sanglante.

Pendant d'interminables dizaines de minutes, les « Bourguignons » espèrent des nouvelles de leurs camarades lancés à l'aventure. Il est près de quatre heures du matin quand une nouvelle explosion retentit devant les positions tenues par la brigade d'assaut *Wallonie*. Cette fois, ce n'est pas un Russe, mais un de leurs compatriotes qui vient d'être piégé. Le malheureux a fait exploser une mine soviétique. Grièvement blessé, il se traîne vers ses camarades quand il accroche une seconde mine, allemande celle-ci. Nouvelle explosion. Pourtant l'homme n'est pas encore mort. Horriblement blessé, il appelle à voix basse :

– Au secours ! Par ici. Venez me chercher.

Les veilleurs d'un poste de guet se risquent à leur tour dans le champ de mines. Ils ne tardent pas à découvrir leur camarade atrocement mutilé. Pourtant, il respire encore. Il murmure :

– On y est arrivé. Tout va bien.

Quatre autres agents de liaison parviendront à rejoindre, sans encombre, les positions tenues par les grenadiers et les mitrailleurs de la brigade d'assaut, de plus en plus glacés à la fin de cette quatrième nuit passée sur le terrain. Les petits groupes de patrouilleurs ont réussi à s'infiltrer encore plus profondément que prévu. Désormais cinq mitrailleuses, servies par des Wallons décidés, sont camouflées, en position de tir, à plus de mille mètres à l'intérieur des lignes soviétiques.

Il est près de cinq heures du matin. Dans quelques instants, les grenadiers des compagnies de combat vont s'élancer à leur tour pour l'assaut décisif.

L'un après l'autre, les pelotons, guidés par des sapeurs traversent les champs de mines pour s'approcher des positions tenues par les Soviétiques. Les hommes progressent en silence sur la neige, sortant de la torpeur glacée où tous sombraient depuis tant d'heures. Enfin, marcher, attaquer, se battre...

Les grenadiers abordent de face l'ennemi. Dès qu'ils entendent les premières détonations, les mitrailleurs, à leur tour, ouvrent le feu, dans le dos des Russes. Une dizaine d'hommes décidés vont parvenir à semer une incroyable panique dans les rangs adverses et à bloquer tous les renforts que les Soviétiques pourraient diriger vers leurs positions attaquées dès cinq heures du matin, avant même la lueur incertaine qui annonce l'aube.

Les combats vont pourtant durer toute la matinée. Les « Bourguignons » trouvent en face d'eux des adversaires coriaces qui, ne pouvant reculer, se font tuer sur place, tourbillonnant dans les sous-bois, sans pouvoir échapper au piège de la forêt qui maintenant se referme sur eux.

Les trois compagnies de « Bourguignons » avancent irrésistiblement à la conquête de leurs objectifs. Voici les premières hauteurs emportées à l'abordage. Sitôt frappés à mort, les combattants sont figés par le gel qui va rendre les cadavres plus durs que des pierres. On entend parfois, au milieu du fracas des explosions et des rafales d'armes automatiques, un sourd grondement de moteurs. Quelques Panzers de la division *Wiking* participent à l'opération et se glissent sur les layons de la forêt, entourés de petits groupes de grenadiers wallons.

Souvent une mine explose et des corps déchiquetés s'écroulent dans la neige, où les brancardiers enfoncent parfois jusqu'au ventre pour venir chercher leurs camarades agonisants et les charger, pantelants et gémissants, sur des traîneaux de fortune.

L'assaut se poursuit, implacable. Les « Bourguignons », en ce matin du 17 janvier, ne font pas de quartier. Ils découvrent, au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs des sous-bois, des spectacles horribles. Au milieu des cadavres soviétiques victimes de l'artillerie allemande, gisent les corps de deux volontaires germaniques faits prisonniers quelques jours avant l'attaque sur la forêt de Teclino. Un Danois a été crucifié vivant et un Estonien repose près de lui, figé par le gel et la mort, portant son sexe coupé dans la bouche en une horrible mutilation rituelle.

Pendant toute la fin de la journée, les « Bourguignons » vont ratisser les sous-bois pour débucher les derniers partisans. Sans cesse crépitent de brèves rafales de pistolet mitrailleur. Les bunkers, sitôt découverts, sont attaqués à la grenade. On entend de sourdes explosions, amorties par l'épaisseur des toits de rondins et de terre. On comptera à la fin de

la journée plus de six cents positions fortifiées ainsi capturées et détruites.

Encore une nuit. Toujours aussi glaciale. Mais c'est une nuit de victoire et les Wallons peuvent s'installer dans les cantonnements soviétiques, sur les litières de feuilles sèches. Grenadiers et mitrailleurs se sont retrouvés et se racontent les aventures de cette terrible journée.

Le lendemain, une dernière opération permettra, le 18 janvier, d'anéantir l'ultime îlot de résistance de la forêt de Teclino. Les volontaires belges chargent aux cris de :

– Vive la Légion ! Vive le roi !

Une unité de volontaires baltes du bataillon *Narva* doit remplacer les « Bourguignons ». Les hommes de la Sturmbrigade *Wallonie,* après avoir perdu en cette opération, trois cents des leurs dont un tiers de tués, reçoivent l'ordre de regagner Belloserjé où se trouve le poste de commandement de la brigade d'assaut, juste en arrière des positions tenues sur l'Olchanka.

Au cours d'une prise d'armes, le Gruppenführer Gille lui-même décore quelques-uns des « Bourguignons » des quatre compagnies qui ont participé à l'affaire de la forêt de Teclino. Le commandeur de la division *Wiking,* comme un hommage à ceux qui ont passé des nuits et des jours entiers à se geler sur les lisières enneigées, ne porte même pas de capote. C'est en simple vareuse, par un froid de moins vingt degrés, qu'il passe lentement devant les volontaires belges figés au garde-à-vous. Il mettra une demi-heure à parcourir les rangs, fixant chacun des quatre cents « Bourguignons » rescapés de cette terrible opération droit dans les yeux.

Tandis que le Sturmbannführer Lippert reste impassible, Léon Degrelle, qui a participé à la dernière attaque à la tête de ses garçons de la compagnie de la jeunesse, se lance dans un discours enflammé. Après s'être exprimé en français, il va même lire un texte en allemand – dont il ne parle pas un mot.

Pour la première fois, les volontaires belges voient sourire le Gruppenführer Gille. Cette fois, ils en sont certains, les voici réellement intégrés à la division *Wiking.*

Les Wallons vont rapidement reprendre la garde sur l'Olchanka, depuis la bourgade de Lossovok, à l'extrême nord, jusqu'à celle de Mochny au sud, où les « Bourguignons » établissent la liaison avec leurs camarades flamands et hollandais du régiment *Westland,* tandis que *Germania* s'est établi à l'extrême sud, du côté de Melnikova. Ainsi les volontaires germaniques tiennent un « front » de quatre-vingts kilo-

mètres, couvrant tout l'est de la région de Korsoum. Le Gruppenführer Gille quitte Belloserjé pour s'installer à Goroditché. Là, dans son poste de commandement où s'affairent plantons, téléphonistes et officiers d'état-major, au milieu du crépitement des machines à écrire, il consulte avec de plus en plus d'inquiétude les grandes cartes étalées sur des tables de fortune.

Si personne ne recule désormais, dans le secteur de la division *Wiking,* solidement établie sur l'Olchanka, au sud-ouest de Tcherkassy, tout le front est en train de bouger. Sur les ailes d'abord, puis dans le dos des volontaires germaniques de la Waffen SS et d'une dizaine de divisions de la Wehrmacht, pris désormais au piège de la nouvelle offensive d'Ukraine, les Soviétiques progressent.

Dans les derniers jours de janvier 1944, l'irréparable est accompli.

# 10.

A la mi-janvier 1944, tout semble calme dans le secteur du Dniepr, enseveli sous la neige. L'opération sur la forêt de Teclino, menée par des volontaires bleges de la brigade d'assaut *Wallonie* se solde, malgré les pertes, par un indéniable succès qui a permis de donner un peu d'air aux positions tenues par la Panzer-Grenadier-Division *Wiking*, notamment dans le secteur des Estoniens du bataillon *Narva*. Tandis que les blessés et les malades sont évacués par la route en direction de Korsoum, puis d'Ouman, plaque tournante des communications allemandes dans l'Ukraine méridionale, leurs camarades aménagent des tranchées et des abris, surtout soucieux de lutter contre le froid et la vermine. La vie s'organise, monotone et dangereuse, avec les gardes et les patrouilles. Routine et misère. Les nouvelles du pays sont rares. Les volontaires germaniques apprennent que leurs familles ont souvent passé Noël dans la solitude, isolées au milieu de leurs concitoyens de plus en plus hostiles à tout engagement volontaire dans les armées du Reich. SS qui veut dire ici « armée » veut dire là-bas « police ». Attentats et représailles se multiplient. La bataille prend au pays natal son plus hideux visage : celui de la guerre civile. Dans les trous où ils vivent comme des taupes, tout paraît pourtant simple aux volontaires : autour d'eux, les camarades ; en face, l'ennemi.

Pendant de longues heures, les guetteurs, immobiles dans leurs vêtements blancs, scrutent les lisières d'où tôt ou tard déboucheront les colonnes d'assaut russes, avec leurs meutes de blindés entourées d'une foule innombrable de fantassins hurlants. Les anciens du front de l'Est, qui se battent depuis une trentaine de mois contre le même adversaire et sous le même climat, ne s'y trompent pas. A mille signes invisibles des « bleus » arrivés avec les renforts de l'été 1943, ils devinent que quelque chose de terrible se prépare. Cette sorte de halte, dans la semi-paralysie de l'hivernage glacial, ne leur dit rien de bon.

Les nuits s'étirent. Interminables. Des obstinés jouent aux cartes avec des jeux crasseux trimballés depuis toujours dans leurs musettes. Des fanatiques lisent les journaux de propagande : *Das schwarze Korps* ou *Le pays réel*. Des sentimentaux découpent dans *Signal* des photos de filles en maillot de bain pour orner les cagnas misérables où les volontaires germaniques vivent comme des bêtes enfumées. Les gradés font la chasse aux barbes et à la crasse. On organise des séances d'épouillage et de sauna. On se chauffe à la flamme d'une bougie et à la chaleur des corps tassés les uns contre les autres, dans le grouillement de la vermine. Le cafard rôde.

Inlassables, des convois de camions patinent dans la boue pour assurer les liaisons avec l'arrière. Le ravitaillement arrive tant bien que mal. Priorité absolue pour les munitions.

Au cours de l'offensive de printemps, les deux régiments de grenadiers de la division *Wiking* ont perdu beaucoup d'hommes et n'ont plus leur puissance d'antan, même s'ils sont tenus d'une main de fer par des commandeurs comme Fritz Ehrath à *Germania* ou Marsell à *Westland*. Avec la guerre de positions, chaque bataillon retrouve un peu de son autonomie et l'importance des jeunes chefs joue à plein. Des hommes comme Hans Dorr, Manfred Schröder ou Franz Hack, à *Germania*, Günther Sitter ou Walter Schmidt à *Westland* prennent toute leur mesure dans cette sorte de halte misérable et glacée avant une nouvelle épreuve.

Chaque chef de compagnie reçoit l'ordre de tenir ses hommes en main et de ne pas les laisser s'assoupir dans ce long hivernage ukrainien. On a fêté la cravate de chevalier de la Croix de Fer de l'Obersturmführer Bruno Hinz, décoré peu avant Noël. Chef de la 2[e] compagnie de grenadiers de *Westland*, il a été décoré en même temps que son adjoint le Hauptscharführer Erich Zepper. Le lieutenant comme l'adjudant-chef se trouvaient sans arrêt sur la brèche depuis des mois et des mois avec leurs sections de choc où Allemands, Hollandais et Flamands vivent ensemble les mêmes dangers et les mêmes fatigues. A la 7[e] compagnie de *Germania*, c'est aussi un adjudant-chef, le Hauptscharführer Gustav Schreiber, qui célèbre sa Croix de Chevalier dans un des bunkers des bords du Dniepr.

Les jours passent, blafards et brefs, sous l'immense ciel bleu d'acier, entre deux nuits interminables où la neige s'irise parfois sous la morsure des fusées éclairantes.

Une rafale déchire le grand silence blanc. Puis les ténèbres reviennent. Et le silence. Quelques moments de paix fugitive surprennent comme un rare bonheur. Puis s'embrase un autre coin du front. Large de plus d'un kilomètre, le Dniepr roule des eaux tumultueuses, charriant

des glaçons et parfois des cadavres. Sur les îles du fleuve, les éclaireurs du groupe de reconnaissance divisionnaire jouent les Robinsons, totalement isolés du reste de la division des volontaires germaniques. Les sentinelles se relèvent et battent la neige tassée de la semelle de leurs lourdes bottes de feutre.

Tout le front du Dniepr attend, fébrilement, « quelque chose ».

Après l'échec de l'opération « Citadelle » contre le saillant de Kourk durant l'été dernier, l'initiative est passé à l'Armée soviétique qui a largement progressé au sud et au centre de l'immense front oriental. Les forces allemandes qui ont fait retraite sur la ligne du Dniepr, en espérant y trouver un solide système de défense, ont été cruellement déçues. Dans beaucoup de cas, leurs positions se trouvaient déjà occupées par les partisans et les parachutistes russes qu'ils ont dû chasser, l'arme à la main.

La ligne du grand fleuve devient de plus en plus intenable. Entre Nikopol et Tcherkassy, au sud-est du secteur tenu par la division *Wiking*, les troupes du Reich ont été obligées de refluer et d'abandonner la « frontière » du fleuve. Au nord, la situation semble pire encore et sans cesse les forces soviétiques lancent des coups de boutoir entre Kanev et Kiev, bien décidées à reprendre aux envahisseurs la capitale sacrée de l'Ukraine.

Finalement, en ce début de l'année 1944, seuls deux corps d'armées allemandes, le XI^e^ du général Stemmermann et le XXXXII^e^ du général Lieb, tiennent encore une partie des rives du Dniepr, entre Tcherkassy au sud-est et Kanev au nord-ouest [1].

Depuis le 5 janvier, les Soviétiques ont cependant lancé une grande offensive pour essayer de les déloger du fleuve.

Dans son poste de commandement de Goroditché, le Gruppenführer Gille essaye tant bien que mal de faire front contre la menace de plus en plus évidente chaque jour en modifiant le dispositif de ses unités et en tentant de constituer une réserve mobile pour colmater quelque brèche subite. Aussi, les troupes de secteur doivent tenir des positions de plus en plus distendues.

1. Ces corps d'armées comprennent cinq divisions d'infanterie : 57^e^ (général Trowitz), 72^e^ (colonel Dr Hohn), 88^e^ (colonel Bärmann), 112^e^ (colonel Fouquet), 389^e^ (général Kruse). Une sixième unité s'y ajoute : la Panzer-Grenadier-Division *Wiking* avec le Gruppenführer Gille. Cela représente environ cinquante-cinq mille hommes.

Le 25 janvier, les volontaires estoniens du bataillon *Narva* sont rassemblés dans la région de la forêt de Teclino où les Soviétiques ont repris la plupart des positions fortifiées de la forêt. Ce sera aux « Bourguignons » de les relever et de tenir le confluent de l'Olchanka et du Dniepr, à l'extrême-nord. Les quatre-vingts rescapés de la 2e compagnie, toujours sous les ordres de l'Obersturmführer Derriks, quittent Staroseljé et gagnent Losovok pour y remplacer leurs camarades baltes. Pour garnir l'extrême-sud de son dispositif, le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie*, qui compte déjà trois cent cinquante hommes hors de combat depuis l'arrivée au front du Dniepr deux mois auparavant, donne l'ordre au peloton motocyclistes de tenir Skiti et aux sapeurs de la section du génie de rejoindre Staroseljé. Ces nouvelles positions seront renforcées par quelques armes lourdes et le Sturmbannführer Lippert conseille à ses chefs de compagnie de faire renforcer les emplacements de tir comme les abris.

– Essayer de vous couvrir avec des mines et des fils de fer barbelé. Une offensive ennemie est imminente.

Les partisans se font de plus en plus agressifs sur les arrières des lignes. Là aussi, la guerre civile s'instaure. Des formations de la police supplétive ukrainienne combattent aux côtés des Allemands et mènent une guerre féroce contre leurs compatriotes. Incendies de récoltes et de granges, arrestations de « suspects », pillages et pendaisons jalonnent leurs opérations. Les villageois se terrent et se taisent, amis des envahisseurs le jour et alliés des partisans la nuit. Pourtant, dans les rangs même de la brigade d'assaut *Wallonie* combattent une cinquantaine de volontaires d'origine soviétique. Ces « Hiwis[1] », selon le terme officiel, devraient en principe se cantonner à des besognes de servitude, dans les cuisines ou les colonnes de ravitaillement, sans jamais être armés. Certains de ces hommes, pourtant, ont suivi les « Bourguignons » depuis les combats du Caucase et ont prouvé leur courage et leur fidélité. Aussi, malgré les ordres, on a transformé leur formation auxiliaire en un peloton de choc que commande un lieutenant belge d'origine russe, l'Oberstumführer Zawadsky, détaché de la 4e compagnie des mitrailleuses lourdes et mortiers pour ce poste singulier.

Ces patrouilleurs, anciens soldats de l'armée soviétique pour la plupart, forment une sorte de corps-franc, qui multiplient les coups de main contre les partisans. Certains officiers portent aux nues ces ralliés. D'autres se méfient des « Hiwis », sans toujours se rendre compte que leur fidélité tient d'abord à la solidité du front allemand...

1. « Hiwis » est le diminutif de *Hilfe willige* que l'ont peut traduire par « auxiliaires ».

Or, justement, le front allemand est en train de craquer.

Les forces soviétiques balayent la plaine ukrainienne. Parties de Kiev, les colonnes blindées déferlent vers Belaja-Zerkov. D'autres, débouchant de Krementchoug, s'emparent de Kirovograd. Au nord-ouest comme au sud-est de Korsoum, le front allemand se trouve totalement enfoncé. Les chars russes écrasent sous leurs chenilles tout ce qui résiste. Les steppes sont balayées comme par un terrible ouragan de fer et de feu. C'est toute l'Ukraine méridionale qui se trouve emportée dans la tempête.

Le 27 janvier 1944, dans la matinée, une pointe d'assaut soviétique s'est avancée jusque devant Spola, sur la route de Tcherkassy à Ouman, nettement à l'arrière des forces engagées sur le Dniepr. Un convoi de la division *Wiking* qui traversait la bourgade a été salué par des coups de feu.

Le Gruppenführer Gille décide aussitôt d'envoyer une reconnaissance. Mais les hommes des pelotons d'automitrailleuses et de motocyclistes sont toujours accrochés sur les îles du Dniepr. Alors le commandeur de la division *Wiking* n'a sous la main que quelques feldgendarmes de l'unité divisionnaire attachée à son quartier général.

Envoyés en patrouille aussitôt, les gendarmes essuient une fusillade nourrie à l'ouest de la bourgade.

— Ce ne sont pas seulement des éléments isolés, assure le chef du détachement au retour de sa mission. Ils semblent déjà s'accrocher au terrain.

Le téléphone sonne sans arrêt dans le poste de commandement du Gruppenführer Gille. Impassible, le chef d'état-major enregistre les communications et rend compte :

— On signale des chars russes près de Svenigorodka.

Cette fois, c'est en plein sud de Korsoum. La route d'Ouman serait donc coupée.

— Et au nord, Schönfelder ? demande le commandeur de la division *Wiking*.

— Ils sont à Boguslav, Gruppenführer.

Le mouvement de tenaille se précise. D'une heure à l'autre, le village de Steblov sera à son tour menacé.

Le bataillon de renfort de la division *Wiking* se trouve installé très en arrière des lignes dans ce village de Steblov, au milieu d'un secteur tranquille que ne hantent même pas les partisans. Là, les nouveaux arrivés commencent à se familiariser avec le front de l'Est. Néerlandais, Baltes ou Scandinaves y découvrent la tristesse et la misère du pays ukrainien, sous les couleurs ternes de l'hiver et de la guerre. Dans ce même village

de Steblov se trouve installée l'école des sapeurs d'assaut de la division, que commande l'Obersturmführer Eberhard Heder, un capitaine du génie de vingt-cinq ans, grand spécialiste en mines et explosifs.

Soudain, les volontaires germaniques installés à Steblov voient surgir des blindés soviétiques le 27 janvier au soir. Ce sont les éléments précurseurs d'une redoutable formation qui ne tardera pas à déferler.

L'encerclement se précise d'heure en heure. De furieux combats s'engagent. Nouvelles recrues et pionniers d'assaut s'efforcent de contenir la ruée des chars qui se répandent en meutes bruyantes dans le paysage neigeux, à demi noyé dans le crépuscule précoce de cette fin de janvier.

Les unités allemandes, isolées dans l'immense paysage ukrainien, vont vivre dans la hantise d'être coupées les unes des autres et irrésistiblement encerclées. Toute la nuit, les téléphones grelottent dans les postes de commandement et les états-majors. Ce ne sont que des mauvaises nouvelles qui s'accumulent sur la table des généraux Stemmermann et Lieb comme du Gruppenführer Gille.

Le 28 janvier 1944, le Gruppenführer Gille se trouve comme chaque jour dans son poste de commandement de Goroditché. Tout près de la bâtisse sans style où il a installé ses bureaux, se tient encore debout la vieille église orthodoxe, avec son clocher à bulbe et son cimetière enseveli sous la neige d'où émergent quelques croix noires.

Les messages s'accumulent. Tous les officiers, à commencer par le Sturmbannführer Schönfelder, chef d'état-major, arborent des mines soucieuses. Les forces soviétiques qui ont crevé les lignes allemandes sont en train de se rabattre dans un gigantesque mouvement de tenaille. Le Dr Jankuhn, officier de renseignements, montre à son chef leur progression sur la carte :

– Des blindés sont toujours signalés, près de Zvenigorodka, Gruppenführer.

C'est exactement sur la route de repli, qui va de Korsoum à Ouman, l'important nœud routier et ferroviaire au sud-ouest du front menacé.

– D'où viennent-ils ? interroge Herbert-Otto Gille, d'une voix brève.

– C'est là tout le problème. Certains déferlent de Boguslav au nord et d'autres de Spola au sud. Leur jonction s'est faite à onze heures ce matin.

Il n'y a qu'une conclusion. Personne n'ose encore la formuler. Un terrible silence règne parmi les officiers de l'état-major de la division *Wiking*. Enfin, le Gruppenführer Gille, comme s'il sortait d'un long rêve, lance :

– C'est bien simple. Nous sommes encerclés.

Le mot terrible est enfin prononcé.

Déjà Korsoum semble rimer avec Stalingrad.

Dès le début de l'après-midi, des blindés soviétiques, remontant vers le nord-est, ont atteint Tarassovka, sur la route même de Goroditché. Désormais, c'est de l'arrière du front que viennent les coups de boutoir les plus terribles. En toute hâte, un barrage est établi pour essayer de bloquer le déferlement des blindés qui avancent à toute allure, portant des nuées de fantassins sur les plages arrière.

Le véritable « sac » dans lequel une demi-douzaine de divisions allemandes se trouvent prises au piège ressemble à un cercle d'à peine cinquante kilomètres de rayon, avec la ville de Korsoum en plein centre.

Peu à peu, la nouvelle de l'encerclement filtre jusqu'aux plus petites unités. Il n'est pas un grenadier qui puisse désormais ignorer quel est son destin. Pourtant, sur toutes les positions de la division *Wiking*, la vie semble continuer comme avant. Les retranchements au-dessus de la rivière Olchanka sont encore calmes, comme si l'ennemi voulait rassurer, pour mieux les prendre au piège, les assiégés.

A la brigade d'assaut *Wallonie* comme dans les régiments *Westland* ou *Germania*, chacun se prépare à décrocher d'une minute à l'autre : il n'est pas possible que le commandement sacrifie sans réagir la demi-douzaine de divisions encerclées.

En ce 28 janvier 1944, les forces soviétiques ont donc réussi à opérer leur jonction dans le dos de leurs adversaires. Désormais, elles peuvent attaquer.

Les divisions du XXXXII^e^ corps d'armée de la Wehrmacht tenaient un large front au nord-ouest de Korsoum entre Kanev et Kagarlik. Pendant toute une journée, les blindés et les fantassins russes vont lancer de furieuses offensives. Les Allemands reculent pied à pied, sans pouvoir empêcher leurs adversaires de gagner du terrain.

Dans la nuit du 30 janvier, les forces du Reich sont obligées de se replier dans la région de Rossava, après avoir durement encaissé les premières heures d'une furieuse offensive. Le XI^e^ corps d'armée de la Wehrmacht risque, lui aussi, de subir le même sort. Aussi les généraux Stermmermann et Lieb demandent par radio l'autorisation de lâcher les rives du Dniepr pour tenter d'échapper au piège, avant que leur repli soit rendu impossible par les blindés soviétiques déferlant, du nord-ouest comme du sud-est, en masses compactes.

La réponse est brève et sèche :

– Non.

Le grand état-major croit encore qu'une contre-attaque est réalisable

et vient de lancer, pour renforcer les assiégés de Korsoum, la 1re armée blindée du célèbre général de Panzers Hube. Malgré quelques succès initiaux, l'offensive s'enlise vite. Les Allemands ont réussi à reprendre quelques villages en ruine et à détruire une bonne centaine de chars russes. Mais aucune perte ne saurait désormais affaiblir les forces soviétiques qui semblent ne plus avoir de problème ni de matériel ni de personnel. Avions et chars américains arrivent en abondance. Et les ressources humaines de l'Union soviétique s'avèrent inépuisables.

Dès le début de l'offensive soviétique, la division *Wiking* doit affronter un terrible problème. Non seulement les volontaires germaniques tiennent tout l'ouest de la région de Korsoum, de Lossovok à Melnikovka, mais ils doivent aussi contenir les attaques qui viennent du sud et de l'est, d'Olchana à Steblov. Les unités de la division sont fragmentées et réparties sur des « fronts » incertains de plusieurs dizaines de kilomètres. Ils se constituent ainsi de petits « Kampfgruppen » qui vont se battre seuls dans la tourmente et parfois disparaître corps et biens, sans aucun survivant.

Dès le début de l'offensive, ce sont les hommes les plus à l'arrière des lignes qui vont avoir à se battre le plus. Ainsi les sapeurs de l'Obersturmführer Heder, qui récupère les traînards pour former une unité de marche. Chauffeurs, cuisiniers, mécaniciens, tailleurs, vaguemestres, tous sont lancés dans la bataille avec quelques paquets de cartouches et un sac de grenades. Pendant quelques heures, il n'existe pour contenir la ruée des Soviétiques sur la route de Korsoum que quelques sapeurs épuisés, de jeunes recrues désorientées par la double offensive du froid et de l'ennemi, et les « riz-pain-sel » du service des étapes qui abandonnent leurs misérables planques pour affronter, pratiquement à mains nues dans la neige, les chars T.34 surgissant par meutes entières, dans un fracas de moteurs que répercutent toutes les collines enneigées. A la place des convois de ravitaillement cahotant à tous les vents de la steppe, surgissent désormais des blindés par centaines, entourés de milliers de fantassins hurlant et tirant. Leur ruée semble irrésistible. Pendant une interminable semaine, ce sera l'enfer autour d'Olchana, et de Steblov, juste au sud-ouest de Korsoum, du 28 janvier au 5 février.

Ces deux bourgades sont vite apparues comme les pierres angulaires de toute la défense de ce qui est en train de devenir le « Kessel » ou « chaudron », ainsi que les Allemands désignent les zones encerclées où la défense doit se former « en hérisson », sous l'impulsion de quelques chefs énergiques. Tout se joue en ces quelques jours furieux non plus sur les rives du Dniepr, mais bien loin à l'arrière, là où les troupes

engagées ne comprennent que de jeunes recrues à l'instruction, des hommes des services d'étape ou des volontaires très éprouvés par les durs combats de la forêt de Teclino.

Le 30 janvier, pour le onzième anniversaire de la prise du pouvoir par le parti national-socialiste, jadis jour de fête dans tout le III[e] Reich, les forces soviétiques s'emparent de Kvitki. La ville de Korsoum se trouve de plus en plus menacée. Et avec elle le centre nerveux de toute la région encerclée. Le pire serait la perte de l'aérodrome, par lequel on peut encore évacuer les blessés et recevoir des munitions.

Il faudra plusieurs jours aux volontaires germaniques de *Germania* pour reprendre Kvitki et Chanderovka.

Le commandement décide de raccourcir le front : l'aile droite de la division *Wiking* est alors ramenée sur Spola.

Comme le 30 janvier reste, malgré tout, un jour de promotion et de décoration, la vie administrative suit son cours. L'Obersturmführer Léon Degrelle est officiellement nommé Hauptsturmführer. Voici le chef du mouvement rexiste promu capitaine et on débouche une dernière bouteille de bourgogne au poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie*. Cette cérémonie est ponctuée d'explosions : des sapeurs font sauter la voie du chemin de fer.

Le 31 janvier, le général Stemmermann se voit confié le commandement de toutes les troupes encerclées. Mais il ne dispose ni d'un état-major ni même de moyens de transmissions pour faire face à la situation. Par radio, il ne reçoit qu'une seule consigne : « Tenir à tout prix les positions. »

Plus d'une tragique semaine se passera avant qu'il reçoive l'autorisation de raccourcir ses lignes de front. Il y a déjà longtemps que les Soviétiques s'en sont chargés et ont considérablement rétréci le « Kessel » où se trouvent captives les six divisions allemandes.

La situation s'aggrave d'heure en heure, malgré l'incroyable résistance des volontaires germaniques et des grenadiers estoniens à Olchana et Steblov. Totalement encerclés, Allemands, Hollandais, Flamands et Baltes se réfugient dans les usines aux murs démantelés qu'ils transforment en inexpugnables forteresses. L'Obersturmführer Heder, simple lieutenant du génie, a l'impression qu'il est en train de vivre, en une affreuse et dérisoire réduction, un second Stalingrad. Tant qu'il n'aura pas l'ordre de décrocher et de briser l'encerclement, pour rejoindre vers le nord les lignes amies, il tiendra sur place, jusqu'à une mort de plus en plus probable. Pourtant, au dernier jour de janvier, les deux bourgades tiennent toujours.

Au tout début de février 1944, la température sur le front d'Ukraine change brusquement. Le temps se radoucit. Le thermomètre grimpe rapidement, dépasse le fatidique zéro, poursuit son ascension... Bientôt, la neige et la glace fondent, les ruisseaux se libèrent et bondissent en torrents. Mais les champs sont des lacs de boue et les pistes des patinoires. Les volontaires germaniques revivent les pires journées de l'automne et du printemps, s'enlisant jusqu'au ventre dans une bouillasse noire. Plus un camion ne peut rouler. Il faut mobiliser une vingtaine d'hommes pour faire avancer la moindre petite voiture de liaison engluée jusqu'au capot. Les collines redeviennent bleu sombre sous la morsure des arbres et les champs sont à nouveau jaunâtres. Les marécages reprennent vie et redeviennent pièges où ne peuvent plus s'aventurer les patrouilles.

Une pluie froide dévaste le paysage et les ruissellements sans fin emportent tout. Des abris s'effondrent sur les mitrailleurs; les grenadiers vident avec leur gamelle les tranchées pleines d'eau croupie, comme s'ils écopaient des barques remplies par un paquet de mer. Tout le front s'immobilise dans la boue. Les moteurs ne servent plus à rien. Seuls quelques tracteurs parviennent encore à se frayer un passage dans ce monde aquatique, où les Panzers et les canons d'assaut enfoncent lourdement jusqu'en haut des chenilles et soulèvent dans leur marche haletante des geysers de boue.

Le terrain d'aviation de Korsoum est vite transformé en lac fétide. Malgré les efforts des travailleurs du génie, plus un appareil ne peut atterrir pour apporter du ravitaillement ni décoller pour emmener les blessés. Les troupes encerclées sont prises au piège par le dégel autant que par l'ennemi.

L'encerclement se poursuit et se resserre. Rapidement, un couloir de plus de cinquante kilomètres de large, tenu par les forces soviétiques, sépare les troupes encerclées des lignes amies. Toutes les tentatives allemandes pour rejoindre de vive force les unités bloquées autour de Korsoum échouent.

La division *Wiking* reçoit l'ordre de quitter les rives du Dniepr pour combattre là où la poussée soviétique est la plus forte : sur les arrières de l'ancien front. Seule la brigade d'assaut *Wallonie* reste encore accrochée près du grand fleuve, sur les rives de son affluent l'Olchanka, à l'extrême nord-est du « Kessel », face à l'immense forêt de Tcherkassy.

Pour tenir les rives mêmes du Dniepr, il ne reste que le bataillon de reconnaissance de la division des volontaires germaniques. C'est une

unité de choc, aux ordres du Hauptsturmführer Heinrich Debus, un Hessois arrivé à vingt ans sur le front de l'Est en 1941. Ses automitrailleuses, ses motocyclettes, ses voitures tout-terrain naviguent dans des torrents de boue. Mais les effectifs ont terriblement diminué et ce bataillon ne compte guère plus de deux cents hommes. Finlandais, Allemands ou Néerlandais, ils se prennent volontiers pour les aristocrates de la division *Wiking* et ne doutent jamais de rien. Pourtant, quand le capitaine Debus a reçu l'ordre de défendre à lui seul près de quatre-vingts kilomètres de rives boueuses du Dniepr, face aux armées soviétiques du front de la Steppe massées sur la rive orientale, il a cru que le Gruppenführer Gille était devenu fou. Il n'y avait pourtant pas d'autre solution. Les grenadiers de *Germania* et de *Westland* sont indispensables ailleurs. Alors que les éclaireurs de Debus se débrouillent !

Dans les premiers jours de l'encerclement, les hommes du groupe de reconnaissance vont surtout devoir affronter une offensive... psychologique. Les Soviétiques ont décidé de lancer dans la bataille les propagandistes du Comité national de l'Allemagne Libre, recrutés parmi les plus réactionnaires des officiers anti-hitlériens, faits prisonniers à Stalingrad ou ailleurs et habilement « retournés » par leurs gardiens. L'un d'eux va même jusqu'à écrire une lettre personnelle au commandeur de la division *Wiking* :

« Très honoré monsieur Gille *(sic)*,

« Je vous écris avec tout mon cœur au nom du général von Seydlitz et aussi au nom de l'Association des Officiers afin de protéger la vie de nos camarades allemands... »

Le signataire, le général-major Korfes, poursuit :

« Votre espoir insensé en une percée avec l'aide d'attaques des forces allemandes venant du sud-ouest, sera déçu. La seconde raison qui vous donnerait la volonté de continuer à combattre serait le souci de voir vos officiers et vos soldats de la Waffen SS mis en accusation par les Russes. Le général von Seydlitz vous donne la garantie que le Comité national de l'Allemagne Libre et l'Association des Officiers allemands sont en mesure d'écarter cette menace de votre division et de vous-même. A la seule condition que vos troupes déposent volontairement les armes et que vous veniez participer à la lutte du Comité national de l'Allemagne Libre. »

Et l'officier allemand passé au service des Soviétiques conclut ainsi sa missive :

« Dans l'intérêt de la protection de la vie de vos soldats, c'est votre devoir d'accepter l'offre du général von Seydlitz. Je vous assure que dans nos rangs combattent déjà aujourd'hui de nombreux officiers et soldats de la Waffen SS... Ainsi, j'espère – cette lettre en est le témoin

– que ce combat sans but et cette mort sans raison de nos camarades vont cesser, et je vous salue par-dessus les lignes du front. »

La lettre sera transmise au Gruppenführer Gille par un éclaireur du groupe de reconnaissance venu des positions du Dniepr. Le commandeur de la division *Wiking* n'aura qu'une réponse :

– Les volontaires germaniques obéiront aux ordres jusqu'au bout.

Et il se remet aussitôt au travail avec son état-major, dans cette petite salle de Goroditché, qui devient plus que jamais le cœur de la résistance à outrance.

Maintenant que le « Kessel » se trouve fermé dans le sud, c'est du nord que les Soviétiques vont attaquer d'une heure à l'autre sur le front du Dniepr. Les plus menacés de toute la division sont désormais les volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* établis à Losovok, au confluent du grand fleuve et de l'Olchanka.

A l'extrême nord-est des positions tenues par la brigade d'assaut *Wallonie*, les grenadiers de la 2e compagnie de l'Obersturmführer Derriks occupent le village de Losovok. Ces quelques masures croulantes, perdues entre la plaine et les berges du Dniepr sont désormais le bastion le plus éloigné tenu, en plein cœur du pays ennemi, par des volontaires européens. Tôt ou tard, il ne peut que tomber, emporté par la première attaque soviétique dans ce secteur, quand l'adversaire aura décidé de resserrer la poche.

Le 2 février, l'attaque se déclenche. Guidés par des auxiliaires russes déserteurs, les Soviétiques concentrent tous leurs efforts sur Losovok. En face d'eux, dans des tranchées boueuses et des trous inondés, s'accrochent quelques dizaines de « Bourguignons », qui n'ont d'autre issue que de se faire tuer sur leurs positions sans pouvoir longtemps bloquer les assauts ennemis. Précédés d'un feu roulant de leurs terribles mitraillettes « pepescha » à chargeur circulaire, les assaillants enlèvent les positions l'une après l'autre. La 2e compagnie, pourtant commandée par ce vieux colonial dur-à-cuire de Derriks, se trouve rapidement submergée. L'officier comprend vite qu'il ne sert à rien de faire tuer inutilement ses hommes. Sans attendre l'ordre du poste de commandement de la brigade, installé à Belloserjé, il décide la seule chose possible :

– On va essayer de se replier.

Les pelotons, se couvrant mutuellement de leurs feux, quittent les positions en rase campagne, pour se réfugier dans les quelques masures du village de Losovok. Mais ils ne vont pas tarder à s'en trouver chassés. Les Wallons, talonnés par les Soviétiques en pleine offensive, fran-

chissent tant bien que mal un cours d'eau et se replient par la piste qui mène à Mochny. Le lieutenant Derriks parvient alors à arrêter la retraite et à improviser une ligne de résistance, en plein champ, en s'accrochant à un talus que ses hommes aménagent en toute hâte. Déjà leurs mitrailleuses bloquent les premiers fantassins soviétiques qui débouchent du village de Losovok qu'ils viennent d'enlever dans la foulée.

La nouvelle de la perte de ce point d'appui, totalement isolé sur les berges du Dniepr, parvient au poste de commandement de la brigade dans la matinée. Le Sturmbannführer Lucien Lippert prévient l'état-major de la division *Wiking* : « Losovok tombé. Propose repli sur Mochny. »

Sitôt le message expédié, il annonce à son officier d'ordonnance, le Hauptsturmführer Léon Degrelle :

– C'est la seule chose à faire, maintenant. Il n'y a aucun espoir de nous maintenir sur cette hauteur qui ne nous sert plus à rien.

– A rien du tout, mon commandant, confirme Degrelle.

Mais la réponse du Gruppenführer Gille stupéfie les deux officiers belges et tous leurs compatriotes : « Ordre de reprendre Losovok. » Un point, c'est tout. Le commandeur de la division *Wiking* sait prendre un ton sans réplique. Lucien Lippert semble atterré :

– Ce sera un massacre, murmure-t-il. Et un massacre inutile.

Il reste un moment silencieux, mais finit par se lancer :

– Seulement, c'est un ordre du général. Alors, il faut y aller. A n'importe quel prix.

– Mon commandant, lance Degrelle. Je connais ce coin. Je vais mener la contre-attaque.

– Si vous voulez, admet Lippert, manifestement bouleversé.

Pour soutenir cette opération, le chef du Rexisme parvient à obtenir l'appui de deux Panzers du régiment de chars de la division. Sur les plages arrière s'entassent une cinquantaine de « Bourguignons ». Les chars se mettent en marche vers Losovok, faisant jaillir l'eau et la boue sous leurs chenilles. Ils traversent Mochny à toute allure, cap au nord-est, vers la bataille dont tous entendent le bruit, reconnaissant les sèches rafales rapides des mitrailleuses allemandes.

– Les copains tiennent toujours, disent-ils pour s'encourager.

Il leur reste à parcourir encore trois kilomètres, au milieu d'un véritable marécage. Pas une âme qui vive. Seuls des cadavres de chevaux et des véhicules enlisés dans cette sorte de lac fangeux où se trouvait naguère une piste traçant son sillage au milieu des champs cultivés. Les bruits de bataille se rapprochent. Bientôt, voici le talus où s'accroche la centaine de rescapés de la 2e compagnie. Degrelle rejoint Derriks.

– Si vous arrivez, chef, c'est que nous allons attaquer, lance d'emblée le colonial.

– Bien entendu.

– C'est impossible !

– Pas avec des Panzers.

– Mais il n'y en a que deux.

– Et les canons de la division, Derriks ? Ils nous ont promis de nous appuyer.

De toute façon, c'est un ordre du Gruppenführer Gille et il n'y a rien d'autre à faire que de préparer l'attaque. Elle va se dérouler dans les pires conditions. Pour reprendre le terrain perdu, les Wallons doivent quitter l'abri du talus, franchir le cours d'eau, grimper un raidillon et engager le combat au corps à corps dans un village juché sur une hauteur d'au moins vingt mètres.

Très loin, là-bas, vers le nord-est, on entend des coups de feu, sporadiques. Et parfois des explosions. Il y a encore quelques « Bourguignons » de la 2[e] compagnie, totalement isolés et encerclés, qui combattent non loin des rives du fleuve. Parfois, s'élève une fusée.

– On va les dégager, affirme le Hauptsturmführer Degrelle, qui n'a jamais douté de rien quand il prend lui-même la tête d'une opération.

L'Obersturmführer Derriks se montre plus sceptique :

– De toute façon, il faut attendre la préparation d'artillerie.

Enfin, un premier coup de canon déchire l'air. Les Wallons qui attendaient toute une salve sont déçus. Au téléphone de campagne, un interprète essaye de parlementer avec les artilleurs. Degrelle obtiendra dix-huit obus sur Losovok, pas un de plus.

Depuis que le pont aérien est impossible, l'économie de munitions est devenue la règle absolue. Mais comment reprendre Losovok sans l'appui des armes lourdes ?

– On verra bien, lance Degrelle. En avant !

Les grenadiers wallons se tirent de leur abri et commencent à progresser dans la plaine. Les deux Panzers se sont mis en route, dans un grand nuage de fumée. Parfois, ils s'arrêtent et se mettent à tirer sur les résistances qui se dévoilent. Leurs canons de 75 prennent violemment à partie les armes automatiques et les pièces d'infanterie. Sévèrement matraqués, les Russes perdent pied à leur tour. Déjà, les volontaires belges aperçoivent quelques silhouettes qui se glissent hors du village en flammes.

Les « Bourguignons » franchissent le cours d'eau sur un pont de bois, sans se soucier des balles et des éclats qui sifflent dans tous les sens. Ils parviennent à mettre une mitrailleuse en batterie et escalader le raidillon qui mène au cœur même du hameau de Losovok. Alors s'engagent

des combats au corps à corps où les chars ne peuvent intervenir. D'ailleurs les deux Panzers ont pratiquement vidé leurs soutes et sont en train de s'embourber dans la rivière où l'un d'eux a rompu une de ses chenilles.

Les grenadiers wallons se glissent de maison en maison, de jardin en jardin, reprenant les ruines de ce qui fut jadis la position la plus isolée de tout le front du Dniepr. Une fusée annonce la victoire aux camarades. Le 2 février 1944, à la tombée de la nuit, le village de Losovok a été repris par les « Bourguignons ». L'ordre du Gruppenführer Gille a été scrupuleusement suivi.

Alors le commandeur de la division *Wiking*, comme s'il n'attendait que cette minuscule et sanglante victoire pour déclencher le mouvement de repli vers le sud-ouest, lance un nouvel ordre : « Abandon Losovok décidé. Repli immédiat sur Mochny. »

Tant de sacrifices n'ont-ils servi à rien ? Les « Bourguignons » pourraient le croire, qui ignorent encore que pendant qu'ils se battaient pour reprendre les ruines du village, leurs camarades du bataillon de reconnaissance pouvaient décrocher. Les volontaires germaniques de Hauptsturmführer Debus ont réussi, à leur tour, à quitter les rives du Dniepr, en essayant de sauver leur matériel. Un long convoi motorisé cahote dans la nuit et la boue pour échapper au Dniepr.

Sans longue cérémonie, le Hauptsturmführer Degrelle ordonne, dans le crépuscule, de rentrer les couleurs noir-jaune-rouge qui flottaient, depuis le 20 novembre 1943, sur les bords sablonneux du Dniepr.

Le 2 février, en une seule journée tragique, Losovok est perdue, reprise, abandonnée. Cette fois, définitivement. La 2^e^ compagnie de la brigade d'assaut *Wallonie* quitte ces rivages où elle laisse les corps ensevelis de beaucoup des siens. Rejoindre Mochny pour les grenadiers de l'Obersturmführer Derriks devient plus urgent et plus difficile d'heure en heure. Car les Soviétiques ont surgi de la forêt et traversé l'Olchanka pour attaquer cette grosse bourgade, clé de tout le secteur nord-est du « Kessel » de Korsoum.

Guidés par les déserteurs de la veille, décidés maintenant à crever le sommet de la poche, bien armés et bien équipés, les fantassins soviétiques déferlent sur les isbas rapidement incendiées. Mochny est tenue par des services de la brigade et des compagnies d'artillerie : pièces de PAK et de FLAK, canons d'infanterie. Les « Bourguignons » se battent au corps à corps devant leurs pièces qui tirent à bout portant dans les masses de fantassins jaillissant de partout. Jamais encore les volontaires belges n'ont vu une telle mêlée. Même les anciens du premier

hiver et du Caucase sont stupéfaits de ce déferlement. Les Russes sont des milliers et des milliers qui cherchent à submerger leurs adversaires et à enlever d'assaut les pièces qui tirent furieusement à la lueur des incendies.

La brigade d'assaut *Wallonie* a l'ordre de tenir jusqu'à l'aube du 3 février pour permettre le décrochage de tous les éléments de ce secteur du Dniepr. Sans cesse, Lucien Lippert et Léon Degrelle relancent dans la bataille les grenadiers de la 2e compagnie rescapés de Losovok et le combat se fractionne en une multitude d'engagements individuels. Pas une isba perdue qui n'est reprise aussitôt dans une contre-attaque folle. On se bat à la baïonnette, à la pelle de tranchée, au couteau. Les Soviétiques hurlent :

– *Hourré ! Pobieda ! Hourré !*

Les « Bourguignons » rétorquent :

– Rex vaincra !

Et tous repartent à l'assaut, cherchant à étrangler ou à égorger l'adversaire dans cette nuit où les flammes éclairent comme en plein jour. Des corps roulent dans la boue et le fumier, sous les toits qui s'écroulent avec des gerbes d'étincelles. Chauffeurs, cuistots, fourriers, tous sont lancés dans la mêlée. Cette nuit, à Mochny, il n'y a plus que des combattants furieux, couverts de sueur et de sang, les uniformes en loques collés à la peau, les visages charbonneux, les yeux brillants. Un seul mot d'ordre :

– Tenir jusqu'à l'aube ! Tenir !

Après la première surprise, qui a manqué de tout emporter en un quart d'heure, il faut maintenant se cramponner au terrain et ne plus céder un seul mètre à l'ennemi. Pourtant, les Russes s'obstinent et lancent attaque sur attaque. Ils essayent de rejeter les Wallons sur la route de Belloserjé, vers le village où se trouve le poste de commandement de la brigade d'assaut et qui sera sans nul doute leur prochain objectif. Dans la mêlée, quelques chefs reprennent en main les « Bourguignons » et pour briser l'assaut ne trouvent d'autres solutions que de monter à leur tour de brutales contre-attaques. Les mêmes cris éclatent :

– En avant ! A l'assaut ! Vive le roi ! En avant ! Vive la Légion !

Déjà les plus hardis parviennent à bousculer leurs adversaires et font même quelques Russes prisonniers. Ils repoussent les autres hors de la bourgade en feu et essayent de les rejeter vers l'Olchanka.

Dans une charge folle, les Wallons parviennent une dernière fois jusqu'aux rives de la rivière qui a marqué depuis plus de deux mois la frontière des deux armées ennemies. Quand se lève l'aube du 3 février 1944, la bourgade de Mochny se trouve toujours aux mains des volontaires belges de la brigade d'assaut. Ils reçoivent l'ordre de tenir jusqu'à la fin

de la matinée, pour permettre au convoi automobile de se sortir du piège et de rejoindre Belloserjé, à une demi-douzaine de kilomètres au sud-ouest, sur la route de Korsoum.

Entre les bruits de fusillade, on entend maintenant le grondement des moteurs. Les véhicules s'engagent sur la route transformée en patinoire de boue et s'enlisent tous les vingt mètres. Les soldats d'escorte se précipitent avec des pelles, des pioches, des planches. Mais rien n'y fait. Chaque effort ne sert qu'à projeter dans tous les sens d'immenses gerbes de boue et à enfoncer davantage les véhicules qui disparaissent jusqu'aux ridelles dans les fondrières de ce qui fut autrefois une route. Il ne reste plus qu'une solution :

– Les tracteurs d'artillerie ! ordonne le responsable du convoi, l'officier wallon Georges Ruelle qui se débat depuis des jours et des jours contre les éléments impitoyables.

Quelques tracteurs parviennent à grand-peine à tirer les camions du piège. D'effort en effort, ils progressent lentement vers Korsoum, escortés de dizaines et de dizaines d'hommes, crottés jusqu'au casque et qui seraient sans doute plus utile en première ligne. Mais l'état-major des troupes encerclées n'a pas encore osé le geste décisif et salvateur qui serait d'abandonner les véhicules, devenus désormais une charge mortelle pour les hommes du « Kessel ».

Personne n'ose encore imaginer, en haut lieu, que les Allemands et les volontaires germaniques vont devoir renoncer à ces véhicules qui faisaient l'orgueil des divisions motorisées, pour se battre, comme leurs adversaires, à pied, dans la neige et la boue. Alors, il faut gaspiller des heures et surtout immobiliser des hommes pour essayer de sauver un charroi que chaque jour qui passe rendra plus inutile et plus pesant.

Le rythme de retraite du convoi de la brigade d'assaut *Wallonie* est d'un kilomètre à l'heure. Et il est midi, le 3 février, quand les derniers camions parviennent enfin à quitter Mochny, assiégé de toutes parts par les colonnes russes.

Le grand rassemblement d'une dizaine de milliers de véhicules doit se faire dans la région de Korsoum. De partout, les colonnes convergent lentement vers la ville choisie comme point de départ de la future tentative de percée. Engluées dans la boue, ces longues files de camions constituent des cibles fantastiques pour l'aviation soviétique. Sans cesse des escadrilles surgissent et attaquent. Mitraillés, bombardés, incendiés, les convois perdent chaque jour des dizaines, des centaines de véhicules qui explosent et brûlent avec d'énormes panaches de fumée, jalonnant les routes de la retraite qui désormais passent à travers champs ou emprun-

tent la voie de chemin de fer, dont les traverses surchargées s'enfoncent de plus en plus dans la fange.

Pour protéger le rassemblement des convois automobiles, les compagnies de combat de grenadiers reçoivent l'ordre de constituer des « bouchons » qui vont arrêter l'adversaire, quelques heures ou quelques jours. Le repli doit se faire selon un plan méthodique et un horaire rigoureux. Triomphe de l'organisation.

# 11.

Le premier village où les volontaires wallons doivent ancrer la résistance est maintenant celui de Starosseljé, au sud-ouest de Baibusy. Un petit bois, entre les deux bourgs, permet d'aménager en lisière les premières positions de fortune. Quelques grenadiers de la brigade d'assaut *Wallonie*, soutenus par des mitrailleuses et des mortiers vont s'y installer en défensive pendant la nuit du 3 au 4 février 1944, tandis que les tracteurs d'artillerie arrachent au piège de la boue les dernières pièces des compagnies lourdes.

A l'aube, il ne reste plus âme qui vive entre les Soviétiques et les « Bourguignons ». Seuls, dans les rues de Mochny, les cadavres de quelques auxiliaires ukrainiens victimes de prévisibles vengeances.

Il n'y a guère de « front », mais seulement des points d'appui. Dans le secteur de l'Olchanka, les deux plus importants se trouvent dans le village de Derenkovez à gauche et dans celui de Starosseljé à droite. Dans le premier, ce sont les grenadiers de la 2e compagnie de la brigade *Wallonie* rescapés de Losovok qui occupent le terrain, sous les ordres de l'Obersturmführer Derriks. Starosseljé se trouve entre les mains des gamins de la 3e compagnie de Denie. Entre les deux compagnies s'étend une brèche d'une trentaine de kilomètres où doivent se mettre en position les grenadiers de la 1re compagnie de Mathieu et quelques-uns des éléments qui viennent de replier le poste de commandement de la brigade d'assaut, à Belloserjé, évacué par le dernier peloton de volontaires wallons à la tombée de la nuit du 4 février. Ils ont quitté le village désert sans recevoir un seul coup de feu, comme si les Soviétiques étaient certains de rattraper tôt ou tard tous les soldats pris au piège du « Kessel » de Korsoum.

Quand ils arrivent à Starosseljé, les hommes de l'arrière-garde, qui n'en reviennent pas d'être sortis vivants du piège qui était en train de se

refermer sur leurs dernières positions, découvrent un spectacle de folie. Des centaines d'isbas brûlent dans la nuit. Chassée des demeures transformées en brasiers, une population pitoyable et glapissante erre entre les incendies qui éclairent comme en plein jour des scènes déchirantes. Des femmes, entourées de gamins hurlant, supplient les soldats de les emmener loin de cette fournaise qui fut autrefois leur village. Pieds nus dans la neige boueuse aux reflets écarlates, elles se hâtent, ne sachant vers quel destin tragique, surchargées de balluchons d'où sortent parfois les plaintes stridentes d'un nouveau-né affamé.

Attisé par le mauvais vent de février, l'incendie redouble. Les maisons de torchis et de chaume brûlent comme des boîtes d'allumettes avec de grandes flammes orange et bleuâtres. Des cochons à demi grillés s'enfuient en couinant dans les jambes des villageoises et de leur marmaille terrorisée.

Les soldats ne se soucient guère des cris des malheureuses, occupés qu'ils sont à essayer de désembourber leurs véhicules pris au piège d'une grimpette luisante comme une patinoire.

Le vent redouble encore, cinglant les véhicules et les hommes de ses rafales glacées. Les isbas continuent à flamber comme des torches. Parfois, d'immenses gerbes d'étincelles s'élancent vers le ciel sombre, tandis qu'un pan de mur s'abat dans les ruines de ce qui fut quelques heures auparavant un paisible et misérable foyer ukrainien. Pendant toute la nuit Starosseljé va brûler.

A l'aube du 5 février, la brigade d'assaut *Wallonie* s'installe sur des positions défensives qui courent de Starosseljé à Derenkovez, dominant le paysage septentrional de forêts, de champs et de villages que les volontaires belges ont été forcés d'abandonner depuis le début de l'offensive soviétique sur le Dniepr. Il reste à peine trois cents grenadiers des compagnies de combat pour tenir un « front » de trente kilomètres. Dix hommes par kilomètre ! C'est une mission impossible. Mais cette mince ligne de grenadiers perdus dans des tranchées à demi pleines d'eau forme le seul rempart qui couvre Korsoum, où doit s'opérer le regroupement de toutes les forces du « Kessel » avant la grande tentative de percée.

Certes, les Wallons dominent du haut des crêtes le paysage qui s'étend vers le nord jusqu'au Dniepr, mais ils ne sont que quelques-uns, à bout de force si ce n'est de courage. Pourtant le Sturmbannführer Lippert ne peut que répéter le même ordre à ses chefs de compagnie auxquels il est encore relié par les dizaines de kilomètres de fil du téléphone de campagne :

– Tenir. Il n'y a pas autre chose à faire.
– Combien de temps, mon commandant?
– Jusqu'à nouvel ordre.

Installé dans son poste de commandement de Goroditché, dans une sorte de presqu'île que les troupes soviétiques menacent à la fois du nord, de l'est et du sud, le Gruppenführer Gille est en train de donner exactement le même ordre aux grenadiers épuisés des régiments *Germania* et *Westland.*

Et tout au nord des troupes encerclées se battent encore les volontaires germaniques du bataillon de reconnaissance du Hauptsturmführer Debus, accrochés aux rives du Dniepr.

Si dramatique que soit la situation, elle n'est pas encore désespérée.

Les Soviétiques attaquent dès l'aube du 5 février. Certes, les volontaires wallons ont l'avantage du terrain dominant la plaine où grouillent des milliers d'assaillants. Mais la ligne de résistance n'est occupée que par de petits postes, séparés par de longs intervalles. Les mitrailleuses ont beau croiser leurs feux, il est relativement facile de se glisser entre ces points d'appui et de déborder ce front distendu entre Starosseljé et Derenkovez. Pourtant, les volontaires belges vont tenir une journée entière, sans laisser les Soviétiques entamer leurs lignes d'un seul mètre. Tout se gâte dans la nuit du 5 au 6. Profitant des ténèbres, des patrouilleurs russes escaladent la crête et se glissent entre les petits postes. Ils s'enfoncent profondément dans les lignes et ne tardent pas à prendre les défenseurs à revers. Toute la nuit va grouiller de présences invisibles qui se dévoileront avec la lueur grisâtre de l'aube. Alors, dans la fureur des premières rafales, l'ennemi sera bien davantage dans le dos qu'en face.

L'Unterscharführer Terlin commande deux mitrailleuses de sa 4ᵉ compagnie. Avec quelques hommes, il doit couvrir tout le nord du village. Dès l'aube, un de ses hommes lui lance :

– Sergent, les nôtres sont débordés. Ils reculent!

Il n'est même pas besoin de jumelles pour voir que les Wallons sont peu à peu repoussés vers les dernières isbas. Dans quelques minutes, Starosseljé tombera à son tour entre les mains des Soviétiques dont l'assaut semble irrésistible en ce matin du 6 février. Pourtant, Terlin veut essayer de garder le moral et surtout rassurer ses mitrailleurs. il lance alors calmement :

– Ils ne reculent pas. Ils préparent une contre-attaque. Vous allez les voir reprendre le terrain perdu.

Comme pour lui donner raison, les mitrailleurs wallons voient leurs

camarades se rassembler pour s'élancer à l'assaut. Ils regagnent quelques dizaines de mètres, mais se trouvent à nouveau cloués au sol par le feu ennemi.

Le moulin en ruines qui domine le coteau de Starosseljé et forme le point culminant du village tombe entre les mains des Soviétiques. De là, les fantassins russes relancent de nouvelles attaques et les volontaires belges se voient obligés de reculer à nouveau.

Aux fantassins se joignent maintenant des cavaliers. Ce sont des cosaques qui chargent, sabre au clair. Les « Bourguignons », pour recevoir leur assaut, mettent la baïonnette au canon de leur fusil. Brusquement, la bataille change d'aspect. Les corps à corps évoquent la campagne de Russie de Napoléon. Bientôt, les grenadiers de la brigade d'assaut *Wallonie* vont succomber sous le nombre.

La guerre moderne reprend l'initiative avec un canon de PAK allemand, qui se dévoile brusquement et tire quelques obus explosifs au beau milieu de la charge des cavaliers. Les premiers projectiles explosent entre les pattes des chevaux. Cavaliers et montures, disloqués, sont précipités vers le ciel. Des bêtes, blessées et affolées, s'arrêtent et tourbillonnent avec des hennissements horribles. Désarçonnés, des cosaques roulent à terre, pris sous la masse pantelante de leurs chevaux au ventre ouvert par les éclats d'acier. Les rescapés tournent bride et cherchent le refuge d'une sapinière. Lancés dans une charge furieuse quelques grenadiers wallons se ruent contre les cosaques qu'ils affrontent au pistolet mitrailleur. Partout éclatent des grenades et s'allument des incendies. La contre-attaque rejette les Soviétiques de quelques centaines de mètres en arrière.

Le premier assaut frontal sur Starosseljé échoue dans la boue et le sang. En face des positions tenues par les « Bourguignons » gisent des dizaines et des dizaines de cadavres. Bien vêtus et bien équipés, ces morts appartiennent tous à une formation d'élite uniquement composée d'élèves officiers.

Les Soviétiques qui se sont infiltrés à l'arrière des lignes à la faveur de la nuit se dévoilent de plus en plus nombreux. Ils prennent les Wallons à revers et les clouent au sol par des rafales de mitrailleuses sèches et précises. L'artillerie s'en mêle et fait pleuvoir sur les positions salve sur salve. Matraqués de toute part, les volontaires belges vont être tôt ou tard submergés, même s'ils ont presque partout brisé la première attaque de l'aube. Pourtant, ils tiennent encore. Deux petites pièces de 22 FLAK entrent soudain en action. Mais elles ne parviennent pas à interdire le passage à l'adversaire, qui utilise un pont laissé intact par

on ne sait quelle négligence. Les fantassins russes le franchissent en masse. Puis ils se répandent à droite et à gauche, pour trouver l'abri des forêts et tenter de déborder les points d'appui qui résistent encore.

Soudain, arrivent en renfort une cinquantaine d'hommes. Ce sont des conducteurs qui ont enfin abandonné leurs véhicules embourbés pour prendre un fusil et se lancer dans la bataille. Leur arrivée provoque un brusque sursaut. Une contre-attaque se monte à toute allure. Les « Bourguignons » regagnent un peu de terrain perdu et atteignent le cours d'eau, malgré les tireurs d'élite embusqués dans les arbres. Les défenseurs de Starosseljé ont perdu vingt des leurs, touchés à mort depuis le lever du jour. La plupart des blessés ne quittent pas leur groupe de combat.

A huit heures du matin, les Soviétiques lancent un troisième assaut. Maintenant, les Wallons sont totalement surclassés.

L'Unterscharführer Terlin qui essaye de couvrir les grenadiers de Starosseljé du tir de ses deux mitrailleuses voit ses camarades perdre pied. Cette fois, la situation semble désormais sans espoir. Les Wallons ne reculent plus comme ils l'ont fait à l'aube. Débordés, ils s'enfuient, talonnés par les Russes désormais sûrs de leur victoire. Il ne reste plus pour tenir la hauteur qu'une poignée de grenadiers isolés et les servants des deux pièces de 22 FLAK. Ils sont irrésistiblement submergés. C'est fini. Starosseljé tombe aux mains des Russes.

Au poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie*, les nouvelles reçues par le téléphone de campagne sont de plus en plus mauvaises. Le Sturmbannführer Lippert se rend bien compte que le front, déjà franchi par de fortes patrouilles au cours de la nuit, va maintenant craquer. Une brèche est en train de s'ouvrir, comme un trou dans une digue que l'eau agrandit, sans nulle parade.

– J'y vais, décide aussitôt Lucien Lippert.

– Je vais avec vous, mon commandant, lance Léon Degrelle, dont c'est d'ailleurs la place comme officier d'ordonnance.

Les deux officiers sautent dans une « Volkswagen » tout-terrain qui prend le plus vite possible la piste boueuse menant de Derenkovez à Starosseljé. La petite voiture cahote au milieu d'une atmosphère de retraite et même de panique. Déjà, le Commandeur de la brigade d'assaut et le chef du Rexisme aperçoivent les premiers Wallons qui viennent des lignes en feu. Parmi eux beaucoup de blessés, mais aussi quelques fuyards. Tout le front dans ce secteur est en train de craquer. Alors Léon Degrelle redevient tribun : il se lève de son siège et apostrophe les grenadiers en débandade comme s'il se trouvait à la tribune

de quelque réunion publique. Il n'a que quelques courtes minutes pour reprendre ses hommes en main et les relancer au combat. Debout dans la petite Volkswagen, il hurle et tempête comme au temps des grandes réunions sous les projecteurs du palais des Sports de Bruxelles... Comme auditoire, quelques dizaines de soldats à bout de souffle, paralysés par le froid et la peur. Mais ce capitaine de trente-six ans possède une fougue fantastique et retourne la situation en quelques coups de gueule. D'ailleurs, sa grande force, c'est de foncer lui-même, au plus dur de la mêlée. Il saute à bas de la voiture tout-terrain, grimpe dans un véhicule blindé et ordonne au chauffeur de l'emmener vers la hauteur où une trentaine de « Bourguignons » combattent encore.

L'engin s'ébranle, franchit le cours d'eau par ce fameux pont que personne n'a toujours pas fait sauter et commence à grimper le raidillon. Dans la caisse blindée, Léon Degrelle, debout, dans son manteau de cuir, ne cesse de hurler et de tendre le bras vers le village et le moulin de Starosseljé. Autour du véhicule, tout un essaim de « Bourguignons » reprend courage et fonce à l'ennemi en criant :

– Rex vaincra !

Très rapidement, c'est l'assaut, le corps à corps, la mêlée. Wallons et Russes se mitraillent à quelques mètres, se prennent à la gorge, cherchent à s'étrangler de leurs doigts boueux.

Le Hauptsturmführer Degrelle continue à entraîner ses « Bourguignons ». Les hommes qui essayent de reprendre Starosseljé sont assaillis par une grêle de balles. Le chef du Rexisme est touché une première fois à un doigt. Mais ce n'est pas celui qui appuie sur la détente de son arme et il continue à se battre. Une seconde balle le frappe à la cuisse. Rien de très grave.

– Une égratignure, lance-t-il à ceux qui se trouvent près de lui. On continue !

Après s'être emparés d'une cinquantaine d'isbas, les volontaires belges sont maintenant terrés derrière les dernières masures du village. Sans cesse, des grenadiers tombent, morts ou blessés. Et les assaillants restent dominés par la hauteur où se trouve le moulin. Les Soviétiques ont installé tout autour de lui des mitrailleuses et même des pièces antichars. Ils sont bien résolus à bloquer cette attaque folle qui vient de leur reprendre le village de Starosseljé. Bien retranchés sur la hauteur, ils semblent inexpugnables. Les Wallons ne feront maintenant que de perdre du monde, sans parvenir à progresser d'un seul mètre. Un genou en terre dans la boue, son pistolet mitrailleur au creux du coude droit, Léon Degrelle ne sait plus rien faire désormais.

Le Sturmbannführer Lippert a laissé son officier d'ordonnance conduire l'assaut avec toute sa fougue. Sa place de commandeur de la

brigade d'assaut le cloue près de son poste de radio où il demande à l'état-major de la division *Wiking* le seul renfort qui puisse tirer ses hommes de ce mauvais pas. Lucien Lippert répète sans cesse :

– *Panzer, bitte! Panzer!*

Le Gruppenführer Gille connaît mieux qu'un autre l'importance du verrou de Starosseljé qui couvre tout le nord-est du « Kessel ». Qu'il saute et c'est la ruée des Soviétiques sur Korsoum, la fin des troupes encerclées. Le Commandeur de la division *Wiking* promet d'envoyer des chars dès que cela sera possible.

Les grenadiers wallons ne sont pas les seuls durement engagés en ce matin du dimanche 6 février. Les volontaires germaniques de *Westland* et de *Germania* doivent aussi s'efforcer de colmater des brèches au sud-est et au sud-ouest de Goroditché où le poste de commandement du Gruppenführer Gille ressemble de plus en plus à une cité investie.

Midi arrive. Rien. Les Panzers promis par Gille ne sont pas encore à Starosseljé. Une heure se passe. Puis deux. Enfin, les Wallons entendent un bruit de moteurs et de chenilles. Dans leurs tranchées, au pied de la butte du moulin, les grenadiers se réjouissent :

– On n'est pas oublié! Voici les Panzers! Enfin!

Les blindés arrivent. Il y en a deux. Pas un de plus.

– Où sont les autres? demande Degrelle.

– Nous sommes les seuls disponibles, Hauptsturmführer.

– Tant pis. On y va quand même.

Le chef du Rexisme relance ses hommes à l'assaut, tandis que les canons des deux chars se déchaînent et font voler en éclats les mitrailleuses et les canons adverses. Les redoutables 75 pilonnent méthodiquement les environs du moulin. Pas un nid de résistance soviétique qui soit épargné par les canons des Panzers qui tirent obus sur obus. Les pièces antichars, si dangereuses pour les blindés, sont muselées les premières. Avant de succomber, les servants essayent pourtant de toucher les Panzers par un tir de plus en plus rapide. Mais ils sont vite surclassés et disparaissent dans les explosions.

Les mitrailleuses russes tirent encore quand les Wallons s'élancent à l'assaut, grimpant le plus vite possible les raidillons qui mènent au moulin. Les voici sur la hauteur, entraînés par un Degrelle tonitruant. Une main en sang, la cuisse hâtivement pansée, il n'a rien perdu de sa fougue. Près de lui bondit son chauffeur, un Flamand, ancien combattant de l'autre guerre, qui a abandonné le volant de sa voiture tout-terrain pour un pistolet mitrailleur. Il arrive le premier au pied du moulin et abat trois adversaires avant d'être tué à son tour d'une balle en

pleine tête. Sautant par-dessus les cadavres, les « Bourguignons » s'emparent des positions tenues par les artilleurs et les mitrailleurs russes. Partout, de la ferraille disloquée, des membres épars, du sang vermeil. Quelques blessés se tordent de douleur dans la boue, sous les ailes déchiquetées par les balles et les éclats du moulin de Starosseljé. Les derniers nids de résistance sont attaqués à la grenade. L'ultime assaut des volontaires belges est irrésistible. On se bat à coups de couteau et à coups de crosse. Partout gisent des corps pantelants, Wallons et Russes mélangés dans la mort.

L'Obersturmführer Thyssens, un géant de deux mètres, qui a mené l'attaque depuis l'aube et qui a eu le bras traversé par une balle regroupe ses garçons et découvre bien des vides dans leurs rangs. Les « Bourguignons » sont bien peu nombreux pour s'établir sur la position conquise de haute lutte et essayer d'y maintenir le barrage exigé pour le salut de toute la division *Wiking*.

Pourtant, les volontaires belges aménagent des positions, creusent des tranchées, installent leurs armes automatiques. Dans le crépuscule rougeoyant, ils se préparent à passer de dures heures de veille et de froid, le fusil et les grenades à portée de la main.

Un à un, les petits postes de guet disparaissent dans les ténèbres glacées. La nuit va se remplir de bruits inquiétants : murmures, tintements d'objets métalliques, ordres chuchotés. Dans l'obscurité des centaines, des milliers de Russes rampent entre les points d'appui, se glissent sur les flancs de la colline, débordent les défenseurs. L'obscurité vibre de présences invisibles et redoutables. Plus encore que le froid, la peur commence à glacer les nerfs des Wallons, veilleurs fiévreux dans leurs trous gluants de boue et de sang. L'aube qui tarde tant à venir sera terrible.

A sept heures du matin, le 7 février, les Russes lancent une nouvelle attaque sur Starosseljé. Largement infiltrés dans les positions de la brigade d'assaut *Wallonie* au cours de la nuit, les assaillants reprennent les positions conquises puis perdues la veille et à nouveau enlevées dans le brouillard de l'aube glaciale. Cette fois, les « Bourguignons » n'ont plus le soutien d'un seul char : les deux Panzers envoyés la veille au début de l'après-midi et qui ont permis de reprendre le moulin, sont déjà repartis pour colmater une autre brèche.

Tandis que les défenseurs de Starosseljé sont chassés d'isba en isba et qu'ils subissent encore des pertes, les colonnes de véhicules poursuivent leur regroupement dans Korsoum. Le commandement croit encore possible de sauver les convois automobiles et cette illusion justifie toutes

les missions de sacrifice demandées aux volontaires européens de la Waffen SS. Estoniens, Danois, Norvégiens, Hollandais, Suédois, Flamands, Wallons, Suisses, ils se battent tous avec les unités d'arrière-garde accrochées au terrain. Leur espoir n'est certes pas d'arrêter les Soviétiques, mais seulement de les retarder. Chaque heure gagnée leur semble une victoire.

Les Russes ont engagé tous leurs chars pour fermer la nasse et renforcer cette barrière entre les encerclés et les divisions du Reich lancées à leur secours. Aussi, ceux qui se battent dans le nord-est du « Kessel » doivent certes affronter des fantassins par-devant et des partisans par-derrière. Mais ils échappent, pour le moment, à l'attaque des blindés. C'est d'ailleurs pourquoi les Panzers de la division *Wiking* ne leur apportent qu'une aide misérable, occupés qu'ils sont dans de durs engagements de blindés vers le sud-ouest. Pour l'instant, pas un T 34 ne surgit sur la ligne de front de Starosseljé à Derenkowez.

Ce « front » apparaît vite crevé comme une vieille passoire, même si quelques points d'appui, presque entièrement encerclés, tiennent encore par une sorte de miracle. Pendant toute la journée du 7 février, ce qui reste des adolescents de la 3^e^ compagnie de la brigade d'assaut *Wallonie* parvient tant bien que mal à tenir face à Starosseljé. Les grenadiers de l'Obersturmführer Denie ont même réussi à poser des mines et à tendre des fils de fer barbelé devant leurs tranchées. Bouleversé par les obus, le paysage ressemble aux champs de bataille de la Grande Guerre. De toute la journée, les Russes ne pourront plus avancer. Les Wallons ont perdu le moulin dont il ne reste plus qu'une carcasse incendiée, mais ils lancent à leur chef :

– On tiendra, mon lieutenant !

C'est la même certitude qu'expriment les grenadiers de la 1^re^ compagnie, en position, avec l'Obersturmführer Mathieu de l'autre côté d'une épaisse forêt, à mi-chemin environ de Korsoum. La position est assez solide et elle a été renforcée par les mitrailleuses lourdes et les mortiers de la 4^e^ compagnie, obligés de se replier pour ne pas être anéantis.

Derenkowez forme une des charnières de la résistance.

Totalement isolée, la 2^e^ compagnie de l'Obersturmführer Derriks, repliée de Mochny, se trouve à une douzaine de kilomètres plus au nord, dans un secteur où combattent aussi les volontaires germaniques du bataillon Dorr, de *Germania*.

Au fur et à mesure qu'avance cette journée, le Sturmbannführer Lippert ne cherche pas à cacher le souci que lui cause cette profonde forêt entre Starosseljé et Derenkovez. Elle grouille de réguliers soviétiques, qui ont rejoint au cours de la nuit les partisans et qui ne cessent

de harceler l'aile droite de la 1re compagnie et l'aile gauche de la 3e.

Pour le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie*, il ne faut pas songer à faire pénétrer ses hommes sous les couverts. La seule possibilité reste de bloquer les issues et de patrouiller sur les lisières.

— Si les Soviétiques se renforcent dans la forêt, ils vont directement menacer le nord de Goroditché et le poste de commandement de la division *Wiking*, confie-t-il à Léon Degrelle.

— Nos garçons n'y peuvent plus rien, mon colonel. Il faudrait une intervention de l'artillerie pour matraquer les couverts.

Les canons du Standartenführer Richter, le chef du régiment d'artillerie de la division *Wiking*, semblent de plus en plus englués dans la mer de boue qui recouvre tout le paysage ukrainien. Pourtant, les tracteurs arrivent encore à le tirer vers d'autres emplacements de batterie d'où ils matraquent les rassemblements de troupes soviétiques. Bientôt, pourtant, les caissons seront vides d'obus et il faudra abandonner les pièces une à une, après les avoir fait sauter. En attendant, les canons, dispersés par batterie isolée dans tout l'est du « Kessel » multiplient les tirs d'interdiction et essayent de freiner la ruée des fantassins russes déferlant depuis Tcherkassy et le Dniepr.

Sans cesse, le commandement soviétique lance de nouvelles troupes dans la bataille. Les masses humaines surgies de la steppe paraissent inépuisables. Les brèches sanglantes des colonnes d'assaut sont aussitôt comblées. Rien ne semble pouvoir ralentir la pression de l'infanterie russe sur les frontières septentrionales de la poche qui se resserre de plus en plus autour de Korsoum. Toutes les routes vers cette ville sont bloquées par des convois englués. Même la voie de chemin de fer, transformée en piste de fortune se paralyse de plus en plus sous les coups de l'aviation russe. Malgré tout, le regroupement se poursuit vers le centre du « Kessel », selon le plan prévu.

Au matin du 7 février, les troupes soviétiques sont maîtresses de la forêt et menacent les lisières nord de Goroditché. Mais elles ne sont parvenues à enlever ni Starosseljé à l'est, ni Derenkovez à l'ouest. Tant que ces deux bastions tiendront et prendront de flanc les assaillants, les Wallons empêcheront la grande offensive de se déployer. Alors, les Russes essayent d'attaquer ailleurs.

Au sud de Starosseljé, le front est tenu par une unité d'instruction de la division *Wiking*. Les volontaires germaniques qui y sont rassemblés sont de nouveaux engagés, arrivés sur le front de l'Est juste à temps pour se voir encerclés dans le « Kessel ». Ils n'ont aucune expérience de la bataille et sont paralysés par le froid et la peur. Dans des conditions

terribles, la bonne volonté ne saurait pallier à tout. Bien renseignés par les innombrables partisans qui espionnent depuis des semaines les cantonnements de la Wehrmacht et de la Waffen SS, les Soviétiques décident d'attaquer brusquement le secteur tenu par ces nouveaux arrivés, en position défensive dans la région de Skiti.

A l'aube du 8 février, les adolescents naïfs séduits par la propagande allemande à Copenhague ou à Rotterdam voient brusquement jaillir des couverts des milliers et des milliers de fantassins hurlant et tirant. Les Russes arrivent précédés d'un véritable mur de feu. Les mitraillettes à soixante-dix coups crépitent sans arrêt, chargeur après chargeur. On n'entend plus qu'un roulement continu qui emplit tout l'horizon et couvre même les hurlements rythmés de l'assaut :

– *Hourré Pobieda! Hourré Pobieda!*

Malgré les mitrailleuses allemandes qui essayent de faucher cette véritable forêt en marche dont les arbres sont des guerriers couleur de neige, le mur vivant avance toujours. Soudain, un mouvement de panique irrésistible emporte la plupart des volontaires germaniques qui se replient dans un désordre contagieux. Aucun gradé ne pourrait entraver cette pagaille. Les Russes sont trop nombreux et trop terribles! Les nerfs ne peuvent que craquer quand on s'aperçoit que rien ne peut arrêter leur progression. L'irrésistible marée humaine qui emplit tout l'horizon apparaît peut-être encore plus terrible que la ruée des chars.

Les « Bourguignons » qui font face au nord et essayent de maintenir les Russes à Starosseljé se trouvent brusquement tournés par cette débandade inopinée.

Bien vite, au poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie*, il est facile de prévoir que les assaillants vont faire tôt ou tard leur jonction avec leurs compatriotes établis dans la forêt. Alors, près de la moitié des grenadiers wallons vont se trouver à leur tour encerclés, vivant à l'échelon de la compagnie ce qui se passe dans le « Kessel » pour plusieurs divisions. Les réduire ne sera qu'une question d'heures pour les Russes.

Déjà, le village de Skiti est tombé. On se bat sur les arrières du poste de commandement de la brigade. Le Sturmbannführer Lippert comprend vite le danger. Il n'a que la ressource de regrouper tous les hommes qui lui tombent sous la main et de se lancer avec eux dans la bagarre. Quelques pièces de PAK sont rameutées et prennent position en toute hâte pour appuyer l'assaut.

– En avant! Vive le roi! hurle le commandeur, d'habitude si calme et qui soudain semble pris d'une véritable ivresse guerrière.

– On vous suit, mon commandant! crient quelques « Bourguignons » qui l'ont suivi pour reprendre, coûte que coûte, le village de Skiti.

A cinq heures du soir, ils sont maîtres de la bourgade. La contre-attaque a coûté cher. Le Sturmbannführer Lippert, avant de regagner son poste de commandement, ordonne d'enterrer ceux qui viennent de tomber pour reprendre Skiti, tandis que les jeunes recrues retrouvent leurs postes sur les positions reconquises pour eux par les Bourguignons.

Un peu plus tard, à l'approche du crépuscule, un guetteur qui surveille les positions tenues par les volontaires germaniques vers le sud-est, se met à crier :

– Alerte ! Ils se replient à nouveau !

Les Russes viennent de lancer une seconde attaque, encore plus rude que celle de la matinée. Ils chassent une fois encore les jeunes recrues de la division *Wiking*, s'emparent de leurs positions, dépassent ces trous et ces tranchées, se précipitent vers le village de Skiti. Ils s'en emparent dans la foulée et commencent à s'y fortifier.

Aussitôt prévenu, le commandeur de la brigade d'assaut ne peut s'empêcher de confier à son officier d'ordonnance :

– C'est une catastrophe. Cette fois, ils vont réussir à nouer la liaison avec ceux de la forêt. Dans quelques heures, nous serons encerclés.

– Il n'y a qu'une solution, mon commandant, lance Léon Degrelle.

– Laquelle ? demande Lucien Lippert d'une voix brève.

– Reprendre Skiti.

Lippert regarde Degrelle d'un air incrédule et finit par murmurer :

– Avec une poignée d'hommes épuisés. C'est impossible.

– Pas pour moi, mon colonel.

Le Sturmbannführer Lippert connaît le fantastique culot guerrier du chef du Rexisme. Mais cette fois, quand même...

– Je ne peux vous y autoriser.

– Alors, je demande à la division.

Quand il s'agit de reprendre le terrain perdu, on est toujours certain d'avoir l'accord du Gruppenführer Gille. Le commandeur de la division *Wiking* ne trouve qu'un seul mot à lancer dans le téléphone de campagne :

– Allez-y !

Cette colline de Skiti commande le repli de Starosseljé. Ou les « Bourguignons » parviennent à la reprendre, ou leur poste de commandement et une bonne partie de leurs grenadiers et de leurs mitrailleurs se voient coupés de toute voie de retraite. La folie d'un nouvel assaut reste donc la seule raison en ce sanglant crépuscule.

Le Hauptsturmführer Degrelle va mener l'affaire avec quelques

volontaires. Il n'y a presque plus personne en réserve; en récupérant tous ceux qu'il peut trouver, le chef du Rexisme doit se contenter d'une troupe d'assaut d'une quarantaine de grenadiers. Ils quittent le poste de commandement et se glissent lentement sous les sapins pour grimper vers la colline où se dresse le hameau de Skiti. Les servants de deux canons de PAK vont même réussir à traîner leurs pièces jusqu'à la crête où les « Bourguignons » débouchent brusquement, après avoir rampé pendant les derniers mètres d'une terrible montée.

En quelques minutes, les assaillants parviennent à s'emparer de la hauteur et installent mitrailleuses et pièces de PAK pour interdire toute nouvelle attaque. La voie de retraite de Starosseljé reste ouverte. Mais il faut encore tenir toute une nuit sur cette position durement conquise.

L'ennemi repoussé pour quelques heures, il reste le froid. Le thermomètre voisine toujours le zéro et tout le pays reste gorgé d'une humidité pénétrante. Après l'excitation du combat, les Wallons sentent brusquement la faim et la glace qui resserrent leurs griffes sur les misérables vainqueurs de Skiti, enfin maîtres de la bourgade. Le front est colmaté vers l'ouest comme vers l'est, face à ces immenses forêts où les Russes sont en train de se regrouper et de préparer de nouveaux assauts.

Pensif, le Sturmbannführer Lippert veille, solitaire, à son poste de commandement. Il vient, sans nul doute, de sauver une bonne partie de sa brigade d'assaut.

Une nouvelle nuit commence, au milieu des incendies et des rafales d'armes automatiques. Aucune de ses compagnies de combat ne pourra maintenant tenir bien longtemps. Les hommes sont à bout, après une semaine de combats de jour et de nuit. Terrassés de fatigue, de froid, d'angoisse, ils ne tiennent plus que des petits postes, de plus en plus isolés les uns des autres, menacés à chaque heure d'être submergés par un coup de main un peu audacieux.

Dans la nuit qui commence, le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* a l'impression qu'il tient la barre d'un navire en train de sombrer. Pourtant, prisonnier de la mission confiée par la division *Wiking*, il ne peut songer à aucun recul. Avec l'aube, tant de ses hommes vont alors connaître la capture ou la mort...

Peu avant minuit, un ordre incroyable arrive au poste de commandement du Sturmbannführer Lucien Lippert. Le commandeur va le relire plusieurs fois, tant il n'arrive pas à croire à ce provisoire miracle : « Repli de Starosseljé sur Derenkovez. Exécution immédiate. »

Le décrochage dans la nuit ne sera peut-être pas facile, mais c'est la dernière chance de sauver les grenadiers survivants de la 3e compagnie et les mitrailleurs de la 4e qui se trouvent avec eux.

# 12.

La hauteur du hameau Skiti verrouillée au crépuscule du 7 février 1944 par le Hauptsturmführer Degrelle et une quarantaine de volontaires wallons, les Soviétiques continuent d'attaquer dans la nuit. Ils ne se frottent plus aux grenadiers de la brigade d'assaut *Wallonie,* mais tentent une nouvelle fois, plus au sud, d'emporter les positions tenues tant bien que mal par les volontaires germaniques de la division *Wiking,* qui vont subir leur troisième attaque en vingt-quatre heures.

Les nouveaux arrivés se trouvent une fois de plus au cœur même de la fournaise. Des petits groupes isolés d'Allemands, de Scandinaves, de Néerlandais sont accrochés dans les ténèbres. Des fantassins russes se glissent au cœur même des positions et attaquent brusquement, à la grenade et à la mitraillette « pepescha ». On entend quelques brèves rafales, des explosions, des cris de fureur. Puis, plus rien, que le silence de la nuit ukrainienne, jusqu'au moment où un nouveau poste de guet, attaqué à son tour, se trouve à son tour submergé. La tragédie se répète à plusieurs reprises, avec une sorte de monotonie sanglante. Maîtres du terrain, les assaillants s'infiltrent, se répandent par pistes et collines, essayent de couper la retraite aux Wallons qui ont reçu l'ordre de décrocher après n'avoir laissé qu'un vague rideau de volontaires devant Starosseljé, pour tenter de tromper l'adversaire.

Partout, dans leur dos, s'allument des incendies et retentissent des rafales. Tout le pays flambe et hurle. En pleine nuit, les « Bourguignons » vont quitter définitivement le secteur de l'Olchanka, abandonnant les abords de la rivière aux patrouilles russes bien vite lancées à leurs trousses. Les premiers Soviétiques qui apparaissent, dans la brume glaciale qui précède l'aube, sont pourtant brutalement stoppés par quelques rafales. Une poignée de mitrailleurs wallons couvrent la retraite de leurs camarades et s'accrochent encore aux derniers contre-

forts de Starosseljé, avec consigne d'y tenir au moins trois heures, sur la rive ennemie de l'Olchanka.

Pendant ce temps, les rescapés de la 3e et de la 4e compagnie ont l'ordre de rejoindre Derenkovez, par un vaste mouvement tournant vers le sud, qui évite la forêt déjà tombée depuis plusieurs jours aux mains des Soviétiques. Ils marchent sans une parole, épuisés de fatigue et transis de froid. Leurs pieds, parfois entourés de chiffons, pataugent dans la boue glaciale des pistes. Ils reconnaissent derrière eux le bruit des rafales que tirent les mitrailleurs volontaires pour couvrir le repli et qui vont crépiter jusqu'au jour. Partout, ils entendent des coups de feu, même dans la direction qu'ils doivent rejoindre. L'ennemi va-t-il arriver avant eux à Derenkovez ? Les incendies illuminent la marche des « Bourguignons ». A la lueur des isbas et des meules en flammes, tout le paysage jaillit des ténèbres avec de grandes lueurs dansantes. La nuit devient rouge.

Parfois, les hommes qui descendent du front croisent une étrange relève. Impassibles, de grands gaillards silencieux de *Germania* ou de *Westland* vont prendre position pour bloquer quelques heures encore l'assaut soviétique qui menace maintenant Goroditché et le poste de commandement de la division *Wiking*, brusquement transformé en avant-poste par les attaques de cette nuit du 8 au 9 février. Le Gruppenführer Gille et ses services doivent déménager en toute hâte vers Korsoum, tandis que les torpilles et les obus s'abattent sur la bourgade en flammes. Le cercle se resserre autour des divisions encerclées.

Les Wallons marchent à travers champs et bois. Personne ne peut plus savoir où se trouvent les Russes qui ont lancé des patrouilles profondes dans les lignes allemandes. Il fait froid et gris. Le jour va mettre des heures à se lever. La retraite se ponctue de brefs accrochages. Réguliers ou partisans, le pays grouille d'ennemis invisibles qui tout à coup surgissent des couverts, frappent et disparaissent dans l'ombre.

Pendant toute la matinée du 9 février, les volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* se dirigent vers Derenkovez, où les trois compagnies de grenadiers et la compagnie lourde de mitrailleurs doivent se rassembler pour constituer l'ultime bouclier au nord-est de Korsoum.

Les colonnes progressent dans la boue, harcelées par des avions soviétiques apparus avec le jour. D'abord, ils lancent des tracts, annonçant aux Wallons qu'ils sont encerclés. Ils ne leur apprennent rien. Et les invitent à se rendre, ne provoquant que des cris de stupeur :

— Non, mais... Pour qui nous prennent-ils ?

Tous volontaires, les « Bourguignons : affichent encore un moral supérieur à celui de n'importe quelle unité de la Wehrmacht et même de la Waffen SS. Plus que nuls autres, parmi les troupes encerclées, ils se

vantent d'être des « soldats politiques ». Alors, ils froissent les tracts et les lancent en boulettes dans la boue.

Devant les Wallons de la 3ᵉ et de la 4ᵉ compagnie qui décrochent à pied de leurs positions de Starosseljé, tangue dans la boue un convoi où se trouvent enchevêtrés en désordre des centaines de véhicules appartenant à diverses unités. Au milieu des automobiles et des camions, des charrettes tirées par des chevaux parviennent presque mieux à tracer leur sillage dans la fange qui monte jusqu'aux essieux.

La vitesse du convoi est tombée à un demi-kilomètre à l'heure. L'avant-garde, partie depuis la veille, se trouve déjà assez loin sur la route de la retraite. En tête, un officier d'état-major de la brigade d'assaut *Wallonie*, le Hauptsturmführer Anthonissen, roule dans sa voiture tout terrain. A chaque instant d'ailleurs, il doit mettre pied à terre pour aider à désembourber la petite Volkswagen et la tirer hors d'une nouvelle crevasse.

Soudain, claquent des coups de feu. Les Soviétiques ont monté une gigantesque embuscade. Réguliers ? Partisans ? Parachutistes ? Nul ne perd de temps à se le demander. Une seule chose compte : ça tire de tous les côtés. La tête du convoi est profondément entrée dans la nasse et sans cesse de nouveaux adversaires déboulent de la forêt.

– A moi ! hurle Anthonissen ! Il faut tenir, riposter, ne pas céder !

Mais l'officier belge se trouve seul au milieu de quelques recrues de la division *Wiking* qui appartiennent à ces unités de nouveaux « volontaires » recrutés dans les minorités allemandes hors des frontières du Reich et terriblement secoués par les combats de la veille, où leurs positions ont été par trois fois emportées par les Russes. Et puis ils ne comprennent pas grand-chose aux ordres que crie en français ce grand Hauptsturmführer SS qui porte au bras l'écusson noir-jaune-rouge du royaume de Belgique.

Le capitaine Anthonissen sait qu'il n'a pas d'autre choix que de donner l'exemple. Il fonce à l'ennemi, avec son pistolet mitrailleur et quelques cartouches. Mais les jeunes recrues hésitent à le suivre. Contre-attaquer leur paraît du suicide. Alors que c'est justement de rester sur la piste, sans rien tenter, qui va les mener à la mort. Il ne reste plus à l'officier belge que de foncer tout seul, tirant rafale sur rafale. Il fera ainsi une trentaine de mètres, hors de la piste, essayant de sauver la tête du convoi, qui doit s'immobiliser en entendant la fusillade.

Très vite, Anthonissen tombe, mortellement frappé.

Tous les véhicules, sur l'arrière, se sont arrêtés, automobiles et attelages confondus dans un désordre croissant. Quelques gradés de la divi-

sion *Wiking* ramassent tous les hommes qui se trouvent autour d'eux, conducteurs, téléphonistes ou magasiniers et improvisent un petit groupe d'assaut qui va essayer de dégager la voie.

– En avant !

En voyant arriver ces maigres renforts les jeunes engagés retrouvent un peu de mordant et foncent eux aussi vers les lisières de la forêt. La charge permet de briser l'embuscade et d'ouvrir à nouveau la route. Pendant quelques heures, il ne faudra plus se battre que contre la boue, de plus en plus tentaculaire et liquoreuse. Une fois encore le convoi repart, s'englue, s'ébranle à nouveau.

A l'arrière-garde, les Wallons de la 3e et de la 4e compagnie rescapés de l'enfer de Starosseljé s'attendent à chaque instant à être rattrapés par les Russes qui les talonnent. Ils entendent avec inquiétude des bruits de fusillade qui se rapprochent.

Devant eux, l'interminable convoi s'étire en accordéon. Pour franchir les ornières et les ruisseaux, des hommes de corvées qui sont pour beaucoup des auxiliaires ou des prisonniers russes de fraîche date, munis de haches et de scies, entassent des branches et même des arbres entiers. Quand ils traversent les hameaux, ils arrachent les portes, les volets et brisent les meubles pour essayer de constituer une espèce de chaussée. Quelques voitures passent, puis tout s'enfonce. Et il faut recommencer. Ce convoi qui se traîne devient un cauchemar, tandis que tournent au-dessus des avions soviétiques. Heureusement pas un pilote de ces chasseurs bombardiers à étoile rouge n'a l'idée de prendre la route en enfilade. Aussi les bombes tombent, de part et d'autre de la piste, dans les champs, et les balles de mitrailleuse vont se perdre dans la nature.

Poussé par les Wallons de l'arrière-garde, le convoi avance avec une mortelle langueur vers Derenkovez. Au crépuscule, des Soviétiques parviennent à mettre quelques pièces en batterie au bord de la piste. Les premiers coups de canon provoquent à la nuit tombante une véritable panique. Certains assurent qu'ils ont vu des chars russes débouler de la forêt. Et ils n'ont rien pour les arrêter.

– Nous allons être écrasés ! hurlent des conducteurs pris de panique qui sautent à bas de leurs camions.

Par un geste fou, avant d'abandonner leurs véhicules, ils y mettent le feu ! Des flammes jaillissent aussitôt. L'incendie, comme la panique, gagne de proche en proche.

Des camions bourrés de munitions explosent avec des déflagrations terrifiantes. La nuit se zèbre d'éclairs rouges. Les grenadiers, devant cette avalanche mortelle, se jettent à plat ventre dans la boue.

L'Unterscharführer Terlin, rescapé de la bataille avec les servants de ses deux mitrailleuses, enrage de voir brûler des cargaisons que ses

camarades ont eu tant de mal à déménager depuis Mochny. Avec quelques-uns de ses hommes, il bondit vers un véhicule en feu, se hisse dans la caisse et découvre un stock de ravitaillement clandestin accumulé par un des fourriers de la brigade d'assaut. Entre les cigarettes, les bouteilles et les conserves, il hésite un instant.

— Dépêchez-vous, sergent ! lui lance un de ses mitrailleurs.

— Laisse-moi choisir...

Finalement, le sous-officier jette son dévolu sur une caisse de bouteilles. Et comme il le dit en sautant par-dessus la ridelle :

— Ce soir il y aura du bourgogne pour les « Bourguignons ».

Déjà, les flammes embrasent tout le camion dont la capote flambe dans une gerbe d'étincelles.

— Bien « chambré », le bourgogne, sergent ! gouaille un Bruxellois.

Les Wallons se hâtent de reprendre la route, dépassant la centaine de camions qui brûlent comme des boîtes d'allumettes. Les silhouettes des grenadiers et des mitrailleurs se détachent, d'un noir sombre, sur un véritable rideau de feu.

C'est dans un décor d'apocalypse que les Wallons poursuivent leur marche vers Derenkovez, qui ne doit pas être loin. Ils découvrent enfin la bourgade, dans le crépuscule. Elle s'étend en contrebas, dans la plaine et semble flotter sur un lac marécageux où ils vont patauger jusqu'à la taille.

Maintenant, il pleut à torrents. Une pluie glaciale et lourde qui va noyer tout ce cloaque où sombrent les « Bourguignons ». Ce n'est même plus de la boue dans laquelle ils pataugent, mais de l'eau. L'eau du ciel et l'eau du lac se confondent pour n'être plus qu'un seul torrent liquide dans lequel semblent être emportées toutes les compagnies de combat de la brigade d'assaut *Wallonie*.

A Derenkovez, doivent se rassembler les camarades séparés depuis le début de l'offensive soviétique et que le sort de la bataille a projetés dans toutes les directions. Quand ils se retrouvent, au milieu de la nuit, totalement trempés et transis, c'est pour découvrir que chaque compagnie de grenadiers a été saignée à blanc depuis le début de l'infernale semaine. Que de morts, de blessés, de disparus...

Les volontaires belges ne vont pas passer longtemps à faire de terribles comptes. Ils tombent de fatigue et s'écroulent sur le sol fangeux des quelques isbas, où ils ont trouvé des cantonnements pouilleux où hurlent tous les courants d'air.

La pluie ne cesse pas. Tout le ciel semble se déverser sur Derenkovez. C'est une pluie drue, presque aussi froide que de la neige fondue.

Les uniformes en lambeaux sont transpercés et imprégnés d'eau comme des serpillières verdâtres. Alors des Wallons se déshabillent et entassent leurs chaussures gorgées d'eau sur le poêle des masures. Au milieu de ces garçons nus, grelottant de froid, surgissent quelques paysannes ukrainiennes qui les aident à vider les bouteilles récupérées dans le camion en feu et se mettent à chanter à pleine gorge. Les Soviétiques guettent aux lisières de Derenkovez, à quelques centaines de mètres du village. Et pourtant, comme pris de folie, quelques « Bourguignons » reconstituent l'atmosphère de ripaille et de débauche d'une kermesse breughelienne.

Beaucoup de grenadiers sont bien trop fatigués pour participer à cette fête incroyable. Ils se laissent tomber sur le sol des isbas, mélange puant de sable et de bouse de vache et s'endorment aussitôt, trempés jusqu'aux os. Ils doivent gagner avant le lever du jour les positions de combat au nord-est de la bourgade.

Les Wallons sont à peine endormis depuis quelques minutes que retentissent des coups de feu et des cris :

– Alertes ! Aux armes ! Ils attaquent !

En pleine nuit, des Russes semblent s'être infiltrés aux lisières de Derenkovez. Les « Bourguignons » bondissent au-dehors et ripostent aussitôt. Certains n'ont pas eu le temps de s'habiller et font le coup de feu en chemise et pieds nus. Des gerbes de balles incendiaires enflamment les toits de chaume. Bientôt, on y verra clair comme en plein jour. Et ce qu'on voit n'est certes pas réjouissant. Des coups de feu partent dans tous les sens. On distingue des silhouettes bondissantes devant les flammes. Amis ? Ennemis ? Comment le savoir dans cette pagaille. La pluie redouble. Un gradé essaye de mettre un peu d'ordre dans tout ce désordre et rassemble une petite troupe décidée :

– Ils ont pris la sucrerie. On va les déloger. En avant !

Les « Bourguignons » se lancent à l'assaut et parviendront à s'emparer de leur objectif aux dernières heures de leur courte nuit.

Alors qu'ils progressaient en criant et tirant, les volontaires belges sont passés près d'un dépôt de l'intendance allemande. Quelques-uns en ont profité, entre deux rafales ou deux explosions, pour se rhabiller à neuf et arborent maintenant des bottes de feutre et de longues capotes qui vont un peu les protéger de cette pluie diluvienne qui ne cesse plus désormais de tomber.

Dans la journée du 8 février, la situation des encerclés du « Kessel » est pratiquement désespérée. La demi-douzaine de divisions prises au

piège ont de moins en moins de chance d'échapper à l'anéantissement. Pourtant, les combats continuent, toujours aussi violents.

Tandis que les « Bourguignons » se repliaient, en bon ordre malgré les pertes, les autres unités de la Panzer-Grenadier-Division *Wiking* s'efforçaient de contenir les assauts de l'adversaire, au coude à coude avec leurs camarades de la Wehrmacht. Depuis une semaine, les volontaires germaniques n'ont pratiquement pas cessé de se battre, nuit et jour. Depuis la veille, les points d'appui qui ont réussi à se replier ont formé enfin un front continu et les liaisons ont été rétablies entre les unités assiégées.

Le général Stemmermann, qui commande l'ensemble des forces du « Kessel », se rendant bien compte qu'il ne pourra compter sur l'intervention de forces extérieures, envisage de plus en plus de réaliser la percée avec les seuls encerclés. La seule idée de manœuvre retenue est une vive poussée du nord-est au sud-ouest, en partant du village de Sanderovka. Le couloir tenu par l'ennemi ne devrait pas dépasser alors une quarantaine de kilomètres. Le franchir de vive force sera l'ultime effort demandé aux troupes du « Kessel ». C'est peut-être possible.

Pour ramasser toutes les unités avant le bond final, le commandement décide de replier en bon ordre les éléments de couverture au nord et à l'est de la poche. Gororitché sera abandonné ainsi que le terrain d'aviation près d'Olchana. Désormais, plus un seul blessé ne peut être évacué et les rares caisses de ravitaillement en munitions sont larguées aux assiégées par parachutage.

Les Soviétiques ont l'impression que les troupes du « Kessel » sont totalement à bout de forces et démoralisées. Ils tentent alors obtenir leur capitulation pure et simple.

Au moment où les volontaires wallons mènent de terribles combats retardateurs devant le « fer à cheval » de Derenkovez, à quelques kilomètres seulement au nord de Korsoum, un drapeau blanc a surgi brusquement, au matin du 8 février, au-dessus des positions soviétiques. Le feu se calme soudain. Quelques hommes apparaissent. Un officier russe rejoint les avant-postes allemands et se présente comme parlementaire. Il doit transmettre un message urgent.

Un véhicule de liaison conduit rapidement le messager à l'état-major des troupes encerclées. Le général Stemmermann prend connaissance de la missive. Elle est signée de trois noms illustres dans l'armée soviétique : Joukov, Vatoutine et Koniev.

Adressé aux généraux commandant le XXXXII^e^ corps d'armée et le XI^e^ corps d'armée ainsi qu'aux chefs des 112^e^, 88^e^, 72^e^, 57^e^ et

332e divisions d'infanterie, de la 213e division de sécurité, de la 5e division SS *Wiking* et de la brigade d'assaut SS *Wallonie*, c'est un ultimatum des plus classiques.

Allemands et volontaires germaniques sont invités à se rendre sans délai et sans condition. La démarche est appuyée par quelques officiers du Comité national de l'Allemagne Libre qui se portent garants des bonnes intentions des chefs soviétiques.

Le texte de l'ultimatum est un modèle du genre :

« Deux corps d'armée de la Wehrmacht et une division SS sont totalement encerclés et seront inéluctablement réduits. Toute tentative de leur porter secours ou de briser eux-mêmes le cercle est sans aucun espoir. Les divisions envoyées à leur aide de l'extérieur seront anéanties et les tentatives de ravitaillement aérien seront déjouées : en seulement deux jours, les 3 et 4 février, les troupes de l'Armée Rouge ont abattu plus de cent appareils de transport Junkers 52. Le commandant en chef, les généraux comme tous les officiers des troupes encerclées savent très bien qu'ils ne peuvent compter sur aucune possibilité de briser l'encerclement. La situation est sans espoir et une résistance prolongée sans objet. Ce serait un sacrifice colossal que de mener encore au combat des officiers et des soldats allemands. Pour faire cesser ce sacrifice inutile et sanglant, nous vous adressons l'offre de capitulation suivante :

1° Toutes les troupes encerclées, avec leur état-major à leur tête, engagent immédiatement les pourparlers de capitulation.

2° Ils nous rendent tous leurs objets personnels, les armes, matériels et véhicules, le tout en état de marche.

Nous garantissons à tous les officiers et soldats qui cesseront la résistance, la vie et la sécurité, et, après la fin de la guerre, le retour dans leurs foyers, en Allemagne ou dans une autre nation choisie selon les désirs personnels des prisonniers.

Les effets personnels des troupes qui se rendront leur seront laissés, de même que leur uniforme militaire, les insignes de grade et décorations, leurs propriétés individuelles et objets de valeur. Les officiers supérieurs pourront conserver leur dague.

Tous les blessés et malades seront soignés correctement et ils recevront immédiatement le ravitaillement nécessaire.

Votre réponse devra parvenir sous forme écrite le 9 février 1944, à 11 heures de Moscou par la voie de votre parlementaire personnel, qui devra venir dans un véhicule léger avec un drapeau blanc et qui passera par la route de Korsoum et Steblev jusqu'à Chirovka.

Votre représentant ou vos représentants seront reçus par des officiers

soviétiques, munis de pleins pouvoirs, à la lisière est de Chirovka, le 9 février, à 11 heures, heure de Moscou.

Si vous refusez notre offre de capitulation, alors les troupes de l'Armée Rouge entameront le procédé de destruction totale des troupes allemandes, destruction dont vous porterez seuls la responsabilité. »

Même s'il ne croit plus que le maréchal von Manstein soit encore capable de réussir une percée pour libérer les troupes encerclées autour de Korsoum, le général Stemmermann n'est certes pas décidé à devenir un nouveau von Paulus. Tcherkassy ne sera pas Stalingrad. Tant qu'il restera des hommes capables de se battre, les assiégés tenteront de briser l'étau. Le parlementaire soviétique est renvoyé d'où il vient, avec une réponse qui rejoint celle de Cambronne à Waterloo.

Pourtant ni Stemmermann, ni Gille ne se font d'illusions.

C'est en vain que les forces du Reich s'efforcent de venir au secours des assiégés. Le général Breith attaque sur Lysjanka tandis que le général Vormann s'avance vers Svenigorodka. Mais ils se heurtent au barrage infranchissable des blindés soviétiques. Certes, de son lointain état-major le général Speidel peut envoyer un message d'encouragement aux troupes encerclées et le terminer par un souhait optimiste : « Bonne chance pour les opérations finales » ; la contre-offensive des divisions qui doivent les délivrer s'enlise chaque jour davantage.

Les encerclés ne pourront compter que sur eux-mêmes. Et ils ne réussiront à percer que si chaque homme capable de combattre est lancé dans la bataille. De jour en jour, des dizaines et des dizaines de véhicules sont abandonnés libérant des hommes qui sont aussitôt formés en compagnie de marche. L'ordre de récupérer tous les combattants disponibles est diffusé à toutes les unités du « Kessel ».

Le 9 février, le Sturmbannführer Köller, commandeur du bataillon de chars de la division *Wiking*, reçoit l'ordre de mettre sur pied avec les hommes des Panzers dont les chars ont été détruits, une compagnie d'infanterie.

Le Hauptsturmführer Wittmann, chef de la 1re compagnie, reçoit le commandement de cette singulière unité où les équipages de Panzers vont désormais combattre à pied, comme grenadiers ou mitrailleurs. Avec lui, trois officiers qui commandent deux cent vingt hommes, répartis en quatre sections de combat et armés de douze mitrailleuses.

En quelques jours, les nouveaux fantassins se familiarisent avec le combat d'infanterie et retrouvent des souvenirs d'entraînement qu'ils croyaient bien avoir oubliés en rejoignant le régiment de chars de la

division *Wiking*. Désormais, plus aucun Panzer ne peut être remplacé ni même réparé. Chaque engin touché doit être rayé des contrôles purement et simplement. L'équipage n'a plus qu'à l'abandonner après l'avoir rendu inutilisable et à rejoindre une unité d'infanterie.

Après avoir refusé l'offre soviétique de capitulation, le général Stemmermann reste de plus en plus persuadé que la percée vers l'ouest n'est possible que si les encerclés eux-mêmes fournissent le plus dur de l'effort. Il ne faut plus attendre grand-chose des forces de secours, totalement à bout de souffle. Au mieux elles serviront d'éléments de recueil du côté de Lysjanka, au-delà de l'énorme cours d'eau qu'est le Gniloï Tikitch.

Pour mener cette attaque, en pointe des cinquante mille hommes qui vont tenter d'échapper au piège, il faut la plus dure de toutes les troupes de choc. Ce sera à la Panzerdivision *Wiking* de trouver ces sacrifiés.

Le général Stemmermann convoque le Gruppenführer Gille le 9 février et lui annonce d'emblée :

– C'est à vous que je confie le soin de crever le fond de la poche. Vous devrez, dans une première étape, prendre Chanderovka le 11 février. Et ensuite continuer vers le sud-ouest.

– Où sont les éléments de recueil, Herr General ?

– Ne comptez pas trop sur eux. On signale des Panzers de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* du côté de Lysjanka. Mais ils me semblent totalement à bout de souffle.

Pour le Commandeur des volontaires germaniques, l'unité la plus solide qui lui reste est sans aucun doute le régiment *Germania* que commande l'Obersturmbarnführer Ehrath. Il lui communique aussitôt la mission qu'il doit mener à bien.

– Je ne ferai qu'un seul commentaire, dit-il pour conclure. Tout le succès de l'opération repose sur vous. Vous avez entre les mains la liberté de cinquante mille hommes.

Redoutable charge pour une unité exsangue qui ne compte que quelques centaines de grenadiers totalement épuisés et commandés par des chefs qui ne sont plus que des survivants, véritables spectres recrus de fatigue et qui ne tiennent debout qu'en avalant sans cesse des comprimés de « pervitine », cette drogue qui les fait vivre sur les nerfs et creuse les visages rongés de barbe et de crasse.

Pour le commandeur de *Germania*, dont le régiment va être relevé afin de gagner ses positions de départ au sud-ouest de Korsoum, le meilleur élément de choc reste sans aucun doute le Ier bataillon du Sturmbannführer Hans Dorr, sur la brèche depuis des mois mais qui conserve

toutes les traditions d'une unité d'élite malgré les pertes qui l'ont saigné à blanc.

– Vous prenez la tête du régiment, annonce simplement Ehrath à Dorr. Il faut nous emparer de Sanderovka si possible dès le 11 février.

En fin de matinée du 10 février, Hans Dorr rassemble les quatre chefs de compagnie de son bataillon. Arrivent rapidement le Poméranien Werner Meyer, son camarade Klein, Martin Kruse et enfin le Danois Sören Kam, un volontaire venu de Copenhague et qui est entré à la division *Wiking* en 1941, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans. Les cinq officiers, transis par le froid, se réunissent à l'abri d'une meule de paille. Le ciel est bouché, le temps glacial. Il tombe des averses tenaces, ignoble mélange de pluie et de neige.

– Je crois que nous n'avons de chance que si nous attaquons de nuit, commence d'emblée Hans Dorr.

Ses quatre chefs de compagnie opinent tous d'un signe de tête. Sans le couvert des ténèbres, il est évidemment impossible de briser l'étau russe. Et même en pleine obscurité, l'opération leur semble terriblement risquée.

– Il faut une compagnie de pointe, poursuit le commandeur du I^er^ bataillon de *Germania*. Qui est volontaire ?

Personne ne répond. Chacun des chefs de compagnie sait que ses grenadiers sont épuisés, incapables de se relancer dans la bataille tellement la fatigue et la peur les tenaillent.

– Vous ne vous bousculez pas, constate Dorr. Alors, ce sera la 1^re^. Meyer, bien entendu, je marcherai avec vous. Klein nous suivra et Kam restera en réserve. Bien compris ?

– Pas de problème, assure Werner Meyer. Et quelle est l'idée de manœuvre ?

– Nous traversons à gauche du village, non loin de la grande « balka » (vallée). Puis nous tournons sur notre droite. Alors, on lance l'assaut et on s'empare de Sanderovka dans la foulée. C'est simple, non ?

– Très simple, Sturmbannführer.

Hans Dorr regarde ses quatre officiers et conclut sur un ton optimiste :

– Le tout, c'est de ne pas traîner. Il faut enchaîner tous nos assauts avant que les Russes n'aient le temps de comprendre ce qui leur arrive. Une fois dans le village, il n'y a qu'une rue. Alors, on fonce de chaque côté. 1^re^ compagnie à gauche et 2^e^ compagnie à droite.

A entendre Dorr exposer calmement son plan, tandis qu'un vent fu-

rieux arrache des fétus à la meule de paille et gémit au fond des balkas, en faisant tourbillonner d'énormes paquets de neige boueuse, tout paraît assez simple. Seulement, sur le terrain et en pleine nuit...

Dès la chute du jour, les grenadiers du Ier bataillon de *Germania* se rassemblent par sections et compagnies. La neige fondue et le vent redoublent avec la nuit. L'officier qui doit prendre la tête s'impatiente.

– Complet ? demande Werner Meyer à son « Spess ».

– Il manque encore une section, annonce l'adjudant de compagnie.

– Qu'est-ce qu'ils font donc ? On n'a pas intérêt à traîner si on veut surprendre les Russes.

Les retardataires ne tardent pas à arriver. Ils se sont un peu égarés dans la tourmente de neige et ont eu du mal à retrouver leurs camarades.

– On y va, lance enfin Werner Meyer.

Le lieutenant a indiqué le chemin aux éclaireurs. Il faut d'abord rejoindre la « balka » et s'enfoncer au creux de cette vallée, en se laissant véritablement couler vers l'ennemi qu'il va falloir essayer de surprendre.

Les hommes s'avancent dans la neige, revêtus de leurs survêtements de camouflage blancs. Ils sont lourdement chargés même s'ils ont abandonné tout bagage pour ne plus transporter que les munitions. Les bandes de mitrailleuses se croisent sur la poitrine et dans le dos. Les ceinturons s'alourdissent de grenades et beaucoup de volontaires germaniques transportent, à la manière russe, des cartouches en vrac dans leur sac tape-fesses. Les veinards ont encore un quignon de pain au fond d'une poche ou un vieux reste dans leur gamelle. Mais, en ce début de nuit, ils oublient la faim et même le froid pour ne plus songer qu'à cette ruée folle qui doit les lancer vers la liberté, à la tête des cinquante mille encerclés.

Le Sturmbannführer Hans Dorr, la croix de chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne au col, marche à côté du chef de sa 1re compagnie. Il porte, accroché à l'épaule, un écusson de chêne découpé sur lequel sont gravées les quatre lettres de son nom : DORR. C'est un panonceau qui lui a toujours servi à marquer l'emplacement de son poste de commandement et il y tient comme à une sorte de fétiche. Il n'est pas question qu'il puisse déménager sans le prendre avec lui. A la main, le chef de bataillon tient un fusil, comme n'importe quel grenadier. Un officier, dit-il, doit être capable de défendre sa peau tout seul. Derrière lui gambade, avec de la neige jusqu'au poitrail, un superbe chien de berger qui ne quitte jamais le sillage de son maître. Dans la nuit avec sa haute silhouette, Hans Dorr, coiffé d'un bonnet de fourrure, paraît encore plus gigantesque. Il lance à Werner Meyer :

– Je suis sûr qu'on va très bien y arriver.

– Je n'en doute pas, Sturmbannführer.

On dirait deux enfants qui vont faire une farce et qui essayent de s'encourager mutuellement. Mais au fond, aucun des deux ne sait si la percée est possible. La seule chose dont ils sont certains, c'est qu'elle coûtera cher, très cher, en vies humaines.

La tête de la colonne arrive bientôt presque au bout de la balka. Les volontaires germaniques se trouvent en contrebas de la route. Leur chef fait dire aux éclaireurs de pointe d'arrêter. Il ne s'agit pas d'aller se jeter dans la gueule du loup.

Dorr et Meyer se concertent rapidement. Ils parlent à voix basse, tandis que leurs hommes se sont dissimulés derrière des troncs d'arbre ou dans des trous de neige. Soudain, les deux officiers aperçoivent des silhouettes se découpant en sombre sur le ciel un peu plus clair.

– Ce sont des Russes !

– Il faut les neutraliser avant qu'ils ne donnent l'alerte.

Sans même comprendre ce qui leur arrive, les deux sentinelles soviétiques sont assaillies par un petit groupe d'assaut qui s'en débarrasse à l'arme blanche. Mais l'affaire a fait quelque bruit et Hans Dorr craint que l'alerte ne soit donnée. D'une minute à l'autre, ses grenadiers vont peut-être avoir sur le dos des centaines de Russes brusquement tirés du sommeil par les cris des guetteurs égorgés.

– En avant ! lance alors le commandeur du I^er^ bataillon. En avant vers les positions. Et ne vous attardez pas à les nettoyer. On doit filer plus loin.

Le fusil au poing, il bondit en tête de la colonne, toujours suivi par son chien de berger qui gambade dans la nuit et grogne parfois comme s'il sentait la présence toute proche de l'ennemi. Il ne s'agit plus maintenant d'essayer de ne pas se faire repérer. La seule tactique, c'est de foncer le plus rapidement et le plus durement possible sur l'ennemi.

– En avant ! hurle Dorr. En avant !

Les volontaires germaniques bondissent vers les positions russes. Ils tirent tout en marchant. Et puis, à la mode de leurs adversaires, ils se mettent à crier à pleins poumons :

– Hourra ! *Germania ! Germania !* Hourra !

Les sentinelles soviétiques, surprises par cette ruée de sauvages hurlant et tirant, n'ont même pas le temps de se défendre. Les assaillants les embrochent de leurs baïonnettes et poursuivent leur route. Devant eux, ils distinguent à moitié dans les ténèbres toute une rangée de fortins d'où ne vont pas tarder à surgir les rafales des mitrailleuses Maxim. C'est impossible que les Russes ne réagissent pas encore avec tous leurs moyens.

– Plus vite ! Plus vite ! répète Hans Dorr.

Ses grenadiers expédient quelques grenades dans les retranchements soviétiques. Un premier ouvrage est enlevé.

– Les autres compagnies nettoyeront le terrain, la 1^re^ doit seulement continuer, ordonne Hans Dorr à l'Obersturmführer Werner Meyer.

Le lieutenant regroupe ses sections et les relance à l'assaut contre le village même de Sanderovka. Au moment où les premiers grenadiers arrivent aux masures des lisières, de hautes flammes jaillissent brusquement au ras du sol. Les Soviétiques arrivent à briser l'attaque allemande par l'emploi de cette arme terrible qui carbonise un corps en quelques secondes. Mais une chose semble bizarre à Werner Meyer : les flammes jaillissent toujours à la même hauteur et passent au-dessus de la tête de ses grenadiers. L'officier comprend vite qu'elles sont réglées automatiquement contre des blindés et peuvent seulement effrayer des fantassins. Il suffit de se courber un peu pour ne rien en craindre.

Les quelques servants, effrayés par l'assaut des volontaires germaniques de *Germania* semblent avoir déjà décroché.

– En avant, la 1^re^ ! lance Werner Meyer.

Ses hommes bondissent et s'emparent des premières maisons. Juste dans la foulée, ceux de la 2^e^ compagnie progressent sur leur axe. Un peu en arrière, la 3^e^ va nettoyer les cours et les maisons, ouvrant les portes d'un coup de pied et lançant une grenade, puis tirant quelques rafales de pistolet mitrailleur sur tout ce qui bouge encore. En cette nuit infernale du 11 au 12 février, les volontaires germaniques ne font guère de quartier et s'emparent du village avec une brutalité impitoyable.

L'Oberstumführer Sören Kam ratisse tout avec les hommes de l'arrière-garde. Partout où sont passés ses redoutables équipes de Norvégiens, de Danois et de Finlandais, plus aucun Soviétique ne pourra raconter ce qui s'est passé... Tout en tête de la colonne, au milieu de l'unique rue du village, le Sturmbannführer Dorr avance de son pas tranquille, se demandant sur quelle isba il va accrocher son écusson de chêne marquant le poste de commandement du I^er^ bataillon.

Vers la sortie sud-ouest du village, les deux groupes de combat de tête de la 1^re^ et de la 2^e^ compagnie sont maintenant à la même hauteur. Ils progressent de maison en maison, chacun couvrant l'autre, de part et d'autre de la rue. A la lueur des premiers incendies on commence par y voir comme en plein jour. Les flammes illuminent la neige fraîche avec des reflets de sang. A moitié enfouis dans la poudreuse, les cadavres des fantassins russes gisent au pied des masures où ils ont été cueillis au vol au moment où ils essayaient de franchir le seuil.

Enfin, le Sturmbannführer Dorr trouve où s'installer. Aussitôt ses radios s'affairent autour de leur poste. Bien avant l'aube, l'officier peut

avertir le Gruppenführer Gille : « Sanderovka aux mains du I[er] bataillon de *Germania.* »

L'attaque a coûté la vie à quelques volontaires germaniques et il y a plusieurs blessés, que l'on traîne dans les masures pour essayer de les panser. Aux sorties du village, leurs camarades s'installent solidement en défensive ; ils sont désormais à la pointe extrême de la percée.

Sérieusement atteint à la tête, l'Obersturmführer danois Sören Kam reste quand même au milieu de ses volontaires germaniques, qu'il commande, le front entouré d'un énorme pansement blanc taché de sang.

La division *Wiking*, en prenant Sanderovka, va rendre possible l'ultime percée hors du « Kessel ».

# 13.

L'attaque sur Sanderovka coûte terriblement cher au régiment *Germania*, qui perd par dizaines ses grenadiers les plus courageux. Pour gagner quelques centaines de mètres vers le sud-ouest et la liberté, les volontaires germaniques sont sans cesse relancés à l'assaut. Pendant deux jours et deux nuits, les débris des compagnies de combat du Sturmbannführer Hans Dorr vont se battre pour prendre le village, le perdre, le reprendre, le reperdre, dans un sanglant va-et-vient. Les plus durs y laisseraient leurs dents. Mais des hommes comme Hans Dorr restent debout dans la tempête, colosse enraciné en terre ukrainienne.

Son chef Fritz Ehrath vient le voir aux premières lignes, sous le feu des mitrailleuses russes qui s'affolent et tirent rafale sur rafale.

– Comment ça va, Dorr ?

– C'est très dur, Obersturmbannführer. Et quelles sont les nouvelles des divisions blindées qui doivent venir à notre secours ?

Malgré le bruit infernal des explosions et tout le vacarme des coups de départ et des coups d'arrivée, le commandeur de *Germania* baisse quand même la voix pour confier au chef de son Ier bataillon :

– Très mauvaises. Non seulement, elles ne pourront pas aller plus loin dans notre direction, mais elles vont être obligées de retirer leurs pointes avancées.

– Alors, il ne faut compter que sur nous-mêmes.

– Exactement.

Devant une telle situation, le contrôle absolu de Sanderovka devient une question de vie ou de mort pour toutes les troupes encerclées. Alors les grenadiers de *Germania* reçoivent, une fois encore, l'ordre de lancer un nouvel assaut.

Progresser au sud-ouest ne servirait à rien si l'ennemi parvenait à crever la poche au nord-est. La mission des troupes de couverture reste tout aussi indispensable que celle des unités d'assaut.

Le sacrifice demandé est le même. Tenir à Derenkovez est aussi dur qu'attaquer à Sanderovka. Le don total qu'Ehrath demande à ses volontaires germaniques, Lippert l'exige aussi de ses « Bourguignons ».

– Une fois encore, nous voici avec une mission de sacrifice à l'arrière-garde, confie-t-il à son officier d'ordonnance.

– Tous les fantassins du « Kessel », conscrits allemands comme volontaires germaniques, sont logés à la même enseigne, mon commandant, rétorque Léon Degrelle.

Et le chef du Rexisme pose aussitôt la question :

– Quels sont nos voisins sur les flancs ?

La hantise d'être pris dans un petit encerclement au sein du grand encerclement ne quitte pas tous ceux qui connaissent l'irrésistible marche en avant des colonnes russes.

– A l'ouest, des unités de la Wehrmacht. A l'est ce qu'il reste d'un régiment de la Waffen SS, sans doute *Westland.*

Le Hauptsturmführer Degrelle ne cache guère son inquiétude. Même les unités les plus solides, bousculées par un adversaire redoutable, peuvent se disloquer et se débander. Or, les « Bourguignons » doivent non seulement tenir le front face au nord, mais aussi assurer la sécurité de la route jusqu'à Korsoum où doit s'opérer le regroupement final.

Le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* dispose ses compagnies de combat en fer à cheval au nord-est de la bourgade, pour essayer de contenir la ruée des Soviétiques.

Dans les tranchées et les trous, sous la pluie qui ne cesse de tomber depuis la veille au soir, on trouve non seulement des grenadiers mais aussi des tringlots et des artilleurs. Le convoi disparu dans la boue et le feu entre Starosseljé et Derenkovez n'est plus désormais ce fardeau épouvantable qui a paralysé des centaines et des centaines d'hommes. Les voici libres pour être lancés, comme fantassins, dans la bataille. L'Obersturmführer Josy Graff, chef de la 8ᵉ batterie qui regroupait naguère quatre obusiers de 75 et deux de 150 oublie ses pièces, perdues en ne sait où, pour former un peloton d'assaut fort d'une cinquantaine d'artilleurs wallons. Aussitôt le Sturmbannführer Lippert lui donne ses ordres :

– Il faut nous donner de l'air pour élargir « le fer à cheval ».

Sans tarder l'officier rassemble ses hommes et leur lance :

– On va montrer aux grenadiers de la brigade ce que savent faire des artilleurs. Un seul ordre : suivez-moi !

Les servants des obusiers se lancent à l'assaut avec une fougue incroyable. Ils vont courir, droit devant eux, pendant près de deux kilomètres. Arrivés sur une butte sommée d'un moulin, ils sont prêts à foncer encore plus loin quand un message du commandeur leur ordonne de s'installer sur place et de n'en plus bouger jusqu'à nouvel ordre.

La journée du lendemain commence par une fantastique attaque soviétique. Les assaillants surgissent soudain des marais, ruisselants d'eau croupie, couverts de vase fangeuse. Entre leurs mains, les terribles mitraillettes pepescha commencent à crépiter. La première vague d'assaut se trouve quand même bloquée par les mitrailleurs wallons. Les Russes s'écroulent par rangs entiers dans le marécage. Mais d'autres fantassins surgissent derrière les cadavres de leurs camarades et s'élancent à nouveau. Les « Bourguignons » sont obligés de céder un peu de terrain. Puis ils contre-attaquent. Les voici à nouveau sur leurs positions. Un nouvel assaut russe les ramène encore un peu en arrière. Alors, ils reçoivent un ordre qui claque comme un coup de fouet :

– En avant ! On repart.

La position de Derenkovez doit être tenue quoi qu'il arrive.

Et ce qui arrive, c'est que les volontaires belges sont peut-être, une nouvelle fois, en train de se faire encercler. A l'est, les grenadiers de la division *Wiking* perdent du terrain et se replient peu à peu vers la route de Korsoum. Bientôt, ils ne tiendront plus que l'ultime chaîne de collines qui domine ce passage.

A l'ouest, c'est pire encore. Débordés, les éléments de la Wehrmacht eux aussi se replient. Eux aussi se dirigent vers la route.

Au début, le couloir entre Derenkovez et Korsoum avait vingt kilomètres de large. Maintenant il n'en a même plus deux. Et, sans cesse, les Soviétiques lancent des attaques pour essayer de faire leur jonction et isoler totalement les défenseurs du « fer à cheval » de Derenkovez.

Le Sturmbannführer Lippert sera bientôt obligé de lancer des contre-attaques non plus sur ses flancs, mais carrément dans le dos de ses positions. La pluie tombe toujours. Le ciel, comme l'adversaire, semble inépuisable.

Quand arrive la nuit, la situation apparaît plus tragique que jamais.

– Dans quelques heures, nous serons encerclés, confie Lucien Lippert à Léon Degrelle. Les Russes sont arrivés aux premières maisons d'Arbousino.

– Mais, s'exclame le chef du Rexisme, ce village se trouve sur la route de Korsoum. C'est notre seul passage de retraite.

– Tout n'est pas perdu, assure le commandeur. Des unités de volontaires germaniques s'y battent en ce moment. Tout va dépendre de nos camarades de la division *Wiking*.

Il n'y a rien à faire. La mission des « Bourguignons » est de garder le « fer à cheval », face au nord-est. Ce qui se passe dans leur dos ne doit pas être pour eux un problème. Et dans leurs trous, les « Bourguignons » tiennent toujours.

– Aucun d'entre nos hommes ne reculera, mon colonel, affirme l'officier d'ordonnance à son chef.

– Je connais leur courage, je leur fais confiance. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que nous n'avons plus de réserve de munitions. Ils sont en train de tirer leurs dernières cartouches.

Degrelle et Lippert restent longtemps silencieux. Il n'est pas question de dormir cette nuit au poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie*. L'état-major de la division *Wiking* va essayer de faire pousser, par l'unique route qui reste libre, quelques caisses de munitions. Mais plus encore que le drame qui se noue à Derenkovez, c'est la situation générale de tout le « Kessel » qui devient une hantise incessante pour les officiers qui sont au courant de ce qui se passe sur l'ensemble du front.

– Je viens d'avoir une communication secrète de l'état-major, annonce Lippert à Degrelle. Autant que vous le sachiez. En haut lieu on ne nous donne pas plus de cinq chances sur cent d'échapper à l'anéantissement.

Nouveau silence. Dehors, la pluie redouble.

Le paysage, noyé par des torrents d'eau, s'immerge dans des ténèbres gluantes. Tout ruisselle d'humidité. Pire encore, la peur s'insinue partout comme des filets d'eau glaciale glissants sur les dos grelottants. Encore une nuit. Le 11 février est long à venir pour les hommes engloutis dans des tranchées et des trous gorgées d'eau putride. Le vent s'est levé et flagelle les longues rafales de pluie qui tambourinent sur un rythme lancinant.

– C'est à devenir fou, murmurent les volontaires germaniques, à bout de nerfs après huit jours sans sommeil, les boyaux rongés par la dysenterie, les yeux brillants de fièvre.

Fronts brûlants sous le casque d'acier et pieds gelés jusqu'aux genoux dans l'eau puante, ils perdent toute notion du temps et de la durée. Est-ce l'hiver qui s'achève dans des torrents d'eau ? Ou la vie même qui s'enlise dans ce déluge ? Et, au milieu des éléments déchaînés, la guerre poursuit ses misères et ses drames.

– Alerte ! Ils arrivent ! Dans le marécage.

Des dizaines et des dizaines de Russes, en pleine nuit, s'avancent en rampant dans vingt centimètres d'eau boueuse. Les Wallons prêtent l'oreille. Ils entendent mal entre les rafales de vent et de pluie, une sorte de clapotis qui semble se rapprocher. De tout leur instinct, ils sentent la

présence de l'ennemi. A quelques dizaines de mètres. Les Soviétiques arrivent près des positions tenues par les Wallons, repèrent les guetteurs, s'infiltrent silencieusement entre les postes. Ils ont vite dépassé les premières lignes et essayent de déborder Derenkovez, pour gagner la route de Korsoum, artère vitale et fragile de tout ce secteur.

Soudain, deux mitrailleuses lourdes allemandes se déchaînent, tandis que montent dans le ciel des fusées éclairantes. Les grenadiers découvrent qu'ils sont exactement au milieu des Russes. Les deux adversaires sont tellement emmêlés désormais que les armes automatiques prennent à partie à la fois les Soviétiques et les « Bourguignons » des avant-postes. Les balles cinglent par rafales le marécage, frappent les adversaires enchevêtrés, s'enfoncent avec un bruit mou dans la terre gorgée d'eau. Le vent forcit encore. La pluie cingle les visages. Les armes automatiques s'affolent. Des fusées de détresse s'élèvent brusquement. Des cris. Puis plus rien. Des postes se taisent, emportés par l'ennemi ou anéantis par les mitrailleuses amies.

Derrière les volontaires belges des premières lignes, brûlent les isbas de Derenkovez. Et, tout proche, le grand bâtiment noir de la sucrerie, dont les murs de tôle ondulée résonnent sous le fouet des averses et des rafales.

Les Soviétiques se glissent vers une esplanade où se trouvent rassemblés les derniers véhicules de la brigade d'assaut. Mais une poignée de Wallons se dévoilent brusquement et ouvrent le feu à quelques mètres, brisant net la tentative des Russes pour s'emparer des camions ou y mettre le feu. Des hommes s'écroulent. Mais d'autres surgissent encore. Les mitrailleuses sont rouges à force de tirer. Il faut changer les canons des pièces et les munitions deviennent de plus en plus rares.

Dans le poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie*, le téléphone sonne toutes les demi-heures pour confirmer le même ordre du commandeur de la division *Wilking*:

– Tenir, il faut tenir, répète inlassablement Gille à Lippert.

Pour tenir, les « Bourguignons » tiendront au moins jusqu'à l'aube, mais ils ne savent même pas si la route de Korsoum reste encore libre dans leur dos.

A l'aube du vendredi 11 février 1944, les volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* tiennent toujours leurs positions en « fer à cheval » au nord-est de Derenkovez. Sur leurs arrières, les hommes de la Wehrmacht et de la Waffen SS ont quand même réussi, tant bien que mal, à conserver les flancs est et ouest de la route de Korsoum. Le pas-

sage reste encore libre, même s'il est désormais battu par les feux de l'adversaire.

Une nouvelle attaque se déclenche au début de l'après-midi, sous la pluie torrentielle qui ne cesse de tomber. Les assauts se succèdent, sanglants et finalement monotones. A chaque fois, les fantassins russes sont stoppés par les armes automatiques des défenseurs. Ils perdent beaucoup de monde, mais s'obstinent, comme s'ils espéraient par le mépris qu'ils affichent de leurs propres pertes humaines, impressionner leurs adversaires. Ces charges furieuses, menées sans le soutien des chars et vouées à l'échec, ont quelque chose d'envoûtant. Dans le camp allemand, les munitions deviennent de plus en plus rares. Un moment viendra où le nombre emportera tout, dans un ultime corps à corps. Tôt ou tard, les Soviétiques seront maîtres du terrain, sans même tirer un coup de feu, contre des adversaires à bout de cartouches. En attendant, les assaillants se font faucher par rangs entiers devant les mitrailleuses au canon brûlant. La bataille atteint son point culminant au crépuscule.

Après vingt-quatre heures où elle est tombée sans un seul répit, la pluie s'arrête brusquement. Dans la vapeur et la brume, le paysage émerge comme une terre après un déluge, gorgée d'eau. Un autre orage crève : ce sont les Russes qui attaquent à nouveau. Il pleut désormais du fer et du feu. Collés au terrain, gluants de boue, indestructibles, des fantassins soviétiques se sont profondément infiltrés dans les lignes. Ils occupent maintenant toutes les collines qui dominent à l'est et à l'ouest la route de Korsoum.

– Le décrochage va être terrible, estime le Sturmbannführer Lippert. D'ailleurs, nous n'avons même pas d'ordre.

Le message arrivera seulement vers sept heures du soir. Le Gruppenführer Gille replie méthodiquement ses forces : « Derenkovez sera évacué à quatre heures du matin. Regroupement de la brigade d'assaut *Wallonie* sur Korsoum. »

– Il faut tenir encore neuf heures ! s'exclame Lucien Lippert. Les Russes ne nous laisseront pas le temps.

Le commandant belge n'a pourtant pas d'autre choix que d'envoyer à ses compagnies de combat l'ordre de tenir encore et de suivre l'horaire du décrochage à la minute près. Toute l'opération doit s'enchaîner avec une précision absolue.

Une terrible course contre la montre s'engage. Mais la perspective de quitter Derenkovez – même pour une destination inconnue et dangereuse – ranime les énergies. La hantise d'être coupé du reste de la division *Wiking* s'estompe. Enfin, on va sortir de ces trous gluants, retrouver les camarades, se battre pour réussir la grande percée qui permettra de rejoindre les Panzers envoyés en renfort de l'extérieur du « Kessel ».

L'un après l'autre, les pelotons de la brigade d'assaut *Wallonie*, réduits à quelques hommes formant à peine un groupe de combat autour d'une unique mitrailleuse, quittent leurs positions. Pour rejoindre la route de Korsoum, il faut traverser le marécage encore grossi par cette pluie qui s'est abattue sans cesse pendant une nuit et un jour. Les grenadiers enfoncent jusqu'au ventre. Parfois, un Wallon trébuche et tombe dans l'eau glacée. Ses camarades le rattrapent et la colonne continue sa marche. Tous sentent qu'ils vont peut-être échapper au piège et bénéficier d'un sursis.

Sur la route, les rescapés du « fer à cheval » vont trouver les derniers camions de la brigade d'assaut, qui attendent dans la nuit, prêts à les conduire à Korsoum d'où ils doivent repartir vers le sud-ouest de la poche, là où aura lieu la percée.

Soudain, les officiers de l'état-major qui attendent sur la chaussée entendent un bruit de moteurs et de chenilles. Pour la première fois, les Soviétiques engagent des blindés dans ce secteur. Les chars déboulent à l'attaque, escortés par des centaines de fantassins surgis des marais et des ténèbres. Les « Bourguignons », rescapés à grand-peine des avant-postes, vont être cueillis au vol et mitraillés dès leur arrivée sur la route.

– Il faut monter un bouchon, décide aussitôt le Sturmbannführer Lippert qui mesure le danger.

– Où trouver des pièces de PAK, mon commandant ?

Il en reste juste deux dans le secteur. Le Hauptsturmführer Degrelle se précipite sur la première, suivi de quelques hommes qui ouvrent le feu aussitôt. Non loin d'eux, d'autres volontaires belges mettent à son tour le second canon en batterie. Les coups de départ se succèdent. Les chars russes, surpris par cette résistance imprévue, s'arrêtent et essayent de repérer d'où viennent les coups. L'infanterie d'accompagnement se trouve prise vigoureusement à partie par quelques mitrailleurs. On tiraille dans tous les coins quand arrivent sur la route les grenadiers surgis du marécage.

– Vite ! Embarquez ! lancent les gradés.

Les hommes se hissent dans les camions sous le feu de l'ennemi. Sitôt remplis, les véhicules démarrent, salués par quelques rafales. Dans la nuit, les deux adversaires tirent au jugé. Les sillages de balles traçantes se croisent au-dessus de la route. Quelques Wallons roulent sur la chaussée, touchés au moment même où ils espéraient en finir avec le cauchemar de Derenkovez.

Enfin, un homme couvert de boue se présente à l'état-major de la brigade. C'est un officier d'une compagnie d'infanterie :

– Je suis le dernier. Derrière moi il n'y a plus que des Russes.

Des coups de feu claquent, tout proches.

– Ils nous suivent pas à pas depuis que nous avons décroché. Ils sont collants comme des sangsues.

– Allez vite aux camions ! ordonne Lippert.

Le chef du Rexisme récupère les deux derniers véhicules pour y accrocher ses pièces de PAK qui ont tiré jusqu'à la dernière minute. Le convoi prend la route de Korsoum. Une voiture tout-terrain ferme la marche. Le Sturmbannführer Lippert regarde sa montre avant d'y prendre place avec son officier d'ordonnance.

– Il est juste quatre heures du matin, fait remarquer le commandeur à son officier d'ordonnance Léon Degrelle.

– Nous avons respecté l'horaire à la minute, mon commandant. Et finalement tout ne s'est pas trop mal passé.

– Vous avez quand même eu de la chance de dénicher ces deux pièces de PAK au dernier moment.

La chance... Celle de Léon Degrelle a toujours été insolente. A la mesure de son orgueil. Voici maintenant ses « Bourguignons » qui traversent un hameau, le dernier avant Korsoum. C'est Arbousino. Là, des grenadiers SS de la division *Wiking* vont dresser un dernier barrage qui va permettre aux troupes encerclées de se rassembler et de se préparer pour l'assaut final.

Il est sept heures du matin, le samedi 12 février quand les rescapés des dix compagnies de la brigade d'assaut *Wallonie* arrivent dans les faubourgs de Korsoum, à bord des derniers camions sauvés du désastre.

Les véhicules s'arrêtent. Des ordres fusent :

– Descendez. En colonnes par trois.

Stupéfaits, les « Bourguignons » demandent ce qui se passe. Voici trois ou quatre heures, ils pataugeaient dans les marais, sous le feu incessant des balles traçantes. Mais les gradés ne leur laissent pas le temps de respirer.

– Nous entrons dans Korsoum. Au pas cadencé. Et en chantant.

Repris par cette ambiance de discipline et de panache, les volontaires belges ne sont pas mécontents de crâner devant leurs camarades allemands et germaniques, même si l'heure n'est pas aux parades. La brigade d'assaut *Wallonie* a perdu déjà près de la moitié de son effectif en tués, blessés et disparus. Mais les survivants chantent à pleins poumons en marquant le pas sur les pavés de la grand place de Korsoum :

*Nous sommes les légionnaires*
*De notre pays bien-aimé*
*Et la patrie sera fière*
*De notre sang versé...*

Cette entrée fracassante produit un effet stupéfiant sur les officiers de l'état-major de la division *Wiking*. Cette fois, le « cirque Wallonie » provoque les applaudissements...

Après dix jours et dix nuits de marche, de combat et d'angoisse, les volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* découvrent la ville de Korsoum comme une sorte d'oasis de paix au milieu de la guerre. Pourtant, les Soviétiques les talonnent et ils ne sont guère à plus d'une demi-douzaine de kilomètres. On entend sans arrêt le canon et il règne une atmosphère étrange de fin du monde. Malgré tout, la ville, qui s'étend au nord d'un immense lac, paraît tranquille, malgré le ronronnement des avions soviétiques et allemands qui tournent sans cesse et s'affrontent parfois en des duels impitoyables dans le ciel gris et triste de cette mi-février.

Parfois, des parachutes se détachent et les encerclés vont ramasser les colis qui leur tombent du ciel. Comme seul ravitaillement les forces du Reich reçoivent des munitions et aussi des pastilles qui doivent leur permettre de lutter contre la fatigue et le sommeil. Quelques tablettes de chocolat vitaminé, deux ou trois cigarettes, une poignée de biscuits. Ce sera le seul ravitaillement. Pourtant, les « Bourguignons » sont tellement stupéfaits d'avoir échappé à l'enfer qu'ils ne songent pas à se plaindre. Ils profitent de ces quelques heures de repos inattendues et se trouvent soudain comme désœuvrés, tandis que les gradés vont prendre les ordres à l'état-major de la division *Wiking*. Depuis qu'Arbusino a été repris au cours de la contre-attaque foudroyante qu'il a menée lui-même, le Gruppenführer Gille affiche une attitude impassible. Le visage maigre et creusé de rides profondes derrière le scintillement de ses lunettes, il a lui aussi l'allure d'un homme qui n'a guère dormi depuis plus d'une semaine. Il accueille cordialement le Sturmbannführer Lippert et les officiers de liaison de la brigade d'assaut *Wallonie*.

– Vous allez maintenant quitter l'arrière-garde pour l'avant-garde, annonce-t-il, comme s'il était normal que les volontaires belges de la Waffen SS se trouvent tout naturellement au point le plus exposé. Il nous reste à faire le plus difficile. Mais la liberté se trouve au bout.

Pourtant, Herbert-Otto Gille ne se paye pas de mots. Il se contente de mener l'opération comme si elle avait toutes les chances de réussir, bien qu'il ne puisse guère y croire. De toute façon, il n'y a pas autre chose à tenter, puisque l'idée même de capitulation reste exclue.

– Que vos Wallons se reposent un peu, annonce Gille à Lippert. Vous quitterez Korsoum peu avant minuit. La ville sera abandonnée cette nuit.

Les gradés ont donné rendez-vous à leurs hommes près des quelques camions qui restent à la brigade d'assaut. Après les pertes subies dans les derniers jours, il reste encore bien assez de place pour tous les rescapés. Alors, les « Bourguignons » déambulent par petits groupes dans les rues qu'emplissent les rafales de vent. Il fait un peu moins froid mais l'air est gorgé d'humidité. Malgré leurs tenues molletonnées, les hommes frissonnent. Avec leurs barbes de dix jours, leurs traits tirés, leurs yeux fiévreux, ils ressemblent à une horde de clochards. Comme les Russes, ils portent dans leur musette un pain de guerre et des cartouches en vrac. En cette fin d'hiver ils ressemblent de plus en plus à des guerriers de la steppe, misérables et farouches.

En plein milieu de la rue, des secrétaires d'état-major brûlent des dossiers et des cartes; Les Wallons se rassemblent quelques instants autour du feu, tendent leurs mains crevassées au-dessus d'une flamme bleuâtre. Une rafale de vent arrache tout un paquet de feuilles légères qui tourbillonnent avant de s'abattre dans les flaques de la chaussée. Un des volontaires belges ramasse un des papiers, portant quelques lignes imprimées. C'est en allemand. Il n'y comprend rien. Il demande à un Unterscharführer :

– Vous pouvez traduire ce qu'il y a marqué, sergent ?

– Fais voir.

Le sous-officier déchiffre le texte. Il découvre un appel à la désertion envoyé par les avions soviétiques au-dessus des troupes encerclées.

– C'est le baratin habituel des Russes.

– Qu'est-ce qu'ils disent ?

– Tu veux tellement le savoir ?

L'homme ne répond pas. Mais quelques camarades s'approchent. L'Unterscharführer soupire et leur lance :

– Autant vous le traduire. Voilà. Ça vient du Comité national de l'Allemagne Libre : « Officiers et soldats. Vous vous trouvez devant la destruction totale. La percée est impossible. Les secours venus de l'extérieur seront écrasés. Après quatre jours d'une bataille terriblement sanglante, les troupes de renfort ont été arrêtées après quelques kilomètres. Votre général refuse de négocier, malgré toutes nos offres. Maintenant, négociez vous-mêmes. Interrompez les combats. Venez seuls ou en groupe rejoindre le Comité national de l'Allemagne Libre. Hitler et ses généraux vous conduisent à la mort. Le Comité national vous conduit vers la patrie allemande libre. » Voilà, c'est tout.

Les volontaires belges se mettent à rire et un Bruxellois lance :

– De toute façon, c'est de la propagande pour les Allemands. Nous, on est « Bourguignons » comme dit le chef. Alors, on s'en fout de leur Allemagne Libre.

– Quel est le type qui a signé ce torchon ? demande un mitrailleur de Charleroi.

– Général von Seydlitz.

– Inconnu à la Légion *Wallonie.*

L'Unterscharführer froisse le tract et va l'envoyer rejoindre les autres dans la boue. Puis il conclut :

– On ferait mieux de trouver quelque chose à croquer.

Le temps est loin où le volontaire Alexandre avait réussi à installer sa marmite à rissoler des pommes de terre frites juste derrière les premières lignes, sur le front de l'Olchanka. Désormais, la disette règne parmi les troupes encerclées. Les Wallons partent à la recherche de quelques patates problématiques, tandis que de brutales rafales de vent et de neige fondue font voltiger une nouvelle brassée de tracts du Comité national de l'Allemagne Libre.

En quelques jours, le « Kessel » des encerclés s'est trouvé considérablement réduit. Il ne mesure plus que quatre à cinq kilomètres de rayon autour de Korsoum. La ville elle-même, qui n'est plus protégée au nord que par le dernier rempart d'Arbousino, menace de tomber d'une heure à l'autre. Il règne dans les états-majors une atmosphère non pas de panique mais de désespoir. Personne n'arrive à croire vraiment à la possibilité de percer la poche et de rejoindre les lignes amies. Pourtant, il faut continuer à tenir, à se battre, à mourir. Plus que jamais reste vraie la vieille devise de Guillaume le Taciturne : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. »

Maintenant, le seul mot d'ordre est de lancer toutes les forces encerclées vers le sud-ouest pour tenter de forcer le barrage. Mais il faut encore que le nord-est tienne, pendant que se monte la manœuvre de la dernière chance.

Le 12 février, à la fin de la matinée, le Gruppenführer Gille apprend que le village d'Arbousino vient de tomber aux mains des troupes soviétiques. C'est une catastrophe qui menace tout le « Kessel ».

– J'y vais ! lance-t-il à son chef d'état-major.

Le Sturmbannführer Schönfelder découvre un nouvel aspect de la personnalité de Gille, d'habitude tout empreint d'un calme un peu glacial. Le commandeur de la division *Wiking* saute dans une voiture tout-terrain et ordonne au chauffeur de prendre la route du nord. La situation est trop grave pour que le général ne se lance pas dans la bataille comme un sous-lieutenant, rameutant autour de lui les hommes qui viennent de se replier d'Arbousino. Il va les mener lui-même à l'assaut, armé de cette fameuse canne torsadée qui ne le quitte jamais.

Quelques minutes plus tard, le commandeur de la division *Wiking* surgit comme un diable au milieu des hommes qui refluent en désordre vers Korsoum. Debout dans sa voiture de commandement, il tempête. Jamais ses volontaires germaniques ne l'ont vu aussi furieux. Il sait que sa seule chance est de leur faire encore plus peur que les Russes. Alors, il brandit son gourdin et menace de le casser sur le dos du premier qui lâche pied.

Le mouvement de pnaique enrayé, le général descend sur la route, montre les premières isbas du village que ses hommes viennent d'abandonner et lance d'une voix forte :

– Qui est-ce qui retourne là-bas avec moi ?

Un peu honteux de s'être laissé emporter par un mouvement de panique, Allemands, Hollandais et Flamands font demi-tour et repartent. Bientôt, repris par la dure loi de l'entraînement, ils tirent, courent, se couchent, tirent à nouveau, repartent. Les pistolets mitrailleurs crépitent sans arrêt en tête de la colonne.

Imperturbable au milieu de la route, malgré les balles qui de temps à autre miaulent à ses oreilles et qu'il feint de ne pas entendre – d'ailleurs, n'est-il pas un peu sourd comme beaucoup de vieux artilleurs ? – le commandeur de la division *Wiking* désigne l'un après l'autre les objectifs, de la pointe de sa canne torsadée.

Arbousino repris par les volontaires germaniques de *Westland*, Herbert-Otto Gille regagne enfin son poste de commandement divisionnaire. Il veut encore travailler sur les cartes avant le grand décrochage vers le sud-ouest, qui doit avoir lieu cette nuit. En haut lieu, la décision est prise. A l'heure prévue, la ville de Korsoum, ancienne « capitale » du « Kessel », sera abandonnée.

# 14.

Dans la nuit du 12 février 1944, sous le grondement des Junkers allemands qui tournent encore comme un dernier adieu aux assiégés à qui ils ont parachuté au crépuscule les ultimes caisses de munitions, les forces du Reich abandonnent Korsoum. La première étape vers le nord-ouest et la liberté est la bourgarde de Steblev où l'on s'est durement battu au moment où les pointes blindées soviétiques ont fait leur jonction au début de l'encerclement. Sous la lune et dans le gel, les colonnes s'étirent. Après plus de deux semaines de combat où ils ont perdu une dizaine de milliers de tués et de disparus, ils sont encore quarante mille hommes à tenter de fuir le « Kessel » maudit.

Le premier obstacle sur leur route est la passerelle qui permet de se rendre d'une rive à l'autre du lac de Korsoum. Les véhicules, chargés de milliers de soldats épuisés et de centaines de blessés gémissants doivent s'engager l'un après l'autre sur cet unique passage dont dépend désormais le sort des deux corps d'armée du Dniepr. Les rescapés sont guidés par des feldgendarmes, impassibles dans leur long imperméable vert, ruisselants de neige fondue, la plaque métallique en croissant de lune sur la poitrine et un disque rouge et blanc lumineux au bout du long bâton réglementaire. Ils dirigent la circulation aussi calmement que s'ils se trouvaient à des centaines de kilomètres à l'intérieur des lignes ; l'organisation germanique reste encore maîtresse de la situation. Jamais les Wallons n'ont autant découvert la fameuse discipline qu'en ces heures de crise. Sans paraître se soucier des Soviétiques qui peuvent, d'un instant à l'autre, déferler sur Korsoum, les policiers militaires règlent le passage à la minute : une heure dans un sens et une heure dans l'autre sur cette voie unique.

Il n'y a plus grand monde cependant pour remonter vers le nord et rejoindre la ville assiégée, où les derniers occupants se hâtent de démé-

nager et de déguerpir, pendant que les volontaires germaniques de *Westland* qui tenaient le bouchon d'Arbousino reculent pied à pied, décrochant « en perroquet », section après section, comme s'il s'agissait d'une simple manœuvre de routine.

Au sud-ouest de la ville condamnée, les camions ne font que de monter et de descendre dans un paysage assez vallonné où se succèdent les collines. Parfois, un véhicule dérape dans la boue, les moteurs s'emballent, les routes patinent et s'affolent.

– Tout le monde à terre !

Les grenadiers ont l'habitude de ces manœuvres. Traîner, pousser, essayer une fois encore d'arracher un camion à ce piège gluant qui paralyse tout le convoi.

Désormais le gel a figé la boue. Il fait moins vingt-cinq degrés sous zéro. La piste redevient patinoire. Les camions zigzaguent et se renversent. Cette fois, ils sont définitivement pris au piège.

– On continue à pied !

C'est le seul ordre possible. Ls soldats descendent des derniers véhicules qu'il va falloir abandonner, après les avoir mis hors d'usage. Les hommes rassemblent leur pauvre paquetage et leurs armes ; ils ne portent avec eux que l'essentiel et d'abord les munitions. Fermant jusqu'au col leurs capotes boueuses, ils partent dans le vent glacial de cette nuit agonisante. Les grenadiers tanguent dans les rafales, traînant les mitrailleuses, les mortiers, quelques caisses de cartouches qui leur donnent des allures de portefaix épuisés. Ils glissent sur la glace, titubent de fatigue, de froid, de sommeil. La faim leur ronge les entrailles. Et ils n'ont plus qu'un quignon de pain pour tenir encore des jours et des jours. Le vent redouble. La colonne des grenadiers s'étire sur la route.

A neuf heures du matin, les rescapés de la brigade d'assaut *Wallonie*, rassemblés à Steblev, au milieu d'une fantastique cohue où les charrettes russes surchargées de blessés remplacent de plus en plus les véhicules à moteur immobilisés tout au long de la route, reçoivent l'ordre de gagner le village de Novo-Bouda, au sud du « Kessel », où ils doivent relever quelques éléments de la Wehrmacht.

Les compagnies de grenadiers et de mitrailleurs sont réduites au quart de leur effectif et à elles quatre alignent tout au plus deux cents combattants. Ils se mettent en marche dans une fange glaciale, cinglés par les rafales d'un vent de plus en plus furieux.

Enfin, voici quelques isbas misérables au milieu d'un océan de boue. Le village a été conquis la veille. Partout des cadavres disloqués, des véhicules renversés, des chaumières incendiées. Tout le hameau sent la fumée et la mort.

Dans le crépuscule du samedi 12 février, les « Bourguignons », qui

doivent partir vers trois heures du matin relever, dans leurs tranchées aux lisières du village, sept ou huit cents Allemands de la Wehrmacht, s'installent dans des cantonnements de fortune, ou plutôt d'infortune, masures au toit crevé, aux murs branlants et au sol pouilleux. Les hommes, épuisés, se laissent tomber sur place, sans quitter ni leurs bottes ni leurs armes. Ils vont essayer de dormir quelques heures, dans leur crasse, puisqu'il n'y a rien à manger. Et pour boire les plus débrouillards n'ont pu qu'avaler un café infect et tiédasse. La ration n'a pas dépassé un fond de gamelle pour une dizaine d'hommes.

Le Sturmbannführer Lippert, accompagné de son officier d'ordonnance Degrelle, se rend dans la fin de la nuit du 12 au 13 février au poste de commandement des unités allemandes qu'ils doivent relever dans Novo-Bouda. Les deux Wallons découvrent un colonel de la Wehrmacht plus que pessimiste. L'évolution des dernières heures semble annoncer une catastrophe.

– Certes, dit-il, nos hommes ont réussi à prendre Novo-Bouda. Mais vos camarades de la division *Wiking* qui donnent l'assaut à Sanderovka, à quelques kilomètres au nord, dans l'axe de la percée prévue, n'ont encore réussi à contrôler que la moitié du village.

Cela, c'est l'affaire de *Germania.* Ce qui compte pour Lippert et Degrelle, en ce milieu de nuit, c'est la situation à Novo-Bouda, que doit tenir leur brigade d'assaut *Wallonie*, à la charnière sud du « Kessel » désormais en mouvement.

– Qu'avons-nous comme appui, Herr Oberst ?

– Cinq Panzers. Il ne reste rien des trois derniers canons d'assaut de votre brigade et l'officier qui les commandait a été tué.

– Et comme pièces d'artillerie ?

– Celles que vous avez avec vous.

Sauvés par miracle au cours de la retraite, il ne reste plus aux Wallons que cinq petits canons de PAK et deux obusiers de 150, qui vont prendre aussitôt position sur les lisières de Novo-Bouda.

– Le ravitaillement en munitions ? demande le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* à son collègue allemand.

– Rien de prévu, grommelle le colonel, qui a visiblement hâte de s'en aller de ce coin pourri.

Auparavant, il indique les positions russes aux deux officiers belges qui les reportent sur leurs cartes.

– Nous leur avons pris ce village de Novo-Bouda sans trop de mal, avoue le colonel. Mais ils vont furieusement contre-attaquer dans quelques heures. Et alors, ce sera pour vous..

Il fait un froid épouvantable. Le thermomètre chute maintenant de plus en plus.

Tandis que ses hommes se reposent tant bien que mal, le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* installe son poste de commandement dans une isba, un peu à l'ouest des bâtiments du kolkhose marquant le centre du village de Novo-Bouda.

A trois heures du matin, les gradés réveillent les grenadiers épuisés :

– Debout ! En route !

Ils doivent gagner les tranchées qui se trouvent à quelques centaines de mètres, dès les dernières maisons du village. Elles serpentent dans la neige et dominent les vallées situées à l'est, au sud et à l'ouest. Les positions sont pleines d'eau croupie et glaciale. Les nouveaux venus tentent d'écoper, puis y renoncent vite tant la tâche apparaît surhumaine. Ils pataugent jusqu'au-dessus du genou et toutes les parois sont ruisselantes. Pourtant, les mitrailleurs installent leurs pièces tant bien que mal, tandis que les sous-officiers établissent les tours de garde.

Les Allemands que viennent relever les « Bourguignons » ne cachent pas leur hâte de quitter ces positions improvisées, à l'extrême-sud du « Kessel », pour rejoindre Sanderovka où s'opère le rassemblement de tous les rescapés.

– Faites attention, les Russes sont coriaces ici, disent-ils.

– D'où nous venons aussi, répondent les volontaires belges qui ne se laissent pas trop impressionner.

Une question pourtant leur brûle les lèvres :

– Est-ce qu'ils ont des chars ?

– Il y en a au moins une bonne vingtaine. Et ils vont sûrement en amener d'autres.

Tenir ces quelques isbas misérables pour consolider le flanc méridional de la percée ne semble guère encourageant et les « Bourguignons » ne peuvent se défendre d'un sentiment d'angoisse. Certes, voici toutes les unités de la brigade d'assaut réunies et les quelques heures de liberté à Korsoum ont permis de réorganiser un instrument de combat encore redoutable. Mais la plupart du matériel a été abandonné. Les Wallons vont se battre presque sans appui d'armes lourdes et de blindés. Et ils n'ont comme ravitaillement en munitions et en vivres que ce qu'ils transportent dans leurs musettes. Si les chars russes attaquent, comment les arrêter avec des fusils, des mitrailleuses et quelques mortiers ?

L'aube tarde à se lever. On devine une profonde vallée, puis, au-delà, des collines couvertes de forêts. Les Russes doivent s'y rassembler par

milliers avant l'assaut. Et leurs chars ne se gênent même pas pour aller et venir sur la route en contrebas. Pour les Soviétiques, il ne fait aucun doute que Novo-Bouda, perdue la veille, sera reconquise aujourd'hui même. Les Wallons devinent en face d'eux, dans le silence qui précède l'aurore, un ennemi terriblement sûr de lui. Tenir sera encore plus dur que les jours précédents.

A cinq heures du matin, juste au moment où les Allemands relevés par les « Bourguignons » vont quitter leurs positions de Novo-Bouda, on entend un bruit de moteurs et de chenilles. Ce sont les chars russes qui s'ébranlent et changent de place, prêts désormais pour l'attaque inéluctable.

Un étrange silence précède l'aube. Dans le poste de commandement de la brigade d'assaut *Wallonie* près du kolkhose comme dans les tranchées, où veillent depuis le milieu de la nuit les volontaires belges, chacun retient son souffle, l'oreille tendue pour essayer de localiser les blindés soviétiques, tapis dans l'ombre de la vallée.

Des dizaines de minutes se passent, dans une impression de calme trompeur. D'une seconde à l'autre, l'enfer peut se déchaîner. Et il faut patienter encore, les nerfs à vif, tout le corps tendu vers l'instant fatal où tout se déclenchera.

Les trois compagnies de grenadiers et la section de sapeurs sont attaquées les premières, au moment où le jour se lève. Les Soviétiques viennent durement tâter les positions tenues par la 1re compagnie de l'Obersturmführer Mathieu et la 2e de son camarade Derriks qui essayent de s'accrocher sur les positions occupées dans la nuit.

La situation est pire à la 3e. La compagnie de la Jeunesse est prise à partie par des blindés qui parviennent à s'infiltrer entre les points d'appui tenus par les jeunes grenadiers totalement épuisés. Les premiers chars russes pénètrent même sur les lisières méridionales du village de Novo-Bouda, se glissant entre les isbas et essayant de se frayer un passage vers le kolkhose.

La situation est tout aussi grave à la 4e compagnie. Il est très exactement sept heures du matin quand une grêle de balles explosives fouette les avant-postes tenus par les mitrailleurs wallons. Les parapets des tranchées tremblent sous l'averse mortelle. Les projectiles s'enfoncent dans la terre avec un bruit mou. Tout le front se réveille. Le chef de la 4e compagnie, l'Obersturmführer Bonniver, hurle dans la grisaille de l'aube :

– Tout le monde à son poste de combat !

L'officier belge n'a qu'un seul souci : épargner les cartouches car la consommation en munitions a été effrayante depuis quelques jours. Il ordonne d'un ton sans réplique :

– N'ouvrez le feu que sur mon ordre. Laissez-les approcher.

Dans la vallée, les fantassins russes se rassemblent autour des chars. Ils surgissent, toujours plus nombreux, et se mettent enfin en marche, presque au coude à coude. L'assaut s'ébranle lentement, mais avec la puissance redoutable que donne le nombre. Le mur humain monte irrésistiblement vers les lignes tenues par les Wallons. Courbés derrière leurs armes, les hommes attendent l'ordre de leur chef pour tirer. Des minutes se passent, interminables. Enfin retentit le commandement tant attendu :

– Feu !

Toute la ligne de tranchées s'embrase. Les armes automatiques tirent rafale sur rafale. Des rangs entiers d'assaillants s'écroulent, tombant les uns sur les autres, dans le désordre de la mort. Les Russes semblent hésiter un instant. Mais ils ne refluent pas, enjambent les cadavres et poursuivent leur montée.

– Feu ! hurle à nouveau le lieutenant wallon.

Cette fois, les Soviétiques semblent hésiter. Mais c'est pour s'abriter et aussitôt riposter. Ils commencent à tirer de toutes leurs armes. Fusils, mitraillettes, mortiers, pièces automatiques, tout le front ennemi se déchaîne. Des milliers et des milliers de balles s'abattent en miaulant sur les tranchées tenues par les volontaires de la brigade d'assaut. Dans un fracas terrifiant, les « orgues de Staline » entrent en action à leur tour. Les salves de fusées s'abattent dans un sifflement d'enfer. Des éclats d'acier brûlant voltigent dans tous les sens. La terre semble trembler et s'ouvrir. Les tranchées s'éboulent, ensevelissant quelques-uns des défenseurs. Ce matraquage de l'aube s'avère terrible.

Novo-Bouda semble le centre d'un véritable typhon. Des hommes, fous de terreur, se mettent à hurler, des blessés s'écroulent en gémissant ; déjà, les cadavres s'amoncellent dans le ravin, entre les deux lignes de feu.

Soudain, dans un grand halètement de moteurs, les chars russes commencent à escalader la pente. Des Wallons essayent de les arrêter avec leurs canons de PAK, mais ils manquent leurs cibles et les blindés poursuivent leur avance. Ils parviennent à tourner les positions de la 4e compagnie et se dirigent vers le village même de Novo-Bouda. La formation ennemie ne comporte pas moins de vingt chars qui foncent maintenant vers le nord, entourés par des essaims de fantassins hurlant et tirant sans arrêt.

Dépassés par l'avant-garde de l'assaut soviétique, grenadiers et mitrailleurs continuent cependant à tenir bon dans leurs tranchées dévastées, malgré le bombardement de quelques avions russes qui surgissent soudain du ciel gris et bas. Les explosions bouleversent encore

davantage les positions où s'entassent les morts et les blessés. Et d'autres fantassins ennemis jaillissent sans cesse de la vallée, ligne après ligne, innombrables dans la fumée des explosions. Une marée humaine monte à l'assaut de Novo-Bouda.

Les chefs des compagnies, durement attaquées, expédient des estafettes vers le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie,* pour lui demander des renforts. Il leur faut de nouveaux volontaires et surtout des munitions pour alimenter leurs mitrailleuses, qui tirent rafale sur rafale, sans parvenir à stopper l'irrésistible ruée des Soviétiques.

Les « Bourguignons » tiendront-ils le verrou de Novo-Bouda qui commande tout le nord-est de la percée ? Au poste de commandement, dans une des misérables isbas du village, le Sturmbannführer Lippert se montre de plus en plus inquiet sur l'évolution des combats depuis la brutale attaque de l'aube.

Les vingt chars russes foncent vers le centre du village. De temps à autre, ils s'arrêtent, pour expédier quelques obus. Le poste de commandement de la brigade est touché à trois reprises. Murs crevés, toit effondré, pièces envahies de poussière, l'abri est inutilisable et la plupart des officiers se dégagent à grand-peine des gravats. Le Sturmbannführer Lippert et le Hauptsturmführer Degrelle s'emparent chacun d'un pistolet mitrailleurs et se ruent au-dehors. Dans les deux rues boueuses du village, de furieux combats s'engagent. Le commandeur et son officier d'ordonnance rameutent une cinquantaine de Wallons qui cherchent à échapper aux T.34 soviétiques s'avançant déjà au milieu des masures de Novo-Bouda.

– Où sont donc nos Panzers ? s'impatiente Lippert.

– Au bout du village, mon commandant. Ils vont contre-attaquer d'un instant à l'autre.

L'Untersturmführer Kurt Schumacher, un Hanovrien de vingt ans, est lancé dans la bataille de Novo-Bouda avec ce qui reste de son peloton de la 3e compagnie du régiment de chars de la division *Wiking.* Il n'a que deux Panzers avec lui quand il intervient brusquement, au moment même où la situation dans le centre du village, aux abords du kolkhose apparaît désespérée pour les « Bourguignons ». Sa brusque apparition, à l'instant précis où la défense va être submergée, provoque chez les équipages des blindés soviétiques un tel mouvement de surprise qu'ils préfèrent rompre le combat. Les T.34 sont trop facilement surclassés par les Panzer IV et leur redoutable canon de 75 long. Les chars russes refluent donc vers le sud du village et se retirent rapidement.

Les Allemands pourraient croire la partie facilement gagnée, mais le jeune sous-lieutenant, le buste hors de sa tourelle, fouille le paysage de ses jumelles. Il lance dans le laryngophone :

– Méfiez-vous ! Ils vont revenir.

Les hommes de la 3e compagnie du régiment de chars de la division *Wiking* ne vont pas avoir longtemps à attendre. Un grondement de moteurs, des bruits de chenilles, quelques détonations. Le paysage s'anime. Les premiers chars russes apparaissent. Schumacher referme la trappe qui retombe avec un claquement sec et surveille l'adversaire par les épiscopes de la tourelle. Cette fois, c'est du sérieux. Il compte les chars qui surgissent l'un après l'autre devant les deux Panzers de son peloton. Il y en a quinze très exactement ! Pour Kurt Schumacher, il n'y a pas d'autre alternative que de les laisser venir à bonne portée et d'engager le combat. Dans chacun des chars, les deux tireurs choisissent leur adversaire.

– Feu ! ordonne l'Untersturmführer.

Les deux obus de 75 partent presque en même temps et vont chacun frapper de plein fouet un T.34. Les deux chars russes explosent. Mais le Hanovrien ne perd pas de temps à féliciter ses équipages :

– Objectif suivant ! Feu !

A nouveau, deux coups au but. Alors, les détonations s'enchaînent avec une mortelle régularité. Les T.34 sont largement surclassés par les Panzers IV qui ne leur laissent pas le temps de riposter. En quatre salves des terribles 75, huit blindés russes sont mis hors de combat. Les uns flambent déjà. D'autres, déchenillés, sont abandonnés par leurs équipages qui essayent de fuir sous les balles des mitrailleuses. Les volontaires wallons au combat dans Novo-Bouda vont pouvoir respirer un peu. Mais ils voient avec inquiétude, les deux panzers de la 3e compagnie remettre leurs moteurs en route et quitter leurs positions. L'Untersturmführer Schumacher vient d'être appelé un peu plus loin, dans un secteur où les Soviétiques ont réussi une autre percée.

Privés de l'appui des Panzers allemands de la division *Wiking*, les volontaires belges vont devoir faire face à une nouvelle attaque de blindés avec leurs seules pièces de PAK. Les combats deviennent de plus en plus durs, au centre même du village où des fantassins russes se sont infiltrés, dans le sillage des chars. Sans cesse des rafales claquent et des explosions retentissent. Les positions de la brigade d'assaut *Wallonie* sont écrasées par les tirs convergents des mortiers lourds et des orgues de Staline. Sans cesse des « Bourguignons » tombent, tués ou grièvement blessés. Le Hauptsturmführer Degrelle, qui se bat à la tête d'une

poignée de conducteurs, de secrétaires et de téléphonistes de l'état-major rameutés en toute hâte, est touché une nouvelle fois, durement, par un éclat qui le frappe au côté et au bras. Mais il refuse de s'avouer hors de combat et rassemble quelques volontaires, pour essayer de mettre en batterie un canon de PAK.

– Chef ! lui crie une estafette. On tient encore dans le nord du village.

De là pourra peut-être partir une contre-attaque. Degrelle y expédie un officier pour essayer de rameuter tous les hommes encore disponibles et surtout les servants des pièces antichars.

L'attaque des chars russes qui a crevé le front a totalement isolé aux avant-postes quelques groupes de « Bourguignons » encore cramponnés à leurs armes. Les volontaires belges combattent désormais en isolés, par pelotons ou même par groupes de combat, autour d'une dernière arme automatique. Mais que faire devant les assauts qui ne cessent de redoubler ? Les positions tenues par la 1re, la 2e et la 3e compagnies de la brigade d'assaut sont emportées et les grenadiers refluent vers le centre du village. A la 4e, les mitrailleurs essayent de tenir le choc quelques minutes de plus. Ils entendent leurs adversaires qui se regroupent dans le ravin, à leurs pieds, et s'apprêtent à lancer une nouvelle attaque.

Leur situation est tragique. Ils sont pris entre les chars russes, qui ont tout à l'heure crevé les lignes, et les fantassins, qui lancent maintenant leur nouvel assaut. Il reste un officier, quatre sous-officiers et une vingtaine d'hommes. D'autres tombent encore.

L'Unterscharführer Terlin prend le commandement de la quinzaine de rescapés hagards de sa compagnie et essaye de les faire se replier vers le village. Soudain, le sous-officier s'entend appeler par un de ses hommes :

– Sergent ! Un char nous arrive dessus !

Un T.34. s'approche lentement vers le petit groupe. Terlin voit sa tourelle tourner lentement et le canon se diriger vers lui. Il n'a pour toute arme qu'une mitraillette « pepescha » qu'il vient de ramasser sur un cadavre. Il ne peut rien contre le char. Mais un de ses « Bourguignons » possède un Panzerfaust. L'arme ne peut expédier qu'une seule charge creuse. Il n'y a d'autre solution que de frapper le premier et de détruire l'adversaire avant d'être repéré à coup sûr, en raison de la longue flamme qui marque le départ de l'unique projectile.

– Ne le manque pas ! lance le sous-officier.

– Pas question, sergent.

Le jeune volontaire, un genou en terre, à une vingtaine de mètres du T.34, vise soigneusement et tire. La fusée atteint son but et perce le blindage. Le char s'immobilise et commence à brûler. Des écoutilles s'ouvrent.

– Attention ! lance Terlin. L'équipage va évacuer. Ne les manquons pas.

L'Unterscharführer wallon prend lui-même à partie le chef de char avec son redoutable pepescha russe et l'officier s'écroule, le corps cassé en deux sur sa tourelle. Ses hommes ne tardent pas à le suivre dans la mort. Les pistolets mitrailleurs crépitent et, en quelques secondes, tout est fini.

– Un char n'attaque jamais seul, remarque Terlin. Nous n'allons pas tarder à nous retrouver avec le second sur le dos.

Le T.34 surgit peu après. Mais les Wallons n'ont plus rien pour le tirer et ne peuvent qu'essayer de se dissimuler dans un bosquet. Ils sont très vite repérés et un premier coup de canon retentit. L'équipage du char russe a tiré trop à gauche, mais il ne va pas tarder à expédier un second obus explosif. Il n'y a pas d'autre solution que de détaler, encore plus vite.

Haletants, les quelques survivants de la 4e compagnie arrivent près d'une isba, où ils pensent trouver quelque abri. Mais ils découvrent brusquement un troisième char, qui semble monter la garde à quelques dizaines de mètres. Leurs adversaires ont vu le petit groupe et la tourelle tourne dans leur direction. Avant même que n'éclate le premier coup de canon, les « Bourguignons » font un bond derrière la masure et se précipitent dans un chemin creux, courant à perdre haleine. Un coup de canon retentit. L'isba, touchée de plein fouet, explose dans une gigantesque gerbe de feu et de gravats. Mais les pourchassés sont déjà loin ; ils ne tardent pas à parvenir aux premières isbas de Novo-Bouda, où ils espèrent retrouver leurs camarades.

La première chose qu'ils découvrent, bien abrité derrière les arbres qui bordent le chemin creux, c'est un quatrième char russe.

– Planquez-vous ! crie Terlin.

Au cri de leur chef, la quinzaine de volontaires wallons se sont jetés à terre et ne bougent pas plus que des morts. Le sergent s'avance en rampant et arrive à moins de cinq mètres du char. Il aperçoit le tankiste, le buste hors de sa tourelle, qui lui tourne le dos pour observer le village où se poursuivent les combats entre les fantassins soviétiques et les « Bourguignons » ralliés par Lippert et Degrelle.

Immobile, le chef de char ne se doute de rien. Comment pourrait-il imaginer qu'un groupe de Wallons arrive derrière lui ? Terlin, sa mitraillette russe à la main, hésite à tirer. Plutôt que de tuer cet adver-

saire qui lui tourne le dos, sans méfiance, il préférerait de beaucoup détruire le char. Mais il n'y a plus un seul Panzerfaut dans son groupe. Un des volontaires belges, un peu en arrière de son chef, ne comprend rien à ce qui se passe et lance à mi-voix :

– Alors, on avance, sergent ?

Le chef de char a dû l'entendre car il se retourne brusquement et découvre le petit groupe de fugitifs. Le Russe se laisse tomber à l'intérieur de son blindé et referme l'écoutille. La tourelle commence à tourner.

– On fout le camp ! lance Terlin. Et en vitesse !

Les Wallons poursuivent leur course folle et essayent de gagner l'abri de quelques arbres. Derrière eux, la mitrailleuse du char russe se met à tirer. Ils entendent les balles qui cinglent les troncs d'arbres. Quelques branches, coupées net, leur tombent dessus. Les pourchassés se laissent tomber à terre et essayent de s'éloigner en rampant. L'Unterscharführer Terlin voit son camarade Philippot s'écrouler près de lui, grièvement blessé. Un « Bourguignon » de plus qui sera porté disparu...

Les rescapés de la 4$^{e}$ compagnie finissent par rejoindre le village où leurs camarades continuent à se battre, plus durement que jamais, sans répit matraqués par les orgues de Staline qui s'abattent sur les isbas et les jardins avec leur sifflement terrifiant de trente-six fusées par salve.

Sans cesse, les brancardiers essayent d'arracher des blessés à l'enfer. Quant aux morts et aux disparus, on en compte déjà une centaine en deux heures de combat. Novo-Bouda menace d'être le tombeau de la brigade d'assaut *Wallonie.*

Tous les grenadiers qui refluent en désordre des premières lignes, enlevées en quelques minutes, essayent de se rassembler pour monter une contre-attaque et reprendre un peu du terrain perdu. Les petites pièces de PAK aboient rageusement. Et des volontaires fous de témérité s'en vont attaquer les T.34 au Panzerfaust, affrontant les monstres d'acier à quelques mètres avec leur arme « à chance unique »... Miracle du désespoir et du courage : une dizaine de chars ne tardent pas à se trouver immobilisés ou détruits. L'attaque blindée soviétique se termine par un échec. Il reste à régler le sort des fantassins. Alors, c'est la lutte au corps à corps. On s'empoigne au pistolet mitrailleur et à la grenade. Parfois, un assaut est brutalement stoppé à la baïonnette. Étroitement mêlés, les groupes antagonistes voltigent dans Novo-Bouda.

Le Sturmbannführer Lippert mène lui-même de brèves et dures contre-attaques. Pistolet mitrailleur au poing, ce lieutenant colonel de vingt-neuf ans, se bat avec une sorte de fanatisme glacé. Ce matin, un

agent de liaison a été frappé par son visage silencieux et tragique. Il a entendu le Commandeur murmurer d'un air un peu absent :

– Tout est fichu !

Mais Lucien Lippert a repris le dessus. Il ne se bat plus comme un officier supérieur, au milieu de ses cartes et de ses téléphones. Mais il fait le coup de feu comme n'importe quel chef de groupe de combat menant quelques hommes au cœur de l'enfer. Il a repris tout son calme et donne des ordres brefs, d'une voix impassible. Isba après isba, il est en train de reprendre le village de Novo-Bouda.

Pourtant, les fantassins soviétiques, maintenant privés de l'appui de leurs chars, s'accrochent au terrain et disputent aux Wallons chaque masure, chaque jardin, chaque haie vive. Des coups de feu crépitent sans arrêt. Les volontaires belges économisent les munitions. Ils n'ont plus qu'une cinquantaine de cartouches par mitrailleuse. Maintenant, il leur faut l'emporter dans un dernier assaut. Ou être de nouveau chassés du village, sans espoir de retour, cette fois. Lucien Lippert sent que tout va se jouer à cet instant. Il va être deux heures de l'après-midi.

– Allez ! lance-t-il aux quelques grenadiers qui le suivent. Encore un bond ! Suivez-moi !

Le Commandeur se lance à travers la rue pour atteindre une masure d'où il repartira pour un nouvel assaut. Soudain, il s'écroule, stoppé net dans son élan, après avoir poussé un cri terrifiant. Repéré par un tireur d'élite, il vient de recevoir en pleine poitrine une balle explosive. La vie s'échappe par cet énorme trou et le Sturmbannführer Lippert est déjà mort quand ses hommes le rejoignent. Ils traînent son corps à l'intérieur de l'isba, tandis que les balles continuent à miauler dans tous les sens.

Une contre-attaque soviétique force les Bourguignons à refluer de quelques dizaines de mètres. Mais les Bourguignons ne laisseront pas le cadavre de leur Commandeur aux mains de l'ennemi.

Ce serait le rôle de son officier d'ordonnance d'aller le chercher. Mais Léon Degrelle, le bras droit déchiqueté, le côté ouvert par un éclat, deux côtes cassées, apparaît en trop mauvais état pour tenter cette patrouille désespérée.

– J'y vais, dit simplement l'Obersturmführer Thyssens.

Depuis huit jours, ce lieutenant belge se bat à la tête de ses hommes de la FLAK légère avec un bras en écharpe. Il n'a pas voulu se faire évacuer après sa blessure du 6 février à Starosseljé et il continue à mener la vie dure aux Soviétiques.

– Qui est volontaire ? demande-t-il.

Pas un « Bourguignon » qui hésiterait à aller sous le feu rechercher le corps du Commandeur. Alors, derrière Thyssens, ils foncent vers l'isba

où repose leur chef et parviennent à reprendre le corps à la poitrine ouverte qu'ils tirent vers l'arrière, le portant sur une échelle. On fabrique un mauvais cercueil en toute hâte.

– Quoi qu'il arrive, nous emmenons le Commandeur avec nous, décide le Hauptsturmführer Léon Degrelle, qui prend alors le commandement des rescapés de la brigade d'assaut *Wallonie*.

Sur près de deux mille hommes arrivés sur le front du Dniepr à la fin du mois de novembre, ils ne sont plus que quelques centaines, presque totalement encerclés dans Novo-Bouda en flammes.

L'après-midi du 13 février voit se dérouler plusieurs tentatives de contre-attaques des « Bourguignons ». Toutes se soldent par des échecs sanglants. Les Soviétiques parviennent à s'emparer de toute la partie méridionale du village et gagnent, irrésistiblement, isba après isba, la place du kolkhose où des petits groupes de volontaires belges résistent encore.

Le charroi de la brigade d'assaut, désormais composé de véhicules russes traînés par des petits chevaux de la steppe est évacué sur Sanderovka. Au milieu des siens le Hauptsturmführer Degrelle, grelottant de fièvre depuis sa blessure, est lui aussi évacué vers une infirmerie. Les pièces d'artillerie russes ne cessent de prendre à partie ces charrettes qui cahotent dans la neige boueuse et s'efforcent de s'échapper vers le nord et de gagner le grand rassemblement des rescapés du « Kessel ».

Au crépuscule, les combats ralentissent puis se calment. Dans les deux camps, les adversaires sont à bout de forces. Les « Bourguignons » se voient obligés d'abandonner le village et de se regrouper tant bien que mal sur les lisières septentrionales. Ils ont perdu au cours de la journée un centaine des leurs.

Quelques hommes, à la clarté des étoiles, emmènent sur un traîneau de fortune le corps du Sturmbannführer Lucien Lippert vers Sanderovka, refusant de laisser la dépouille de leur commandeur aux mains de l'ennemi qui s'installe rapidement dans les ruines de Novo-Bouda et dans le bâtiment du kolkhose, tandis que les Wallons tiennent toujours les dernières maisons au nord du village.

Le froid se maintient à moins trente degrés sous zéro. La nuit, sur des positions improvisées, sera une aussi rude épreuve, pour les hommes à bout de forces, que cette journée de combats.

# 15.

Le « Kessel » où se trouvent encerclés encore trente mille soldats allemands et volontaires germaniques ne fait que se rétrécir d'heure en heure. Le lundi 14 février 1944, au premier jour d'une semaine décisive, le général Stemmermann décide de ramener le front à la lisière nord du village de Steblev. Les Soviétiques lancent sans cesse de dures attaques.

A Novo-Bouda, les hommes de la brigade d'assaut *Wallonie* subissent de nouveaux assauts, bien encaissés par les grenadiers de la 1^re^ compagnie de l'Obersturmführer Mathieu et de la 2^e^ de son camarade Derriks, qui tiennent solidement les lisières nord du village et s'y sont enterrés pendant la nuit glaciale. A Sanderovka, on réorganise la 3^e^ compagnie, qui a subi des pertes importantes au cours des combats de la veille. Finalement, cette compagnie de la Jeunesse et les mitrailleurs de la 4^e^ compagnie vont repartir vers les lignes, pour tenir un nouveau secteur du front, cette fois au nord-est de Novo-Bouda, tandis que leurs compatriotes de la 1^re^ et de la 2^e^ compagnie défendent le nord-ouest du village.

Les combats se poursuivent aussi au-delà de Sanderovka, où les volontaires germaniques du bataillon Dorr continuent d'attaquer pour conquérir les positions de départ de la percée. Les Soviétiques réagissent vigoureusement et essayent d'empêcher tout mouvement de troupes vers le sud-ouest.

A Kvitki, sur le front est, ce sont les soldats de la Wehrmacht qui résistent pour empêcher les Russes de crever la poche et de lancer un raid de blindés sur Sanderovka, cette grosse bourgade désormais promue au rang de cœur de la résistance.

Les derniers Panzers de la division *Wiking* vont d'un point à l'autre du front, essayant de briser les attaques de chars russes et soutenant les fantassins épuisés. L'Untersturmführer Kurt Schumacher, qui, avec son

peloton de la 3[e] compagnie, a encore détruit la veille deux T. 34 soviétiques, après les combats de Novo-Bouda, regagne à l'aube le secteur méridional du « Kessel ».

Tout de suite, dès que le jour se lève, le sous-lieutenant distingue, en face de lui, émergeant de la grisaille neigeuse, onze blindés russes. Et lui n'a toujours que deux Panzers à leur opposer. Le sous-lieutenant réfléchit rapidement : « De face, je n'ai pas grande chance. Alors je les laisse passer et je les attaque de flanc. »

Les chars soviétiques poursuivent leur manœuvre et s'enfoncent dans les lignes tenues par les volontaires germaniques. Schumacher attend qu'ils soient de profil pour les tirer. Soudain, un canon antichars se dévoile. Les deux Panzers de la division *Wiking* sont vite repérés. Un premier obus part. Les artilleurs de l'armée rouge savent viser. Un char allemand est touché. Ce n'est pas celui du chef de peloton, mais celui de l'Oberscharführer Fiebelkorn, à qui Schumacher demande aussitôt par radio :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– On a durement encaissé, Untersturmführer. Le canon est hors de service, mais l'équipage s'en sort à peu près.

Seulement, le Panzer de Fiebelkorn, qui a reçu un obus de plein fouet, ne tarde pas à prendre feu avec toutes ces vapeurs d'essence et d'huile qui imprègnent la caisse au-dessus du moteur.

– Évacuation ! ordonne le chef de char dans le téléphone intérieur.

Plusieurs des quatre hommes qui se trouvent avec lui dans le Panzer sont blessés ou brûlés. L'adjudant, tel un capitaine à bord de son navire, décide de sortir le dernier. Au moment où il abandonne l'épave en feu, il sent une douleur fulgurante à la cheville. Il vient d'avoir le pied fracturé. Ses camarades parviennent à l'attirer hors du brasier et ils le ramènent, en le portant deux par deux, jusqu'au poste de commandement du bataillon de chars. Dès que tombe la nuit, un convoi de ravitaillement en munitions transporte l'adjudant blessé jusqu'à un poste de secours.

Lorsqu'il arrive, Fiebelkorn est mal accueilli par les infirmiers :

– Oberscharführer, on est débordé par des blessés graves qui nous arrivent de partout. Un pied cassé, dans tout ça, ce n'est pas grand-chose...

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

– Les ordres sont les ordres. C'est à votre unité de s'occuper de vous et de vous évacuer lors de la tentative de percée.

L'infirmerie de son bataillon réalise un plâtre de fortune que l'on entoure de chiffons. Fiebelkorn peut boitiller tant bien que mal.

Pendant ce temps, son chef de peloton s'est retrouvé tout seul face

aux onze chars russes ! L'Untersturmführer Schumacher annonce pourtant calmement la situation aux quatre hommes de son équipage :

– l'adversaire arrive à bonne portée. On va les avoir.

Le sous-lieutenant repère les silhouettes des chars ennemis sur une crête. Les T. 34, progressant l'un derrière l'autre, forment des cibles magnifiques et se croient couverts par les canons antichars de leurs compatriotes. Aussi, ils ne se méfient pas. Schumacher donne ses ordres dans le téléphone intérieur :

– On va les prendre dans l'ordre, les uns après les autres. C'est une question de vitesse. Sur le premier : feu !

Une explosion. Le T. 34 encaisse un obus et s'immobilise. Derrière lui, les dix autres sont obligés de s'arrêter, avant d'essayer de se camoufler dans un repli de terrain.

– Feu ! crie Schumacher.

Un second char est touché. Puis un autre. Et encore un autre. Au septième, il n'en reste plus que trois qui, courageusement, essayent de faire front et se disposent à attaquer l'unique Panzer et son redoutable canon de 75 long.

– On va y arriver, annonce le sous-lieutenant aux quatre hommes d'équipages. Il n'y en a plus que trois.

Le tireur lui répond alors :

– Et nous, nous n'avons plus que trois obus, Untersturmführer.

– Alors, ne les manque pas. Le compte y est. On s'en sortira.

Les trois obus explosifs percent le blindage avec une précision diabolique et éclatent à l'intérieur. Les hommes d'équipage soviétiques trouvent une mort affreuse. Mais les trois chars sont intacts. Quant au dernier survivant de la formation ennemie, il a disparu. Heureusement pour le Panzer de Schumacher qui n'a plus un seul obus. A ce moment, un char de la 3e compagnie arrive en renfort et rejoint son chef.

– J'ai réussi à mettre hors de combat les équipages des trois chars devant moi, annonce Schumacher. Essayez donc de les incendier, pour qu'ils ne puissent pas être récupérés par l'ennemi.

En quelques coups de canon, le nouveau venu achève les trois T. 34. Les munitions explosent et les chars commencent à brûler avec de lourds panaches de fumée. Schumacher récupère quelques obus et gagne le sud de Novo-Bouda où le combat continue. Son Panzer roule rapidement vers les lieux de la bataille et le sous-lieutenant profite de l'accalmie pour faire un rapide tour d'horizon par les épiscopes de sa tourelle. Il découvre alors le dernier char russe, échappé au massacre, qui s'obstine et le suit, prêt à l'attaquer par-derrière.

– Halte ! lance-t-il au pilote. On a encore un adversaire à neutraliser.

Le Panzer s'immobilise, la tourelle tourne à 180°. Le canon est pointé vers le T. 34 qui n'a plus le temps de se camoufler et s'approche à toute allure.

– Feu ! ordonne Schumacher.

– Objectif atteint ! annonce le pointeur presque aussitôt.

Cet incroyable combat n'a duré que quelques dizaines de minutes. Avec un seul blindé, l'Untersturmführer Kurt Schumacher a détruit onze chars soviétiques. Il sera nommé Obersturmführer et prendra la tête de la 3e compagnie, après avoir reçu la cravate de chevalier de la Croix de Fer[1].

Le Hauptsturmführer Léon Degrelle, nouveau commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie*, sérieusement blessé la veille, lutte contre la fièvre et la fatigue. Les yeux brûlants, claquant des dents, les joues en feu, il se rend pourtant au poste de commandement de la division *Wiking*, où vient de le convoquer le Gruppenführer Gille.

Le regard étincelant derrière les lunettes cerclées d'écaille, le chef des volontaires germaniques arbore un vrai visage de bois creusé de rides profondes. De ses lèvres minces ne tombent toujours que les mêmes ordres :

– Tenez bon. Aucun repli sans mon ordre. Ne cédez pas un mètre.

Les compagnies de combat de sa division sont réduites à quelques hommes épuisés, les munitions manquent tragiquement, la plupart des cadres sont tombés, après vingt jours de combats acharnés pour tenter de briser l'encerclement. Mais Herbert-Otto Gille sait qu'il doit se cramponner à l'horaire de retraite décidé par l'état-major. La moindre faiblesse et ce serait la catastrophe.

Le général ressemble à une sorte de spectre au teint blafard et aux gestes mécaniques. Il accueille le chef du Rexisme avec un calme glacé.

– Nous tenterons sans doute la percée après-demain. En attendant, vos hommes doivent tenir.

Toujours ce même mot, qui sonne comme un glas lancinant.

Léon Degrelle est impressionné par ce ton sans réplique. Pour Herbert-Otto Gille, l'impossible semble naturel. Le chef du Rexisme lui lance simplement :

– Nous tiendrons. Mais il nous faut des munitions, Gruppenführer.

– Combien ? demande Gille.

– Cinquante mille cartouches.

1. L'Obersturmführer Kurt Schumacher sera porté disparu lors des combats de Hongrie en 1945.

– Vous les aurez.

La Luftwaffe a réussi à parachuter encore quelques gaines métalliques aux assiégés. Les munitions ont priorité absolue. Les encerclés n'ont plus rien à manger, mais ils doivent encore approvisionner leurs armes.

Le commandeur de la division *Wiking* répond d'un signe de tête au salut de Degrelle et rejoint son chef d'état-major penché sur la carte où de nouvelles flèches indiquent les attaques soviétiques.

Le lendemain, 15 février, un vent de terreur semble souffler sur le « Kessel » où l'espace manque de plus en plus. Les véhicules, sauvés à grand-peine depuis une dizaine de jours, s'entassent dans un chaos indescriptible et tout nouveau mouvement motorisé devient désormais impossible. Sur tout le pourtour du front, les fantassins, qui doivent essayer de contenir la ruée des Soviétiques vers Sanderovka, sont arrivés à bout de résistance.

Le village de Steblov est abandonné au nord du « Kessel », tandis qu'au sud les Wallons continuent à tenir devant Novo-Bouda. Les assiégés se trouvent dans un cercle qui ne dépasse même plus quatre kilomètres de diamètre !

Les rapports qui arrivent à l'état-major sont tous plus pessimistes les uns que les autres. Les hommes sont à bout. Transis de froid, affamés, prêts à tous les désespoirs. On signale des dizaines et des dizaines de suicides. De plus en plus nombreux, des volontaires germaniques préfèrent se tirer une balle dans la tête plutôt que de continuer à souffrir sans autre issue que la captivité ou la mort solitaire.

Les blessés ont été rassemblés dans les bâtiments de l'ancien kolkhose de Sanderovka. Ils sont plus de douze cents, appartenant pour beaucoup à la division *Wiking* et à la brigade d'assaut *Wallonie*. Parfois, des obus crèvent le toit de chaume et éclatent au milieu des hommes entassés sur des brancards de fortune ou couchés à même le sol. Des blessés sont tués. D'autres frappés à nouveau. Certains deviennent fous de terreur et de douleur et se mettent à hurler. Des mutilés se traînent au-dehors, avec leurs corps sans jambes, et essayent de ramper dans la neige boueuse pour échapper à cet enfer. Des incendies s'allument. Au milieu des plaintes et des cris, des infirmiers tentent de lutter contre les flammes. Des malheureux sont grillés vifs sur leurs grabats, tandis que s'abattent des poutres carbonisées et que s'écroulent les murs de torchis, ensevelissant les hommes par dizaines sous les décombres.

On sort les blessés survivants et on les entasse sur des charrettes ukrainiennes garnies à la hâte d'une pauvre litière de paille et de quelques couvertures grouillantes de vermine.

Il fait moins vingt degrés sous zéro. Tout le paysage se trouve à nouveau figé par le gel et encapuchonné de neige.

Car la neige recommence à tomber dès le crépuscule. Des flocons tourbillonnent. Bientôt, la couche atteindra vingt centimètres d'épaisseur, ensevelissant les guetteurs dans leurs trous, les chevaux crevés, les cadavres abandonnés, les charrettes pleines de blessés et de moribonds.

Lors d'une ultime conférence d'état-major à Sanderevka, le mercredi 16 février, les responsables du « Kessel » font le point de la situation. Désormais les soldats allemands de la Wehrmacht et les volontaires germaniques de la Waffen SS se trouvent pris au piège dans un cercle irrégulier qui s'est encore rétréci depuis la veille et dont le diamètre ne dépasse même plus trois kilomètres et demi !

— Messieurs, voici la situation, résume le général Stemmermann, commandant en chef des troupes encerclées. Au nord, la couverture est assurée par la 110e division d'infanterie sous les ordres du colonel Fouquet, au milieu se tient la 72e et au sud la division SS *Wiking*, avec la brigade d'assaut *Wallonie* à l'extrême sud à Novo-Bouda. Nous sommes couverts au nord-est par la 57e et par la 88e division d'infanterie.

Quand le commandant en chef du « Kessel » parle d'une « division », aucun de ses interlocuteurs ne s'y trompe : il ne s'agit à chaque fois que d'un minuscule « Kampfgruppe » qui ne comprend que quelques milliers, si ce n'est même quelques centaines d'hommes, presque tous totalement épuisés.

— A l'extérieur des éléments de secours appartenant à la Panzerdivision *Leibstandarte SS Adolf Hitler* sont parvenus jusqu'à Lysjanka, à l'ouest du fleuve Gniloï-Tikitch. Mais ils ne pourront aller plus loin et serviront tout juste d'éléments de recueil quand nous aurons passé le fleuve.

Le général Stemmermann regarde tous les responsables de division qui se trouvent réunis autour de lui : les généraux Lieb et Trowitz, le Gruppenführer Gille, les colonels Hohn, Bärmann, Fouquet... Aucun d'eux ne se fait d'illusions et ils arborent tous des visages d'une éloquente gravité.

— La situation de l'ennemi est simple : il se trouve partout et tient solidement la ligne Dshurhenzy-Potschapiny. Des éléments d'infanterie et surtout des blindés forment un barrage entre nous et nos camarades

des forces du Reich. Ce barrage, c'est à nous et à nous seuls de le faire sauter et de le franchir.

Stemmermann répète sur un ton sans réplique :

– Nous n'avons pas d'autre chance. C'est maintenant ou jamais.

Et le commandant en chef du « Kessel » ajoute aussitôt :

– Voici quelle est mon intention de manœuvre : nous allons faire glisser tout le « Kessel » vers le sud-ouest en direction de Lysjanka. Le général Lieb, commandant du XXXII^e^ corps d'armée, aura la responsabilité de la percée. Nous nous diviserons en trois colonnes : la Wehrmacht à droite et la Waffen SS à gauche. La 72^e^ division d'infanterie marchera au centre. L'arrière-garde sera formée par les 57^e^ et 88^e^ divisions d'infanterie. Je serai moi-même avec ceux qui quitteront le « Kessel » les derniers. L'heure H du début des opérations est fixée à vingt-trois heures, aujourd'hui 16 janvier. Avez-vous des questions ?

– Que faisons-nous des véhicules, Herr General ? demande celui qui vient d'être chargé de la responsabilité de la percée.

– Il n'est pas question de les emmener. Tout le matériel roulant doit être détruit. Seuls participeront à l'opération les Panzers et les semi-chenillés.

– Et les blessés, Herr General ?

– Tous ceux qui seront transportables seront évacués sur des charrettes ou des traîneaux. Les autres resteront sur place à Sanderovka, avec un certain nombre de médecins volontaires.

Le Gruppenführer Gille intervient alors :

– Qui fournira l'élément de pointe chargé de crever les lignes soviétiques au sud-ouest du gros de nos troupes ?

– C'est une mission qui vous revient, Gille.

– J'allais vous le proposer, Herr General.

La conférence d'état-major se termine rapidement. En regagnant son poste de commandement, le commandeur de la division *Wiking* annonce à Manfred Schönfelder :

– Faites préparer les ordres pour l'opération de cette nuit.

– Qui fournira l'élément de choc de la percée, Gruppenführer ?

– Notre division. Je vais confier cette mission de choc aux éclaireurs du groupe de reconnaissance.

– Le Hauptsturmführer Heinrich Debus a été le dernier à quitter les rives du Dniepr. Il sera le premier à nous ouvrir la route de la liberté.

– Espérons qu'il y arrivera, Schönfelder. Ce sera très dur.

Le commandeur de la division *Wiking* décide aussi de lancer dans la bataille comme élément de choc ce qui lui reste de son bataillon de Panzers.

Vers trois heures de l'après-midi, ce 16 février, un officier d'ordonnance du régiment *Germania* se présente au poste de commandement du bataillon de chars de la division *Wiking*, en alerte au nord de Novo-Bouda, sur l'arrière immédiat du front tenu par les volontaires wallons. Le commandeur le reçoit aussitôt. Le Sturmbannführer Hans Köller est arrivé à la division après les opérations du Caucase et il a eu la dure mission de succéder à son camarade Johannes Mühlenkamp, à la fin de février 1943, voici déjà un an. Köller est un homme de haute taille au visage maigre et au regard de loup. Il n'a pas eu encore l'occasion de décrocher la cravate de chevalier de la Croix de Fer, bien qu'il se soit toujours trouvé au feu avec ses quatre compagnies de Panzers.

– Je vous apporte l'ordre d'opération, annonce le messager. La percée doit avoir lieu cette nuit. Vous partirez de Novo-Bouda pour Sanderovka à sept heures du soir. Arrivé dans la bourgade vous devrez vous présenter à l'état-major de la division où vous recevrez de nouvelles instructions.

A la nuit tombante, ce qui reste du bataillon de chars va se mettre en mouvement. Sur plus de soixante-dix blindés, il ne reste qu'un Panzer de commandement, deux chars de type IV, quatre de type III et six canons d'assaut. Quelques véhicules semi-chenillés les suivront, pour participer à la percée. De Novo-Bouda à Sanderovka, la route est encombrée d'une multitude de troupes en retraite. Des camions embourbés et des charrettes abandonnées obstruent le passage. Il faut les repousser brutalement sur les bas-côtés pour continuer encore quelques mètres avant de se heurter à un nouvel obstacle. Le Sturmbannführer Köller, avec sa demi-douzaine de Panzers dans son sillage, a l'impression qu'il ne commande plus qu'un peloton emporté dans une immense débâcle. Les neuf dixièmes de ses blindés et de ses équipages ont disparu dans la tourmente. Quelques tankistes se battent bien comme grenadiers, mais des dizaines d'entre autres ont péri, brûlés vifs ou déchiquetés dans leur char. La nuit qui commence promet d'être rude. Hans Köller essaye de maintenir quelque cohésion dans la colonne qu'il précède à bord de son Panzer de commandement. A Sanderovka, il reçoit ses derniers ordres. Il n'a qu'une mission : foncer vers le sud-ouest et briser l'étau soviétique.

Pour la dernière fois, le commandeur du bataillon de chars lance les ordres de marche.

– Moteurs en route ! *Panzermarsch !*

Les lourds engins blindés s'ébranlent lentement. La neige tombe de plus en plus fort, enveloppant toute la scène de ses flocons blancs. L'un

après l'autre, les engins disparaissent dans cette immensité incolore et il ne reste d'eux que les sillages des chenilles profondément marqués dans la neige fraîche.

Les Panzers passent devant les positions des volontaires germaniques de Sanderovka qui n'en croient pas leurs yeux. Les chefs de chars, pour cette marche à la mort, ont ouvert les trappes et apparaissent de tout le buste hors de leur tourelle, comme pour une parade. La neige s'accumule peu à peu sur leur uniforme noir, mais ils restent impassibles. Les visages semblent déjà figés sous le casque des écouteurs. Pas un tankiste ne tourne la tête en croisant les grenadiers dans leurs trous. Plus que jamais, les hommes des Panzers se veulent les aristocrates de la division, ceux qui se battent bien au-dessus des piétons, avec ces machines qui sont leur navire et ces camarades qui sont leur famille. L'un après l'autre, les Panzers se dirigent vers le sud-ouest, pour briser le barrage des chars russes et livrer leur ultime combat. Stupéfait, le Hauptsturmführer Léon Degrelle les voit disparaître dans la neige et la nuit. Le chef du Rexisme, pourtant poète lyrique à ses heures, n'a jamais vu un spectacle aussi prodigieux. C'est une scène digne du burin de Dürer ou des cuivres de Wagner. Il la décrira plus tard encore sous le coup de son émotion d'alors :

« Pas un de ces merveilleux guerriers ne paraissait énervé ou même ému. Ils labourèrent la neige à coups de chaînes, partirent à travers l'enchevêtrement de l'armée en retraite. Pas un ne revint. Pas un panzer. Pas un homme. Les ordres étaient les ordres. Le sacrifice fut total. Pour gagner une heure, l'heure qui pourrait peut-être sauver encore des dizaines de milliers de soldats du Reich et de l'Europe, les hommes des chars allemands moururent jusqu'au dernier, au sud de Sanderovka, le matin du 17 février 1944[1]. »

Peu après la sortie de Sanderovka, vers neuf heures du soir, la colonne blindée doit passer un ruisseau sur un pont de fortune. Le Panzer de commandement du Sturmbannführer Köller s'est à peine engagé que l'officier entend un terrible craquement : le pont vient de céder sous le poids des vingt-cinq tonnes de son char. C'est une catastrophe.

Essayer de trouver des sapeurs dans cette cohue, en pleine nuit et au beau milieu des troupes qui s'apprêtent à se mettre en marche pour l'ultime tentative de percée est un exploit. Pourtant, quelques hommes d'une unité de génie SS sont rameutés en toute hâte et se mettent au travail, aidés par tous les fantassins qui se trouvent près du cours d'eau. Ce pont est le seul passage ; le réparer est tout simplement une question

1. Léon Degrelle : *Front de l'Est*, éditions de La Table Ronde, Paris, 1969, pp. 274-275.

de vie ou de mort pour ce qui subsiste du bataillon de chars de la division *Wiking.*

Hans Köller s'impatiente. Il est en train de perdre des heures précieuses, mais ceux qui travaillent, barbotant à mi-corps dans l'eau glacée, ne peuvent aller plus vite. Sans cesse, l'officier regarde sa montre. Depuis onze heures du soir, les troupes encerclées ont entamé le vaste mouvement de décrochage et il reste cloué au bord de ce maudit cours d'eau.

Il est près de deux heures du matin, quand la douzaine de blindés parvient enfin à franchir l'obstacle. Les Panzers et les canons d'assaut ne peuvent passer que très lentement, l'un après l'autre. Tout le pont gémit et craque. Mais il tient bon sous le poids des monstres d'acier. Bientôt, voici le « bataillon » Köller sur l'autre rive. Il ne reste plus qu'à donner le signal de l'attaque. Il est exactement deux heures et dix minutes, le 17 janvier, quand le Sturmbannführer Köller commande à nouveau :

– *Vorwäert ! Panzermarsch !*

Derrière lui, les six Panzers et les six canons d'assaut patinent dans la boue et s'avancent pesamment, leurs tubes pointés vers le sud-ouest en direction de l'ennemi invisible qui leur barre la route de la liberté.

Dans le sillage des derniers blindés du « Kessel », avancent les grenadiers.

Les chemins sont épouvantables. Les chenilles des blindés laissent de profondes ornières dans la neige boueuse, où les fantassins enfoncent jusqu'aux genoux. Au sud de Chilki, la colonne se heurte à une première résistance ennemie. Elle est vite surclassée, mais le principal handicap de cette percée, c'est la boue plus encore que l'adversaire. Il n'est plus possible de faire circuler un seul véhicule à roues. Le Sturmbannführer Köller ordonne de les abandonner sur place après les avoir rendus inutilisables.

De nouveaux coups de canon retentissent. Ce sont des chars russes qui surgissent brusquement. Ils arrivent de Komarovka et essayent d'arrêter la percée de leur feu. Si on ne les détruit pas, tout est perdu. Hans Köller ordonne à l'Untersturmführer Kurt Schumacher, qui commande la dernière demi-douzaine de Panzers de la division *Wiking* :

– Il faut les neutraliser. Foncez au sud de Chilki.

Le sous-lieutenant se lance aussitôt dans la bataille. On entend dans les ténèbres le bruit d'un engagement farouche. En quelques minutes, deux chars soviétiques sont détruits par les terribles canons de 75 des Panzers IV.

Kurt Schumacher regagne la colonne et annonce placidement à son chef :

– Tout est réglé, Sturmbannführer. Les blindés qui leur restent ne se frotteront plus à nous de sitôt.

– Alors, on continue.

Au bout de quelques centaines de mètres, pourtant, le Panzer de commandement tombe en panne.

– Qu'est-ce qui se passe? interroge Köller d'une voix brève.

– Des problèmes de chenilles, Sturmbannführer.

– On peut réparer?

– Pas de sitôt. Il faudrait sans doute un tracteur-remorque de la compagnie-atelier.

En pleine retraite, c'est un vœu pieux... Il n'y a pas d'autre décision à prendre que celle à laquelle doit se résoudre le commandeur du bataillon de chars :

– On abandonne mon Panzer et on le fait sauter.

Le Sturmbannführer Köller et son officier adjoint grimpent sur le Panzer de l'Untersturmführer Schumacher et s'accrochent à la tourelle. Il n'y a plus, pour continuer la percée, que six chars et six canons d'assaut.

– Ça suit? demande Köller.

– Oui, Sturmbannführer.

– Alors, on y va!

Le commandeur du bataillon essaye de tenir en main ses équipages et ses blindés, mais la pagaille va grandissant. L'itinéraire vers le sud-ouest se trouve de plus en plus encombré de troupes en retraite, d'épaves de véhicules, de canons sabotés. Parfois, on aperçoit une forme sombre sur un brancard, quelque cadavre que les camarades ont abandonné puisque désormais seuls les vivants comptent encore un peu dans cette atmosphère de crépuscule des dieux.

Le commandeur de bataillon de chars confie les six derniers Panzers de son unité à l'Untersturmführer Schumacher et décide de continuer la route à bord d'un tracteur chenillé de dix-huit tonnes, seul engin capable de se déplacer encore un peu dans toute cette boue.

Le Sturmbannführer Köller monte à bord de l'engin, accompagné de son officier adjoint. Près d'eux, se trouvent les servants de trois mitrailleuses. A leurs pieds, quelques blessés, appartenant au bataillon de chars, dont l'Oberscharführer Fiebelkorn, qui souffre de plus en plus de son pied cassé et qui a été hissé à grand-peine sur l'énorme machine.

La colonne poursuit sa route. Les mitrailleurs doivent couvrir de leur feu le convoi qui suit dans la nuit et comprend deux autres tracteurs.

A sept kilomètres après Sanderovka, dans l'axe de la percée vers les forces amies, Hans Köller essaye de se repérer. Le commandeur du

bataillon de chars pense qu'il devrait bientôt arriver à la corne d'un petit bois, près de Dshurhenzy.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? demande-t-il à son adjoint.

– Pas de doute, c'est dans les parages, Sturmbannführer.

On aperçoit un rideau d'arbres très serré et très noir sur le ciel sombre. Au même moment les deux officiers et l'équipage du tracteur entendent un bruit de moteurs. Des chars russes surgissent des couverts. Des coups de canon claquent. Puis des rafales de mitrailleuses. Köller renonce à se repérer sur sa carte. De toute façon, le voici en plein milieu des positions ennemies.

Le tracteur reçoit deux coups de canon antichars à l'avant-droit, presque coup sur coup. Les deux explosions ne produisent qu'une seule lueur, gigantesque. Une gerbe d'éclats fuse dans tous les sens. Des cris de douleur. Le conducteur agonise. Près de lui, le commandeur du bataillon de chars a été tué sur le coup, déchiqueté par les éclats. Les servants des mitrailleuses ripostent, mais ils ne peuvent pas grand-chose contre des blindés et des canons.

Dès qu'une accalmie se produit, les blessés, allongés sur leur brancard, sont récupérés et portés sur d'autres véhicules. Impossible de transporter les cadavres. On les abandonne dans un linceul de neige. Le Sturmbannführer Hans Köller repose au milieu de ses tankistes. La neige tombe sur les corps et forme vite un linceul blanc.

Le convoi des blessés du bataillon de chars parvient à atteindre un bois au sud-est de Dshurshenzy.

Au moment où les rescapés vont arriver sur les couverts, quatorze T. 34 se démasquent brusquement et ouvrent le feu, prenant toute la colonne de flanc.

De nouveaux véhicules allemands sont détruits. Malgré son pied cassé, l'Oberscharführer Fiebelkorn réussit à sauter à terre dans la neige fraîche qui amortit sa chute. Puis il se traîne jusqu'à l'abri des couverts. Avec sa blessure, il ne peut aller plus loin. Il voit alors arriver un de ses camarades, qui lui demande :

– Essayez de marcher, Oberscharführer. Le but est proche maintenant.

– Impossible. Je ne peux plus faire un pas avec ce maudit pied cassé. C'est intolérable.

– Si vous restez là, les Russes vont vous capturer.

– Plutôt me faire sauter la cervelle, dit l'adjudant en dégainant son pistolet.

L'autre tankiste ne veut pas abandonner le sous-officier. Dans toute cette pagaille, il parvient à accrocher un auxiliaire ukrainien qui conduit une charrette russe attelée de quatre chevaux.

– Tu vas emmener l'adjudant, lui dit-il.

L'homme fait celui qui ne comprend pas. Alors, le volontaire germanique dit au blessé :

– Il faudra vous en occuper vous-même, Oberscharführer.

– Je vais essayer.

Le blessé est hissé dans la charrette. Il ne peut plus bouger du tout la jambe maintenant et a l'impression que son pied est mort.

Au bout d'un kilomètre, les explosions d'un tir de barrage entourent la charrette. De terribles déflagrations secouent tout le paysage enneigé qui frissonne et tremble sous les coups d'arrivée de l'artillerie soviétique. Le cocher, brusquement terrifié, saute à bas de la charrette et s'enfuit en courant comme un fou dans la plaine, au milieu des explosions.

L'adjudant, abandonné, constate que ce salopard risque de se faire tuer, et il se demande comment il va se sortir de cet épouvantable merdier. Il commence à désespérer quand il voit surgir un officier supérieur qu'il ne connaît pas. C'est un Sturmbannführer de la division *Wiking* qui aperçoit le blessé sur sa charrette.

– Tu ne peux pas rester là, lui dit-il. Je vais te déposer dans la neige et des camarades vont sûrement te prendre.

L'officier tire Fiebelkorn hors de la charrette abandonnée et le traîne à quelques dizaines de mètres plus loin, dans un coin un peu plus abrité des coups de l'artillerie soviétique. L'adjudant n'est pas plus tôt à l'abri qu'un obus arrive en plein dans le véhicule qu'il vient de quitter et éclate aussitôt. La charrette est littéralement pulvérisée. Le blessé l'a échappé belle...

L'Oberscharführer Fiebelkorn n'a d'autre ressource que de se planquer dans un trou, espérant qu'il sera repéré par des camarades en retraite. Il va passer plusieurs heures tout seul, souffrant horriblement de son pied cassé, de plus en plus paralysé par le froid qui gagne tous ses membres. Il commence à désespérer et croit que d'une minute à l'autre, désormais, ce sont les Russes qui vont le capturer ou même l'achever. Il voit des silhouettes, à demi dissimulées par les rafales de neige. Il croit reconnaître des casques allemands.

– *Hilfe !* A l'aide ! *Hilfe !*

Les autres s'approchent, regardent sa jambe immobilisée et lui disent :

– On n'a pas la force de te porter. Non, vraiment, on ne peut rien pour toi.

– Vous n'allez pas me laisser crever ici ?

Ils ne répondent pas et se sauvent comme des voleurs. La tourmente de neige les absorbe. De longs moments de silence. Le crépuscule

arrive. Tout le paysage s'obscurcit. Surgissent encore deux hommes. Ce sont des volontaires germaniques blessés. Ils découvrent l'adjudant du bataillon de chars, à demi-inconscient dans son trou.

– Oberscharführer, on ne va pas vous laisser là.

Le sous-officier regarde leurs blessures.

– Mais vous ne pouvez pas me porter, mes pauvres gars !

– On pourra toujours vous traîner, dit l'un.

– De toute façon, il faut essayer, ajoute l'autre. On est blessés nous aussi. Alors, autant mourir ensemble.

Les trois hommes s'en vont en titubant dans la neige et dans la nuit. Fiebelkorn s'accroche des deux bras aux cous de ses nouveaux camarades. Sa jambe cassée traîne en arrière, laissant un profond sillage dans la neige fraîche. Avec la tourmente et les ténèbres, les trois hommes ne tardent pas à perdre leur direction. Ils se traînent pourtant toute la nuit, espérant rejoindre les lignes allemandes, se fiant à leur instinct pour retrouver la bonne route. Les heures s'écoulent, interminables. Les blessés souffrent de la fatigue, du manque de sommeil, du froid, de la faim, de la soif. De temps à autre, ils mâchonnent une poignée de neige. L'adjudant devient de plus en plus lourd à traîner.

Le jour tarde à venir. Enfin le ciel s'éclaircit un peu à l'est. Dans la lueur indécise du crépuscule grisâtre, les trois évadés du « Kessel » découvrent des silhouettes dans la neige, non loin d'eux.

– *Achtung !* lance l'adjudant aux deux volontaires germaniques.

Très vite, il ne reconnaît pas les casques allemands mais, au contraire, les silhouettes caractéristiques des bonnets de fourrure de l'armée soviétique. Les voici en plein dans les lignes ennemies.

– Les Russes !

Le mauvais temps noie encore toute la campagne. Avec le jour, les tourmentes de neige reprennent. Les trois hommes se planquent dans un trou, essayant de se fondre dans l'immense paysage blanc. Ils ne bougent plus, le cœur battant.

– On va attendre la nuit pour filer, souffle l'adjudant de chars à ses deux compagnons.

– On va crever de froid, Oberscharführer, dit un des hommes.

– De toute façon, ils finiront bien par nous trouver, ajoute le second.

Mais Fiebelkorn ne l'entend pas ainsi et ordonne :

– Taisez-vous. On va se faire un abri avec des branches. On s'en sortira.

Mais les deux autres sont gravement blessés et de plus en plus affaiblis. Ils souffrent horriblement. Le plus atteint commence à délirer et à gémir. Il mourra avant la chute du jour. Son compagnon demande à l'adjudant :

– C'est fini pour lui ?

– Oui, mon petit. Mais nous, on va s'en sortir.

– Je ne crois pas.

Fiebelkorn essaye de lui remonter le moral. La mort de son camarade a bouleversé le second blessé. Et puis lui aussi est sérieusement atteint. Il se met à gémir. Puis il dit doucement :

– Je crois que je m'en vais aussi.

Il meurt avec le crépuscule. Voici une nouvelle fois l'Oberscharführer Fiebelkorn tout seul. La nuit est maintenant tombée. Il fait toujours aussi froid. La tentation est grande de se coucher dans ce trou de neige, près des deux cadavres, et d'attendre lui aussi l'inéluctable fin, la grande paix blanche de la mort. Mais le sous-officier de Panzers reste tenaillé par une incroyable volonté de vivre. Effet de l'entraînement SS ou trait de son caractère, c'est un homme qui ne désespère jamais. Alors il se traîne, rampant dans la neige, vers ce qu'il sait maintenant être la bonne direction. Il va ainsi progresser vers le sud-ouest pendant des heures, échappant aux patrouilles russes. A l'aube du 19 février, il arrive, sans savoir trop comment, à un avant-poste allemand.

L'Oberscharführer Fiebelkorn, en plus de sa mauvaise fracture, a maintenant les deux pieds, les deux mains et un genou totalement gelés. Il tombe évanoui et ne reviendra à lui que dans l'avion sanitaire qui l'évacue vers un hôpital. A un de ses chefs qui lui rendra visite, il dira seulement, sans parler des amputations auxquelles ont été obligés de se résoudre les chirurgiens :

– C'était mon devoir et mon honneur de me tirer de là.

L'adjudant de Panzers apprend qu'il vient d'être père pour la seconde fois. Mme Fiebelkorn a accouché au moment précis où son mari errait dans la nuit à la recherche des avant-postes allemands. Il lui fait écrire : « Je suis sorti du « Kessel » de Tcherkassy. Si je ne t'écris pas moi-même, c'est que je suis très légèrement blessé à la main droite... »

# 16.

Pendant toute la journée du 16 février 1944, les encerclés du « Kessel », entassés autour de Sandervoka, se sont fiévreusement préparés à cette percée de la dernière chance. L'air glacial retentit des explosions incessantes : des sapeurs font sauter le matériel qu'on ne peut emporter.

Pour l'opération de cette nuit, il n'est même plus question de la moindre préparation d'artillerie. Il y a longtemps que les canons et les obusiers ont tiré leurs derniers projectiles. Les servants sabotent leurs pièces, avant de les abandonner, inutilisables, sous la neige qui voltige de plus en plus et dont les flocons s'accumulent sur les tubes muets dressés vers le ciel gris de cette fin d'hiver.

Les premiers à partir sont les éclaireurs de l'Obersturmführer Heinrich Debus. Le commandeur du groupe de reconnaissance est un des plus jeunes officiers de toute la division *Wiking* : il a naguère fêté ses vingt ans au moment même de l'attaque du Reich contre l'Union soviétique et n'a pas, depuis lors, quitté le front de l'Est.

Le jeune lieutenant, qui a réussi à faire retraite depuis les rives du Dniepr avec les hommes de sa compagnie d'automitrailleuses et de ses deux compagnies de motocyclistes, rassemble ce qui reste de son bataillon dans la bourgade de Kvitki, au nord de Komarovka, une grosse agglomération qui se trouve occupée par les troupes soviétiques.

Le fer de lance de la percée se constitue. Comme infanterie d'accompagnement, l'unité de reconnaissance divisionnaire reçoit le renfort d'un Kampfgruppe de *Westland*, sous le commandement du Sturmbannführer Walter Schmidt. Chevalier de la Croix de Fer depuis le mois d'août, où son bataillon a été engagé sous les ordres du légendaire August Dieckmann, c'est un des chefs les plus populaires de la division *Wiking*, avec son camarade Hans Dorr de *Germania*. Vingt-sept ans, originaire de la ville hanséatique de Brême, engagé dans la SS en armes depuis 1935,

ancien Junker de l'école d'officiers de Bad Tölz bien avant la guerre, Walter Schmidt est le type même de l'officier de troupe, élevé à la dure et qui n'a jamais eu d'autre horizon que le strict devoir militaire.

Le chef du IIe bataillon de *Westland* rassemble ses volontaires germaniques, dont les compagnies de combat se mettent en marche bien avant la tombée du jour pour gagner leurs positions de départ. Hollandais et Flamands sont nombreux dans cette unité où servent aussi beaucoup d'Allemands nés hors des frontières du Reich.

Debus et Schmidt consultent rapidement la carte avec leurs officiers, tandis que la neige tombe de plus en plus drue. Le premier objectif que leur fixe le général Liebe, chef de la percée, est une hauteur, la côte 239. Elle semble la clé de toute la région. La prendre, c'est ouvrir le passage à toutes les unités encerclées qui vont, dans la foulée des éclaireurs de Debus et des grenadiers de Schmidt, s'élancer vers le sud-ouest et la liberté.

— Tout est une question de rapidité, dit Schmidt à Debus. Là, c'est ton affaire. Et aussi une question de brutalité. Et là, c'est la mienne.

Ses grenadiers, à bout de forces, savent pourtant qu'ils tiennent désormais entre leurs mains le sort des quarante-quatre mille hommes qui se pressent encore dans l'encerclement de Sanderovka et pour qui cette nuit du 16 au 17 février 1944 sera la plus longue de leur vie. S'ils en sortent vivants.

Il est onze heures du soir, quand le fer de lance aborde les premières positions soviétiques que les Néerlandais et les Allemands du bataillon Schmidt enlèvent silencieusement, à l'arme blanche.

Toutes les unités encerclées sont désormais lancées, à la suite des hommes de Debus et de Schmidt dans la grande opération de percée vers le sud-ouest.

Le volontaire allemand Georg Neuber, jeune combattant du bataillon des transmissions de la division *Wiking*, grièvement blessé au pied gauche et opéré sans anesthésie par le Dr Kiesewetter avec une simple paire de ciseaux flambée à la vodka, devait être évacué par la dernière rotation d'avions Junkers 52 quittant le « Kessel ». Cinq appareils de transport attendaient sur le terrain. Les trois premiers à décoller ont été abattus par les pièces de défense antiaérienne soviétique. Alors, Georg Neuber a préféré encore, voici quelques jours, regagner Korsoum. Ce soir, il a reçu comme tous les soldats du « Kessel » l'ordre de percée. L'opération doit avoir lieu dans la nuit.

Le blessé arrive à passer sur son pansement une botte de feutre. S'il le faut, il marchera tant bien que mal en s'aidant d'une canne. En atten-

dant son camion-radio gagne Sanderovka. Quelques heures avant le départ les hommes se réunissent en plein air autour de pauvres feux et mangent les dernières provisions distribuées par les services de l'intendance. Les transmetteurs ont touché une boîte de riz pour huit hommes. Totalement congelé, il faut le découper en cubes puis le mâchonner durant des dizaines de minutes. Un débrouillard parvient à récupérer quelques lanières de viande salée que les affamés essaient de faire griller au-dessus de leurs misérables flammèches.

Georg Neuber et ses camarades sont si fatigués qu'ils ont l'impression d'être ivres. Ils vont et viennent comme des somnambules, sachant seulement que, s'ils s'endorment, le froid les saisira de ses griffes et qu'ils ne se réveilleront plus. Quelques postes de radio fonctionnent encore dans le camion des transmissions.

– Voici les indicatifs, indique un officier : KIK, ce sont les camarades dans *(im)* le Kessel et KAK ceux qui sont au-dehors *(aus)*.

Le dialogue va se poursuivre encore pendant quelques heures. Les encerclés n'ont plus que ces ondes affaiblies pour les relier au reste du monde.

Le camion-radio où se trouve Georg Neuber progresse lentement au milieu d'une marée humaine s'écoulant de Sanderovka vers le sud-ouest. Les postes grésillent dans la nuit. La liaison n'est pas encore coupée entre KIK et KAK... Le véhicule avance, cahotant dans les ornières et les trous, dérapant dans la boue, s'enlisant parfois jusqu'au moyeu des roues. Des fantassins le poussent, le tirent, le remettent dans le bon chemin. Ils savent bien que la radio reste le seul lien entre eux et le reste du monde.

Les transmetteurs sont aussi en liaison avec les compagnies de grenadiers de *Westland* qui combattent en tête de la percée. Dès onze heures du soir, les avant-gardes annoncent qu'elles arrivent au contact de l'ennemi. A minuit, les postes se taisent l'un après l'autre. Commence une interminable attente.

Vers deux heures du matin, le camion des transmissions s'installe, avec l'état-major, dans une ferme isolée. Les opérations manipulent les boutons pour essayer de retrouver les liaisons. Ils ne peuvent capter ni KIK ni KAK. Toute la nuit devient silencieuse. Les postes chuintent, mais on ne distingue aucune voix amie.

Il est deux heures et demie du matin quand un message arrive de *Westland*. Ce n'est qu'un seul mot : « Attendez ».

Puis le poste reste silencieux. Pour toujours. Accablés, les transmetteurs attendent, tandis que vont et viennent les officiers de l'état-major.

– Alors ? demande un officier supérieur de la Waffen SS.

– Alors, rien, Sturmbannführer.

Il est quatre heures du matin, quand le camion-radio reçoit l'ordre de reprendre sa route. Peu de temps après, il s'arrête à nouveau. Soudain la porte s'ouvre. Un sous-officier hurle :

– Tous dehors !

Et il ajoute, comme si ce n'était pas une évidence :

– Les Russes sont là !

Les transmetteurs sautent à terre, en ne prenant que leur casque, leur fusil, et leur paquet de pansement individuel. Le sous-officier sabote le véhicule en lançant à l'intérieur de la cabine quelques grenades. Les postes de radio volent en éclat dans une terrible suite de déflagrations.

Il est cinq heures du matin, le 17 février. Les transmetteurs se laissent tomber dans un fossé gelé. Il y a un canon antichars russe à une vingtaine de mètres, entouré des cadavres des servants : les grenadiers de *Westland* ont ouvert le passage. Mais d'autres fantassins soviétiques doivent rôder dans les parages. On entend parfois des coups de feu, des rafales, des explosions. Les transmetteurs se glissent dans la neige. Georg Neuber enfonce jusqu'à la poitrine, tombe dans un trou et s'aperçoit alors qu'il a oublié sa canne dans le camion. Trop tard. Le véhicule est en train de brûler avec de grandes flammes qui éclairent la grisaille de l'aube.

Voici maintenant les rescapés du camion des transmissions dans une immense plaine. Partout, ils aperçoivent des camarades en marche dans la neige. Les obus éclatent de temps à autre dans cette foule en mouvement. La masse humaine coule sur la steppe enneigée. Georg Neuber pense à une gravure sur la retraite de Russie de Napoléon qu'il a vue enfant dans la salle de classe de son village. Partout, des hommes titubent et s'affalent dans la neige qui recouvre de ses flocons les cadavres raidis par le gel. Toute une armée se dissout dans l'immense paysage blanc.

Le gros des troupes encerclées se met en marche, peu avant minuit, dans le sillage des éclaireurs de Heinrich Debus et des grenadiers de Walter Schmidt.

Les volontaires germaniques du régiment *Germania* forment l'avant-garde de la division *Wiking*, sous les ordres de l'Obersturmbannführer Fritz Ehrath. Ses grenadiers vont devoir tant bien que mal tenir ouvert le couloir de percée et monter de rapides et brutales contre-attaques, pour essayer de tenir à bonne distance les fantassins russes. Contre les blindés, il n'y a plus de canons de PAK et il faudra se battre au « Panzerfaust ».

Les seuls ordres donnés aux hommes qui vont tenter l'impossible est

de se diriger vers le sud-ouest. Il n'y a guère de risques de se perdre : la route vers la liberté sera jalonnée par les cadavres vite raidis par le gel de ceux des premiers partis qui seront tombés en cours de route, frappés par les éclats d'obus russes ou saisis par le froid épouvantable. Le thermomètre chute encore. La tempête de neige redouble. Pourtant, quelques gradés s'en réjouissent :

– Avec un temps pareil, il n'y aura pas demain matin un seul avion russe dans le ciel.

Les petites unités de fugitifs se mettent en marche dans les ténèbres glacées. Les grenadiers et les mitrailleurs de la division *Wiking*, rescapés des terribles combats retardateurs des dernières semaines, sont suivis par tous leurs camarades des autres unités SS qui progressent dans leur sillage, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige fraîche : artilleurs sans leurs canons, tankistes sans leurs Panzers, servants de la FLAK et de la PAK sans leurs pièces, sapeurs aux mains nues, transmetteurs sans radio et sans téléphone, secrétaires, cuisiniers, mécaniciens, vaguemestres, toute une cohue d'hommes épuisés qui piétinent depuis onze heures du soir dans la neige poudreuse et essayent de se frayer un chemin vers la liberté, tremblants de froid et de peur.

Allemands, Germains de Hongrie, de Roumanie et de Serbie, auxiliaires ukrainiens, volontaires wallons de la brigade d'assaut, Norvégiens et Danois n'ayant pas rejoint la division *Nordland* au printemps dernier, Hollandais et Flamands, des plats pays au bord de la mer, Estoniens et Finlandais du grand Nord et la poignée de Suédois et de Suisses en rupture de neutralité, ils sont tous pris dans le même ouragan et risquent ensemble, en cette nuit terrible, le tout pour le tout. Bientôt, le destin décidera. Ils seront morts ou libres.

Nationalités confondues, grades invisibles, Wehrmacht et SS indiscernables, les voici qui piétinent vers le sud-ouest. On dirait une horde en marche au temps des grandes migrations de peuples. Cinglés par la neige, traînant leur pauvre barda, ayant tout jeté sauf leurs armes, ayant tout perdu sauf le goût fanatique de la vie, ils serpentent le long des pistes que viennent recouvrir les tempêtes de neige. Ils sont des milliers, des dizaines de milliers, quarante mille à peu près, à tenter la grande aventure.

Au milieu des rescapés de sa division, le Gruppenführer Gille marche, entouré des officiers de son état-major. L'ancien artilleur, sa canne torsadée à la main, le visage grave, avance à longues foulées d'un grand pas mécanique. La bataille de Tcherkassy se termine pour lui par une défaite. Mais ce serait encore une victoire s'il pouvait en sortir ses hommes vivants...

A Sanderovka, le médecin-chef de la division *Wiking*, le Dr Thon, ne sait comment il va organiser l'évacuation des blessés, qu'il ne voudrait pour rien au monde laisser aux mains de l'ennemi. Un premier groupe de cent quarante volontaires germaniques, touchés au cours des derniers combats, est chargé sur les derniers véhicules chenillés de la division. Un capitaine médecin, le Dr Isselstein, doit les escorter. Des centaines de blessés graves seront ensuite transportés sur des attelages de fortune : traîneaux ou charrettes. Le Dr Thon reste avec eux. Pour escorter ces malheureux, le Gruppenführer Gille a désigné le bataillon du Sturmbannführer Dorr, qui partira avec eux de Sanderovka.

Les grenadiers de *Germania* qui ont conquis ce village après deux jours et deux nuits de terribles combats où ils ont perdu des dizaines et des dizaines des leurs, forment maintenant l'escorte farouche des blessés qu'ils vont essayer d'arracher à la plus affreuse des morts. Entraînés par des chefs de compagnies infatigables, comme le Poméranien Werner Meyer ou le Danois Sören Kam, ils se mettent en route dans la nuit pour la dernière étape, la plus longue.

La tempête de neige redouble. Les colonnes qui essayent d'échapper au piège progressent lentement. On ne sait où sont les Russes. Ils peuvent attaquer d'un moment à l'autre.

A l'aube, au moment où la colonne des blessés émerge de la nuit et de la tempête de neige, quatorze T.34 soviétiques surgissent d'une balka, juste devant elle. Les blindés ouvrent le feu aussitôt. C'est un véritable carnage. Le Dr Isselstein est tué parmi les premiers. Son chef, le Dr Thon, essaye de rameuter les survivants. Seule une douzaine de ses véhicules parviendront à franchir le barrage de feu et à poursuivre leur route vers le Gniloï Tikitch.

La percée ne sera possible que s'il reste des unités d'arrière-garde pour contenir les Soviétiques et les empêcher de venir trop vite talonner les troupes en mouvement vers le sud-ouest. C'est une mission de sacrifice, mais nul ne saurait s'y dérober.

– La brigade d'assaut *Wallonie* doit tenir Novo-Bouda jusqu'à quatre heures du matin le 17 février, a ordonné le Gruppenführer Gille au nouveau commandeur Léon Degrelle.

Le chef du Rexisme ne peut qu'obéir à ses ordres. Pourtant il sait que ses « Bourguignons », qui ont livré de terribles combats dans la journée du 13 février et perdu au feu leur Commandeur, sont absolument à bout de forces.

Le dernier jour, sous les rafales de neige, après des nuits et des nuits passées sur le terrain, dans des trous creusés en pleine neige, a été épouvantable. La mort et la peur n'ont cessé de rôder sur les positions des lisières septentrionales de Novo-Bouda. Les plus solides ont connu des moments de désespoir et de panique. L'arrivée de trois cavaliers allemands, que les sentinelles avaient pris pour des cosaques, a semé pendant de longues minutes un désordre indescriptible.

Pourtant, quand arrive le crépuscule de leur dernier jour face à ce village maudit, les sentinelles veillent toujours à leur poste, les pieds gelés et les yeux brûlants de fatigue. Ils savent qu'ils seront les derniers Européens à décrocher et qu'il leur reste encore une dizaine d'heures à tenir, seuls à l'arrière-garde des deux corps d'armée en retraite.

Attendre. Attendre encore. Les minutes coulent, interminables. Enfin, à quatre heures, les mitrailleurs tirent quelques rafales, pour faire croire que le front de la brigade d'assaut *Wallonie* reste inchangé. Puis, à toute allure, ils s'enfoncent dans la nuit et vont rejoindre leurs camarades qui doivent se trouver à trois kilomètres au sud-ouest de Sanderovka.

Sitôt quitté la bourgade abandonnée par les dizaines de milliers d'hommes du « Kessel » et qui semblent, dans la nuit, avoir été ravagée par quelques cataclysmes dont il ne reste que des épaves recouvertes de neige, les rescapés du « Kessel » rejoignent rapidement un des deux hameaux qui ont été conquis de haute lutte par les grenadiers de *Westland* aux premières heures de la percée. Ils doivent les avoir dépassé bien avant l'aube, pour gagner leurs positions de départ. L'ultime assaut est prévu à cinq heures du matin, le 17 janvier. On se bat durement sur la cote 239, que les fugitifs doivent finalement contourner, se répandant dans le paysage enneigé et battu par le feu des Soviétiques, qui tiennent tous les points forts.

Les derniers volontaires germaniques quittant Sanderovka en flammes progressent au milieu des véhicules incendiés, des cadavres à demi carbonisés, des pièces d'artillerie sabotées qui dressent vers le ciel leurs tubes d'acier ouverts comme des peaux de banane. Il fait clair comme en plein jour et chaud comme dans un brasier. Après un dernier pont de bois, où s'est planté le Panzer du Sturmbannführer Köller, quelques heures auparavant, commence le domaine de la nuit, du froid et de la peur.

Toutes les unités mélangées dans un désordre indescriptible, le flot humain coule vers le sud-ouest. Il ne restait aux encerclés qu'un millier de véhicules. Ils ont été obligés de les abandonner dans le plus incroyable des embouteillages et poursuivent leur route à pied dans la neige, laissant derrière eux un magmas de camions et d'autos, inextrica-

blement enchevêtrés sur plus de deux kilomètres, comme soudés les uns aux autres par le feu puis par la glace.

Le jour se lève sur de longues colonnes d'hommes qui cheminent à la file indienne dans la grisaille infinie du paysage enneigé. Le ciel et la terre semblent confondus et l'horizon est mangé de brume glaciale. Ce décor tragique semble absorber les hommes vêtus de blanc qui avancent difficilement, cinglés par les rafales qui les forcent à marcher à demi pliés entre eux, tanguant dans la brise hurlante. Parfois un des fugitifs tombe. La mort guette qui trébuche. Au milieu de leurs camarades les blessés légers, la tête entourée de pansements, ou un bras en écharpe, ont échappé au convoi des agonisants dont les charrettes et les traîneaux constituent une cible idéale pour les canons ennemis. Des hommes avancent sur un pied, plantant à chaque pas une béquille dans la neige, tombant, se relevant, se traînant encore pour essayer d'aller un peu plus loin sur la route de la liberté. Les files de soldats en retraite s'étirent interminablement, à perte de vue, serpentant sur les collines et disparaissant dans les balkas. Le jour s'établit peu à peu, gris et froid.

Dans la clarté enfin retrouvée après une si longue nuit, les artilleurs soviétiques et les équipages des chars peuvent enfin repérer leurs objectifs et ouvrir le feu. Des dizaines et des dizaines d'obus éclatent sur les colonnes perdues dans l'immensité blanche. Encore des blessés, des morts, des disparus qui s'évanouiront dans le paysage ukrainien et dont plus personne n'aura jamais de nouvelles.

Les fugitifs avancent toujours, dans cette sorte de couloir invisible ouvert par les grenadiers de *Westland* et qui ne dépasse pas quelques centaines de mètres. Les hommes grimpent des collines, descendent dans les balkas, remontent dans l'immense plaine aux longues ondulations enneigées. Ils enfoncent dans la neige, dérapent sur la glace, titubent sous les rafales de vent, repartent en s'appuyant sur un bâton. De temps à autre, un obus tombe et éclate en soulevant un gros geyser de neige et de boue. L'itinéraire vers la liberté se trouve jalonné de cadavres déchiquetés, que les survivants ne regardent même plus.

On sent l'étau des Russes qui se resserre. Des tireurs d'élite bien dissimulés sur les lisières des forêts font des cartons sur les longues files de fugitifs. A nouveau, des hommes s'abattent dans la neige, touchés à mort.

Soudain, des cris fusent :

– *Panzeralarm !*

Maintenant, ce sont les chars russes qui déboulent à toute allure, remontant les colonnes et mitraillant les rescapés du « Kessel » qui s'égaillent dans tous les sens et essayent de chercher l'abri de trous et de ravins. Les chars vont et viennent. Leurs tourelles tournent sans arrêt.

Les coups de canon claquent dans l'air froid de cette matinée sanglante. Parfois un des fugitifs fait face et attaque, seul, le monstre d'acier avec un « Panzerfaust »[1].

Les chars russes ne cessent de lancer des attaques mais, après avoir détruit le charroi des blessés, seule masse un peu compacte dans cette immensité, ils ne peuvent s'en prendre à chacun des fantassins, minuscule silhouette blanche dans l'immensité blanche. Alors, les blindés ennemis semblent se lasser et partent à la recherche d'autres objectifs. Les fugitifs respirent. Ils longent un bois, puis atteignent une large vallée.

Soudain, un nouveau danger surgit.

— Les cosaques !

Ils sont des centaines, des milliers peut-être, montés sur de petits chevaux nerveux. Plus que jamais, dans ce paysage hivernal, les images de la retraite de la Grande Armée de Napoléon ressurgissent, irrépressibles. Les volontaires germaniques, comme les grognards de la garde jadis, forment le carré et attendent la charge, baïonnette au canon. Cette fois on va se battre, d'homme à homme, de fantassin à cavalier, comme autrefois.

Les cosaques tourbillonnent autour des rescapés du « Kessel » de Tcherkassy poussant parfois des cris rauques. Des coups de feu claquent dans l'air glacial de cette fin de matinée. On entend quelques brèves rafales de mitrailleuses. Des cavaliers sont jetés à bas de leur selle et le pied pris dans l'étrier sont traînés, sanglants, dans la neige, par les chevaux affolés. Après quelques charges furieuses, les cosaques finissent par tourner bride et disparaissent dans l'immensité blanche, eux aussi avalés par ce paysage sans horizon.

Un grondement de moteurs. Les fugitifs espèrent que ce sont les Panzers allemands de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* enfin envoyés à leur secours. Trois blindés surgissent. Avec des cris de rage les fugitifs reconnaissent la silhouette redoutable des T.34 soviétiques. Une fois encore, c'est la peur, la pagaille, la fuite. Avec quelques-uns de ses volontaires wallons, le Hauptsturmführer Degrelle se laisse tomber dans un ravin, profond d'une quinzaine de mètres. Une épaisse couche de neige amortit leur chute. Les fugitifs, serrés les uns contre les autres, entendent au-dessus d'eux les chars qui vont et viennent, s'arrêtent, tirent, repartent. Des hurlements de terreur. Des hommes pris au piège

1. Dans des conditions incroyables, les soldats allemands et les volontaires germaniques vont quand même réussir à détruire vingt-quatre chars russes au cours de la percée du 17 février 1944. Mais ils ont laissé, il est vrai, quatorze mille disparus sur le terrain entre Sanderovka et Lysjanka.

sont écrasés sous les chenilles des monstres d'acier qui tournent et retournent, à la curée.

Des centaines de volontaires germaniques et de soldats allemands sont maintenant entassés au fond du ravin. Dès que l'un d'entre eux s'approche de la crête, il est aussitôt cueilli par une rafale de mitrailleuse et retombe, ensanglanté, sur ses compagnons. Les chars soviétiques tiennent solidement le sud-ouest et barrent la route de Lysjanka. Désormais, il n'y a plus d'espoir. Les fugitifs, le cœur battant, entendent le halètement des moteurs et les cris des fantassins ennemis. Et d'un instant à l'autre vont surgir, sur l'arrière, les troupes lancées à la poursuite depuis Sanderovka, avec les meutes de blindés portant des centaines d'hommes sur leurs superstructures.

Alors, deux volontaires se glissent hors du ravin et rampent vers les chars russes. Un Allemand et un « Bourguignon », armé chacun d'un « Panzerfaust » vont tenter l'impossible. Deux explosions. Les chars, touchés de plein fouet par les projectiles à charge creuse, commencent à brûler. Le troisième blindé, surpris par la brusque attaque, tire un coup de canon qui volatilise un officier de la Wehrmacht, à quelques mètres de Léon Degrelle qui saisit son pistolet mitrailleur et entraîne brusquement tous les rescapés hors du ravin, dans une course folle vers le sud-ouest. Les mitrailleuses du dernier char russe peuvent bien tirer rafale sur rafale, elles ne pourront tuer tout le monde. Des hommes tombent mais leurs camarades courent dans la neige et parviennent à franchir le barrage de feu, s'élançant vers un bois où ils espèrent trouver un abri. Les autres chars qui ne vont pas tarder à survenir ne pourront pas pénétrer sous ces couverts épais. Et on pourra se battre contre l'infanterie, d'homme à homme, au pistolet mitrailleur, sous les grands sapins enneigés.

Les fugitifs courent à toute vitesse vers le bois, poursuivis par de nouveaux cosaques qui ont brusquement surgi, sabre au clair, pour hacher toute cette piétaille loqueteuse qui se disperse dans la neige et espère encore gagner l'abri de la forêt. Le char, lui aussi, reprend la poursuite. Il tire obus sur obus, essayant de culbuter les fuyards sur les huit cents mètres de terrain dénudé qu'il leur reste à courir. Le blindé avance à vive allure, rattrape quelques charrettes chargées de blessés, les renverse, les écrase. Des hurlements horribles s'élèvent dans l'air froid. Mais plus personne ne veut les entendre et chacun ne pense qu'à sauver sa peau. On laissera tout derrière soi, les camarades et les illusions. C'est la guerre horrible et folle. La terreur à l'état brut. Le sang surgit du fond des âges primitifs.

Voici enfin les premiers couverts. Le Hauptsturmführer Degrelle s'y précipite, entouré de quelques-uns de ses « Bourguignons » qui ont



Recrutés sous le signe du drakkar et de la roue solaire *(Bender Pub.)* et portant au bras gauche le nom de "Wiking" *(Historical Research Unit)*, les volontaires germaniques de la Waffen SS sont commandés au printemps 1943 par le Gruppenführer Herbert-Otto Gille *(Bundesarchiv)*. Durant l'été, ils seront engagés dans la bataille de Koursk puis de Kharkov *(Bundesarchiv)*.



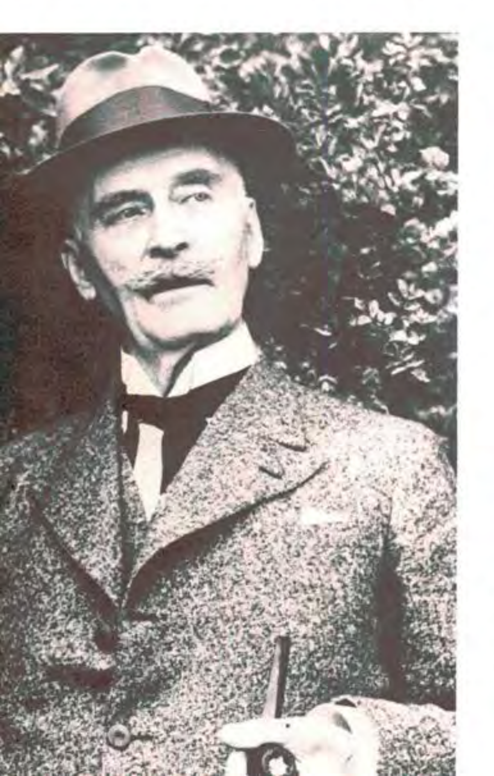
Wiking







Des fjords norvégiens à la plaine flamande, une intense campagne de propagande se développe. Ci-dessus : affiche danoise *(Bundesarchiv)* et norvégienne *(Imperial War Museum)*. Ci-dessous : l'écrivain Knut Hamsun *(Bibliothèque Nationale, Estampes)*, trois frères norvégiens *(Collection particulière)* et deux volontaires danois *(Bundesarchiv)*.













Ci-dessus : affiche hollandaise *(Historical Research Unit)* et flamande *(Musée Royal de Bruxelles)*. Ci-dessous : l'abbé Cyriel Verschaeve *(Nestor Gereard)*, appel de volontaires flamands *(Collection particulière)* et interview du premier Hollandais chevalier de la Croix de Fer *(Collection particulière)*. A la division **Wiking** s'ajoutent désormais des légions nationales appelées à devenir régiments ou divisions.

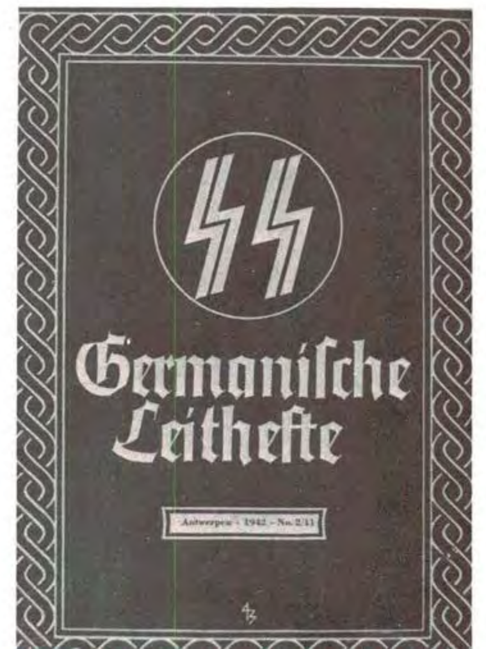






Animé par un chirurgien d'origine suisse, le Dr Franz Riedweg, le mouvement des volontaires germaniques fournit de nombreux soldats du front aux unités SS engagées dans les durs combats défensifs de l'hiver 1943. La revue mensuelle *Germanische Leithefte* paraît désormais en plusieurs langues. Ci-dessous : édition flamande *(Collection particulière)*.

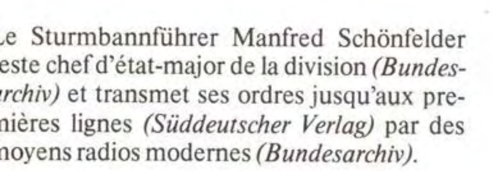




La campagne de recrutement s'étend aux pays baltes. Après des formations de sécurité, une première unité SS est constituée en Estonie. C'est le bataillon **Narva** qui sera incorporé à la division **Wiking** où il jouera le rôle de troupe de choc, à l'instar du bataillon finlandais, rapatrié après deux ans de service *(Collection particulière)*.







Le Sturmbannführer Manfred Schönfelder
reste chef d'état-major de la division *(Bundes-
rchiv)* et transmet ses ordres jusqu'aux pre-
nières lignes *(Süddeutscher Verlag)* par des
moyens radios modernes *(Bundesarchiv)*.

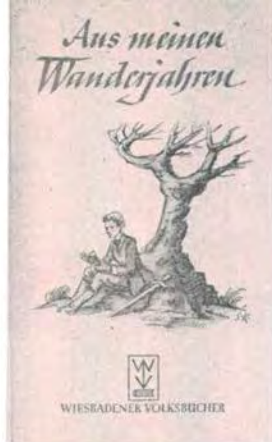


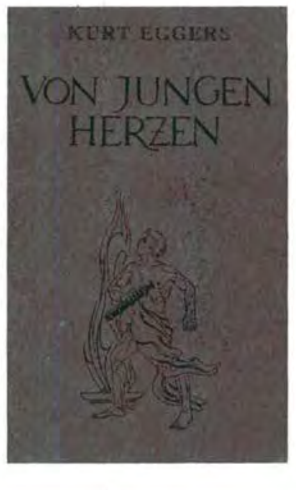
dartenführer Johannes Mühlenkamp *(Munin Verlag)* futur chef de la division. Ses équipages de chars sont au combat, été comme hiver *(Collection particulière)*.












’écrivain guerrier Kurt Eggers et deux des hom-nes de son peloton : les lsaciens "Pablo" et "Ber-y" *(Collection particuliè-e).*



Infanteriesturmabzeichen.





Le commandeur du régiment **Westland**, August Dieckmann, tué au combat *(Bundesarchiv)* et ses grenadiers *(Collection particulière)*.





Quelques chefs du régiment **Westland** (bande de bras : *Historical Research Unit*). Ci-desus, à gauche : Walter Schmidt *(Bundesarchiv)* et à droite : Franz Hack. Ci-dessous : Günter Sitter et un volontaire estonien *(Collection particulière)*.





Quelques chefs du régiment **Germania** (bande de bras : *Historical Research Unit*). Ci-dessus, à gauche : Jürgen Wagner *(Bundesarchiv)* et àdroite : Hans Dorr *(Collection particulière)*. Ci-dessous : Hans Juchem au combat *(Collection particulière)*.



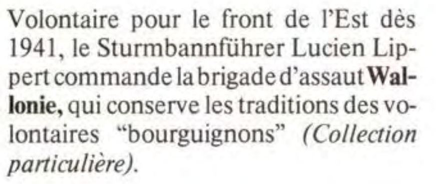


Les premiers légionnaires belges recrutés au début de la guerre *(Bundesarchiv)* sont mutés de la Wehrmacht à la Waffen SS au cours de l'été 1943 (Affiches : *Musée royal de Bruxelles)*.









Volontaire pour le front de l'Est dès 1941, le Sturmbannführer Lucien Lippert commande la brigade d'assaut **Wallonie,** qui conserve les traditions des volontaires "bourguignons" *(Collection particulière)*.



# NATIONAL-SOCIALISME

ORGANE INTÉRIEUR DU MOUVEMENT REXISTE (MENSUEL)

## « TON HONNEUR EST TA FIDELITE... »



Le chef du Rexisme, Léon Degrelle *(Bibliothèque Nationale, Estampes)* engagé dès le premier jour à la légion **Wallonie** et promu lieutenant au feu dans le Caucase, rencontre Heinrich Himmler au camp de Meseritz comme en témoigne ce numéro du journal *National Socialisme* de juin 1943 *(Collection particulière)*. Désormais, les volontaires wallons rejoignent la Waffen SS et forment la brigade d'assaut N° 5 *(Musée Militaire de Copenhague)*.







Les volontaires wallons sont appuyés par les canons d'assaut de la division **Wiking** dans la forêt de Tcherkassy (B...

En plus des unités de volontaires germaniques originaires de Scandinavie et des Pays-Bas, la division **Wiking** regroupe dans le "Kessel" de Korsoum les Belges de la brigade d'assaut **Wallonie** et les Estoniens du bataillon **Narva.** Ci-dessus, un volontaire estonien en position dans une tranchée des bords du Dniepr *(Collection particulière).* Ci-dessous, le Gruppenführer Gille décore de la Croix de Fer de 2^me^ classe des volontaires baltes de sa division *(Plesse Verlag).*





Volontaires estoniens devant Tcherkassy *(Collection particulière)* et deux officiers de la division **Wiking**. Ci-dessus, l'Allemand Bruno Hinz du régiment **Westland** *(Bundesarchiv)* et le Danois Sören Kam du régiment **Germania** *(Collection particulière)*.

Sur les bords du Dniepr, l'adjudant Gustav Schreiber de **Germania** et le lieutenant Hans Drexel de **Westland,** avec les volontaires wallons sur les canons d'assaut *(Bundesarchiv).*

Partis de Sanderovka, les survivants du "Kessel" de Tcherkassy percent à travers les lignes soviétiques pour rejoindre les Panzers de la *Leibstandarte Adolf Hitler* à Lisjanka *(Bundesarchiv)*. Ils parviennent à franchir le Gniloï Tikitch *(Plesse Verlag)* sous la direction de quelques gradés prêts à tout pour briser l'encerclement ennemi *(Bundesarchiv)*.





Adolf Hitler, en présence du Gruppenführer Gille et du Brigadeführer Fegelein, remet la cravate de chevalier de la Croix de Fer à Léon Degrelle *(Collection particulière)* qui va prononcer un grand discours au palais de Chaillot *(Roger-Viollet)*.

Léon Degrelle, promu Sturmbannführer et Commandeur de la brigade d'assaut **Wallonie** harangue les survivants de Tcherkassy et de nouveaux volontaires sur une place de Charleroi *(Collection particulière)* où flottent les étendards des volontaires "bourguignons" *(Collection particulière).*

Entouré de ses trois enfants, Léon Degrelle, devant la Bourse de Bruxelles, salue le défilé des formations motorisées et blindées de la Waffen SS transportant à travers les rues de la capitale belge les volontaires de sa brigade d'assaut qui va être transformée prochainement en division *(Collection particulière)*.

Parti en avant-garde de sa Panzerdivision **Wiking,** le Gruppenführer Gille rejoint Kovel sur les confins russo-polonais. La ville ne tardera pas à se trouver totalement encerclée par les Soviétiques. Devenu commandant de la place, le général SS organise la résistance avec toutes les troupes disponibles *(Bundesarchiv)* tandis que les Panzers et les grenadiers de sa division essayent de se frayer un passage jusqu'à la place-forte assiégée, à la fin du mois de mars 1943 *(Bundesarchiv).*



En l'absence de leur Commandeur bloqué à Kovel, les volontaires germaniques forment un "Kampfgruppe" sous les ordres du Standartenführer Joachim Richter *(Bundesarvich),* qui dirige les opérations de percée vers la ville avec tous les moyens disponibles d'infanterie et de blindés *(Collection particulière).*

De durs combats se déroulent dans la région de Kovel. Ci-dessus une mitrailleuse allemande *(Bundesarchiv)* et ci-dessous des grenadiers à l'assaut *(Collection particulière).*

Le Sturmbannführer Hans Dorr examine une mitrailleuse prise à l'ennemi *(Collection particulière),* tandis que les encerclés de Kovel luttent pied à pied dans les ruines de la ville *(Bundesarchiv).*

Chasseurs de la Wehrmacht et “Panthères” du régiment de chars de la division **Wiking** font l'impossible pour réaliser une percée sur Kovel *(Druffel Verlag)* tandis que les canons d'assaut soutiennent les grenadiers de la Waffen SS *(Collection particulière)*.

8e compagnie, en suivant la voie ferrée, vont réussir à établir la liaison avec les assiégés de Kovel *(Collection particulière).* Les chefs du régiment de chars se trouvent sans cesse dans la bataille.



Oscha. Helmut Bauer
*(Plesse Verlag)*



Ostubaf. Fritz Darges
*(Munin Verlag)*



Panzerkampfabzeichen.



Ostuf. Willi Hein
*(Munin Verlag)*



Ostuf. Hans Flügel
*(Bundesarchiv)*





celui de "Panthères" constituent la force de frappe de la division **Wiking** et les compagnies de chars seront sans cesse engagées *(Bundesarvich)* sous les ordres d'officiers énergiques.



Ustuf. Paul Senghas
*(Bundesarchiv)*

Ostuf. Otto Schneider
*(Bundesarchiv)*





Sturmabzeichen (Pioniere).



Oscha. Hugo Ruf
*(Bundesarchiv)*

Ostuf. Nicolussi-Leck
*(Bundesarchiv)*









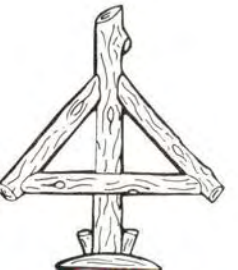
En octobre 1944, le Standartenführer Karl Ullrich *(Munim Verlag)* prend le commandement de la Panzerdivision **Wiking** vouée à des combats retardateurs *(Plesse Verlag* et *Bundesarchiv)* dans le triste paysage du dernier hiver de la guerre *(Collection particulière)*.

Les voitures de liaison tout-terrain roulent avec peine sur des pistes transformées en torrents de boue *(Collection particulière),* tandis que les derniers chars "Panthères" de la Panzerdivision **Wiking** essayent vainement de stopper la ruée des blindés soviétiques *(Collection particulière).*





Après avoir livré trois dures batailles défensives devant Varsovie *(Ahnert Verlag)* les volontaires germaniques sont dirigés vers Budapest où ils ne parviendront pas à rompre l'encerclement de la capitale hongroise. Tomberont alors dans les derniers combats l'Obersturmführer hollandais Bruns van Houten *(Schütz Verlag)* du régiment **Westland** et le Sturmbannführer bavarois Fritz Vogt, chef du groupe de reconnaissance divisionnaire *(Bundesarchiv)*.



En ligne sur le front de l'Est du début à la fin de la guerre contre l'Union Soviétique, la division des volontaires germaniques a subi au combat des pertes terribles *(Historical Research Unit)*. Sans cesse, de nouveaux engagés natifs d'Allemagne, du Danemark, de Norvège, de Suède, de Finlande, d'Estonie, de Hollande, de Flandre, de Wallonie ou de Suisse sont venus, tout au long de quatre années de dures batailles, remplacer les hommes hors de combat, pour maintenir l'unité à un potentiel constant d'environ quinze mille combattants.

échappé à la tuerie. Ils ne seront pas seuls dans ce refuge provisoire. Les futaies grouillent de fuyards rescapés comme eux de l'enfer. Ils reprennent haleine, stupéfaits de cet incroyable sursis.

Partout, dans l'immense paysage enneigé, des survivants du « Kessel » ont réussi à échapper à la poursuite de l'ennemi. Ils se terrent, par petits paquets, au creux des ravins ou à l'ombre des forêts.

Le volontaire allemand Georg Neuber et ses camarades des Transmissions arrivent enfin dans une balka, après plus de deux heures de marche dans la neige fraîche. Ils se reposent quelques instants. Quand ils veulent sortir du ravin, ils se trouvent pris sous le feu d'une mitrailleuse qui balaye la crête. Pour gagner un couvert, il faut traverser une zone dangereuse. Les rescapés hésitent en voyant les rafales qui claquent et des hommes qui tombent devant eux. Survient alors un artilleur qui tient par la bride deux chevaux.

– On va passer à l'abri des canassons, propose-t-il. Ils nous serviront de boucliers.

Mais les Russes ne tireront même pas, ne se doutant pas qu'un groupe d'hommes se dissimule derrière les bêtes qui enfoncent jusqu'au poitrail dans la neige de la crête.

En arrivant à l'abri, l'artilleur voit que Georg Neuber boite terriblement et s'écroule tous les trois ou quatre pas.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Je suis blessé au pied.

– Alors, essaye de grimper sur un de mes chevaux.

Le transmetteur se hisse sur l'animal qui se met lentement en marche. Le cavalier et sa monture vont ainsi faire une demi-douzaine de kilomètres, au milieu des gerbes d'obus. A chaque explosion, la bête frémit, apeurée. Mais Georg Neuber la calme de la main et la dirige dans ce qu'il croit le bon chemin.

D'un instant à l'autre, le blessé s'attend à voir surgir les chars T.34 escortés de milliers de fantassins ennemis. L'équipage s'arrête un instant dans un creux. Le transmetteur partage une petite boîte de bœuf, totalement congelé, avec un camarade inconnu. Comme boisson, une poignée de neige. Les deux hommes, soudain, voient un groupe de soldats allemands, un peu plus loin, fauchés par le coup de canon d'un char soviétique qui vient de surgir, tout proche. Les corps disloqués s'écroulent dans la neige.

Les deux hommes repartent, seuls survivants dans ce coin pourri. Ils arrivent à un misérable village. Il reste encore quelques masures debout. Des cadavres, allemands et soviétiques, gisent au milieu de l'unique rue.

Là, les grenadiers de *Westland* ont livré encore un dur combat pour ouvrir la route. Hollandais et Flamands ont payé le prix fort. Georg Neuber entend des gémissements. Il découvre dans une isba des blessés russes. Une vieille paysanne va et vient au milieu d'eux. Quand elle aperçoit les deux rescapés du « Kessel », elle leur donne, sans un mot, un bol de thé tiède. Neuber et son camarade repartent vite, peu désireux de s'attarder dans ce village désert. La neige redouble.

Ils marchent. Pendant des heures leur semble-t-il. Le blessé souffre de plus en plus de sa jambe. Mais il veut y arriver. A tout prix. Voici un autre village. Aussi désert. Les deux Allemands le traversent sans s'attarder. Puis ils aperçoivent des bois. Ils vont y chercher un abri. C'est alors qu'ils rencontrent des camarades de leur compagnie. Un Unterscharführer dit seulement :

– On n'est pas encore arrivé.

– Et les chars russes ?

– Il y en a partout. Il ne faut pas rester trop groupés. Essayons d'avancer à travers les bois.

Les transmetteurs poursuivent leur marche sous les couverts. Il fait sombre. Les charrettes chargées de blessés cahotent sur le chemin. Et puis arrive une rafale d'obus. Les cochers russes s'enfuient. Les chevaux cassent leurs traits et s'emballent, fuyant droit devant eux à travers bois. Il faut charger à bras d'hommes les quelques blessés transportables. Le fleuve Gniloï Tikitsch ne doit pas être très loin maintenant. Et pourtant des hommes vont encore mourir, sans atteindre ses berges, fauchés par les éclats d'obus qui ne cessent de pleuvoir sur le rassemblement des rescapés du « Kessel ».

Le Hauptsturmführer Degrelle et les volontaires wallons qui ont réussi à retrouver leur commandeur dans toute cette cohue sanglante descendent un sentier dans la forêt. Ils découvrent une étrange oasis de paix et de silence, tandis que les rafales de vent et les meutes de chars russes continuent à tourbillonner dans la plaine. Des milliers de fugitifs errent, comme eux, sous les couverts. Le chef du Rexisme prend le commandement, improvise une véritable réunion publique à sa manière, harangue les rescapés stupéfaits. Un officier allemand traduit au fur et à mesure les phrases qu'il lance à cet incroyable auditoire de fuyards transis.

– Il ne reste plus que quelques kilomètres avant la liberté. Nous pourrons passer à la nuit. Il faut former des groupes de combat d'une dizaine d'hommes. Quels sont ceux qui veulent encore se battre ?

Des volontaires se présentent. Allemands et « Bourguignons » con-

fondus. Léon Degrelle constitue alors des petites unités de choc, armées chacune d'une mitrailleuse et d'un « Panzerfaust ». Les voici prêts à affronter les fantassins et les chars russes. L'étrange discours de cet officier belge, surgi comme un fantôme au milieu de la forêt, redonne du courage à quelques vétérans qui retrouvent des réflexes de soldats. Des patrouilles se coulent vers les lisières pour observer les mouvements de l'ennemi.

Degrelle consulte sa carte. Il y avait vingt kilomètres à parcourir de Sanderevka à Lisjanka où devraient se trouver les Panzers de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler.* Les fugitifs ont quand même fait les trois quarts du chemin. Ce serait tellement stupide d'échouer maintenant, si près du but.

Vue des lisières de la forêt, la situation n'est pourtant pas brillante. Les éclaireurs aperçoivent des chars ennemis en position sur toutes les hauteurs et derrière chaque bouquet d'arbres. Les équipages, immobiles, attendent leurs proies, fumant tranquillement des cigarettes de gros tabac entouré de papier journal.

Pour arriver au fleuve et à la liberté, il faut franchir ce rideau de fer. C'est le plus dur obstacle encore jamais rencontré.

Pourtant, la liberté semble si proche. A trois, quatre kilomètres peut-être. Pas plus. Il suffirait de se laisser descendre vers les berges, en suivant cette large vallée qui conduit vers le Gniloï Tikitch. Terrible tentation.

Soudain, quelques mitrailleurs wallons aperçoivent des hommes qui avancent vers le sud-ouest, dans la plaine. Ce sont des grenadiers du régiment *Germania.* Ils foncent droit devant eux, dans les rafales. Les dents serrés et l'espoir au cœur. Les voici bientôt arrivés. Soudain, les chars russes ouvrent le feu. Un premier obus éclate au milieu de la colonne. Puis un autre. Et encore un autre. Les chars tirent posément, comme à l'exercice. Les grenadiers s'écroulent par dizaines. Alors les survivants, au lieu de chercher un abri, décident de charger et de passer, à travers tout, baïonnette au canon. Ils s'élancent dans la vallée.

– *Hourra ! Germania ! Hourra !*

Eux aussi, ils crient, comme les Russes. Mais les mitrailleurs des chars les cueillent en pleine course, les fauchent par rangs entiers. Les volontaires germaniques s'écroulent dans la neige, les uns sur les autres, ensanglantés. Sans arrêt les balles miaulent et fouaillent les corps qui tressautent. Bientôt plus rien ne bouge. Et quelques fantassins russes se précipitent à l'ultime curée, avant que les flocons de neige ne viennent recouvrir les corps de leur linceul blanc.

Tandis que les volontaires wallons et les soldats allemands groupés autour du Hauptsturmführer Degrelle attendent la nuit, à l'abri de la forêt, pour se glisser vers la bourgade de Lisjanka, accrochée des deux côtés du fleuve Gniloï Tikitch, la plupart des autres rescapés du « Kessel » ont pris le chemin le plus court, passant à travers les meutes de chars russes lancés à leur poursuite. Ils sont arrivés dans l'après-midi au bord de l'immense cours d'eau, large de plus de vingt mètres et transformé en torrent par les chutes de neige des derniers jours. Le Gniloï Tikitch roule des eaux tourbillonnantes, entraînant des cadavres et des glaçons. Il fait toujours très froid. Vingt degrés au-dessous de zéro. Tout le paysage est figé par le gel. Seul bouge, hurle et tourbillonne, ultime barrage avant la liberté, le Gniloï Tikitch. Le fleuve apparaît soudain encore plus infranchissable aux fugitifs que le rideau des chars russes en embuscade. Des milliers, des dizaines de milliers d'hommes se retrouvent sur ses rives et piétinent devant l'obstacle, désemparés.

# 17.

En cette terrible après-midi du jeudi 17 février 1944, jamais, pour les encerclés du « Kessel » de Tcherkassy, la liberté n'a paru si proche ni si lointaine tout à la fois. Ils sont des milliers, des dizaines de milliers qui errent sur les berges glacées du Gniloï Tikitch, cherchant vainement le moindre pont pour franchir le torrent aux eaux tourbillonnantes. Bien peu de fugitifs trouveront la passerelle qui a été lancée par les sapeurs de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler,* à près de trois kilomètres trop au nord, dans le village même de Lysjanka, où ils occupent une minuscule tête de pont sur la rive orientale.

Les malheureux rescapés errent sur la berge orientale de l'énorme cours d'eau, sans arriver à découvrir le moindre passage. Soudain, on entend un grondement de moteurs. A travers la tourmente de neige, certains croient apercevoir les Panzers allemands des troupes de secours. Mais ce sont quatre T.34 qui débouchent des couverts, à quelques centaines de mètres seulement de la masse des évadés. Les blindés ouvrent le feu aussitôt avec des obus explosifs. Chaque déflagration, dans ce rassemblement de misérables provoque des pertes effroyables. Des corps disloqués volent en l'air, tandis que l'on entend des hurlements de terreur et de rage.

Au moment où le gros des troupes encerclées allait échapper au piège, voici donc que l'ennemi surgit. Il n'y a pas, dans toute cette cohue, une seule arme antichars. Les rescapés n'ont plus que leurs fusils et quelques mitrailleuses. Les chars soviétiques continuent de tirer, comme à l'exercice, dans cette masse d'hommes terrorisée qui tourbillonne sur les rives. Des évadés du « Kessel », pris de panique, courent dans tous les sens. Chaque explosion devient plus meurtrière, au milieu de ces colonnes humaines qui viennent buter contre le fleuve et tournent dans la neige comme des troupeaux de bêtes affolées. D'autres obus éclatent encore. C'est une véritable boucherie.

Alors, plutôt que de périr déchiquetés, autant mourir noyés. Des groupes de trente ou quarante hommes se lancent dans l'eau glacée, en proie à une folle terreur.

Il n'y a qu'une trentaine de mètres à traverser. Mais ce sont trente mètres infranchissables. Des cadavres de chevaux flottent, emportés par le courant entre d'énormes glaçons qui apparaissent et disparaissent dans les tourbillons. Des dizaines et des dizaines de soldats de la Wehrmacht, arrivés sur les bords du fleuve, se jettent à l'eau. La plupart vont se noyer, emportés par le courant ou paralysés par le froid. Bientôt, des cadavres d'hommes flottent entre les pattes des chevaux, crevés et déjà raidis par le gel qui dérivent et disparaissent. Devant ce spectacle d'horreur, ceux qui arrivent maintenant hésitent à se lancer à l'eau. Mais les chars russes continuent à envoyer de temps à autre un obus explosif dans cette masse grouillante et apeurée. Des cris s'élèvent. Se voyant perdus aussi près de la délivrance, des hommes crient qu'ils sont abandonnés et même trahis. Toute la discipline, si péniblement maintenue depuis des semaines, semble emportée par une mauvaise bourrasque.

Au milieu de ce désordre, surgit le Gruppenführer Gille. Le commandeur de la division *Wiking* ordonne d'abord, quoi qu'il puisse arriver, d'aménager les rives et de creuser, avec les pelles de tranchées, une pente qui permette d'accéder au fleuve. Il va essayer de lancer un pont. Un des derniers véhicules, un tracteur, est envoyé dans la rivière pour former la première arche d'une sorte de passerelle. Mais le courant est trop fort et renverse l'engin.

Des charrettes ukrainiennes ont été depuis longtemps emportées dans les tourbillons furieux. Il faut renoncer à lancer la moindre passerelle. Pourtant, Herbert-Otto Gille se refuse à désespérer. Il a réussi à sauver quatre mille cinq cents hommes environ de sa division. Soixante-dix pour cent de rescapés ! C'est un chiffre qui peut le remplir de fierté. Il ne sera pas dit qu'il va échouer si près du but, maintenant que la liberté se trouve de l'autre côté du Gniloï Tikitch. Le général décide de ne pas autoriser ses soldats à se lancer un par un dans le fleuve, mais de former au contraire des chaînes. Les hommes qui ne savent pas nager sont pris entre deux camarades qui doivent les aider à traverser. Tout le monde hésite à tenter un nouveau passage dans l'eau glacée. La présence des cadavres plaqués par le courant contre les berges a de quoi décourager les plus hardis. Alors le Gruppenführer Gille décide :

— Je vais passer le premier de la chaîne.

Le général prend la main d'un de ses volontaires germaniques. Un troisième homme s'accroche. Puis un autre et un autre. Seulement, au milieu du fleuve, un des « maillons » lâche. C'est un grenadier pris de faiblesse, qui a laissé échapper la main de son voisin. Tous les premiers

à s'être lancés à l'eau sont emportés au milieu des cris, et leur Commandeur avec eux. Bon nageur, le général parvient quand même à gagner la berge occidentale et se hisse sur la rive amie, ruisselant d'eau glaciale et de boue saumâtre.

Derrière lui, son chef d'état-major, l'Obersturmbannführer Manfred Schönfelder, essaie de rameuter les rescapés de cette mésaventure. Il réussit à récupérer plusieurs hommes autour de lui. Mais il y a des manquants. Quelques-uns des hommes de la chaîne se sont noyés. Schönfelder décide pourtant de renouveler la tentative. Il n'y a pas d'autre moyen de passer sur la rive occidentale que cette chaîne humaine à travers les eaux glaciales. Une fois encore, la chaîne se rompt et, une fois encore, des malheureux se noient. Pourtant, quelques-uns ont réussi à traverser et se hisser à côté de leur Commandeur qui, imperturbable et trempé des pieds à la tête, essuie placidement avec un pan de sa chemise les verres de ses lunettes à fine monture d'écaille qui, tenues sur la nuque par un bout de ficelle, n'ont pas quitté de toute l'opération son long nez pointu.

De temps à autre, des obus continuent à exploser sur la rive ennemie. Si ses hommes tardent trop, ils vont être massacrés jusqu'au dernier. Alors Gille les incite de la voix et du geste à le rejoindre. Il leur crie :

— Vous voyez bien que j'y suis arrivé. Faites comme moi !

Une autre chaîne s'engage dans le Gniloï Tikitch.

D'autres volontaires germaniques ne tardent pas à rejoindre leurs camarades sur la berge. Ce sont les hommes de l'arrière-garde qui appartiennent au bataillon Dorr de *Germania*. Le grand Sturmbannführer a toujours son fusil, son écusson et son chien. Il semble d'un calme étonnant au milieu de toute cette pagaille. Sur des planches ou des brancards de fortune, ses grenadiers portent des dizaines et des dizaines de blessés qu'ils ont réussi à arracher à l'enfer de Sanderovka. Depuis la veille au soir, ils les portent, enfonçant parfois jusqu'au ventre dans la neige. Beaucoup de blessés sont morts au cours du voyage, mais les Allemands, les Scandinaves et les Néerlandais de Dorr n'ont laissé aux mains des Russes que des cadavres.

Tous ceux qui pouvaient supporter le voyage sont maintenant au bord du fleuve. Des nageurs vont se relayer pour les porter sur leurs épaules jusque sur l'autre rive. Parfois, un brancard bascule et, dans un cri d'effroi, un blessé tombe à l'eau et se noie.

Les grenadiers du bataillon Dorr seront les derniers SS de la division *Wiking* à traverser le Gniloï Tikitch. Leur chef, à son tour, se lance dans l'eau glaciale.

L'officier d'ordonnance du Gruppenführer Gille, le Haupsturmfüger Westphal, est resté encore sur la rive ennemie. Il tente de faire traverser

la rivière au dernier Panzer III qui a réussi à parvenir jusque-là. Mais l'engin, au bout de quelques mètres, s'arrête et s'enlise dans le lit du fleuve. Il n'ira pas plus loin. Les hommes d'équipage le sabotent et essayent de s'en tirer à la nage. Westphal attend qu'ils aient réussi à se hisser sur la berge opposée. Puis le capitaine, calmement, se dirige vers le Gniloï Tikitch et se jette à l'eau.

Tous n'ont pas l'ultime courage d'affronter le courant glacial du torrent furieux et rugissant.

Sur les bords du Gniloï Tikitch, le transmetteur Georg Heuber hésite à se lancer à l'eau. Avec son pied paralysé, il craint de se noyer et erre, en boitant, sur les berges, au milieu d'un spectacle d'horreur. Un infirmier l'appelle :

– Viens m'aider à soigner des blessés.

Ils ne peuvent pas grand-chose pour ces malheureux. Un moribond demande que l'on prévienne sa mère. Mais il n'arrive plus à donner son adresse et meurt, les lèvres serrées sur ce dernier secret. Un homme erre, un pistolet à la main, et répète mécaniquement :

– Je vais me tirer une balle dans la tête.

– Essaye donc de traverser le fleuve! lui lance Neuber.

– Ce sera pareil qu'ici. Autant en finir tout de suite.

Le transmetteur n'arrivera pas à le convaincre et il s'éloigne pour essayer de porter secours à un blessé, qui demande une couverture avant de mourir. Neuber va en chercher une sur un cadavre quand il s'entend appeler :

– Georg!

– Hans!

C'est un transmetteur de sa compagnie, du nom de Teng. Un pansement lui entoure la jambe et il s'appuie sur une béquille de fortune.

– Qu'est-ce que tu as?

– Une balle dans la cuisse. Je ne vais jamais pouvoir traverser à la nage. On va tous mourir, Georg.

– Non, Hans. Je reste avec toi. On finira bien par trouver un passage.

Les deux SS blessés, s'appuyant l'un sur l'autre, décident de remonter le Gniloï Tikitch vers le nord, comme si une sorte d'instinct les poussait, malgré les tirs des pièces soviétiques, qui tiennent la berge sur leur feu depuis la lisière des bois tout proches.

Chez les Allemands, répondent quelques coups de feu isolés. Personne ne songe à monter une riposte. Seule compte désormais la lancinante idée de sauver sa peau. A n'importe quel prix.

Neuber et Teng, poursuivant leur marche titubante le long des berges, finissent par apercevoir une sorte de passerelle. Ce sont des charrettes qui ont été tirées dans la rivière. Elles sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres que, malgré le courant qui tourbillonne, elles ont tenu bon, le temps que des sapeurs du génie les relient ensemble par des cordes dont le gel a resserré les nœuds.

Des centaines d'hommes se bousculent devant cet unique passage. Au moment où les deux transmetteurs s'en approchent, des chars T.34 se démasquent et commencent à tirer coup de canon sur coup de canon dans cette masse humaine. Les rescapés se dispersent et courent dans tous les sens, pour essayer de trouver un abri. Pourtant, quelques-uns s'obstinent et, au milieu des éclats qui sifflent dans tous les sens, ils s'engagent sur la passerelle de fortune. Ils sont parfois emportés par le courant et ils ont de l'eau jusqu'à la poitrine. Ils s'agrippent pourtant aux cordes et parviennent peu à peu à se hisser vers l'autre rive.

Georg Neuber décide de tenter sa chance :

– Viens, Hans, dit-il à son camarade. C'est maintenant ou jamais.

– On n'y arrivera pas.

– Quand on est dans la merde, il faut s'en sortir.

A ce moment, les deux blessés sont appelés par un soldat allongé sur un tracteur d'artillerie, immobilisé près de la berge.

– Hans... Georg.... Ne me laissez pas.

Ils se dirigent vers l'homme. Ils reconnaissent le jeune Wittig, une toute nouvelle recrue de la division *Wiking*, arrivé dans leur compagnie de transmissions juste avant l'encerclement de Tcherkassy. Le malheureux a toute une partie du visage couverte par un pansement.

– Je suis salement touché. Ne me laissez pas, répète-t-il.

Les deux blessés l'aident à se diriger vers la passerelle. Tous trois ne se soucient pas des obus de chars qui continuent encore à éclater de temps à autre, non loin d'eux. Le salut leur semble maintenant tout proche. En s'entraidant, ils parviennent à passer de charrette en charrette, disparaissant parfois jusqu'à la ceinture dans l'eau glaciale du Gniloï Tikitch. Le tir des chars russes semble encore se rapprocher.

Enfin, les rescapés arrivent sur l'autre rive. Neuber et ses camarades sont pris à partie par un tir de mitrailleuse. Ils se laissent tomber au sol et s'éloignent en rampant de ce coin infernal. Après s'être traînés longtemps dans la neige, ils peuvent enfin se redresser et reprendre leur route.

Celui qui est blessé au pied et celui qui est blessé à la cuisse entourent leur camarade touché à la tête, s'appuyant sur lui... tout en le soutenant. Tous trois avancent comme des somnambules en se dirigeant sur les corps de leurs camarades tombés dans la neige et qui leur indiquent

le chemin vers la liberté. Parfois un des trois hommes vacille et s'écroule. Les deux autres le relèvent et ils repartent. Enfin, Hans Teng dit à celui qui l'a sauvé :

– Georg ! Voici les avant-postes allemands.

Ce sont des trous dans la neige, tenus par quelques mitrailleurs de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, en long manteau blanc. Les rescapés mettront trois heures à parcourir les trois kilomètres qui les séparent du village de Lysjanka. Dans une salle d'école transformée en infirmerie ils retrouvent quelques autres blessés, survivants comme eux de la division *Wiking*.

Pendant que se déroulaient d'innombrables tragédies sur les rives torrentueuses du Gniloï Tikitch, quelque trois mille soldats allemands et une poignée de volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* sont restés tapis dans la forêt, sous les ordres du Hauptsturmführer Léon Degrelle. Le chef du Rexisme, le bras abîmé et le côté labouré par un éclat lors des combats de Novo-Bouda, grelotte de fièvre, mais il semble dans un état second, brûlant de ce feu qui l'animait jadis au temps des grandes réunions publiques du palais des Sports de Bruxelles. Avec les soldats de la Wehrmacht et de la Waffen SS qu'il a ralliés autour de lui, il a retrouvé ce à quoi il tient le plus au monde et qui lui est comme une sorte de drogue : un public.

Jusqu'au soir du 17 février, il va réussir à tenir les fugitifs en haleine, les retenant de se lancer dans le piège mortel qui les attend sur les bords du fleuve, jonchés de cadavres et de moribonds. Une fois encore, il faut savoir patienter à l'approche de la nuit glaciale où ils vont peut-être trouver le salut.

Les rescapés n'ont même plus un quignon de pain. Pour tromper leur soif et leur faim, ils mangent des poignées de neige qui vont encore davantage les assoiffer et les affamer. L'estomac vide et glacé, ils se tassent les uns contre les autres, à bout de fatigue et d'espoir, attendant le crépuscule comme un ultime signal.

Il est près de six heures du soir quand le jour vire lentement du blanc sale au gris sombre. Peu à peu, les ténèbres s'emparent du paysage ukrainien où rougeoient les derniers incendies.

Parfois, l'appel d'un blessé agonisant dans la plaine déchire la nuit. Le cri devient plainte puis râle. Et on n'entend plus rien, que le vent de la nuit, avant qu'un autre cri ne s'élève de quelque tanière sanglante.

Enfin, les rescapés de la forêt se mettent en route. Ils marchent longuement sous les couverts. Puis ils débouchent sur un marécage. Léon Degrelle est sûr de son itinéraire qu'il a longuement repéré sur sa carte.

C'est le chemin de la dernière chance. Ses hommes s'engagent dans l'immense paysage gelé. La nuit est pleine de présences. Blessés allemands, sentinelles russes, paysans emportés dans le grand tourbillon de la guerre et errant loin de leurs isbas incendiées, femmes chassées par l'ouragan de fer et de feu et portant contre leurs haillons des enfants morts. La nuit frémit sous la plainte du vent.

Les volontaires wallons suivent leur chef qui a retrouvé toute son assurance. Malgré la blessure et la fièvre, il se sent porté, une fois encore, par sa chance insolente. Il croit impossible d'échouer, si près du but. On entend maintenant, tout proche, le grondement d'un cours d'eau.

Est-ce le Gniloï Tikitch ? La délivrance ? Non, ce n'est encore qu'un simple bras du fleuve, de quelques mètres de large.

Il y a bien une sorte de pont, une poutre plutôt, luisante de glace, qui enjambe un torrent tourbillonnant, noir comme de l'encre et où luit seulement parfois le reflet d'un bloc de glace emporté dans les tourbillons. L'un après l'autre, à califourchon, les rescapés franchissent le dernier obstacle.

Ils ont réussi à quitter la forêt et à traverser le marais sans avoir rencontré, depuis la veille, un seul soldat soviétique. La nuit a été leur complice. Ils avancent lentement, comme s'ils craignaient soudain que se dévoilent d'inopinées présences ennemies.

Trois silhouettes surgissent soudain devant eux, l'arme au poing. Des appels. Des cris. Ce sont les sentinelles d'un avant-poste allemand des troupes de recueil. Les rescapés du « Kessel » sont sauvés. Ils vont sommeiller quelques heures dans des isbas bondées de survivants aussi épuisés et transis qu'eux.

Quand se lève l'aube du 18 février, Le Hauptsturmführer Degrelle et ses compagnons se trouvent à Lysjanka, dans la minuscule tête de pont établie sur la rive orientale par les SS de la *Leibstandarte Adolf Hitler*.

La neige redouble avec le jour. Le pays de la liberté est sans forme et sans couleur. Mais il reste encore à franchir le Gniloï Tikitch, qui coule au milieu du village, emportant des glaçons, des épaves et des cadavres. Le pont a été détruit et seule une étroite passerelle de planches a été lancée à la hâte par les pontonniers des troupes de recueil. Les rescapés ne peuvent passer que l'un après l'autre. D'immenses files d'attente se forment. Les hommes piétinent dans la neige, cinglés par les rafales. Ils ont réussi à se reposer quelques heures dans des isbas misérables avant le lever du jour. Les plus chanceux ont déniché un morceau de pain, parfois un cube de margarine ou un rond de saucisson. Et puis, ils sont libres. Alors, plus aucune misère ne compte.

Au-delà du Gniloï Tikitch, la discipline soudain reprend ses droits.

Les survivants touchent une louche de soupe tiédasse, et un quart d'eau claire, puis ils reçoivent l'ordre de poursuivre à pied leur chemin vers le sud-ouest, remontant le long d'un véritable cimetière de blindés tout au long de la route. Panzers allemands et chars soviétiques se sont longuement battus depuis trois semaines tout au long du couloir ouvert par les troupes de secours bloquées sur la route de Tcherkassy.

Les rescapés s'avancent comme des fantômes, toujours vers le sud-ouest. Dix kilomètres. Vingt kilomètres. La neige ne tombe plus et un incroyable soleil de février salue les colonnes en marche. Enfin, un gros village. On reforme les unités et on fait les comptes. L'aventure a coûté cher, même si Korsoum n'a pas été un nouveau Stalingrad.

Le commandant en chef des troupes encerclées, le général Stemmermann, a été tué au cours de la percée. Frappé par un obus antichar près de Potchapinzky, il a trouvé la mort ainsi que son officier adjoint. Mais trente mille hommes environ ont atteint la rive occidentale du Gniloï Tikitsch.

Les pertes sont sévères. Sur les cinquante-quatre mille hommes encerclés, dix mille sont tombés au cours des trois semaines de combat qui ont précédé la percée. Au cours de celle-ci, quatorze mille hommes de la Wehrmacht et de la Waffen SS ont disparu, tués, noyés ou prisonniers. Très peu des encerclés de Tcherkassy tombés aux mains de l'ennemi reviendront[1].

Les rescapés de la division *Wiking* se rassemblent en Pologne, à Risino, derrière le front, que parvient enfin à colmater le III$^{e}$ corps blindé. Les volontaires germaniques qui ont sauvé leur vie ont presque tous gardé leur arme individuelle et parfois une musette. Mais ils n'ont plus que des lambeaux d'uniforme, pas un canon, pas un véhicule, pas un Panzer. C'est une unité de fantômes hagards et mal armés qui rejoint des cantonnements de fortune, où tous se laissent tomber de fatigue, stupéfaits de s'être finalement sortis vivants de cette aventure.

Un avion de liaison Fieseler Storch est venu chercher le Hauptsturmführer Degrelle au premier village de regroupement des survivants du

1. Il y aura pourtant des « miraculés » de Tcherkassy. Le Hauptscharführer Gustave Schreiber, un des sous-officiers les plus anciens du régiment *Germania* où il servait déjà avant la guerre, avait conquis tous ses grades au feu : caporal en France, sergent dans le Caucase et adjudant en Ukraine. Commandant provisoirement la 7$^{e}$ compagnie de grenadiers, cet adjudant-chef de vingt-sept ans originaire de Westphalie, chevalier de la Croix de Fer dès 1943, avait été fait prisonnier avec une douzaine de camarades. Il sera libéré en 1950 par les Soviétiques et retrouvera son pays après plus de six ans de captivité.

« Kessel ». L'appareil se pose rapidement à Ouman, où le commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* retrouve le Gruppenführer Gille, commandeur de la division *Wiking* et le général Liebe qui a dirigé l'ultime percée à partir de Sanderovka.

– Nous sommes attendus au grand quartier général du Führer, annonce Gille à Degrelle.

A minuit, le soir même, dans une baraque de planches, au milieu d'une immense forêt de la Prusse Orientale, les trois officiers sont reçus par Adolf Hitler, qui les accueille d'une seule phrase :

– Vous m'avez donné tant d'inquiétude...

Le Gruppenführer Gille est promu Obergruppenführer et reçoit les glaives sur sa cravate de chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne. Quant à Léon Degrelle, il est décoré de la croix de chevalier et sera nommé Sturmbannführer lors de la promotion du 20 avril 1944.

Ses volontaires belges de la brigade d'assaut *Wallonie* quittent la division *Wiking* et vont désormais, avec l'appui de nouveaux volontaires, former une division, forte de près de quatre mille hommes, qui se battra en Estonie et en Poméranie. Auparavant, Léon Degrelle prononcera un grand discours à Paris, au palais de Chaillot, devant des milliers de sympathisants et de curieux. Puis les « Bourguignons », avant de passer trois semaines de permission au pays wallon, se rassembleront à Charleroi et défileront à Bruxelles, à bord d'un gigantesque convoi blindé prêté par la division SS *Hitler Jugend*, alors à l'entraînement en Belgique avant d'être anéantie sur le front de Normandie[1].

Les volontaires germaniques de la division *Wiking*, désormais privés du renfort des Wallons, sont rassemblés dans un camp de Pologne où ils doivent reprendre des forces avant d'être à nouveau lancés dans la bataille. Car la guerre maintenant, en cette fin de février 1944, bat de ses vagues d'acier et de sang les confins russo-polonais, ultime digue avant la frontière germano-soviétique de 1941. Partout, les troupes du Reich sont ramenées de vive force sur leurs positions de départ.

1. Voir, du même auteur chez le même éditeur : *Les jeunes fauves du Führer.*

# Troisième partie

# 18.

Les rescapés de la folle percée à travers les lignes soviétiques se rassemblent très à l'arrière de la ligne principale de résistance allemande, entre Cholm et Lublin, en Pologne, à la fin de février 1944. Ils ne sont plus que quelques centaines d'hommes, sans aucun véhicule et sans aucune arme lourde. De toute la Panzerdivision *Wiking,* il reste huit cents grenadiers encore en état de combattre, équipés seulement de fusils, de grenades et de quelques mitrailleuses. Vêtus de loques, terriblement éprouvés par les combats, la famine et le froid ils ne réalisent pas encore très bien qu'ils ont enfin échappé à l'encerclement de Tcherkassy et que leur cauchemar a pris fin. En ces deux semaines et demie de bataille incessante, jamais les volontaires germaniques n'ont encore tant souffert et ils ne peuvent s'empêcher de penser sans cesse à tous les camarades qu'ils ont vus tomber au cours de ces journées et de ces nuits effroyables.

Ces hommes épuisés sont vite repris en main. Ravitaillés et rhabillés, ils commencent à retrouver une allure de soldats. Les barbes de pirates disparaissent et c'est en marquant le pas et en chantant que les survivants du « Kessel » rejoignent leurs nouveaux cantonnements. Le commandement décide d'accorder une permission à ces revenants de l'enfer. Les volontaires étrangers seront les premiers à partir. Après les Wallons, qui cessent désormais d'être rattachés à la division *Wiking,* pour rejoindre le III<sup>e</sup> corps d'armée germanique en Estonie, Danois, Norvégiens, Hollandais ou Flamands vont passer quelques semaines au pays. Ces hommes, dont la radio de Londres a naguère annoncé la capture ou la mort, font l'effet de fantômes. L'atmosphère a bien changé depuis le départ des premiers volontaires à la fin de l'année 1940. De retour chez eux, après avoir passé pour certains plus de deux ans et demi sur le front de l'Est, les permissionnaires découvrent des visages indifférents

ou mêmes hostiles. Beaucoup de leurs compatriotes feignent de ne pas même les voir. Au fil des mois, à mesure que s'aggrave la situation militaire, l'occupation allemande s'est faite plus lourde et plus brutale. Les volontaires germaniques découvrent le terrible enchaînement des attentats et des représailles. C'est un autre visage de la guerre implacable : otages, déportations, fusillades. Tout ce qui paraissait simple sur le front, perdus dans la steppe immense, face à l'ennemi, devient ici terriblement ambigu et cruel. Alors, il ne reste que les parents et les camarades. Jamais soldats de retour au pays furent aussi taciturnes et aussi solitaires.

Les Allemands de la Panzerdivision *Wiking* doivent partir à leur tour, pour passer quelques jours dans leur famille. En ce début de l'année 1944, les nouvelles du pays sont mauvaises et les bombardements aériens très durement ressentis. Beaucoup savent qu'ils ne trouveront plus de leurs foyers que des ruines. Pourtant, c'est joyeusement qu'ils s'entassent dans des trains qui doivent quitter quelque gare polonaise perdue sous la neige pour les conduire au pays.

A la fin du mois de février 1944, un premier transport de permissionnaires originaires du Reich arrive en Silésie. Sur le quai de la première station allemande où stoppe le convoi, les hommes de la division *Wiking* aperçoivent des Feldgendarmes. Aussitôt le train arrêté, un officier s'approche.

– Ordre du Führer, dit-il. Tous les hommes de la Waffen SS permissionnaires doivent regagner la région de Lublin en Pologne.

– Qu'est-ce qui se passe ? grognent les Allemands furieux.

L'officier hausse les épaules et ne peut que répéter :

– Ordre du Führer. Je ne sais rien d'autre.

Les Soviétiques poursuivent leur avance et menacent désormais tout autant le secteur central du front de l'Est que l'Ukraine.

La Panzerdivision *Wiking* doit être placée en réserve, prête à intervenir pour colmater une nouvelle brèche dans un système de défense de plus en plus ébranlé sous les coups de boutoir des armées blindées ennemies. L'unité des volontaires germaniques récupère ses permissionnaires et reçoit quelques nouveaux engagés. Mais elle manque tant de personnel que de matériel.

– Nous n'avons plus de Panzerdivision que le nom, confie l'Obergruppenführer Gille à son chef d'état-major.

Le Sturmbannführer Manfred Schönfelder connaît mieux que personne la tragique situation de cette 5ᵉ division de la Waffen SS. Les seules armes reçues depuis qu'elle a échappé au piège de Tcherkassy, ce

sont les glaives qu'arbore désormais son Commandeur sur sa cravate de chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne...

Les renforts promis, essentiellement le III^e^ bataillon de grenadiers du régiment d'infanterie *Germania* équipé de véhicules blindés semi-chevillés et le II^e^ bataillon du régiment de chars, armé de redoutables « Panthères », se trouvent toujours à l'instruction, quelque part en Allemagne ou en France. L'équipement de la division est dérisoire.

– Quelle est la situation de l'armement ? demande Gille d'un air désabusé.

– Mauvaise, Obergruppenführer. Nous possédons très exactement trois cent cinquante fusils, cinquante pistolets mitrailleurs et quelques mitrailleuses. Aucune arme lourde. Et nos hommes n'ont pas encore touché de nouveaux vêtements d'hiver.

Herbert-Otto Gille ordonne à son état-major de multiplier les réclamations auprès des services d'intendance et de ravitaillement. Il ne se fait aucune illusion sur le potentiel militaire réel de l'unité dont il a le commandement.

Aussi, le commandeur de la division *Wiking* est-il stupéfait par la communication téléphonique qu'il reçoit le 12 mars. A l'appareil, le Gruppenführer SS Hermann Fegelein, ancien créateur de la formation de cavalerie *Florian Geyer* et représentant de la Waffen SS auprès du grand quartier général du Führer.

Soldat courageux, mais manœuvrier ambitieux, Fegelein doit entre autres sa rapide carrière au fait qu'il a épousé la sœur d'Eva Braun et se trouve ainsi en quelque sorte le beau-frère, de la main gauche, d'Adolf Hitler. Passionné d'équitation et de mondanités, il adopte souvent un ton tranchant vis-à-vis de ses anciens camarades qui sont restés des soldats du front et ne s'occupent guère des intrigues qui occupent les états-majors.

Fegelein commence par assener le fatidique mot de passe :

– Ordre du Führer.

Puis il annonce aussitôt :

– La Panzerdivision *Wiking* formera un « Kampfgruppe » de quatre mille hommes et renforcera la garnison de Kovel qui peut se trouver menacée par une pointe soviétique.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? tempête aussitôt Gille. Je ne dispose certes pas de quatre mille combattants. Après l'affaire de Tcherkassy toutes les unités de la division sont à bout de souffle. Je n'ai même pas d'armement individuel pour tout le monde.

Son interlocuteur ne veut rien entendre et se contente de répéter d'un ton sans réplique :

– Ordre du Führer.

Il en faut plus pour impressionner Gille, qui le coupe aussitôt :

– Je n'en crois rien, Fegelein ! Donnez-moi à l'appareil celui qui vient d'imaginer un ordre aussi insensé.

– Impossible, Gille.

– Personne ne veut prendre ses responsabilités ! s'indigne le commandeur de la division *Wiking*. Alors, passez-moi le Führer lui-même.

– Pas question de le déranger.

– J'insiste.

– Inutile.

Le dialogue tourne à l'aigre. L'Obergruppenführer Gille refuse de se laisser convaincre par qui que ce soit d'autre qu'Adolf Hitler lui-même. Quand il sait comment il a été reçu au sortir de l'enfer de Tcherkassy, il garde toute confiance dans la sollicitude du Führer à l'égard de la division des volontaires germaniques. Il n'est pas possible que la maître du IIIe Reich puisse sacrifier aussi délibérément ceux qui ont accepté de passer pour des traîtres aux yeux de leurs compatriotes après lui avoir prêté serment de « fidélité et bravoure ».

Le Gruppenführer Fegelein trouve enfin une solution pour tourner la difficulté et annonce :

– Je vais vous faire parvenir l'armement individuel nécessaire à équiper votre « Kampfgruppe ». Mais il faut le mettre en route le plus vite possible.

– Quand j'aurai les armes, annonce Gille.

– Je m'en occupe personnellement.

Le représentant de la Waffen SS au grand quartier général du Führer ajoute, pour terminer l'entretien :

– De toute façon, même si vos hommes ne sont pas totalement équipés, qu'ils rejoignent Kovel dans les meilleurs délais. C'est vers cette place forte que je ferai diriger le complément de matériel.

Le commandeur de la division *Wiking* promet de faire tout ce qu'il sera possible et se met aussitôt au travail pour organiser des unités de marche.

En moins de trois jours, aux rescapés des régiments d'infanterie *Germania* et *Westland* se joignent des formations de grenadiers improvisés que constituent les artilleurs, les chasseurs de chars et les sapeurs, qui n'ont pas encore reçu le matériel pour remplacer celui qui a été abandonné aux environs de Korsoum et qui vont se battre comme fantassins. Ils n'ont pourtant ni armes collectives ni véhicules quand ils prennent place dans le convoi de chemin de fer qui doit les amener à Kovel.

Cette ville de Polésie se trouve de jour en jour plus menacée par une attaque venant de la zone des marais du Pripet où les forces régulières de l'armée soviétique ont fait leur liaison avec les groupes de partisans qui n'ont jamais cessé de tenir le terrain dans cette région frontalière de l'ancienne Pologne orientale, mal contrôlée par les Allemands depuis l'été 1941 et où chaque année a renforcé la présence ennemie.

Pendant ce temps, l'Obergruppenführer Gille annonce à son chef d'état-major.

– Schönfelder, vous allez vous rendre là-bas pour essayer de trouver des cantonnements et prendre liaison avec cette fameuse garnison que nous devons renforcer. Je voudrais quand même savoir ce qui nous attend avant de me rendre moi-même au grand-quartier-général pour essayer d'y rencontrer quelqu'un de responsable...

Le Sturmbannführer Schönfelder, sitôt arrivé à Kovel, fait le tour des casernes. Les hommes de la division *Wiking* seront logés sans problème dans cette ville déserte, où l'annonce de la nouvelle offensive soviétique sème un vent de panique. Beaucoup moins satisfaisant sera son premier contact avec les officiers de l'état-major de la garnison que les volontaires germaniques ont mission de renforcer.

Les quatre mille soldats qui se trouvent à Kovel, sans cesse harcelés par les partisans, sont à bout de forces et ont déjà un moral d'assiégés. Les seuls hommes de la Waffen SS sont des recrues du 17^e^ régiment de cavalerie de la division *Florian Geyer,* presque tous originaires de la région du Banat. De lointaine ascendance allemande, ce sont des nationaux roumains, hongrois ou serbes, classés « volontaires d'office » dans la Waffen SS et pas tellement enthousiastes. Avec eux, les SS d'un bataillon de police, assez mal entraînés à des tâches militaires. Et ce sont les éléments de choc de la garnison de Kovel ! Les autres ont été rameutés de bric et de broc. Ils appartiennent à diverses unités, dont un régiment de protection territoriale, formé de gamins mobilisés depuis peu et de vieux de l'autre guerre, un bataillon du génie, une batterie d'artillerie avec six canons, un groupe de huit pièces de 88 antiaériennes qui pourraient faire office d'antichars si elles étaient bien servies.

– C'est tout ? demande Gille d'un ton impératif.

– Pas tout à fait. Il y a aussi un service d'épouillage et une unité disciplinaire de la Wehrmacht. Sans compter trois cents employés des chemins de fer, de vieux bonshommes en uniforme bleu plus habiles à manier les aiguillages que des mitrailleuses.

Le chef d'état-major de la Panzerdivision *Wiking,* après un moment de silence, ajoute :

– Le pire, c'est peut-être celui qui commande là-bas. L'Obergrup-

penführer von den Bach-Zelevski semble démoralisé et malade. Notre grand spécialiste de la lutte contre les partisans se trouve paniqué à l'idée d'affronter les armées régulières soviétiques et leurs blindés.

L'Obergruppenführer Gille a une moue dédaigneuse. Les soldats du front n'aiment guère tous ces généraux de l'arrière qui sont plus des policiers que des chefs militaires et à qui des intrigues politiques auprès de l'état-major de Heinrich Himmler ont procuré des grades importants dans la Waffen SS.

– Von den Bach-Zelevski n'a qu'à se faire rapatrier si son état de santé ne lui permet pas de commander ! s'exclame Gille peu soucieux de se retrouver sous les ordres de ce matamore [1].

Rapidement édifié sur les difficultés qui attendent ses hommes, Herbert-Otto Gille s'envole pour le grand quartier général.

Les trains emmenant les grenadiers de *Westland* et de *Germania* vers Kovel, doivent traverser des régions bourrées de partisans soviétiques et polonais. Les volontaires germaniques vont devoir faire le coup de feu par les portes des wagons, tandis que tirent les quelques mitrailleuses en batterie sur les plates-formes.

Le convoi est commandé par un officier d'artillerie, le Sturmbannführer Joachim Richter. Originaire de Magdeburg, ce colonel de quarante-huit ans a succédé à son camarade Gille à la tête du régiment d'artillerie de la division *Wiking*. Il a laissé toutes ses pièces dans le « Kessel » de Korsoum et poursuit pour l'instant la guerre en fantassin.

D'heure en heure, les forces ennemies se renforcent le long de la voie. Finalement, le convoi s'arrête en rase campagne. La ligne de chemin de fer est coupée et des coups de feu partent de tous les côtés. Partisans ou réguliers ? Pas le temps de se le demander dans le fracas des explosions et des rafales. Les SS du « Kampfgruppe » Richter descendent des wagons immobilisés et se lancent aussitôt dans la bataille. Pourront-ils rejoindre Kovel ?

Et pourtant leur Commandeur se trouve dans la ville assiégée ! A bord d'un avion de liaison Fieseler Storch, l'Obergruppenführer Gille, dès son retour du quartier général, s'est rendu directement dans la place forte en compagnie de son chef d'état-major.

1. L'Obergruppenführer von den Bach-Zelevski se fera remarquer quelques mois plus tard en écrasant brutalement l'insurrection de Varsovie et finira par recevoir la reddition du chef des insurgés, le général Bor-Komorowski. Le « vainqueur de Varsovie » sera par la suite témoin à charge cité par l'accusation lors du procès de Nuremberg. Il est mort à Munich en 1972, après avoir passé dix-sept ans en prison pour crimes de guerre.

Partis de Lublin en Pologne, dans l'après-midi du 16 mars les deux officiers ont survolé toute la région à l'allure lente de cet avion de liaison et d'observation, dépourvu d'armement.

Un peu à l'est de Cholm, Manfred Schofinfelder a tiré son chef par le bras :

– Regardez, Obergruppenführer, ce doit être notre convoi.

Gille s'est penché. Le regard vif derrière ses lunettes, il a longtemps suivi des yeux une longue suite de wagons que traînait une locomotive entourée de nuages de vapeur.

– Dites au pilote de faire un « tour d'honneur » au-dessus de nos garçons.

L'appareil pique vers le convoi et tourne lentement au-dessus du train. Puis il reprend de la hauteur et pique vers l'est en direction de Kovel où il ne tarde pas à se poser, salué par les obus de la défense contre-avions soviétique qui essaye d'interdire l'approche de la ville à tout appareil allemand.

Dès l'atterrissage, les deux officiers de la Waffen SS se font conduire chez le commandant militaire de la place forte de Kovel. Le grand chef est absent et c'est un lieutenant-colonel du nom de Reimpel qui accueille Gille et Schönfelder.

– Je suis le chef d'état-major et je représente l'Obergruppenführer von der Bach-Zelevski qui se trouve malade.

– Notre Fieseler Storch pourrait peut-être l'évacuer ? propose aussitôt Gille avec une feinte cordialité.

– Bien entendu, Obergruppenführer. Mais permettez-moi de rester à votre disposition. Je connais bien la région et je pourrais vous aider.

Gille accepte cette proposition, tandis que Schönfelder, qui est venu trois jours auparavant dans la ville, découvre que l'atmosphère a beaucoup évolué et que la situation militaire s'est considérablement aggravée.

– A l'est de Kovel, explique Reimpel, l'ennemi poursuit son avance. Notre ligne de sécurité est très menacée et nous cédons peu à peu du terrain. Nos hommes seront bientôt acculés aux faubourgs de la ville.

– Comment se battent-ils ? demande Gille.

– Les nôtres ? Courageusement sans doute. Mais beaucoup n'ont même pas d'instruction militaire. Nous manquons d'armes lourdes, de cadres, de pièces antichars.

– Et les « Panzerfausten » ? demande le commandeur de la division *Wiking*.

– Ils apprennent à s'en servir. Mais la plupart sont des adolescents ou des vieillards. Pas de vrais soldats. Comment voulez-vous stopper une attaque de blindés russes avec quelques cheminots qui n'ont pas tiré

un coup de fusil depuis la guerre de 14-18 ailleurs que sur un stand de tir.

Le lieutenant-colonel Reimpel ajoute avec enthousiasme :

– Aussi sommes-nous heureux, Obergruppenführer, de recevoir le renfort d'une Panzerdivision comme la *Wiking.*

– Une Panzerdivision ! s'exclame Gille. Mais notre convoi ne comprend que trois ou quatre mille fantassins mal armés et pas un seul Panzer.

– C'est incroyable !

– Alors, ne le croyez pas. De toute façon, vous le verrez vous-même.

Et le Sturmbannführer Schönfelder ajoute à mi-voix :

– Et encore faudrait-il que nos hommes arrivent ici avant les Soviétiques. Il paraît que les arrières du front grouillent de partisans.

Reimpel prend un air entendu :

– Tant qu'ils ne seront pas rejoints par des forces régulières, on devrait pouvoir passer.

– Bien sûr, bougonne Gille. Mais Kovel est tout simplement en train de se faire encercler. Qu'avons-nous en face d'après les renseignements ?

– Au moins quatre divisions soviétiques. Des unités de chasseurs. De bons soldats. Très accrocheurs et bien soutenus par des blindés.

– Alors, souhaitons que *Westland* et *Germania* arrivent au plus vite.

Le lieutenant-colonel Reimpel ajoute alors :

– J'ai déjà étudié les problèmes de logement pour vos hommes avec le Sturmbannführer Schönfelder. Il n'y aura aucune difficulté de ce côté.

– Je vous remercie, dit Gille.

Et le commandeur de la division *Wiking* ajoute aussitôt :

– Maintenant, je voudrais me rendre à la gare pour accueillir nos grenadiers de *Westland* et de *Germania* qui ne vont pas tarder à arriver. J'ai survolé leur train peu avant d'atterrir.

A la gare de Kovel, les deux officiers attendent vainement. Ils vont interroger le chef des transports :

– Avez-vous des nouvelles de notre convoi ?

– Aucune, Obergruppenführer. Pourtant, il devrait être déjà là.

– Justement, il n'y est pas.

Une attente énervante commence. Soudain, un employé des chemins de fer allemands surgit :

– On demande le chef d'état-major de la Panzerdivision *Wiking* au téléphone, annonce-t-il.

Manfred Schönfelder prend aussitôt l'appareil.

– Ici, Dorr, entend-il.

– Qu'est-ce que vous faites donc ?

– Nous sommes bloqués par les Russes. Le régiment *Germania* attaque pour essayer de dégager la voie et rejoindre Kovel. Ce sera dur.

L'officier appelle d'une gare située à quelques kilomètres et les Soviétiques n'ont pas encore pensé à couper les fils téléphoniques qui passent à travers leurs lignes. Au fur et à mesure de l'attaque, le commandeur de *Germania* parvient à donner des nouvelles. L'Obergruppenführer Gille tient lui-même à prendre le combiné téléphonique.

– Comment ça se passe, Dorr ?

– Assez mal, Obergruppenführer. Nous n'avons aucun blindé et aucun soutien d'arme lourde. Mes grenadiers ne peuvent progresser avec seulement des fusils et des mitrailleuses.

– Avez-vous des nouvelles de *Westland* ?

– Le régiment se trouve dans le même cas que nous. L'Obersturmbannführer Marsell fait ce qu'il peut pour dégager la voie. Mais les Soviétiques en face se renforcent sans cesse.

Ainsi, désormais, avant même que les deux régiments de grenadiers aient rejoint le commandeur de la division *Wiking*, la place forte de Kovel se trouve encerclée.

Dès la fin de la journée, l'investissement est total. Plus un train et plus un homme ne peuvent désormais passer. Les assiégés sont enfermés dans un minuscule « Kessel » de deux kilomètres sur trois, pressés de toutes parts par des unités soviétiques particulièrement agressives. La bataille pour les confins russo-polonais commence dans les pires conditions.

L'Obergruppenführer Gille a pris le commandement, aidé du lieutenant-colonel Reimpel et du Sturmbannführer Schönfelder. Les seuls éléments sur lesquels il compte vraiment sont les cavaliers SS de la division *Florian Geyer*. Ces « Volskdeutschen » assez démoralisés reprennent un peu confiance maintenant que von den Bach-Zelevski est remplacé par Gille dont la réputation légendaire n'a fait que de s'amplifier depuis qu'il a sorti ses volontaires germaniques de l'encerclement de Tcherkassy. Les assiégés de Kovel se sentent enfin commandés.

– Demain, dès l'aube, ordonne Gille à Dorr lors de leur dernière communication téléphonique de la journée, il faudra reprendre l'at-

taque. Vous ne tarderez pas à recevoir le renfort des « Panthères » de la division et du III[e] bataillon de *Germania*, qui sont maintenant en route.

— Nous en aurons bien besoin, Obergruppenführer. Les lignes russes deviennent infranchissables sans appui de blindés.

— Vous les aurez, Dorr.

Dès le lendemain à l'aube, Herbert-Otto Gille se rend dans tous les points du « Kessel ». La ville assiégée a servi d'hôpital pour les blessés du front et près de deux mille hommes, plus ou moins grièvement atteints, ont été pris au piège par l'avance rapide des troupes soviétiques.

Kovel est situé dans une région marécageuse et il se trouve peu de caves où blessés, médecins et infirmières peuvent bénéficier d'un abri contre les bombardements. Les centaines d'hommes qui gémissent sur des litières de fortune deviennent un des soucis constants du nouveau chef de la place forte, d'autant que la garnison manque de chirurgiens pour pratiquer les interventions de plus en plus nécessaires. Menacés de gangrène, de nombreux blessés attendent leur tour de passer sur la table d'opération. Les quelques spécialistes capables de les soigner sont débordés et travaillent sans relâche, nuit et jour.

— Nous manquons de médicaments, avoue le chirurgien en chef à l'Obergruppenführer Gille. Il faudrait absolument être ravitaillés, sinon des dizaines, des centaines d'hommes même vont mourir.

Il ne reste qu'un espoir pour les assiégés : le ciel. Malgré les canons et les mitrailleuses des unités anti-aériennes soviétiques, le commandement de la Luftwaffe tente d'organiser un pont aérien. Il n'y a aucune possibilité désormais pour un appareil d'atterrir faute d'espace. Alors c'est par planeur que seront acheminés les médicaments indispensables. L'un d'eux réussit à se poser sans casse par une sorte de miracle. Aussitôt, les infirmiers se précipitent et s'emparent des précieuses caisses.

Il faut aussi du ravitaillement en vivres et surtout en munitions. Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* demande des parachutages. Plus de treize cents gaines métalliques seront larguées au-dessus du camp retranché. Le ravitaillement par air est assuré par le 3[e] groupe aérien de transport et ses fameux Junkers 52. Mais la riposte des artilleurs russes se fait chaque jour plus sévère[1].

Heureusement pour l'Obergruppenführer Gille, le terrain lui est assez favorable. La ville de Kovel se trouve couverte par une zone marécageuse qui entrave les attaques des blindés et gêne même la progression

1. Des douze équipages engagés dans cette opération de ravitaillement de Kovel, sept seront abattus, dont quatre seulement parviendront à regagner les lignes allemandes.

des fantassins qui doivent patauger dans la boue et la neige fondue sous le feu des mitrailleuses allemandes. Et puis le commandeur de la division *Wiking* n'a pas perdu de temps pour reprendre en main les troupes de la garnison encerclée. Quelques instructeurs enseignent comment attaquer les blindés avec des mines ou des Panzerfausten.

Jour et nuit, les sapeurs sont au travail pour aménager des réseaux de barbelés et des champs de mines. Ils barricadent toutes les routes avec des chicanes, bien couvertes par des armes automatiques, creusent des tranchées, construisent des fortins. Une hâte fiévreuse s'est emparée de la garnison et même les cheminots manient la pelle et la pioche pour construire des fortifications de campagne. Il fait un temps épouvantable. Froid et neige. Les hommes s'activent sous les bourrasques, fouettés par les rafales glaciales. Soldats de la Waffen SS et de la Wehrmacht se trouvent confondus dans des compagnies de marche dont les emplacements de combat se trouvent à quelques centaines de mètres de la cave où l'Obergruppenführer Gille a installé son poste de commandement. On le voit d'ailleurs plus souvent dans les rues et dans les trous des premières lignes que devant ses cartes. Armé seulement de cette canne de bois torsadé qu'il traîne depuis Tcherkassy, il surgit brusquement auprès des grenadiers de faction et répète sans cesse :

– Il faut tenir. Nos camarades viendront bientôt nous délivrer.

Les grenadiers de *Westland* et de *Germania* sont pourtant toujours bloqués à quelques kilomètres à l'ouest de la ville. Impossible de franchir le barrage de feu pour rejoindre leur Commandeur. L'Obersturmbannführer Marsell et le Sturmbannführer Dorr enragent, mais ils ne veulent pas faire tuer du monde dans des combats sans issue tant qu'ils n'auront pas un soutien d'artillerie, que ce soient des canons de campagne ou des blindés.

Allemands, Néerlandais, Scandinaves, Baltes, ils se trouvent en rase campagne, dans des trous creusés à la hâte en débarquant de leurs wagons de chemin de fer, soumis à un bombardement continuel. Ils souffrent terriblement du froid. Les tranchées se remplissent d'eau glaciale qu'il faut écoper avec de vieilles boîtes de conserve. Le ravitaillement arrive mal. Les blessés sont de plus en plus nombreux. En face, les Soviétiques ne cessent de se renforcer.

Pourtant, les Allemands restent encore à peu près maîtres du ciel et les appareils de l'escadrille de combat 55 appuient les grenadiers de *Germania* et de *Westland* de leurs feux.

De savoir leur Commandeur encerclé, si proche d'eux, fouette le courage et la ténacité des hommes de la division *Wiking* qui attendent l'ordre de prendre l'offensive pour percer les lignes russes et délivrer les assiégés.

Sur les arrières, les partisans ne cessent de harceler les convois. Ils ont réussi à faire sauter les voies de chemin de fer de Cholm et de Brest-Litovsk. Sitôt passé le pont sur la Boug commence le pays ennemi.

Le 18 mars, surlendemain de l'arrivée de son chef dans Kovel, le Standartenführer Richter, qui commande le « Kampfgruppe » de la division *Wiking*, reçoit un message de l'Obergruppenführer Gille. Le commandant de la place forte encerclée demande à ses hommes de rejoindre Cholm et d'essayer ensuite de pousser sur Kovel.

Le colonel s'installe à Cholm où il doit recevoir des renforts. Aux grenadiers, artilleurs et sapeurs qu'il commande doivent se joindre leurs camarades du III^e^ bataillon de *Germania*, rameutés en toute hâte et qui arrivent par train. A leur tête, un chef de moins de trente ans, le Sturmbannführer Franz Hack, originaire de Mannheim, un ancien de la division. Son unité de grenadiers se trouve remarquablement équipée de véhicules blindés semi-chenillés qui ont été transportés sur plates-formes et vont pouvoir intervenir rapidement dans la bataille.

— Gagnez tout de suite Dorohusk, lui ordonne Richter. Vous tiendrez le pont sur le Boug, en liaison avec la 131^e^ division de chasseurs de la Wehrmacht.

Tandis que s'éloignent dans la boue les blindés du bataillon Hack, les autres unités du « Kampfgruppe » Richter reçoivent enfin le complément de dotation en armes individuelles, en mitrailleuses et en munitions. L'intendance a même réussi à faire parvenir aux volontaires germaniques des vêtements chauds avant leur montée en ligne par le temps épouvantable qui règne en cette fin d'hiver.

Malgré l'arrivée de ce matériel, le Standartenführer Richter est mécontent. Il manque totalement d'armes lourdes. Cet artilleur doit se battre sans un seul canon ! Et il n'a pas de camions, pas d'appareils de radio, pas de voitures-ateliers pour les dépannages et même pas une seule cuisine roulante. Faute de véhicules, il doit coller à la voie de chemin de fer pour tous ses transports. La réparer devient le premier impératif. Les cheminots se mettent au travail sous la protection des fantassins qui repoussent les attaques de partisans, de plus en plus décidés avec les premiers succès de l'offensive soviétique dans les marais du Pripet et sur la ville de Kovel.

Pourtant, la voie ferrée avance lentement vers l'est. Elle arrive bientôt à Maciejov où vont débarquer les chasseurs de la Wehrmacht avec le général Weber, bien content de trouver les blindés du Sturmbannführer Hack.

Au premier jour du printemps, le 21 mars 1944, commence l'offensive pour délivrer la garnison de Kovel. Elle va se développer à partir du Boug.

Le Standartenführer Richter déménage son poste de commandement et s'installe à Loubolm. Il a reçu encore un renfort redoutable : des canons d'assaut qui seront servis par des tankistes de la Panzerdivision *Wiking* et vont appuyer la progression des grenadiers.

Tout commence par des opérations de déminage. Plus de vingt fourneaux de mine sont neutralisés sur la voie ferrée. Mais les sapeurs ne peuvent pas toujours empêcher les explosions. Parfois, on entend une terrible déflagration. Des corps horriblement déchiquetés et brûlés sont sortis des débris, tandis que des équipes de cheminots et de prisonniers russes se mettent au travail pour rétablir la voie.

Les chasseurs allemands de la Wehrmacht et les volontaires germaniques de la Waffen SS arrivent jusqu'au village de Maciejov, malgré les attaques des chasseurs-bombardiers soviétiques de plus en plus agressifs et souvent maîtres du ciel. Maintenant, la ligne est coupée vers l'est et il faut poursuivre par des chemins de terre totalement embourbés. Les chars pourront à peine passer et il n'est pas question d'engager un seul camion dans ces fondrières marécageuses.

Sur les arrières immédiats du front les fantassins d'une division alliée de l'armée hongroise continuent à faire le coup de feu contre les partisans. Ils ne parviennent pourtant pas à empêcher la voie ferrée d'être à nouveau coupée au cours de la nuit près de Skiby. Un train déraille, heureusement vide de troupes. Il faut envoyer dans les ténèbres et sous les rafales de neige, des sapeurs, des cheminots et des ouvriers requis pour réparer la voie et ouvrir à nouveau le passage. Des grenadiers patrouillent sans arrêt le long des voies, le doigt sur la détente de leur arme ouvrant le feu au moindre bruit suspect.

Les transports ferroviaires ne peuvent pas dépasser Loubolm et les renforts doivent toujours gagner à pied le village de Maciejov, d'où partira l'offensive libératrice sur Kovel.

Sans arrêt, en cette journée du 21 mars, les chasseurs-bombardiers soviétiques attaquent la gare de Loubolm. Les explosions sèment la mort et même la panique. Des hurlements partent des wagons éventrés, enchevêtrés les uns dans les autres, incendiés. De grands panaches de fumée marquent le passage des avions russes. Des bâtiments sont atteints à leur tour et des hangars explosent. Imperturbable l'inspecteur des chemins de fer Wohlfarth parcourt les quais en répétant :

– De la discipline, messieurs. De la discipline.

Les ouvriers se mettent au travail pour réparer les voies, tandis que les grenadiers avancent à pied vers les villages dont ils doivent s'emparer. Conduits par le Sturmbannführer Hans Dorr, les grenadiers du Ier bataillon de *Germania* consolident les positions autour de Maciejov et donnent de l'air à la bourgade. Pendant ce temps, l'Obersturmbannführer Marsell mène l'offensive de *Westland* sur Dorohusk.

On attend l'arrivée imminente des renforts, à commencer par les grenadiers blindés du IIIe bataillon de *Germania* avec le Sturmbannführer Franz Hack.

Chez les chasseurs de la Wehrmacht de la 151e division, l'avance se poursuit selon le plan prévu. Les fantassins parviennent à rompre les lignes soviétiques et à s'emparer de Tupaly.

Le général Weber ordonne de poursuivre l'offensive sans souffler.

Le temps devient encore plus épouvantable. Les grenadiers de *Westland* et de *Germania* progressent sous des rafales de neige. Ils marchent à pied, péniblement, courbés sous le poids du matériel et des armes, cinglés par les vents glacés et les rafales de neige fondue. Hans Dorr avance comme toujours avec la compagnie de tête, un fusil à la main, comme lors des combats de Korsoum et de Sanderevka.

A Maciejov, la gare se trouve toujours aussi encombrée. On manque d'eau pour les locomotives qui restent paralysées. Plus un train ne peut rouler sur la portion de voie ferrée qui vient pourtant d'être conquise de haute lutte.

– Tout le monde à pied, ordonne le Sturmbannführer Richter, qui vient d'installer les artilleurs de la division en couverture sur le Boug jusqu'à Loubolm.

La neige tombe encore plus dru. Les grenadiers de *Westland* peinent de plus en plus et leurs colonnes n'avancent que très lentement. Avec les grenadiers, marchent les hommes de la Flak divisionnaire. Ils n'ont pas de canon, eux non plus, depuis Tcherkassy, mais ils ont reçu des fusils et des mitrailleuses et vont se battre comme fantassins. Les volontaires germaniques de *Westland* sous les ordres de l'Obersturmbannführer Marsell atteignent Maciejov le 23 mars et commencent à assurer la sûreté de la voie ferrée jusqu'à Tupaly. Dès le lendemain, le IIe bataillon que commande le Sturmbannführer Walter Schmidt arrive au nord-ouest de la bourgade de Milanovicze.

Les volontaires germaniques sont accueillis par un feu infernal.

– Dispositions de combat ! hurlent les chefs de compagnie.

Bien vite les mitrailleuses allemandes ripostent. Mais les Soviétiques semblent solidement retranchés. Walter Schmidt monte une attaque à toute allure. Sans armes lourdes, cela promet d'être une rude besogne.

Allemands, Hollandais, Flamands progressent rapidement dans la

neige fondue et la boue. Les hommes, engoncés dans leurs lourds vêtements d'hiver, font quelque pas, puis ils se laissent tomber à terre, ripostent au feu ennemi, se relèvent, repartent à l'assaut. Derrière eux, les mitrailleuses d'appui, bien dissimulées dans les replis du terrain, tirent de petites rafales, sèches et précises.

Le Sturmbannführer Schmidt parvient à s'emparer des premières masures de Milanovicze, dans la partie septentrionale du village.

Les volontaires germaniques soufflent un peu, tandis que leur chef essaye d'avoir des nouvelles du reste de l'offensive.

Le second régiment d'infanterie de la division *Wiking* se trouve lui aussi rudement engagé. *Germania* vient d'arriver devant les hauteurs situées à trois kilomètres au nord de Rouda.

Le Sturmbannführer Hack entraîne ses hommes à l'assaut. Les compagnies de combat commencent à gravir les pentes. Arrivés au sommet, les grenadiers ne s'arrêtent pas en chemin et s'emparent dans la foulée des villages de Nove et de Stare Koszary. Savoir leur Commandeur encerclé par l'ennemi dans Kovel donne aux volontaires germaniques un courage furieux qui vient à bout des pires résistances.

Le 25 mars, les avant-gardes des forces de percée aperçoivent devant eux des casques caractéristiques.

– Des Allemands !

Ce sont les avant-postes tenus par des troupes encerclées. Ceux qui sont délivrés appartiennent à un bataillon allemand de sécurité et à une division de l'armée hongroise. Ils tombent dans les bras des SS qui viennent de les sortir de l'encerclement. Mais le piège se referme dans leur dos et les assaillants ne pourront pas progresser plus loin désormais.

L'étau sur Kovel sera dur à briser.

Les Allemands et les Hongrois libérés par l'avance des volontaires germaniques n'en ont pas fini pour autant avec la bataille. Ils sont envoyés du côté du pont de Dorohousk.

– Vous allez relever mes artilleurs, demande le Standartenführer Richter aux encerclés de Kovel.

Les grenadiers de *Germania* sont alors retirés du secteur où ils se battaient jusqu'alors et rattachés à la 151e division de chasseurs de la Wehrmacht. Le général Weber semble fort satisfait de ce renfort qui arrive à Maciejov et va lui permettre de poursuivre son offensive. Les Allemands progressent dans de mauvaises conditions, avançant à travers une plaine inondée où ne peut s'aventurer aucun véhicule. Dans ce marécage ignoble et glacial, les hommes ont parfois de l'eau jusqu'au ventre. Les rares chaussées sont battues par le feu de l'ennemi et seuls quelques blindés peuvent s'y aventurer. Les grenadiers, une fois encore, vont se battre sans appui d'armes lourdes, dans un combat confus où de

brusques tempêtes de neige donnent un aspect fantasmagorique au paysage et déforment les distances et les reliefs.

Le temps, l'ennemi, la boue, tout cela retarde l'offensive qui menace de s'enliser, malgré les appels à l'aide de la garnison de Kovel et la sombre détermination du général Weber.

Le 26 mars, pourtant, les chasseurs de la 131e division de la Wehrmacht se trouvent totalement paralysés, tant par le temps que par la réaction des Russes.

Les Soviétiques tiennent très solidement le village de Czerkasy. L'attaque s'épuise, malgré les efforts des grenadiers du bataillon Dorr envoyés en renfort.

Le front s'embrase et s'immobilise. Le commandement lance toutes les unités disponibles dans la bataille. Les hommes de la FLAK doivent à leur tour venir renforcer les chasseurs de la 131e division. Ils se heurtent à de fortes résistances et subissent de lourdes pertes devant Masloviec.

Les SS sont obligés de s'enterrer pour essayer de maintenir les furieuses contre-attaques tentant de briser le front allemand. L'Obersturmbannführer Marsell est appelé en renfort avec les grenadiers de *Westland* qui gagnent la région de Vidouty.

Le village de Milanovicze subit pendant toute la journée du 27 mars les attaques d'unités soviétiques qui veulent à tout prix verrouiller la route de Kovel.

Le commandement allemand, pourtant, est décidé à poursuivre, coûte que coûte, l'opération pour libérer les encerclés. Il est décidé d'attaquer le 28 mars, en portant l'essentiel de l'offensive de la 131e division de chasseurs sur Lubliniec, au sud-ouest de la ville encerclée.

– Il faudra un ou même deux jours entiers pour mener l'opération à bien, estime le général Weber.

– Vous devez réussir, répond seulement l'état-major du XXXIIe corps d'armée qui prend en main l'offensive, dans le cadre du groupe d'armées du Centre.

Parmi les troupes d'assaut, les volontaires germaniques de *Westland* et de *Germania* reçoivent leurs ordres d'attaque.

Le 27 mars se termine par un crépuscule alourdi de rafales de neige fondue. Le thermomètre continue à chuter. La journée du lendemain sera décisive.

# 19.

La contre-offensive allemande se développe en Polésie. Mais quelques gains de terrain ne sont pas suffisants pour briser l'étau qui enserre toujours Kovel.

Entre deux raids des chasseurs bombardiers russes, des avions allemands viennent parachuter vivres et munitions dans la place forte assiégée. Le message de l'Obergruppenführer Gille reste le même : « Kovel tient toujours. »

Maintenant les cavaliers SS, les territoriaux de la Wehrmacht, les sapeurs, les policiers et les cheminots armés de quelques vieilles pétoires, ne cèdent plus de terrain. Ils sont arrivés aux faubourgs orientaux de Kovel et savent qu'ils ne peuvent plus reculer. Les feux se croisent au-dessus de la ville investie sur laquelle s'abat le tonnerre des orgues de Staline. La situation devient de plus en plus grave. Tout autre chef que Gille désespérerait. Mais le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* se contente de demander calmement des nouvelles de l'offensive qui doit le délivrer.

Le haut commandement fait simplement répondre : ? Tenez bon jusqu'à votre délivrance par une percée des Panzers. »

Car, désormais, les Allemands ont réussi à amener des blindés pour délivrer Kovel. Mieux encore, ils appartiennent à la Panzerdivision *Wiking* elle-même.

Depuis le début de l'année 1944, le régiment de chars de l'unité de volontaires germaniques a été reconstitué en France dans la région de Mailly-le-Camp. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp commande toujours cette formation, dont le IIe bataillon, sous les ordres du Sturmbannführer Paetsch comprend soixante-seize Panzers du type « Panthère », armés d'un redoutable canon de 75, long de plus de cinq mètres. Le général Guderian lui-même est venu inspecter au début du

mois de mars l'entraînement des équipages. Le créateur de l'armée blindée allemande, pourtant avare de compliments, s'est montré satisfait et n'a pas caché que l'on confiait aux hommes des unités de « Panthères » des armes redoutables.

– Je sais que le moteur de six cents chevaux est fragile, mais nos ingénieurs travaillent sur un nouveau moteur de plus de neuf cents chevaux qui devrait donner toute satisfaction.

L'annonce de l'offensive soviétique dans le secteur central du front de l'Est a surpris les tankistes rassemblés à Mailly comme un coup de tonnerre.

– Le plus grave, annonce Mühlenkamp à Paetsch, c'est que notre Commandeur se trouve dans la ville encerclée.

– L'Obergruppenführer Gille ?

– Oui. Il a tenu à gagner son poste en Fieseler-Storch et n'a pu encore être rejoint par nos camarades de *Germania* et de *Westland.*

– Pourvu que nous partions rapidement. Les équipages sont bien entraînés maintenant, Obersturmbannführer.

Les hommes à l'entraînement en France n'auront pas longtemps à attendre. Le 26 mars, les quatre compagnies de chars « Panthères », la 5ᵉ de l'Obersturmführer Jessen, la 6ᵉ du Hauptsturmführer Reicher, la 7ᵉ de l'Obersturmführer Schneider et la 8ᵉ de l'Obersturmführer Nicolussi-Leck sont embarquées par fer pour le front de l'Est.

Montés sur plates-formes, les chars sont dirigés d'abord sur Vienne, puis sur Presbourg, d'où ils gagnent Cholm, où ils doivent être débarqués. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp, accompagné de l'état-major régimentaire, se trouve avec l'élément de tête et il commence aussitôt à préparer son attaque. Le premier officier convoqué est l'Untersturmführer Manfred Renz, officier d'opérations du régiment de chars. Il connaît Mühlenkamp depuis la campagne des Balkans en 1941 puis, dès le début de la guerre sur le front de l'Est, il servait sous les ordres dans l'unité de reconnaissance de la division *Das Reich*, parvenue alors jusqu'aux portes de Moscou.

– Vous allez tout de suite vers les lignes avec la section de reconnaissance blindée du IIᵉ bataillon, lui dit-il. Essayez de savoir ce qui se passe avec cette offensive sur Kovel. Vous prendrez contact avec la 131ᵉ division de chasseurs de la Wehrmacht.

Le rapport de Renz est pessimiste. Les assaillants n'ont aucun Panzer et l'opération s'embourbe. La délivrance de Kovel reste très aléatoire.

– Quelle est la première unité de votre bataillon qui doit arriver ? demande Muhlenkamp au Sturmbannführer Paetsch.

– La 8ᵉ compagnie.

Cela fait seize « Panthères » que commande un simple lieutenant, l'Obersturmführer Nicolussi-Leck. Originaire de Bozen – que les italiens ont rebaptisé Bolzano depuis 1918 – dans le Tyrol du Sud, il appartient à la plus mériodinale des minorités allemandes à l'étranger. Jeune, mince, vif, c'est un fonceur, bien décidé à mener la guerre comme un hussard et qui s'est déjà fait remarquer dans les combats du Caucase.

Le 27 mars, sa 8e compagnie, acheminée par fer en toute priorité, arrive dans la gare de Maciejov. Les équipages débarquent les Panzers des plates-formes et les mettent aussitôt en état de marche. Nicolussi-Leck découvre que son futur champ de bataille est une véritable mer de boue dans laquelle s'enfoncent lourdement ses « Panthères ».

Le jeune lieutenant se rend aux ordres.

– Une nouvelle opération commence demain 28 mars, lui annoncent Mühlenkamp et Paetsch. Vous serez engagé le 29, c'est-à-dire après-demain. Que vos mécaniciens et vos armuriers travaillent jour et nuit si c'est nécessaire.

– Nous serons prêts, Obersturmbannführer.

Les canons allemands entrent enfin en action le surlendemain et écrasent sous leurs obus le village de Targovicze où doit avoir lieu une attaque de diversion.

L'attaque vers Kovel, par Czerkasy et Mosczona, est prévue pour onze heures du matin. Elle sera menée par des chasseurs de la Wehrmacht, soutenus par les « Panthères » de la 8e compagnie du régiment de chars de la division *Wiking*.

L'Obersturmführer Nicolussi-Leck a seize Panzers avec lui, mais malgré tous ses efforts, il aura une heure de retard sur le plan prévu lorsqu'il arrive au rendez-vous avec l'infanterie près du village de Stare-Koszary.

Le chef de la 8e compagnie se repère rapidement. A sa droite, se trouve le bataillon Hack, du régiment *Germania* avec ses véhicules blindés semi-chenillés et une dizaine de canons d'assaut. A sa gauche, ce sont les chasseurs de la Wehrmacht, qui appartiennent au bataillon Bolm, et qui sont aussi appuyés par une demi-douzaine de canons d'assaut.

Nicolussi-Leck est bien décidé à rattraper son retard. Il commence par faire grimper sur les plages arrière de ses « Panthères » une trentaine de chasseurs qui lui serviront d'infanterie d'accompagnement. Ce sont tous des volontaires qui savent qu'ils vont tenter la grande percée sur Kovel et que l'opération n'est certes pas sans gros risques.

– En avant ! lance le Tyrolien du Sud par radio aux chefs de ses trois pelotons de « Panthères ».

Les chars s'ébranlent aussitôt, faisant jaillir des geysers de boue et de neige.

Dès qu'ils aperçoivent les blindés allemands, les Soviétiques réagissent vigoureusement. Les Panzers de l'Obersturmführer Nicolussi-Leck sont pris sous un feu, lointain mais serré, de canons antichars et de mortiers lourds. Des obus explosent tout proches. Les fantassins entassés sur les blindés, sans aucune protection, sont particulièrement exposés aux éclats qui sifflent dans tous les sens.

– On continue ! décide le jeune officier tandis que les équipages sont assourdis par le tintement des morceaux de ferraille qui claquent contre le blindage.

Le chef de la 8$^{e}$ compagnie arrive sans encombre jusqu'aux premières lignes ennemies. Il veut maintenant atteindre la voie de chemin de fer. Ses « Panthères » poursuivent leur marche, prêts à s'arrêter pour tirer à la moindre résistance sérieuse. Mais les Soviétiques n'ont pas d'armes antichars en batterie sur les positions avancées et leurs fantassins décrochent tant bien que mal, sous le feu des mitrailleuses de bord que servent les radios avec une redoutable efficacité. Des dizaines d'hommes en uniforme brun sont fauchés en pleine course et s'écroulent dans la plaine boueuse, tandis que leurs camarades parviennent à se réfugier dans les bois.

Très vite, le pire adversaire que rencontre Nicolussi-Leck, c'est le terrain. Un de ses Panzers annonce à la radio :

– Impossible d'avancer. Je suis embourbé.

Un autre char ne tarde pas à s'immobiliser, victime de ce redoutable marécage qui s'étend devant la ligne de chemin de fer. Puis un autre. Et deux autres encore. Bientôt, ils sont cinq « Panthères » totalement cloués dans la vase, où ils enfoncent jusqu'aux protège-chenilles. C'est une catastrophe.

Il faudrait des tracteurs pour les sortir de ce piège. Nicolussi-Leck vient de perdre dans la boue le tiers de ses Panzers, sans même que l'ennemi soit intervenu ! Il enrage. Mais il ne peut rien faire d'autre que d'ordonner par radio à l'Unterscharführer Kasper :

– Vous protégerez notre flanc droit avec les canons de vos « Panthères ». Les Russes ont dû se réfugier dans les bois et ils vont s'en prendre à nos fantassins. A vous de les appuyer.

La 8$^{e}$ compagnie poursuit son avance. Elle se dirige maintenant vers le village de Czerkasy, premier objectif de l'offensive de ce 29 mars. A cinq ou six cents mètres à l'ouest de l'agglomération, les Soviétiques ont installé une solide position où se trouvent une dizaine de pièces anti-

chars. Il faut absolument les neutraliser et le chef des « Panthères » commence à les attaquer avec ses canons de 75.

Les Soviétiques ne tardent pas à riposter. Trois des « Panthères » sont touchés par des obus. Deux d'entre eux sont immobilisés, leurs chenilles arrachées ou le moteur hors d'usage. Pour le troisième, celui d'un chef de peloton, c'est beaucoup plus grave. Un projectile russe est arrivé de plein fouet dans la tourelle du Panzer que commandait l'Untersturmführer Steiner. L'officier a été tué sur le coup et trois hommes d'équipage sont grièvement blessés. Le cinquième parvient miraculeusement à sortir indemne de l'épave et commence à dégager ses camarades.

Il est deux heures et demie de l'après-midi. L'Obersturmführer Nicolussi-Leck arrive à joindre par radio l'état-major du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* à Maciejov.

– Je suis sur une crête à six cents mètres à l'ouest de Czerkasy, annonce le chef de la 8ᵉ compagnie. Les premières lignes ennemies sont enfoncées. J'ai subi des pertes.

– Bilan ? demande Mühlenkamp.

– Cinq « Panthères » sont envasés et ne peuvent continuer. Trois autres atteints par des obus. Un chef de peloton tué et quatre hommes blessés. Je demande un médecin.

La communication avec l'arrière est assez mauvaise. D'ailleurs, le temps devient épouvantable. Nicolussi-Leck ajoute :

– De fortes rafales de neige diminuent la vue. De nombreux canons de PAK doivent se trouver dans ce secteur. Dès qu'on y verra un peu plus clair, je vais quand même essayer de continuer.

Seulement, la liaison radio est impossible entre les observateurs d'artillerie qui accompagnent les chars et les batteries allemandes qui devraient appuyer l'offensive. La 8ᵉ compagnie ne pourra donc pas bénéficier du tir des canons et elle ne pourra compter que sur ses propres 75. Pourtant, à la première accalmie, le Sud-tyrolien décide de foncer, après avoir passé trois quarts d'heure à tenter d'observer la situation.

Il reste encore huit « Panthères » à Nicolussi-Leck, qui a maintenant largement atteint la voie de chemin de fer et repoussé l'infanterie ennemie jusqu'à la lisière de la forêt. Il va essayer de tourner par la droite de la bourgade de Czerkasy. L'officier engage sa compagnie dans la boue et trois Panzers ne tardent pas à s'y enliser à nouveau ! C'est la mauvaise route. Nicolussi-Leck ne se décourage pas pour autant et revient sur la ligne de chemin de fer, le seul terrain à peu près solide au milieu de ce paysage à demi-aquatique. Dans la tourmente de neige, il s'oriente à nouveau et décide de traverser la voie au nord de la bourgade, pour attaquer cette fois Czerkasy par la gauche.

Le village grouille de fantassins russes. Les chars allemands commencent à tirer sur les premières masures situées sur les lisières orientales. Bientôt, des flammes s'élèvent. Les toitures brûlent. On aperçoit des soldats soviétiques qui quittent leurs positions et se replient vers le nord et l'est, cherchant l'abri des forêts. Le chef de la 8e compagnie hésite pourtant à engager toutes ses forces dans la bataille. Il ordonne à un peloton d'aller reconnaître le terrain en direction de Moszona. Quatre « Panthères » se mettent en marche, laissant un profond sillage de chenilles dans la boue.

Nicolussi-Leck surveille la progression à la jumelle. Il aperçoit bientôt que ses chars sont en difficulté. Par radio, il apprend qu'ils se sont heurtés à quatre canons antichars.

– On va leur régler leur compte, assure le chef de peloton.

Contre l'ennemi, les « Panthères » se débrouillent bien.

Mais ces engins redoutables aux moteurs délicats ne peuvent rien faire contre le piège de la boue. A nouveau, deux chars se trouvent enlisés et ne parviennent pas à se tirer du piège.

Tandis que deux Panzers rejoignent le chef de la 8e compagnie, l'Obersturmführer Nicolussi-Leck continue à tenir sous le feu de ses canons les lisières du village de Czerkasy. Il est près de six heures du soir quand il voit arriver de l'arrière des fantassins portant l'uniforme allemand. Les hommes, épuisés et couverts de boue, appartiennent au bataillon de chasseurs du capitaine Bolm. Leur chef prend aussitôt contact avec l'officier de chars de la Panzerdivision *Wiking*.

– Je voudrais m'emparer du village. Pouvez-vous m'appuyer de vos feux ?

– Certainement, Herr Hauptmann. J'ai déjà réglé mes tirs.

Rapidement, les chasseurs de la Wehrmacht se dirigent vers les premières maisons qui continuent de brûler. Il leur faudra une bonne heure pour venir à bout de toute résistance. Au crépuscule, Czerkasy est tombé entre les mains des assaillants. C'est la première étape sur la route de Kovel. Nicolussi-Leck peut envoyer un message de victoire à l'Obersturmbannführer Mühlenkamp et au Sturmbannführer Paetsch :

– Nous avons détruit sept pièces de 76 PAK et quatre canons de campagne. Les Russes ont perdu de deux cents à trois cents hommes, tués ou prisonniers.

– De votre côté ?

– Il me reste six chars en état de combattre. Mais je pense pouvoir récupérer certain de ceux qui se sont enlisés.

Czerkasy, entouré de trois côtés par des marais, va constituer désor-

mais un des points forts de l'attaque pour délivrer les assiégés de Kovel. Mais le terrain ne permet guère de poursuivre l'opération, surtout à l'approche de la nuit.

– Pouvez-vous continuer l'attaquc sur Moszona ? demande Mühlenkamp par radio.

– Impossible, Obersturmbannführer. J'ai déjà envoyé quatre Panzers dans cette direction et j'en ai perdu deux pris par la vase. La tempête de neige redouble et la nuit tombe.

– Bien. Restez sur place. Je vais essayer de vous faire parvenir de l'essence et des munitions.

– Aucun camion ne passera dans les marécages.

– Alors, il faudra vous débrouiller avec ce que vous avez. Vous recevrez de nouveaux ordres demain.

L'Obersturmführer Nicolussi-Leck avec ses six « Panthères » se prépare à passer la nuit sur le terrain. Les chasseurs du bataillon Bolm assureront la protection rapprochée de ses chars qui se fondent un à un dans les ténèbres, tandis que les rafales de neige noient le moindre relief de ce terrain totalement pourri où les chars sont lentement aspirés par une vase ignoble.

A la nuit tombante, le chef de la 8$^{e}$ compagnie fait le point de la situation avec le capitaine Bolm. Il est près de sept heures du soir quand les deux officiers se concertent.

– J'ai envoyé une reconnaissance vers Moszona, annonce l'Obersturmführer Nicolussi-Leck. Le terrain est impraticable et fortement couvert par les feux de la défense russe.

– Aucun doute, répond son camarade de la Wehrmacht. Ceux que nous avons chassés de Czerkasy se sont réfugiés autour de Moszona. Et là il sera difficile de les déloger.

– De toute façon, je n'ai plus beaucoup d'essence et ne peux me lancer dans une opération de cette envergure.

– Vers le nord, c'est donc bouché, dit le capitaine Bolm. Et vers le sud ?

– Le terrain entre la voie ferrée et les bois est tout aussi impraticable. Même si nous avons causé de gros dégâts dans la défense russe et qu'elle ne semble pas s'être reconstituée, puisque mes chars embourbés n'ont pas été détruits avant la nuit.

La défense adverse préoccupe certes Nicolussi-Leck. Mais le Sudtyrolien pense que les Soviétiques sont tout aussi empêtrés que lui dans ce terrain impossible et qu'ils ne vont pas réussir dans la nuit à remplacer les pièces antichars détruites par ses Panzers. Il y aurait donc une chance de passer. Mais par où ?

– Je crois que le mieux, conclut finalement le lieutenant de la Waf-

fen SS, ce serait de suivre tout simplement vers l'est la voie ferrée. Ainsi, on serait sûr d'arriver à Kovel. Et on utiliserait le meilleur terrain possible. Qu'en pensez-vous, Herr Hauptmann ?

– C'est risqué, mais possible. Il faudrait partir bien avant l'aube. Si on m'y autorise, les chasseurs de mon bataillon pourraient continuer à vous servir d'accompagnement.

– Entendu. On pourrait partir vers quatre heures du matin.

L'Obersturmbannführer Mühlenkamp reste toujours en liaison par radio avec son Commandeur encerclé. Aussi peut-il expédier un message à l'Obergruppenführer Gille, faisant le point exact de la situation :

« Czerkasy pris. Le terrain au nord de Moszona est un marais infranchissable. Attaque impossible. Offensive sera continuée au sud de la voie ferrée par les bois. Czerkasy tenu par infanterie Wehrmacht. 8e compagnie du régiment Panzer assure sécurité vers le nord, l'est et le sud. Les Panzers envasés dans les marais seront récupérés et remis en état à la faveur de la nuit. »

A la fin de cette journée du 29 mars, la 8e compagnie du régiment de chars qui a perdu, surtout par envasement, les deux tiers de ses moyens, se trouve quand même aux abords du village de Czerkasy, tombé avant la chute du jour entre les mains des soldats allemands. Sur la gauche, au nord, des éléments amis ont réussi à progresser sur les hauteurs. Mais sur la droite, vers le sud, l'infanterie semble complètement bloquée par la défense russe et se trouve clouée au sol.

Il n'est pas raisonnable de poursuivre l'offensive avant d'avoir réussi à aligner le front.

Aussi, le commandement de l'opération décide d'envoyer le message suivant à la 8e compagnie du régiment de chars :

« Le 30 mars, pas d'action. Votre compagnie devient réserve divisionnaire. Dès l'aube, ordre de rejoindre Stare-Koszary en arrière des lignes. Les grenadiers d'assaut sont à libérer de votre unité. »

Ce message sera capté par Nicolussi-Leck mais non par les chasseurs de la Wehrmacht du bataillon Bolm. Le jeune officier va décider de désobéir et de prendre une folle initiative. Il connaît le tarif d'une telle attitude dans la Waffen SS : s'il échoue, il risque d'être fusillé ; mais s'il réussit, alors c'est la cravate de chevalier de la Croix de Fer...

Personne ne dormira beaucoup parmi les rescapés de la 8e compagnie. Les équipages travaillent à désembourber les Panzers et parviennent à en récupérer trois. C'est donc avec neuf « Panthères » en état de marche que l'Obersturmführer Nicolussi-Leck va pouvoir attaquer. Il fait répartir l'essence entre ses chars et calcule qu'il en a quand même

assez pour percer les lignes soviétiques et atteindre Kovel à quelques kilomètres seulement vers l'est de sa position nocturne.

A quatre heures du matin, les Panzers commencent à s'avancer sur le remblai de chemin de fer. Les chasseurs de la Wehrmacht marchent de part et d'autre de la voie, reconnaissant le marécage jusqu'à la lisière des bois. Les hommes pataugent dans une semi-obscurité. Les Soviétiques ne se manifestent pas. Cette sorte de lourd silence devient de plus en plus oppressant et le seul bruit est celui du grondement du moteur des neufs « Panthères » qui avancent lentement vers l'est. Le capitaine Bolm se tient en liaison constante avec l'Obersturmführer Nicolussi-Leck et lui annonce de temps à autre que tout va bien pour l'infanterie.

– Les Russes semblent avoir disparu.

– Ils finiront bien par se réveiller, Herr Hauptmann.

En tête de la colonne, roule le peloton de l'Oberscharführer Faas. Le char de tête arrive maintenant à plus de deux kilomètres à l'est du village de Czerkasy, sur la route directe vers Kovel. A environ quatre cents mètres on distingue sur le ciel plus clair la silhouette d'un bâtiment qui doit être une petite gare. Soudain, l'adjudant aperçoit deux chars russes qui sortent des bois tout proches.

– Attention ! lance-t-il par radio à son chef. Ils sont là.

Puis Faas ordonne à son équipage et aux autres chars de son peloton :

– Les canons à trois heures ! Distance quatre cents mètres ! Il y a deux chars russes en face.

L'Oberscharführer Faas s'en prend au premier qu'il détruit d'un seul coup de son canon de 75. Presque aussitôt, le « Panthère » qui le suit tire à son tour un obus et met au but sur le second char russe. Les deux blindés soviétiques explosent et commencent à brûler, illuminant les bâtiments de la petite gare. On n'aperçoit pas encore de fantassins.

Faas reçoit par radio un ordre bref de Nicolussi-Leck :

– Poursuivez la route vers Kovel.

Le peloton continue à rouler sur la voie ferrée. Soudain, retentit une énorme explosion. Le char de l'adjudant qui roule en tête vient de passer sur une mine. La chenille gauche de l'engin est arrachée. Le « Panthère » s'immobilise. Quelques instants plus tard, une seconde explosion arrache à nouveau le train de roulement d'un second Panzer. Il ne reste plus à l'Obersturmführer Nicolussi-Leck que sept chars en état de marche. Et il ne peut plus continuer sans avoir fait déminer le terrain.

Une équipe de sapeurs d'assaut arrive et se met aussitôt au travail sur la voie ferrée, tandis que les chasseurs du capitaine Bolm prennent position pour tenir sous leur feu les bois d'où ont surgi les chars et où

doivent se rassembler les fantassins russes, enfin décidés à réagir à cette tentative de percée vers Kovel.

Les minutes semblent interminables au jeune officier sud-tyrolien qui regarde sans arrêt sa montre. Plus il fera jour et plus il aura du mal à crever les lignes ennemies et à rejoindre la ville encerclée. Son raid « à la hussarde » va-t-il se trouver bloqué par quelques mines ? Les équipages activent les hommes de la compagnie du génie d'assaut qui fouillent le terrain à la recherche des pièges.

Enfin, à six heures du matin, le chef de l'équipe annonce :

– Tout semble clair, Obersturmführer. Vous pouvez repartir.

Nicolussi-Leck va lancer l'ordre de marche aux six « Panthères » qui suivent son char de commandement quand surgit le capitaine Bolm.

– Mauvaise nouvelle, annonce-t-il d'emblée. Je viens de recevoir l'ordre de ne plus avancer et de me retrancher sur place. Il paraît qu'il faut aligner le front.

– Pas question pour moi de m'arrêter, Herr Hauptmann. Je continue avec mes Panzers et la trentaine de fantassins qui me servent d'infanterie d'accompagnement.

– Faites ce que vous voulez. Mais moi j'obéis aux ordres.

Le chef de la 8<sup>e</sup> compagnie de chars est trop décidé à briser l'encerclement de Kovel pour s'arrêter. Sa décision est prise depuis la veille au soir et rien ne pourrait l'arrêter. Même pas un ordre. Personne d'autre que lui n'est capable, à ses yeux, de juger de la situation telle qu'elle se présente, réellement, sur place.

L'officier appelle l'Oberscharführer Faas.

– Je suis obligé de vous laisser là avec les deux chars déchenillés, lui annonce-t-il. Vous formerez un point d'appui dont vous prendrez le commandement.

– Sans infanterie, on ne pourra pas tenir longtemps en cas d'attaque russe, Obersturmführer, lui répond l'adjudant.

– Je vais demander au capitaine Bolm ce qu'il peut faire.

L'officier de la Wehrmacht se laisse assez facilement convaincre par Nicolussi-Leck et détache auprès de l'Oberscharführer Faas seize de ses chasseurs.

Les deux chars immobilisés sont alors poussés par les sapeurs d'assaut vers la gauche, pour permettre aux sept « Panthères » restants de poursuivre leur avance vers Kovel. Ce n'est pas sans appréhension que l'adjudant voit disparaître dans la lueur indécise de l'aube son chef de compagnie et ses camarades. Que pourra-t-il faire en cas d'assaut ennemi ?

L'Obersturmführer Nicolussi-Leck se trouve à seulement deux kilomètres à l'ouest de Kovel quand il reçoit un message par radio :

« Ordre du chef de bataillon : vos Panzers doivent s'arrêter. »

Le Sturmbannführer Paetsch et l'Obersturmbannführer Mühlenkamp ont reçu en effet un compte rendu du régiment de chasseurs de la Wehrmacht dont dépend le capitaine Bolm et ont appris que les sept « Panthères » de la 8e compagnie n'ont plus désormais le soutien de ce bataillon.

Avec les seuls hommes embarqués au début de l'opération sur les plages arrière des chars, poursuivre l'offensive devient à leurs yeux un véritable suicide.

Seulement, cet ordre surprend Nicolussi-Leck en plein combat. Il est maintenant tombé sur une résistance sérieuse. En face de lui, dans les faubourgs nord-ouest de Kovel que tiennent les Soviétiques, il découvre des fantassins, des pièces anti-chars et une douzaine de canons qui renforcent la ligne ennemie sur l'axe qui mène de Kovel à Moszona.

Il juge qu'il ne peut désormais rompre le combat. Au point où il en est, il ne reste plus qu'une solution : la fuite en avant. Ou il passe et c'est gagné. Ou il sera écrasé sur place par les moyens antichars que commencent à rameuter les Russes avec le lever du jour. L'officier de Panzers n'a pas le choix.

– Qu'est-ce qu'on répond au bataillon, Obersturmführer ? lui demande son radio.

– Rien du tout. Fais comme si tu n'avais pas reçu l'ordre de nous arrêter.

Le temps épouvantable favorise la percée. Les rafales de neige obstruent la visibilité et empêchent les Soviétiques de s'en prendre à ces sept « Panthères » qui roulent vers Kovel le long de la voie ferrée. Seuls pourraient résister les points d'appui situés sur l'itinéraire lui-même. Mais aux premiers coups de feu, les grenadiers d'assaut sautent à bas des véhicules et commencent à réduire la défense adverse au pistolet-mitrailleur et à la grenade. Les canons des « Panthères » les appuient de leur feu. L'un après l'autre, les bouchons soviétiques sautent au milieu des rafales et des explosions.

Nicolussi-Leck poursuit sa marche en avant. Désormais, il se trouve coupé de tout. Totalement seul avec ses sept chars et la trentaine de fantassins, il n'a plus aucune liaison avec les chasseurs du capitaine Bolm, qui sont restés loin en arrière du côté du village de Czerkasy.

Vers sept heures et demie du matin, les chars de la 8e compagnie aperçoivent les aiguillages indiquant qu'ils approchent de la gare de Kovel.

Des fantassins surgissent des ruines. Ils portent l'uniforme allemand et appartiennent à la garnison assiégée. L'Obersturmführer Nicolussi-Leck a réussi sa percée ! Un officier se présente :

– Capitaine Stecker. Je suis heureux de vous voir.

– Et moi donc, Herr Hauptmann ! s'exclame le lieutenant SS.

– Pouvez-vous m'appuyer quelques instants ? Mes hommes sont sérieusement accrochés par les Russes dans les faubourgs nord-ouest de la ville.

– A vos ordres, Herr Hauptmann.

Les sept « Panthères » se dirigent aussitôt vers les positions que tiennent les fantassins du capitaine Stecker. Ils s'immoblisent et expédient quelques coups de leur long 75 sur les Russes stupéfaits de voir surgir dans Kovel encerclé des Panzers dont ils n'avaient jamais entendu parler ! Nicolussi-Leck ne leur laisse pas le temps de réaliser ce qui leur arrive et écrase les assaillants sous les obus, pour donner un peu d'air à la garnison.

Après ce rapide engagement dans les faubourgs, l'Obersturmführer Nicolussi-Leck se rend avec ses sept « Panthères » au poste de commandement de l'Obergruppenführer Gille. Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* n'est pas peu surpris de voir surgir le jeune officier sud-tyrolien qui vient de réaliser la première liaison entre les troupes encerclées dans Kovel et les unités de la Wehrmacht comme de la Waffen SS qui essayent de les dégager.

Le bilan présenté par la 8ᵉ compagnie est fantastique : seize pièces de PAK et deux canons de 76 FLAK détruits, ainsi qu'une trentaine de fusils antichars. Trois blindés américains de type Shermann ont aussi été mis hors de combat, ainsi que de nombreux véhicules. Mieux encore, aucun des neuf « Panthères » que l'unité a laissés derrière elle ne sera définitivement détruit. La plupart seront récupérés, parfois dans des circonstances dramatiques.

Laissé en arrière par son chef, avec ses deux Panzers déchenillés et une quinzaine de chasseurs de la Wehrmacht, l'Oberscharführer Faas n'est pas resté plus d'une heure tranquille. Dès le jour établi, les Soviétiques repèrent les deux chars immobilisés et la petite troupe qui les entoure. Ils commencent aussitôt à la prendre à partie sous le feu de leur artillerie. Pendant une heure et demie, les Allemands vont subir un fantastique bombardement. Il semble que toutes les pièces ennemies du secteur se concentrent sur ce seul objectif : canons de campagne, pièces de PAK, orgues de Staline. Terrés dans des trous ou même sous les chars, les chasseurs et les équipages des Panzers attendent que cesse cet

orage infernal. Leur chef est inquiet. Pour l'Oberscharführer Faas, il ne fait aucun doute qu'une attaque d'infanterie va suivre le bombardement.

L'adjudant ne s'est pas trompé car soudain, dans le milieu de la matinée, des cris retentissent :

– *Hourré ! Pobieda ! Hourré !*

Des centaines de fantassins russes déboulent des bois et donnent l'assaut. Ils parviennent à s'approcher assez près pour harceler les hommes de l'Oberscharführer Faas à coups de mitraillette pepescha. Ils parviennent même à portée de grenade. Mais les volontaires germaniques et les chasseurs allemands ripostent. Leurs mitrailleuses tirent rafale sur rafale. Et puisque leurs adversaires arrivent au contact rapproché, ils leur envoient, eux aussi, une pluie de grenades à manche qui fait refluer les premiers groupes d'assaillants.

Les Soviétiques perdent du monde, n'insistent pas et regagnent rapidement le couvert des arbres. Leur première attaque a échoué. Mais ils ne se tiennent pas pour battus. Ils ne vont désormais cesser de recevoir des renforts. A la lisière des bois, ils s'organisent et amènent sans arrêt de nouveaux moyens de feu. Rapidement ils prennent la petite position de l'adjudant de Panzers et de ses hommes sous un véritable déluge de feu. Toutes les armes entrent en action : mitrailleuses, fusils antichars, pièces de PAK. Même les tireurs d'élite s'en mêlent, juchés dans les arbres avec leur fusil à lunette, arme redoutable qui oblige les fantassins et les équipages des chars à se planquer derrière les deux « Panthères » immobilisés. Pendant des heures, le feu ne va pratiquement pas cesser et les assiégés ne peuvent plus bouger de quelques centimètres sans provoquer une violente réaction des Soviétiques.

A la fin de la journée, la situation devient dramatique.

– Nous commençons à manquer de munitions, annonce le sous-officier qui commande les chasseurs à l'Oberscharführer Faas.

– Économisez-les, répond simplement l'adjudant.

Faas mesure exactement le tragique de sa position. Aussi lance-t-il des appels avec sa radio de bord. Seul arrive à le capter un de ses camarades de la 8e compagnie de chars, l'Unterscharführer Kasper, qui se trouve, avec quatre « Panthères » immobilisés dans la boue, au sud-ouest du village de Czerkasy. Par chance, ce peloton de Panzers possède avec lui un observateur d'artillerie qui a la liaison radio avec les batteries de l'arrière. Il va être possible de faire effectuer des tirs sur les positions des adversaires les plus menaçants.

Malgré l'appui des batteries de campagne, l'Oberscharführer Faas a quand même l'impression qu'il ne pourra pas tenir très longtemps s'il n'est pas dégagé par des unités d'infanterie.

La situation, à la fin de journée du 30 mars est loin d'être encourageante pour ceux qui essayent de percer vers Kovel.

Le III[e] bataillon de *Germania*, malgré l'appui de sa quinzaine de canons d'assaut, n'a pu s'avancer très loin, quel que soit le savoir-faire du Sturmbannführer Hack. Néerlandais et Allemands se trouvent devant un ennemi très supérieur en nombre et surtout en puissance de feu. Aussi les volontaires germaniques ne dépassent guère la région de Stare-Koszary. Grenadiers hollandais et flamands s'accrochent au terrain. Ils ne reculent pas, certes. Mais ils ne parviennent pas à progresser vers l'est et sont sans arrêt bloqués par des tirs qui viennent des forêts du sud où les Soviétiques sont très solidement établis.

Le Sturmabannführer Hack rend compte au chef du « Kampfgruppe » le Standartenführer Richter :

– Impossible d'avancer.

– Enterrez-vous et tenez sur place, ordonne seulement le colonel d'artillerie SS qui se demande s'il va pouvoir un jour débloquer son commandeur encerclé.

Dans la journée du 30 mars, tandis que l'Obersturmführer Nicolussileck est parvenu à gagner Kovel avec ses sept « Panthères », l'offensive allemande tente de se poursuivre, sous les ordres du général Weber et du Standartenführer Richter.

Une nouvelle compagnie de chars de la division *Wiking* est arrivée sur les arrières du front. C'est la 6[e], du Hauptsturmführer Reicher, appartenant elle aussi au II[e] bataillon. Ses « Panthères » attaquent tôt le matin, mais se heurtent à forte partie dès leur sortie de Koszary en direction de Lublinec, au nord-ouest de Kovel. Peu avant huit heures du matin, la situation devient franchement mauvaise. Le chef de compagnie envoie un message par radio à l'Obersturmbannführer Mühlenkamp : « Traversée par la voie ferrée impossible. Partout des canons antichars et des champs de mines. Éléments ennemis dans les marécages pas encore neutralisés par notre infanterie. »

Pourtant, les chasseurs de la 131[e] division font ce qu'ils peuvent. Mais ils doivent nettoyer l'un après l'autre chaque point de résistance, sans pouvoir progresser vers l'est. Le seul résultat positif a été obtenu la veille par le bataillon du capitaine Bolm qui tient toujours l'éperon de Czerkasy où il s'est solidement retranché.

Les seuls capables de dénouer la situation sont les « Panthères » de la 6[e] compagnie. Aussi faut-il les relancer dans la bataille.

– Essayez d'attaquer sous la protection de nuages de fumée, ordonne Mühlenkamp au chef de cette unité.

La manœuvre réussit et les « Panthères » avancent un peu, mais ont

du mal à progresser par les marécages et les mauvais chemins. Ils finiront pourtant, à la fin de la journée du 30 mars, par prendre Lubliniec et Dolhonosy, ouvrant une tête de pont sur la route de Kovel. Mais sept Panzers sont immobilisés dans la boue, tandis que les sapeurs du génie d'assaut essayent de neutraliser les champs de mine et de découvrir un passage un peu solide dans tout ce marécage.

Dans la région du village de Czerkasy, les quatre « Panthères » de la 8e compagnie sont toujours immobilisés avec l'Unterscharführer Kasper, qui se sert de ses canons pour appuyer les chasseurs du capitaine Bolm. Les Soviétiques lancent contre-attaque sur contre-attaque. Mais le village tient bon, avec les quatre Panzers envasés dans la plaine comme de lourds navires incapables de quitter leur mouillage. Leurs canons restent redoutables et les coups de 75 long causent bien des ravages dans les rangs ennemis.

Un peu plus loin, sur la voie ferrée, les deux « Panthères » de l'Oberscharführer Faas se trouvent en bien moins bonne posture. Cette journée du 30 mars a été particulièrement éprouvante et malgré les bruits de bataille assez proches, il ne semble qu'aucune liaison ne soit encore possible avec les éléments amis.

En avant de tout le monde, l'Oberscharführer Faas avec ses deux « Panthères » déchenillés a vraiment l'impression qu'il est perdu.

Pourtant, il va encore tenir toute la fin de la journée. La nuit arrive. Brutale et froide.

Une nouvelle attente commence pour le petit groupe des vingt-six encerclés.

– Qu'allons-nous devenir, Oberscharführer ? demande un des tankistes de la 8e compagnie.

– Ne t'en fais pas, Hans, les camarades de la Panzerdivision *Wiking* n'ont jamais laissé tomber personne.

– Bien sûr qu'ils veulent nous sortir de là. Mais est-ce qu'ils le pourront seulement.

– Tais-toi.

Maintenant, les abords de la voie ferrée sont redevenus étrangement silencieux. Tankistes et chasseurs imaginent pourtant que leurs adversaires s'approchent, rampant dans la nuit. Les deux chars immobilisés sont très repérables, même dans les ténèbres. Et les hommes ne peuvent pas s'en éloigner. Ils ont l'impression d'être pris de plus en plus dans un piège.

Le Standartenführer Richter connaît la situation où se trouve l'adjudant Faas. Il décide d'intervenir dès la nuit tombée. La troupe qui essayera d'établir la liaison doit être désignée par le IIIe bataillon de *Germania*.

Le Sturmbannführer Hack fait venir le chef de la 11e compagnie, le Hauptsturmführer Treuker.

– Il y a deux de nos Panzers qui sont dans une sale situation du côté de Czerkasy. Il faudrait leur donner un coup de main.

– A vos ordres, Sturmbannführer.

– Il faudra faire attention. Le coin grouille de Russes et ils sont totalement maîtres des bois.

– On y arrivera quand même.

A bord de leurs véhicules blindés, les grenadiers de la 11e compagnie s'enfoncent dans la nuit sous la conduite de leur chef.

Couverts par les quatre Panzers immobilisés de l'Unterscharführer Kasper, les volontaires germaniques peuvent progresser le long de la voie ferrée. Ils ne tardent pas à se heurter à des champs de mines et doivent perdre beaucoup de temps pour les neutraliser.

Pourtant, ils finissent par arriver auprès des deux « Panthères » déchenillés. Le Hauptsturmführer Treuker et sa compagnie montée sur véhicules blindés constituent un sérieux renfort pour l'Oberscharführer Faas et ses deux « Panthères ». L'adjudant se demande si son chef a réussi sa percée et regrette bien d'être ainsi immobilisé, sans grande utilité.

A Kovel, l'Obersturmführer Nicolussi-Leck vient d'apprendre qu'il est proposé pour la cravate de chevalier de la Croix de Fer. Son prodigieux coup de bluff a réussi et il a un impressionnant bilan à son actif. L'arrivée de sept « Panthères » a provoqué une fantastique explosion de joie et de confiance parmi la garnison encerclée. Les hommes que commande l'Obergruppenführer Gille croient désormais leur délivrance possible.

# 20.

Les Soviétiques veulent à tout prix interdire la jonction entre les défenseurs de Kovel et les troupes envoyées à leur secours. Dans la nuit du 30 au 31 mars 1944, une soixantaine de fantassins russes d'un groupe d'assaut parviennent à entrer dans le village de Vidouty, assez à l'arrière des lignes allemandes. Cette infiltration dans les ténèbres ne sera pas jugulée sans mal. En même temps, une autre formation soviétique attaque Milanovicze. Dans leurs trous de boue, les Scandinaves, les Néerlandais et les Allemands de la Panzerdivision *Wiking* essayent de s'accrocher à ce terrain impossible qu'éclairent de fulgurants incendies.

La position la plus intenable est celle qu'occupe l'Oberscharführer Faas et ses deux « Panthères » déchenillés, sur la voie ferrée, à l'extrême-est du dispositif allemand. Malgré le renfort de la 11^e^ compagnie du III^e^ bataillon de *Germania* et de ses véhicules blindés, la menace d'anéantissement reste constante.

Le pire est que grenadiers de la Waffen SS et chasseurs de la Wehrmacht risquent de manquer de munitions. Et Faas n'a presque plus d'obus pour ses deux chars, qui peuvent pourtant encore tirer.

– Passez-moi deux véhicules blindés, dit-il au chef de la 11^e^ compagnie de *Germania,* le Hauptsturmführer Treuker, et je vais aller chercher des munitions vers l'arrière.

– Vous ne passerez pas.

– Il faut absolument essayer, Hauptsturmführer. Nos mitrailleuses consomment terriblement.

L'adjudant de Panzers va donc tenter de franchir les lignes ennemies. Il fonce à toute allure, après avoir fait mettre les armes de bord des véhicules blindés « à neuf heures », canons tournés vers la gauche, en direction des bois, dont les Soviétiques tiennent certainement les

lisières. Mitrailleuses et fusils antichars ennemis ne tardent pas à se déchaîner. Mais l'Oberscharführer Faas ne sait que dire une seule chose au conducteur :

– Plus vite !

Les deux véhicules ont réussi à quitter d'un bon kilomètre le point d'appui où ils se trouvaient encerclés quand des pièces de PAK se démasquent, toutes proches. Dès les premiers obus, le véhicule où se trouve Faas est sérieusement touché et commence à brûler. L'adjudant est bien certain que plusieurs canons se trouvent sur sa gauche et le tirent maintenant de tout près.

Le second véhicule blindé du bataillon Hack riposte du feu de ses armes de bord et essaye de neutraliser les pièces antichars. Pendant ce temps, Faas est forcé d'évacuer son véhicule.

Peu après, le second blindé est touché à son tour et commence, lui aussi, à brûler. Les hommes d'équipage sautent à terre. Plusieurs sont blessés et surtout brûlés. Les rescapés doivent se planquer dans les marécages sous le feu des mitrailleuses russes qui les prennent maintenant à partie et les forcent à coller le nez dans la boue. Un des tankistes est tué. Un peu plus loin, un des grenadiers du bataillon Hack est rôti vif dans son véhicule. Une horrible odeur de brûlé se répand.

– C'est fichu ! lance l'Oberscharführer Fass. On va essayer de regagner le point d'appui.

Les hommes, traînant leurs blessés et leurs brûlés, parviennent non sans mal à retrouver sur la voie ferrée les deux « Panthères » déchenillés et les grenadiers de la 11e compagnie. Le Hauptsturmführer Treuker apostrophe Faas :

– Vous voyez bien ! On ne peut pas s'en sortir seuls. Il faut continuer à tenir en hérisson.

La situation n'est pas meilleure dans la bourgade de Czerkasy où le capitaine de la Wehrmacht Bolm et ses chasseurs doivent faire face à des attaques incessantes. Le 1er avril, en fin de matinée, l'officier a réussi à rassembler tout son monde dans ce hameau cerné de toutes parts. Chasseurs et sapeurs d'assaut essayent de faire face aux attaques et subissent un terrible bombardement d'armes lourdes. Les orgues de Staline s'abattent sur les ruines du village avec des hululements terrifiants.

Les fantassins russes ont réussi à s'infiltrer à la faveur de la nuit jusqu'à moins de deux cents mètres des positions allemandes.

Les quatre Panzers enlisés de l'Unterscharführer Kasper sont pris à partie par des pièces de PAK soviétiques et sérieusement encadrés. Des coups au but finissent par les atteindre et ils commencent à brûler.

Le capitaine Bolm ne peut qu'envoyer un appel au secours au poste de commandement de la division de chasseurs. « Demande munitions, matériel sanitaire et ravitaillement en vivres. Absolument nécessaire. »

Mais qui pourrait franchir les lignes soviétiques pour dégager ceux qui se sont fait encercler en venant justement au secours d'autres encerclés à Kovel ?

Les appels angoissés du capitaine Bolm à la radio ne provoquent qu'une seule réponse :

– Tenez sur place. La position de Czerkasy est absolument vitale pour la poursuite de l'opération sur Kovel.

Peu avant trois heures de l'après-midi, le Hauptsturmführer Treuker rend compte par radio de la situation quasi désespérée où il se trouve lui aussi : « Point d'appui réduit au périmètre minimum. Sommes très durement pressés de l'ouest et du sud. Ne pouvons tenir que peu d'heures. Demande barrage d'artillerie à cinq cents mètres à l'est de notre position. »

Ce message plus qu'alarmiste est transmis par le Sturmbannführer Hack à l'Obersturmbannführer Mühlenkamp. Le commandeur du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* juge la situation si grave qu'il expédie immédiatement par radio un ordre laconique : « Faites sauter les chars et foncez sur Kovel. »

Comme l'ennemi s'est considérablement renforcé à l'est, Treuker hésite. Quant à l'Oberscharführer Faas, il ne cesse de remâcher sa rancœur de l'opération manquée de la veille et décide d'aller sur les lieux de l'accrochage pour récupérer les corps de ceux qui sont tombés. Cela devient une sorte d'idée fixe. Il n'en revient que pour dire au capitaine Treuker :

– Là aussi, Hauptsturmführer, ce sera difficile de passer.

Le commandant du point d'appui encerclé veut essayer de mieux camoufler les derniers véhicules blindés qui lui restent et décide de les changer de place sur deux cents mètres environ. Quant à Faas, il s'obstine sur un des deux « Panthères » déchenillés et parvient à le réparer plus ou moins. Assez quand même pour être déplacé jusqu'auprès de la gare. Mais le second Panzer immobilisé reste sur le remblai et l'adjudant commence à démonter tout ce qui peut encore servir, avant qu'il ne soit détruit par les canons lourds antichars que les Soviétiques ont amenés dans ce secteur pendant la nuit. L'étau se resserre autour du point d'appui, mais la liaison radio est toujours maintenue avec le Sturmbannführer Hack.

Les Russes rompent enfin l'engagement et se retirent dans les bois. Mais c'est pour préparer une nouvelle attaque. Cette fois, ils progressent le long de la voie ferrée. Ils arrivent jusqu'à trois cents mètres de

leurs adversaires qu'ils encerclent totalement. Le point d'appui se réduit de minute en minute. Vers midi, ce 1er avril, il n'est plus que de quarante mètres sur quatre-vingts ! Les orgues de Staline tirent sans arrêt. Et les canons soviétiques antichars de 76 ne sont plus qu'à cent cinquante mètres. Mais le dernier « Panthère » de l'Oberscharführer Faas parvient à les neutraliser l'un après l'autre.

Vers quatre heures et demie, l'adjudant reçoit, par radio, l'ordre de détruire tout ce qu'il doit abandonner et d'essayer de foncer vers Kovel.

L'opération lui apparaît très risquée. Faas est persuadé qu'il pourrait tenir encore sur place s'il était ravitaillé par air en munitions. Il a trouvé une cave pour mettre à l'abri ses blessés ; le point d'appui, si réduit soit-il, lui semble inexpugnable.

L'aviation allemande intervient, mais seulement pour bombarder les positions soviétiques. Faas reçoit alors, peu avant six heures du soir, un dernier ordre :

– Allez-y !

Les grenadiers n'ont presque plus de cartouches et un seul Panzer se trouve en état de marche, mais il n'a presque plus ni obus ni essence. Faas estime impossible dans ces conditions de rejoindre Kovel à travers les lignes ennemies. L'adjudant de Panzers prend liaison avec le Hauptsturmführer Treuker. Le chef de la 11e compagnie de *Germania* est de son avis :

– Il faut, au contraire de ce qu'on nous demande, essayer notre percée vers l'ouest.

– Alors, il faut y aller tout de suite, Hauptsturmführer.

Les blessés sont chargés sur le seul « Panthère » encore en état de rouler et les volontaires germaniques se dispersent tout autour pour protéger le char qui commence lentement à avancer.

Rapidement, le Hauptsturmführer Treuker est grièvement blessé. On le charge à son tour sur le Panzer, qui continue à avancer, s'arrêtant parfois pour tirer sur les positions antichars des Soviétiques qui se démasquent peu à peu.

Le « Panthère » est atteint par plusieurs obus, mais poursuit sa marche. A douze cents mètres du point d'appui, il saute sur une mine et se trouve à nouveau déchenillé. Cette fois, la panne n'est pas réparable, sous le feu de l'ennemi. Les canons russes s'acharnent sur le blindé qu'ils parviennent à incendier.

Un des hommes d'équipage périt brûlé vif, mais les quatre autres parviennent à se dégager et continuent le combat, se frayant un passage au pistolet à travers les positions tenues par les Russes. Un des blessés a été tué par les éclats. Mais les autres sont pris en charge par leurs camarades qui poursuivent leur avance vers l'ouest.

Les volontaires germaniques de la 11[e] compagnie de *Germania* s'engagent alors dans les marécages pour essayer de regagner les lignes allemandes où ils finiront par arriver, épuisés, en fin de journée.

Pendant ce temps, l'Obersturmbannführer Mühlenkamp décide de reprendre Czerkasy et lance dans la bataille une nouvelle unité de « Panthères » qui vient d'arriver : la 7[e] compagnie de l'Obersturmführer Otto Schneider, un Allemand des Sudètes qui n'a que vingt-trois ans et commande une quinzaine de Panzers, dont aucun n'a encore subi l'épreuve du feu. Parmi les équipages, très jeunes, on compte peu de vétérans du Caucase.

Il est cinq heures et demie du matin quand le lieutenant se met en route avec, comme infanterie d'accompagnement, le bataillon de chasseurs de la Wehrmacht du capitaine Eppighaus.

Rapidement, les Panzers de Schneider sont pris sous le feu des canons antichars en position au sud, en lisière des bois.

L'opération s'annonce vite très mal. Six « Panthères » s'engluent dans la boue et restent pris au piège. Deux autres sautent sur des mines et deux encore sont touchés par des obus russes.

Le char du chef de compagnie se trouve immobilisé et l'assaut sera désormais conduit par l'Untersturmführer Schicker à qui il ne reste que cinq « Panthères » : deux assurent la liaison avec les chasseurs et trois autres restent en couverture pour protéger leur avance. Pourtant, le sous-lieutenant expédie un message optimiste :

— Je suis prêt à reprendre le point d'appui de Czerkasy.

Pourtant, il ne voit aucune troupe amie ni à sa droite ni à sa gauche. Il demande où se trouvent d'autres unités allemandes.

— Nulle part près de vous, lui répond Mühlenkamp. Vous serez couverts sur vos ailes par nos canons et nos avions. En cas de besoin, demandez un bombardement. Je ne peux rien faire d'autre.

Pourtant, les cinq « Panthères » vont se lancer à l'assaut de la bourgade que viennent de reprendre les Russes. Peu après midi, l'Untersturmführer Schicker fait son entrée dans le village.

Son chef, l'Obersturmführer Schneider, est furieux : les cinq « Panthères » qui se sont enlisés ne pourront pas être récupérés avant la nuit, tant les Russes tiennent toute la région sous leurs feux. Le chef de la 7[e] compagnie a reçu l'ordre de se retirer sur Toupaly, où se trouve le poste de commandement du II[e] bataillon de chars de la Panzerdivision *Wiking*. Le baptême du feu de son unité se solde par de sérieux dégâts.

Dès le lendemain, une autre formation de chars du régiment doit être à son tour engagée : c'est la 5[e] compagnie de l'Obersturmführer Jessen,

qui ne possède que treize « Panthères » et qui sera accompagnée de la section blindée de reconnaissance régimentaire commandée par l'Untersturmführer Manfred Renz.

L'attaque vers Kovel se développe et l'Obersturmbannführer Mühlenkamp est bien décidé à lancer tous ses Panzers dans la bataille, au fur et à mesure qu'ils débarquent des plates-formes de chemin de fer les amenant depuis Mailly-le-Camp.

Les forces allemandes qui essayent de dégager Kovel ne parviennent pas à rompre les lignes soviétiques. La journée du 2 avril voit se succéder des tentatives sanglantes et inutiles. Les Russes montent contre-attaque sur contre-attaque, essayant de réduire l'étroit couloir « en doigt de gant » qui s'avance vers la ville encerclée. Au nord, ils se lancent contre Krasnodouby. Au sud, ils essayent de s'emparer des hauteurs de Sarte-Kosrazy, de Milanovicze et de Vidouty.

Les volontaires germaniques du « Kampfgruppe » de la division *Wiking* et les chasseurs de la Wehrmacht s'accrochent au terrain et luttent pied à pied. Jamais ces confins russo-polonais n'ont connu de tels combats. Deux mondes s'affrontent dans une lutte à mort. Kovel peut tomber d'une heure à l'autre. Sans cesse, dans la ville assiégée, les sept « Panthères » de l'Obersturmführer Nicolussi-Leck passent d'un point d'appui à un autre pour soutenir les défenseurs. Cavaliers SS, réservistes, disciplinaires, cheminots, tous luttent sur les barricades, prêtant l'oreille aux bruits de la bataille qui se déroule à l'ouest de la ville et dont l'issue marquera pour eux la délivrance ou le désespoir. L'Obergruppenführer Gille continue à lancer des appels à l'aide. Pourtant, devant ses soldats il ne se départit pas de son calme légendaire et réserve son inquiétude pour les officiers de son état-major, le lieutenant-colonel Reimpel ou le Sturmbannführer Schönfelder.

– Les Panzers de la division et les canons d'assaut font ce qu'ils peuvent, leur dit-il. Mais rompre l'encerclement devient chaque jour plus difficile.

Le haut commandement a quand même dirigé dans le secteur des renforts. Dérisoires. Un bataillon de skieurs et un bataillon de grenadiers d'assaut de la Wehrmacht ! Ils s'épuisent aux côtés des volontaires germaniques et des chasseurs, parvenant tout juste à bloquer les contre-attaques soviétiques. Les trois compagnies de « Panthères » sont sans cesse relancées dans la bataille. Mais aucun blindé ne peut franchir le mur de feu des pièces antichars russes qui aboient furieusement dès que surgissent les lourdes machines précédées du bruit caractéristique des moteurs. Les chenilles patinent dans la boue. On manque de tracteurs

pour dégager les chars sous le feu. Une fois encore, il faut attendre la nuit pour récupérer le matériel et les équipages.

Le Standartenführer Richter ne peut guère compter sur les grenadiers de *Westland* et de *Germania*, réduits aux seules armes légères et totalement à bout de souffle. Les seules unités encore solides sont le Ier bataillon de Hans Dorr et surtout le IIIe bataillon de Franz Hack, le seul à posséder des engins blindés de transport semi-chenillés.

Le groupe d'armées du Centre, que commande le maréchal Busch se rend compte que Kovel est voué à la destruction si des renforts ne sont pas – même provisoirement – dirigés d'urgence sur ce secteur. Le général Hossbach, qui commande le LVIe corps blindé, est appelé à l'état-major :

– Vous allez partir immédiatement pour Kovel avec la 4e Panzerdivision du général von Saucken et la 5e du général Dekker.

Un nouveau message est envoyé à l'Obergruppenführer Gille : « Effort pour vous dégager se poursuit. Tenez bon. »

Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* reçoit peu après un nouveau message, qui annonce la fin du cauchemar : « Action pour vous dégager aura lieu le 3 avril. »

– Il est temps, dit seulement Herbert-Otto Gille aux officiers qui l'entourent.

Son poste de commandement est maintenant à portée de fusil de l'ennemi. Chaque fois que les responsables de la place forte mettent le nez dehors, ils entendent siffler les balles. Même les agents de liaison n'arrivent plus guère à assurer le contact avec les premières lignes toutes proches. Le périmètre de défense se rétrécit sans cesse, lentement, mais irrésistiblement. Seule consolation : l'ennemi est désormais trop proche pour pouvoir continuer les bombardements aériens. Mais les canons de campagne et les mortiers lourds ne cessent de déverser des tonnes de projectiles sur les ruines de Kovel, où une armée de fantômes oscille entre une sombre terreur et une folle espérance.

Il n'y a plus maintenant de cave libre pour protéger les blessés. Les médecins sont de plus en plus débordés. Le chirurgien arrivé par planeur opère sans arrêt et se voit à la limite de la résistance nerveuse.

Sans cesse, les Soviétiques lancent des attaques de blindés, qui déferlent entourés de nuées de fantassins hurlant, chantant, tirant. Avant même les premiers coups de feu, les défenseurs ont les nerfs à vif devant cette marée humaine surgie du fond des steppes. Pourtant, quelques hommes isolés dans leurs trous, avec leurs mitrailleuses chauffées à blanc, arrivent à stopper l'infanterie, tandis que des volontaires attaquent à quelques mètres les chars avec leur seul Panzerfaust, jouant le tout pour le tout en quelques fractions de secondes. De sourdes explo-

sions annoncent le succès de ces téméraires. Et dès qu'un homme tombe, un de ses camarades bondit à sa place pour essayer de bloquer le char ennemi quelques mètres plus loin.

Un blindé pourtant parvient à franchir tous les barages. Solitaire, cet énorme char soviétique déboule dans les rues de Kovel, semant la panique. Personne ne semble désormais capable de l'arrêter. Il va finir par parvenir au poste de commandement et pulvériser le cœur de la résistance. Il s'engage sur un pont. Mais le conducteur calcule mal sa trajectoire. Le blindé défonce le tablier de bois et tombe dans un ruisseau, quelques mètres plus bas. Les hommes d'équipage se sortent péniblement du monstre d'acier retourné dans l'eau boueuse et sont faits prisonniers par les Allemands, qui n'en reviennent pas de s'en tirer à si bon compte.

Au poste de commandement, l'Obergruppenführer Gille suit par la radio la progression des troupes amies qui gagnent leurs positions de départ pour le délivrer.

– Inscrivez leur position sur la carte, dit-il à son chef d'état-major. La 4e Panzerdivision se trouve à Stare-Koszary et la 5e est arrivée à Smydin au nord de Milanoviczé.

– Et nos Panzers de la *Wiking,* Gruppenführer ?

– Ils vont attaquer par le centre. Ce seront sans doute les premiers à nous rejoindre.

Le commandeur semble tellement certain désormais de la délivrance que l'atmosphère change d'heure en heure, au fur et à mesure que s'écoule cette journée du 2 avril, dernier jour avant l'offensive prévue par le haut commandement.

A l'ouest de Kovel, les équipages des blindés se préparent fébrilement et remettent leurs « Panthères » en état. Les moteurs de sept cents chevaux causent de gros soucis aux mécaniciens et ces fantastiques machines, sorties trop rapidement des usines du Reich, ne cessent pas de donner du travail aux ateliers de réparation que dirige l'infatigable Untersturmführer Erich Weise, dont les équipes sont au travail jour et nuit.

Le commandeur du régiment de chars et le chef de son IIe bataillon dressent les plans de l'offensive.

Avant de lancer son attaque de chars qui doit à tout prix percer sur Kovel, l'Obersturmbannführer Mühlenkamp veut envoyer un officier de confiance pour reconnaître le terrain. Celui qui lui paraît le plus apte à cette mission est Manfred Renz qui a déjà mené à bien plusieurs reconnaissances vers la ville encerclée.

– Nous ne pourrons guère progresser à travers le terrain marécageux qui couvre Kovel à l'ouest et au sud, lui dit son chef. Essayez donc de trouver un passage pour vos Panzers.

L'Untersturmführer Renz part au matin du 2 avril avec le peloton blindé de reconnaissance du régiment qui vient d'arriver dans le secteur et comporte deux « Panthères » de commandement et quatre Panzers IV.

Son « Panthère », peint en blanc de camouflage, fait rapidement au jeune officier l'effet d'un canard pataugeant dans une vasière infâme. La petite colonne ne tarde pas à dépasser les misérables maisons de bois du village de Stare-Koczary et s'avance vers l'est, en direction de Kovel. Le sous-lieutenant commence par affronter un bombardement d'artillerie. Manfred Renz ordonne à ses véhicules d'accélérer et de quitter ces lieux malsains. Son raisonnement est plein d'optimisme :

– Plus on se rapprochera des lignes russes et moins on recevra les coups de leur artillerie...

Devant le peloton de reconnaissance s'étend l'immense plaine marécageuse. Renz trouve que, couverte de neige, elle ressemble à un gigantesque drap de lit. A une dizaine de kilomètres, on devine la ville de Kovel. Tout le paysage est figé par le gel. Les rares maisons, les arbres effeuillés, les buissons rabougris sont couverts de givre qui donne à tout le paysage un aspect de décor fantomatique. Une légère brume voile ce champ de bataille, où des masures et des véhicules brûlent avec des panaches de fumée noire se traînant au-dessus du sol enneigé.

Tout reste silencieux. Le bruit de moteurs de ses chars Panzer IV inquiète l'Obersturmführer, qui ordonne à quatre de ses blindés de retourner vers l'arrière pour faire régler leur moteur et poser des silencieux.

– Vous en profiterez pour vous faire redonner un coup de peinture blanche, dit-il aux équipages avant qu'ils ne s'éloignent.

Puis le chef du peloton de reconnaissance lance à son conducteur :

– Nous, on y va. Sors prudemment de l'abri des maisons.

L'officier ne sait pas trop ce sur quoi il va tomber aussitôt quitté l'abri des dernières masures de Stare-Koczary. Il repère les replis de terrain, devant lui, où il pourra essayer de se camoufler, si les choses se gâtent.

Renz est le premier à se risquer dans cette plaine marécageuse depuis la folle équipée de la compagnie de l'Obersturmführer Nicolussi-Leck. Il repère vite les profonds sillages laissés par les chenilles des « Panthères » de son camarade. Totalement figés par le gel, ils sont profondément ancrés dans le sol et mènent droit vers le remblai du chemin de fer qui a servi d'axe à la progression téméraire de la 8ᵉcompagnie. Puis ces

traces filent jusqu'à l'horizon et vont se perdre dans la brume et dans la neige.

L'Untersturmführer Renz repère le terrain. Il remarque un petit bois au nord de Stare-Koszary qui devrait lui offrir un couvert pour progresser vers la ligne de chemin de fer.

Son « Panthère » s'engage dans le chemin ignoble qui suit la lisière et le mène jusqu'à la voie ferrée. Arrivé au pied de la levée de terre, le sous-lieutenant décide de se payer d'audace et il ordonne au pilote :

– On va escalader le remblai et rejoindre le bois de l'autre côté.

Les chenilles crochent dans la terre et arrachent l'énorme masse d'acier qui grimpe vers le ciel, semble hésiter un instant, puis retombe lourdement sur la voie. Encore quelques mètres et le char plonge dans la pente, pointant vers la terre son long canon de 75.

Manfred Renz décide de poursuivre sa reconnaissance jusqu'à Moszona. Mais il ne sait si le sol sera assez gelé pour porter les quarante-cinq tonnes de son énorme engin. Tant pis, il tente le passage. Le char avance et se dirige d'abord vers Koczary-Nove. Il arrive bientôt aux premières maisons du village. Les Russes ne se manifestent absolument pas et ce silence semble un peu inquiétant au chef du peloton de reconnaissance. Mais la chance semble lui sourire. Il va donc tenter d'atteindre le bois de Varazyk, poussant toujours plus loin en direction de Moszona. Auparavant, il décide d'observer longuement le paysage, en se dissimulant derrière les dernières maisons du village. Il a beau balayer et rebalayer de ses jumelles les crêtes entre Dubova et Moszona, il n'aperçoit rien. Pas un homme. Pas un char. Qu'un paysage vide et totalement pris par le silence et le givre. Ce n'est pas plus rassurant pour autant. Pourtant, ce décor désert l'attire comme un aimant. Pourquoi ne pas pousser encore un peu sa reconnaissance ? Il pourrait mieux repérer le chemin d'accès sur Kovel. Il s'oriente une fois encore sur sa carte. S'il continue vers le nord-est, il pourra atteindre les lisières méridionales de la forêt de Varazyk. Là, il trouvera, sans nul doute, un remarquable observatoire sur toute la région.

S'avancer plus loin devient terriblement risqué. Mais le succès de la percée dépend des renseignements qu'il est en train de recueillir. Alors, Renz lance à son pilote :

– En avant. Doucement.

Le « Panthère » sort de sa tanière. Dès qu'il quitte l'abri des maisons et s'engage en terrain découvert, le sous-lieutenant comprend que son Panzer constitue une cible parfaite pour une pièce antichars le prenant de flanc. Alors, il faut gagner l'abri des bois au plus vite :

– Accélère.

Le moteur ronfle et le « Panthère » bondit sur la plaine marécageuse,

s'enfonçant lourdement dans la croûte de neige givrée. Pourvu que le sol tienne en dessous. S'enliser aussi loin des lignes allemandes serait une catastrophe.

Bien vite, le char de reconnaissance de la Panzerdivision *Wiking* trouve l'abri des arbres et se poste à nouveau en observation, son canon de 75 et ses deux mitrailleuses pointés dans la direction où devraient se trouver les Soviétiques, toujours invisibles.

Ce que découvre alors le sous-lieutenant a de quoi le remplir de terreur. Toutes les hauteurs sont truffées de pièces antichars, qui couvrent la ligne de crêtes de Moszona à Dubova. Tant qu'on ne les aura pas réduites, la percée sur Kovel restera aléatoire. Ce sera dur, mais il n'y a pas d'autre route.

– On rentre, lance Manfred Renz dans le laryngophone.

Aussitôt, le « Panthère » fait demi-tour et repart à toute allure, reprenant ses traces pour ne risquer ni l'enlisement ni l'explosion d'une mine.

Sitôt de retour au poste de commandement du régiment de chars, à Toupaly, l'Untersturmführer fait son rapport au commandant du régiment :

– Il n'y a qu'une seule route pour Kovel, Obersturmbannführer. Il faudra suivre l'itinéraire Nove-Koscary, Moszona, Dubova. C'est très roulable.

– Ailleurs ?

– Des marécages. Pas fiables du tout.

– Et la PAK ?

Le chef de peloton de reconnaissance pointe sur la carte au 1/100 000[e] les emplacements qu'il a repérés. L'état-major du régiment de Panzers se met aussitôt au travail. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp et le Sturmbannführer Paetsch montent un plan d'attaque qui va tenir compte des renseignements ramenés par Manfred Renz.

– Quelle compagnie ouvrira la route ? demande le Commandeur.

– La 7[e], celle de l'Obersturmführer Otto Schneider.

– Entendu. C'est un bon chef de compagnie et il a une revanche à prendre depuis la dernière opération où le terrain lui a joué de si vilains tours.

– Cette fois-ci, il fera attention de ne pas s'enliser.

Les « Panthères » de la Panzerdivision *Wiking* vont travailler en liaison avec les chars de la 4[e] et de la 5[e] Panzerdivision de la Wehrmacht. C'est une grande opération qui se prépare. Les préparatifs sont toujours assez délicats et le général Hossbach, commandant du LVI[e] corps blindé, décide de remettre l'opération d'une journée. Ce ne sera finalement non pas le 3, mais le 4 avril, que l'on va tenter de délivrer les encerclés de Kovel.

# 21.

Il est un peu plus de minuit, le 4 avril 1944, quand les canons allemands ouvrent le feu sur le front de Kovel. Le manque de tracteurs a longtemps entravé la mise en batterie des pièces. Pourtant, dans cette nuit froide du glacial printemps polonais, les tubes entrent en action à l'heure prévue par le haut commandement.

Les chars de la 4e Panzerdivision de la Wehrmacht attaquent les premiers. Comme infanterie d'accompagnement, ils sont escortés par les grenadiers d'un bataillon d'assaut de la Wehrmacht et par les volontaires germaniques du Ier bataillon de *Germania* avec le Sturmbannführer Hans Dorr. A trois heures et demie du matin, ils atteignent, en pleine nuit, leurs premiers objectifs et commencent à pénétrer dans les bois au nord-est de Nove-Koszary et au nord-ouest de Czerkasy. Les Soviétiques se sont retranchés sous les couverts et le bombardement est loin d'avoir totalement désorganisé leurs positions. Il faut prendre chaque ouvrage au pistolet mitrailleur et à la grenade. Allemands, Scandinaves, Néerlandais, tous les fantassins sont durement mis à l'épreuve dans des combats sanglants dont les ténèbres accroissent encore la confusion. Les Panzers et les canons d'assaut appuient de leur mieux les assaillants et parviennent à détruire une cinquantaine de pièces antichars. Pourtant, peu après cinq heures du matin, c'est un message assez pessimiste que doit se résoudre à envoyer le Sturmbannführer Dorr : « Gain de terrain ne dépassant pas cinq cents mètres de profondeur. Pertes sérieuses. Impossible de pousser plus loin. »

L'offensive commence mal.

Depuis cinq heures du matin, les trois compagnies de « Panthères » de la division *Wiking* sont engagées. La 6e compagnie du Hauptsturm-

führer Reicher, au sud de Krasnodouby, essaye de contenir les troupes soviétiques dans le village de Kruhel pour protéger le flanc de l'attaque. La 7e compagnie de l'Obersturmführer Schneider tient un bois à moins de trois kilomètres de Toupaly et attend que l'attaque des fantassins lui ait ouvert le chemin pour se lancer dans un raid en profondeur. La 5e compagnie de l'Obersturmführer Jessen est à un peu plus d'un kilomètre au sud-est de Stare-Koszary et vient de franchir les premières positions ennemies de la lisière des bois.

La situation, juste avant l'aube semble très confuse. Une seule certitude : le village de Kruhel vient enfin d'être pris.

Les grenadiers du IIe bataillon de *Westland* avec Walter Schmidt, tout comme ceux du IIe bataillon de *Germania* avec son camarade Schröder, se trouvent totalement bloqués devant des lisières de bois et ne peuvent pénétrer sous les couverts. Les Soviétiques, après avoir abandonné un peu de terrain, lancent soudain une terrible contre-attaque. Des milliers d'hommes débouchent des couverts en hurlant. Les mitrailleuses des volontaires germaniques les stoppent à grand-peine, peu avant neuf heures du matin. Allemands, Flamands et Hollandais se trouvent dans un terrain découvert ; éparpillés au milieu des marais enneigés, les grenadiers sont pris sous un violent tir de mitrailleuses et de mortiers lourds. Les canons antichars s'en mêlent et aboient furieusement, en lançant des volées d'obus explosifs, redoutables pour l'infanterie en terrain découvert.

Tant que les défenses de la lisière des bois ne seront pas réduites, l'attaque va piétiner dans un chaos sanglant.

– Panzers ! Panzers ! demandent sans arrêt par radio Schröder et Schmidt, qui perdent du monde sans pouvoir rien tenter.

L'Obersturmbannführer Mühlenkamp expédie la 5e compagnie de chars pour soutenir les deux bataillons de volontaires germaniques aussi durement accrochés. Les « Panthères » de Jessen arrivent par les champs, roulant de chaque côté de la route principale de Stare-Koszary à Kovel. Ils s'approchent lentement, salués par les cris de joie des fantassins cloués au sol. Mais à quatre cents mètres des lisières, les Panzers sont bloqués à leur tour par le tir incessant des antichars soviétiques. Une douzaine de canons de PAK bien camouflés prennent les chars de flanc et leur interdisent d'avancer.

Furieux, le chef de la 5e compagnie demande d'urgence une intervention. Un bombardement est décidé. L'artillerie commence d'abord à matraquer les lisières, mais les pièces antichars apparaissent invulnérables. Le commandement décide d'employer les grands moyens et sollicite l'aide de la Luftwaffe. Les Stukas ne tardent pas à surgir et piquent sur les batteries, repérées tant bien que mal.

Les explosions se succèdent en séries sinistres qui font trembler le sol.

Les « Panthères » repartent enfin... et sont ausssitôt stoppés par un feu infernal. Il semble que pas une seule pièce antichar russe n'ait été détruite ! Leur redoutable intervention semble tenir de la magie. Dans un terrain complètement retourné par les bombardements, au milieu des arbres tranchés net par les explosions et dont il ne reste que des troncs mutilés sans écorce, les artilleurs soviétiques, avec un courage et une précision incroyables, continuent à servir leurs pièces. Les chars allemands doivent renoncer à poursuivre plus loin. Contre ces artilleurs obstinés, il ne reste plus qu'une solution, qui va coûter cher en vies humaines : l'intervention du bataillon d'assaut de la Wehrmacht dont les fantassins, supérieurement entraînés aux coups durs, viennent relayer, sous le feu, les volontaires germaniques de *Westland* et de *Germania*, dont les bataillons Schröder et Schmidt sont provisoirement surclassés.

Les canons d'assaut appuient comme ils le peuvent cette offensive de la dernière chance, tandis que les Panzers de la 5e compagnie essayent de faire front sous le déluge de feu des pièces antichars.

La 6e compagnie de chars, pendant ce temps, s'impatiente dans Kruhel. Maintenant que le village est pris, les équipages des « Panthères » de Reicher n'ont plus rien à y faire et se sentent frustrés de la bataille décisive pour Kovel. Arrive alors un ordre qui met tous les équipages en mouvement : « Rejoindre la base arrière du bataillon à deux kilomètres à l'est de Toupaly pour faire le plein d'essence. »

– Cette fois, on va entrer sérieusement dans la danse, lance le Hauptsturmführer Reicher au chef de peloton Alfred Grossrock.

L'attaque semble pourtant s'enliser. L'unité la plus durement éprouvée reste la 5e compagnie de l'Obersturmführer Jessen, qui reçoit enfin l'ordre de quitter sa mauvaise position pour occuper une hauteur devant cette fameuse lisière où elle se trouve bloquée. Les « Panthères » s'ébranlent, l'un après l'autre, pour faire mouvement vers l'objectif indiqué.

Il est un peu plus de deux heures de l'après-midi quand cette 5e compagnie de chars rend compte des pertes qu'elle vient de subir : Un de nos Panzers a reçu un obus puis a sauté sur une mine. Provisoirement hors de combat. Deux autres Panzers endommagés. L'un au train de roulement et l'autre à la tourelle. Mais ils peuvent encore continuer à combattre. »

Une demi-heure plus tard, un énorme vrombissement emplit tout le ciel. Les Stukas lancent une nouvelle attaque sur les lisières qui sont

totalement dévastées par des chapelets de bombes. Aussitôt les appareils repartis, l'infanterie sort de ses trous et se précipite vers le terrain dévasté, sans laisser aux Soviétiques le temps de se reprendre. Les lisières du bois tombent enfin entre les mains des grenadiers d'assaut de la Wehrmacht et des volontaires germaniques de la Waffen SS. Ce succès, si durement payé, ne semble pourtant pas permettre d'emporter la décision avant la tombée de la nuit. Épuisés, les hommes de Walter Schmidt et de son camarade Schröder organisent le terrain conquis et attendent de nouveaux ordres.

Les équipages des Panzers ne sont pas en meilleure posture. Le chef de la 5ᵉ compagnie signale par radio peu avant quatre heures de l'après-midi : « Impossible de rompre le contact en plein jour. Sommes sous le feu des mitrailleuses et des tireurs d'élite. Nombreux blessés devront être évacués de nuit. »

Le commandement décide alors de faire avancer la 6ᵉ compagnie de chars, réservoirs pleins, sur Stare-Koszary. Puis c'est tout le bataillon qui se déplace vers l'est, avec l'état-major du régiment, sans pour autant changer ses bases arrière de ravitaillement en essence, en munitions ni son atelier de réparation.

Il est quatre heures et demie quand commence le mouvement et il faudra plus d'une heure pour atteindre Moszona.

L'Obersturmbannführer Mühlenkamp et le Sturmbannführer Paetsch croient encore qu'ils pourront peut-être avec leurs « Panthères » forcer la décision avant la nuit.

– La 5ᵉ compagnie reste toujours bloquée sous le feu de l'ennemi, annonce le chef de bataillon à son commandeur.

– Il nous reste la 6ᵉ et la 7ᵉ. On va essayer de pousser encore un peu à l'est de Moszona.

Les « Panthères » poursuivent leur progression, rencontrant quelques résistances qui sont assez rapidement surclassées. Mais après moins de trois kilomètres, les deux compagnies de chars reçoivent l'ordre de s'arrêter et de s'établir en sécurité de Moszona, la 6ᵉ compagnie face au sud-est et la 7ᵉ face au nord-est.

Dans l'après-midi du 4 avril, le Sturmbannführer Paetsch a convoqué l'Untersturmführer Manfred Renz, le chef du peloton de reconnaissance régimentaire :

– Combien vous reste-t-il de Panzers ? lui demande-t-il.

– Deux blindés de reconnaissance, Sturmbannführer. Les autres n'ont pas encore rejoint.

– L'Obersturmführer Förster, mon officier adjoint, vient d'être blessé et évacué. Vous participerez à l'attaque avec moi.

– A vos ordres.

Il est un peu moins de cinq heures de l'après-midi quand le petit détachement est arrivé à Moszona, juste derrière la 6e et la 7e compagnies qui se trouvent en position de départ pour l'assaut du lendemain.

La nuit va rapidement tomber et il n'est pas question d'attaquer avant le lendemain.

– Puisque j'ai déjà reconnu le terrain, demande l'Untersturmführer Lenz à son chef, est-ce que je pourrais combattre avec un des pelotons de tête ?

– Bien entendu, Lenz. Rejoignez la 6e compagnie du Hauptsturmführer Reicher.

Ce capitaine voit arriver avec plaisir le sous-lieutenant qui connaît parfaitement le terrain pour l'avoir repéré longuement la veille, au cours de sa reconnaissance solitaire.

– Vous allez rouler avec le peloton de l'Untersturmführer Alfred Grossrock. Ce sera à vous de nous trouver la bonne route pour atteindre Kovel.

– Aucun problème, Hauptsturmführer.

Maintenant, les ténèbres arrivent.

Le commandeur du régiment de chars sait bien que rien de décisif ne pourra être entrepris avant le lendemain. La nuit tombe rapidement sur les marécages enneigés et sur la voie de chemin de fer qui enfonce le sillage de ses rails vers Kovel.

A l'arrière, l'état-major reprend le travail. Quelques points ont été marqués, mais ce sera la journée du lendemain qui sera décisive.

Il est décidé de lancer deux pointes vers la ville, une par le sud et l'autre par le nord. Le Sturmbannführer Hans Dorr est convoqué par le Standartenführer Richter qui commande toujours le « Kampfgruppe » de la Panzerdivision *Wiking*.

– Le Ier bataillon de *Germania* va prendre l'avant-garde. Vous partirez cette nuit, à trois heures du matin. En profitant de l'obscurité vous essayerez de pousser vers le sud-est le long de la voie ferrée et d'arriver au centre d'aiguillage. Si tout va bien, vous établirez le contact à l'aube avec la garnison encerclée.

– Tout ira bien, Standartenführer, assure Hans Dorr plus taciturne et massif que jamais sous le bonnet de fourrure qu'il porte enfoncé sur les yeux.

Il demande seulement :

– Et nos Panzers ?

– Ils sortiront des bois au sud de la voie ferrée pour vous appuyer. Vous pouvez compter sur eux.

En pleine nuit, l'opération est risquée, mais il ne reste plus tellement de solutions possibles si l'on veut délivrer la garnison de Kovel, qui a multiplié pendant toute cette journée du 4 avril ses appels à l'aide. L'Obergruppenführer Gille ne cache pas sa déception quand il apprend que la délivrance éventuelle se trouve encore retardée d'une longue nuit. Ce sera la dernière, peut-être. Mais la plus dure.

Pendant la nuit, les services de l'arrière parviennent à ravitailler les trois compagnies de « Panthères » de la Panzerdivision *Wiking* en essence et en munitions. Les équipages ont l'ordre de ne pas dormir et de rester en alerte.

Il est un peu plus de trois heures du matin quand le Sturmbannführer Hans Dorr ordonne aux grenadiers de son bataillon de *Germania* de se mettre en marche. L'officier a reçu le renfort des deux Panzers de commandement de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp et de l'officier en second du régiment de chars, l'Obersturmführer Friedrich Wolf. La colonne progresse lentement dans l'obscurité et parvient en pleine nuit jusqu'aux faubourgs nord-ouest de Kovel.

Les volontaires germaniques reçoivent enfin l'ordre de s'arrêter, tandis que des patrouilles vont prendre liaison avec les avant-postes de la garnison. Tout cela s'est déroulé rapidement, comme dans une sorte de rêve.

– Je continue vers le centre de la ville pour rejoindre le commandeur, lance seulement Mühlenkamp à Hans Dorr.

Il est à peine cinq heures du matin et le jour est loin d'être levé. Soudain, on entend une grosse déflagration.

– Qu'est-ce qui se passe ? hurle Dorr qui bondit vers sa compagnie de tête.

– Sturmbannführer, c'est un de nos deux Panzers qui vient de sauter sur une mine !

Le « Panthère » touché est celui dans lequel se trouvait Mühlenkamp. Personne n'est blessé mais l'engin blindé se trouve immobilisé à environ un kilomètre au sud-est du croisement des voies ferrées. La garde en sera assurée par son équipage et par une section du bataillon Dorr qui commence à veiller, pistolet mitrailleur au poing, attentive au moindre bruit suspect dans la nuit. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp est obligé de rebrousser chemin à pied et de rejoindre les grenadiers terrés dans leurs trous sur la route de Moszona. Dans une demi-heure, deux

compagnies de son régiment vont donner l'assaut à leur tour au sud-est et au nord-est pour élargir le couloir qui mène à la ville encerclée.

Il est à peine cinq heures du matin quand l'Untersturmführer Manfred Lenz, qui doit guider le peloton de tête de son camarade Alfred Grossrock arrive avec son « Panthère » au contact de la 6e compagnie. Le sous-lieutenant reconnaît facilement les chemins qu'il a emprunté l'avant-veille lors de sa reconnaissance et on entend dans la radio, selon les formules du code :

– Les Aigles, les Aigles viennent... Faucon prend la tête avec Épervier !

Dans le jour brumeux qui se lève péniblement, les chefs de Panzers, le buste hors de leur tourelle, jumelles aux yeux, commencent à distinguer la ville de Kovel, désormais toute proche, à portée de leur raid, audelà de ce paysage marécageux et plat qu'il va falloir franchir dans les heures qui viennent.

Manfred Lenz reconnaît le quartier des casernes, dans les faubourgs septentrionaux de la ville, qui émerge peu à peu du brouillard. Là, se trouvent les camarades qu'il faut à tout prix rejoindre et délivrer.

Tous les hommes d'équipage écarquillent les yeux, découvrant le terrain le moins propice qui soit au combat de chars. Les canons de PAK des Soviétiques peuvent les prendre de flanc depuis les bois et les crêtes, tandis que la zone où ils doivent se mettre en formation d'attaque est un marécage incertain, tout couvert de givre.

Les postes de radio grésillent. Pour une fois toutes les liaisons sont excellentes. Les deux compagnies de Panzers, non loin l'une de l'autre, sont prêtes à se lancer à l'attaque sur Kovel. Le Hauptsturmführer Reicher se sent aussi en forme ce matin que son camarade Schneider. Aujourd'hui doit voir le triomphe des nouveaux chars « Panthères » de la Panzerdivision *Wiking*. Les hommes d'équipage grillent une dernière cigarette avant de fermer les trappes métalliques.

– Moteurs en route. En avant ! lance par radio le Sturmbannführer Paetch qui participe à l'opération à bord de son char de commandement.

Le terrain est tellement mauvais que les pilotes ne peuvent guère dépasser une vitesse de vingt à trente kilomètres à l'heure. Heureusement pour les assaillants, il fait très froid et le sol, profondément gelé, supporte parfaitement l'énorme masse des chars qui, cette fois, ne devraient pas s'envaser dans les marécages. Une couche de neige fraîche recouvre la plaine où les « Panthères » peints de couleur blanche, se distinguent à peine dans la grisaille de l'aurore.

Un nouvel appel radio retentit, tandis que l'Untersturmführer Mandred Renz gagne sa place de combat vers l'avant de la 6e compagnie :

– Busard à Faucon...

Qu'est-ce qui se passe donc ? C'est un appel du chef de compagnie. Le Hauptsturmführer Reicher n'a pas de chance. Son « Panthère », le numéro 600, est passé dans un mauvais endroit. Les quarante-cinq tonnes de l'engin ont crevé la croûte de terre gelée et voici le char du capitaine enlisé dans la boue du marécage jusqu'au-dessus des chenilles.

– Demande une aide immédiate.

Les autres « Panthères » de sa compagnie ne peuvent s'arrêter brutalement sous peine de s'enliser à leur tour. Ils réduisent donc la vitesse et freinent lentement, dérapant dans la fange, car tous les « Panthères » sont engagés dans un mauvais passage, particulièrement meuble.

– Je demande de l'aide, répète Reicher.

– J'arrive, répond Benz qui de tous connaît le mieux ce coin infernal.

Le sous-lieutenant du peloton de reconnaissance ordonne à son pilote de s'arrêter sur une partie un peu moins pourrie, puis de reculer très lentement vers le char embourbé.

Seulement, les chenilles se mettent vite à patiner. Le pilote a du mal à maîtriser son moteur de sept cents chevaux qui s'emballe et hurle.

– Un peu moins de bruit ! jure Lenz. Tu vas nous faire repérer par les Russes.

Le conducteur arrive à réduire un peu les gaz, tandis que deux hommes d'équipage du « Panthère » du chef de compagnie sautent à terre pour fixer un câble d'acier. La manœuvre s'effectue rapidement.

– En avant ! lance Renz au pilote. Doucement !

Mais pour arracher les quarante-cinq tonnes du Panzer à son piège de boue, le conducteur est obligé de mettre toute la puissance. Le moteur hurle à nouveau. Le filin d'acier se tend et finit par se rompre sans que le char enlisé ait bougé d'un mètre. Le chauffeur du char de remorque met plein gaz en marche avant pour éviter d'être entraîné dans la vasière à son tour.

Le Hauptsturmführer Reicher, furieux, lance des jurons, tandis que ses hommes d'équipage empruntent le câble de remorquage du « Panthère » de Renz.

– Cette fois, lance le sous-lieutenant, ou on réussit, ou c'est foutu. Je te dis d'y aller doucement.

– Je fais ce que je peux, Untersturmführer, proteste le pilote qui ruisselle de sueur sous les écouteurs du téléphone intérieur.

Les deux chars immobilisés offrent de magnifiques silhouettes aux

pointeurs des canons de PAK russes. Lenz et Reicher comprennent vite qu'ils ne vont pas y arriver avec un seul câble. Par radio, le sous-lieutenant ordonne au « Panthère » le plus proche de venir à la rescousse. Ainsi on pourra doubler les filins d'acier.

Un des chefs de Panzer du peloton Grossrock a vu dans quel piège se débat son capitaine et arrive à son tour pour proposer un troisième câble de remorque.

– Cette fois, ce serait bien le diable si on n'y arrivait pas ! estime le chef de la 6e compagnie.

Les hommes d'équipages fixent deux filins sur un des Panzers de remorque et un autre sur le second char venu à la rescousse. Tout cela prend du temps. Maintenant, le jour est complètement levé. Il n'est pas possible que les Soviétiques ne soient pas réveillés par les bruits de moteur et tout ce remue-ménage autour du char enlisé.

– Tout est paré, Hauptsturmführer, lance enfin un sous-officier à Reicher.

– Ce n'est pas trop tôt. Alors on y va. Et tirez-moi doucement, *Sakrament* !

Les deux pilotes embrayent et commencent à tirer le « Panthère » du chef de compagnie qui sort lentement de la boue. Les protège-chenilles apparaissent, puis tout le train de roulement. Quelques minutes plus tard le Panzer 600 est prêt à repartir avec tous les autres blindés de la 6e compagnie qui reprennent leur marche vers Kovel sans guère dépasser le dix kilomètres à l'heure dans ce terrain incertain, où le givre et la neige peuvent dissimuler de nouveaux pièges.

C'est un miracle que l'incident n'ait pas provoqué l'intervention de l'artillerie antichar soviétique. Mais une chance aussi insolente ne saurait durer toujours.

Lentement, le terrain s'améliore et les Panzers trouvent enfin, sous la couche de neige, une solide croûte de sol bien gelé où les chenilles tracent leur sillage. Très rapidement le « Panthère » de l'Untersturmführer Renz rejoint celui de son camarade Grossrock, à la tête de la 6e compagnie. Les deux jeunes officiers se concertent rapidement.

– Nous allons nous étirer en accordéon, Manfred, décide Grossrock. Toi qui connais le terrain, tu vas me montrer le meilleur itinéraire.

– Entendu, Alfred, répond le chef de peloton de reconnaissance. Je pense qu'il serait bon que tes cinq Panzers effectuent des tirs de contre-batterie sur les pièces de PAK que j'avais repérées à la lisière des bois.

– Fais-moi confiance. Je crois maintenant que le mieux est de foncer à toute vitesse vers Kovel.

Le chef du peloton de tête ajoute :

– Tu es bien sûr du terrain, Manfred ? Je ne tiens pas à m'enliser comme le chef de compagnie.

– Aucun problème. Avec moi, tu es certain d'arriver le premier au contact des camarades encerclés, Alfred.

L'avant-garde des chars de la Panzerdivision *Wiking* reprend sa progression et les moteurs tournent à pleine puissance. Plus personne ne se soucie du bruit. Maintenant, les Russes sont tous prévenus et savent ce qui les attend. Il fait désormais grand jour et la brume s'est assez dégagée pour permettre aux pointeurs de bien repérer leurs objectifs. De temps à autre, le sec aboiement des coups de départ des longs tubes de 75 déchire l'air. On aperçoit des explosions sur les crêtes et en lisières des bois. Les chefs de chars découvrent tout un grouillement humain dans le petit village de Dubova. Les troupes soviétiques essayent de tendre à tout prix un dernier barrage devant les quartiers septentrionaux de la ville investie. Mais les Panzers de la 6e compagnie les écrasent sous un déluge d'obus. Maintenant, le Hauptsturmführer Reicher, qui suit son peloton de tête, distingue très nettement le large boulevard extérieur qui couvre la ville au nord. Sur tout son long une rangée de maisons presque toutes éventrées, ont été aménagées en véritable fortins. Sans arrêt partent de ces retranchements hérissés de barricades, des rafales de mitrailleuses et surtout des coups de canons antichars. Les Soviétiques s'attendaient depuis longtemps à l'attaque allemande dans ce secteur et ont bien repéré leurs tirs. La 6e compagnie de « Panthères » se trouve très vigoureusement prise à partie. Les chars doivent s'arrêter dans leur ruée pour riposter et essayer de museler leurs adversaires bien retranchés.

L'Untersturmführer Renz entend un grand fracas contre le blindage de son char. Tout l'engin vibre. Il vient d'être touché par un projectile. Mais l'acier tient bon et le train de roulement n'a pas souffert.

– Ce n'est rien ! lance le sous-lieutenant dans la radio intérieure. On vient d'encaisser un coup de PAK, mais on continue.

Il faut absolument museler cette pièce. Le prochain tir risque d'être le bon. Renz dit au pointeur :

– 800 mètres de distance. Obus explosifs. Objectif : la ligne de pièces de PAK devant le groupe de maisons.

– Objectif repéré.

– Feu à volonté.

Posant la main sur l'épaule du pointeur, le chef du peloton de reconnaissance lui indique par petites secousses comment régler son tir. Un

obus du « Panthère » explose juste sur l'objectif. Dès que le nuage de poussière se dissipe un peu, on aperçoit des branches d'arbres, des pans de toiture, des bouts de ferraille et même des débris humains qui voltigent au-dessus du boulevard.

Le Panzer de l'Untersturmführer Renz roule le premier de toute la colonne. Par radio, le sous-lieutenant dirige le feu de la 6e compagnie qui le suit dans la foulée. Son camarade Grossrock avec ses cinq « Panthères » engage à son tour le combat. Les chars de la Panzerdivision *Wiking* s'en prennent maintenant à des blindés russes qui surgissent pour essayer de renforcer les pièces de PAK dont une dizaine viennent d'être détruites dans les premières minutes de l'engagement.

Les mitrailleuses lourdes soviétiques prennent le relais. Les rafales de balles claquent contre le blindage des Panzers sans produire d'autre effet qu'un fracas assourdissant. Les caisses d'acier tintent comme des cloches en folie. Les hommes d'équipage en sont tout assourdis. Les radios ripostent avec les mitrailleuses de bord, tandis que pointeurs et chargeurs s'en prennent aux nids de résistance soviétiques les uns après les autres. Tout le boulevard nord de Kovel devient un enfer où se succèdent les explosions.

Le grésillement de la radio accompagne la progression des Panzers allemands :

– Épervier, Épervier, arrive... Je demande couverture de feu pour un bond vers le quartier des casernes par-dessus la route de Kovel à Brest-Litovsk.

– Appui accordé, répond le Hauptsturmführer Reicher.

Le chef du peloton de reconnaissance est bien décidé à arriver le premier dans la ville assiégée. Son camarade Grossrock le suit toujours dans la foulée. Le « Panthère » de Manfred Renz accélère et fonce vers son objectif, salué par de nouveaux canons antichars soviétiques qui viennent de se démasquer.

La défense soviétique est loin d'avoir été totalement démantelée. Des obus antichars arrivent sans arrêt contre les blindages des « Panthères ». Toute la 6e compagnie du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* se trouve en pleine bataille. Pour protéger sa progression, le Hauptsturmführer Reicher ordonne à ses chefs de peloton de tirer des obus fumigènes. A l'abri de cette couverture, les Panzers parviennent encore à se rapprocher des faubourgs situés au nord de Kovel.

Une énorme explosion retentit et un gigantesque nuage de fumée s'élève tout à coup. C'est un dépôt de munitions et de carburant qui vient d'exploser. Profitant de la confusion, le capitaine ordonne à tous les chars de sa 6e compagnie d'accélérer encore leur allure et de franchir le plus vite possible la route de Kovel à Brest-Litovsk.

Juste avant d'arriver au remblai, l'Untersturmführer Renz ressent encore un choc dans son « Panthère ». C'est un coup direct d'une pièce de PAK russe. Pourtant, le blindage tient le coup, une fois encore. Avec ses cent millimètres d'épaisseur frontale d'acier, la tourelle donne l'impression d'être inexpugnable. Le sous-lieutenant est bien disposé à riposter aussitôt.

– Essaye de réussir aussi bien que tout à l'heure, lance-t-il à son pointeur.

– Quelle distance ?

– Quatre cents mètres.

En quelques secondes, le tir est réglé et le long tube de 75 se dirige vers l'emplacement antichar qui vient d'être localisé.

– Feu !

Le premier coup est un coup au but. Le canon et ses servants sont volatilisés. La route est libre.

Se méfiant quand même d'autres pièces éventuelles, Manfred Renz avance sous la protection d'un écran de fumée. Il parvient alors à rejoindre une route perpendiculaire à la grande artère et s'y engage aussitôt. Dans ce pays marécageux, toutes les chaussées se trouvent sur des digues et du haut des tourelles de surcroît, les chefs de chars dominent bien la situation. Par les épiscopes, ils aperçoivent les fantassins russes qui essayent de décrocher en direction des bois, abandonnant les faubourgs septentrionaux de Kovel, durement matraqués par les obus de la 6ᵉ compagnie de chars de la Panzerdivision *Wiking*.

Manfred Renz aperçoit alors les cinq « Panthères » de son camarade Alfred Grossrock qui l'ont suivi par l'itinéraire qu'il vient de découvrir. Bientôt, ils sont une demi-douzaine de chars allemands de l'autre côté de l'avenue.

Il reste encore des nids de résistance éparpillés. Quelques Soviétiques obstinés ont résolu de se faire tuer sans espoir sur leurs pièces pour tenter de retarder l'avance allemande. Ils parviennent à tenir une trentaine de minutes avant de succomber sous les feux des « Panthères » qui tirent obus sur obus. La percée est en train de réussir.

Le peloton de l'Untersturmführer Grossrock reçoit alors un ordre de son chef de compagnie :

– Avancez au nord-est de la ville, ordonne Reicher par radio. Vous allez couvrir tout le quartier au nord des casernes.

Sitôt en position, les Panzers de la 6ᵉ compagnie reçoivent l'ordre de surveiller les bois. Le Hauptsturmführer Reicher a mission de rester sur place, jusqu'à l'arrivée de son camarade Otto Schneider, qui a mené

l'attaque avec sa 7e compagnie plus au nord, en tête du reste du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking*.

Cette 7e compagnie a commencé par attaquer un puissant ensemble de pièces antichars qui se trouvaient concentrées à l'ouest de Dubova. Puis Schneider a reçu l'ordre d'obliquer vers le sud et de poursuivre son avance en bousculant tout sur son passage.

Ses « Panthères », conduits par le peloton de l'Obersturmführer Ola Olin, un volontaire finlandais resté volontairement à la division après le départ de ses compatriotes au printemps précédent, parviennent à s'emparer des quelques masures du village de Dubova qui ne tardent pas à flamber. Des chars et des canons de PAK sont détruits après un sévère duel d'artillerie.

– Nous tenons Dubova, annonce Schneider à son chef de bataillon le Sturmbannführer Paetsch, qui suit avec le reste de l'unité, à commencer par les « Panthères » de la 5e compagnie de l'Obersturmführer Jessen, enfin libéré de sa dure mission de soutien aux grenadiers de *Westland* et de *Germania*.

Un peu après trois heures de l'après-midi, la marche vers Kovel peut reprendre. Mais les chars se heurtent presque aussitôt à un important champ de mines. Il faut faire appel aux sapeurs d'assaut qui s'affairent sous le feu, pour essayer de délimiter un passage qu'ils jalonnent avec de hauts piquets.

Les Soviétiques vont encore essayer d'entraver la marche en avant des Panzers, mais ils sont rapidement surclassés et il est cinq heures de l'après-midi quand l'avant-garde de la 7e compagnie rejoint les « Panthères » de la 6e, en position de couverture au nord de la ville dont elle vient de briser l'encerclement.

Il ne reste plus qu'à élargir le couloir de percée. Une fois encore les volontaires germaniques de la Waffen SS et les chasseurs de la Wehrmacht vont mener de durs combats pour réduire toutes les positions soviétiques que l'avance des chars allemands vient de déborder.

Une demi-heure après la fin des combats dans le quartier des casernes au nord de la ville, l'Obersturmbannführer Mühlenkamp laisse ses « Panthères » en protection et se rend au poste de commandement de l'Obergruppenführer Gille. Il sera le premier officier de la Panzerdivision *Wiking* à se présenter à son commandeur et à lui annoncer que la percée vient de réussir. Jamais Herbert-Otto Gille n'a paru si souriant. Ses yeux brillent de joie derrière ses lunettes à fines montures. Un seul commentaire tombe de ses lèvres minces :

– Je savais bien que mes volontaires germaniques allaient me tirer de ce piège à souris !

La progression de l'infanterie allemande vers Kovel a été parfois entravée par des attaques des partisans polonais. Cent cinquante résistants armés ont ainsi attaqué dans Masrov une section d'un bataillon de construction de la Wehrmacht qui a subi des pertes sévères. Plus sérieuse encore a été l'assaut de trois cents Polonais qui s'en prennent, à l'arrière des lignes, aux services de la 253e division d'infanterie dans les bois au nord de Sotoun. Dans des engagements confus et sanglants disparaissent des véhicules, des chevaux et de nombreux isolés. Désormais, sur les confins de la Russie blanche et de l'ancienne Pologne, la guerre des partisans se développe avec une intensité dramatique et le front semble soudain se trouver partout, même si les bandes qui errent dans les forêts sont encore dépourvues de matériel lourd.

La guerre sur le front de l'Est entre dans une phase nouvelle qui semble bien annoncer l'inéluctable défaite allemande. La percée sur Kovel, réalisée à grand-peine, va pourtant permettre un réalignement du front qui se stabilise – pour quelque temps – au niveau du fleuve frontalier du Boug.

Dans la ville elle-même, l'Obersturmbannführer Mühlenkamp récupère la 8e compagnie de son régiment de chars qui rejoint son IIe bataillon. L'Obersturmführer Nicolussi-Leck raconte à ses chefs ce qu'il a vécu depuis sa folle percée :

– La seule vue de nos hommes en uniforme noir semble avoir eu un véritable effet magique sur la garnison. Que des Panzers aient réussi à forcer l'encerclement semblait à tous un gage de délivrance certaine.

– Avez-vous été engagés aussitôt ? lui demande le Sturmbannführer Paetsch.

– Sans perdre une minute. On avait besoin de nous partout. Mes sept « Panthères » n'ont cessé d'aller d'un point de résistance à un autre. Sans nous vanter, je ne sais si le « Kessel » aurait réussi à tenir sans notre renfort. Nous sommes même parvenus à conserver le croisement des routes à l'ouest de la ville. Mais les combats ont été très durs.

– Avez-vous subi des pertes ? demande Mühlenkamp.

– Cinq de mes sept Panzers ont été touchés, Obersturmbannführer, répond Nicolussi-Leck. Mais on a réussi à les réparer tant bien que mal.

Tandis que les « Panthères » de la 8e compagnie sont réintégrés sans le bataillon Paetsch, où ils retrouvent ceux de la 5e, 6e et 7e compagnie, des combats de chars se poursuivent, en liaison avec les blindés de la 4e et la 5e Panzerdivision de la Wehrmacht.

Dans les faubourgs nord, près des casernes, l'Untersturmführer Renz voit soudain surgir par la route un char avec une silhouette curieuse,

mais portant les croix noires du Reich. L'engin se fait reconnaître à moins de cinq cents mètres du « Panthère » du peloton de reconnaissance. A son bord se trouvent le lieutenant-colonel Hoffmann, de la Wehrmacht, en compagnie d'un opérateur de cinéma. Ils demandent à être conduits au poste de commandement de l'Obergruppenführer Gille qui va devenir, pour la propagande de guerre allemande « le héros de Kovel ». Pour le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* se faire filmer importe assez peu. Son grand souci, dans ces premières heures de la délivrance de la place forte encerclée, c'est le sort de plus de deux mille blessés.

– Est-ce que des ambulances peuvent passer ? demande-t-il aussitôt.

– Impossible, Obergruppenführer. Le terrain est bien trop marécageux. Pas un véhicule à roues ne peut joindre Kovel à l'arrière.

– Alors il va falloir évacuer ces malheureux sur les Panzers et à bord de tous les véhicules à chenilles disponibles. Ils ne peuvent pas attendre plus longtemps. Pour beaucoup d'entre eux, c'est une question de vie ou de mort.

Les libérateurs de la ville assistent à des spectacles de cauchemar, au fur et à mesure que les infirmiers hissent hors des caves les civières sur lesquelles gisent des malheureux aux pansements crasseux, couverts de pus et de sang. Depuis le début du siège, les blessés de Kovel ont terriblement souffert. Les yeux brillants de fièvre, ils ont peine à croire que leur calvaire se termine.

Pour l'Obergruppenführer Gille, la bataille continue. Car seul un étroit couloir réunit la ville au gros des forces allemandes. Kovel est une sorte de Mont-Saint-Michel totalement investi par les armées soviétiques et où seule la digue venant du nord-ouest reste entre les mains des unités qui viennent de réussir la percée.

– Il faut élargir le passage, dit-il à son état-major. Sinon, nous pouvons être coupés d'une minute à l'autre par une contre-attaque. Nous allons donc lancer des opérations à l'ouest et au sud, tout en tenant solidement le front à l'est.

Une demi-heure après son arrivée dans la ville, l'Obersturmbannführer Mühlenkamp se trouve déjà penché sur la carte, en compagnie de son commandeur, et ils étudient tous deux comment relancer dans la bataille les « Panthères » du II[e] bataillon de chars de la Panzerdivision *Wiking*.

# 22.

Assurer la sûreté de ce véritable « cordon ombilical » que constitue le couloir de percée devient la première mission de la Panzerdivision *Wiking* maintenant que le contact se trouve renoué avec les assiégés de Kovel.

Dès le 6 avril 1944, le Sturmbannführer Hans Dorr, avec le I^er^ bataillon de *Germania*, reçoit la charge de la voie ferrée du nord, le long de laquelle a été menée l'attaque de la veille.

– Quel est l'appui de Panzers ? demande aussitôt Dorr.

– La 6^e^ compagnie du Hauptsturmführer Reicher.

Les volontaires germaniques retrouvent sur l'itinéraire le « Panthère » de commandement de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp qui a été abandonné au cours de l'attaque de la veille, juste avant l'aube, et a été placé sous la protection de deux Panzers du peloton de reconnaissance régimentaire de l'Untersturmführer Manfred Lenz.

– Nous sommes sous le feu d'un maudit canon de PAK, annoncent bientôt les hommes de garde près de l'épave.

– A quelle distance ?

– Deux kilomètres et demi environ. Mais les tirs sont précis. Des obus sont arrivés dans la tourelle.

L'Untersturmführer Horst Niemann ne tarde pas à intervenir avec un des chars de protection. Les Soviétiques sont loin d'avoir renoncé à tout effort sur Kovel et menacent sérieusement les arrières de la percée.

Un premier peloton de Panzers est envoyé en renfort. Les combats continuent.

Dans la soirée, l'état-major de l'Obergruppenführer Gille décide de mener une opération dans ce secteur et d'y engager la totalité du bataillon de chars.

La garnison laissée à Dubova se trouve bientôt assaillie par des fantassins soviétiques et des blindés.

Les Russes attaquent aussi au nord-est de Kovel, dans le secteur de la tuilerie où ils essayent de reprendre le terrain perdu.

— Il faut nous donner de l'air, décide le commandeur de la Panzerdivision *Wiking*. Sinon la tête de pont sera à nouveau asphyxiée et à la merci d'une attaque inopinée.

Les quatre compagnies de « Panthères » sont donc relancées dans la bataille, avec comme infanterie d'accompagnement les volontaires germaniques du bataillon Dorr, de plus en plus considérés comme l'élément de choc de *Germania*.

Dans la journée du 7 avril, l'opération est menée à bien sans problème majeur, tandis que l'évacuation de la totalité des blessés est terminée depuis la veille.

La première partie de la bataille de Kovel est terminée. Les jours suivants seront consacrés à organiser le terrain gagné et surtout à élargir le passage vers le gros des forces allemandes.

Le 10 avril, après quelques moments de repos, les « Panthères » de la 6ᵉ compagnie du bataillon Paetsch sont envoyés au nord de la ville. Il s'agit d'attaquer les villages de Tourja et de Bachov, à une demi-douzaine de kilomètres au nord-est de Kovel. Les Soviétiques sont surpris de voir leurs adversaires lancer une attaque aussi loin de leur base et cèdent du terrain. Mais ils préparent une sévère riposte et commencent à rameuter de nouvelles unités de chars dans la région de Kovel.

Le surlendemain, les blindés russes contre-attaquent en venant du nord. La 6ᵉ compagnie du Hauptsturmführer Reicher entre en action aussitôt et réussit à disperser l'infanterie d'accompagnement puis à détruire quinze chars. Les « Panthères » récemment arrivés sur le front surclassent nettement les T.34 et les Sherman et le bilan des engagements apparaît impressionnant. Mais les Soviétiques expédient sans arrêt de nouveaux renforts, bénéficiant d'une aide américaine accrue par les convois de l'Atlantique.

La bataille de Kovel se poursuit mais est encore très loin d'être gagnée pour les Allemands.

Le 16 avril, l'Obergruppenführer Gille décide de monter une opération pour le lendemain, afin de dégager l'ouest de la ville, toujours aux mains des Soviétiques.

— Nous allons nous emparer des hauteurs 189, 5 et 188, décide le

commandeur de la Panzerdivision *Wiking*. En tête de l'attaque le bataillon du génie 50 de la Wehrmacht, qui sera soutenu par nos « Panthères » de la 5e et de la 6e compagnie ainsi que par les grenadiers du bataillon Dorr.

La mise en place s'effectue dans la nuit. Les sapeurs sont chargés de construire un pont sur la rivière Tourja, qui sera aussitôt franchie par les volontaires germaniques poursuivant leur attaque vers l'ouest.

L'opération débute à une heure et demie du matin. Mais les Soviétiques réagissent rapidement et durement. Les sapeurs se trouvent bloqués par un feu infernal à soixante mètres de leurs positions de départ. Ils appellent à l'aide :

– Panzers ! Panzers !

Pour les rejoindre, dans cette région marécageuse, il n'y a qu'une étroite digue, mal praticable. Deux « Panthères » sont d'abord envoyés en renfort. Au bout d'une demi-heure, un des chars est détruit en combat rapproché. Les sapeurs découvrent que tous les itinéraires vers l'ouest sont minés et qu'ils sont de surcroît défendus par des barricades solidement tenues par les fantassins russes.

– Nous ne pouvons rien faire sans blindés, avoue un des officiers du génie qui demande à nouveau de l'aide.

Cette fois, c'est la 6e compagnie tout entière qui sera engagée sur la Tourja. Les Panzers du Hauptsturmführer Reicher se mettent en route dans les ténèbres. La nuit se remplit du grondement des moteurs.

– Je ne peux pas grand-chose sans soutien d'infanterie, décide le capitaine au moment de lancer ses chars à l'attaque.

Il est cinq heures du matin quand les grenadiers du bataillon Dorr arrivent de leurs positions près des aiguillages du chemin de fer situés au nord-ouest de Kovel. Les volontaires germaniques profitent de l'obscurité pour se glisser le long de la voie ferrée et attaquer le premier point d'appui de l'ennemi. Les sections d'assaut bondissent le long des rails, se glissent entre les bâtiments, attaquent l'adversaire au pistolet mitrailleur et à la grenade, avant d'en venir au corps à corps avec une farouche détermination. Il est sept heures du matin et le jour va se lever quand Allemands, Néerlandais et Scandinaves sont maîtres de leur premier objectif. Le Sturmbannführer Dorr expédie un message laconique à l'arrière : « Hauteur 189,5 capturée. »

Un peu plus loin les sapeurs de la Wehrmacht ne peuvent toujours pas déboucher et se trouve cloués par un feu terrible. Seuls des Panzers peuvent les dégager. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp décide d'envoyer en reconnaissance quelques-uns de ses sapeurs blindés avec le Hauptsturmführer Schliak.

Il est neuf heures et demie quand l'unité du génie SS parvient enfin à

ouvrir un passage et prend liaison avec une compagnie du bataillon Dorr. Grenadiers et sapeurs seront alors renforcés par une nouvelle unité de chars : la 5[e] compagnie de l'Obersturmführer Jessen, qui arrive avec ses « Panthères ».

Quant à la 6[e] compagnie du Hauptsturmführer Reicher, elle poursuit son attaque et s'empare de la hauteur 188. Le commandeur du régiment de chars n'est pas décidé à s'arrêter aussitôt et lance ses ordres par radio :

– Jessen, vous poussez une reconnaissance vers le sud-ouest en direction de Hordodelec. Reicher, vous envoyez aussi des Panzers en éclaireurs vers le sud-est.

Les casernes du sud de la ville sont attaquées par les grenadiers, qui élargissent ainsi la tête de pont vers les faubourgs méridionaux de Kovel.

Les Soviétiques ne vont pas tenter de contre-attaques, mais écrasent les positions nouvellement conquises sous un déluge de torpilles de mortiers lourds et d'obus d'artillerie légère. Les volontaires germaniques s'enterrent et vivent dans les caves comme des taupes.

La température se radoucit un peu. La vie à l'intérieur de la place assiégée s'organise chaque jour un peu mieux. On arrive à pousser quelques gamelles de soupe chaude jusqu'aux premières lignes. A l'intérieur de la ville, tous les transports sont assurés par des convois hippomobiles, tant l'essence est précieuse. Quelques pauvres haridelles traînent de vieilles charrettes polonaises surchargées de caisses de munitions.

A l'arrière, les artilleurs du II[e] et du IV[e] groupe de la Panzerdivision *Wiking* sont relevés par des éléments de la Wehrmacht et gagnent la ville de Lublin où ils doivent être réorganisés et percevoir enfin leur matériel perdu dans le « Kessel » de Tcherkassy, trois mois auparavant.

Le 20 avril est un jour de fête dans les armées du III[e] Reich. Ce jour-là, Adolf Hitler célèbre son anniversaire et il est d'usage de choisir cette date pour certaines promotions et décorations. Les assiégés de Kovel apprennent que leur Commandeur, l'Obergruppenführer Gille, est décoré des « brillants » qui viennent s'ajouter aux feuilles de chêne et aux glaives de sa cravate de chevalier de la Croix de Fer. C'est une distinction exceptionnelle. Il est le premier officier de la Waffen SS à la recevoir et le douzième de toute l'armée allemande [1]. Il reçoit l'ordre de

1. Il y aura en tout vingt-six officiers décorés des « brillants », dont seulement deux appartenaient à la Waffen SS : l'Obergruppenführer Herbert-Otto Gille et l'Oberst-

se rendre au Grand-Quartier général du Führer pour être décoré par Hitler lui-même.

Herbert-Otto Gille va faire attendre pendant neuf jours le chef de l'État, parce qu'il estime qu'il est plus utile à Kovel que parmi les généraux de l'état-major et tous les journalistes rameutés par les services du Dr Göbbels.

Avant de s'envoler pour la Prusse orientale, le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* veut aussi décorer de ses mains trois des officiers qui ont brisé l'encerclement : l'Obersturmführer Nicolussi-Leck, qui est arrivé le premier à Kovel ; son camarade Otto Schneider, qui a suivi ses traces quelques jours plus tard ; le capitaine des chasseurs de la Wehrmacht Bolm, dont les hommes ont forcé le barrage, grimpés sur les plages arrière des « Panthères ».

La prise d'armes est à peine terminée que les équipages des chars sont relancés dans la bataille, renforcés par une compagnie de l'unité de canons d'assaut de la division. Des artilleurs des obusiers de campagne et des pièces de FLAK parviennent aussi à rejoindre la ville assiégée, sous les ordres du Sturmbannführer Buhler, qui a formé un « Kampfgruppe » pour retrouver au plus vite la Panzerdivision *Wiking*, dont toutes les unités se rassemblent peu à peu dans Kovel. Les nouveaux arrivés sont placés en couverture vers l'ouest du côté du village de Czerkasy et de son moulin à vent qui ont été conquis avec tant de difficultés au début de la contre-attaque.

L'avant-veille de son départ, l'Obergruppenführer Gille est toujours penché sur ses cartes en compagnie du Standartenführer Richter et de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp. Tous deux sont habitués à travailler de concert depuis le début des opérations sur les confins russo-polonais et, une fois encore, ils vont se trouver lancés dans une dure bataille. Mais, cette fois, leur Commandeur ne sera plus là. L'artilleur et le tankiste reçoivent les dernières instructions de leur chef :

– Les grenadiers de *Westland* et de *Germania* resteront en couverture pour éviter toute surprise de l'ennemi. L'attaque sera montée par le régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* avec comme infanterie d'accompagnement le bataillon d'assaut du major Quehl, de la Wehrmacht.

– Quel est le plan de manœuvre, Obergruppenführer ? demande Mühlenkamp.

– Vous avancerez le long de la voie ferrée à partir des hauteurs

gruppenführer « Sepp » Dietrich. Voir, sur les titulaires de cette décoration militaire rarissime, le livre de Günter Fraschka : *L'honneur n'a pas de frontières*, paru aux éditions France-Empire en 1970 (avec un avant-propos du colonel Rémy).

situées au sud de la cote 189. Vous vous dirigerez sur Lubliniec, puis vous obliquerez sur le sud-est. Il faudra vous emparer de la hauteur 193,3 et puis fermer le passage de l'autre côté de la rivière Tourja, près de Hordodelec.

Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* lance en conclusion de la conférence d'état-major tandis que le Sturmbannführer Schönfelder rédige les ordres d'opération :

– Cette offensive prendra le nom de code d'*Ilse*.

Trois compagnies du IIe bataillon du régiment de chars se rassemblent près du moulin à vent, à la sortie sud-ouest de Kovel. Les mécaniciens travaillent sans relâche depuis la percée et il reste au Sturmbannführer Paetsch une cinquantaine de « Panthères » en état de combattre. Son chef tient à participer lui-même à l'opération avec l'état-major régimentaire. Il est cinq heures du matin, quand l'Obersturmbannführer Mühlenkamp grimpe à bord de son Panzer de commandement qui porte le numéro RO 2. Trois compagnies doivent participer à l'opération : la 5e de Jessen, la 6e de Reicher et la 8e de Nicolussi-Leck. Pionniers de la Waffen SS et grenadiers de la Wehrmacht serviront d'infanterie d'accompagnement.

Peu avant six heures du matin, l'infanterie s'élance sur le remblai du chemin de fer, à trois kilomètres au sud de Kovel. Les grenadiers doivent occuper une zone marécageuse, qui s'étend entre la voie de chemin de fer et le village de Lubliniec. C'est sous leur couverture que l'attaque des chars va pouvoir déboucher.

Les sapeurs d'assaut attaquent les premiers, pour repérer les passages possibles : les mines sont aussi redoutables que l'envasement.

Les chefs de l'opération attendent impatiemment des nouvelles de l'infanterie qui doit maintenant être au contact, dans la lueur indécise de l'aube. Enfin, les messages arrivent par radio et confirment l'avance des fantassins. Il n'est même pas sept heures du matin quand, sur la droite, Lubliniec est atteint et que, sur la gauche, la hauteur 189,5 est enlevée. Toute la zone marécageuse se trouve ainsi entre les mains des troupes allemandes. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp regarde sa montre : sept heures pile. Il appelle la 6e compagnie du Hauptsturmführer Reicher :

– A vous d'y aller.

Les chasseurs de la Wehrmacht du major Quehl se sont hissés sur les plages arrière des « Panthères ». Si le village de Dubliniec est occupé sans aucune résistance, les Soviétiques tiennent encore solidement les bois à l'est de la voie de chemin de fer.

A l'ouest, la situation n'est guère meilleure. Trois canons antichars, particulièrement bien camouflés, viennent d'ouvrir le feu. Le Hauptsturmführer Reicher envoie un message à son Commandeur :

– Impossible de franchir le talus de la voie ferrée, annonce le capitaine.

Trois autres canons russes ne vont pas tarder à se démasquer également du côté de l'est. Les chars sont tirés des deux flancs. Et toutes les mines n'ont pas encore été neutralisées. Avec le peloton de tête, l'Untersturmführer Grossrock piaffe d'impatience. Mais ses chefs ne veulent pas aventurer les « Panthères » en terrain inconnu sans tout tenter pour les couvrir.

– Envoyez des nuages de fumée, ordonne le Sturmbannführer Paetsch.

Sous cette protection, la 6ᵉ compagnie de chars parvient à passer le remblai. Mais c'est pour tomber, au sud de la voie ferrée, dans la zone marécageuse, où le terrain se révèle vite bien pire que tout ce que l'on craignait.

L'opération « Ilse » est en train de s'enliser...

– Faites donc avancer les sapeurs d'assaut, ordonne Mühlenkamp. Qu'ils nous débarrassent des mines et aident à dégager les Panzers.

Les hommes s'affairent dans le terrain marécageux, tandis que les Russes essayent d'interdire le passage avec leurs mitrailleuses et leurs pièces antichars. Il faut envoyer les grenadiers pour soutenir les hommes du génie. Mais la mitraillade et le bombardement continuent. Les responsables de l'opération demandent alors aux mortiers lourds et aux pièces de PAK allemandes de repérer les emplacements de batteries ennemis et de les écraser sous un tir nourri.

Ce n'est pas le moment de se soucier de la consommation en munitions. Torpilles et obus s'enfournent dans les tubes. Les détonations rauques des coups de départ font un fracas assourdissant. Tout le front sud de Kovel s'embrase et les pièces aboient avec fureur.

Au bout d'une longue attente, le Hauptsturmführer Reicher peut enfin envoyer un message à son Commandeur : « Objectif atteint par la 6ᵉ compagnie. »

Les équipages des chars et les fantassins s'installent en protection. Dès le lendemain, 28 avril, les « Panthères » reçoivent l'ordre de regagner Kovel.

Dans la ville toujours attaquée par l'est, mais dont les lisières nord, ouest et sud ont été largement dégagées, le Standartenführer Joachim Richter succède à l'Obergruppenführer Herbert-Otto Gille. La Panzer-

division *Wiking* va donc être commandée provisoirement par un nouveau chef. C'est un artilleur de quarante-huit ans qui a déjà l'expérience de l'autre guerre et ordonne aux assiégés de creuser partout des tranchées et des abris. Le paysage de Kovel ressemble de plus en plus aux images des combats de 14-18.

Le bruit court rapidement que la Panzerdivision *Wiking* va être relevée et reconstituée en Pologne. Une longue semaine se passe.

La première unité à quitter la ville sera le régiment de chars. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp et ses Panzers reçoivent l'ordre de quitter Kovel pour être placés en réserve du LVI^e corps blindé dans la région de Maciejov.

Une nouvelle bataille de chars se prépare.

# Quatrième partie

# 23.

Au mois de juin 1944, la Panzerdivision *Wiking*, qui n'a jamais quitté le front de l'Est depuis l'été 1941, est envoyée au repos en Pologne. Ceux qui ont participé aux durs combats de Kovel retrouvent de nouveaux volontaires germaniques, engagés lors de l'encerclement de Tcherkassy et qui viennent de terminer leur première période d'instruction. L'unité, que commande provisoirement le Standartenführer Richter, occupe des cantonnements dans la région du camp des Bruyères, près de Debica, et y célèbre le retour de l'été par de grands feux de joie, semblables à ceux allumés par les unités au repos en Ukraine l'année précédente. Depuis le dernier solstice, le front a reculé de plusieurs centaines de kilomètres vers l'ouest et de nombreux camarades sont portés disparus. Pourtant, c'est avec le même enthousiasme que vétérans et nouveaux soldats de la Waffen SS célèbrent le solstice.

*Flamme empor Flamme empor*
*Steige mit loderndem Scheine*
*Von der Gebirgen am Rheine*
*Glühend empor, glühend empor*[1] *!*

L'entraînement a repris son rythme, infernal. Pour tous les instructeurs, un seul adage est devenu une règle de vie absolue : « La sueur épargne le sang. »

Tandis que la majeure partie de la division des volontaires germaniques se trouve provisoirement assez loin sur les arrières du front, le

1. « Flamme, élève-toi, flamme élève-toi, monte avec une lueur ardente depuis les montagnes sur le Rhin, rougeoyante vers le ciel, rougeoyante vers le ciel. » Musique de K. Gläser en 1791 et paroles de S.H. Chr. Nonne en 1814.

régiment de chars est mis à la disposition du LVI^e corps blindé de la Wehrmacht.

L'Obersturmbannführer Johannes Mühlenkamp n'a toujours sous ses ordres que son état-major régimentaire et un seul de ses deux bataillons. C'est le II^e, celui des chars « Panthères ». Aussi le commandeur du régiment de chars obtient en renfort une unité de choc de grenadiers : le III^e bataillon de *Germania* entièrement équipé de véhicules blindés semi-chenillés. A la fin du mois de juin ce « Kampfgruppe », issu de la Panzerdivision *Wiking* et placé en réserve, reçoit un ordre d'alerte. Il doit se préparer à une contre-attaque, en liaison avec une division blindée et trois divisions d'infanterie de la Wehrmacht.

Le général Hossbach convoque Mühlenkamp et lui expose la situation :

– Le 22 juin, les Soviétiques ont lancé une grande offensive contre le groupe d'armées du Centre et ils espèrent manifestement franchir le Boug. On me signale des rassemblements de troupes ennemies à l'abri des forêts. Le premier objectif semble être la ligne Kovel-Lublin.

Le général de la Wehrmacht entraîne le lieutenant-colonel de la Waffen SS devant une grande carte murale :

– Je ne sais pas si nous devons vraiment craindre quelque chose de très sérieux, dit Hossbach. Tout le terrain au nord-ouest de Kovel n'est qu'un vaste marécage. Vous en avez vous-même souffert quand vous avez réussi avec tant de peine à rompre l'encerclement.

– Nous étions en mars, Herr Generalleutnant, rétorque Mühlenkamp. La situation a bien changé. Toutes mes reconnaissances de Panzers m'indiquent que le retour du beau temps a considérablement asséché les marais. Ils seront à nouveau praticables aux divisions blindées dans les jours qui viennent.

– Vous en êtes sûr ?

– Certain, Herr Generalleutnant.

Le général réfléchit rapidement. Mühlenkamp est un homme d'expérience et il ne peut que se fier en son jugement. Aussi lui demande-t-il brusquement :

– Vous qui connaissez le terrain, où pensez-vous devoir attendre l'ennemi ?

– Sans aucun doute du côté de Maciejov. C'est là où je serai le mieux pour briser toute attaque de blindés ennemis au nord de la voie Kovel-Lublin.

– Alors, prenez vos dispositions au plus vite. Et bonne chasse !

Le Standartenführer Mühlenkamp prépare ses ordres d'opération pour ses quatre compagnies de « Panthères ». Mais les Soviétiques seront plus rapides. Et une première attaque russe va brusquement débouler, le 6 juillet 1944, avant que le dispositif allemand soit en place. Ce n'est d'ailleurs qu'une avant-garde de dix-sept chars soviétiques, escortés de nombreux fantassins, grimpés sur leurs superstructures. L'attaque a lieu en direction de Nove-Koszary.

Ce raid va surprendre tout le monde.

Au début de l'après-midi, il fait un temps splendide. C'est même un torride été polonais. L'officier d'ordonnance du régiment de chars, l'Untersturmführer Jensen est en train d'envoyer quelques seaux d'eau sur l'officier adjoint de Mühlenkamp, l'Obersturmführer Lichte. Les deux officiers, en maillot de bain, ne songent qu'à se rafraîchir et à s'amuser. Soudain, dans un fracas assourdissant, quelques avions soviétiques passent à basse altitude et commencent à mitrailler et bombarder tout ce qui bouge. Jensen et Lichte n'ont que le temps de se jeter dans un fossé. Des rafales cinglent la poussière tout autour d'eux et ils entendent siffler des éclats dans tous les sens. Toujours en maillot de bain, les deux officiers trouvent vraiment que les Soviets exagèrent.

L'officier adjoint du régiment de chars, entre deux passages des chasseurs-bombardiers, parvient à bondir jusqu'à un téléphone.

– Ici, Lichte, lance-t-il. Qu'est-ce qui se passe chez vous ?

Mais aucune des quatre compagnies de « Panthères » ne répond à son appel. Il n'y a même pas de courant : non loin de là, le central téléphonique vient d'être détruit par un bombardement d'artillerie.

Touché par l'aviation, le poste de commandement du régiment, dans une masure polonaise à toit de chaume, s'enflamme brusquement. Et les deux officiers sont toujours en maillot de bain ! Soudain, ils entendent un bruit de moteur.

– Quel est l'idiot qui roule au milieu d'un tel bombardement ? crie Jensen.

Il ne tarde pas à découvrir ce que lui montre son camarade Lichte, aussi stupéfait que lui : à moins de cinquante mètres, trois chars russes de type T.34 viennent de surgir. Tranquillement.

Les chefs de char, le buste hors de la tourelle, tournent le dos aux deux officiers allemands qui bondissent à nouveau dans leur trou et se concertent rapidement.

– Qu'est-ce qu'on fait, Obersturmführer ? demande Jensen.

– On va essayer de rejoindre notre Panzer. Il est bien camouflé et les Russes n'ont pas dû le repérer.

– Ce sera dur d'y arriver.

– C'est la seule solution. Allez ! On se sort de ce trou.

Les deux officiers bondissent et parviennent à rejoindre leur char. Jamais, ils ne se sont aussi vite hissés à leur poste. Les écoutilles claquent, le canon tourne vers le groupe des chars soviétiques, toujours à l'arrêt près du poste de commandement en flammes. Deux détonations. Deux chars ennemis sont touchés par les deux premiers coups de canon. Des flammes s'élèvent.

A ce moment, un nouveau char surgit. C'est le « Panthère » de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp qui accourt au canon. Le dernier T.34 survivant le prend aussitôt à partie. Le premier coup part et manque sa cible. Lichte a vu le danger, riposte aussitôt et détruit le T.34 avant qu'il puisse tirer un second coup de sa pièce.

Johannès Mühlenkamp se hisse hors de sa tourelle de commandement et bondit à terre.

– Merci, dit-il à son officier adjoint. Le coin me paraît très malsain. On va changer tout notre dispositif.

Le poste de commandement du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* s'installe à Toupaly. L'Obersturmbannführer Mühlenkamp croit en sa chance et confie à son officier adjoint Lichte :

– Je ne crois pas que l'ennemi ait repéré nos « Panthères » dans la région de Maciejov. J'ai l'impression que nous allons rudement les surprendre.

Tandis que les compagnies du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* se préparent à la contre-attaque, les Soviétiques renforcent leur artillerie sur tout le front. Les positions tenues par les fantassins de la Wehrmacht sont prises sous un terrible bombardement qui annonce l'imminence de l'assaut russe.

Il est quatre heures du matin quand un message confirme toutes les prévisions de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp. Débouchant en force des bois au nord-est de Kruhel, les forces soviétiques bousculent les avant-postes allemands et pénètrent jusqu'à la ligne principale de résistance. Des pointes de blindés progressent jusqu'à l'ouest de Nove-Koszary. Les assaillants parviennent à s'emparer de deux canons de PAK lourds et commencent à semer un grand désordre sur les arrières des lignes tenues par les forces du Reich.

Une intervention immédiate des Panzers peut seule rétablir un semblant de front. Le téléphone sonne au poste de commandement du régiment de chars où Mühlenkamp s'attendait à cet appel brutal. Il sait mieux que personne depuis trois ans que les Russes ont l'habitude de se battre de nuit.

– La situation est grave, lui annonce d'emblée le colonel von Bonin,

chef d'état-major du général Hossbach. Les Soviétiques ont fait une percée et semblent décidés à pousser plus loin encore vers l'ouest. Krasnoduby est menacé.

– Ce n'est pas une surprise, Herr Oberst. Nous allons contre-attaquer immédiatement.

– Avec quels moyens ?

– Une compagnie de « Panthères » et un bataillon blindé d'infanterie.

Aussitôt Mühlenkamp donne ses ordres. Courent au canon, dans la tête de pont de Smydin particulièrement menacée, la 7e compagnie de chars avec l'Obersturmführer Otto Schneider et le IIIe bataillon de *Germania*, dont les compagnies portées sur véhicules semi-chenillés sont toujours aux ordres du dynamique Sturmbannführer Franz Hack.

Tandis que leurs camarades se mettent en marche vers l'ennemi, dans cette fin de nuit d'été chaude et douce, les équipages des Panzers s'apprêtent, une fois encore, à se lancer de toute leur puissance dans une bataille de chars. Les trois compagnies restantes du bataillon Paetsch, 5e de l'Obersturmführer Jessen, 6e du Hauptsturmführer Reicher et 8e de l'Obersturmführer Nicolussi-Leck sont rassemblées dans la partie est de la bourgade de Maciejov, prêtes pour une intervention immédiate.

Le jour n'est pas encore levé quand l'Obersturmbannführer Mühlenkamp expédie des pelotons de reconnaissance vers l'est, pour essayer de localiser les pointes de l'avance russe.

– Je veux des reconnaissances en profondeur tant vers le nord-est que vers le sud-est, demande-t-il aux éclaireurs. Si vous les repérez, alors nous les tenons.

Automitrailleuses et motocyclettes se mettent en chasse aussitôt et partent dans un nuage de fumée et de poussière. Le commandeur du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* décide alors d'installer son poste de commandement dans la partie est du village de Biliczy.

Pendant toute la journée du 7 juillet, les Soviétiques vont multiplier les attaques contre les positions allemandes. Pourtant, l'Obersturmbannführer Mühlenkamp et ses « Panthères » n'interviennent pas encore. Ils attendent leur heure. Elle va venir, inexorable.

En cas d'attaque en force des Soviétiques, le commandeur du régiment de chars est décidé de se servir de ses Panzers comme d'une véritable PAK manœuvrable. Ce qu'il veut, c'est tendre un piège à l'ennemi et essayer de l'amener à défiler de flanc devant ses canons. Le camouflage et le silence deviennent les règles absolues de l'unité.

Pour obtenir un superbe tableau de chasse, les équipages des « Panthères » ont besoin d'un « appât ». Un des pelotons du régiment va ainsi

se découvrir, attirer l'attention sur lui et essayer d'entraîner tous les blindés russes à sa poursuite, les obligeant à se présenter de flanc devant les redoutables canons de 75 long.

Un officier se porte volontaire pour ce plus dangereux de tous les jeux. Ce n'est pas un Allemand, mais un Finlandais. L'Obersturmführer Ola Olin n'a pas voulu regagner son pays quand ses compatriotes ont été démobilisé au printemps 1943, après avoir accompli leur contrat de deux ans comme volontaires dans la Waffen SS. Olin, lui, a décidé de se moquer des formalités administratives et de se cramponner à la division *Wiking* qui est devenue sa seconde patrie. Lieutenant au régiment de chars, il est un des rares volontaires européens titulaire d'un poste de haute responsabilité dans cette unité d'élite où il commande un peloton de « Panthères », dans la 7^e^ compagnie de l'Obersturmführer Schneider qui est plus encore pour lui un ami qu'un chef et auquel il succédera dans les derniers mois de la guerre. L'Allemand et le Finlandais sont habitués à faire équipe ensemble. Olin a la réputation d'avoir toutes les audaces et personne n'est surpris quand il se porte volontaire pour cette aventure dangereuse.

L'Obersturmführer Olin, à la tête de son peloton, s'éloigne de ses camarades, bien camouflés et se place en embuscade. Une colonne d'une dizaine de chars russes ne tarde pas à surgir.

Le lieutenant finlandais a bien prévu son plan.

– Sur le premier de la colonne, commande-t-il. Feu !

Le char russe vient à peine d'encaisser le coup qu'Olin lance à son pointeur :

– Maintenant, sur le dernier. Feu !

Prise entre deux chars en flammes, la colonne ennemie se trouve vite immobilisée. Alors, froidement, comme à l'exercice, avec ses redoutables 75 long, Ola Olin tire l'un après l'autre tous les blindés ennemis.

Alors, au lieu de s'éclipser discrètement, le Finlandais sort de son abri, pour être bien sûr d'être aperçu par le gros de la meute de chars russes qui surgissent maintenant, à l'endroit précis où il les attendait. Une fois bien certain d'être repéré, le lieutenant de Panzers rompt le combat et conduit son peloton lentement vers l'arrière, surveillant dans ses épiscopes s'il est bien suivi par tous les chars ennemis, désormais certains de leur victoire contre trois ou quatre « Panthères » isolés dans l'immense paysage marécageux recouvert d'une épaisse couche de limon séché. La manœuvre provoque une poussière épouvantable, mais, comme à plaisir, l'Obersturmführer Olin soulève avec les chenilles de son peloton un énorme nuage gris qui par moments dévore la silhouette sombre de ses chars. Sans se méfier, les Soviétiques se lancent dans le sillage de ses « Panthères ». Le piège se referme.

Quand ils voient surgir les chars soviétiques lancés à la poursuite de l'intrépide Finlandais, les équipages des trois compagnies de « Panthères » du bataillon Paetsch n'en croient pas leurs yeux. Bien camouflés par des branches qui les font ressembler à des bosquets éparpillés dans la campagne polonaise, ils sont une cinquantaine de « Panthères » à l'affût. En face d'eux, à bonne portée, l'horizon se couvre d'une véritable armada de blindés russes. Les chefs de chars de la Panzerdivision *Wiking* en comptent rapidement plus de cent ! En formation serrée, ils roulent vers l'ouest, traversant cette plaine marécageuse que l'on disait infranchissable et qui se trouve, comme Mühlenkamp l'avait prévu, totalement asséchée.

Un immense nuage de poussière s'élève maintenant, soulevé par les chenilles qui creusent de profondes ornières dans le sol sablonneux. Tous les chars soviétiques se présentent de flanc, à distance idéale de tir. Ils ne se doutent pas que leurs ennemis les attendent et choisissent chacun leur cible. Les pilotes ont arrêté leur moteur depuis le début de l'embuscade et s'apprêtent à assister en spectateurs au massacre. Près d'eux se tiennent les radios, accoudés à leur poste muet. Les chargeurs ont enfourné le premier obus perforant et les pointeurs suivent leur proie dans la lunette de tir. A chacun son char.

Les yeux collés à leurs jumelles, les chefs de chars surveillent la progression ennemie qui se déroule comme dans un film, avec une exactitude stupéfiante. Cela semble trop beau pour être vrai. La ruse de l'Obersturmführer Olin a réussi au-delà de toute espérance.

Le silence radio ne sera troublé que par un seul ordre, qui jaillit soudain et provoque les détonations simultanées d'une cinquantaine de canons de 75 long :

– Feu !

Le tonnerre se déchaîne en une fraction de seconde. En face, comme au champ de tir, une cinquantaine de cibles mouvantes sont touchées et bloquées net dans leur élan. Quelques chars russes explosent dans un grand jaillissement de flammes et d'acier. D'autres prennent feu lentement, avec d'immenses panaches de fumée noire qui se traînent au-dessus des carcasses démantelées. Beaucoup de blindés, atteints dans les chenilles, sont immobilisés ou réduits à tourner en rond.

Déjà, les pointeurs choisissent d'autres cibles et règlent leur tir.

– Feu !

A nouveau des chars russes explosent ou s'enflamment sous les coups de plein fouet. Ceux qui n'ont pas encore été touchés ne doivent trouver aucun abri dans cette immense plaine marécageuse. Ils peuvent bien foncer de toute la vitesse de leurs moteurs, les obus sont plus rapides et vont les rattraper, tôt ou tard. C'est un véritable massacre.

Pendant une interminable demi-heure, les chars soviétiques, pris sous le feu des « Panthères » vont connaître une effroyable agonie. Le terrain est couvert de ferrailles disloquées et fumantes. Au nuage de poussière grise succède maintenant d'énormes panaches de fumée noire.

L'Obersturmbannführer Mühlenkamp fait le décompte des blindés ennemis détruits en une trentaine de minutes d'engagement. Il arrive à un chiffre absolument fantastique : cent trois chars hors de combat! Jamais son régiment de Panzers n'a encore réalisé un tel bilan. Le commandeur appelle par radio ses chefs de compagnie :

– Quelles sont vos pertes?

Ce qu'il apprend alors le stupéfie plus encore. Un certain nombre de chars allemands ont été touchés par la riposte des Russes mais ils sont tous réparables et pourront reprendre le combat après avoir été remorqués vers la compagnie atelier où s'affairent les mécaniciens et les armuriers de l'Obersturmführer Erich Weise.

L'assaut blindé soviétique en direction du Boug est brisé net et les chars, si habilement rassemblés à l'abri des bois, au sud-ouest de Kovel, ne sont plus que des épaves où sont enfermés à jamais les corps carbonisés de centaines d'hommes d'équipage.

Le lendemain 8 juillet, les Allemands vont explorer ce véritable cimetière de chars qui s'étend devant les positions d'embuscade des « Panthères » de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp. Le général Hossbach a dépêché sur les lieux son propre chef d'état-major, le colonel von Bonin. L'officier est stupéfait de ce qu'il découvre. D'autres engagements de moindre importance ont encore eu lieu et c'est finalement à deux cents chars détruits et une centaine d'endommagés que s'établit le bilan de cette bataille de Maciejov.

En explorant les épaves où gisent les corps des tankistes russes, dans leur cercueil d'acier éventré par les obus perforants, les patrouilles de la Panzerdivision *Wiking* font une découverte surprenante. Le commandant d'un régiment soviétique a été tué à son poste de combat, près de lui une sacoche bourrée de documents secrets. Le plus intéressant est une carte qui indique clairement la direction de la poussée que devaient mener les blindés russes : de Kovel à Cholm et de Cholm au Boug. Quelques ordres d'opération sont rapidement traduits. Ils exigent que les tankistes ne perdent pas de temps au combat mais qu'ils bousculent tout sur leur passage pour foncer vers le Boug et y capturer le seul pont qui reste intact, celui du chemin de fer à l'ouest de Loubolm. « Et ainsi sera encerclé le corps blindé du général Hossbach et d'autres éléments de la 4[e] armée blindée allemande. »

La ruse de l'Obersturmführer finlandais Ola Olin a fait échouer ce plan et les « Panthères » de l'Obersturmbannführer Mühlenkamp ont remporté leur plus belle victoire. Aussi le lieutenant-colonel est-il promu Standartenführer et reçoit-il les feuilles de chêne sur sa cravate de chevalier de la Croix de Fer.

Un seul chiffre donne une idée de l'incroyable succès remporté par les « Panthères » : avec son seul peloton de la 6e compagnie, l'Untersturmführer Alfred Grossrock a détruit vingt-six chars ennemis de type T.34. Aucun de ses camarades ne sera surpris quand ce jeune sous-lieutenant, originaire de Ludwigsburg dans le Wurtemberg, sera décoré de la croix de chevalier[1].

La bataille de Maciejov est terminée. Le Standartenführer Mühlenkamp et ses Panzers reçoivent alors l'ordre de gagner Bialystok, où vient de se produire une nouvelle brèche.

1. Alfred Grossrock, de très nombreuses fois touché au combat, sera fait prisonnier en Hongrie et succombera alors des suites de sa dixième blessure le 5 avril 1945. Il avait commandé une compagnie de « Panthères » dans les derniers mois de la guerre.

# 24.

A la fin du mois de juillet 1944, la situation ne cesse de s'aggraver pour les Allemands dans la zone frontalière russo-polonaise, où le groupe d'armées du Centre se trouve de plus en plus malmené par les offensives soviétiques. Les Russes veulent à tout prix atteindre le Boug et établir une tête de pont sur la rive occidentale dans la région de Chom. L'objectif ultérieur est évident : la Vistule !

Les brèches se multiplient dans le front et les armées du Reich subissent défaite sur défaite. La 3ᵉ armée blindée se replie à travers la Lituanie pour chercher refuge jusqu'en Prusse orientale ; la 9ᵉ armée a subi un grave revers dans la région de Bobruisk ; la 4ᵉ armée a repassé, en pleine déroute, la Berezina, talonnée par les Russes lancés à sa poursuite ; la 2ᵉ armée essaye de faire front, tant bien que mal, dans la zone de Pinsk et Slonin.

C'est dans une atmosphère de crise et même de déroute qu'un nouveau commandant en chef arrive dans le secteur Centre. Le maréchal Model, le plus fanatique national-socialiste de tous les généraux de la Wehrmacht a la réputation d'être l'homme des situations désespérées. Et celle qu'il trouve en arrivant en Pologne frise la catastrophe. Sur les trente-huit divisions allemandes du secteur, vingt-huit ont été défaites et une dizaine n'ont trouvé leur salut que dans un repli désordonné vers l'ouest. Les pertes sont effroyables : près de quatre cent mille hommes blessés, tués ou disparus depuis quelques semaines.

Cet été 1944 prend des couleurs d'incendie et de déroute, sous la morsure ardente d'un soleil implacable brûlant tout le paysage polonais où vont et viennent, maîtresses quasi absolues du terrain, les colonnes blindées soviétiques.

Pour le maréchal Model, colmater le front devient une hantise absolue. Il lui faut lancer dans la bataille des troupes « fraîches ». Une

seule unité reste disponible sur les arrières immédiats des lignes enfoncées : la Panzerdivision *Wiking* qui a, tant bien que mal, terminé sa reconstitution au camp des Bruyères près de Debica.

– Je vous expédie au point le plus menacé, confie le maréchal Model à l'Obergruppenführer Gille. C'est tout le front qui menace de s'écrouler en Pologne.

Une fois encore, les volontaires germaniques sont appelés exactement au point critique, là où se joue le sort de la bataille.

– Où devons-nous être engagés, Herr Feldmarschall ? demande le commandeur de la Panzerdivision *Wiking*.

– Dans la région de Bialystok. Il faut expédier là-bas un « Kampfgruppe » blindé. Tout de suite.

Le Standartenführer Mühlenkamp est rameuté de la région de Maciejov près de Kovel et remonte à toute allure vers le nord. Avec lui son IIe bataillon du régiment de chars et le IIIe bataillon de *Germania*. « Panthères » et véhicules de combat blindés semi-chenillés représentent encore une puissance redoutable, surtout avec des chefs comme les Sturmbannführers Paetsch et Hack, dont la réputation de fonceurs est solidement établie.

La colonne gagne Najnovka et, dès le 16 juillet, se trouve engagée dans un sérieux combat retardateur. Puis le « Kampfgruppe » Mühlenkamp se dirige vers la région de Wysokie-Litevski.

– Vous serez rejoint par le reste de la division non loin de Kamenec, annonce l'état-major du corps d'armée au commandeur du régiment de chars.

Pour faire face à la ruée des blindés et des fantassins soviétiques déferlant vers l'ouest et menaçant Brest-Litovsk, puis Varsovie, à moins de deux cents kilomètres du front désormais, le maréchal Model a décidé de créer une tête de pont sur le Lesna et d'y ancrer sa résistance.

Ce sera la nouvelle mission de la Panzerdivision *Wiking* dont le commandeur reçoit des ordres implacables :

– C'est à qui arrivera le premier dans ce secteur, Gille. Les Allemands n'y sont plus et les Soviétiques pas encore. Vous avez une chance. Mais il faut faire vite. Très vite.

Une prodigieuse course de vitesse s'engage entre les éléments de choc du front soviétique de Russie blanche et les volontaires germaniques de la Panzerdivision *Wiking*, dont les rangs viennent d'accueillir un nouveau contingent de Hollandais et de Flamands, auxquels se sont joints des Norvégiens et des Danois qui n'ont pas pu rejoindre les régiments *Norge* et *Danmark* se battant en Estonie dans le cadre de la division

*Nordland.* Les nouveaux venus, en ce terrible été 1944, alors que le débarquement allié sur les côtes de Normandie a enfin créé un second front qui promet maintenant d'être un succès, n'ont plus l'enthousiasme des volontaires des années précédentes dont beaucoup croyaient voler au secours de la victoire. C'est avec une sombre détermination qu'ils rejoignent les rangs de la Waffen SS. Beaucoup d'ailleurs, devant les événements du « front intérieur » préfèrent se battre à l'Est plutôt que d'être mêlés à cette lutte fratricide qui oppose dans leur propre patrie, collaborateurs et résistants, voués désormais à des haines implacables.

Sitôt débarqués des trains qui les amènent de Debica, les hommes de la Panzerdivision *Wiking* sont lancés dans la bataille.

Dans cette course de vitesse roule en tête une nouvelle unité, qui vient enfin de retrouver la Panzerdivision *Wiking* : le I^er^ bataillon de chars, entièrement reformé après le désastre de Tcherkassy et qui rejoint le front de l'Est, avec son matériel et son personnel au complet. Fort de trois compagnies de Panzers IV, représentant une cinquantaine de chars, et d'une compagnie d'une quinzaine de canons d'assaut, c'est un appoint redoutable qui fait enfin de la division *Wiking*, une Panzerdivision à part entière.

A la tête du nouveau bataillon de chars, un simple capitaine de vingt-huit ans, le Hauptsturmführer Rudolf Säumenicht. Engagé dans la SS en armes dès 1936, alors qu'il n'avait que vingt ans, il a servi au régiment *Germania* en temps de paix et à la division *Totenkopf* dès le début de la guerre. Volontaire pour les Panzers, il commande une compagnie de chars et se bat dans les secteurs les plus difficiles du front de l'Est. Durant l'automne 1943, Rudolf Säumenicht, à la tête d'un « Kampfgruppe » improvisé en toute hâte, bloque net une pointe blindée soviétique et réussit à détruire quarante-deux T.34 avec la quinzaine de Panzers de sa compagnie.

Le jeune capitaine arrive à la Panzerdivision *Wiking* précédé d'une réputation déjà légendaire. Il se met aussitôt au travail et mène sur un rythme d'enfer ses chefs de compagnie, tous Obersturmführers : Paul Senghas à la 1^re^, Willi Hein à la 2^e^ et Kurt Schumacher à la 3^e^ (une 4^e^ compagnie, celle des canons d'assaut, a pour chef un très jeune officier, à peine sorti de l'école : l'Untersturmführer Bauer). Ils forment une équipe redoutable de jeunes officiers, fanatiques, précis, impitoyables au combat et joyeux drilles au repos. Pour leur retour au front – ces lieutenants de vingt-trois ou vingt-quatre ans sont tous des « anciens » d'Ukraine ou du Caucase – roulent avec leurs équipages à la tête de toute la Panzerdivision *Wiking*. Selon l'expression populaire : « le roi

n'est pas leur cousin ». Le buste hors de la tourelle de leur char de commandement, les écouteurs serrant leur vieille casquette verdâtre de combat, ils se donnent le luxe de fumer des cigares gros comme des saucisses en montant vers les lignes pour la grande contre-attaque du 17 juillet 1944.

Le Hauptsturmführer Säumenicht arrive au contact de l'ennemi, alors qu'il se trouve encore au sud de la rivière Lesna et il parvient à le repousser au nord de la bourgade de Widomla.

Le Ier bataillon de Panzers tient sous son contrôle toutes les pistes méridionales de la tête de pont.

– Objectif atteint, annonce placidement par radio Säumenicht au Standartenführer Mühlenkamp.

Le commandeur du régiment de chars demande aussitôt :

– Réactions de l'ennemi ?

– Aucune pour l'instant. Mais les engagements ont été très violents et les Russes n'ont rompu le combat que pour se renforcer.

Des dizaines de minutes se passent. Puis un nouveau message arrive au poste de commandement du régiment :

– Contre-attaque ennemie très violente.

– Avez-vous besoin de renforts, Säumenicht ? lui demande son chef.

– Si possible oui, Standartenführer, avoue le chef du Ier bataillon de chars.

Aussitôt, Johannès Mühlenkamp expédie à la rescousse les « Panthères » du IIe bataillon du Sturmbannführer Paetsch.

Tout le régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking* se trouve maintenant dans la bataille. Le combat restera incertain jusqu'au crépuscule, marqué par de durs engagements où les deux adversaires se choquent rudement, blindé contre blindé.

A la faveur de la nuit, le bataillon de Panzers IV de Rudolf Säumenicht parvient à avancer un peu à l'est de Kamenec-Litevski. Il reçoit alors le renfort des grenadiers du Ier bataillon de *Germania*. Les volontaires germaniques du Sturmbannführer Kruse qui a remplacé son camarade Hans Dorr, promu à la tête du régiment, attaquent en direction de l'est. Appuyés par les chars de Säumenicht ils parviennent à s'emparer du village de Topola.

Le lendemain, 18 juillet, dès midi, l'ennemi qui essayait de reprendre le terrain perdu en surgissant des bois en masses compactes, se voit rejeté.

Les équipages de Säumenicht et les grenadiers de Kruse ont gagné leur course de vitesse. Une tête de pont a été établie, qui va rester comme un coin fiché dans le flanc de l'attaque soviétique.

Le Ier bataillon de chars reçoit alors l'ordre de rejoindre Kamenec-

Litevski et de verrouiller le flanc est de la tête de pont. Dès le matin du 19 juillet, il change à nouveau de position. Säumenicht et ses Panzers se dirigent vers le nord et s'installent aux environs de Klepacze. Il est question d'une contre-attaque, plein est, une véritable charge de uhlans pour désarçonner le commandement soviétique en pleine offensive vers le Boug et la Vistule. Les chars de la Panzerdivision *Wiking* viennent en aide à des fantassins de la Wehrmacht, qui essayent de colmater une tête de pont sur la rive occidentale de la Lesna. Des combats très durs se déroulent dans la région de Szyszowo.

Pour Rudolft Säumenicht, le problème est très simple :

– La meilleure des défenses, pour des Panzers, c'est l'attaque. Si j'avais un peu d'infanterie, je pourrais bousculer les Soviétiques bien au-delà de Szyszowo.

Le chef du Ier bataillon de chars tempête tant et si bien qu'il reçoit en renfort le Ier bataillon de grenadiers de *Westland*, que commande le Sturmbannführer Sitter, un des héros de Tcherkassy où il combattait avec les volontaires estoniens de *Narva*. Sous ses ordres, une des plus solides unités de choc de la division. Flamands, Hollandais et Allemands se lancent à l'assaut à quatre heures de l'après-midi.

Pour appuyer les volontaires germaniques de ses feux, Säumenicht a mis à la disposition de Sitter deux compagnies blindées : la 1re de l'Obersturmführer Schumacher, avec ses Panzers IV, et la 4e de l'Untersturmführer Bauer, avec ses canons d'assaut. La trentaine de pièces tire à une cadence infernale et écrase les positions soviétiques sous les obus.

En moins d'une demi-heure, le village de Szyszowo est pris par les grenadiers de *Westland*, qui s'enterrent aussitôt sur les positions conquises.

Les Soviétiques ne sont pas décidés à abandonner le village. Dès la tombée de la nuit, vers huit heures et demie, ils lancent une terrible contre-attaque, après une préparation d'artillerie qui secoue rudement les grenadiers du Sturmbannführer Sitter.

Sous un déluge de projectiles, les Allemands et les Néerlandais s'accrochent au terrain, se tassant dans des tranchées sans cesse bouleversées par les obus qui éclatent en gerbes serrées. Les orgues de Staline s'en mêlent. Tout le paysage bascule dans l'enfer.

Puis c'est l'attaque d'un fort contingent d'infanterie. Günther Sitter estime à plus de mille hommes les assaillants. Selon une vieille habitude des Russes, ils donnent l'assaut en pleine nuit. Mais Sitter est un vieux renard qui connaît toutes les ruses de l'adversaire. Il ordonne à ses chefs de compagnie de laisser approcher les vagues d'assaut, puis de les mitrailler à bout portant, à quelques dizaines de mètres. Au milieu des

hurlements qui déchirent la nuit, les assaillants finissent par se retirer, abandonnant beaucoup des leurs sur le terrain.

Tandis que les grenadiers hollandais et flamands de Sitter reprennent haleine et ravitaillent leurs avant-postes en munitions, les Russes tentent un nouvel assaut dans un autre secteur. Mal leur en prend car ils se tournent vers la partie orientale du bourg. Là, les attendent les canons d'assaut de l'Untersturmführer Bauer. Le sous-lieutenant, lui aussi, laisse l'adversaire approcher à bonne portée, avant d'ouvrir le feu avec ses pièces et quelques mitrailleuses.

A l'aube du 20 juillet, le village de Szyszowo se trouve toujours entre les mains des volontaires germaniques, bien décidés à ne pas se laisser déloger.

L'Obergruppenführer Gille a gagné la première manche, grâce au « Kampfgruppe » précurseur du Standartenführer Mühlenkamp. Les deux hommes, désormais habitués à faire équipe, depuis des mois et des mois de durs combats, s'affirment plus que jamais comme les deux piliers de la division des volontaires germaniques, désormais considérée comme une des plus solides de la Waffen SS.

Dès le 19 juillet, le gros de la Panzerdivision *Wiking* arrive dans la région de Bialystok, venant du camp d'instruction de Debica. Les nouveaux engagés ne vont pas tarder à découvrir toute l'horreur de la lutte titanesque qui s'engage sur le front de l'Est.

Précédant l'Obergruppenführer Gille, deux officiers sont envoyés en liaison au quartier général de la 2$^{e}$ armée. L'Obersturmbannführer Schönfelder, chef d'état-major de la Panzerdivision *Wiking*, et l'Obersturmführer Günter Jahnke, premier officier d'ordonnance du Commandeur, sont reçus par le général von Treschow qui va les mettre rapidement au courant d'une situation absolument catastrophique.

– Messieurs, commence d'emblée le chef d'état-major, l'ennemi attaque notre armée sur toute la ligne. Après plusieurs heures d'un pilonnage encore jamais connu sur un aussi large front, les Soviétiques lancent dans la bataille de l'infanterie, des blindés, de l'artillerie. Les premiers rapports laissent prévoir une très large et très profonde brèche dans notre système défensif.

Devant les deux officiers de la Waffen SS, assez surpris de son pessimisme radical, von Treschow poursuit :

– De toute façon, les nouvelles sont très floues, car l'ennemi s'est acharné sur les postes de commandement et les voies de communica-

tion. Les liaisons par téléphone et même par radio sont, dans la plupart des cas, interrompues. Nous ne savons même plus les points du front qui tiennent encore. Aussi, j'ai envoyé un peu partout des officiers de liaison pour essayer de se rendre compte de la situation. Elle est floue mais mauvaise...

Manfred Schönfelder et Günter Jahnke se regardent. Jamais ils n'ont connu une situation aussi épouvantable sur un aussi large front. Qu'elle soit sérieuse et même dramatique les impressionne finalement moins que de découvrir qu'elle est aussi totalement incertaine et mouvante. Manifestement, le chef d'état-major de la 2e armée n'a plus aucune idée de l'endroit où peuvent maintenant se trouver les Russes.

— Je ne peux vous dire qu'une chose, messieurs : ils avancent !

L'Obersturmbannführer Schönfelder n'est pas un homme à se laisser emporter par le mouvement de panique qui semble régner et il demande seulement d'un ton glacial :

— Quels sont les ordres pour la Panzerdivision *Wiking*, Herr Generalmajor ?

— Rassembler tous vos éléments blindés, essayer d'y voir clair sur les positions de l'ennemi et les nôtres, prendre la liaison avec les unités de la Wehrmacht qui résistent encore, et surtout préciser jusqu'où l'ennemi a réussi à s'infiltrer vers l'ouest.

— Et ensuite ?

— Attaquer. Attaquer partout où vous le pourrez, stopper les pointes avancées, les isoler, les réduire. Vous devrez surprendre les arrières de l'ennemi et ses colonnes de ravitaillement, créer du désordre dans son dos, le ralentir, gagner du temps.

Von Treschow ajoute aussitôt d'un seul élan :

— Comprenez bien votre mission : vous serez les seuls à rester au contact des Russes et essayer de les ralentir. Par n'importe quel moyen et à n'importe quel prix. Pendant ce temps, nous allons construire une nouvelle ligne de défense et y acheminer des renforts.

L'Obersturmbannführer Schönfleder demande alors avec une politesse impassible :

— Et pour combien de temps est prévue cette mission de sacrifice, Herr Generalmajor ?

— Est-ce que j'en sais quelque chose moi-même ? Vous recevrez de toute façon de nouveaux ordres par radio. En attendant, voici un ordre du jour à lire à vos troupes.

C'est un message, bref mais significatif. Désormais, les bulletins de victoire sont bien loin. En arrivant sur le front de Bialystok, les volontaires germaniques de la Panzerdivision *Wiking* ne vont trouver qu'un seul message du haut commandement : « Arrêtez l'adversaire ! A

l'ouest, il n'y a plus rien ! La route du Reich est ouverte à l'ennemi ! »

En quittant le quartier général de la 2e armée pour aller rendre compte à son chef de ce premier entretien, Manfred Schönfelder confie à l'officier d'ordonnance du Commandeur :

– Nous avons déjà reçu des missions peu ordinaires. Mais celle-là dépasse tout. Nous n'en avons jamais eu d'aussi difficile ni d'aussi désagréable.

Et le chef d'état-major de la division *Wiking* ajoute, d'un air rêveur :

– On s'en souviendra de ce 20 juillet 1944.

Au moment même où les volontaires germaniques de la Panzerdivision *Wiking* montent vers le front de Pologne, une bombe éclate au grand quartier général du Führer à Rastenburg. Le colonel comte Claus von Stauffenberg, officier de tradition, issu d'un milieu catholique très hostile au national-socialisme et à son chef, s'était fait affecter, après une grave blessure sur le front d'Afrique, à l'état-major de l'armée de l'Intérieur, ce qui lui avait permis de nouer des contacts et de recruter des conjurés. Arrivé de Berlin à douze heures trente pour une conférence au grand quartier général, il dépose dans la salle de travail du Führer une bombe à retardement dissimulée dans une serviette. Elle explose à douze heures quarante-deux, au milieu d'une assemblée de deux douzaines d'officiers penchés à ce moment sur les cartes du front. L'attentat fera quatre morts et de nombreux blessés, mais Adolf Hitler, bien que fortement commotionné, est indemne et pourra même recevoir personnellement Mussolini avec qui il a rendez-vous dans l'après-midi.

Prenant la parole à la radio, le Führer ne tardera pas à rassembler ses partisans. Les conjurés se retrouvent très isolés au sein de l'armée et une féroce répression commence. Arrêté au ministère de la Guerre à Berlin, le colonel von Stauffenberg est fusillé dans la nuit, à la lueur des phares d'une voiture.

Contrecoup du complot avorté : les pouvoirs du Reichsführer Heinrich Himmler vont augmenter considérablement. Le chef de la SS prend la tête de l'armée de l'Intérieur et la Waffen SS ne fera qu'acquérir de l'importance au détriment de la Wehrmacht. Une armée politique d'un million d'hommes, dont plus de la moitié ne sont même pas citoyens du Reich, est en train de naître, réalisant le rêve des « chemises brunes » révolutionnaires des années trente. Dans toutes les forces armées, par ailleurs, le salut nazi, bras tendu, devient obligatoire.

L'affaire du 20 juillet n'est pas si simple qu'elle apparaît tout d'abord aux soldats du front, à travers les clichés de la propagande qui répand l'image d'un Hitler sauvé de la mort « par un nouveau miracle de la Pro-

vidence ». Des généraux SS comme le célèbre Obergruppenführer Felix Steiner, créateur et premier commandeur de la division *Wiking*, ont des amitiés dans le camp des conjurés. Et même le Dr Franz Riedweg, ce chirurgien suisse qui fut l'animateur du mouvement des volontaires germaniques dans la Waffen SS se trouve plus ou moins compromis [1]. Tous deux se battent alors en Estonie : Steiner commande le III[e] corps blindé germanique où Riedweg sert comme médecin. Pourtant, le complot est vite perçu comme une trahison par les soldats du front, à commencer par ceux des unités SS. Beaucoup d'ailleurs, engagés dans de très durs combats, n'auront qu'une image très atténuée de ce qui s'est passé à Rastenburg et à Berlin.

Ce qui compte, pour les volontaires germaniques de la Waffen SS, c'est ce qui se passe à Bialystok.

La situation dans la tête de pont devient de plus en plus dramatique. Les canons d'assaut de la Panzerdivision *Wiking* doivent être envoyés d'urgence en renfort auprès d'une division d'infanterie de la Wehrmacht qui menace d'être submergée d'une heure à l'autre.

A deux heures de l'après-midi, alors même que les conjurés commencent à comprendre que leur mouvement a échoué, un ordre arrive au poste de commandement du régiment de chars, établi depuis peu à Kol.-Lisowosyce.

Le Sturmbannführer Mühlenkamp, aussitôt reçu le message, prévient son officier-adjoint, le Hauptsturmführer Karl-Heinz Lichte :

– Les Russes attaquent en force. Nous devons foncer à leur rencontre vers le nord et essayer de les stopper.

– Quel est leur axe de marche, Standartenführer ?

– Du nord-est vers le sud-ouest. Ils semblent être partis de la voie de chemin de fer Czeremcha-Wysokie.

La première unité prête au départ est le I[er] bataillon du Hauptsturmführer Rudolf Säumenicht, qui commence par faire mouvement vers le village de Jasieniowka.

Dès le lendemain, l'ancien officier de la division *Totenkopf* progresse en direction de Bobrowka, où il veut prendre la liaison avec deux compagnies de *Westland* qui s'y trouvent ; la 5[e] et la 7[e] compagnies appartiennent l'une et l'autre du II[e] bataillon du Sturmbannführer Walter Schmidt. Grenadiers et équipages des Panzers sont habitués depuis quelques jours à travailler ensemble et commencent à monter quelques

1. Si l'on en croit l'historien allemand Heinz Höhne : *L'ordre noir, histoire de la SS*, Casterman, 1968.

contre-attaques. Le 21 et surtout le 22, ils progressent par Zubacze vers Czeremcha.

Tout le front est en mouvement.

Le 24 juillet, la Panzerdivision *Wiking* reçoit l'ordre de se replier sur la rive occidentale du Boug pour être engagée plus loin, vers le nord de Brest-Litovsk. Comme beaucoup d'autres unités de choc de la Waffen SS, la division des volontaires germaniques joue le rôle d'une formation de « pompiers » que l'on appelle à droite et à gauche au fur et à mesure que naissent les incendies...

L'Obergruppenführer Gille doit cependant laisser en arrière un fort « Kampfgruppe » qui avec les tankistes de Säumenicht, les grenadiers de Walter Schmidt et les artilleurs de Bünning poursuit la lutte dans Czeremcha, investie par les troupes soviétiques poursuivant leur offensive.

Les combats font rage dans la bourgade en ruine.

Dans l'après-midi du 25 juillet, une colonne d'une dizaine de blindés russes, escortés de quelques centaines de fantassins, fait brusquement irruption au milieu de la bourgade. Les positions occupées par les grenadiers, soutenus pourtant par quelques Panzers ont craqué sous le flot. Les chars soviétiques se promènent en maîtres dans Czeremcha et se dirigent tranquillement vers le poste de commandement du « Kampfgruppe », tandis que les fantassins commencent à nettoyer les maisons et les jardins, faisant la chasse aux SS poursuivis par de redoutables assaillants presque tous armés de la fameuse mitraillette pepescha...

Allemands, Hollandais et Flamands essayent de former de petits groupes de résistance, vite balayés par le flot des assaillants. Alors interviennent les pièces légères de 20 FLAK qui tirent à une cadence infernale contre les Soviétiques pour briser leur ultime assaut. Les secrétaires et les téléphonistes de la compagnie d'état-major se lancent aussi dans la bataille avec les conducteurs et les cuisiniers. Quant aux artilleurs, les seuls à occuper des positions solides un peu en retrait des premières lignes, ils tirent obus sur obus, dans le tas, bouche à zéro. Les obus explosifs éclatent au milieu des groupes de fantassins soviétiques stupéfaits de tomber sur une telle résistance. Quand arrive le crépuscule, le village de Czeremcha se trouve toujours entre les mains des volontaires germaniques.

Mais la Panzerdivision *Wiking* vient de perdre un de ses meilleurs officiers : le Hauptsturmführer Günther Sitter, tué à la tête de ses volontaires germaniques de *Westland.*

Après la courte nuit d'été, où les deux adversaires reprennent haleine, une terrible attaque de l'aurore manque à nouveau d'emporter tout le dispositif du « Kampfgruppe ». Pourtant, les volontaires germaniques

vont tenir jusqu'au soir. Säumenicht, Walter Schmidt et Hans Bünning reçoivent alors l'ordre de décrocher à la faveur de la nuit et d'essayer de rejoindre le village de Tokary, beaucoup plus à l'ouest.

Tandis que les divisions allemandes de Normandie, parties de Sourdeval et de Mortain, ne parviennent pas à fermer le couloir d'Avranches par lequel les Américains déferlent sur la Bretagne, les Soviétiques poursuivent leur avance vers Varsovie.

Le 2 août 1944, la Panzerdivision *Wiking*, battant en retraite sur ordre, arrive devant le Boug qu'elle doit traverser pour se réfugier sur la rive occidentale.

Il n'y a aucun gué praticable aux Panzers. L'Obersturmführer Paul Senghas, commandant la 1re compagnie de régiment de chars, qui commande l'arrière-garde chargée de livrer les derniers combats retardateurs, tourne vainement sur les rives à la recherche d'un passage. La mort dans l'âme, le lieutenant, après avoir tiré ses derniers obus sur les Soviétiques lancés à sa poursuite, doit se résoudre à faire sauter les huit blindés encore en état de marche. Six Panzers IV et deux canons d'assaut sont ainsi détruits avant que les équipages ne se lancent sur l'autre rive dans des canots pneumatiques ou même à la nage.

Désormais, les Soviétiques sont arrivés sur ce qu'ils considèrent comme leur frontière « historique » : cette rivière Boug, qui laisse pourtant sur sa rive orientale de vastes territoires ayant appartenu à la Pologne entre 1919 et 1939. Maintenant, les Russes ont atteint ce qui fut naguère la ligne de démarcation entre Allemands et Soviétiques au temps du pacte germano-soviétique et du dépeçage de la nation polonaise.

Le Boug ne va pas arrêter les colonnes de blindés russes qui franchissent ce vaste cours d'eau et se lancent impitoyablement à la poursuite de l'envahisseur, enfin chassé du sol de la patrie russe.

La Panzerdivision *Wiking* va connaître alors des journées de guerre de mouvement qui peuvent évoquer « à l'envers » les semaines de l'été 1941 quand, trois ans auparavant, les armées du Reich entraient sur le territoire de l'Union soviétique. Mais cette fois, les chasseurs sont devenus à leur tour gibiers. C'est vers l'ouest que progressent les colonnes des volontaires germaniques... Ils jouent aux chats et aux souris avec les Russes, entrent dans des villages que leurs adversaires viennent de quitter, avancent pendant des heures sans rencontrer âme qui vive, puis, brusquement, tombent au milieu d'une embuscade. Sans cesse survolés par les chasseurs-bombardiers, harcelés par les pièces de campagne et les orgues de Staline, talonnés par les pointes des unités blindées, les

hommes de l'Obergruppenführer Gille font pratiquement retraite depuis leur arrivée au front. Une question commence à se poser qui hante les états-majors : où s'arrêtera cette longue marche vers l'ouest ?

Les unités de la Panzerdivision *Wiking* traversent ainsi Sarniki, Losice, Mordy, Sokolov, Vengrov, Grebkov et toujours c'est la même direction, celle du soleil couchant qui finira par éclairer de ses rayons agonisants la terre allemande elle-même. Pour le moment, on se bat encore hors des frontières de l'ancien Reich.

Les Soviétiques semblent décidés à entraver le grand mouvement de retraite des forces allemandes et attaquent soudain à partir du nord de Lublin en direction de Varsovie. Au début du mois d'août, les avant-gardes de trois corps d'armée blindés soviétiques sont arrivés dans la région d'Okuniev et de Radzymin.

Le 5 août, un ordre étrange parvient à la Panzerdivision *Wiking* qui se trouve alors établie plus ou moins en réserve du côté de Stanislavovo :

« Mouvement immédiat pour stopper les attaques blindées ennemies et les détruire. »

L'Obergruppenführer Gille se demande bien avec quelles forces il pourrait arrêter les meutes de chars lancés à travers la plaine polonaise et qui avancent à fond de train sans pratiquement rencontrer de résistance.

Très rapidement, le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* s'aperçoit pourtant qu'une contre-attaque d'envergure se prépare. A l'unité des volontaires germaniques s'ajoutent, venues de Praga, deux formations qui restent encore redoutables : la 19ᵉ division blindée de la Wehrmacht et surtout la Panzerdivision parachutiste de la Luftwaffe *Hermann Göring*.

Une opération importante se monte rapidement. D'autres renforts allemands arrivent encore et rejoignent le front en train de se constituer à l'est de Varsovie. La percée soviétique se colmate peu à peu.

Redoutable renfort, toute une Panzerdivision de la Waffen SS est rameutée par chemin de fer de Roumanie. C'est la célèbre Panzerdivision *Totenkopf* qui rejoint rapidement le secteur de Siedlce ; peu après, elle gagne la région de Stanislavovo où se trouve précisément la Panzerdivision *Wiking*.

Avec ces deux divisions blindées qui viennent de se retrouver sur le champ de bataille, le commandement supérieur de la Waffen SS décide de former un corps d'armée, ce sera le *IVᵉ SS Panzer-Korps* que le maréchal Model entend bien transformer en fer de lance de la défense dans le secteur clé de Varsovie, directement menacé par les armées soviétiques, et où risque d'éclater, d'un jour à l'autre, une insurrection de

la résistance polonaise, décidée à jouer le tout pour le tout dans un ultime combat sans espoir.

Pour diriger le nouveau corps d'armée de la Waffen SS un commandeur et son état-major doivent arriver d'Allemagne. En pleine bataille, l'urgence se moque cependant de l'administration : le maréchal Model, ne voyant rien venir, décide le 8 août que l'on s'organisera sur place avec les moyens du bord. Quatre jours plus tard, un ordre officiel nomme enfin l'Obergruppenführer et général de la Waffen SS Herbert-Otto Gille comme commandant en chef du IV^e corps blindé SS.

Un seul homme semble capable de le remplacer à la tête de la division des volontaires germaniques : le Standartenführer Johannes Mühlenkamp. Ce spécialiste des Panzers a combattu dans les rangs de la *Wiking* depuis la prise de Rostov-sur-Don et la ruée vers le Caucase. Tous les vétérans de la division se souviennent de l'intervention dramatique de ses Panzers à Malgobek, alors que les rivages de la mer Caspienne semblaient encore à portée de la main...

Johannes Mühlenkamp passe alors le commandement du régiment à l'Obersturmbannführer Fritz Darges, un de ses « vieux » camarades – il a trente-deux ans – des bons et des mauvais jours.

Former un nouveau corps d'armée, en plein milieu d'une offensive russe n'est pas une affaire facile. Depuis son retour sur le front de Pologne, la Panzerdivision *Wiking* se bat dans une pagaille noire et la situation ne cesse d'évoluer dangereusement. L'ennemi se trouve maintenant aux portes de Varsovie et on se bat durement dans le triangle formé par les trois grands cours d'eau de la Vistule, du Narev et du Boug.

Pour former un corps d'armée avec une autre unité, encore faut-il la trouver... La seule indication que peut obtenir l'Obergruppenführer Gille, c'est que la division *Totenkopf* se trouve « quelque part du côté de Siedlce » alors que lui arrive de Brest-Litovsk.

Entre les deux unités SS, des chars soviétiques mènent librement des raids en profondeur et l'infanterie d'accompagnement commence à occuper le terrain.

Malgré les efforts des hommes des transmissions, aucune liaison radio ne peut être établie avec les nouveaux venus qui arrivent du front d'Italie et ont débarqué de leurs trains pour être jetés dans la bataille, dans une atmosphère de déroute et même de panique.

Par un hasard extraordinaire, les liaisons téléphoniques ne sont pas encore coupées entre l'Est et l'Ouest. A dire vrai, il ne reste qu'une seule ligne, sous laquelle passent pourtant les patrouilles des pointes blindées

soviétiques, lancées à l'aventure dans la région de Modlin, profondément à l'intérieur des positions allemandes.

Un téléphoniste de la division *Wiking* parvient à obtenir un de ses collègues de la division *Totenkopf* ! La communication est établie. Bientôt arrive à l'appareil le commandeur en personne, le Brigadeführer Hellmuth Becker, qui vient de remplacer depuis quelques jours le Gruppenführer Hermann Priess.

Becker, un Prussien de quarante-deux ans, qui a servi dès avant la guerre dans l'unité « Totenkopf » *Oberbayern*, est surtout connu dans la Waffen SS pour avoir tenu la poche de Demjansk, au sud-est du lac Ilmen, dans le secteur nord du front. S'être sorti d'un tel encerclement tient du miracle et les rescapés ont même droit à une plaque de bras spéciale – comme ceux qui ont combattu à Narvik ou en Crimée. C'est un homme au visage massif et au nez pointu chaussé de grosses lunettes à monture d'écaille. Il convient avec l'Obersturmbannführer Schönfelder d'une première conférence entre les états-majors des deux divisions.

Il va falloir improviser un état-major de corps d'armée tant bien que mal et se débrouiller en récupérant des officiers à droite et à gauche dans les deux divisions. Rapidement, l'Obergruppenführer Gille impose sa personnalité et ses méthodes. Tandis que Mühlenkamp réorganise la *Wiking* et Becker la *Totenkopf*, le commandeur du nouveau corps d'armée installe son quartier général au château Jaktory, au nord de Radzymin.

Les téléphonistes et les radios s'affairent devant leurs appareils, pendant que les secrétaires s'installent devant les machines à écrire qui ne vont cesser de crépiter nuit et jour. Les officiers de renseignements essayent de repérer sur de nouvelles cartes les pointes avancées de l'offensive soviétique, tandis que l'Obersturmbannführer Schönfelder prend la direction du bureau des opérations et expédie les premiers ordres aux unités. Des motocyclistes vont et viennent sans arrêt sur les allées du parc où de grosses voitures de commandement sont camouflées sous les couverts. Une activité fiévreuse règne à Jaktory, dans une atmosphère d'improvisation et de confiance retrouvée.

– La première chose à faire, annonce l'Obergruppenführer Gille, c'est d'établir une nouvelle ligne de défense principale.

Il en montre les contours sur la carte de la pointe de sa canne torsadée et indique les liaisons avec les unités voisines :

– A notre gauche, nous avons le XX$^{e}$ corps d'armée de la Wehrmacht. A notre droite, des éléments disparates, accrochés pour le moment à la tête de pont de Praga : la 19$^{e}$ Panzerdivision, la 73$^{e}$ division d'infanterie et la 1$^{re}$ division hongroise de cavalerie.

Le commandeur du IV^e^ corps blindé SS conclut brusquement :

– Quant aux Russes, ils sont partout, prêts à reprendre l'offensive. Nous devons nous attendre à une attaque générale dans moins d'une semaine. La bataille pour Varsovie est commencée.

# 25.

Il est neuf heures du matin, le 18 août 1944, à l'est de Varsovie. Le soleil, déjà haut dans le ciel, brûle tout le paysage. Une nouvelle journée de l'été polonais commence qui promet d'être torride. Déjà la poussière colle à la peau. Soudain, le tonnerre retentit. Ce n'est pas un orage mais des centaines, des milliers peut-être de pièces d'artillerie russes qui entrent en action. Les canons de campagne et les mortiers lourds soviétiques, accompagnés par la musique terrifiante des orgues de Staline, pilonnent les lignes allemandes. Le secteur visé est celui de la Panzerdivision *Wiking*. Jamais l'unité des volontaires germaniques n'a encore vécu un bombardement d'une telle intensité. En quelques minutes, les positions sont labourées et relabourées. Toutes les tranchées sont dévastées, les abris s'effondrent, les nids de mitrailleuses sont enterrés. Des débris de ferraille et des membres humains volent dans tous les sens. Écrasés au fond de leurs trous, Allemands, Hollandais, Flamands, Danois ou Norvégiens subissent cet orage d'acier et de feu, les dents serrées, les yeux fous, tout le corps secoué au rythme des explosions qui se succèdent à une cadence infernale jusqu'à ne plus produire qu'un immense roulement continu et terrifiant. Personne ne croit sortir vivant de cet enfer. Des cadavres mutilés s'écartèlent sur les positions dévastées. Partout, des blessés et des agonisants hurlent de douleur. Les infirmiers sont fauchés par les éclats en tentant de récupérer leurs camarades dont les appels à l'aide sont couverts par le fracas des déflagrations et le bruit de tonnes de terre qui jaillissent vers le ciel et retombent comme une grêle sinistre. La mort bat comme sur une gigantesque peau de tambour frémissante et gluante de sang.

Le bombardement à peine terminé, des fantassins russes surgissent des couverts.Ils sont des milliers et des milliers, véritable forêt en marche, hérissée de fusils et de mitraillettes.Ils attaquent en direction de

Jadwinin, une vaste dépression qui se trouve au nord-ouest de Ciciloy-Sulejow.

Les Soviétiques progressent sous la protection d'un épais nuage de fumée artificielle qui dissimule tous leurs mouvements. Quand les volontaires germaniques les aperçoivent enfin, ils ne sont plus qu'à quelques mètres et bondissent sur eux, baïonnette au canon, hurlant et tirant. Cette charge furieuse ébranle les positions de la Panzerdivision *Wiking*.

De mauvaises nouvelles ne tardent pas à parvenir au poste de commandement du Standartenführer Mühlenkamp :

– Deux compagnies russes se sont infiltrées dans le village de Tluszcz.

– Délogez-les !

– Ils ont transformé la gare en fortin et s'accrochent.

Johannes Mühlenkamp hausse les épaules et raccroche l'appareil. Il va falloir parer au mieux et colmater cette brèche. A peine le nouveau commandeur de la Panzerdivision *Wiking* a-t-il raccroché le combiné que la sonnerie retentit à nouveau. Cette fois on l'appelle des positions situées au nord de Sulejow et de Wolka-Sulejowska.

– Les Russes tentent de rompre le front.

– Ont-ils des blindés ?

– Oui, Standartenführer.

– Je vous expédie une compagnie de chars.

On se bat au corps à corps. La 5$^{e}$ et la 6$^{e}$ compagnie de *Germania* menacent d'être submergées. Le Sturmbannführer Pleiner s'accroche au terrain avec ses grenadiers et multiplie les appels à l'aide.

– Envoyez des Panzers d'urgence. Nous ne pouvons plus tenir. Faites vite, très vite.

Les combats se poursuivent dans une confusion sanglante mais tournent de plus en plus à l'avantage des Russes. Enfin, quelques blindés allemands surgissent.

Le Standartenführer Mühlenkamp n'a pu envoyer à la rescousse que la compagnie d'état-major du I$^{er}$ bataillon que commande l'Oberstumführer Paul Senghas. Il n'a avec lui que quelques hommes des services, armés de fusils et de pistolets mitrailleurs. Mais leur arrivée, à bord de véhicules semi-chenillés, provoque quelque pagaille parmi les Soviétiques et le jeune lieutenant charge comme s'il se trouvait à la tête d'une vraie compagnie de chars ! Et puis Senghas a son idée. Il sait que se trouvent à l'arrière deux Panzers IV en plus ou moins bon état, mais qui peuvent encore faire bonne figure. Il ne tarde pas à les récupérer et se hisse dans la tourelle de commandement. Il engage aussitôt le combat contre les blindés ennemis et parvient à

détruire deux Sherman et un T.34 au bout de quelques minutes de feu.

Pendant trois jours, l'Obersturmführer Senghas va tenir l'ennemi en haleine, avec seulement deux chars à moitié hors d'usage et une poignée de magasiniers, secrétaires et téléphonistes lancés dans d'impitoyables corps à corps, que soutiendraient avec peine les hommes des troupes d'assaut.

Le jeune lieutenant quand il retournera chez lui en permission dans le Wurttemberg, entre deux campagnes, arborera, sur son uniforme noir, la cravate de chevalier de la Croix de Fer.

Une autre bataille de chars se déroule non loin de là, du côté de Stanislavovo. Cette fois ce n'est plus le Ier bataillon, mais le IIe qui est engagé, avec ses redoutables « Panthères ». Il est quatre heures et demie de l'après-midi quand le Haupsturmführer Hans Flügel, un montagnard de Haute-Franconie, qui avait tout juste vingt ans à la déclaration de guerre et commande maintenant un bataillon de chars, reçoit l'ordre de s'emparer de ce village. Il n'a avec lui comme infanterie d'accompagnement que deux faibles compagnies de grenadiers et une cinquantaine d'éclaireurs avec leurs véhicules de reconnaissance. Pourtant, il fonce et engage tout de suite la 5e compagnie de Jessen et la 6e de Reicher. Pendant ce temps, avec la 7e de son vieux camarade Otto Schneider, le capitaine va essayer de tourner l'ennemi par l'ouest.

Les Soviétiques se sont solidement retranchés. Leurs positions sont couvertes par des pièces de PAK et de FLAK qui tirent à une cadence infernale. Le feu est tel que l'attaque frontale échoue et que les deux compagnies de « Panthères » sont obligées de battre en retraite devant les retranchements de Stanislavovo. Hans Flügel demande un tir de soutien des obusiers de campagne de la division. Les artilleurs lui répondent aussitôt :

– Nous ferons ce que nous pourrons. Mais nous avons très peu de munitions. N'attendez pas grand-chose de nous.

Les équipages des Panzers observent quelques coups d'arrivée. Ils croient que leurs camarades de l'artillerie sont en train de régler leur tir, mais Flügel reçoit un message sans équivoque.

– Impossible de vous aider davantage. Bonne chance.

D'autres renonceraient. Le chef du IIe bataillon de chars décide alors de tenter une nouvelle manœuvre et d'attaquer par les lisières septentrionales de la bourgade. Il conduit toujours lui-même l'assaut de la 7e compagnie. Décidé à risquer le tout pour le tout, il hurle un ultime commandement :

– *Panzermarsch !*

Il n'a avec lui que six Panzers mais ils s'élancent vers Stanislavovo de toute la puissance de leurs moteurs. Les « Panthères » font une entrée en trombe dans la bourgade et détruisent, à coups de canon ou sous leurs chenilles, dix-huit canons anti-chars soviétiques. Cette charge furieuse conduit Hans Flügel au milieu des maisons en flammes et des épaves de véhicules russes jusqu'aux lisières occidentales. Il les trouve fortement occupées ; le capitaine comprend alors qu'il ne peut pousser plus loin. Il lance aux cinq « Panthères » qui se trouvent avec lui :

– Continuez à les amuser. Je vais chercher du renfort.

Avec son char de commandement, le chef de bataillon retraverse à toute allure le village et rejoint les deux autres compagnies, en attente de ses ordres. Il ne sera pas long à les donner :

– On va tirer quelques fumigènes pour dissimuler la manœuvre, annonce-t-il aussitôt. Puis nous tournerons l'ennemi par la lisière nord du village.

Une fois encore, avec son char de commandement, Hans Flügel fonce en tête de son bataillon. Il atteint rapidement les lisières septentrionales, bouscule les Russes, entre dans le village de Stanislavovo. Après de durs combats de rues, les grenadiers et les éclaireurs, soutenus par les équipages des Panzers, progressent de maison en maison et parviennent à prendre à revers les emplacements de PAK et de FLAK qui avaient bloqué toute leur progression. Les hommes des « Panthères » et leurs camarades vont se battre toute la fin de journée. Au crépuscule, un fantastique bilan vaudra au Hauptsturmführer Hans Flügel la cravate de chevalier de la Croix de Fer : quarante et une pièces de PAK, cinq canons de FLAK, six chars, un canon d'assaut et de nombreuses armes d'infanterie, mortiers et mitrailleuses ont été détruits ou capturés. Le II^e^ bataillon de chars de la Panzerdivision *Wiking* n'a pas perdu un seul blindé et vient de remporter une de ses plus grandes victoires.

En fin de journée, la Panzerdivision *Wiking* a réussi à peu près à conserver ses positions. La nuit se passe dans l'attente d'une nouvelle attaque. Mais les Soviétiques reprennent haleine et, contrairement à leur habitude, vont attendre l'aube pour se relancer à l'assaut. Ils ont compris où se trouvait le point faible : à l'aile gauche des volontaires germaniques, là où ils essayent de tenir la liaison avec le XX^e^ corps d'armée de la Wehrmacht.

Les Russes attaquent avec des dizaines et des dizaines de blindés et parviennent à enfoncer les lignes des fantassins allemands. De nouveaux messages alarmants arrivent au poste de commandement de la

Panzerdivision. Cette fois, ceux qui tiennent les premières lignes, semblent désespérés.

– Nous tenons bon, Standartenführer, annoncent-ils à Mühlenkamp. Mais les Russes progressent rapidement à notre gauche. Nous allons être tournés par l'arrière.

– Établissez-vous en défensive et faites le « hérisson »!

Fébrilement, les grenadiers organisent de nouvelles positions à partir des bois au nord de Wolka-Kezlowska, jusqu'à Zabrodze, en passant par Debinki. Les volontaires germaniques s'appuient sur une voie de chemin de fer, dont le remblai va constituer le rempart de la division sur l'aile gauche. Au soir, le front n'a plus bougé.

Au matin du 20 août, ce ne sont plus les pièces d'artillerie, les mortiers lourds et les orgues de Staline qui bombardent les positions allemandes mais des avions, qui surgissent brusquement à l'aurore et attaquent en rase-mottes, échappant à tous les tirs des mitrailleuses et des canons de FLAK.

Pendant une heure, maîtres absolus du ciel, les Soviétiques vont à nouveau faire régner leur loi et bouleverser complètement les ouvrages défensifs édifiés depuis quelques jours.

Les avions disparus, ce sont les blindés qui attaquent les tranchées de *Westland.* Mais les grenadiers appellent à l'aide les chars de la Panzerdivision qui surgissent rapidement. Une bataille s'engage entre les monstres d'acier. Les Panzers IV et surtout les « Panthères » surclassent largement les T.34 russes et les Sherman américains arrivés par les convois de l'Atlantique. En quelques heures le I^er^ bataillon de Säumenicht réussit à détruire cinq chars avec ses Panzers IV, tandis que les « Panthères » du II^e^ bataillon de Paetsch en mettent quinze hors de combat.

Seulement, les grenadiers ont subi de lourdes pertes au cours de ces attaques, qui n'ont pratiquement pas cessé depuis l'avant-veille. Allemands, Hollandais et Flamands des I^er^ et II^e^ bataillons de *Westland* sont regroupés et se forment en hérisson dans la région de Kochowo et de Laskow, sous les ordres de Walter Schmidt et de son camarade Gerres, qui remplace Günter Sitter tombé le 25 juillet 1944.

Dès quatre heures du matin, les Russes attaquent en force. Les grenadiers de *Westland,* délogés de Laskow sont obligés de se retirer en combattant sur les hauteurs de Slopsc. Avec l'aube, les nouvelles positions sont durement bombardées par l'aviation et l'artillerie. Dans un ululement terrifiant, les orgues de Staline entre en scène et écrasent les positions de Walter Schmidt sous les salves de leurs fusées.

Dans la soirée du 21 août, la Panzerdivision *Wiking* est retirée du secteur Slopsc-Malonope et relevée par une brigade de la Wehrmacht, la 1.131ᵉ, commandée par le colonel Söth. Les nouveaux arrivés seront aussitôt attaqués et le village de Malopole, par exemple, changera trois fois de main au cours de la seule journée du 22 août.

Les Soviétiques ont réussi à mettre en ligne devant le IVᵉ corps d'armée blindé SS, que commande l'Obergruppenführer Gille plus de cent batteries d'artillerie. Une cinquantaine d'autres s'y ajoutent rapidement et toutes vont entrer en action à l'aube du 24 août. Tout le paysage polonais est rapidement écrasé sous un véritable tapis de fer et de feu : obus de canons de campagne, fusées des orgues de Staline et torpilles des mortiers lourds.

La ligne de résistance principale va du Boug au village de Malopole. Face à l'ennemi, se trouvent à gauche la Panzerdivision *Wiking,* de Mühlenkamp, et, à droite, la Panzerdivision *Totenkopf,* de Becker. Grenadiers allemands et volontaires germaniques vont passer une journée terrible sous le bombardement. Pourtant, ce matraquage infernal ne se termine par aucune attaque d'envergure. Le crépuscule calme à peine les artilleurs soviétiques. A trois heures du matin le tir s'intensifie et se précise. En pleine nuit, c'est le village de Malopole qui est pris sous un véritable déluge de projectiles. Tous les calibres entrent en action et il ne doit rien rester de la petite bourgade polonaise et pas grand-chose des fantassins de la brigade 1.131 de la Wehrmacht.

Quand commence la journée du 24 août, tous la croient décisive. Effectivement, l'ennemi attaque les cotes 103 et 106, mais les hommes de la Wehrmacht et de la Waffen SS lancent de rudes contre-attaques et parviennent à se maintenir sur leurs positions.

Le lendemain, après cinq heures de bombardement, les Soviétiques essayent de s'enfoncer, comme un coin, entre la Panzerdivision *Wiking* et la Panzerdivision *Totenkopf.* Rudement attaqués, Mühlenkamp aussi bien que Becker demandent des renforts au corps d'armée. L'Obergruppenführer Gille vient de voir placé sous ses ordres une division d'infanterie allemande, une division de cavalerie hongroise et un bataillon de garde qu'il lance dans la bataille. Le front arrive à tenir et, au soir du 25 août, la ligne principale de résistance n'est nulle part entamée.

Herbert-Otto Gille peut envoyer un message au haut commandement de l'armée : « La tête de pont de Slezany tient toujours. »

Au matin du 26 août, un élément de reconnaissance ramène cependant un renseignement essentiel. Le chef de détachement rend compte à

l'état-major du corps d'armée et prévient l'Obersturmbannführer Schönfelder :

– Il faut s'attendre à une pointe des blindés soviétiques sur le Boug. L'ennemi veut utiliser le pont de chemin de fer et tourner toute la tête de pont de Slezany.

– Quand doit avoir lieu cette attaque ? demande le chef d'état-major.

– D'une heure à l'autre, Obersturmbannführer.

Deux heures plus tard, des blindés soviétiques déferlent sur Czarnow et ils arrivent non loin du pont sur le Boug. Avec des obus à fortes charges explosives, ils parviennent à faire sauter l'ouvrage, qui se désagrège et s'écroule dans les eaux du fleuve.

C'est une catastrophe pour les défenseurs de la tête de pont. Tous les éclaireurs envoyés en reconnaissance le confirment : il n'y a aucun gué.

– Il faut que les Panzers attaquent à l'ouest de Czarnow pour conquérir un moyen de passage du Boug, décide aussitôt le Standartenführer Mühlenkamp dès qu'il apprend la destruction de l'unique pont.

Le I[er] bataillon du régiment de chars est aussitôt envoyé dans ce secteur. Il tombe sur un terrain épouvantable où les blindés ne peuvent progresser. Les Russes prennent sous leur feu les Panzers en mauvaise posture. La contre-attaque flotte un peu, puis se délite.

Dans une dernière charge à la tête de ses Panzers, le Hauptsturmführer Rudolf Sämenicht est mortellement blessé dans son char de commandement qui reçoit un obus de plein fouet.

L'Obersturmführer Willi Hein, lui aussi chevalier de la Croix de Fer et chef de la 2[e] compagnie, prend le commandement du bataillon à la place de Säumenicht qui était, comme lui, âgé de vingt-sept ans. Originaire du Holstein, dans l'Allemagne du Nord, le lieutenant de Panzers Hein parvient à ramener vers les rives du Boug les rescapés du I[er] bataillon. Il ne reste plus que douze chars en état de marche. Impossible de leur faire franchir le fleuve. Le successeur de Säumenicht doit se résoudre à donner l'ordre de les faire sauter.

Une douzaine de déflagrations résonnent longuement dans l'air brûlant de ce beau jour d'été. Puis les soixante hommes d'équipage, abandonnant les carcasses démantelées aux mains des Russes, qui accourent à la curée de toutes parts, passent un à un le Boug par les débris du pont sauté.

L'engagement sur la tête de pont de Slezany se termine par une sévère défaite pour les unités de la Panzerdivision *Wiking*.

Dans les derniers jours d'août se terminent les combats du IV[e] corps blindé SS dans ce secteur à l'est de Varsovie. Dès le 27, l'Obergruppenführer Gille se voit renforcé de la 19[e] Panzerdivision de la Wehrmacht. Il reçoit aussi l'ordre de changer de position et de se rendre au sud de la Vistule. Le quartier général est établi près de Zbytki. Les positions occupées par les volontaires germaniques vont désormais s'étendre jusqu'au Boug à l'est et à Serock au nord.

La seconde bataille défensive devant Varsovie va commencer dans quelques jours.

Pour reconnaître les positions occupées par les Soviétiques dans ce nouveau secteur, l'état-major de la division *Wiking* lance dans la bataille les éclaireurs du groupe de reconnaissance. Ils doivent essayer de trouver le contact de l'ennemi à l'aube du 29 août 1944.

Étrange atmosphère qui tantôt ressemble à la guerre de tranchées du premier conflit mondial, avec ses terribles bombardements, et tantôt à la guerre de mouvement de 1941 ou 1942, avec ses immenses raids motorisés à la recherche de l'ennemi. Tantôt, le front s'immobilise. Tantôt, il se convulse. Soudain, à nouveau, le paysage paraît étrangement vide. Et un calme trompeur règne sur la campagne polonaise endormie dans cette douce nuit de la fin d'août, où chacun oublie les journées torrides de combat pour rechercher un peu de fraîcheur et de paix.

Au groupe de reconnaissance, les éclaireurs se préparent à partir en opération. Un nouveau chef vient d'arriver. Le Sturmbannführer Franz Hack a succédé au Hauptsturmführer Heinrich Debus, ce capitaine audacieux qui a mené l'ultime percée des encerclés du « Kessel » de Tcherkassy.

Hack, un colosse de trente ans, originaire de Mannheim, a fait toute sa carrière au régiment *Germania,* dont il a commandé le III[e] bataillon, équipé de véhicules d'assaut blindés semi-chenillés. Sa réputation de fonceur lui a valu de prendre la tête du groupe de reconnaissance divisionnaire, même s'il connaît mieux, sans aucun doute, le métier de fantassin que celui d'éclaireur.

La veille, entre cinq et six heures du soir, tous les officiers sont convoqués chez le Sturmbannführer Hack. Parmi les nouveaux, se trouve un jeune sous-lieutenant flamand qui vient de sortir de l'école de Bad-Tölz. Vic, un Brabançon qui s'est engagé à vingt ans, en 1941 dans la Waffen SS, a fait toute la guerre sur le front de l'Est dans les rangs du groupe de reconnaissance. Promu Unterscharführer au feu, il a quitté ses camarades juste avant leur départ pour Tcherkassy. Après huit mois

de sélection, de formation et de spécialisation, il revient parmi eux pour prendre la tête d'un peloton.

Les quatre compagnies du groupe de reconnaissance sont en pleine réorganisation et tout le matériel n'est pas encore arrivé. De plus en plus, on remplace les unités de motocyclistes par des groupes de combat embarqués à bord des blindés semi-chenillés, que certains bataillons de grenadiers ont déjà largement utilisés.

– L'attaque aura lieu demain matin entre sept et huit heures, annonce le Sturmbannführer Hack. Toutes les unités seront mises en route au lever du jour. Vous aurez des ordres plus précis avant le départ.

Habitués aux ordres minutieux du groupe de reconnaissance où chaque peloton, pratiquement autonome, conservait une grande liberté de manœuvre, Vic est un peu surpris de cette manière expéditive de se lancer dans la bataille. Il est vrai que la situation a bien changé depuis son arrivée à la division et que le temps n'est plus aux grands raids en profondeur sur les arrières de l'ennemi. Au crépuscule, le jeune officier flamand regagne les cantonnements de la 2e compagnie, dont les véhicules de combat sont dissimulés sous des sapinières. La nuit pleine d'étoiles avec la lune dans son premier quartier sera courte... Le jour est à peine levé qu'un avion d'observation soviétique vient longuement survoler le bois, assez peu touffu, où le matériel a été camouflé sous des branchages. Les éclaireurs seraient-ils déjà repérés ?

Quand les chefs de compagnie arrivent le matin au rendez-vous, le Sturmbannführer Hack leur annonce :

– La situation a évolué pendant la nuit. Tout le dispositif doit être revu ce matin.

Les officiers se rassemblent dans une sorte d'abri à demi enterré au toit de rondins et de terre recouvert de mousse.

Le Sturmbannführer Hack annonce alors qu'il a reçu le commandement d'un « Kampfgruppe » et que le bataillon de reconnaissance sera commandé à sa place par un capitaine. C'est un officier assez âgé que certains ne connaissent pas. Un peu surpris de cette brusque nomination, il étudie la situation sur la carte et donne ses premiers ordres.

L'opération du 29 août démarre avec beaucoup de retard. L'Untersturmführer Vic est chef du 1er peloton de la 2e compagnie. Dans son véhicule blindé, juste à côté de lui, se trouvent son agent de liaison et son secrétaire de combat. La colonne démarre enfin.

On a largement débordé sur l'horaire prévu. Il est plus de dix heures du matin, et bientôt onze heures, quand tout le monde est en route.

Rapidement, la 3e compagnie accroche au bout d'un kilomètre. Les éclaireurs de la Waffen SS cherchent vainement les fantassins de la

Wehrmacht qui devraient se trouver dans ce secteur. Ils n'aperçoivent que des Soviétiques. L'ennemi semble nombreux et bien équipé d'armes antichars.

Le nouveau commandant du groupe de reconnaissance de la Panzerdivision *Wiking* annonce alors au Sturmbannführer Hack :

— Je ne peux pas avancer sans une protection contre la PAK.

— Alors vous descendez de votre véhicule et je prends votre place ! lui lance Franz Hack d'un ton sec.

En chemise gris-vert, casqué, un fusil d'assaut nouveau modèle à la bretelle, le chef du « Kampfgruppe » ressemble de plus en plus à son image légendaire : celle d'un casse-cou fonçant à la tête d'un bataillon de grenadiers. Hack est sans doute plus un baroudeur qu'un tacticien. Il ne connaît qu'un cri :

— Tout le monde en avant !

Un peu surpris de cette manière abrupte de « foncer dans le brouillard », Vic demande à son chef de compagnie, l'Obersturmführer Hans Niekamp :

— Quels sont les ordres ?

— Vous venez de les entendre comme moi.

Pendant que la colonne s'apprête au départ, des camions chenillés de la Croix-Rouge ramènent des premières lignes les blessés de l'engagement qui vient juste d'avoir lieu. Les combats semblent avoir été très violents et il y a déjà beaucoup de pertes.

— Moteurs en route ! En avant !

Les véhicules blindés semi-chenillés prennent le chemin sablonneux qui file entre les sapinières clairsemées.

Des avions surgissent et mitraillent la colonne. Des projectiles au phosphore allument quelques incendies dans les bois. De leurs véhicules, les volontaires germaniques ripostent et tirent quelques rafales de mitrailleuses sur les appareils, qui s'éloignent rapidement. Pour beaucoup d'éclaireurs, c'est leur première opération. Ils viennent de voir leurs premiers morts : toute une colonne de motocyclistes, fauchés par un mitraillage pendant une halte. Assis sur leur machine, les mains encore serrées autour des poignées du guidon, la tête casquée inclinée en avant sur la poitrine, ils semblaient dormir. En s'approchant, on s'aperçoit qu'ils ont été traversés de part en part par des balles explosives. Les petits points d'impact dans le dos s'ouvrent en plaies énormes sur la poitrine. Du sang séché s'écaille sur le réservoir des motos.

A la fin de la matinée, l'Untersturmführer Vic s'aperçoit qu'il n'a plus de liaison radio avec son chef de compagnie, qui doit rouler un peu

plus loin devant lui. Il ordonne à son agent de liaison, un tout jeune engagé, assez terrorisé semble-t-il, par ce premier jour de guerre :

– Saute à terre et part à pied essayer de trouver l'Obersturmführer Niekamp. Tu lui demanderas des ordres pour notre peloton.

Au bout d'un long moment, l'estafette n'est toujours pas de retour. Le sous-lieutenant flamand confie le commandement de son véhicule au chef du groupe de commandement et part à son tour, le long du sentier sablonneux, à la recherche de son agent de liaison. L'officier part donc seul vers l'avant pour essayer de rétablir le contact. Il s'avance dans les broussailles des premiers couverts. Devant lui, la 3e compagnie doit être sérieusement engagée, car les bruits de combat s'intensifient.

Vic ne tarde pas à découvrir son agent de liaison. Le malheureux garçon a sauté sur une mine et se tord de douleur, le ventre ouvert. Il a été brûlé sur tout le corps et son visage est devenu si noir que son chef a peine à reconnaître l'adolescent qui était encore quelques minutes auparavant près de lui dans le véhicule blindé. L'officier essaye de tirer le blessé un peu plus loin sous les couverts, à l'abri des broussailles. Les deux hommes se trouvent seuls, à plusieurs centaines de mètres de leur peloton, sans aucune liaison radio. Décidément cette reconnaissance s'engage bien mal.

Une explosion, toute proche. Voici maintenant l'artillerie russe qui s'en mêle. A moins d'un demi-kilomètre les observateurs ennemis, bien installés sur la crête de collines sablonneuses, règlent le tir sur la colonne allemande. Des projectiles de mortiers lourds tombent un peu partout. Des balles sifflent : des tireurs d'élite soviétiques s'en prennent aux éclaireurs de la Panzerdivision *Wiking* et abattent tous ceux qui se sont mal camouflés. D'autres obus tombent. Encore plus proches. Soudain, une déflagration assourdit Vic, qui sent la terre trembler sous lui. Il s'écroule, touché aux reins et à un genou. Il a surtout le bas du visage arraché et son menton ne tient à sa mâchoire que par la jugulaire de son casque ! Le visage inondé de sang, il se traîne près du jeune agent de liaison qui agonise, le pantalon ouvert sur une plaie horrible.

Soudain, un fracas de moteur. Puis le bruit des chenilles. Un char surgit. Tout le sol sablonneux vibre sous la marche de l'énorme monstre d'acier. Est-ce un Panzer allemand ou un blindé soviétique ? Vic, complètement sonné par sa blessure, entrevoit soudain l'engin juste au-dessus de lui, surgissant d'une brume indistincte. Il semble énorme, prêt à écraser les deux blessés sur le bord de la piste. L'officier flamand sent le char qui se rapproche. Il s'arrête enfin. A le toucher. C'est un blindé allemand.

L'équipage du char a vu l'obus russe exploser et l'officier s'écrouler ; le pilote s'arrête juste au-dessus de Vic et le protège de son énorme

masse d'acier. Par radio, le chef de char demande des secours. Un véhicule blindé semi-chenillé, qui devait aller chercher des munitions à l'arrière, prend en charge les deux blessés.

Le retour au front de l'Unterstumführer Vic n'aura duré que quelques minutes, en ce 29 août où la Panzerdivision *Wiking* s'apprête à livrer la seconde phase de la bataille défensive devant Varsovie.

Cette seconde bataille défensive commence par un nouveau bombardement qui débute dès le 31 août. Canons et mortiers soviétiques bouleversent les positions occupées par les grenadiers de *Germania* et de *Westland.* Au sud et à l'ouest de Radzyminek, les Russes attaquent en force pour essayer de réussir une percée. Monotones et sanglants, les assauts vont se succéder toute la journée. Les fantassins russes sont bloqués par les mitrailleuses des volontaires germaniques. Le lendemain, dès l'aube, les avions attaquent et bombardent les positions occupées par toutes les unités de la Panzerdivision *Wiking.* Il est dix heures du matin quand les fantassins soviétiques, soutenus par les avions et les blindés, se ruent à l'assaut de Radzyminek et de Slupno. En face d'eux les Allemands, les Hollandais et les Flamands du IIe bataillon de *Westland,* toujours commandés par le Sturmbannführer Walter Schmidt, ont du mal à tenir leurs tranchées investies irrésistiblement par les vagues d'assaut ennemies. Les volontaires germaniques décrochent et se réfugient, un peu en arrière, sur une colline, la cote 104, qu'ils mettent rapidement en état de défense.

Après ce premier succès, les Soviétiques poursuivent leur offensive. Leurs blindés s'avancent sur Radzyminek, bousculant les Panzers allemands envoyés à la rescousse. A six heures du soir, on se bat toujours pour essayer de tenir les villages de Wolka-Radzyminska et de Slupno.

La situation devient de plus en plus intenable sur la hauteur 104. Les grenadiers de Walter Schmidt sont attaqués par des vagues d'assaut russes, soutenues par le tir d'une quarantaine de chasseurs bombardiers qui ne cessent de piquer sur les positions de repli où les SS de *Westland* essayent, à tout prix, de s'accrocher.

Les Russes lancent sans cesse de nouvelles forces dans la bataille et les blindés viennent appuyer leurs fantassins. Les pièces de PAK des volontaires germaniques aboient sans arrêt et des hommes se glissent jusqu'à quelques mètres des chars, armés de leur redoutable « Panzerfaust ». Obus perforants et charges creuses causent des dommages terribles aux assaillants. A la fin de la journée, les grenadiers de Walter Schmidt contemplent un cimetière d'épaves fumantes devant leurs

tranchées. Deux douzaines de T.34, de Sherman et même d'énormes T.43 sont hors de combat.

L'attaque faiblit enfin avec le crépuscule. Après une journée de calme relatif, elle reprend avec encore plus de vigueur dans la nuit du 2 au 3 septembre.

Cette fois, ce sont des éléments de la Wehrmacht, dépendant du IV[e] corps blindé SS de l'Obergruppenführer Gille, qui sont attaqués. Par trois fois, les fantassins allemands repoussent les Soviétiques de la bourgade de Borki. Mais leurs adversaires s'obstinent et, à midi, ils sont maîtres des ruines où s'entassent les cadavres des soldats des deux camps. Victoire provisoire. Il est huit heures du soir quand le bataillon Ritter contre-attaque et reprend Borki, après deux heures de durs combats de rue.

Le 3 septembre, les services de transmissions de la Panzerdivision *Wiking*, que commande le Sturmbannführer Hüppe, parviennent à capter un message de l'ennemi. Aussitôt un radio va porter l'information à l'état-major de la division :

– Les Soviétiques avancent. Ils sont entrés à Nieporet par Rouda-Borki et Wolka-Radzyminska. Ils comptent poursuivre leur attaque sur Wolica et Wincentow ainsi que sur Dabrowa et Arciechowska-Opole.

Le Standartenführer Mühlenkamp décide de monter rapidement une contre-attaque. Comme troupe disponible il n'a sous la main qu'une compagnie du groupe de reconnaissance du Sturmbannführer Franz Hack. Elle sera engagée en liaison avec les hommes du bataillon Ritter de la Wehrmacht.

– Ordre de marche : Myszniec-Wolica.

Les assaillants se divisent en trois groupes d'assaut et parviennent à rejeter l'ennemi hors des bois, puis à atteindre les bras mort du Boug où ils prennent position.

Vers onze heures du matin, les Panzers arrivent au nord-ouest d'Arciechowka et s'avancent sur Dabrowa. Dans leur sillage, les fantassins du bataillon Ritter gagnent aussi du terrain. Il est midi quand les villages de Dabrowa, Radzyminska et Arciechowka tombent aux mains des troupes allemandes. Le chef du « Kampfgruppe » peut envoyer un message à l'état-major : « L'ancienne ligne principale de résistance sur le Boug est à nouveau occupée par nos troupes. »

Cette contre-offensive du 4 septembre est un succès. Mais il reste très local, car, dans le même temps, les Soviétiques arrivent à crever le front près de Wiskow et foncent sur Ostenbourg. A nouveau, les forces allemandes de Varsovie connaissent une ambiance de crise. Les canons

d'assaut de la Panzerdivision *Wiking* doivent intervenir avec divers éléments de la Wehrmacht. Leur départ oblige à raccourcir le front, dans la nuit du 4 au 5 septembre, et de ramener les unités établies sur la rive nord du Boug jusqu'à la rive ouest du Narew.

Les Russes sont parvenus à établir une tête de pont au-delà du Narew, près de Pogozelek, au nord de Serock. Les positions occupées par les unités de la Panzerdivision *Wiking* menacent, une fois encore, d'être tournées.

La situation devient de plus en plus critique. La tête de pont russe ne cesse de se renforcer.

Les équipages des Panzers se trouvent sans cesse sur la brèche. L'Obersturmführer finlandais Olin, seul avec son char de commandement, engage le combat contre une douzaine de blindés soviétiques aux environs de Male. Il parvient à en détruire onze.

Les compagnies de chars des Panzerdivisionen *Wiking* et *Totenkopf* lancent contre-attaques sur contre-attaques. En face de la seule division des volontaires germaniques, les officiers de renseignements repèrent sept divisions d'infanterie et trois divisions de chasseurs de la Garde.

Malgré les combats, l'Obersturmbannführer Darges parvient à réunir quelques équipages de Panzers pour une brève cérémonie qui a lieu vers le 10 août 1944 :

– A ce jour, annonce-t-il, notre régiment de Panzers a inscrit cinq cents chars ennemis à son tableau de chasse.

Les cent cinquante Panzers IV et « Panthères » de l'unité ont donc détruit un demi-millier d'adversaires ! C'est un bilan fantastique qui a de quoi réjouir le Standartenführer Mühlenkamp, créateur de la première unité de chars parmi les volontaires germaniques. Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* n'a pourtant pas le temps de s'arrêter en de telles commémorations. La bataille de Varsovie continue. De durs engagements ont lieu ici et là. Il faut sans cesse colmater des brèches. Les Soviétiques bousculent les divisions d'infanterie de la Wehrmacht et poursuivent leur avance vers la capitale polonaise. Le 14 septembre 1944, Praga est perdue, après de terribles combats de rue en rue et de maison en maison.

Au milieu du mois d'août 1944, la pression des troupes soviétiques oblige les Allemands à resserrer encore leur dispositif de défense à l'est de Varsovie. Sur leurs arrières, les forêts sont parcourues par des partisans polonais, renforcés et encadrés par des parachutistes russes. Toute la région au sud de Modlin est tombée aux mains de la résistance. Depuis le 1er août, la capitale s'est soulevée contre les Allemands et de

durs combats de rue opposent les nationalistes polonais du général Bor-Komorowski aux troupes allemandes renforcées de collaborateurs ukrainiens et ruthènes. Le haut commandement rameute en toute hâte des unités spécialisées dans la guerre contre les partisans, comme la redoutable division Dierlewanger, recrutée parmi les condamnés de droit commun, ou la brigade Kaminski, entièrement formée de Russes ralliés à l'occupant. Dans la ville en flammes les atrocités se multiplient. Les Allemands mènent la lutte avec une impitoyable dureté et leurs adversaires se battent avec l'énergie du désespoir.

Curieusement, les Soviétiques ne cherchent pas à secourir les Polonais et marquent le pas devant la Vistule. Ils restent en observation, sans plus bouger, attendant que l'insurrection soit écrasée avec une férocité exemplaire par les Allemands, leurs partisans et leurs mercenaires. Enfin, le 2 octobre, les insurgés, totalement à bout de forces, décident de capituler. Leur chef fait sa reddition à l'Obergruppenführer von den Bach-Zelevski, celui-là même que Gille avait naguère remplacé à Kovel, alors qu'il se trouvait malade dans la ville investie.

Comme s'ils n'attendaient que le signal de l'écrasement de la révolte pour reprendre leur offensive, les Soviétiques se réveillent soudain et attaquent sur tout le front de Varsovie. La troisième bataille défensive commence pour les Allemands.

# 26.

Dès la mi-août 1944, le IVe corps blindé SS, sous le commandement de l'Obergruppenführer Herbert-Otto Gille occupe une ligne de résistance non loin du canal au nord de Praga, mais il a été obligé d'abandonner une partie des faubourgs orientaux de la capitale polonaise. Solidement installé en position défensive, entre le XLVIIe corps d'armée de la Wehrmacht à sa droite et le XXe corps blindés à sa gauche, l'unité des volontaires germaniques peut se croire en état de résister à de durs assauts.

Pourtant, son commandeur est inquiet, même s'il tient toujours sous ses ordres des unités redoutables comme la 19e Panzerdivision de la Wehrmacht, la Panzerdivision *Totenkopf* ou la Panzerdivision *Wiking*. Dès le 25 août, alors que les combats semblent se calmer et que les Soviétiques se gardent bien de venir à l'aide des insurgés de Varsovie agonisants, les observations aériennes ont décelé des mouvements de troupe sur la grande route entre Siedlce et Praga. Ce sont des centaines et des centaines de véhicules qui se dirigent vers l'ouest, en direction de Varsovie. Sans cesse, les Soviétiques se renforcent.

– Une photo aérienne du 30 août a révélé de nombreuses positions d'artillerie soviétique, Obergruppenführer, annonce Manfred Schönfelder à son chef.

– Combien de batteries ? demande Gille à son chef d'état-major.

– Au moins cent soixante-cinq parfaitement repérées.

– Sur quelle profondeur ?

– Huit à dix kilomètres. Tout le tiers arrière est occupé par des « orgues de Staline ». Les Russes semblent se méfier d'une attaque de nos Panzers.

Rapidement, les intentions de l'ennemi sont analysées par les officiers de renseignements. Les Soviétiques, contrairement à certains

bruits, n'ont retiré aucune troupe du secteur de Varsovie. Ils se sont même renforcés en personnel et en matériel. Cependant, une attaque immédiate reste improbable et il semble même que les Russes craignent une contre-offensive allemande.

— Transmettez toutes ces conclusions au général von Lüttwitz, commandant la 9e armée, ordonne Herbert-Otto Gille à Manfred Schönfelder.

Pourtant, en haut lieu, on ne va pas prendre au sérieux l'opinion de l'Obergruppenführer Gille. Certains éléments du corps des officiers, restés très réactionnaires, admettent mal qu'un général « prolétarien » de la Waffen SS puisse avoir raison contre des militaires prussiens au savoir héréditaire...

— L'attaque soviétique aura lieu beaucoup plus au sud, conclut von Lüttwitz. Aussi je vais retirer du commandement de Gille la 19e Panzerdivision de la Wehrmacht et le détachement spécial de liaison radio, dont il n'aura sans doute pas besoin.

Furieux, l'Obergruppenführer Gille s'obstine dans ses déductions et annonce que l'ennemi se prépare à une grande attaque dans le secteur que doit défendre le IVe corps blindé SS.

Le 6 octobre, il tient à prévenir solennellement le chef de la 9e armée dont il dépend :

— J'ai devant moi une vingtaine de divisions de chasseurs, sur une zone qui fait à peine dix kilomètres de large, entre le canal au nord de Praga et Aleksandrowka. Ils peuvent attaquer d'un moment à l'autre. Leur but semble de constituer une tête de pont entre Varsovie et Modlin. Les troupes régulières soviétiques pourront facilement prendre liaison avec les partisans polonais des forêts. Varsovie sera alors encerclée par le nord comme par l'ouest. Et perdue pour nous.

Conscient de la gravité de la situation, l'Obergruppenführer Gille dit à son chef d'état-major :

— Schönfelder, transmettez ce message par écrit. Et puis vous irez vous-même le confirmer au quartier général de la 9e armée. Ces messieurs de la Wehrmacht ne pourront pas dire qu'ils n'ont pas été prévenus de ce qui se prépare en face.

L'Obersturmbannführer Schönfelder se rend donc auprès du général von Lüttwitz, au soir du 6 octobre. Il découvre un état-major complètement incrédule.

— Gille se fait des idées, déclare le chef de la 9e armée. C'est un pessimiste. De quoi a-t-il donc peur ? Tout est tranquille dans son secteur.

Pourtant, pris d'une sorte de scrupule, von Lüttwitz décide de ne retirer ni la 19e Panzerdivision ni le détachement radio. Il fait même parvenir aux artilleurs de la Waffen SS des munitions pour leurs obusiers...

L'Obergruppenführer Gille se montre de plus en plus certain de ses conclusions. Sans cesse, il demande des reconnaissances aériennes et fait sonder les positions ennemies par des éclaireurs et des patrouilles. Tous les renseignements concordent. Ce qu'il apprend est terrifiant : le nombre de batteries d'artillerie soviétiques ne cesse d'augmenter et les Russes sont en train de dégager leurs champs de mines, pour permettre aux unités d'assaut de déboucher. Mieux encore, un message radio, déchiffré par les services de renseignements, donne comme date probable de l'attaque le 9 octobre au matin.

— Il faut casser cette offensive avant même qu'elle ne se déclenche, décide Herbert-Otto Gille.

Pour cet ancien artilleur, le plus efficace reste d'écraser les positions ennemies sous un déluge d'obus. Seulement il ne dispose que de quarante-deux batteries, alors qu'en face deux cent trente-cinq ont été repérées !

Tant pis, Herbert-Otto Gille fera avec les moyens du bord ! Déjà, il dicte ses ordres aux responsables de l'artillerie du corps d'armée :

— Objectifs : les positions de départ, les batteries d'artillerie à commencer par les « orgues de Staline », les dépôts de munitions.

Et il ajoute aussitôt :

— Le plan de feu doit être prêt pour le 8 octobre.

A l'heure dite, les batteries allemandes se déchaînent. Heureusement pour elles, la 9e armée n'a pas lésiné sur le ravitaillement en munitions. Les artilleurs vident leurs caissons et surprennent leurs adversaires qui les croyaient à bout de souffle. Le commandement soviétique se voit obligé de reporter d'un jour l'attaque. Elle aura donc lieu le 10 octobre.

Seulement, la veille, sur l'ordre de l'Obergruppenführer Gille, les artilleurs SS des Panzerdivisionen *Wiking* et *Totenkopf*, tout comme leurs camarades de la Wehrmacht, écrasent à nouveau les positions ennemies sous un véritable déluge d'obus. Les bases de départ de l'infanterie russe sont particulièrement visées et pilonnées pendant des heures et des heures.

Cette intervention massive de l'artillerie allemande provoque un nouveau report de l'attaque. Herbert-Otto Gille a au moins gagné un sursis.

Le 9 octobre, tous les chefs de bataillons et de régiments de la Panzerdivision *Wiking* reçoivent l'ordre de se présenter, à quatorze heures trente précises, au poste de commandement de *Westland*, qui se trouve à ce moment à Jablonna Legionowo.

Dès leur arrivée, ils apprennent qu'ils vont être présentés à un nouveau commandeur qui doit remplacer le Standartenführer Mühlen-

kamp, désigné comme inspecteur de toutes les unités Panzers de la Waffen SS. Fait curieux, son remplaçant, le Standartenführer Karl Ullrich, n'est pas un ancien de l'unité des volontaires germaniques et a mené presque toute sa carrière militaire à la division voisine, *Totenkopf*.

Karl Ullrich commence d'emblée par évoquer la situation dans ce secteur du front :

– Messieurs, en nous rendant à cette réunion, nous avons été prévenus par un message radio que les Russes prévoyaient un bombardement pour le début de l'après-midi. Cette présentation risquera donc d'être écourtée...

Le colonel vient à peine de terminer ce singulier mot d'accueil que les canons soviétiques ouvrent le feu avec une précision fantastique. Les premiers obus tombent autour du poste de commandement de Jablonna Legionovo.

– Tous dans la cave ! lance Karl Ullrich, donnant ainsi son premier ordre aux officiers supérieurs de la Panzerdivision dont il vient de prendre le commandement.

Entassés les uns sur les autres dans un espace terriblement réduit et secoué à chaque déflagration, couverts de plâtras et de poussière, les cadres attendent placidement la fin du bombardement pour reprendre la conférence. Dans la pénombre, ils distinguent la massive silhouette de leur nouveau chef. Karl Ullrich est un homme de haute taille, à l'allure étonnamment jeune. Ce colonel n'a pas trente-quatre ans. Né en décembre 1919 à Saargemünd (Sarreguemines) en Lorraine alors rattachée à l'empire allemand, c'est un ancien élève des écoles supérieures techniques de Nuremberg et de Würzburg. Il termine ses examens d'ingénieur en 1933, juste quand Adolf Hitler est nommé chancelier du Reich. Assidu de la préparation militaire, le nouveau diplômé s'engage presque aussitôt dans un régiment d'infanterie. Après trois mois de classe dans la Reichswehr, il parvient à se faire muter dans la SS en armes. En juillet 1934, il est sous-officier à la 1re compagnie du régiment *Deutschland* à Munich, alors sous les ordres de Felix Steiner le futur commandeur de la division *Wiking*. En mars 1935, Karl Ullrich entre comme Junker à l'école d'officiers de Brunswick et en sort Untersturmführer. Se souvenant de sa formation technique, il demande à servir dans la première unité du génie SS : le bataillon de sapeurs, en garnison à Dresde. Le nouvel officier y sera chef de compagnie et y gagnera ses étoiles de Hauptsturmführer. Ce capitaine de vingt-neuf ans participe à toutes les campagnes avec ses sapeurs. Il sera en Pologne, en Hollande, en France, dans les Balkans. Quand il est désigné pour prendre le commandement du bataillon du génie de la division *Totenkopf* il est déjà

décoré de la Croix de Fer de 1re classe. Nommé Sturmbannführer et chef d'un « Kampfgruppe » dans les régions septentrionales du front de l'Est, il se bat dans la vallée du Lovat et parvient à rompre l'encerclement de Kobilkina, ce qui lui vaut la cravate de chevalier de la Croix de Fer. On le retrouvera ensuite dans le Donetz, près de Kharkov, pendant l'hiver et le printemps 1943. Engagé comme chef de bataillon d'infanterie dans la bataille de Koursk, il prend, à la fin de l'année 1943, le commandement du régiment *Theodor Eicke*. Nommé Obersturmbannführer, décoré des feuilles de chêne, sans cesse au combat au milieu de ses grenadiers, il devient vite populaire dans toute la Panzerdivision *Totenkopf* où tous le surnomment « Ulli ».

Tel est l'homme qui doit désormais commander la Panzerdivision *Wiking* et que vont adopter à leur tour les volontaires germaniques, dont il ne connaît pas encore très bien la psychologie particulière de soldats politiques et d'internationalistes européens.

Dès le bombardement terminé, le nouveau commandeur réunit les chefs de régiments et de bataillons pour les conclusions de cette singulière conférence :

– Le 9 octobre est le jour de ma prise de commandement, dit-il. Ce n'est pas une date très importante. Celle de demain me paraît bien plus significative. Vous n'ignorez sans doute pas que le 10 octobre est le « Jour de l'Armée rouge ». Sans nul doute, nos adversaires tiendront à obtenir quelques succès pour commémorer cet anniversaire.

Le Standartenführer Ullrich tourne son visage massif, aux traits un peu empâtés, vers chacun des officiers supérieurs qui l'entourent :

– Nous avons connu quelques jours de trêve, conclut-il. Maintenant, la bataille va reprendre d'une heure à l'autre. Aussi, messieurs, voici mes premiers ordres : à partir de ce soir toutes les unités de la Panzerdivision *Wiking* sont en état d'alerte.

Après les deux premières batailles défensives devant Varsovie, le IVe corps blindé SS a cédé un peu de terrain à l'adversaire. Désormais, les volontaires germaniques se battent à l'ouest et non plus à l'est de Radzymin.

La Panzerdivision *Wiking*, pour sa part, tient une ligne de résistance qui suit la rivière Narew, au sud de Seroc et va jusqu'à la lisière ouest de Nieporet, en passant par la vieille forteresse des tsars, située à un coude du fleuve à Zegrze. Depuis la montée en ligne en Pologne, à la fin du mois de juillet 1944, les pertes n'ont pu êtres comblées, notamment pour les cadres. La Waffen SS, saignée à blanc par les grands combats de Russie, du Caucase d'Ukraine ou de Normandie ne peut plus fournir

tous les officiers et les sous-officiers nécessaires, malgré les promotions de plus en plus nombreuses dont font l'objet les volontaires européens – à l'école de Bad-Tölz, plus de la moitié des Junkers, futurs officiers de front, ne sont plus des citoyens allemands –. Aussi maintenant que le Reich manque d'avions et de bateaux, une grande partie du personnel de l'armée de l'air comme de l'armée de mer se trouve mutée d'office à l'armée de terre. Certains cadres de la Luftwaffe ou de la Kriegsmarine arrivent ainsi, sans s'être portés pour autant volontaires, dans des unités de la Waffen SS comme la Panzerdivision *Wiking*. Il n'y a guère de problème d'état d'esprit : jamais l'armée n'avait été aussi nationale-socialiste que depuis l'échec du complot du 20 juillet et l'épuration des officiers de haut grade convaincus ou soupçonnés d'y avoir pris part. Il y a, par contre, fort à faire pour transformer les aviateurs ou les matelots en fantassins. C'est sur le front même qu'ils vont devoir s'initier à leur nouvelle condition.

Le 10 octobre 1944, comme prévu, les Soviétiques célèbrent le jour de l'Armée rouge en lançant une grande offensive. Après un bombardement de plusieurs heures, commence la troisième phase de la bataille pour Varsovie. Les Russes espèrent traverser en force la Vistule et se ruer sur Modlin.

Une attaque sur Legionovo, où se trouve le poste de commandement de *Westland*, échoue. Alors les Russes reportent tous leurs efforts dans la partie nord de ce que l'on nomme « le triangle humide », à la courbe de la Vistule et au confluent des deux importantes rivières du Boug et du Narew.

C'est à Nieporet que, le 12 octobre, les Soviétiques lancent la plus dure de toutes les attaques menées avec furie depuis quarante-huit heures. Les positions du III^e^ bataillon de *Westland* commandé par le Sturmbannführer Nedderhof sont débordées.

– Impossible de tenir plus longtemps, signale le commandant par radio. Ils sont de plus en plus nombreux. Supériorité matérielle et humaine totale.

Un dernier message parvient à l'état-major du régiment :

– Je suis totalement submergé. Toutes mes positions aux mains de l'ennemi.

Les Soviétiques viennent d'ouvrir une brèche dans le front tenu par le régiment *Westland*, dont le nouveau commandeur, l'Obersturmbannführer Franz Hack, le célèbre fonceur, ne décolère pas. C'est tout un pan de la ligne principale de défense qui s'effondre dans son secteur. Il n'a aucune unité disponible pour colmater ce morceau de digue qui

vient de céder et par où est en train de s'engouffrer le raz de marée des forces soviétiques à nouveau en pleine offensive. Alors, Hack ramasse tout ce qu'il peut trouver dans la compagnie d'état-major du régiment et expédie bureaucrates et magasiniers tenir une ligne de résistance improvisée sur la voie de chemin de fer Zegrze-Legionovo. Une fois encore, les plantons et les chauffeurs font le coup de feu. Et les comptables et les vaguemestres et même les infirmiers ! Franz Hack crie et tempête si bien que ses hommes ont encore plus peur de ce lieutenant-colonel bouillonnant que des fantassins russes qui déferlent en rangs serrés sur leurs positions improvisées. Alors, ils tiennent bon et stoppent les premières vagues d'assaut. La situation, pourtant, reste très critique.

Au soir de ce 12 octobre, le Hauptsturmführer Eberhard Heder qui a sous ses ordres le bataillon du génie de la division *Wiking* se rend au poste de commandement, où il vient d'être convoqué. Il a la surprise de rencontrer, au côté du Standartenführer Karl Ulrich, nouveau commandeur depuis l'avant-veille, l'Obergruppenführer Gille, qui a quitté le quartier général du corps d'armée pour rencontrer l'état-major de son ancienne division.

– Vous voilà, Heder, lui lance l'ancien commandeur de la division *Wiking*. J'ai une mission pour vous. Nous allons former un bataillon de marche dont je vous donne le commandement.

Un peu ennuyé de quitter, même provisoirement, ses sapeurs du génie, le capitaine demande :

– Avec quels éléments Obergruppenführer ?

– Je n'ai pas grand-chose à vous offrir : les hommes de la compagnie des services du régiment *Westland*, quelques éléments récupérés dans les colonnes de ravitaillement et les servants des pièces de FLAK.

Eberhard Heder manque de faire la grimace. C'est vraiment « racler les fonds de tiroirs ». La crise doit être grave. Et quelle sera donc sa mission ?

– Avec eux, ordonne l'Obergruppenführer Gille vous allez, dès cette nuit, relever vos camarades qui tiennent la voie de chemin de fer dans le bois de Letniska. Arrivés là, vous n'aurez qu'à tenir bon contre toute attaque. Vous voyez, Heder, c'est très simple.

– A vos ordres, Obergruppenführer.

Cela dit, la mission n'enchante guère le jeune capitaine. Il parvient tant bien que mal à former trois compagnies de marche avec les hommes qui lui sont attribués. Peu de « foudres de guerre » parmi eux, mais de braves types habitués à la vie relativement confortable des services de ravitaillement ou des postes de défense antiaérienne. Ils ne

montrent pas un enthousiasme excessif à se voir promus au rang de soldats d'une troupe de choc.

– Écoutez bien, leur dit le Hauptsturmführer Heder. Si on vous demande, c'est que la situation est mauvaise. Très mauvaise même. Sachez que tout le sort du secteur repose sur vous. Alors, le doute et la peur, ce sera pour une autre fois...

Sitôt arrivé sur la position qu'il doit défendre, le capitaine du génie installe son poste de commandement dans la cave d'une simple maison de bois. Il n'a avec lui ni état-major, ni observateur, ni radio, ni téléphoniste, seulement un agent de liaison et un officier adjoint, avec qui il fait rapidement « le tour du propriétaire ».

Surgit alors, monumental dans le crépuscule, l'Oberstumbannführer Hack qui s'approche de Heder et lui lance :

– Je suis heureux de vous voir dans le secteur de *Westland*. Vous êtes un assez vieux combattant du front pour savoir ce qui vous attend ici. Je ferai ce que je peux pour vous aider. Mais je ne peux pas grand-chose. Ne me demandez surtout pas des renforts, je n'ai aucune troupe de réserve à ma disposition. Sur ce, bonne nuit.

Dès l'aurore, les Soviétiques attaquent le bataillon de marche du Hauptsturmführer Heder. Ils emploient les grands moyens : bombardement de pièces de campagne et mortiers lourds, attaques d'avions volant en rase-mottes, intervention des chars T.34 et Sherman. Eberhard Heder, qui a l'expérience du feu, en a vu d'autres. Mais il craint que ses hommes, rameutés de bric et de broc, ne tiennent pas le coup sous un tel bombardement.

L'artillerie allemande ne tarde pas à répondre à l'artillerie soviétiaque. Cet échange d'obus semble décourager les fantassins russes qui viennent tâter les positions de la ligne de chemin de fer mais n'insistent pas trop et restent encore prudents. Et puis, soudain, c'est la ruée. Tout le paysage s'embrase. Des centaines, des milliers d'hommes déboulent, au coude à coude. C'en est trop pour les nouveaux venus qui ne peuvent tenir le choc et commencent à se débander. Les Russes parviennent en hurlant à s'emparer de la ligne principale de défense.

Le Hauptsturmführer Heder voit son bataillon improvisé totalement disloqué au premier combat sérieux. Ses trois chefs de compagnie, pourtant, vont l'aider à reprendre les hommes en main. Peu habitués à ce genre d'action, ils sont soutenus par une poignée de sous-officiers décidés. D'abord lutter contre la panique et la folie qui est en train de transformer toute l'unité en un troupeau affolé. Heder comprend vite que la seule solution, faute de reprendre le terrain perdu, est au moins

de se « donner de l'air » par de petites contre-attaques brutales, que vont mener des groupes de combat bien repris en main. Puis le capitaine décide :

– On va se former en hérisson autour du poste de commandement. Et il n'y aura plus à reculer d'un mètre !

Le bombardement continue sur le bois de Letniska. Avions et canons déversent des tonnes de ferraille sur les défenseurs qui ont formé le dernier carré. Les fantassins soviétiques s'infiltrent sous les couverts, dépassent les anciennes lignes de résistance et parviennent jusque sur les arrières du bataillon de marche, coupant les liaisons avec les camarades de *Westland*.

On se bat durement sur toutes les faces du « hérisson ». Sans cesse, de nouveaux blessés sont amenés dans la cave où le Hauptsturmführer Heder a installé son poste de commandement. Leur présence ne contribue guère à remonter le moral des défenseurs, qui ont de plus en plus l'impression d'être totalement encerclés et voués à un prochain anéantissement.

La situation ne cesse de s'aggraver. Heder n'a plus aucune liaison téléphonique avec l'arrière, car le fil vient une fois encore d'être coupé. Et l'on tiraille sur le chemin de repli. Impossible d'évacuer les blessés. Le capitaine lance à un des transmetteurs :

– Laisse tomber la liaison téléphonique et essaye d'avoir un contact radio par l'appareil de mon véhicule blindé de commandement.

– A vos ordres, Hauptsturmführer.

Le spécialiste a beau s'évertuer sur les boutons, il ne réussit à obtenir qu'un long chuintement et quelques crachotements. Le dernier lien avec l'état-major de *Westland* est rompu.

Il ne reste qu'à essayer de joindre les voisins de droite et de gauche par des agents de liaison qui s'enfoncent sous les couverts.

A gauche de Heder, combat le 1^er^ bataillon de *Westland*, l'ancienne unité de Günter Sitter et que commande depuis sa mort son camarade Gerres. Celui-ci fait dire à Heder :

– Nous sommes durement accrochés dans le cimetière qui prolonge le bois de Letniska. Situation incertaine.

Il ne précise pas que le cimetière a changé plusieurs fois de main au cours de cette rude journée et que ses volontaires germaniques sont en train de mourir pour essayer de garder quelques mètres carrés de tombes bouleversées et de croix fracassées. Au crépuscule, on en est arrivé, une fois de plus au corps à corps et les adversaires se prennent à la gorge au milieu des ossements que les bombardements ont arrachés à la terre polonaise.

A droite du Hauptsturmführer Heder, au sud du bois de Letniska, se

tiennent les Allemands, les Hollandais et les Flamands du IIe bataillon de *Westland* avec le célèbre Sturmbannführer Walter Schmidt. Là, c'est du solide. Et ses grenadiers s'appuient sur les positions fortifiées de Michalow.

Entre lui et le bataillon de marche, un « Panthère » isolé fait le va-et-vient pour apporter à l'un ou l'autre l'appui de son redoutable 75 long. Bien soutenus par les feux de cet unique Panzer, les grenadiers de *Westland* accomplissent des prodiges incroyables.

La 5e compagnie de volontaires germaniques est commandée par l'Obersturmführer Gerhard Lotze, un Wurtembergeois de vingt-deux ans, ancien instructeur à l'école d'officiers de Bad-Tölz. Il est reparti volontairement au front pour commander son ancienne compagnie, la 5e de *Westland*, qui venait de perdre son chef. Grand, sec, le nez chaussé de lunettes à fine monture métallique, il reste d'un calme étonnant, au milieu d'une compagnie qui a perdu, en quelques heures de combat, les deux tiers de son effectif. Soudain, Lotze entend des hurlements de terreur et de rage :

– *Achtung ! Panzers !*

Les Russes attaquent Michalow avec onze chars, escortés de nombreux fantassins. Le lieutenant se précipite vers les avant-postes et demande simplement :

– Passez-moi un Panzerfaust.

Il sort des couverts, arrive à quelques mètres du premier char, vise, tire. Une longue flamme brûle derrière lui tandis que le blindé encaisse de plein fouet la charge creuse et explose. Il en reste une dizaine ! Lotze retourne en courant vers la tranchée, où se terrent les Néerlandais et les Allemands de sa compagnie.

– Vite, dit-il. Un second Panzerfaust !

– Mais, Obersturmführer, il y a dix chars en face !

– Vite !

On lui passe l'arme, Lotze retourne vers la meute des blindés qui avance toujours vers les positions de *Westland*, choisit une nouvelle victime, place son engin sur l'épaule, tire. Seconde explosion. Surpris par cette réaction qui vient de leur coûter deux des leurs, les autres blindés soviétiques s'éloignent à la recherche d'un objectif plus facile.

L'Obersturmführer Gerhard Lotze saute dans la tranchée et dit à ses hommes :

– Vous voyez. Ce n'est pas bien difficile.

Il « crâne », mais il ne peut s'empêcher d'être inquiet. Si les Soviétiqus reviennent, en force il ne pourra pas tenir bien longtemps. Alors il se souvient de la leçon qu'il apprenait il y a quelques semaines encore à ses Junkers de Bad Tölz : « La meilleure défense, c'est l'attaque. » Il leur

laisse passer la nuit et se promet de monter à l'aube une opération-surprise dont les Russes se souviendront.

A l'aube du 13 octobre, l'Obersturmführer Lotze voit arriver les deux Panzers qu'il a demandé à son chef de bataillon Walter Schmidt et que celui-ci a réussi à obtenir pour quelques heures.

Alors, le lieutenant rassemble sa 7e compagnie et avec l'appui des deux blindés se lance à l'assaut d'une colline qui surplombe, à l'est, les positions de Michalow et qui représente depuis la veille une menace permanente. Arrivés sur les positions qu'ils viennent de conquérir, les volontaires germaniques de *Westland* reçoivent une grêle de balles.

– Cela vient d'une hauteur, au-dessus de la grand-route, Obersturmführer, lui annonce un de ses sous-officiers.

– J'y vais, décide simplement le lieutenant.

Pour cette contre-attaque fulgurante, il ne veut emmener avec lui que cinq volontaires.

La demi-douzaine de grenadiers s'élancent. Ils traversent la route et escaladent la colline. Arrivés au corps à corps, ils se battent furieusement au pistolet mitrailleur et à la grenade. Une dernière charge à l'arme blanche enlève la position. Vingt-cinq soldats soviétiques sont faits prisonniers et expédiés vers l'arrière.

Devant les positions de la 7e compagnie de *Westland*, on va dénombrer une centaine de cadavres russes. Mais l'Obersturmführer Gerhard Lotze n'est plus là au moment du bilan. Il vient d'être tué au retour de la folle attaque qu'il a menée à la tête de cinq volontaires germaniques. Promu chevalier de la Croix de Fer, il sera aussi nommé Hauptsturmführer à titre posthume, distinction rarissime qui parviendra à sa famille près de quatre mois plus tard, lors de la promotion du 30 janvier 1945, celle du douzième et dernier anniversaire de la prise du pouvoir par le parti national-socialiste.

Pendant la nuit qui a précédé la brève contre-attaque au cours de laquelle l'Oberstumführer Lotze devait trouver la mort, le chef de l'unité voisine, le Hauptsturmführer Heder faisait ses comptes et ils étaient fort mélancoliques. En une seule journée de combat, l'effectif du bataillon de marche qu'il commande est passé de quatre cents hommes à quarante combattants encore valides ! Quatre-vingt-dix pour cent de pertes ! Et pourtant sa mission demeure inchangée : tenir le bois de Letniska.

Le capitaine n'a d'autre solution que de resserrer le « hérisson »

autour de la baraque de bois qui lui sert de poste de commandement et dont les caves sont pleines de blessés gémissants qu'il faudrait évacuer d'urgence.

Le plus grave est que Heder n'a plus désormais aucun contact, ni avec l'arrière, où des patrouilles russes lui coupent toute retraite, ni avec ses voisins de droite comme de gauche. Les agents de liaison envoyés vers le I$^{er}$ comme vers le II$^{e}$ bataillon de *Westland* ne reviennent pas. Ils n'ont pas réussi à franchir le cordon des troupes soviétiques qui resserrent de plus en plus leur étreinte autour des survivants du bataillon de marche de la Panzerdivision *Wiking*.

Sans en dire un mot à qui que ce soit, Eberhard Heder est en train de méditer la seule solution qui puisse lui permettre de sauver ce qui lui reste de monde : abandonner une position, désormais devenue indéfendable et inutile, pour chercher à rejoindre les lignes amies. Derrière doivent quand même se trouver des points d'appui et les Soviétiques n'ont sans doute pas encore réussi une attaque en profondeur dans les lignes allemandes. Il reste peut-être une dernière chance. Le Haupsturmführer Heder décide de partir une heure avant le lever du jour, le 13 octobre au matin.

Le grand souci du capitaine reste les blessés au nombre de plusieurs dizaines. Certes, des patrouilles soviétiques lui coupent la retraite. Mais il n'a que trois ou quatre kilomètres à faire pour rejoindre le poste de commandement de *Westland*, à condition qu'il n'ait pas changé de place. Il reste encore à Heder un dernier véhicule blindé semi-chenillé en état de marche. Il demande au chauffeur :

– Tu te sens capable de retrouver le poste de commandement ?

– Sans doute, Obersturmführer.

– Et d'en revenir ?

– Je crains que ce soit moins facile.

– Il faudra bien pourtant. Tu vas faire une navette pour évacuer nos blessés.

En pleine nuit noire, le véhicule va faire trois ou quatre rotations, chargé à chaque fois, jusqu'au ras de la caisse de volontaires germaniques durement touchés. Le chauffeur réussit à traverser des positions occupées par les Soviétiques sans recevoir un seul coup de feu. Un vrai miracle !

Peu avant l'aube, Heder voit surgir une massive silhouette dans l'encadrement de la porte de la cave. L'homme se découpe sur la lueur pâlichonne qui précède l'aurore. Mais il n'y a qu'un seul type pour ainsi surgir, au milieu du « hérisson » que forme la quarantaine de SS encerclés.

– Obersturmbannführer ! s'exclame Heder.

Rien ne distingue Franz Hack d'un simple grenadier en patrouille. Il dit seulement.

– Ça va bien chez vous, Heder ? J'ai reçu vos blessés. Ils doivent déjà être évacués vers l'arrière. Je suis en train de monter une contre-attaque pour reprendre le remblai du chemin de fer.

Les deux bataillons de grenadiers de *Westland* sont soutenus par des canons d'assaut du régiment de chars de la division avec l'Obersturmführer Wertz. Et un autre lieutenant, appartenant au régiment d'artillerie, assure la liaison avec les obusiers de 105 et de 150, qui vont soutenir la contre-attaque de l'indomptable Franz Hack. Redevenu fantassin, le commandeur de *Westland* est à son affaire, un fusil d'assaut au poing, la casquette rejetée en arrière, le col de sa blouse camouflée largement ouverte sur sa cravate de chevalier de la Croix de Fer.

Cette opération éclair terminée, les Soviétiques, après avoir rendu un peu du terrain gagné la veille, se préparent à de nouvelles opérations. Pendant deux jours encore, ils vont attaquer les positions du bataillon de marche Heder dans le bois de Letniska. Mais Franz Hack a laissé au chef du « hérisson » l'observateur d'artillerie qui va régler des tirs d'une redoutable efficacité. Quelques Panzers surgissent à temps pour bloquer les incursions des Shermans et tiennent sous leur feu tous les sentiers d'accès à la maison de bois, miraculeusement intacte au milieu des couverts.

Au cours de la troisième nuit, les volontaires germaniques du II[e] bataillon de *Germania* viennent relever leurs camarades du bataillon de marche. Ils ont à leur tête le Hauptsturmführer Pleiner et représentent une force encore solide, car ils ont longtemps tenu un secteur assez tranquille où ils n'ont guère subi de pertes.

– Bonne chance, dit seulement Heder à Pleiner, après lui avoir passé les consignes.

Et les quarante rescapés du bataillon de marche quittent le bois de Letniska, où ils ont tenu tête aux fantassins de deux divisions soviétiques appuyés par deux douzaines de chars.

Le Hauptsturmführer Eberhard Heder retrouve son bataillon du génie qui a été durement engagé depuis quelques jours. Les trois compagnies ont perdu de nombreux tués et blessés, et leur chef apprend tout ce que ses sapeurs ont enduré depuis qu'il les a quittés pour prendre la tête du bataillon de marche de la Panzerdivision *Wiking*. Les retrouvailles seront de courte durée car, deux jours plus tard, le Hauptsturmführer Heder est à nouveau convoqué au poste de commandement de la division.

Le Standartenführer Karl Ullrich le reçoit fort aimablement :

– Vous avez fait du bon travail dans le bois de Letniska. Vous devez maintenant connaître ces couverts comme votre poche, n'est-ce pas, Heder ?

– Je ne peux pas le cacher, Standartenführer.

– Alors, vous allez y retourner.

– Avec mon bataillon de sapeurs du génie ?

– Non. Vous allez prendre provisoirement le commandement du IIe bataillon de *Germania*. Votre camarade Pleiner, qui vous a relevé, vient d'être grièvement blessé au cours d'une contre-attaque de nuit.

– Et ses chefs de compagnie ?

– Trois sur quatre sont hors de combat. On s'est durement battu depuis trois jours à Letniska.

A peine arrivé sur les positions occupées encore l'avant-veille par les derniers survivants du bataillon de marche, le Hauptsturmführer Heder commence par organiser une solide position de seconde ligne sur la hauteur de Lajk. Il sera soutenu par les canons d'assaut du bataillon divisionnaire de chasseurs de chars dont l'Oberstumführer Chemnitz commande un peloton.

– Même si on abandonne le bois de Letniska, lui annonce Eberhard Heder, il n'est plus question de reculer davantage.

Les Soviétiques sont pourtant bien décidés à percer en direction de Modlin. Le Hauptsturmführer Heder, qui occupe donc une position clé, reçoit en renfort une compagnie de « Panthères » du IIe bataillon du régiment de chars de la Panzerdivision *Wiking*. Il s'est juré de tenir. Il tiendra.

Pourtant, le capitaine voit fondre les effectifs du IIe bataillon de *Germania*, comme ont fondu ceux du bataillon de marche lors des dures journées de « hérisson ». Le dernier chef de compagnie tombe au combat. Il ne reste plus qu'un Oberjunker, à peine sorti de l'école de Bad-Tölz depuis quelques semaines. Il fera fonction d'officier adjoint. Tous les débris des quatre compagnies de grenadiers sont désormais commandés par des sous-officiers.

Quasi encerclés, les volontaires germaniques que commande le capitaine Heder seront ravitaillés par des parachutages qui leur apportent vivres et surtout munitions. Allemands, Néerlandais et Scandinaves sont à bout de forces quand ils sont relevés par le Ier bataillon de *Westland*, qui revient de quelques jours de repos à l'arrière des premières lignes. Le Hauptsturmführer Eberhard Heder regagne alors son bataillon du génie. Depuis une semaine, il a repoussé vingt et une attaques et mené quinze contre-attaques. Chef de l'unité d'alerte de la Panzerdivision *Wiking*, il sera de la promotion des chevaliers de la

Croix de Fer du 9 novembre, celle qui commémoire l'aventure sanglante du putsch national-socialiste de 1923 à Munich.

La bataille pour Varsovie se poursuit.

Les grenadiers, les sapeurs ou les hommes d'équipage des Panzers ne sont pas les seuls à durement combattre en première ligne dans cette dure bataille défensive. Les artilleurs des pièces de FLAK sont aussi lancés dans de véritables corps à corps avec les blindés russes qui essayent sans cesse de crever le front tenu par la Panzerdivision *Wiking* pour percer sur Modlin.

Le Hauptsturmführer Heinrich Grabner, commandant d'une batterie lourde antiaérienne est convoqué le 19 octobre au poste de commandement de la division.

– Vous allez occuper une position essentielle à la lisière du village de Carlino sur la route de Modlin, lui annonce le Standartenführer Karl Ullrich. Votre « Kampfgruppe » comprendra cinq canons de 88, trois de 20 et trois de 37. Une seule mission : interdire le passage. Vous irez reconnaître vos emplacements de batterie dès la tombée de la nuit.

Grabner, accompagné de son officier adjoint, découvre au clair de lune le nœud routier qu'il doit interdire. Les canons de 88 sont installés le plus rapidement possible et à demi enterrés. Il faut faire vite, car l'attaque est attendue d'une heure à l'autre.

Le jour se lève avec un fantastique bombardement d'artillerie russe. Pendant deux heures, les artilleurs de la batterie de FLAK ne peuvent mettre le nez hors de leurs trous. Le village de Carlino brûle comme une boîte d'allumettes. Le bombardement est si terrible que les volontaires germaniques accueillent la ruée des chars soviétiques avec une impression de soulagement, puisqu'elle va interrompre le déluge d'obus, de torpilles et de fusées.

Les Russes mettent en ligne de trente à trente-cinq blindés. Presque tous des T.34, avec quelques T.41. Ils avancent sur un terrain plat, à côté de la route, escortés par des milliers de fantassins, dont certains sont tranquillement assis sur des charrettes à cheval. Les chars eux s'avancent lentement, sur un front de près d'un kilomètre, comme s'ils allaient tout écraser sous leurs chenilles.

Le Hauptsturmführer Grabner a réuni, avant la fin de la nuit, tous les chefs de pièces et leur a donné des consignes simples mais dures :

– Nous n'avons qu'une chance de briser l'attaque : tirer au dernier moment. Alors vous allez les laisser approcher à trois cents mètres. Je dis bien trois cents mètres. Pas plus. Et alors, et alors seulement, vous tirerez comme des enragés.

Devant ce rouleau compresseur qui déferle vers leurs positions, les servants des pièces de FLAK ont du mal à ne pas se laisser envahir par une peur panique. Ils ruissellent de sueur et sentent tous leurs nerfs se nouer. Le grondement des chars s'amplifie. La muraille d'acier s'avance. Cinq cents mètres. Quatre cents. Trois cents...

– Feu !

Les cinq canons de 88 et la demi-douzaine de pièces légères aboient en même temps. C'est un tonnerre roulant qui se déchaîne. Plusieurs chars, stoppés net par les projectiles, s'immobilisent et commencent à flamber. Les autres s'arrêtent et ripostent aussitôt, cherchant à neutraliser les emplacements de Flak. Un duel d'artillerie d'une violence extrême s'engage. Si les blindés soviétiques sont bien visibles dans le jour levant, les pièces allemandes, à demi enterrées, restent peu repérables. Coups d'arrivée et coups de départ s'emmêlent dans un concert sauvage. Des gerbes de terre et d'acier jaillissent comme des fontaines. Parfois, on entend sur les positions allemandes des cris de douleur quand des éclats ont atteint quelques servants ou alors des hurlements de joie quand un char soviétique, touché de plein fouet, explose soudain dans une gerbe de feu.

L'Unterscharführer Aloïs Schnaubelt, un Allemand des Sudètes, est chef d'une pièce de 88. Il laisse approcher les chars soviétiques, sans perdre son calme proverbial dans toute sa batterie de FLAK. Il veut détruire le premier blindé à une distance record : quatre-vingts mètres seulement !

Au premier coup de sa pièce, un premier char explose et brûle. Les chargeurs enfilent alors obus sur obus dans la culasse de la pièce qui tire à une cadence infernale. Couchés dans un fossé, à quelques mètres devant le canon de 88, les pourvoyeurs font le coup de feu contre l'infanterie russe qui essaye de donner l'assaut pour museler la pièce. Un des canonniers le volontaire germanique Span, ne cesse d'apporter de nouveaux obus. Impassible, l'Unterscharführer Schnaubelt règle le tir. Finalement, il ne reste devant son canon de 88 que six chars russes, qui finissent par rompre le combat et faire demi-tour. Ils laissent sur le terrain les épaves de quinze T.34 ou T.41, foudroyés à quelques dizaines de mètres. Le sergent Schnaulbelt dit alors placidement :

– Je crois qu'on les a bien eus.

Cet Unterscharführer sera le seul homme de l'unité de FLAK de la Panzerdivision *Wiking* à recevoir la cravate de chevalier de la Croix de Fer.

Il est à peine deux heures de l'après-midi quand la batterie du Hauptsturmführer Grabner réussit à briser l'attaque des blindés sovié-

tiques. Mais le danger est loin d'être écarté. Les fantassins russes, à leur tour, attaquent les positions tenues par les hommes de la FLAK. Ils s'élancent en masses compactes, sans tenir compte des pertes, bien résolus à submerger au corps à corps les artilleurs, qui n'ont plus d'infanterie d'accompagnement. Tandis que les positions de la batterie Grabner sont soumises à un violent bombardement d'artillerie, ce sont vagues d'assaut sur vagues d'assaut que lance l'infanterie. Les Soviétiques progressent par des sortes de tranchées le long de la route et vont bientôt submerger les positions allemandes. Les pièces de 88 ne peuvent pas grand-chose contre les fantassins. Alors intervient l'Oberscharführer Schmalz. Cet adjudant commande deux pièces de FLAK légère et prend à partie l'infanterie ennemie à une cadence infernale. Vite repéré, il devient la cible des tireurs russes. Au cours de la brève action qui s'engage, il sera blessé à plusieurs reprises, ainsi que plusieurs hommes de ses deux pièces. Mais elles ont pris sous leur feu les fantassins ennemis et ne les lâchent plus. L'adjudant tiendra jusqu'au crépuscule l'infanterie en respect.

Dès la tombée de la nuit, selon l'ordre reçu, après avoir résisté sur place vingt-quatre heures, le Hauptsturmführer Grabner déménage, grâce à un tracteur de douze tonnes qui arrache les 88 de leurs positions semi-enterrées.

Quand il arrive dans la nuit au poste de commandement de la Panzerdivision *Wiking*, le chef de la batterie de FLAK lourde est accueilli par un commandeur stupéfait.

– Comment ! Vous êtes vivant ! s'exclame le Standartenführer Ullrich.

Et il explique aussitôt :

– La ligne principale de défense se trouve déjà à plus de huit kilomètres derrière vous. Je pensais que vous n'aviez plus aucune chance de vous en sortir...

Ainsi se termine la troisième phase de la grande bataille défensive devant Varsovie, à la fin du mois d'octobre 1944. Malgré des assauts fantastiques, où leurs fantassins ont été appuyés par des avions et des blindés, les Soviétiques n'ont pas réussi à percer le front.

La Panzerdivision *Wiking* a tenu le choc. Mais l'unité des volontaires germaniques se trouve à bout de souffle. Pourtant, elle va encore passer deux mois, jusqu'à la fin de l'année 1944, à mener de rudes combats défensifs devant Modlin.

# 27.

Après les sanglants combats menés au nord-est de Varsovie et devant Modlin, les volontaires germaniques de la Panzerdivision *Wiking* croient qu'ils vont connaître quelques jours de repos au moment de Noël. Ils ont reçu de nouveaux renforts provenant de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine et ces SS improvisés ont fort à faire pour perdre leurs habitudes d'aviateurs ou de matelots afin de se transformer en grenadiers d'une troupe de choc. L'armement manque, le parc automobile est à bout de souffle, l'équipement usé jusqu'à la corde. Sur l'arrière immédiat des lignes, dans la campagne polonaise que balayent les premiers vents frisquets de l'hiver, Allemands, Flamands et Hollandais préparent quand même la fête de la nuit la plus longue de l'année. Au soir du solstice, leurs chants vont célébrer leur foi dans le retour du soleil invaincu. Une sorte de torpeur paisible s'étend sur les cantonnements.

A neuf heures du soir, dans la nuit même de Noël, la sonnerie du téléphone grelotte dans le poste de commandement de la division. L'Obersturmführer Jahnke, officier d'ordonnance du commandeur, est de permanence. Le standardiste annonce au lieutenant :

– Vous êtes demandé du IV^e^ corps d'armée blindé SS.

Presque aussitôt, la communication est établie avec le chef d'état-major, l'Obersturmbannführer Schönfelder.

– Allô, Jahnke. L'Oberführer Karl Ullrich est-il là ?

– Il est parti sur les positions pour fêter Noël avec nos hommes.

C'est une coutume auquel n'a jamais manqué aucun chef de corps des volontaires germaniques et les anciens du premier hiver se souviennent encore de la brusque apparition de Felix Steiner, engoncé dans son long imperméable de cuir vert, surgissant en pleine nuit dans les pauvres abris creusés dans la neige et la glace des berges du Mious.

– Bon, dit alors Schönfelder. Alors, prenez vous-même le message de l'Obergruppenführer. Je vous le passe.

Le lieutenant de permanence réalise aussitôt que le temps du semi-repos est fini et que cet appel en pleine nuit signifie un prompt départ.

Voici d'ailleurs Herbert-Otto Gille lui-même à l'appareil.

– Ullrich n'est pas là ? demande-t-il. Alors faites bien attention, Jahnke. Nous partons pour « Julischka ».

Après une pause, le chef du IV^e corps d'armée blindé SS ajoute :

– J'espère que vous avez bien compris.

Sous ce nom de code se dissimule un autre théâtre d'opération que la Pologne : la Hongrie.

– Quand partons-nous, Obergruppenführer ? demande l'officier d'ordonnance.

– Tout de suite. Le « Kampfgruppe » de Hans Dorr est mis en route dès ce soir et le reste de la division suivra demain.

L'Obergruppenführer Gille a reçu directement l'ordre du grand quartier général du Führer à Rastenburg de se rendre avec les Panzerdivisionen *Wiking* et *Totentkopf* à Komaron, près de Raab, en Hongrie. Il doit y arriver le 1^er janvier 1945 au plus tard et se lancer aussitôt dans la bataille pour dégager les troupes allemandes qui se trouvent encerclées par les Soviétiques dans Budapest. Sous le commandement du Gruppenführer von Pfeffer-Wildenbruch, vieux général de police, se trouvent ainsi prises au piège les divisions SS de montagne *Handschar* et *Kama,* où servent les volontaires musulmans de Croatie et de Bosnie, les divisions SS de cavalerie *Florian Geyer* et *Maria-Theresa,* la 13^e Panzerdivision de la Wehrmacht, la division d'élite *Feldherrnhalle,* ainsi que de nombreuses unités hongroises restées fidèles à l'alliance allemande. Les soldats encerclés sont au nombre de soixante-dix mille dont les deux tiers de Magyars.

Les différentes unités de la Panzerdivision *Wiking* vont s'embarquer, à partir du 25 décembre, dans une cinquantaine de trains, après avoir confié les positions qu'elles occupaient à des éléments de la Werhmacht ; leurs remplaçants vont continuer à tendre un faible rideau de troupes – en espérant que les Russes ne se lanceront pas dans une nouvelle offensive en Pologne.

Ce déplacement imprévu se fait dans une grande atmosphère de secret. Aucun des volontaires germaniques ne connaît ni la durée du voyage ni la destination.

Dès neuf heures du matin, le jour de l'An, l'état-major de la Panzerdivision *Wiking* arrive à Raab. Les régiments et bataillons vont s'éche-

lonner pendant toute la journée et sont aussitôt dirigés vers la région située à l'ouest de Tata. Dès cinq heures de l'après-midi, les hommes des transmissions ont réussi à installer des liaisons entre l'Oberführer Ullrich et toutes ses unités. La nuit ne va pas tarder à tomber. Pourtant, le commandeur de la division donne l'ordre d'attaque :

– Début des opérations à six heures du soir, décide-t-il.

L'Obersturmbannführer Fritz Darges mène aussitôt à l'attaque tous les Panzers disponibles. Il donne comme axe de progression la route de Felsögalla. Au sud, les grenadiers des trois bataillons de *Germania,* sous les ordres de l'Obersturmbannführer Hans Dorr, progressent vers leurs objectifs, dans la nuit glaciale. Il est minuit quand ils abordent et enlèvent la ligne de résistance principale des Soviétiques. Tout s'est déroulé très vite et s'est terminé à l'arme blanche par une sanglante empoignade dans les ténèbres. A quatre heures du matin, le commandeur de *Germania,* après avoir reçu les rapports de ses chefs de bataillon, Kruse, Pleiner et Murr, peut envoyer un message de victoire : « Tous nos objectifs atteints. Pertes légères. »

A l'aube du 2 janvier, la progression continue en direction de Tarjan et Bicske. Les fantassins allemands et les volontaires germaniques sont en train de reprendre le contrôle de la situation au nord-ouest de Budapest et progressent vers la capitale hongroise encerclée, balayant des raids de leurs Panzers la grande boucle à angle droit du Danube, dont ils suivent la rive méridionale.

Après trois mois de recul continuel, les forces du Reich sont en train de reprendre l'offensive. C'est à nouveau la *Blitzkrieg,* la guerre éclair, où les Panzers, les automitrailleuses, les canons d'assaut et les véhicules blindés semi-chenillés d'infanterie foncent dans la plaine de toute la vitesse de leurs moteurs. L'attaque menée, au sud de Komaron, par les Panzerdivisionen SS *Totenkopf* et *Wiking* est une terrible surprise pour les Soviétiques, dont le commandement ne réalise que le 2 janvier, aux environs de midi, ce qui lui arrive.

Le village d'Agostian se trouve alors aux mains des grenadiers du régiment *Germania* et des équipages des « Panthères » du II^e^ bataillon. Un millier de prisonniers allemands et hongrois ont été libérés et échappent au cauchemar qu'ils viennent de vivre depuis trois mois dans les faubourgs de Budapest où se sont déroulés d'impitoyables combats de rue. Des deux côtés, l'habitude est prise de ne pas faire de quartier. Magyars, Croates, Allemands du Banat, Bulgares ou Roumains qui ont suivi la retraite, tous se battent avec une férocité séculaire contre ceux qui surgissent des plaines immenses du monde oriental.

Surpris, les Russes réagissent rapidement. Ils ne manquent ni d'hommes ni d'armes et lancent dans la bataille toutes les troupes qu'ils

peuvent rameuter, avec l'appui des avions et des blindés. Désormais, les grenadiers de la Panzerdivision *Wiking*, s'ils continuent d'avancer, ne peuvent faire que des bonds d'une centaine de mètres, à chaque fois soldés par des pertes sanglantes.

Le 3 janvier 1945, pourtant, la pointe blindée des Panzers de Darges atteint Vertes-Tolna, que vont occuper les grenadiers du II^e^ bataillon de *Germania* avec le Hauptsturmführer Pleiner. Ce capitaine installe aussitôt ses hommes en défensive.

Pendant ce temps, l'état-major de la division entre, vers cinq heures de l'après-midi, dans la bourgade de Torjan, alors qu'on se bat encore sur les lisières méridionales de la localité. L'Oberführer Karl Ullrich croit encore possible d'assurer la jonction entre les encerclés de Budapest et leurs camarades de l'armée de secours. A l'état-major du IV^e^ corps blindé SS, l'Obergruppenführer Gille est moins optimiste. Il sait que les Soviétiques rameutent des troupes et lancent dans la bataille des unités d'élite de la Garde.

Malgré les premiers succès, l'avance est en train de se ralentir. Les fantassins de la Wehrmacht s'avèrent incapables de suivre le rythme des Panzers de *Totenkopf* et de *Wiking*, qui continuent à pousser vers le sud-est, en direction de Budapest. Même les grenadiers des unités de choc comme *Germania* ont du mal à progresser. Le 4 janvier, les volontaires germaniques de l'Oberstumbannführer Hans Dorr ne peuvent avancer que de cinq kilomètres. Le lendemain, il faudra le renfort des camarades de *Westland* pour s'emparer de la moitié de la ville de Bicske mais on pourra à peine dépasser la ligne de chemin de fer.

Au matin du 6 janvier, ce sont les Panzers de l'Obersturmbannführer Darges qui se trouvent dans un terrain impossible de marécages, dont il faudra les tirer, un par un, avec des tracteurs.

A Bickse même, la situation s'aggrave d'heure en heure.

Près de la route, s'élève le château hongrois de Hegyks, dont les tourelles et les créneaux appartiennent à la plus ancienne histoire magyare. Dans ce décor pour film épique se retranchent les grenadiers du bataillon commandé par le Haupsturmführer Fritz Vogt. Ce sont pour la plupart des volontaires norvégiens appartenant au régiment *Norge* et dont le I^er^ bataillon, tout comme le I^er^ bataillon du régiment *Danmark*, a été récemment muté de la division *Nordland* à la division *Wiking*.

Ainsi, à l'heure la plus désespérée des combats en Europe centrale, des Danois, des Norvégiens et des Suédois retrouvent la division où leurs aînés ont servi dès 1941. Ils font partie d'unités mixtes où les

volontaires sont pour moitié des Scandinaves et pour moitié des Allemands originaires de Roumanie ou de Hongrie.

Placidement, les hommes des fjords et des montagnes creusent des tranchées derrière les vieux murs du château de Hegyks et aménagent des positions de tir. A une soixantaine de mètres seulement des premières lignes, le commandeur du régiment de chars, l'Obersturmbannführer Fritz Darges, installe son poste de commandement.

Très rapidement, les Soviétiques viennent tâter la position et sont accueillis sur les lisières méridionales de la position par les rafales sèches et précises des mitrailleurs norvégiens et allemands. Soudain, dans un grand bruit de moteurs et de chenilles, une vingtaine de blindés russes débouchent et donnent l'assaut. Les assaillants n'ont pas aperçu les « Panthères » bien camouflés sous les feuillages. Au premier coup de 75, un des chars russes voit sa tourelle littéralement arrachée. Les autres blindés font demi-tour et se perdent dans la nuit.

Le Hauptsturmführer Fritz Vogt fait le tour de ses positions et trouve ses volontaires scandinaves toujours aussi calmes. Le capitaine ramène ses postes de mitrailleuses à l'intérieur des murs du parc, tandis que les « Panthères » changent de position pour mieux apppuyer les grenadiers de *Norge*.

Il n'est même pas minuit quand les Soviétiques, fidèles à leurs habitudes, lancent une attaque nocturne contre le château de Hegyks. Les fantassins russes arrivent rapidement au contact. Ils se plaquent contre les murs extérieurs et les volontaires norvégiens doivent les déloger à la grenade.

Dans son poste de commandement, éclairé par une lanterne sourde, l'Obersturmbannführer Darges veille. Autour de lui quelques officiers grelottent de froid. Cette nuit de janvier est glaciale. Une fois encore, Fritz Darges essaye d'obtenir une liaison radio avec l'état-major de la Panzerdivision *Wiking*. Tous ses appels se heurtent à un épais silence. D'être ainsi encerclé préoccupe moins le commandeur du régiment de Panzers que de savoir qu'il ne lui reste presque plus d'essence ni surtout de munitions. Les rappports des chefs de char sont catastrophiques : ils ont en moyenne trois obus par « Panthère »! Dans la nuit, rôdent, tout autour du château qui découpe sa silhouette fantomatique sur les nuages de la nuit danubienne, une vingtaine de blindés ennemis.

Plus il y songe et plus Fritz Darges se persuade que s'accrocher à cette vieille demeure romantique ne sert plus à grand-chose. Tôt ou tard, à court de munitions, ses Panzers seront submergés. Pour le lieutenant-colonel, sans liaison avec son commandeur de division, il semble donc ne rester qu'une seule solution : décrocher en vitesse et gagner l'abri des bois. Ce serait sauver ses « Panthères ». Mais ce serait

aussi abandonner une position clé pour la libération de Budapest.

Fritz Darges se lève brusquement et lance au chef de son II[e] bataillon, le Haupsturmführer Hans Flügel :

– Venez un peu vous promener avec moi, je voudrais vous parler.

Les deux officiers s'éloignent sous les arbres du parc, discutant à voix basse. Ils reviennent rapidement. Et le commandeur du régiment de chars annonce alors à son état-major :

– Voilà ma décision : nous restons ici. Flügel est de mon avis.

Darges est persuadé que sa position sera rapidement intenable. Mais il est aussi persuadé que la Panzerdivision *Wiking*, la liaison radio coupée, n'abandonnera pas comme des « enfants perdus » les volontaires germaniques et les équipages de chars. Fritz Darges est de plus en plus certain que son commandeur Karl Ullrich pense à lui et fait l'impossible pour l'aider.

Il n'est pas minuit quand les assiégés du château de Hegyks entendent un bruit de moteur. C'est un véhicule blindé allemand qui surgit des ténèbres. Dans la caisse, à ras bord, des fûts d'essence, des obus de 75, des caisses de cartouches. Il y a même du ravitaillement. Chaque volontaire germanique touche deux tranches de pain noir, un cube de margarine et une tranche de saucisson. Les Norvégiens vont les mastiquer silencieusement, pendant d'interminables dizaines de minutes. Les grands gaillards taciturnes reprennent vite leur veille dans la nuit danubienne.

Pendant encore plusieurs jours, les tankistes de Fritz Darges et les grenadiers de Fritz Vogt vont tenir le château magyar de Hegyks.

Autour d'eux, pourtant, la situation ne cesse de se dégrader. La propagande allemande a beau répéter que la reprise de Budapest marquera le tournant de la bataille sur le front de l'Est et que chaque combattant doit lutter avec une volonté de fer, l'espoir de parvenir jusqu'aux faubourgs de la capitale hongroise s'amenuise d'heure en heure.

Un ordre du jour du 6 janvier proclame pourtant : « Nous avançons vers un but qui doit être atteint et que nous atteindrons. La courageuse garnison de Budapest, engagée dans des combats sans merci, nous regarde ! » Tout cela, ce ne sont que des mots. Ce qu'il faudrait, pour rompre cette couronne de fer qui entoure la ville de Saint Étienne ce serait des hommes, des avions, des Panzers, des armes nouvelles et terrifiques.

Quand à l'aube du 8 janvier, les hommes des Panzerdivisionen *Wiking* et *Totenkopf* se lancent à l'assaut, une nouvelle fois, vers le sud-est, en direction de la grande ville investie, où huit cent mille civils hon-

grois et soixante mille combattants vivent dans des conditions épouvantables, la roue du destin a déjà tourné.

Les grenadiers, luttant au corps à corps, parviennent seulement jusqu'au cimetière de Bicske et viennent mourir entre les tombes dévastées. Allemands de *Germania,* Hollandais et Flamands de *Westland,* Scandinaves de *Norge,* ils ne peuvent plus progresser d'un seul mètre sur cette terre hongroise, gorgée depuis des siècles du sang des cavaliers des steppes.

A midi, l'Obergruppenführer Gille doit se rendre à l'évidence, les pertes sont telles parmi les bataillons d'assaut de *Totenkopf* et de *Wiking* qu'il doit renoncer à poursuivre cette offensive, brisée en moins d'une semaine par la terrible réaction russe. Le IV[e] corps blindé SS a perdu trois mille hommes depuis son arrivée en Hongrie au jour de l'An 1945.

La première tentative pour délivrer Budapest se solde par un échec. Total et sanglant.

Dans la nuit du 8 au 9 janvier, la Panzerdivision *Wiking* est relevée et transportée dans la région d'Estergom (Gran), un peu plus au nord-est, dans la boucle même du Danube. Une seconde offensive va commencer vers le sud pour essayer d'atteindre Budapest.

Le temps se gâte de plus en plus. Les tempêtes de neige succèdent aux bourrasques de vent. Il fait un froid épouvantable. Tous les chemins sont profondément gelés. Dans les dernières heures de l'après-midi du 9 janvier, sous la lumière glauque d'un triste crépuscule hivernal, les grenadiers de *Westland* et de *Germania* gagnent leurs positions de départ, immédiatement sur les arrières des lignes tenues par une division d'infanterie de la Wehrmacht.

Pendant toute la nuit, par un froid épouvantable, les volontaires germaniques se mettent en place. Les hommes, transis, se serrent les uns contre les autres, au creux des fossés, pour essayer de se tenir un peu chaud. L'Oberführer Karl Ullrich a décidé une attaque frontale, dont le succès repose sur la rapidité et la brutalité. Son plan est simple :

– *Germania* à droite de l'axe de poussée et *Westland* à gauche. Au signal, on fonce, droit devant. Et on balaye tout jusqu'à Budapest.

Les premières heures de l'attaque sont vécues sur le rythme infernal voulu par le commandeur. Les volontaires germaniques, soutenus par quelques Panzers, progressent très rapidement. Ils retrouvent l'ivresse des charges d'antan.

Le 11 janvier, les Soviétiques cèdent partout du terrain et semblent se

replier en désorde. Le lendemain les grenadiers de *Westland* s'emparent d'une localité hongroise au nom imprononçable de Philisszentkereszt. La seule chose qu'ils en retiennent, c'est une pancarte routière : ils ne sont plus qu'à vingt et un kilomètres de Budapest.

Soudain, des rires surgissent, des plaisanteries fusent, des blagues secouent toute la troupe où les soldats s'amusent soudain comme des collégiens. Après des mois et des mois de retraite, pratiquement ininterrompue depuis le Caucase, voici qu'ils avancent dans la putza hongroise ! Le Danube va les venger du Terek et du Don, du Donetz et du Dniepr, du Boug et de la Vistule, autant de lignes de résistance tenues dans le sang et abandonnées l'une après l'autre, fragiles digues vite crevées par le raz de marée venu de la Volga.

Maintenant, non seulement les SS tiennent bon, mais ils avancent. L'année 1945 commencerait-elle par une victoire. La Hongrie va-t-elle venger l'échec des Ardennes ? L'Est compenser l'Ouest. Ils y croient. Ils ont besoin d'y croire. Allemands, Scandinaves, Néerlandais, ils ont l'impression que la guerre repart dans l'autre sens. Dans la bourgade aux maisons éventrées par la tornade de fer et de feu, Norvégiens et Hollandais déambulent. En vainqueurs.

– Demain, nous serons à Budapest, annoncent les officiers.

A l'aube, dans la fumée et le brouillard, les guetteurs verront dans leurs jumelles les clochers de la ville de Saint Étienne.

A huit heures du soir, le 12 janvier, l'Obergruppenführer Gille reçoit un télégramme du grand quartier général. Ordre du Führer.

– C'est incroyable ! lance-t-il à son chef d'état-major. Tenez, Schönfelder, lisez ça et dites-moi si je rêve.

En vain, le commandeur du IV[e] corps blindé SS va-t-il protester, supplier, menacer, rien n'y fait. Le groupe d'armées Sud maintient sa décision insensée et répète : Ordre du Führer.

– Mais enfin, tempête Herbert-Otto Gille, une fois encore au téléphone, il n'y a presque plus rien devant moi. Les Russes se replient. Deux vallées me conduisent droit sur Budapest. Je peux réussir des attaques de flanc fantastiques. Demain, nous aurons délivré nos camarades encerclés.

Le général qui a vécu l'horreur du siège de Kovel imagine trop ce que doivent ressentir les Allemands et leurs alliés pris au piège de la capitale hongroise.

Le grand quartier général ne peut que répéter :

– Nous vous confirmons notre ordre. Vous allez prendre position à Vesprem au nord du lac Balaton et vous n'en bougerez plus jusqu'à nouvel ordre.

Pourtant, du sanatorium de Dobogekö, tout proche, l'Obergruppen-

führer Gille peut distinguer, bien proches malgré le voile de la brume glaciale, les clochers de la capitale hongroise.

La deuxième offensive sur Budapest qui aurait pu se terminer par une victoire se solde par un second échec.

Au matin du 14 janvier, les unités de la Panzerdivision *Wiking* quittent, la rage au cœur, Gran et la boucle du Danube pour se retirer vers le sud-ouest où ils doivent rejoindre les rives septentrionales de l'immense lac Balaton, que les Allemands nomment le Plattensee. A l'ouest de Stuhlweissenburg, le haut-commandement a décidé de rassembler quatre divisions blindées, la 1re et la 3e de la Wehrmacht ainsi que *Totenkopf* et *Wiking*. L'Obergruppenführer Gille commandera cette redoutable force de frappe qui doit tenter maintenant de percer vers Budapest par le sud et non plus par le nord. Cette fois, on se battra non en amont mais en aval du Danube.

Atteindre le grand fleuve reste le premier objectif.

Les deux divisions blindées de la Wehrmacht progresseront à doite et à gauche de *Totenkopf* et de *Wiking* qui doivent former le fer de lance, destiné à crever les lignes soviétiques.

Tout le démontage de l'opération du nord et le report de la tentative dans le sud a été décidé par Adolf Hitler lui-même et rien ne pourra désormais lui faire modifier ses plans. Les deux premiers jours de l'offensive semblent lui donner raison : le 18 et le 19 janvier le IVe corps blindé SS parvient à progresser de plus de soixante kilomètres, balayant tout sur son passage Et puis, brusquement, les assaillants tombent sur une forte résistance. Il arrive un moment où les Soviétiques se font tuer sur place sans plus céder un mètre de terrain. Fantassins allemands et volontaires germaniques, malgré le soutien des avions et des Panzers, sont soudain cloués au sol. Ils semblent se heurter à un mur.

– Que se passe-t-il ? tempête le grand quartier général qui multiplie les messages d'impatience.

Justement, il ne se passe plus rien. Les chars de la Wehrmacht et de la Waffen SS se heurtent à la plus fantastique PAK encore jamais rencontrée. Alors l'ordre arrive de jeter toutes les réserves dans la bataille. A la Panzerdivision *Wiking*, Karl Ullrich lance à l'assaut le « Kampfgruppe » de l'Obersturmbannführer Hans Dorr, cet officier déjà légendaire qui a emporté la décision à Sakrevka quand il s'agissait de forcer les lignes russes fermant le « Kessel » de Tcherkassy.

Les volontaires germaniques de Hans Dorr grimpent dans leurs véhicules blindés semi-chenillés. Des heures terribles les guettent. Ils n'auraient dû pourtant intervenir qu'une fois le front crevé, pour exploiter la

percée. Mais rien ne marche plus selon le plan primitif. Alors, ce sera à eux de provoquer l'impossible rupture. Dns le crépuscule brumeux, les grenadiers montés sur les Panzers parviennent à briser enfin la ligne principale de résistance de l'ennemi.

Le 19 janvier, vers trois heures du matin, les combattants de la nuit, entraînés par Hans Dorr, parviennent jusqu'au bourg de Kislang, au sud de Stuhlweissenburg. Le lieutenant-colonel de trente-trois ans n'a jamais semblé aussi gigantesque ni aussi taciturne. Sous son bonnet de fourrure, son visage paraît de bois sculpté, durement éclairé par les brasiers qu'allument les rafales de balles incendiaires. Voici Hans Dorr et ses volontaires germaniques enfoncés de plus de quarante kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies. Le jour se lève. Mais, dans le brouillard glacial, les véhicules blindés du « Kampfgruppe » Dorr ne s'arrêtent pas.

– En avant ! Plus vite ! Encore plus vite !

Ce sont les seuls ordres que laissent échapper les lèvres minces du commandeur de *Germania*. Son rude visage est marqué par une terrible fatigue qui creuse ses traits. Cela fait près de six ans qu'il se bat sans repos.

Vers midi, les grenadiers menés par Dorr traversent le canal. Par radio, leur chef apprend que les autres divisions sont loin en arrière. Ni les Panzers de *Totenkopf* ni ceux de la Wehrmacht ne peuvent suivre le rythme infernal sur lequel le lieutenant-colonel mène ses hommes. Perdus dans le sillage de *Germania*, les autres mettront plus d'un jour à parvenir à leur tour jusqu'au canal.

Le 20 janvier, la roue de la chance tourne. Les Soviétiques se ressaisissent enfin. Le lendemain, dimanche 21, c'est la contre-attaque, fulgurante. Les volontaires germaniques qui sont arrivés à Sarosd croient que le ciel leur tombe sur la tête. Les voici matraqués, assaillis, encerclés. Le village est repris par l'ennemi et le « Kampfgruppe » Dorr se trouve coupé de la division. Tout semble perdu. Massif dans sa houppelande au col de fourrure, il pointe son lourd menton en avant, plisse ses yeux brûlés par le manque de sommeil et lance à ses grenadiers :

– On reprend Sarosd.

A deux heures de l'après-midi, Allemands, Scandinaves et Néerlandais sont maîtres de la bourgade en ruines où s'allument de nouveaux incendies.

– Toutes les liaisons sont rétablies, Obersturmbannführer, annoncent les radios.

Hans Dorr va installer son poste de commandement dans une des rares masures encore debout. Il traîne toujours depuis Tcherkassy son

écusson fétiche de chêne, avec les quatre lettres profondément gravé : DORR.

– Clouez-le sur la porte, dit-il seulement.

Et il entre à grands pas dans la pièce où s'affairent les radios, tandis que son officier-adjoint étale les cartes sur une table bancale. Soudain un fracas terrible. Un obus antichars soviétique vient de crever le mur de torchis et éclate au milieu de l'état-major du régiment *Germania*. Quand la fumée se dissipe et quand la poussière retombe, on dégage les corps de plusieurs officiers tués. L'Obersturmbannführer Hans Dorr, grièvement blessé, respire encore. C'est sa seizième blessure. La dernière. Une ambulance le transporte à l'arrière. Il mettra trois mois à mourir à l'hôpital de Vienne. Son corps sera inhumé à Judenburg, en terre autrichienne. Désormais, *Germania* est frappé à mort.

La Panzerdivision *Wiking* a atteint le Danube, près d'Adony et poursuit péniblement son avance, remontant le fleuve vers la capitale hongroise. Le 24 janvier, ses deux régiments d'infanterie continuent encore leur progression, *Germania* sur la rive droite et *Westland* sur la rive gauche. Le temps et l'ennemi entravent la marche des bataillons de choc de la Waffen SS. Les Soviétiques contre-attaquent aussi bien du nord que du sud. Ils s'accrochent à Budapest et s'efforcent de dresser un ultime barrage devant les troupes allemandes et hongroises. L'offensive des forces du Reich s'enlise.

Le 29 janvier, la situation, une fois encore, est en train de se retourner. Désormais les Panzerdivisionen *Wiking* et *Totenkopf* sont réduites à la défensive. De furieux combats de blindés se déroulent. Saignées à blanc, les unités de grenadiers ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Le ravitaillement arrive mal. L'essence manque autant que le sang.

Pourtant, Budapest semble encore à portée des assaillants. Certains secteurs de la défense soviétique sont en train de s'écrouler. Et c'est avec une sorte de désespoir que les Russes lancent une gigantesque contre-attaque qui balaye les volontaires norvégiens du bataillon *Norge* dans une véritable tempête de feu. Le Sturmbannführer Fritz Vogt et ses hommes voient soudain devant eux la ruée de cent quatre-vingts blindés russes. Pourtant, les Scandinaves vont faire face, grâce à quelques intrépides chasseurs de chars, armés de leur seul « Panzerfaust ». Leur commandeur lui-même se lance dans la bataille comme un simple grenadier. Toujours en première ligne, Fritz Vogt détruit six chars russes en combat singulier. La croix de chevalier au col, la casquette rejetée en arrière, noir de poudre et de fumée, la veste de camouflage déchirée, le chef du bataillon *Norge* bondit d'un point d'appui à un autre. Pourtant,

malgré une résistance acharnée, ses Norvégiens vont être bientôt écrasés. De l'état-major de la Panzerdivision *Wiking* on ne peut leur envoyer qu'un seul renfort : le groupe de reconnaissance divisionnaire, conservé jusque-là en réserve pour l'ultime bond sur Budapest. L'arrivée de ses automitrailleuses et de ses véhicules blindés, sous les ordres du Hauptsturmführer Wagner, provoque un ultime sursaut. Après avoir perdu plus de cinquante chars, les Soviétiques se replient enfin. Le combat a duré jusqu'au milieu de la nuit et le bataillon *Norge* se trouve réduit à quelques compagnies de combat squelettiques. Des dizaines et des dizaines de volontaires norvégiens sont tombés sur le Danube.

La capitale hongroise n'est plus maintenant qu'à une quinzaine de kilomètres. L'ultime percée semble encore possible. Pourtant, c'est un ordre de retraite que vont recevoir fantassins allemands et volontaires germaniques.

Les Panzerdivisionen de la Waffen SS, toujours à la pointe de l'attaque pour reprendre aux Russes la capitale hongroise, ont terriblement souffert. Chacune, à effectif plein, devrait compter près de cent cinquante chars. Or, il en reste neuf à la Panzerdivision *Totenkopf* et quatorze à la Panzerdivision *Wiking*...

Poursuivre l'offensive serait une folie. Le 1er février 1945, le IVe corps blindé SS reçoit l'ordre de rompre le combat et se replier vers l'ouest. L'Obergruppenführer Gille, ultime espoir des assiégés de Budapest, a échoué dans cette offensive de la dernière chance.

Les encerclés de la capitale hongroise sont condamnés à mort. Aucun ne rejoindra les troupes allemandes envoyées à leur secours, à l'exception de huit cents hommes de la division *Felderrnhalle.* Tandis que l'Obergruppenführer von Pfeffer-Wildenbrusch se retrouvera captif, le Brigadeführer Rumohr, commandeur de la division *Florian Geyer* tombera au combat et son camarade Zehender, commandeur de la division *Maria-Theresa,* se suicidera.

Dans moins de deux semaines, les derniers coups de feu seront tirés dans les rues de Budapest et la capitale hongroise entrera dans l'univers rouge.

Pour la première fois, les volontaires germaniques de la Panzerdivision *Wiking,* battus après des combats impitoyables, ont l'impression qu'ils viennent d'abandonner des camarades.

# 28.

Depuis le 1er février 1945, la Panzerdivision *Wiking* fait retraite à travers la Hongrie. Les volontaires germaniques marchent vers l'ouest, sous un ciel bas et pluvieux. Les hommes piétinent dans de mauvais chemins où s'étirent d'immenses flaques d'eau boueuse et glaciale. Il pleut. Tout le paysage s'encapuchonne de frimas. Jamais hiver n'aura été si triste sur le Danube. Les troupes en retraite, fouettées par les averses et harcelées par les pointes blindées des Soviétiques, pataugent dans la boue et le sang. Les jours passent vite dans la grisaille. Il faut marcher, se battre, marcher encore, s'arrêter, tirer quelques cartouches, puis reprendre la route incertaine vers l'ouest lointain. Le 12 février, les volontaires germaniques atteignent les faubourgs méridionaux de Stuhlweissenburg. Va-t-on enfin s'arrêter de fuir ?

L'Oberführer Karl Ullrich installe son poste de commandement à Sarpentele, à huit kilomètres au sud-ouest de la ville qui avait été conquise dans les premiers jours de l'offensive de février et qui se trouve maintenant menacée par l'ennemi en pleine contre-attaque victorieuse. Le 13 février, les combats ont cessé dans Budapest. La ville est perdue pour les soldats allemands et leurs alliés hongrois.

Désormais, entre la capitale danubienne et le lac Balaton, la situation ne bouge guère. Le front s'immobilise dans la deuxième quinzaine de février. Les Soviétiques digèrent leur victoire.

Les Allemands préparent pourtant une ultime offensive. Adolf Hitler, après les revers de Poméranie a mis tout son espoir dans la Hongrie où se forme la 6e armée blindé SS. Sous le commandement du célèbre lansquenet bavarois Sepp Dietrich, sont rassemblées les Panzerdivisionen les plus redoutables de la Waffen SS : *Leibstandarte Adolf Hitler, Das Reich, Hohenstaufen, Hitlerjugend.* Une grande offensive se prépare. Elle se soldera, ellle aussi, par le plus cuisant de tous les échecs.

Étrangement, pendant près d'un mois, de la mi-février à la mi-mars, le front reste stable dans le secteur occupé par la Panzerdivision *Wiking* au sud de Stuhlweissenburg. Les deux adversaires s'observent et se contentent d'activités de patrouilles. La guerre reprend haleine. Et puis, soudain, le 16 mars 1945, l'enfer se déchaîne à nouveau.

Tout commence vers midi par un dur bombardement soviétique qui s'en prend aux positions de l'artillerie allemande. Deux batteries légères de six obusiers de 105 de campagne, appartenant au Ier groupe d'artillerie dont le régiment est commandé par le Standartenführer Bünning, se trouvent en position au village de Csor, au sud-ouest de Stuhlweissenburg, prêtes à soutenir de leurs feux les positions des grenadiers de *Westland* et de *Germania.*

Une des batteries se trouve près du cimetière et l'autre, un peu plus loin vers l'ouest, sur la route de Varpalota. Une liaison téléphonique permet de joindre les deux observateurs, installées aux avant-postes de la Panzerdivision *Wiking*, avec l'infanterie.

Le bombardement qui s'abat sur les positions de batteries devient tout de suite d'une violence inouïe ; jamais les artilleurs n'en ont encore subi un pareil. Il ne dure qu'une heure, mais elle semble interminable. Tout autour des positions, les maisons s'écroulent, les murs vacillent et s'abattent, des dizaines de blessés s'effondrent en gémissant, touché par les éclats qui volent dans tous les sens.

Dès les premiers obus, tous les fils téléphoniques ont été cisaillés et il n'y a plus aucune liaison, ni avec les premières lignes, ni avec le colonel Bünning et l'état-major du régiment d'artillerie. Une des premières salves ennemies atteint le poste de commandement du Ier groupe ; le commandeur et plusieurs de ses officiers, criblés d'éclats, doivent être évacués vers un poste de secours. Un simple lieutenant, l'Obersturmführer Rammelkamp, prend le commandement. Dès que le bombardement se calme un peu et que les blessés sont secourus, il fait enterrer les morts. Des agents de liaison arrivent enfin des premières lignes et annoncent que le front tient toujours, malgré d'incessantes attaques russes. Au crépuscule, tous les assauts sont repoussés et les positions intégralement conservées par les volontaires germaniques.

Dès l'aube du 17 mars, les attaques soviétiques reprennent, soutenues par les mitrailleuses et les bombes des avions qui font leur apparition au lever du jour, malgré un plafond assez bas de fin d'hiver. Les compagnies de grenadiers, pourtant, tiennent le choc. L'Obersturmbannführer Franz Hack commande toujours *Westland* tandis qu'à

*Germania*, le Sturmbannführer Müller remplace le légendaire Hans Dorr.

Le surlendemain du début de l'offensive, 18 mars, les Soviétiques, qui ne peuvent toujours pas entamer les positions de la Waffen SS, parviennent à enfoncer les fantassins de la Wehrmacht qui se trouvent sur leur aile gauche. Des forces blindées réussissent une percée. Sur les arrières des lignes, les chars russes lancent un raid en profondeur et parviennent sans grand mal à bousculer quelques unités de service divisionnaire de la *Wiking*, provoquant un désordre inquiétant. Les hommes des colonnes de ravitaillement et de réparation, surpris, refluent sur la route de Stuhlweissenburg à Varpalota. Désormais, des éléments russes se trouvent à une dizaine de kilomètres sur les arrières du front, vers le nord-ouest.

Les artilleurs du I^er^ groupe se trouvent les premiers menacés d'être pris à revers. L'Obersturmführer Rammelkamp n'a plus la liaison avec aucun élément de la Panzerdivision *Wiking*. Il fait appeler le chef de la 1^re^ batterie, l'Untersturmführer Heino von Kloth, et lui ordonne :

– Vous allez prendre quelques-uns de vos canonniers et partir en reconnaissance vers le nord-ouest, pour essayer de rétablir le contact avec des éléments amis.

Le sous-lieutenant part aussitôt. Il ne tarde pas à découvrir des soldats qui progressent vers l'ouest, en masses serrées.

– Untersturmführer, crie un des éclaireurs, ce sont des Russes !

Von Kloth s'en est bien aperçu et il n'a pas autre chose à faire que d'ordonner à ses hommes de faire demi-tour, afin de rendre compte le plus rapidement possible à son chef.

L'Obersturmführer Rammelkamp ne perd pas de temps à réfléchir longuement et décide :

– Nous allons déménager pour prendre position à l'est du village de Csor, avec un poste d'observation sur la hauteur 263.

De là-haut, le lieutenant pense avoir de bonnes vues sur toute la région. Mais le crépuscule arrive déjà. La nuit va favoriser le changement de position. Sans lumière et sans bruit, les artilleurs s'avancent en tirant leurs pièces de 105, sur la route de Varpalota. Les Soviétiques ne se trouvent guère à plus de deux kilomètres au nord et peuvent, d'un instant à l'autre, envoyer des éléments de reconnaissance sur la route. Tous les volontaires germaniques craignent une brusque rencontre. Ou même, pire encore, une embuscade.

Il est déjà minuit quand les batteries sont installées sur leurs nouvelles positions et que les observateurs ont grimpé sur la colline. L'Obersturmführer Rammelkamp pense toujours à rétablir des liaisons. Sans fantassins, les artilleurs sont terriblement « en l'air ». Un gronde-

ment de moteurs sur la route. Les canonniers se dissimulent dans les fossés, l'arme au poing. Des véhicules blindés surgissent. Fausse alerte : ils appartiennent au groupe de reconnaissance de la division. Leur chef, l'Obersturmführer Stichnot, se présente aussitôt.

– Pourriez-vous grimper avec quelques éclaireurs sur la cote 263 lui demande son camarade Rammelkamp. Nous aurons absolument besoin de tenir ce poste d'observation.

Les nouveaux venus partent aussitôt, tandis que surgissent de nouveaux isolés. Cette fois, ce sont des grenadiers, perdus dans la nuit. Ils sont une cinquantaine et les artilleurs ne sont pas mécontent de voir arriver ce renfort inattendu. Cependant l'Obersturmführer Rammelkamp continue à n'avoir aucune liaison ni avec la droite ni avec la gauche et se demande comment évolue la situation. Il craint un décrochement général qui le laisserait isolé avec ses hommes, loin à l'arrière des nouvelles lignes de combat.

Dans la ville de Stuhlweissenburg les grenadiers de *Germania* continuent encore à tenir leurs positions. Ils ont certes un peu resserré leur dispositif, mais restent installés en force aux lisières de la ville, en direction de Csor où se trouvent les artilleurs. Entre les deux, un trou d'une dizaine de kilomètres, sans un seul soldat allemand.

Au matin du 19 mars, près d'un millier de soldats soviétiques surgissent, venant du nord-est, et progressent vers le poste d'observation. Ils semblent ne pas se méfier et ignorer que la hauteur se trouve aux mains des volontaires germaniques. L'Obersturmführer Rammelkamp a ordonné de ne pas ouvrir le feu avant que l'ennemi ne soit à trois cents mètres.

Aussi artilleurs, grenadiers et éclaireurs, bien camouflés sur la cote 263, les laissent approcher. Soudain, un commandement retentit :

– Feu !

Surpris, les assaillants sont fauchés par rangs entiers. Les mitrailleurs tirent rafale sur rafale. Quand le calme revient, les Soviétiques sont en train de décrocher, laissant de nombreux cadavres sur les pentes de la colline. Mais ils reviendront. Dès le début de l'après-midi. Et avec des renforts, appuyés par des mortiers lourds. Ils essayent aussi de pousser plus au sud le long de la route de Csor à Stuhlweissenburg.

La première unité au contact est la 1re batterie de l'Untersturmführer von Kloth. Ses artilleurs tirent au fusil et à la mitrailleuse sur les Soviétiques progressant sur la route. Mais d'autres s'infiltrent par les replis de terrain et commencent à grimper les pentes de la colline, prenant à

revers les positions de la 1re batterie. Soudain, ils se démasquent et se lancent à l'assaut en criant :

– *Hourré ! Pobieda ! Hourré ! Staline !*

Impossible de tenir le choc. Von Kloth doit faire reculer ses artilleurs d'une cinquantaine de mètres. Alors, le sous-lieutenant rassemble ses hommes, un peu à l'abri et leur annonce :

– On va reprendre nos positions.

Les artilleurs se lancent dans une brusque contre-attaque au pistolet-mitrailleur et à la grenade. Ils arrivent à progresser de deux cent mètres, au milieu des Soviétiques stupéfaits. Soudain, leur chef s'écroule. L'Untersturmführer von Kloth vient de recevoir une balle en pleine tête. Ses hommes essayent de couvrir l'agonisant. La bataille devient de plus en plus dure. Un des officiers observateurs, qui suivait l'engagement dans sa lunette binoculaire, est tué net, ainsi que l'agent de liaison qui se tenait à côté de lui.

Sur le point le plus haut de la région, à environ deux kilomètres au nord du village de Csor, l'Obersturmführer Rammelkamp a installé le poste de commandement du Ier groupe d'artillerie. Mais il n'a toujours aucune liaison ni par téléphone ni par radio. Sa seule ressource, pour communiquer, reste d'envoyer des estafettes. Tous ceux qui peuvent revenir de mission lui annoncent la même nouvelle.

– Obersturmführer, les Russes sont en train de nous encercler.

Le lieutenant répond simplement :

– Ne vous en faites pas. Ils ne nous tiennent pas encore.

Rammelkamp décide alors de se rendre lui-même dans le secteur le plus menacé, celui de la 1re batterie, où il a entendu les bruits d'un violent engagement. Quand il arrive, on lui annonce :

– Notre chef de batterie vient d'être tué. La position devient intenable, Obersturmführer.

– Vous allez vous replier sur Csor pendant la nuit et vous y installer en « hérisson ».

Le sacrifice de l'Untersturmführer von Kloth a quand même permis de tenir toute la journée. Le sous-lieutenant est rapidement enterré sur place.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, l'Obersturmführer Rammelkamp parvient à établir une liaison radio avec l'état-major de la Panzerdivision *Wiking*. L'Oberführer Karl Ullrich lui donne rapidement ses ordres :

– Vous êtes désormais commandant d'armes de Csor. Vous allez vous y établir en ramassant tous les isolés que vous pourrez trouver.

Votre mission est de former un bouchon sur la route de Stuhlweissenburg à Varapalota. Vous tiendrez sur place jusqu'à nouvel ordre.

Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* ajoute pour conclure :

– Comme vous aurez besoin de renforts, je vais vous envoyer dans la nuit une section de la compagnie de garde de mon état-major. Je vais même essayer de pousser vers vous quelques blindés.

Dans la matinée, les lieutenants Rammelkamp et Stichnot ont la bonne surprise de voir arriver par la route cinq canons d'assaut et une unité de mitrailleuses de 20 jumelées.

Comme infanterie, les deux officiers récupèrent tous les isolés qui ne cessent de se replier sur Csor. Peu importe qu'ils appartiennent à la Wehrmacht ou à la Waffen SS, qu'ils soient Allemands, Hollandais ou Norvégiens. Ils sont aussitôt formés en groupes et en sections de combat et encadrés par des gradés du régiment d'artillerie ou du groupe de reconnaissance de la Panzerdivision *Wiking*. Le « Kampfgruppe » de Csor se forme en hérisson, installant ses défenses face au nord, à l'est et au sud et gardant ouvert la route vers l'ouest qui servira, tôt ou tard, de chemin de repli. L'unité de marche qui s'improvise, dans cette situation de crise, ne tarde pas à se souder. Les nouveaux venus font rapidement connaissance avec leurs camarades et creusent fébrilement tranchées et nids de mitrailleuse.

Dès l'aube du 20 mars, vers huit heures du matin, les Russes lancent une nouvelle attaque. Ils sont très nombreux. Mais, sans soutien des blindés, leurs fantassins ne peuvent déboucher et se font clouer sur place par les redoutables mitrailleuses jumelées de 20 à tir rapide.

Les assaillants se retirent, durement étrillés. Mais moins de trois heures plus tard, ils attaquent à nouveau.

– *Panzeralarm !*

Cette fois, les Soviétiques ont avec leurs fantassins cinq chars. Les deux premiers pénètrent dans les positions allemandes, dépassant les trous où se tenaient les grenadiers. Les canons d'assaut interviennent rapidement et détruisent les deux blindés. Les trois autres font rapidement demi-tour.

– Tout n'irait pas trop mal, confie Stichnot à Rammelkamp, si nous pouvions avoir des contacts avec nos voisins de droite et de gauche.

– Heureusement, il reste la radio avec l'état-major de la division.

Ce dernier lien ne tarde pas à se rompre. Il faut à nouveau envoyer des agents de liaison. Certains reviennent et annoncent à leur chef :

– Impossible de percer, Obersturmführer. Les Russes sont partout.

D'autres ne reviennent pas du tout. Ils sont sans doute morts ou captifs. La situation semble s'aggraver d'heure en heure et on entend des

bruits de combat violent aussi bien au sud qu'au nord du village de Csor.

La bourgade tenue par les artilleurs du Ier groupe se trouve exactement entre les deux pointes blindées lancées en avant par les Soviétiques.

A Stuhlweissenburg, point d'ancrage de la Panzerdivision *Wiking* entre le lac Balaton, encore aux mains des troupes allemandes, et la ville de Budapest, désormais totalement tombée au pouvoir des Russes, la situation est dramatique. Les assaillants ont largement débordé les positions allemandes par le nord comme par le sud et sont en train de refermer leur tenaille.

Dans le « Kessel » ainsi formé, qui fait une quinzaine de kilomètres de long et seulement une demi-douzaine de large, se trouvent prises au piège la Panzerdivision *Wiking* et une partie de la 1re Panzerdivision de la Wehrmacht.

Une seule certitude : les Soviétiques sont désormais à Papa et les assiégés de Stuhlweissenburg sont devenus des encerclés !

Dans l'après-midi une liaison radio peut enfin être établie avec les forces allemandes de l'arrière. Le haut-commandement transmet aussitôt un ordre du Führer : « Stuhlweissenburg doit être tenu envers et contre tout. » Un point c'est tout.

Une telle décision condamne à mort l'unité des volontaires germaniques. Toute troupe prise dans l'encerclement sera impitoyablement anéantie. Sans aucune utilité pour le déroulement de la bataille de Hongrie.

L'Oberführer Karl Ullrich est un vieux soldat de la SS où il sert depuis la prise du pouvoir par Adolf Hitler. C'est sans nul doute un national-socialiste inconditionnel, terriblement marqué par ses années de guerre à la fameuse division *Totenkopf*. Pourtant, en ce premier jour du printemps 1945, il décide de désobéir à l'ordre formel du Führer et de tenter l'évacuation de Stuhlweissenburg. Lui seul, estime-t-il, sur place et au milieu de ses soldats, peut juger s'il doit obéir ou non. Jamais décision n'a peut-être été plus dure à prendre pour un officier de front qui n'a jamais cessé pour autant d'être un « soldat politique ».

L'Oberführer Ullrich se sent d'abord et avant tout responsable de la vie de ses hommes et spécialement des volontaires germaniques venus de leur plein gré rejoindre les forces du Reich. Le pacte qui les lie à leur commandeur dépasse peut-être en ces heures tragiques de la fin de la guerre, les servitudes de la discipline « à la prussienne ».

— Les unités de la division se rassembleront dans la région d'Urhida, décide Karl Ullrich. Nous attaquerons pour percer les lignes soviétiques et rejoindre les positions allemandes demain à l'aube, en direction du sud-ouest.

Quand il donne cet ordre, à nouveau privé de toute liaison radio, l'Oberführer Ullrich ignore où se trouvent les unités amies et ne sait absolument pas par quelles localités passe le nouveau front. Une fois encore, les SS vont tenter cette folle percée qui a naguère réussi à Demiansk ou à Korsoum.

Pendant ce temps, dans cette dure journée du 21 mars, les artilleurs de Rammelkamp et les éclaireurs de Stichnot tiennent toujours le village de Csor, rameutant tous les isolés autour de ce rocher de résistance assiégé par la tempête.

Dans la nuit, une camionnette a réussi à joindre Csor, venant de l'arrière des lignes. Elle apporte des munitions pour les obusiers, des caisses de cartouches et de grenades. Le chauffeur est interrogé par le lieutenant Rammelkamp :

— Comment ça va à l'arrière ?

— Il y a des hauts et des bas, Obersturmführer. Les Russes se trouvent déjà au nord de Varpalota.

L'encerclement se précise.

Dès huit heures et demie du matin, les Soviétiques attaquent le village de Csor avec huit chars et deux bataillons d'infanterie. Les volontaires germaniques du « Kampfgruppe » résistent tant qu'ils peuvent, mais la ruée des blindés russes semble irrésistible. L'un des chars est détruit mais, sous la protection de deux autres, cinq blindés russes pénètrent dans le village. Un des canons d'assaut allemand est aussitôt attaqué et incendié.

— Laissez-les aller et venir à leur guise, ordonne Rammelkamp à ses artilleurs. Tant que les fantassins ne les auront pas rejoints, ces tas de ferraille ne pourront pas grand-chose...

Aussi ses hommes concentrent tous leurs tirs sur les soldats russes, qui essayent de progresser par le sud, le long d'un étang-vivier. Le terrain est assez couvert, avec des buissons et des haies, favorable aux infiltrations de l'infanterie.

Le lieutenant-chef du « Kampfgruppe » va d'un groupe de combat à un autre. Même les derniers arrivés à Csor, rameutés en toute hâte et formés en sections de marche improvisées, tiennent bon.

— On va essayer de monter une contre-attaque, annonce l'officier artilleur.

Il rejoint son camarade Stichnot et lui dit :

– Si on pouvait rassembler tous les grenadiers disponibles, il devrait y avoir moyen de rejeter les Russes.

– Entendu. Je vais prendre la tête de cette contre-attaque.

Le chef des éclaireurs rameute tous les hommes disponibles et les lance à l'assaut vers le sud-ouest, le long de la pièce d'eau. Les soldats soviétiques décrochent.

Pendant ce temps, les chars qui ont pénétré dans Csor, vont de rue en rue, assez paralysés par le manque d'infanterie d'accompagnement. Un Rottenführer se glisse dans l'ombre d'un mur, un « Panzerfaust » sur l'épaule. Il attend tranquillement qu'un char s'approche et, au bon moment, le caporal-chef lui expédie sa charge creuse. une longue gerbe de flammes surgit dans son dos, une fantastique déflagration retentit : le blindé soviétique frappé à mort, vient d'exploser.

Les autres chars russes sont pourtant décidés à poursuivre le combat. L'un d'eux réussit à détruire un véhicule blindé semi-chenillé, avant d'être détruit par un canon d'assaut.

Il reste encore trois chars soviétiques dans Csor.

Le plus hardi des équipages russes conduit son blindé en plein sur les positions occupées par les artilleurs de la 2^e^ batterie. Un obusier et ses servants sont écrasés sous les chenilles du monstre d'acier qui va et vient sur les débris de la pièce et les corps des canonniers. Des camarades ont vu la scène et tirent le char, à trente mètres, avec leur obusier de 105 ! Le blindé explose dans une gerbe de flammes.

Les artilleurs tués à leur pièce sont vengés. Mais il reste encore deux chars russes dans les rues du village de Csor. Ils essayent de s'échapper, poursuivis par des grenadiers ivres de témérité, qui se lancent derrière eux avec leur Panzerfaust. Un canon d'assaut est encore plus rapide et tire le char à quelques mètres. Les Allemands poussent des hurlements de joie quand surgit le dernier blindé russe qui parvient à ouvrir le feu sur le canon d'assaut et lui arrache une chenille, l'immobilisant à un coin de rue. Un second coup va sans nul doute l'achever. Une lueur fantastique. Une explosion. C'est un volontaire germanique qui vient de surgir et de mettre le char hors de combat d'un seul coup de Panzerfaust.

Quelques hommes d'équipage des chars soviétiques ont réussi à s'échapper de leurs blindés avant qu'ils n'explosent ou ne s'embrasent. Rapidement interrogés, ils racontent qu'ils avaient pour mission de prendre Csor puis de pousser aussitôt sur Varpalota.

– On nous a dit qu'il n'y avait plus un seul Allemand devant nous, soupire un sous-officier chef de char.

Les Soviétiques semblent aussi épuisés que leurs adversaires en cette

fin de journée du 21 mars. Ils parviennent pourtant à incendier deux camions de munitions envoyés de l'arrière vers Csor. L'encerclement se confirme.

Les Russes ont réussi à couper la route de Varpalota et forment un bouchon, à environ trois kilomètres à l'ouest du village tenu par le « Kampfgruppe ». Ils ne sont qu'une trentaine d'hommes mais ils ne feront sans doute que se renforcer dans les heures qui viennent.

Au crépuscule, l'Obersturmführer Rammelkamp réunit tous les officiers.

– Avec la destruction de ces deux camionnettes, le manque de ravitaillement en munitions devient dramatique. Chacun des canons d'assaut ne possède plus que six obus, les obusiers n'ont que douze coups à tirer et les cartouches manquent pour les fusils et les mitrailleuses. Il ne nous restera bientôt plus que nos grenades et nos baïonnettes.

Tous se regardent avec un visage grave. L'Obersturmführer Stichnot lance à son camarade artilleur :

– Ne peut-on se replier quand il en est encore temps ?

– C'est ce que je viens de décider, répond Rammelkamp. Nous allons gagner le village d'Inota, à six kilomètres plus à l'ouest. Nous serons alors à deux kilomètres de Varpalota, où doivent se trouver des éléments amis.

Le lieutenant d'artillerie a l'intention de s'y installer en défensive et d'envoyer un poste d'observation avec quelques grenadiers vers le sud-est sur la route du village de Retipusta.

Il est une heure du matin, le 22 mars quand commence le décrochage vers l'est du « Kampfgruppe » de Csor. Les fantassins russes sont, dans certains cas, à moins de quatre-vingts mètres des positions tenues par les volontaires germaniques. La manœuvre se déroule pourtant dans un ordre rigoureux : en tête, deux véhicules blindés semi-chenillés, deux canons d'assaut et une trentaine de grenadiers ; la 1^re^ batterie suit derrière. Puis la 2^e^ batterie.

En arrivant au bouchon, établi la veille par les Russes, les Allemands sont accueillis par quelques coups de feu. Les nids de mitrailleurs soviétiques sont réduits par les petits canons de 20 des véhicules tandis que les canons d'assaut écrasent de quelques obus les positions des mortiers ennemis.

Les Russes décrochent dans les ténèbres, tandis qu'arrive la fin de la colonne partie de Csor : les deux derniers véhicules blindés et les deux derniers canons d'assaut, avec le reste des grenadiers.

– Tout le monde est là, annonce Stichnot à son camarade Rammelkamp.

– Alors, on s'installe tout de suite en défensive, décide le lieutenant d'artillerie.

A l'aube, les rescapés du « Kampfgruppe » seront bombardés par des avions, puis attaqués par des chars russes, escortés de fantassins. Mais on a réussi à leur pousser des munitions depuis Varpalota et les obusiers peuvent à loisir écraser sous les obus les attaques de l'adversaire. Le village de Csor, quitté dans la nuit, se trouve à son tour sous le feu des obusiers allemands.

Dans les trous, devant le village d'Inota, les grenadiers s'apprêtent à recevoir les blindés par une terrible riposte de « Panzerfaust ».

Une liaison radio est enfin rétablie avec la division. Les lieutenants Rammelkamp et Stichnot apprennent que l'Oberführer Ullrich vient d'ordonner le repli général.

– Ordre de vous diriger sur Vesprem, annonce le chef d'état-major. Nous vous y retrouverons.

Et l'officier ajoute :

– Si tout va bien.

Dès l'aube de ce 22 mars, la Panzerdivision *Wiking* entame sa tentative de percée vers l'ouest. L'Oberführer Karl Ullrich divise ses unités en deux « Kampfgruppen » et leur donne comme ordre de marche la rive nord du lac Balaton.

– *Westland* couvrira le front nord tandis que les Panzers et le reste de la division mèneront l'attaque vers le sud-ouest.

Les moteurs se mettent en route dans le petit matin. Les engins blindés gagnent leurs positions de départ. La percée va réussir mais au prix de la perte de tout le matériel roulant. Pas un Panzer, pas un canon d'assaut, pas un véhicule blindé, par un canon automoteur ne parviendra à franchir le rideau des troupes soviétiques. Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* n'aura réussi à sauver que la peau de ses hommes.

# 29.

Les rescapés de la Panzerdivision *Wiking* qui ont réussi à échapper au piège de Stuhlweissenburg parviennent aux avant-postes tenus par leurs camarades de la Panzerdivision *Hohenstaufen*, que commande le Brigadeführer Sylvester Stadler. A quatre heures de l'après-midi, le 22 mars, ce général de trente-cinq ans accueille à son poste de commandement de Papkesi, l'Oberführer Karl Ullrich.

– Avoir sauvé la vie de vos volontaires germaniques est un beau succès, lui dit-il d'emblée. Mais ne croyez pas partir au repos. Vous devez être engagés rapidement. Après-demain, au plus tard.

Le 24 mars, les compagnies de *Westland* et de *Germania*, reformées en toute hâte et réduites à quelques centaines de grenadiers en tout, prennent position de part et d'autre de la route de Vesprem à Tapolca.

Les Soviétiques surgissent brusquement à six heures du soir. Karl Ullrich réagit rapidement. Il n'a plus de Panzers mais il a récupéré quelques véhicules blindés qu'il relance dans la bataille derrière sa propre voiture de commandement, pendant que les grenadiers fortifient leurs positions, un peu en arrière.

Dès le lendemain de l'attaque soviétique un message arrive à l'état-major :

– Le Sturmbannführer Müller vient d'être grièvement blessé. Nous demandons son évacuation d'urgence.

*Germania* vient encore de perdre au feu un de ses commandeurs. Le successeur de Hans Dorr à la tête du régiment n'aura tenu que quelques jours indemne. Karl Ullrich décide alors :

– Les cadres des unités de grenadiers sont à bout de souffle.

C'est un artilleur qui remplacera Müller. Que le commandeur du IIe groupe parte immédiatement prendre la tête de *Germania.*

Le Sturmbannführer Karl-Heinz Bühler, originaire de Mannheim sera le sixième commandeur du régiment de grenadiers. Il part aussitôt vers les avant-postes.

Il trouve, en tout et pour tout, comme véhicules blindés allemands aux premières lignes trois blindés semi-chenillés de commandement. La situation n'est pas meilleure à *Westland.*

Il ne reste plus à la Panzerdivision *Wiking* qu'une seule unité encore solide : le groupe de reconnaissance divisionnaire, qui vient de passer quelques jours de repos à Kopolcz et n'a pas connu les durs combats autour de Stuhlweissenburg.

Les éclaireurs ont un nouveau chef : le Sturmbannführer Fritz Vogt. Ce chef de bataillon, qui n'a pas vingt-sept ans et porte la croix de chevalier de la Croix de Fer a vu tomber au feu presque tous les volontaires scandinaves de son bataillon *Norge.* Les derniers Norvégiens et Danois survivants ont été rejoindre dans les unités de grenadiers leurs camarades hollandais et flamands, tandis que Fritz Vogt prenait la tête du groupe de reconnaissance dont les quatre compagnies montent en ligne le lundi 26 mars.

Les éclaireurs du bataillon Vogt, à bord de leurs automitrailleuses de reconnaissance et de leurs véhicules blindés semi-chenillés, vont couvrir la retraite de la Panzerdivision *Wiking* qui doit rejoindre la tête de pont de Vasvar sur le Raab.

Quand les volontaires germaniques y arrivent, c'est pour apprendre que les pointes blindées soviétiques les ont largement dépassés au sud et au nord.

Le 29 mars, les avant-gardes russes sont arrivées aux frontières mêmes du Reich. Des soldats soviétiques pénètrent dans ce Gau d'Ostmark, qui s'appelait naguère Autriche avant l'Anschluss de 1938. On signale les premiers soldats ennemis à Gnüs, près de Steinamanger. Bientôt, les assaillants parviendront au sud de Vienne.

Débordé, le haut commandement ne peut que lancer de rapides et sanglantes contre-attaques, pour essayer de ralentir la progression irrésistible de l'adversaire.

On essaye de gagner du temps, en attendant l'apparition de ces fameuses « armes secrètes » dont ne cesse de parler la propagande. Seules réserves de la Panzerdivision, les compagnies d'éclaireurs du Sturmbannführer Fritz Vogt sont sans cesse relancées dans des missions de sacrifice. Le 30 mars, leur chef apprend qu'il vient d'être décoré des feuilles de chêne sur sa cravate de chevalier de la Croix de Fer.

Le beau temps est revenu. Les routes, sous le soleil du printemps sont encombrées de soldats allemands et de civils hongrois qui fuient devant l'orage, se hâtant vers les premières villes autrichiennes, où doit s'organiser une nouvelle ligne de résistance. Même les gendarmes n'arrivent plus à mettre un peu d'ordre dans cette cohue apeurée. Sans cesse, les véhicules de reconnaissance de Fritz Vogt remontent les colonnes de réfugiés pour aller tirailler contre une pointe blindée ennemie. Les éclaireurs croisent quelques grenadiers, accrochés à leurs trous et qui attendent placidement l'assaut soviétique. Le flot des fuyards s'étire toujours vers l'ouest, sur des chemins brûlés de soleil. La poussière pose sur les visages des masques de deuil. A l'arrière-garde, éclatent quelques détonations. Les mitrailleuses et les canons de 20 du groupe de reconnaissance tirent encore quelques projectiles sur les premiers véhicules qui surgissent lancés à l'assaut sur la route de la capitale autrichienne.

Des avions appuient la ruée de l'armée soviétique. Sans cesse des chasseurs-bombardiers survolent les colonnes en retraite. Des rafales. Des explosions. Durement touchés, quelques blindés du groupe de reconnaissance brûlent avec de grands panaches de fumée noire. Dans le fossé, mortellement atteint, agonise le Sturmbannführer Fritz Vogt qui mettra toute une journée et toute une nuit à mourir, le 5 avril. Le groupe de reconnaissance n'a plus de chef.

Mais il n'y a plus de groupe de reconnaissance! Les derniers véhicules de l'*Aufklärung Abteilung* de la Panzerdivision *Wiking*, toujours à l'avant-garde dans l'offensive et toujours à l'arrière-garde dans la retraite, ne sont plus que des épaves aux ferrailles tordues où achèvent de se carboniser des cadavres méconnaissables. Les derniers survivants combattent désormais à pied, comme leurs camarades grenadiers.

Voici quelques hommes qui se rassemblent le 9 avril sur la hauteur 385, près de Füstenfeld, en Styrie dans des tranchées établies à la hâte. Ces grenadiers ont l'ordre de tenir « jusqu'à nouvel ordre ». Le message de repli n'arrivera que quatre jours plus tard... A la tête de cette formation de marche, improvisée en toute hâte et formée de tankistes, d'éclaireurs, de fantassins, de sapeurs, de radios ou d'artilleurs, combat de Hauptsturmführer Otto Schneider. Maintenant qu'il n'y a plus un seul Panzer à sa 7e compagnie du régiment de chars, ce chef d'une unité de « Panthères » est venu se faire tuer comme n'importe quel capitaine d'infanterie. Il sera porté disparu au cours des combats de ce début d'avril et personne ne saura ni le jour ni le lieu où il est tombé, dans son uniforme noir de tankiste, aussi calme et aussi souriant que voici un an, quand il décorait un des meilleurs officiers de sa compagnie, le lieutenant finlandais Ola Olin, refusant de rejoindre ses lacs et ses forêts pour rester jusqu'au bout dans l'unité des volontaires germaniques.

La disparition du capitaine Otto Schneider sonne le glas du régiment de Panzers qui n'est plus guère qu'un souvenir. Il n'y a plus de chars, plus d'essence, plus d'espoir.

Au soir du 7 avril, arrive de Courlande un nouveau commandant en chef pour le groupe d'armées du sud. Le colonel général Lothar Rendulic est un Autrichien. Il a la mission de défendre Vienne, en liaison avec l'Oberstgruppenführer Sepp Dietrich. Le célèbre Bavarois, lui aussi, va se battre aux portes de sa patrie alpestre.

On se bat sur le Danube. On se bat sur l'Oder. A la mi-avril, la situation sur tout le front de l'Est apparaît totalement désespérée pour les forces allemandes et les volontaires germaniques. Pourtant, de son Bunker berlinois où il va se suicider dans deux semaines, Adolf Hitler adresse un ultime message de confiance à ses derniers soldats :

« Si chacun des combattants, pendant les jours et les semaines à venir, sur le front de l'Est, accomplit exactement son devoir, alors la dernière attaque de l'Asie sera brisée, affirme Adolf Hitler en un ultime sursaut de foi en son destin. A cette victoire à l'Est correspondra l'arrêt de l'offensive à l'Ouest. Berlin reste allemand et Vienne sera de nouveau allemand. L'Europe ne sera jamais russe. »

Tous les fronts s'écroulent. Seuls quelques obstinés, solitaires, continuent à se battre, « sans espoir et sans peur ».

La Panzerdivision *Wiking* est rassemblée au nord-est de Graz, capitale de la Styrie. La discipline reste aussi stricte qu'au premier jour. Le 17 avril, l'ordre du jour annonce une nouvelle promotion de chevaliers de la Croix de Fer : le Hauptscharführer Josef Styr, du régiment *Germania*, l'Unterscharführer Sepp Draxenberger, du régiment de chars, l'Oberscharführer Hans Siegmund, du régiment *Germania*. Ils font partie de ces sous-officiers qui ont remplacé leurs chefs tombés au combat et ont pris sous le feu le commandement de section ou de compagnie réduites à quelques volontaires. Ce sont les hommes des dernières cartouches.

Le 5 mai, tous les commandeurs de régiments et de bataillons sont convoqués à l'état-major du corps d'armée où les attend l'Obergruppenführer Gille.

– L'armée allemande vient de capituler en Italie, annonce l'ancien commandeur. Dans quelques jours, la guerre sera terminée sur tous les fronts. Plus dramatique encore que celui des citoyens du Reich sera le sort de nos camarades allemands de l'étranger et des volontaires germaniques. Non seulement, ils ont perdu la guerre, mais ils ont aussi perdu leur patrie.

La conférence se termine dans une atmosphère lugubre.

La dernière unité de la Panzerdivision *Wiking* qui se bat encore, le bataillon du génie, sous les ordres du Hauptsturmführer Eberhard Heder reçoit l'ordre de se retirer du front du Walkersdorf et de rejoindre le reste de la division. La capitulation des forces du Reich est désormais imminente.

Le 7 mai 1945, à une heure et demie de l'après-midi, l'Oberführer Karl Ullrich réunit les principaux responsables de la division.

– Je suis convoqué à quatre heures au corps d'armée pour une communication importante. Il ne peut s'agir que de m'annoncer le moment de la capitulation. Je vous demande de rester groupés et d'attendre mes ordres.

Le commandeur de la Panzerdivision *Wiking* reviendra seulement en pleine nuit. Dans son état-major, personne ne songe à dormir. Karl Ullrich annonce d'emblée :

– Il n'est pas question de nous rendre aux troupes soviétiques. Nous allons partir à midi pour aller le plus loin possible vers le nord-ouest. Nous n'avons plus que les hommes à sauver. Tous les moyens de transport et tout le stock d'essence doivent être désormais au service exclusif du personnel. A partir de maintenant, trois heures du matin, je vous ordonne le silence radio le plus total. Personne ne doit savoir que nous allons désobéir aux ordres et faire notre dernière percée. Première étape : Graz.

Dans la capitale de la Styrie, au cours de la matinée de la capitulation, les hommes des services détruisent tous les véhicules autres que ceux nécessaires au transport des survivants de la division. Ce n'est pas sans mal que les grenadiers rejoindront le point de rendez-vous fixé par leur commandeur. Tandis que *Germania* décroche sans trop de casse, *Westland* doit se frayer un passage, l'arme à la main.

La première unité à rejoindre est le bataillon d'instruction, composé de jeunes recrues qui n'ont pas encore connu l'épreuve du feu. Ces derniers volontaires germaniques, souvent âgés de seize ou dix-sept ans sont habillés et équipés de neuf. Ils prennent la route de Graz au pas cadencé et en chantant.

Sans se retourner, ils passent devant les files de réfugiés allemands et hongrois, à bout de forces, affalés sur le bord de la route. Parfois, une femme crie simplement :

– Au revoir !

Ils restent impassibles. Seulement préoccupés de tenir la cadence et le rythme du chant. Allemands du Reich et de la dispersion, Danois,

Norvégiens, Finlandais, Suédois, Hollandais, Flamands, Suisses, ils chantent comme ils chantaient naguère devant Tcherkassy, sur le Dniepr, avec leurs camarades estoniens et wallons, le chant de guerre de la Waffen SS :

*SS marschiert in Feindesland*
*Und singt ein Teufelslied...*

Ce n'est plus en pays ennemi que marche la SS et qu'elle chante un chant du Diable. C'est sur une vieille terre d'Empire que les volontaires germaniques maintenant font retraite et tournent à jamais le dos au front de l'Est, où leur division a passé près de quatre ans, sans jamais quitter les premières lignes ou les arrières immédiats de la ligne de feu.

*Wir siegten schon in mancher Schlacht*
*In Nord, Süd, Ost un West...*

Oui, ils ont déjà vaincu en maints combats aux quatre points cardinaux, mais tant de victoires fugitives ne devaient qu'aboutir à cette immense défaite.

Soudain, les soldats du bataillon d'instruction de la Panzerdivision *Wiking* aperçoivent quelques officiers au bord de la route. Un peu à l'écart, devant eux, se tient un homme à la lourde silhouette et au visage massif : leur commandeur. L'Oberführer Karl Ullrich, le bras levé en un dernier salut, répond au « tête droite » que vont commander les gradés. Le général sarrois regarde une dernière fois ceux qui sont venus rejoindre cette troupe unique au monde que la propagande appelait « la communauté en guerre des peuples germaniques ». Des fjords baltiques aux canaux flamands, ils sont volontairement entrés dans la plus dure bataille, alors que rien ne les y obligeait, si ce n'est l'idée qu'ils se faisaient de l'aventure ou du devoir.

Il y avait autrefois des soldats de métier... Ceux-là furent des « soldats de destin ».

Les survivants de la fantastique équipée parviennent à gagner Tamsweg ou Radstadt. Au soir du 8 mai, Karl Ullrich rassemblera une dernière fois les officiers de sa division :

– Je vous délie tous de votre serment, comme j'en ai le pouvoir, leur dit-il. La guerre est finie. Vous pouvez gagner un camp de prisonniers ou vous cacher dans les montagnes.

– Nous resterons avec nos hommes, décident tous les officiers de la Panzerdivision *Wiking.*

– Alors nous allons essayer de poursuivre notre route, tous ensemble.

Le 12 mai 1945, quatre jours après la capitulation, la longue file de camions franchit la ligne de démarcation et arrive le lendemain à un barrage tenu par les soldats américains.

Jusqu'à la fin du mois, les Waffen SS de la Panzerdivision *Wiking* seront regroupés dans la vallée du Petit-Arl. Ils sont prisonniers de guerre... mais n'ont pas encore de gardiens.

Jamais l'été n'a été si beau dans les montagnes autrichiennes. Le soleil de la défaite ruisselle sur les corps bronzés et les muscles durs.

Le 1er juin, le convoi de camions quitte la vallée pour gagner Eberfing, en Bavière, où les volontaires germaniques passeront près d'un mois, avant d'être dirigés sur le camp de Riegsee, triés un par un et dirigés sur leur pays d'origine où ils auront à s'expliquer devant les tribunaux.

Entassés dans les camions, ils restent silencieux. Le convoi traverse des villages de montagne. Soudain, après Salzburg et Rosenheim, un cri retentit :

– Bad-Tölz !

Au bord de la route s'étendent les immenses bâtiments blancs et les deux tours d'allure médiévale qui encadrent le porche voûté de l'école des Junkers de la Waffen SS. Sur cette vaste esplanade, entourée par le carré rigide des bâtiments, se sont naguère rassemblées une quinzaine de promotions d'officiers, appartenant à une vingtaine de nations européennes et séduits par les mirages héroïques d'une propagande à la mesure colossale de tout un continent. Quelques Bavaroises lancent aux soldats vaincus des paquets de cigarettes et même des bouquets de fleurs des champs. Sans un cri et sans une larme.

Fleuris comme au jour de leur départ dans quelque gare d'Oslo ou de Copenhague, de Munich ou de Hambourg, de Rotterdam ou d'Anvers, les volontaires germaniques, désarmés et vaincus, partent affronter leur nouveau destin. Cela aussi, ils l'ont accepté dès le premier jour : la prison, au bout de la route, faisait aussi partie du contrat.

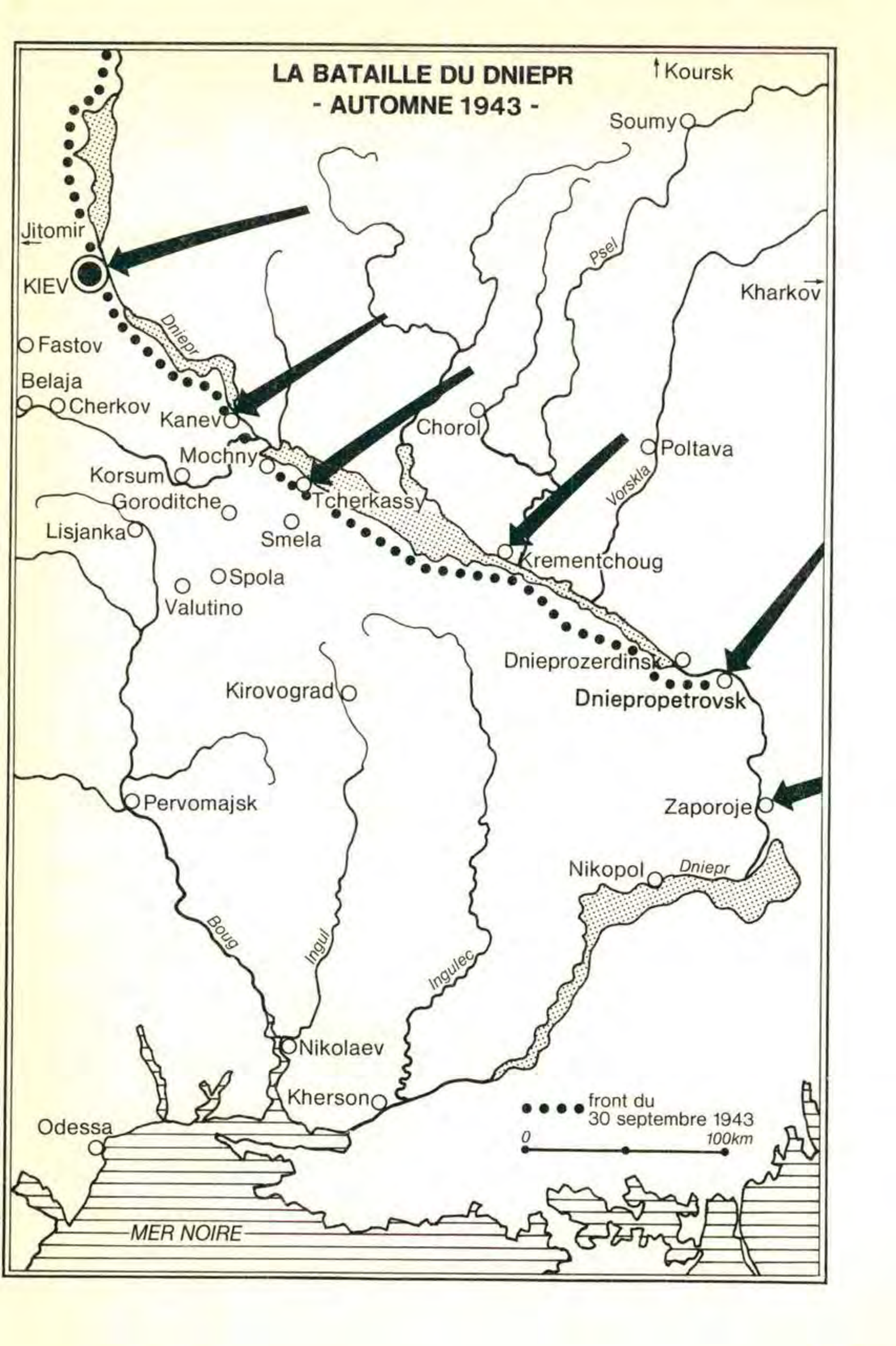
– S'engager dans la Waffen SS, ce n'était pas souscrire une assurance vie, explique en néerlandais avec un sourire amer un Bruxellois à un Frison silencieux.

Déjà, ils se demandent si leurs camarades qui sont tombés ne sont pas les plus heureux, avec leurs illusions à jamais confortées par la mort.

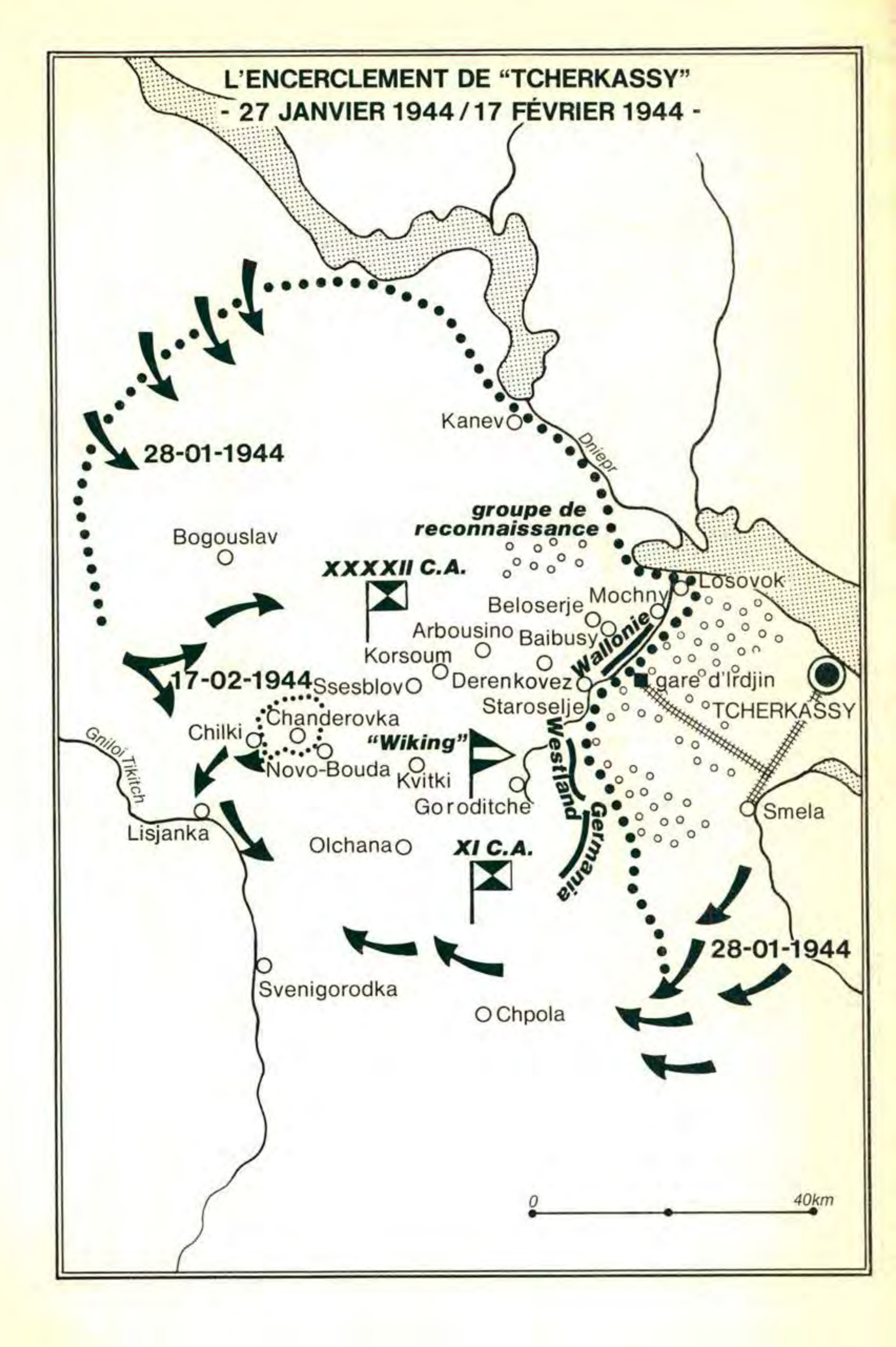
# Cartes

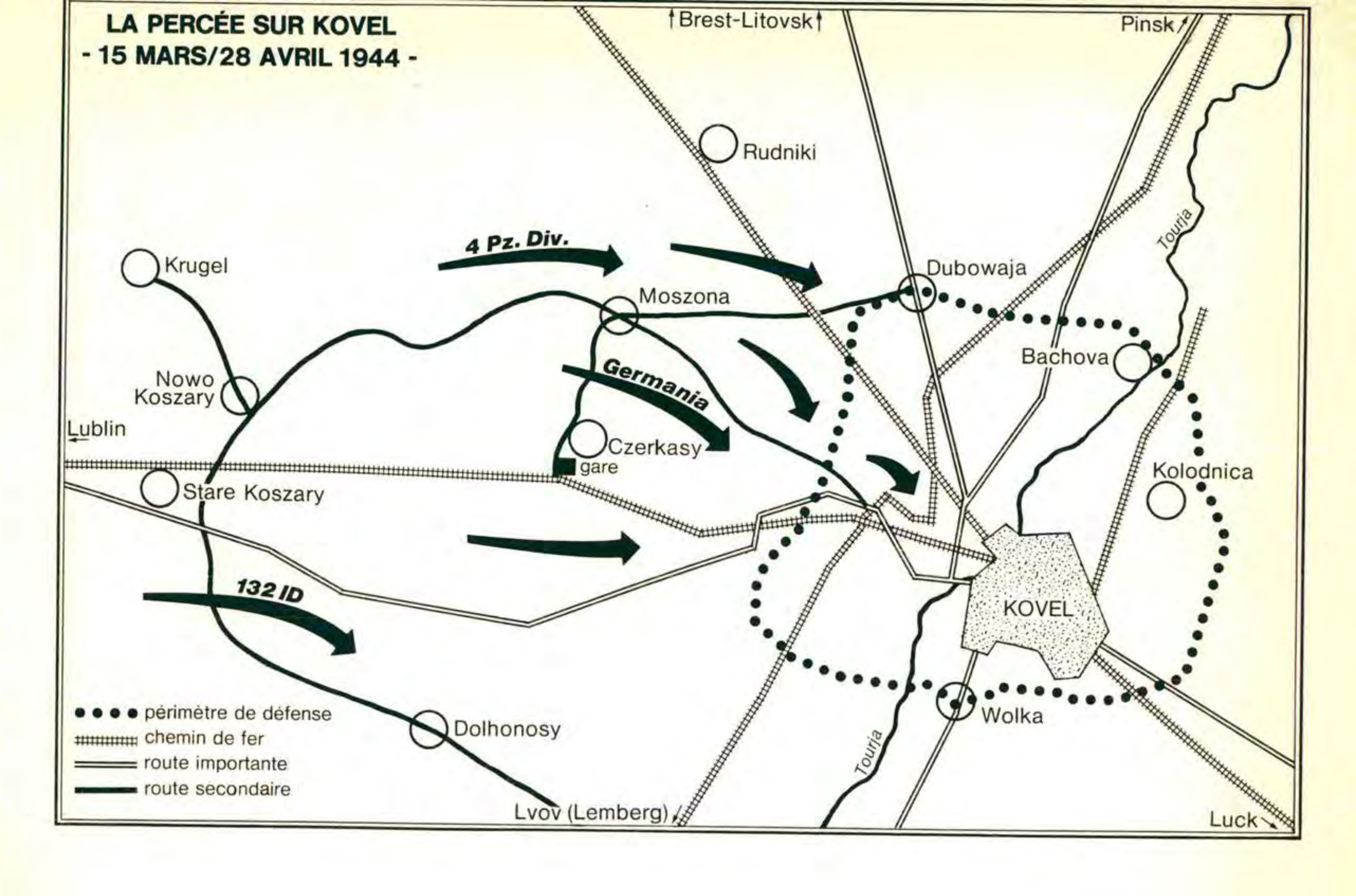


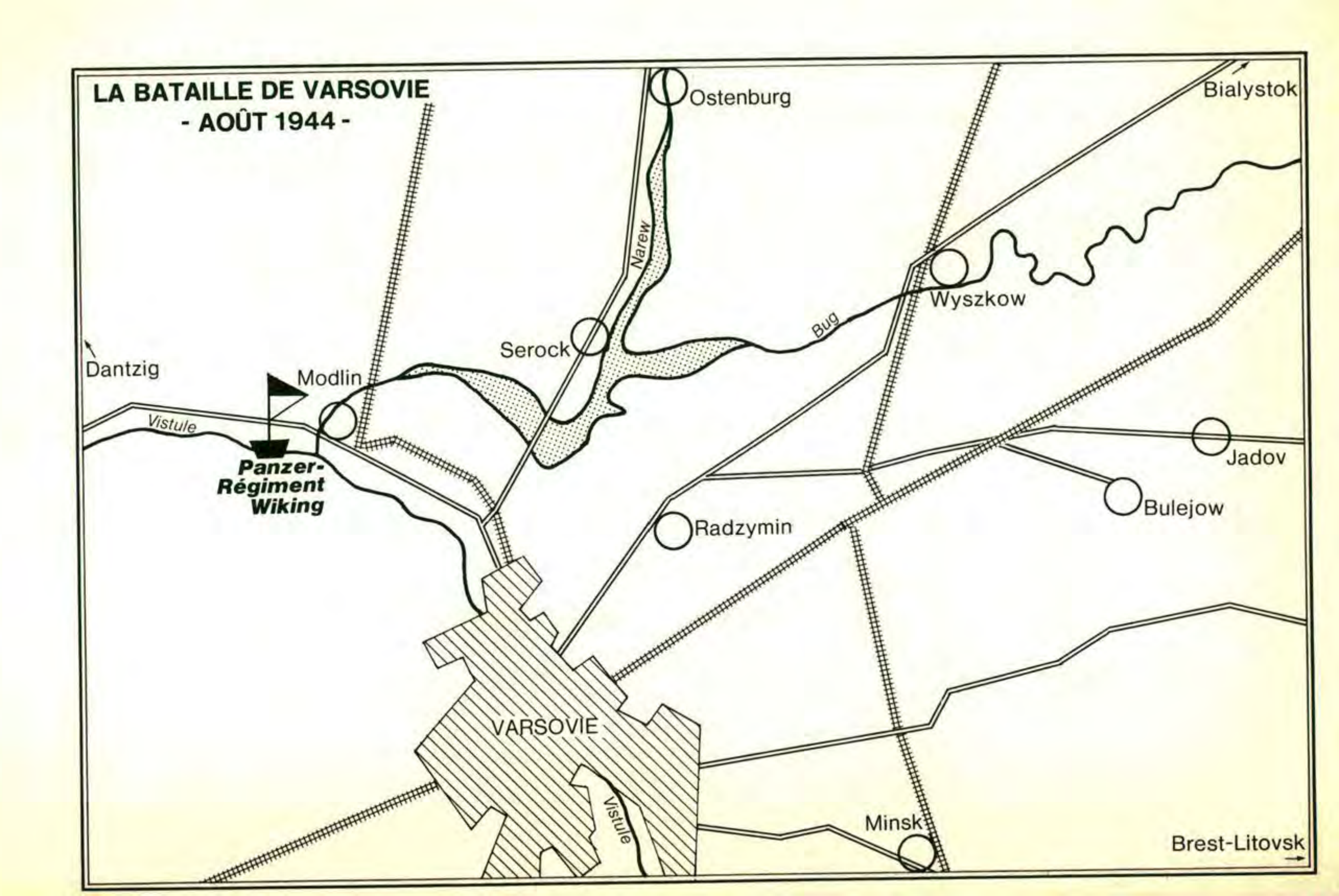
LE SECTEUR MÉRIDIONAL DE LA BATAILLE DE KOURSK
- ÉTÉ 1943 -
Koursk
Vorones
Oboyan
Prokorovka
Rakitnoïe
Tomarovka
Bielgorod
contre-attaque soviétique
attaque allemande du 05-07-1943
contre-att. soviétique
Oskol
front du 5 juillet 1943
front du 15 septembre 1943
Olchany
KHARKOV
Donetz
Poltava
Isjoum
Bereka
contre-attaque soviétique du 17-07-1943
attaque soviétique entre le 15 et le 30-09-1943
contre-att. soviétique
Barvenkovo
Slaviansk
Vorochilovgrad
Konstantinovka
Dniépropétrovsk
Pavlograd
Dniepr
contre-attaque soviétique
Krasnoarmeskosa
Makesuka
Doneck (Stalino)
contre-attaque soviétique du 17-07-1943
Zaporoje
Rostov-sur-le-Don
contre-attaque soviétique
Taganrog
Marioupol
Mélitopol
MER D'AZOV
0
100km

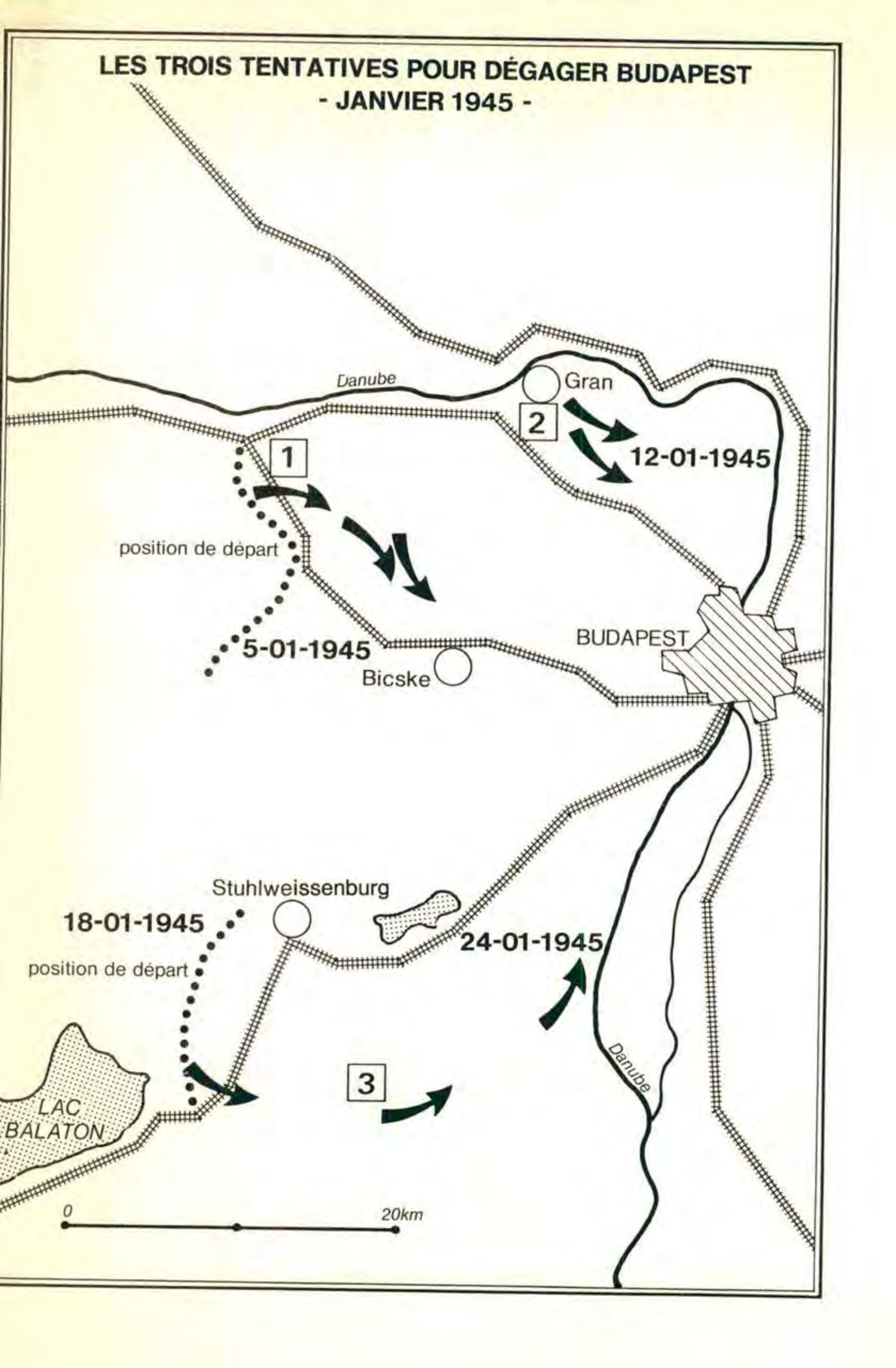


LA BATAILLE DU DNIEPR
- AUTOMNE 1943 -
Koursk
Soumy
Jitomir
KIEV
Kharkov
Psel
Dniepr
Fastov
Belaja
Cherkov
Kanev
Chorol
Poltava
Mochny
Korsum
Vorskla
Goroditche
Tcherkassy
Lisjanka
Smela
Krementchoug
Spola
Valutino
Dnieprozerdinsk
Dniepropetrovsk
Kirovograd
Zaporoje
Pervomajsk
Nikopol
Dniepr
Boug
Ingul
Ingulec
Nikolaev
Kherson
front du
30 septembre 1943
0
100km
Odessa
MER NOIRE


L'ENCERCLEMENT DE "TCHERKASSY"
- 27 JANVIER 1944 / 17 FÉVRIER 1944 -
Kanev
Dniepr
28-01-1944
groupe de reconnaissance
Bogouslav
XXXXII C.A.
Losovok
Mochny
Beloserje
Arbousino
Baibusy
Wallonie
Korsoum
17-02-1944
Ssesblov
Derenkovez
gare d'Irdjin
Staroselje
TCHERKASSY
Chanderovka
Chilki
"Wiking"
Westland
Gniloi Tikitch
Novo-Bouda
Kvitki
Goroditche
Smela
Lisjanka
Germania
Olchana
XI C.A.
28-01-1944
Svenigorodka
Chpola
0
40km


LA PERCÉE SUR KOVEL
- 15 MARS/28 AVRIL 1944 -
Brest-Litovsk
Pinsk
Rudniki
Tourja
4 Pz. Div.
Krugel
Dubowaja
Moszona
Bachova
Nowo
Koszary
Germania
Lublin
Czerkasy
gare
Kolodnica
Stare Koszary
KOVEL
132 ID
périmètre de défense
chemin de fer
route importante
route secondaire
Dolhonosy
Wolka
Tourja
Lvov (Lemberg)
Luck


LA BATAILLE DE VARSOVIE
- AOÛT 1944 -
Ostenburg
Bialystok
Narew
Wyszkow
Bug
Serock
Dantzig
Modlin
Vistule
Panzer-
Régiment
Wiking
Jadov
Bulejow
Radzymin
VARSOVIE
Vistule
Minsk
Brest-Litovsk


LES TROIS TENTATIVES POUR DÉGAGER BUDAPEST
- JANVIER 1945 -
Danube
Gran
2
12-01-1945
1
position de départ
5-01-1945
Bicske
BUDAPEST
Stuhlweissenburg
18-01-1945
position de départ
24-01-1945
Danube
3
LAC
BALATON
0
20km

# Annexes

## VARIATIONS DES EFFECTIFS

- Au 31 décembre 1943
  (pendant la bataille de Tcherkassy)

| | |
|---|---|
| Officiers | 430 |
| Sous-Officiers | 2 748 |
| Hommes de troupe | 11 469 |
| Total | 14 647 |

- Au 30 juin 1944
  (avant la bataille de Varsovie)

| | |
|---|---|
| Officiers | 435 |
| Sous-Officiers | 3 066 |
| Hommes de troupe | 13 847 |
| Total | 17 348 |

- Au 31 décembre 1944
  (avant la bataille de Budapest)

| | |
|---|---|
| Officiers | 454 |
| Sous-Officiers | 3 097 |
| Hommes de troupe | 14 465 |
| Total | 18 016 |

Les pertes sont compensées par l'arrivée de nouveaux volontaires et la mutation de personnel provenant de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine dans les derniers mois de la guerre.

## ORIGINES NATIONALES DES VOLONTAIRES

En été 1943, c'est-à-dire au début de ce livre, les effectifs de la Panzer-Grenadier-Division *Wiking* sont de 11 254 hommes, dont les origines sont les suivantes :

ALLEMANDS DU REICH
(y compris les Autrichiens et les Sudètes) .......................... 8 892

VOLKSDEUTSCHEN
(citoyens étrangers d'origine allemande, provenant surtout de Pologne, de Hongrie et de Roumanie) .......................... 715

HOLLANDAIS
(beaucoup ont été déjà mutés à la brigade *Nederland* en formation) . 130

DANOIS
(la plupart ont été déjà mutés au régiment *Danmark* de la division *Nordland* en formation) .......................... 177

FLAMANDS .......................... 619

NORVÉGIENS
(la plupart ont été déjà mutés au régiment *Norge* de la division *Nordland* (en formation) .......................... 47

SUÉDOIS .......................... 5

ESTONIENS
(Appartenant au bataillon autonome *Narva*) .......................... 664

FINLANDAIS
(Resté après le rapatriement de son bataillon) .......................... 1

DIVERS .......................... 4

11 254

« BOURGUIGNONS »
(En novembre 1943, la division Wiking recevra le renfort de la brigade d'assaut de volontaires belges *Wallonie*) .......................... 1 850

UKRAINIENS, RUSSES et CAUCASIENS
(Certains auxiliaires *Hilfwillige* ont suivi la division *Wiking* lors de la retraite) .......................... 305

## ORDRE DE BATAILLE SIMPLIFIÉ
## DE LA PANZERDIVISION « WIKING »

avril 1943 – mai 1945

*Commandeurs :* SS Obergruppenführer et General der Waffen SS Gille
SS Standartenführer Johannes Mühlenkamp
SS Oberführer Karl Ullrich

### ÉTAT-MAJOR

*Chef d'État-Major :* Ostubaf. Schönfelder
puis Kleine, Braun et Klose
*Officier du matériel :* Hstuf. Scharf puis Dr. Fischer
*Officier de renseignements :* Prof. Jankuhn, puis Glanert
*Officier d'Ordonnance :* Ostuf. Jahnke

### RÉGIMENT D'INFANTERIE « GERMANIA »

*Commandeur :* Obf. Jürgen Wagner, puis Ostubaf. Ehrath, puis Ostubaf. Hans Dorr (T), puis Stubaf. Müller, puis Stubaf. Bühler
*Ier Bataillon :* Hstuf. Dorr, puis Hstuf. Müller, puis Hstuf. Kruse
*IIe Bataillon :* Hstuf. Juchem (T), Hstuf. Schröder, puis Stubaf. Pleiner, puis Hstuf. Amberg
*IIIe Bataillon :* Stubaf. Hack, puis Hstuf. Kummel, puis Hstuf. Murr

### RÉGIMENT D'INFANTERIE « WESTLAND »

*Commandeur :* Ostubaf. Dieckmann (T.), puis Stubaf. Marsell, puis Stubaf. Hack, puis Stubaf. Nedderhof, puis Ostubaf. Hack
*Ier Bataillon :* Hstuf. Sitter (T.), puis Hstuf. Gerres, puis Hstuf. Sacher
*IIe Bataillon :* Hstuf. Walter Schmidt, puis Hstuf. Heindl
*IIIe Bataillon :* Hstuf. Oeck, puis Hstuf. Silberleitner, puis Stubaf. Nedderhof, puis Hstuf. Schlupp

### BATAILLON DE VOLONTAIRES ESTONIENS « NARVA »

*Commandeur :* Stubaf. Eberhardt (T.), puis Hstuf. Koop, puis Hstuf. Grafhorst

BRIGADE D'ASSAUT DE VOLONTAIRES BELGES
« WALLONIE »

*Commandeur :* Stubaf. LIPPERT (T.), puis Hstuf. DEGRELLE (voir organigramme complet page 414)

RÉGIMENT D'ARTILLERIE

*Commandeur :* Staf. RICHTER, puis Staf. BÜNNING
*Ier Groupe :* Ostubaf. BÜNNING, puis Stubaf. BERNAU
*IIe Groupe :* Stubaf. GATTINGER, puis Stubaf. HUBER, puis Stubaf. PAUCK, puis Stubaf. BÜHLER
*IIIe Groupe :* Stubaf. BERNAU, puis Hstuf. BÜHLER, puis Stubaf. PLEINER, puis Stubaf. PINTSCHER, puis Hstuf. JANHORST
*IVe Groupe :* Stubaf. WITTICH

RÉGIMENT DE CHARS

*Commandeur :* Staf. MÜHLENKAMP, puis Ostubaf. DARGES
*Ier Bataillon* (Panzers IV) : Stubaf. KÖLLER (T.), puis Stubaf. KÜMMEL, puis Stubaf. SÄUMENICHT (T.), puis Hstuf. HEIN, puis Hstuf. NICOLUSSI-LECK
*IIe Bataillon* (« Panthères ») : Stubaf. SCHEIBE, puis Hstuf. KLAPDOR, puis Ostubaf. PAETSCH, puis Hstuf. REICHER, puis Stubaf. DARGES, puis Hstuf. FLÜGEL, puis Hstuf. BERNDT, puis Hstuf. LICHTE

GROUPE DE RECONNAISSANCE

*Commandeur :* Hstuf. FÜTING, puis Hstuf. DEBUS, puis Stubaf. HACK, puis Hstuf. WAGNER, puis Stubaf. VOGT (T.), puis Stubaf. OECK

BATAILLON DU GÉNIE

*Commandeur :*
Stubaf. EICHHORN, puis Hstuf. STIEGLITZ, puis Hstuf. HEDER

BATAILLON PAK
(anti-chars)

*Commandeur :*
Stubaf. OECK, puis Hstuf. KORFF

**BATAILLON DES TRANSMISSIONS**

*Commandeur :*
Stubaf. Weitzdorfer, puis Hstuf. Hüppe, puis Hstuf. Schmeisser

**BATAILLON FLAK**
(anti-aérien)

*Commandeur :*
Stubaf. Winkelmann, puis Hstuf. Eberhard

**SERVICE SANITAIRE**

*Commandeur :* Dr. Wille, puis Dr. Thon

**UNITÉ DU TRAIN**

*Commandeur :*
Wolferseder puis Honsell

**SERVICE D'INTENDANCE**

*Commandeur :*
Derda, puis Dr. Herdach

**BATAILLON D'INSTRUCTION**

*Commandeur :*
Endress puis Bretterbauer

**ORDRE DE BATAILLE DE LA BRIGADE D'ASSAUT « WALLONIE »**

*Commandeur :* Stubaf. Lucien Lippert (T.)
*Chef d'État-Major :* Hstuf. François Anthonissen (T.)
*Officier de Liaison allemand :* Ostubaf. Wegener
*Officier de renseignements :* Ostaf. Forsteneicher
*Officier d'ordonnance :* Hstuf. Léon Degrelle
*Aumônier :* Abbé Fierens
*Service de Santé :* Hstuf. Dr Schultz (Hongrois)
Dr. Stahl
Dr. Lejeune
*Officier d'opérations allemand :* Ostuf. Hans Drexel

| | |
|---|---|
| *Peloton de volontaires ukrainiens :* Ostuf. ZAWADSKY<br>*Peloton moto :* Oscha. DERAVET puis Ostuf. RENIER<br>*Peloton du génie :* Ostuf. MIRGAIN<br>*Peloton transmissions (fil et radio) :* Oscha. LANTIEZ | |
| *1re compagnie* (grenadiers) | Chef : Ostuf. Jules MATHIEU<br>Adjoint : Ustuf. Hubert VAN EYSER (T.) |
| *2e compagnie* (grenadiers) | Chef : Ostuf. Henri DERRIKS<br>Adjoint : Ustuf. Albert WEHINGER |
| *3e compagnie* (grenadiers) dite « compagnie de la Jeunesse » | Chef : Ostuf. Robert DENIE<br>Adjoint : Oscha MÜLLER (T.)<br>(Léon DEGRELLE a d'abord servi à cette compagnie comme Ostuf.) |
| *4e compagnie* (mortiers/mitrailleuses) | Chef : Ostuf. Marcel BONNIVER<br>Adjoint : Ustuf. Nicolas ZAVADSKY (T.) |
| *5e compagnie* (PAK : anti-chars) | Chef : Ostuf. Marcel LAMPROYE<br>Adjoint : Ustuf. François DARAS (T.)<br>(Léon GILLIS, futur chevalier de Croix de Fer en Poméranie, sert dans cette compagnie comme Oscha.) |
| *6e compagnie* (FLAK de 20) | Chef : Ostuf. Louis CALONNE<br>Adjoint : Ustuf. Henri THYSSENS (T.) |
| *7e batterie* (FLAK de 88) | Chef : Ostuf. Joseph DUMONT<br>Adjoint : Ustuf. Fernand FOULON |
| *8e batterie* (obusiers d'infanterie) | Chef : Ostuf. Josy GRAFF |
| *9e batterie* (canons d'assaut) | Chef : Ostuf. Pierre DENGIS |
| *10e colonne* (ravitaillement) | Chef : Ostuf. Georges RUELLE |

## LES CHEVALIERS DE LA CROIX DE FER
juin 1943 – mai 1945

*Titulaires de la croix de chevalier de la Croix de Fer*

| | |
|---|---|
| 23.6.1943 | SS-Hscha. Willi ESSLINGER; SS-Pz. Jäger-Abt. 5 († 25.8.1944) |
| 24.6.1943 | SS-Ob. Fhr. Jürgen WAGNER; Kdr. SS-Rgt. « Germania » († 8.1947) |
| 4.8.1943 | SS-Hstuf. Walter SCHMIDT; Kdr. II/SS-Rgt. « Westland » |
| 6.8.1943 | SS-Hscha. Abert MÜLLER; 4/SS-Rgt. « Westland » |
| 7.8.1943 | SS/Stubaf. Georg EBERHARDT; Kdr. SS-Pz. Gren. Btl. « Narwa » († 8.1943) |
| 13.9.1943 | SS-Oscha. Hemut BAUER; 3/SS-Pz. Rgt. 5 |
| 16.9.1943 | SS-Hstuf. Hans JUCHEM; Kdr. III/SS-Rgt. « Germania » († 13.8.1943) |
| " | SS-Hstuf. Günther SITTER; Kdr. II/SS-Rgt. « Westland » († 25.7.1944) |
| 15.10.1943 | SS-Ostuf. Hans DREXEL; II/SS-Rgt. « Westland » |
| " | SS-Hscha. Paul TRABANT; SS-Pz. Jäger-Abt. 5 |
| 2.12.1943 | SS-Ustuf. Bruno HINZ; 2/SS-Rgt. « Westland » |
| 6.12.1943 | SS-Hscha. Gustav SCHREIBER; 7/SS-Rgt. « Germania » |
| 7.12.1943 | SS-Hscha. Erich ZEPPER; 2/SS-Rgt. « Westland » |
| 23.2.1944 | SS-Ostubaf. Manfred SCHÖNFELDER; 1a/SS-Pz. Div. « Wiking » |
| 1.3.1944 | SS-Ostubaf. Joachim RICHTER; Kdr. SS-Pz. Art. Rgt. 5 |
| " | SS-Ostubaf. Fritz EHRATH; Kdr. SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| 25.4.1944 | SS-Ostuf. Karl NICOLUSSI-LECK; 8/SS-Pz. Rgt. 5 |
| 4.5.1944 | SS-Ostuf. Willi HEIN; Chef 2/SS-Pz. Rgt. 5 |
| " | SS-Uscha. Gerhard FISCHER; SS-Pz. Jäger-Abt. 5 |
| " | SS-Ostuf. Heinrich DEBUS; SS-Pz. Aufkl. Abt. 5 |
| 15.5.1944 | SS-Ostuf. Werner MEYER; 1/SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| " | SS-Ustuf. Kurt SCHUMACHER; 3/SS-Pz. Rgt. 5 († 1945) |
| " | SS-Ostuf. Otto SCHNEIDER; 7/SS-Pz. Rgt. 5 († 4.1945) |
| 22.5.1944 | SS-Stubaf. Franz HACK; Kdr. III/SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| 24.6.1944 | SS-Oscha. Fritz BIEGI; SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » († 16.3.1945) |

| | |
|---|---|
| 22.8.1944 | SS-Ustuf. Alfred GROSSROCK ; 6/SS-Pz. Rgt. 5 († 5.4.1945) |
| 21.9.1944 | SS-Hstuf. Heinz MURR ; III/SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| 21.10.1944 | SS-Hstuf. Hans FLÜGEL ; II/SS-Pz. Rgt. 5 |
| " | SS-Oscha. Hugo RUF ; 3/SS-Pz. Rgt. 5 |
| 25.10.1944 | SS-Uscha. Egon FRANZ ; SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| 20.11.1944 | SS-Uscha. Alois SCHAUBELT ; 3/SS-Flak-Abt. 5 |
| 5.12.1944 | SS-Hstuf. Eberhard HEDER ; SS-Pi. Btl. 5 |
| 15.12.1944 | SS-Ostuf. Paul SENGHAS ; 1/SS-Pz. Rgt. 5 |
| 1.2.1945 | SS-Ostuf. Gerhard LOTZE ; 5/SS-Pz. Gren. Rgt. 10 « Westland » († 13.10.1944) |
| 7.2.1945 | SS-Ustuf. Sorren KAM ; 1/SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| 3.1945 | SS-Hstuf. Karl Heinz LICHTE ; Chef 5/SS-Pz. Rgt. 5 |
| 13.4.1945 | SS-Ostubaf. Fritz DARGES ; Kdr. SS-Pz. Rgt. 5 |
| 15.4.1945 | SS-Oscha. Hans SIEGMUND ; SS-Pz. Greu. Rgt. 9 « Germania » |
| " | SS-Hscha. Josef STYR ; SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |
| 1.5.1945 | SS-Ostubaf. Karl Heinz BÜHLER ; Kdr. SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » |

*Titulaires de la Croix de chevalier avec feuilles de chêne*

| | |
|---|---|
| 20.4.1943 | SS-Stubaf. August DIECKMANN ; Kdr. SS-Rgt. « Westland » († 10.10.1943) |
| 13.10.1943 | SS-Hstuf. Hans DORR ; Kdr. I/SS-Rgt. « Germania » († 4.1945) |
| 1.11.1943 | SS-Brig. Fhr. Otto GILLE ; Kdr. SS-Div. « Wiking » |
| 14.5.1944 | SS-Stubaf. Walter SCHMIDT ; Kdr. II/SS-Pz. Gren. Rgt. 10 « Westland » |
| 21.9.1944 | SS-Staf. Johannes MÜHLENKAMP ; Kdr. 5. SS-Pz. Div. « Wiking » |
| 28.3.1945 | SS-Ostubaf. Franz HACK ; Kdr. SS-Pz. Gren. Rgt. 10 « Westland » |

*Titulaires de la Croix de chevalier avec feuilles de chêne et glaives*

| | |
|---|---|
| 10.10.1943 | SS-Ostubaf. August DIECKMANN ; Kdr. SS-Rgt. « Westland » († 10.10.1943) |
| 18.2.1944 | SS-Gruf. Otto GILLE ; Kdr. 5. SS-Pz. Div. « Wiking » |
| 9.7.1944 | SS-Stubaf. Hans DORR ; Kdr. SS-Pz. Gren. Rgt. 9 « Germania » († 4.1945) |

*Titulaire de la Croix de chevalier avec feuilles de chêne, glaives et brillants*

| | |
|---|---|
| 19.4.1944 | SS-Gruf. Otto GILLE ; Kdr. 5. SS-Pz. Div. « Wiking » († 26.12.1966) |

## LE SORT DE L'OBERGRUPPENFÜHRER GILLE

« Quand il eut les Américains dans son dos, Gille fit demi-tour afin de leur remettre la capitulation de son corps d'armée, qui se fit à Radstadt, en Autriche. C'est à Rastatt, en Bade, qu'il avait commencé sa carrière militaire; c'était à Radstadt, en Autriche, qu'il y mettait un point final.

Pendant des semaines, le corps d'armée campa dans des prés, à Wagrein, avec toutes ses armes et ses véhicules. Gille vit enfin se présenter plusieurs officiers d'état-major américains, qui arrivaient en jeep.

« Le commandant en chef des troupes américaines est à Salzbourg, lui dirent-ils. Il désire s'entretenir avec vous et avec votre chef d'état-major. Une escorte d'honneur vous est garantie. Si vous le préférez, vous pouvez utiliser votre propre voiture. »

Après quelques erreurs de parcours, Gille et son chef d'état-major furent accueillis par des soldats américains en armes, qui les mirent en prison. Pendant plusieurs heures, Gille resta enfermé dans une cellule. On l'en fit sortir pour l'amener dans une pièce où se tenait assis un jeune lieutenant de l'armée américaine taquinant avec sa cravache ses pieds qu'il avait posés sur la table. « Les diamants que vous portez sont-ils vrais? » demanda-t-il comme entrée en matière.

Ramené dans sa cellule, Gille fut transféré à Augsburg, où on lui prit ses décorations. Général SS, il était considéré comme faisant partie d'une organisation politique, et traité avec une grande rigueur. Il fut mis au cachot dans une cellule privée de toute lumière pour avoir refusé de toucher à sa soupe.

Avec d'autres chefs *SS*, il demanda à être entendu par le tribunal de Nuremberg pour défendre les *Waffen-SS*, et le fils d'un général américain soutint cette démarche. Mais il n'eut pas gain de cause. Condamné à un an et demi de prison, peine qu'il avait accomplie par sa détention préventive, Gille retrouva sa femme à Stemmen. Les forfaits commis dans les camps de concentration par les commandos spéciaux *SS*, qui n'avaient aucun point commun avec les hommes qu'il avait commandés, jetèrent une ombre sur la vie civile de l'ancien *Obergruppenführer*. Il connut des années difficiles, employé à un salaire de misère tandis que sa femme devait travailler comme femme de ménage pour subvenir aux besoins du foyer. »

Günter FRASCHKA
*L'honneur n'a pas de frontières*
(*France-Empire*, éditeur)

L'Obergruppenführer Gille est mort le 26 décembre 1966, à Stemmen, près de Hanovre.

# BIBLIOGRAPHIE


## *SUR LA DIVISION « WIKING »*

STRASSNER Peter : *Europaïsche Freiwillige*, Munin Verlag, Osnabrück, 1968.
STEINER Felix : *Die Freiwilligen der Waffen SS*, Verlag K. W. Schutz, Preuss. Oldendorff, 1958.
STEINER Felix : *Die Armee der Geachteten*, Verlag K. W. Schutz, Preuss. Oldendorff, 1971.
PROSCHEK Rolf : *Verweht sind die Spuren*, Munin Verlag, Osnabrück, 1979.
BERNAU Günter : article sur les combats du régiment d'artillerie en Hongrie, dans *Deutsche Soldaten Jahrbuch*, Schild Verlag, Munich.
RENZ Manfred : plusieurs articles sur les combats du régiment de chars à Kovel, dans *Der Freiwillige*, Munin Verlag, Osnabrück.

## *SUR LA BRIGADE D'ASSAUT « WALLONIE »*

DEGRELLE Léon : *Front de l'Est, 1941-1945*, La Table ronde, 1969.
PIRLOT Didier : *Rex, photos d'hier et d'aujourd'hui*, Éditions Phigi, Bruxelles, 1978.
SAINT-LOUP : *Les SS de la Toison d'or*, Presses de la Cité, 1975.
TERLIN Paul : *La neige et le sang*, La Pensée moderne, 1972.
VALENCE Duchesse de : *Degrelle m'a dit*, Éditions du Baucens, 1977.

## *SUR LES COMBATS D'UKRAINE ET DE HONGRIE*

*Der Kessel von Tscherkassy*, album de cartes, Munin Verlag, Osnabück, 1969.
CARELL Paul : *Opération Terre brûlée*, Robert Laffont, 1968.
KERN Erich : *La dernière ivresse*, Éditions France-Empire, 1965.

## *SUR HERBERT-OTTO GILLE*

FRASCHKA Günter : *L'honneur n'a pas de frontières*, Éditions France-Empire, 1970.

### *SUR LA WAFFEN SS*

STEIN George H. : *La Waffen SS,* Stock, 1966, et Livre de Poche.

LANDEMER Henri : *Les Waffen SS,* André Balland, 1972, et France-Loisirs.

*Waffen SS im Bild,* Plesse Verlag, Göttingen, 1957.

*Wenn alle Brüder schweigen,* Munin Verlag, Osnabrück, 1973.

*Vorwärtz-voran, voran!* Druffel Verlag, Leoni am Starnberger See, s.d.

CERFF Carl : *Die Waffen SS im Wehrmachtbericht,* Munin Verlag, Osnabrück.

FEIST Uwe et HARMS Norman : *Waffen SS in action,* Squadron/signal, Publications, Warren, Michigan, 1973.

HAUSSER Paul : *Waffen SS im Einsatz,* Plesse Verlag K. W. Schütz, Göttingen, 1953.

KLIETMANN : *Die Waffen SS* (Eine Dokumentation), Verlag « Der Freiwillige », Osnabrück, 1965.

KRAETSCHMER : *Der Ritterkreuzträger der Waffen SS,* Plesse Verlag, Göttingen, 1955.

SCHNEIDER Jost W. : *Verleihung Genehmigt! (Their Honor was Loyalty)* R. James Bender Publishing, San Jose, Californie, 1977.

VINCX Jan : *Een Lied... Drie... Vier!* Recueil de chants SS en flamand, français et allemand, Uitgeverij Etnika V.Z.W., Antwerpen, 1976.

BENDER R. J. et TAYLOR H. P. : *Uniforms, Organization and History of the Waffen SS,* volumes 1 et 2, R. J. Bender Publishing, San Jose, Californie, U.S.A. 1969 et 1971.

KEEHAN John : *Waffen SS, the asphalt soldiers,* The Pan Ballantine Illustrated History of World War II, 1970.

WALTHER Herbert : *Die Waffen SS,* Eine Bilddokumentation, L. B. Ahnert-Verlag, Echzell-Bisses, s.d.

### *SUR LES VOLONTAIRES GERMANIQUES*

TAYLOR Hugh Page : *Uniforms of the SS,* volume 2, *Germanische SS 1940-1945,* Historical Research Unit Publication, London, 1970.

BUSS Philip et MOLLO Andrew : *Hitler's germanic Legions,* Macdonald and James, London, 1978.

LITTLEJOHN David : *The patriotic Traitors,* William Heinemann, London, 1972.

LITTLEJOHN David : *Foreign Legions of the Third Reich,* R. James Bender, San Jose, Californie, 1979.

BERTIN Francis : *L'Europe de Hitler,* Tome I : *Les décombres des démocraties,* Librairie Française, 1976.

LUTZHOFT Hans-Jürgen : *Der nordische Gedanke in Deutschland, 1920-1940.* Ernst Klett Verlag, Stuttgart, 1971.

*Flandre :*

LIBOIS Gérard et GOTOVITCH José : *La Belgique occupée*, l'An 40, Crisp, Bruxelles, s.d.

ST. MAARTENSFONDS : *Vlamingen aan het Oostfront*, Etnika V.Z.W., Antwerpen, 1973.

*Hollande :*

X : *Voor Führer, Volk en Vaderland Sneuvelde*, Kruseman's, Den Haag, 1975.

DE VRIES Leonard : *Een selectie uit NSB-periodieken*, Skarabee, Laren, 1973.

*Danemark :*

CLAUSEN Frits : *Hvad vil Dannarks National-Socialistiske Arbejder Parti*, D.N.S.A.P. s Forlag, Bovrup, 1940.

MARINI General A. (Argentina) : *Fra Kaukasus til Leningrad*, Forlaget Zac, Copenhague. Deux volumes, 1980.

HAAEST Erik : *Frontsvin. Frostknuder. Forraedere.* Trois volumes illustrés, Bogan, Lynge, 1975.

*Norvège :*

BLINDHEIM Svein : *Nordmenn under Hitler fane*, Noregs Boklag, Oslo, 1977.

HAYES Paul : *Quisling*, David and Charles, Plymouth, 1971.

HEWINS Ralph : *Quisling*, Druffel-Verlag, Leoni am Starneberger See, 1965.

*Suède :*

LINDHOLM Sven Olov : *Svensk Frihetskamp*, Stockholm, 1943.

## *JOURNAUX ET REVUES :*

1. 1940-1945.

*Foedre Landet* (Danemark).
*Germaneren* (Norvège).
*Storm SS* (Pays-Bas).
*De SS Mann* (Flandre).
*Devenir* (France).

2. Depuis la guerre :

Collection de *Wiking-Ruf*, mensuel (1951-1954).
Collection de *Der Freiwillige*, mensuel (depuis 1955).
Collection de *Berkenkruis* (flamand).

# LES GRADES DE LA WAFFEN SS

| *Grade armée française* | *Grade Waffen SS* | *Abréviation* |
|---|---|---|
| Soldat de 2e classe | Grenadier | Gren. |
| Soldat de 1re classe | Obergrenadier | Ob. Gren. |
| Caporal | Sturmmann | Strmm. |
| Caporal-chef | Rottenführer | Rttf. |
| Sergent | Unterscharführer | Uscha. |
| Élève-officier (sergent) | Junker der Waffen SS | Ju. d. SS |
| Sergent-chef | Scharführer | Scha. |
| Élève-offic. (serg.-chef) | Standarten-Junker | Std. Ju. |
| Adjudant | Oberscharführer | Oscha. |
| Adjudant-chef | Hauptscharführer | Hscha. |
| (Sans correspondance) | Sturmscharführer | Stuscha. |
| Aspirant | Standarten-Oberjunker | Std. Ob. Ju. |
| Sous-lieutenant | Untersturmführer | Ustuf. |
| Lieutenant | Obersturmführer | Ostuf. |
| Capitaine | Hauptsturmführer | Hstuf. |
| Commandant | Sturmbannführer | Stubaf. |
| Lieutenant-colonel | Obersturmbannführer | Ostubaf. |
| Colonel | Standartenführer | Staf. |
| (Grade intermédiaire) | Oberführer | Obf. |
| Général de brigade | Brigadeführer und Generalmajor der Waffen SS | Brigf. |
| Général de division | Gruppenführer und Generalleutnant der Waffen SS | Gruf. |
| Génér. de corps d'armée | Obergruppenführer und General der Waffen SS | Ogruf. |
| Général d'armée | Oberstgruppenführer und Generaloberst der Waffen SS | Orstgruf. |
| Chef de la SS (Heinrich Himmler) | Reichsführer SS | RFSS |